

ŒUVRES HISTORIQUES

DE

FRÉDÉRIC LE GRAND.

TOME PREMIER.

ŒUVRES HISTORIQUES

DE

FRÉDÉRIC LE GRAND.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET RENSEIGNEMENS.

TOME PREMIER.

LEIPZIG,
CHEZ F. A. BROCKHAUS.
PARIS,
CHEZ REY & GRAVIER,
QUAI DES AUGUSTINS, NO. 55.

1830.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

LES oeuvres historiques de Frédéric le Grand sont beaucoup moins connues de la génération actuelle qu'elles ne méritent de l'être. Il se peut que le torrent des événemens qui se sont passés de nos jours en ait diminué l'intérêt; mais on peut assigner à l'assertion que nous venons d'émettre une raison plus évidente encore, l'impossibilité de se procurer ces oeuvres partiellement, vu qu'elles font partie intégrante de deux volumineuses collections que tout le monde ne peut pas se procurer, et dont l'une des deux est rédigée avec la plus grande négligence.

Pour obvier à cet inconvénient et répondre à l'un des besoins de nos temps, nous nous

sommes décidés à réunir en une collection soignée les oeuvres historiques éparses de ce grand homme, et nous l'offrons aujourd'hui au public.

Les deux collections nommées ci-dessus sont:

I. *Oeuvres publiées du vivant de l'auteur* (*Berlin* 1789). *Elles contiennent les pièces historiques suivantes:*

1) *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg.*

2) *Du militaire depuis son institution jusqu'à la fin du règne de Frédéric Guillaume.*

3) *Des moeurs, des coutumes, des progrès de l'esprit humain dans les arts et dans les sciences.*

4) *Du gouvernement ancien et moderne du Brandebourg.*

5) *Réflexions sur les talens militaires et sur le caractère de Charles XII roi de Suède.*

6) *Éloges.* (*Du prince Henri, des généraux Goltz et Stille, du baron de Knobelsdorf, de Jordan, la Mettrie et Voltaire.*)

II. *La fameuse édition des: Oeuvres posthumes* (*à Berlin* 1788) *rédigée sous les*

auspices de Wöllner. En pièces historiques, elle contient:

1) *Histoire de mon temps.*
2) *Histoire de la guerre de sept ans.*
3) *Mémoires depuis la paix de Hubertsbourg 1763, jusqu'à la fin du partage de la Pologne.*
4) *Mémoires de la guerre de 1778* *).

En facilitant au public la connaissance de ces oeuvres historiques, par leur réunion en une seule édition, et en essayant d'attirer de nouveau l'attention de nos contemporains sur ces écrits, nous croyons ne pouvoir nous dispenser d'en donner une idée générale, en faisant connaître la manière dont la rédaction a été soignée.

Le premier ouvrage sorti de la plume du grand Frédéric est *l'Histoire de mon temps*, écrite immédiatement après la fin de la seconde guerre de Silésie; il comprend les six premières

*) Outre ces deux collections, il en a encore paru deux autres, savoir: *Supplément aux oeuvres posthumes* (*Cologne*, imprimée à Berlin) et: *Oeuvres posthumes* (*Bâle*); mais toutes les deux ne contiennent aucun ouvrage historique.

années du règne de ce monarque. Nous lui donnons la préférence sur tous ceux que l'illustre auteur a composés sur le même genre. Frédéric était alors à la fleur de son âge, les événemens qu'il décrivait étaient encore tous frais dans sa mémoire, et il n'avait à parler que de succès.

L'Histoire de mon temps, n'étant au reste qu'une continuation de celle du règne de Frédéric Guillaume I, nous n'avons pas cru devoir lui assigner la première place dans cette collection, en tête de laquelle nous mettons les *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg*, parce qu'ils nous donnent celle de la maison de Hohenzollern, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'an 1740. Ces mémoires furent écrits en trois parties peu de temps après *l'Histoire de mon temps.* La première parut en 1750, et ne va que jusqu'à la mort du Grand-Électeur; la seconde contient la période de 1688 jusque 1713, et d'après une note de l'auteur pag. 187 elle a été composée en 1751; la troisième consacrée au règne de Frédéric Guillaume I, ne parut qu'en 1758. On peut consi-

dérer comme des supplémens à ces mémoires les pièces détachées sous les titres de: *Du militaire*, *Des moeurs*, *Du gouvernement ancien et moderne*, qui développent les institutions militaires, la civilisation, et la forme du gouvernement des états de Brandebourg-Prusse d'une manière plus étendue, que ne le permettait au roi le plan qu'il s'était tracé pour l'ouvrage que nous avons indiqué ci-dessus. Les matières sont diversement traitées dans ces mémoires; la première époque de l'histoire de Brandebourg est décrite d'une manière presque trop concise: le sentiment douloureux de tous les maux qu'avait souffert le pays durant la guerre de trente ans s'y manifeste d'une manière plus large, et avec le règne du Grand-Électeur, l'auteur commence à entrer dans les détails. Il est certain que de son temps cet ouvrage fut le meilleur manuel de l'histoire de Prusse, et il n'est pas sans mérite de nos jours; c'est pourquoi nous lui avons assigné une place dans notre collection.

L'histoire de la guerre de sept ans paraît être fondée sur des notes que le roi avait pri-

ses pendant le cours de cette longue guerre; et c'est sur ces notes qu'il composa cet ouvrage aussitôt après la paix; car il observe lui-même qu'il fut achevé le 17 Décembre 1763. On a dit que le chien favori du roi avait déchiré le manuscrit de cet ouvrage: cette anecdote peut être vraie en partie, mais elle est apparemment fort exagérée. C'est cependant à cet accident autant qu'à la répugnance qu'éprouvait le roi de recommencer un ouvrage déjà achevé, que l'on a attribué la différence qui se fait remarquer dans la manière d'exposer les faits dans *l'Histoire de mon temps* et dans celle *de la guerre de sept ans*, quoiqu'il ne soit pas difficile d'assigner de plus justes raisons à cette différence. A cette époque, le roi avait dix-huit ans de plus, et durant cette longue période, il avait été froissé par de nombreux revers. Depuis la guerre de sept ans, ses opinions s'étaient changées sous plusieurs rapports, et cela suffirait pour expliquer l'absence de cette vivacité et de cette humeur enjouée que l'on trouve dans son *Histoire de mon temps*. En décrivant une foule d'événemens pénibles et de

situations désespérées, il n'est pas douteux que son âme éprouvait des sensations peu propre à donner de la gaîté à son esprit.

Plusieurs ouvrages excellens, écrits par des littérateurs qui avaient à leur disposition tous les matériaux qu'offraient la littérature militaire et les archives, ont paru depuis ces campagnes, et sans doute ils sont plus complets que celui du roi; cependant ce dernier occupera toujours une place distinguée dans la littérature, comme les mémoires d'un homme qui fut tout à la fois et le héros et l'historien de cette guerre.

Les Mémoires depuis la paix de Hubertsbourg jusqu'à la fin du partage de la Pologne traitent des relations intérieures et extérieures du royaume de Prusse jusqu'en 1778, époque qui est du plus grand intérêt pour l'histoire politique du dix-huitième siècle. L'âge avancé de l'auguste auteur (il les écrivit en 1778) s'y manifeste par plus d'un trait caractéristique; cependant il est impossible qu'un Prussien lise ces mémoires sans éprouver le double sentiment du plus vit intérêt et de la plus profonde reconnais-

sance; car ils ne traitent pas seulement de la politique, on y trouve encore le récit de tout ce que le monarque bienveillant a fait, avec une infatigable persévérance et une activité inouie, pour effacer dans ses états les traces des dévastations terribles que cette longue guerre avait causées.

Les *Mémoires sur la guerre de* 1778 ont été écrits immédiatement après la paix de Teschen. En nous faisant connaître le point-de-vue sous lequel Frédéric envisageait les événemens de cette époque, ils sont de la plus grande importance relativement à l'histoire de la guerre de succession de Bavière.

Les *Réflexions sur les talens militaires et sur le caractère de Charles XII* furent ébauchées pendant la guerre de sept ans (1760); les *Éloges* tombent dans la période de 1745 à 1778. À la rigueur on peut douter si ces pièces doivent figurer parmi les oeuvres historiques; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles ne sont pas nécessaires à l'ensemble, que forment les autres ouvrages historiques du roi. C'est pourquoi, la manière dont le public accueillera cette col-

lection nous fera connaître si nous devons ou non leur y assigner une place.

Il nous reste à rendre compte des principes que nous avons suivis dans la rédaction. La première tâche que nous nous sommes imposée, est de donner le texte aussi correctement que possible, ce qui a nécessité l'introduction d'une orthographe uniforme, et le changement de plusieurs noms étrangement mutilés. Là où nous avons trouvé des erreurs évidentes, nous avons tâché de satisfaire, par des notes concises, à la précision qu'exige l'histoire. On n'a point perdu de vue la commodité des lecteurs, car on a eu soin d'enrichir l'ouvrage d'une table des matières, et on a placé en tête de chaque page l'indication de l'année du contenu en marge, tant par des notes marginales qui présentent la date, ou au moins l'année de tout événement remarquable cité dans le texte. Comme il est impossible que tous nos lecteurs connaissent l'histoire à fond, cet aide-mémoire nous a semblé indispensable.

Nous espérons être bien venus, sinon de tous nos lecteurs, au-moins de plusieurs, en ajoutant

à cette édition des renseignemens sur les ouvrages où se trouvent les traités etc., les plus importans dont le texte fasse mention. Il est superflu de prouver l'utilité de ces renseignemens, mais il est de notre devoir de faire l'aveu, que pour les citations concernant l'histoire plus reculée de la maison de Brandebourg, nous n'avons pas eu sous les yeux le *Corps universel de Du Mont* parce qu'il nous a été impossible de nous procurer cet ouvrage. L'éditeur cependant croit être d'autant mieux à l'abri de toute méprise, qu'il s'est servi des ouvrages de Monsieur le professeur Pölitz avec toute la confiance dont jouissent dans toute l'Allemagne les écrits de cet historien distingué *), et il considérera toujours comme un grand avantage de pouvoir, sous plusieurs rapports, se dire le disciple de ce savant.

*) *Geschichte des europäischen Staatensystems aus dem Gesichtspunkte der Politik* (Leipzig 1824); *Geschichte des östreichischen Kaiserstaats* (Leipzig 1817); *Das deutsche Volk und Reich* (Leipzig 1816); et surtout: *Geschichte der preussischen Monarchie* (Leipzig 1818). Ce dernier ouvrage est selon nous, un des précis les plus accomplis qui aient paru sur l'histoire d'un peuple quelconque.

MÉMOIRES

POUR SERVIR À L'HISTOIRE DE LA MAISON DE BRANDEBOURG.

AU PRINCE DE PRUSSE.

Mon cher frère!

J'AI employé depuis quelque temps les momens de mon loisir à faire l'abrégé de l'histoire de la maison de Brandebourg. À qui pourrais-je mieux adresser cet ouvrage, qu'à celui qui sera un jour l'ornement de cette histoire? à celui que la naissance appelle au trône, et auquel j'ai consacré tous les travaux de ma vie? Vous étiez instruit des actions de vos ancêtres avant que je prisse la plume pour les écrire. Les soins que je me suis donnés en faisant cet abrégé, ne pourront servir qu'à vous en rappeler la mémoire. Je n'ai rien

déguisé, je n'ai rien tû: j'ai représenté les princes de votre maison tels qu'ils ont été. Le même pinceau qui a peint les vertus civiles et militaires du Grand-Électeur, a touché les défauts du premier roi de Prusse, et ces passions qui par les desseins cachés de la providence ont servi dans la suite des temps à porter cette maison au point de gloire où elle est parvenue. Je me suis élevé au-dessus de tous préjugés. J'ai regardé des princes, des rois, des parens comme des hommes ordinaires. Loin d'être séduit par la domination, loin d'idolâtrer mes ancêtres, j'ai blâmé le vice en eux avec hardiesse, parce qu'il ne doit pas trouver d'asile sur le trône. J'ai loué la vertu par-tout où je l'ai trouvée, en me défendant même contre l'enthousiasme qu'elle inspire, afin que la vérité simple et pure régnât seule dans cette histoire. S'il est permis aux hommes de pénétrer dans les temps qui doivent s'écouler après eux; si l'on peut, en approfondissant les princi-

pes, deviner leurs conséquences: je présage, par la connaissance que j'ai de votre caractère, la prospérité durable de cet empire. Ce n'est point l'effet d'une amitié aveugle qui me séduit en votre faveur; ce n'est point le langage d'une basse flatterie, que nous détestons tous deux également; c'est la vérité qui m'oblige de dire, avec une satisfaction intérieure, que vous vous êtes déjà rendu digne du rang où la naissance vous appelle. Vous avez mérité le tître de défenseur de la patrie en exposant généreusement vos jours pour son salut. Si vous ne dédaignâtes pas de passer par les grades subordonnés du militaire, c'est que vous pensiez que pour bien commander il fallait auparavant savoir obéir; c'est que votre modération vous défendait de vous parer de la gloire que le vulgaire des princes est avide d'usurper sur l'expérience des anciens capitaines. Uniquement attaché au bien de l'état, vous avez fait taire toutes passions et

tout intérêt particulier, lorsqu'il était question de son service. C'était par un même principe que Boufflers s'offrit au roi de France, la campagne de 1709, et qu'il servit sous Villars, quoiqu'il fût l'ancien de ce maréchal. Souffrez que je vous applique ce mot de Villars: lorsqu'il vit arriver son doyen, à l'armée, et qu'il sut qu'il venait pour servir sous ses ordres, il lui dit: des compagnons pareils valent toujours des maîtres. Ce n'est pas seulement sur ce sang-froid inaltérable dans les plus grands périls, sur cette résolution toujours pleine de prudence dans les momens décisifs, qui vous ont fait connaître des troupes comme un des instrumens principaux de leur victoire, que je fonde mes espérances et celles du public. Les rois les plus valeureux ont souvent fait le malheur des états; témoin l'ardeur guerrière de François I, de Charles XII, et de tant d'autres princes, qui ont pensé se perdre, ou qui ont ruiné leurs affaires par un déborde-

ment d'ambition. Permettez-moi de vous le dire, c'est la douceur, l'humanité de votre caractère; ce sont ces larmes sincères et vraies que vous avez versées, lors qu'un accident subit pensa terminer mes jours, que je regarde comme des gages assurés de vos vertus, et du bonheur de ceux dont le ciel vous confiera le gouvernement. Un coeur ouvert à l'amitié est au-dessus d'une ambition basse: vous ne connaissez d'autres règles de votre conduite que la justice, et vous n'avez d'autre volonté que celle de conserver l'estime des sages. C'était ainsi que pensaient les Antonins, les Tites, les Trajans, et les meilleurs princes, qu'on a nommés avec raison les délices du genre humain. Que je suis heureux, mon cher frère, de connaître tant de vertus dans le plus proche et le plus cher de mes parens! Le ciel m'a donné une âme sensible au mérite, et un coeur capable de reconnaissance; ces liens, joints à ceux de la nature, m'attacheront à vous

à jamais. Ce sont des sentimens qui vous sont connus depuis long-temps; mais que je suis bien-aise de vous réitérer à la tête de cet ouvrage, et, pour ainsi dire, à la face de l'univers. Je suis avec autant d'amitié que d'estime,

mon cher frère,

votre fidèle frère et serviteur

FRÉDERIC.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'HISTOIRE est regardée comme l'école des princes: elle peint à leur mémoire les règnes des souverains qui ont été les pères de la patrie, et des tyrans qui l'ont désolée; elle leur marque les causes de l'agrandissement des empires, et celles de leur décadence; elle déploye une si grande multitude de caractères, qu'il s'en trouve nécessairement de ressemblans à ceux des souverains de nos jours; et prononçant sur la réputation des morts, elle juge tacitement les vivans. Le blâme dont elle couvre les hommes vicieux qui ne sont plus, est une leçon de vertu qu'elle fait à la génération présente: l'histoire paraît lui révéler quels seront sur elle les arrêts de la postérité.

Quoique l'étude de l'histoire soit proprement celle des princes, elle n'est pas moins utile aux particuliers: c'est la chaîne des événemens de tous les siè-

cles jusqu'à nos jours. L'homme de loi, le politique, le guerrier, en y ayant recours, apprennent la connexion que les choses présentes ont avec les choses passées: ils trouvent dans l'histoire l'éloge de ceux qui ont bien servi leur patrie, et combien sont en abomination les noms de ceux qui ont abusé de la confiance de leurs citoyens; ils acquièrent une expérience prématurée. Rétrécir et borner la sphère de ses idées au lieu qu'on habite, restreindre ses connaissances à ses devoirs privés, c'est s'abrutir dans l'ignorance la plus grossière. Pénétrer dans les temps qui nous ont précédés; embrasser le monde entier, avec toute l'étendue de son esprit, c'est faire réellement des conquêtes sur l'ignorance et sur l'erreur; c'est avoir vécu dans tous les siècles, et devenir en effet citoyen de tous les lieux et de tous les pays.

Comme les histoires universelles servent à nous orienter dans cette multitude de faits qui sont arrivés dans tous les pays; que, de l'antiquité la plus reculée, elles nous conduisent avec ordre par la succession des temps, en marquant de certaines époques principales qui servent de points d'appui à la mémoire: de même les histoires particulières ont leur utilité, en ce qu'elles détaillent les suites des événemens qui se sont passés dans un empire, en se bornant à cet objet unique. Les histoires universelles nous présentent un grand tableau, rempli d'un nombre prodigieux de figures, dont de fortes ombres en couvrent quelques-unes, trop peu distinctes pour qu'on les remar-

que. Les histoires particulières tirent une figure de ce tableau; elles la peignent en grand; elles l'avantagent des effets de lumières et des clairs-obscurs qui la font valoir; et mettent le public en état de la considérer avec l'attention qu'elle mérite.

Un homme qui ne se croit pas tombé du ciel, qui ne date pas l'époque du monde du jour de sa naissance, doit être curieux d'apprendre ce qui s'est passé dans tous les temps et dans tous les pays. Si son indifférence ne prend aucune part aux destinées de tant de grandes nations, qui ont été les jouets de la fortune; du moins s'intéressera-t-il à l'histoire du pays qu'il habite, et verra-t-il avec plaisir les événemens auxquels ses ancêtres ont participé. Qu'un Anglais ignore la vie des rois qui ont occupé le trône de Perse; qu'il confonde ce nombre infini de papes qui ont gouverné l'église; on le lui pardonnera: mais on n'aura pas la même indulgence pour lui, s'il n'est point instruit de l'origine de son parlement, des coutumes de son île, et des différentes races de rois qui ont régné en Angleterre. On a écrit l'histoire de tous les pays policés de l'Europe: il n'y avait que les Prussiens qui n'eussent point la leur. Je ne compte point au nombre des historiens, un Hartknoch, un Pufendorff, auteurs laborieux à la vérité, qui ont compilé des faits, et dont les ouvrages sont plutôt des dictionnaires historiques, que des histoires mêmes. Je ne compte point Lockelius, qui n'a fait qu'une chronique diffuse, où l'on achète un événement intéressant

par cent pages d'ennui. Ces sortes d'auteurs ne sont que des manoeuvres, qui amassent scrupuleusement et sans choix, quantité de matériaux qui restent inutiles, jusqu'à ce qu'un architecte leur ait donné la forme qu'ils devaient avoir. Il est aussi peu possible que ces compilations fassent une histoire, qu'il est impossible que des caractères d'imprimerie fassent un livre, à moins d'être arrangés dans l'ordre qui leur fait composer des mots, des phrases et des périodes.

La jeunesse impatiente et les gens de goût avares de leurs momens, ne se prêtent que difficilement à la lecture de ces volumes immenses: des lecteurs qui s'humanisent avec une brochure, s'épouvantent d'un in-folio; et par ces raisons les auteurs que je viens de nommer, étaient peu lus; et l'histoire de Brandebourg et de Prusse, peu connue.

Dès le règne de Frédéric I, on sentit le besoin qu'on avait d'un auteur qui rédigeàt dans une forme convenable cette histoire. Teissier fut appelé de Hollande, pour se charger de cet ouvrage: mais Teissier fit un panégyrique, au lieu d'une histoire; et il paraît qu'il a ignoré, que la vérité est aussi essentielle à l'histoire, que l'âme l'est au corps humain.

J'ai trouvé devant moi cette carrière vide, et j'ai essayé de la remplir, tant pour faire un ouvrage utile, que pour donner au public une histoire qui lui manquait.

J'ai puisé les faits dans les meilleures sources que j'ai trouvées: dans les temps reculés, j'ai eu recours à César et à Tacite: dans les temps postérieurs, j'ai

consulté la chronique de Lockelius, Pufendorff et Hartknoch; et surtout j'ai dressé mes mémoires sur les fastes et les documens authentiques qui se trouvent dans les archives royales. J'ai rapporté les faits incertains, comme incertains; et les lacunes, je les ai laissées, comme je les ai trouvées: je me suis fait une loi d'être impartial, et d'envisager tous les événemens d'un coup-d'oeil philosophique; persuadé que d'être vrai, c'est le premier devoir d'un historien.

Si quelques personnes délicates se trouvent offensées de ce que je n'ai pas fait mention de leurs ancêtres d'une manière avantageuse; je n'ai qu'un mot à leur répondre: c'est que je n'ai pas prétendu faire un éloge, mais une histoire; qu'on peut estimer leur mérite personnel, et blâmer les fautes qu'ont fait leurs pères; choses très-compatibles. Il n'est d'ailleurs que trop vrai, qu'un ouvrage écrit sans liberté ne peut être que médiocre ou mauvais; et qu'on doit moins respecter les hommes qui périssent, que la vérité qui ne meurt jamais.

Peut-être y aura-t-il des personnes qui trouveront cet abrégé trop court; et j'ai à leur dire, que je n'ai point eu intention de faire un ouvrage long et diffus. Qu'un professeur curieux de minuties, me sache mauvais gré de n'avoir pas rapporté, de quelle étoffe était l'habit d'Albert surnommé l'Achille, ou quelle coupe avait le rabat de Jean le Cicéron; qu'un pédant de Ratisbonne me trouve très-blâmable, de ce que je n'ai pas copié dans mon ouvrage, des procès, des

négotiations, des contrats, ou des traités de paix, qu'on trouve ailleurs dans de gros livres: j'avertis tous ces gens-là, que ce n'est pas pour eux que j'écris: je n'ai pas le loisir de composer un in-folio; à peine puis-je suffire à un abrégé historique; et je suis d'ailleurs fermement de l'opinion, qu'une chose ne mérite d'être écrite, qu'autant qu'elle mérite d'être retenue.

C'est par cette raison que j'ai parcouru rapidement l'obscurité des origines et l'administration peu intéressante des premiers princes. Il en est des histoires comme des rivières, qui ne deviennent importantes que de l'endroit où elles commencent à être navigables. L'histoire de la maison de Brandebourg n'intéresse que depuis Jean Sigismond, par l'acquisition que ce prince fit de la Prusse, autant que par la succession de Clèves, qui lui revenait de droit en vertu d'un mariage qu'il avait contracté: c'est depuis cette époque, que la matière devenant plus abondante, elle m'a donné le moyen de m'étendre à proportion.

La guerre de trente ans est bien autrement intéressante que les démêlés de Frédéric I avec les Nurembergeois, ou que les carroussels d'Albert l'Achille. Cette guerre, qui a laissé des traces profondes dans tous les états, est un de ces grands événemens, qu'aucun Allemand ni qu'aucun Prussien ne doit ignorer. On y voit d'un côté l'ambition de la maison d'Autriche, armée pour établir son despotisme dans l'empire, et d'un autre la générosité des princes d'Allemagne,

qui combattaient pour leur liberté; la religion servant de prétexte aux deux partis. On voit la politique de deux grands rois s'intéresser au sort de l'Allemagne, et réduire la maison d'Autriche au point de consentir par la paix de Westphalie, au rétablissement de cette balance qui maintient l'équilibre entre l'ambition des empereurs, et la liberté du collége électoral. Des événemens de cette importance, qui influent jusqu'en nos jours dans les plus grandes affaires, demandaient d'être plus détaillés: aussi leur ai-je donné l'étendue que comportait la nature de cet ouvrage.

J'ai revu, corrigé et augmenté cette édition, autant que d'autres occupations plus graves ont pû me le permettre: la première édition ne s'étant faite que sur une copie peu correcte; j'ai tâché de rendre celle-ci plus exacte, tant en considération de la matière, qu'en considération du public, que tout homme qui écrit, doit respecter.

Il vient de paraître un abrégé chronologique de l'histoire de France, qu'on peut regarder comme un élixir des faits les plus remarquables de cette histoire: le judicieux auteur de cet ouvrage a eu l'art de donner des grâces à la chronologie même; savoir ce que ce livre contient, c'est posséder parfaitement l'histoire de France. Je ne me flatte point d'avoir mis les mêmes agrémens dans cet essai: mais je croirai mes peines récompensées, si cet ouvrage peut devenir utile à notre jeunesse, et ménager du temps aux lecteurs qui n'en ont point à perdre.

Quoique j'aye prévu les difficultés qu'il y a pour un Allemand, d'écrire dans une langue étrangère; je me suis pourtant déterminé en faveur du français, à cause que c'est la plus polie et la plus répandue en Europe, et qu'elle paraît en quelque façon fixée par les bons auteurs du siècle de Louis XIV. Après-tout, il n'est pas plus étrange qu'un Allemand écrive de nos jours en français, qu'il l'était du temps de Cicéron qu'un Romain écrivît en grec. Je n'en dirai pas davantage sur mon livre; ou il arriverait que la préface deviendrait plus longue que l'ouvrage même: c'est aux lecteurs à juger si j'ai rempli la tâche que je me suis proposée, ou si j'ai perdu mes peines et mon temps.

Origine de la maison de Hohenzollern.

La maison de Brandebourg, ou plutôt celle de Hohenzollern, est si ancienne, que son origine se perd dans les ténèbres de l'antiquité. On pourrait rapporter des fables ou des conjectures sur son extraction: mais les fables ne doivent pas être présentées au public judicieux et éclairé de ce siècle. Peu importe que des généalogistes fassent descendre cette maison, des Colonnes; et que, par une bévue grossière, ils confondent le sceptre qui est dans les armoiries de Brandebourg, avec la colonne que cette maison italienne porte dans son écusson: peu importe enfin que l'on fasse descendre les comtes de Hohenzollern, de Witikind, des Guelfes, ou de quelque autre tige; les hommes, ce me semble, sont tous d'une race également ancienne. Après tout, les recherches d'un généalogiste, ou l'occupation des savans qui travaillent sur l'étymologie des mots, sont des objets si minces, que par cela même ils ne sont pas dignes d'occuper des têtes pensantes; il faut des faits remarquables, et des choses capables d'arrêter l'attention des personnes raisonnables.

Nous ne nous amuserons donc point à nous alambiquer l'esprit sur ces recherches, aussi frivoles que peu intéressantes.

Comtes de Hohenzollern. 800-1180.

Tassillon est le premier comte de Hohenzollern connu dans l'histoire; il vécut à peu près l'année 800. Ses descendans ont été Danco, Rodolphe I, Othon, Wolffgang, Frédéric I, Frédéric II, Frédéric III, Burchard, Frédéric IV, Rodolphe II, dont les vies obscures ne sont pas connues. Conrad, qui vivait vers l'année 1200, est le premier burggrave de Nuremberg dont l'histoire fasse mention. Ses successeurs furent Frédéric I en 1216, Conrad II en 1260, Frédéric II en 1270. On trouve que Frédéric III hérita de son beau-frère, le duc de Méran, les seigneuries de Baireuth et de Cadolsbourg. Jean I lui succéda en 1298, et à celui-ci Frédéric IV en 1332.

Burggraves de Nuremberg. 1180-1415.

Ce burggrave rendit des services importans aux empereurs Albert, Henri VII et Louis de Bavière, dans la guerre qu'ils firent à Frédéric d'Autriche. Le burggrave le battit, le fit prisonnier, et le livra à l'empereur, qui par reconnaissance lui fit présent de tous les prisonniers qu'il avait faits sur les Autrichiens. Frédéric IV les relâcha, à condition qu'ils lui prêteraient hommage de leurs terres; et c'est l'origine des vassaux que les markgraves de Franconie ont encore en Autriche.

Les successeurs de Frédéric IV furent Conrad IV en 1334, Jean II en 1357, Albert I dit le beau en 1361, et le neveu d'Albert, Frédéric V, que l'empe-

reur Charles IV déclara prince de l'empire en 1363, 1180-1415
à la diète de Nuremberg, et qu'il nomma même son lieutenant.

Frédéric V partagea en 1402 les terres de son burggraviat entre ses deux fils Jean III et Frédéric VI: mais Jean III étant mort sans enfans, toute la succession paternelle échut à Frédéric VI.

Ce prince entra en 1408 avec ses troupes sur le territoire de la ville de Rotweil, qui était mise au ban de l'empire, et rasa plusieurs châteaux. En 1412 il prit possession du gouvernement de la Marche, que l'empereur Sigismond lui avait donné *). 4 Juillet 1411.

Les derniers électeurs de Brandebourg n'ayant pas résidé dans la Marche, la noblesse s'en prévalut: elle était indépendante, mutine et séditieuse: le nouveau gouverneur se ligua avec les ducs de Poméranie, et livra une sanglante bataille à ces rebelles auprès de Zossen: il fut pleinement victorieux, et rasa quelques-uns des forts qui leur servaient de retraite: mais il ne put entièrement domter la famille de Quitzow, qu'après lui avoir enlevé vingt-quatre châteaux en état de défense.

Nous voici parvenus à la belle époque de la maison de Hohenzollern: mais, comme la voilà transplantée dans un nouveau pays, il est bon de donner une idée de l'origine et du gouvernement du Brandebourg.

*) C'était le gage pour une somme de 150,000 florins d'or, avancée par Frédéric VI à l'empereur.

1180-1415. Les pays qui composaient alors l'électorat de Brandebourg, étaient la Vieille Marche, la Moyenne, la Nouvelle, la Marche Uckeraine, la Priegnitz: mais la Nouvelle Marche était engagée à l'ordre teutonique; et l'Uckeraine, usurpée par les ducs de Poméranie. Le mot de *markgraviat* signifie originairement *gouvernement de frontière*.

Les Romains établirent les premiers des gouverneurs dans les pays qu'ils avaient conquis en Allemagne. On remarque cependant qu'ils n'ont jamais passé l'Elbe. Il semble que le caractère farouche et belliqueux de ces peuples, selon Tacite, les garantit constamment contre les entreprises des Romains. Les Suèves, les plus anciens habitans de la Marche, en furent chassés par les Vandales, les Henètes, les Saxons et les Francs; et Charlemagne eut bien de la peine à les subjuguer en 780. Ce ne fut que l'an 927, que l'empereur Henri l'oiseleur établit des markgraves dans ces pays, pour contenir ces peuples enclins à la révolte, aussi-bien que leurs voisins dont la valeur errante s'exerçait par des incursions et des ravages. Sigefroi, beau-frère de l'empereur Henri l'oiseleur, fut, selon Enzelt, le premier markgrave de Brandebourg en 927 *). Ce fut sous son administra-
949 et 946. tion que les évêchés de Brandebourg et de Havelberg

*) La ville de Brandebourg fut prise l'an 931, l'Uckeraine et la Priegnitz ne s'assujettirent qu'en 936; l'existence des markgraves de Brandebourg en 927 est donc plus que douteuse.

furent établis par l'empereur Othon I, et ce ne fut que vingt-huit ans après qu'il fonda celui de Magdebourg. 1180-1415. 962.

On compte neuf races différentes de markgraves de Brandebourg, depuis Sigefroi jusqu'à nos jours; savoir, celles des Saxons, de Walbeck, de Stade, de Ploetzk, d'Anhalt, de Bavière, de Luxembourg, de Misnie, et enfin celle de Hohenzollern qui subsiste actuellement.

Sous le gouvernement des Saxons, un roi vandale, nommé Mistevoius, ravagea totalement les Marches, et en chassa les gouverneurs. L'empereur Henri II reconquit ce pays de nouveau; les barbares furent battus, et Mistevoius y périt avec 6,000 des siens. Les markgraves, pour être rétablis, n'en possédèrent pas plus tranquillement le Brandebourg, ils eurent des guerres à soutenir contre les Vandales et d'autres peuples barbares; et tantôt battus, tantôt battans, leur puissance ne s'affermit que sous Albert l'ours, le premier de la race anhaltine, qui était la cinquième de celles des markgraves. Les empereurs Conrad III et Frédéric Barberousse l'élevèrent, le premier au mark- 1125.
graviat, et le second à la dignité électorale environ l'an 1100. Primislas, prince des Vandales, qui n'avait 1142.
point d'enfans, prit tant d'amitié pour Albert l'ours, qu'il lui légua par son testament, en 1144, la Moyenne Marche. Cet électeur possédait alors la Vieille et la Moyenne Marche, la Haute-Saxe, le pays d'Anhalt, et une partie de la Lusace. Il y a un vide dans

1180-1415. les archives, et dans l'histoire une obscurité impénétrable sur les princes de la race anhaltine. On sait que cette ligne s'éteignit en 1332, par la mort de Waldemar II *). L'empereur Louis de Bavière, qui régnait alors, regardant la Marche comme un fief dé-
1324. volu à l'empire, le donna à son fils Louis, qui fut le premier de la sixième race. Cet électeur eut trois guerres à soutenir; l'une avec les ducs de Poméranie, qui envahissaient la Marche Uckeraine; l'autre avec les Polonais, qui ravageaient le comté de Sternberg; et la troisième contre un imposteur, qui prenant le nom d'un Waldemar, frère du dernier électeur de la maison anhaltine, se fit un parti, s'empara de quelques villes, mais fut enfin défait. Ce faux Waldemar était le fils d'un meunier de Bélitz.

1365. Louis le Romain**) succéda à son frère; et comme il mourut de même sans enfans, son troisième frère Othon lui succéda. Ce prince était si pusillanime, qu'après la mort de son frère, il vendit en 1373 l'électorat, pour deux cents mille florins d'or, à l'empereur Charles IV de la maison de Luxembourg, qui ne lui paya pas même cette somme modique. Charles

*) Waldemar mourut en 1319; son neveu Henri qui lui succéda, et qui décéda 1320, fut le dernier électeur de la race anhaltine.

**) Louis le Romain (ainsi surnommé parcequ'il était né à Rome) succéda en 1351 par le traité de Luckau, dans lequel l'électeur Louis céda les Marches à ses frères et reçut la haute Bavière.

IV donna la Marche à son fils Wenceslas, qui voulut l'incorporer à la Bohême, dont il était roi. 1180-1415

Après la mort de Wenceslas, Sigismond de la même maison reçut l'électorat. La Nouvelle Marche, que l'ordre teutonique avait conquise sur l'électeur Jean, et qu'Othon le long avait rachetée, fut de nouveau aliénée à cet ordre: Sigismond ayant besoin d'argent, vendit cette province aux chevaliers en 1402. Josse succéda à Sigismond: on prétend qu'il empoisonna son frère Procope. Comme Josse aspirait à l'empire, il vendit l'électorat pour quatre cents mille florins à Guillaume duc de Misnie. Ce duc ne posséda l'électorat que pendant une année, après laquelle l'empereur Sigismond le racheta. 1378.

Cette coutume singulière de vendre et d'acheter les états, qui était si fort à la mode dans ce siècle-là, prouve bien certainement la barbarie de ces temps, et le misérable état dans lequel étaient ces provinces, que l'on vendait à si vil prix. L'empereur, qui ne pouvait pas vaquer lui-même à l'administration de l'électorat, y établit un gouverneur: son choix tomba sur Frédéric VI du nom, burggrave de Nuremberg, frère de Jean III de la maison de Hohenzollern: et c'est l'histoire de ce prince que nous allons écrire.

Électeurs de Brandebourg. FRÉDÉRIC I. 1415-1440.

Ce fut l'année 1415 que l'empereur conféra la dignité électorale et la charge d'archi-chambellan du saint empire romain, à Frédéric VI de Hohenzollern, burggrave de Nuremberg, et qu'il lui fit la donation en

1415-1440. propre du pays de Brandebourg*). Ce prince, que nous appellerons désormais Frédéric I, en reçut l'investi-
18 Avril. ture des mains de son bienfaiteur, à la diète de Constance l'an 1417. Il jouissait alors de la Vieille et de la Moyenne Marche. Les ducs de Poméranie avaient usurpé la Marche Uckeraine: l'électeur leur fit la guerre, les battit à Angermünde, et réunit à la Marche une province qui y était incorporée d'un temps immémorial.

La Nouvelle Marche était encore engagée à l'ordre teutonique, comme on l'a dit plus haut: mais l'électeur, qui étendait les vues de son aggrandissement, s'empara de la Saxe, dont l'électorat était vacant par la mort du dernier électeur de la branche anhaltine. L'empereur, qui n'approuva pas cette acquisition, en donna l'investiture au duc de Misnie; et Frédéric I se désista volontairement de sa conquête.

L'électeur fit le partage de ses états par son testament. Son fils aîné, surnommé l'alchymiste, fut privé de ses droits par son père, qui le laissa avec le Voigtland et son creuset. Son second fils Frédéric eut l'électorat. Albert, surnommé l'Achille, eut les duchés de Franconie: et Frédéric, surnommé le gros, eut la Vieille Marche: mais la mort de Frédéric le gros réunit cette province à l'électorat de Brande-

*) Outre les 150,000 florins avancés à l'empereur, le nouvel électeur payait encore 250,000 florins d'or. Un florin d'or d'alors équivaut à trois écus de notre monnaie.

bourg *). Cette équité naturelle, qui veut qu'un père 1415-1440.
fasse un partage égal entre ses enfans, était encore suivie dans ces temps reculés. On s'apperçut dans la suite, que ce qui faisait la fortune des cadets, devenait le principe de la décadence des maisons. Nous verrons cependant, dans cette histoire, encore quelques exemples de partages semblables. Frédéric I mourut en 1440. 2 Septembre.

Frédéric II fut surnommé dent de fer, à cause de FRÉDÉRIC II.
sa force. On aurait dû l'appeler le magnanime, à 1440-1470.
cause qu'il refusa la couronne de Bohême, que le pape lui offrit, pour en dépouiller George Podiébrad; et la couronne de Pologne, qu'il déclara ne vouloir accepter, qu'au refus de Casimir frère du dernier roi, Ladislas. La grandeur d'âme de cet électeur lui attira la confiance des peuples; et les états de la Basse- 1441.
Lusace se donnèrent à lui par inclination. La Lusace était un fief de la Bohême. George Podiébrad, qui en était roi, ne voulut point que cette province passât sous la domination de Frédéric II: il porta la guerre en Lusace et dans la Marche. Ces deux princes firent un traité à Guben en 1462, par lequel Cottbus, Peitz, 5 Juin.
Sommerfeld, Bobersberg, Storkow et Beeskow, furent

*) Jean l'alchymiste reçut la principauté de Baireuth, Albert l'Achille celle d'Anspach, et Frédéric le gros la Vieille Marche et la Priegnitz. Frédéric mourut en 1463 et Jean en 1464 sans descendans; les provinces du premier revinrent à l'électorat, et Baireuth échut à Albert l'Achille.

1440-1470. cédés en propriété à l'électeur, par la couronne de Bohême. L'électeur, qui ne voulait point faire des acquisitions injustes, savait faire valoir ses droits, lorsqu'ils étaient légitimes; il racheta *) la Nouvelle Marche de l'ordre teutonique, auquel j'ai déjà dit qu'elle avait été engagée. En 1464 Othon III, dernier duc de Stettin, vint à mourir, et l'électeur entra en guerre avec le duc de Wolgast. En voici la raison: Louis de Bavière, électeur de Brandebourg, avait fait un traité en 1338 avec les ducs de Poméranie, qui portait, que si leur ligne venait à s'éteindre, la Poméranie retomberait à l'électorat. Ce traité avait été confirmé par l'empereur. Ce différend se termina par un accord en 1466, suivant lequel le duc de Wolgast resta à la vérité en possession du duché de Stettin: mais il devint feudataire de l'électeur, et la Poméranie lui prêta l'hommage éventuel. Frédéric II réunit en 1450, comme un fief vacant, le comté de Wernigerode à la Marche, et prit les titres de duc de Poméranie, de Mecklenbourg, de Vandalie, de Schwerin et de Rostock, sur lesquels il avait droit de réversion.

Le même esprit de désintéressement, qui lui avait fait refuser deux couronnes, lui fit abdiquer l'électorat l'an 1470, en faveur de son frère Albert surnommé l'Achille; car il n'avait point d'enfans. Ce prince, qui avait professé le désintéressement et la modération pendant toute sa vie, ne s'écartant point de ces prin-

*) En 1455, pour 100,000 florins d'or.

cipes, ne se réserva qu'une modique pension de 6000 1440-1470.
florins, avec laquelle il vécut en philosophe, jusqu'à
l'année 1471, qu'il mourut accablé d'infirmités. 10 Février.

Albert fut surnommé Achille et Ulysse, à cause ALBERT.
de sa prudence et de sa valeur; il avait 57 ans lors- 1470-1486.
que son frère lui céda la régence. Il avait fait ses plus belles actions lorsqu'il n'était que burggrave de Nuremberg. Comme markgrave de Baireuth et d'Anspach, il fit la guerre à Louis le barbu duc de Bavière, et le fit même prisonnier. Il gagna huit batailles contre les Nurembergeois, qui s'étaient révoltés et lui disputaient les droits du burggraviat. Il enleva un étendart à un guidon de cette ville au péril de sa vie, combattant seul contre seize hommes, jusqu'à ce que le secours des siens lui arrivât. Il s'empara de la ville de Greiffenberg, comme Alexandre de la capitale des Oxidraques, sautant lui seul du haut des murailles dans la ville, où il combattit jusqu'à ce que ses troupes, ayant forcé les portes, vinssent le secourir. Albert gouvernait presque tout l'empire, par la confiance que l'empereur Frédéric III lui témoignait. Il conduisit les armées impériales, contre Louis le riche duc de Bavière, et contre Charles le hardi duc de Bourgogne, qui avait mis le siége devant Nuis; et Albert disposa ce prince à la paix. Ce fut cette négociation qui lui acquit le surnom d'Ulysse; et il mérita toujours celui d'Achille, soit à la tête des troupes dans les combats, soit dans ces jeux, images de la guerre, qui étaient si fort à la mode dans ce temps-

1470-1486. là. Il gagna le prix dans dix-sept tournois, et ne fut jamais désarçonné.

L'usage de ces combats semble être originairement français. Peut-être que les Maures, qui inondèrent l'Espagne, l'établirent dans ce pays avec leur galanterie romanesque. On trouve dans l'histoire de France qu'un certain Godefroi de Preuilly, qui vivait l'an 1060, était le rénovateur de ces tournois. Cependant Charles le chauve, qui vivait l'an 844, en avait déjà tenu à Strasbourg, lorsque son frère Louis d'Allemagne l'y vint voir. Cette mode passa en Angleterre dès l'an 1114, et Richard roi de la Grande-Bretagne l'établit dans son royaume l'an 1194. Jean Cantacuzène dit, qu'au mariage d'Anne de Savoie avec Andronic Paléologue empereur grec, ces combats, dont l'usage était venu des Gaules, se célébrèrent en 1226. Il y périssait souvent du monde lorsqu'ils étaient poussés à outrance. On lit dans Henri Cnigston, qu'il se fit un tournoi à Châlons en 1274, au sujet d'une entrevue entre la cour du roi d'Angleterre Édouard et celle du duc de Bourgogne, où beaucoup de chevaliers bourguignons et anglais demeurèrent sur la place. Les tournois passèrent en Allemagne dès l'an 1136. Les chevaliers s'envoyaient des lettres de défi d'un bout de l'Europe à l'autre; et il n'était permis qu'à ceux qui étaient armés chevaliers de faire de ces défis. Leurs lettres portaient à peu-près, qu'un tel prince, s'ennuyant dans une lâche oisiveté, désirait le combat, pour donner de l'exercice à sa valeur, et pour signa-

ler son adresse. Elles marquaient le temps, le nombre de chevaliers, l'espèce d'armes, et le lieu où le tournoi devait se tenir; et enjoignaient aux chevaliers vaincus de donner aux chevaliers vainqueurs un brasselet d'or, et un brasselet d'argent à leurs écuyers. Les papes s'élevèrent contre ces dangereux divertissemens. Innocent II en 1140, et depuis Eugène III au concile de Lateran en 1313 fulminèrent des anathèmes, et prononcèrent l'excommunication contre ceux qui assisteraient à ces combats. Mais, malgré la soumission qu'on avait alors pour les papes, ils ne pûrent rien contre ce fatal usage, auquel une fausse gloire et une fausse galanterie donnaient cours, et que la grossièreté des moeurs faisait servir de spectacle, d'amusement et d'occupation, proportionné à la barbarie des siècles qui le virent naître. Car, depuis ces excommunications, l'histoire fait mention du tournoi de Charles VI roi de France, qui se tint à Cambrai en 1385, de celui de François I qui se tint entre Ardres et Guines en 1520, et de celui de Paris en 1559, où Henri II reçut une blessure à l'oeil, par un éclat de la lance du comte de Montgommeri, dont ce roi mourut onze jours après. 1470-1486.

On voit par là, que c'était alors un grand mérite à Albert Achille, d'avoir remporté le prix dans dix-sept tournois; et qu'on faisait, dans ces siècles grossiers, le même cas de l'adresse du corps, qu'on en faisait du temps d'Homère. Notre siècle, plus éclairé, accorde, plutôt qu'aux vertus guerrières, son estime

1470-1486. aux talens de l'esprit, et à ces vertus, qui élevant l'homme presque au dessus de sa condition, lui font fouler ses passions sous les pieds, et le rendent bienfaisant, généreux et secourable.

Albert Achille réunit donc ses possessions de Franconie à l'électorat, par l'abdication de son frère en 1470. Après avoir pris la régence, il fit un traité de confraternité l'an 1473 avec les maisons de Saxe et de Hesse, qui réglait entre elles la succession de leurs états, en cas qu'une de leurs lignes vînt à s'éteindre. La même année, il ordonna de sa propre succession entre ses fils: l'électorat tomba en partage à Jean dit le Cicéron; le second de ses fils eut Baireuth; et le cadet, Anspach *). Albert abdiqua enfin l'électorat en 1476 en faveur de Jean le Cicéron **). Sa fille Barbe, qui épousa Henri duc de Glogaw et de Crossen, fit passer ce dernier duché à la maison de Brandebourg. Son contrat de mariage portait, qu'au cas que le duc Henri vînt à mourir sans enfans, l'électeur serait en droit de lever annuellement 50,000 ducats sur le duché de Crossen. Le cas vint à échoir:

*) Ce n'était point un simple testament, c'était plutôt un ordre de succession. L'électeur arrêta que les Marches ne seraient jamais partagées, et que les possessions de Franconie ne pourraient être divisées qu'en deux parties. À l'occasion du testament du Grand-Électeur on se référa à cette disposition.

**) Albert n'abdiqua pas l'électorat, il nomma son fils gouverneur des Marches, préférant le séjour de ses possessions de Franconie, où il mourut le 11 Mars 1486.

Jean le Cicéron se mit en possession de la ville de 1470-1486.
Crossen, et maintint cette acquisition. Le troisième fils d'Albert Achille, Frédéric le vieux, markgrave d'Anspach, fut le grand-père de ce George Frédéric qui reçut le duché de Jägerndorf du roi de Bohême. Il n'est pas inutile de rapporter à cette occasion, que ce duc George d'Anspach et de Jägerndorf, fit un contrat avec les ducs d'Oppeln et de Ratibor, par lequel les survivans hériteraient de ceux qui mourraient sans enfans. Ces deux ducs ne laissèrent point de lignée, et George recueillit la succession de ces duchés. Depuis, Ferdinand frère de Charles V, et héritier du royaume de Bohême, dépouilla le markgrave George, d'Oppeln et de Ratibor; et lui promit, pour dédommagement, une somme de 130,000 florins, qui ne fut jamais payée.

On lui donna le surnom de Cicéron, à cause de JEAN.
son éloquence naturelle. Il réconcilia trois rois, qui 1486-1499.
se disputaient la Silésie; savoir, Ladislas de Bohême, Casimir de Pologne, et Matthias de Hongrie. Jean le Cicéron et l'électeur de Saxe entrèrent en Silésie à la tête de 6000 chevaux, et se déclarèrent ennemis de celui des rois, qui refuserait de prêter l'oreille aux paroles de paix qu'ils leur portaient. Son éloquence, à ce que disent les annales, moyenna l'accord de ces princes, par lequel la Silésie et la Lusace furent partagées entre les rois de Bohême et de Hongrie. Je voudrais que l'on eût rapporté d'autres exemples de l'éloquence de ce prince; car, dans celui-ci, les 6000

1486-1499. chevaux paraissent le plus fort argument. Un prince, qui peut décider les querelles par la force des armes, est toujours un grand dialecticien; c'est un Hercule, qui persuade à coups de massue.

Jean le Cicéron eut une guerre à soutenir contre le duc de Sagan, qui formait des prétentions sur le duché de Crossen: l'électeur le battit près de cette ville, et le fit même prisonnier. On peut juger des moeurs de ce temps, par Jean duc de Sagan, qui eut la cruauté de laisser mourir de faim un frère, avec
9 Janvier. lequel il s'était brouillé. Jean le Cicéron mourut l'an 1499. Il laissa deux fils, l'un Joachim, qui lui succéda à l'électorat; et le second, Albert, qui devint électeur de Mayence et archevêque de Magdebourg.

JOACHIM I. 1499-1535. Il reçut le surnom de Nestor, comme Louis XIII celui de juste; c'est-à-dire, sans que l'on en pénètre la raison. Joachim n'avait que seize ans, lorsqu'il de-
1524. vint électeur. Le comté de Ruppin étant devenu vacant par la mort de Wichmann comte de Lindaw, l'é-
11 Juillet. lecteur réunit ce fief à la Marche. Il mourut en 1535, laissant deux fils, savoir, Joachim, qui lui succéda, et le markgrave Jean, auquel il légua la Nouvelle Marche, Crossen, Sternberg et Storkow *).

JOACHIM II. 1535-1571. Il paraît qu'on revint, du temps de Joachim II, de l'abus de donner des surnoms aux princes. Celui

*) Jean mourut en 1571 sans lignée, et ses possessions revinrent à l'électorat. — Le règne de Joachim I fut signalé par l'institution du *Kammergericht*, et par la fondation (en 1506) de l'université de Francfort.

de son père avait si mal réussi, qu'il était devenu plutôt un sobriquet qu'une illustration. La flatterie des courtisans, qui avait épuisé les comparaisons de l'antiquité, se retourna sans doute d'un autre côté; et il faut croire que l'amour-propre des princes n'y perdit rien. 1535-1571.

Joachim II hérita l'électorat de son père, comme nous venons de le dire. Il embrassa la doctrine de Luther en 1539. On ne sait pas les circonstances qui donnèrent lieu à ce changement: ce qu'il y a de certain, c'est que ses courtisans et l'évêque de Brandebourg suivirent son exemple.

Une nouvelle religion, qui paraît tout à coup dans le monde, qui divise l'Europe, qui change l'ordre des possessions, et donne lieu à de nouvelles combinaisons politiques, mérite que nous donnions quelque attention à ses progrès; et surtout que nous examinions par quelle vertu elle produisait les conversions soudaines des plus grands états.

Dès l'année 1400, Jean Huss commença à prêcher sa nouvelle doctrine en Bohême: c'étaient proprement les sentimens des Vaudois et de Wiclef, auxquels il adhérait. Huss fut brûlé au concile de Constance *). Son prétendu martyre augmenta le zèle de ses disciples. Les Bohémiens, qui étaient trop grossiers pour entrer dans les disputes sophistiques des théologiens, n'embrassèrent cette nouvelle secte, que par un esprit d'indépendance et de mutinerie, qui est assez le ca-

*) L'an 1415, sous le pape Jean XXIII.

1535-1571. ractère de cette nation. Ces nouveaux convertis secouèrent le joug du pape; et se servirent des libertés de leurs consciences, pour couvrir le crime de leur révolte. Tant qu'un certain Ziska fut leur chef, ce parti fut redoutable. Ziska remporta quelques victoires sur les troupes de Wenceslas et d'Ottocar rois de Bohême: mais, après sa mort, les Hussites furent en partie chassés de ce royaume; et l'on ne voit point que la doctrine de Jean Huss se soit étendue hors de la Bohême.

L'ignorance était parvenue à son comble dans les quatorzième et quinzième siècles. Les ecclésiastiques n'étaient pas même assez instruits pour être pédans. Le relâchement dans les moeurs et la vie licencieuse des moines, faisaient que l'Europe ne poussait qu'un cri, pour demander la réforme de tant d'abus. Les papes abusaient même de leur pouvoir, à un point qui n'était plus tolérable. Léon X faisait dans la chrétienté un négoce d'indulgences, pour amasser les sommes dont il avait besoin pour bâtir la basilique de St.-Pierre à Rome. On prétend, que ce pape fit présent à sa soeur Cibo du produit que rapporteraient celles que l'on vendrait en Saxe. Ce revenu casuel fut affermé: ces étranges fermiers voulant s'enrichir, choisirent des moines et des quêteurs propres à ramasser les plus grandes sommes; et les commis de ces indulgences en dissipèrent une partie par des désordres scandaleux. Un inquisiteur nommé Tetzel, et des Dominicains, furent ceux, qui s'acquittant si mal de cette commis-

sion, donnèrent lieu à la réforme. Le vicaire-géné- 1535-1571.
ral des Augustins, nommé Staupitz, dont l'ordre avait été en possession de ce négoce, ordonna à un de ses moines, nommé Luther, de prêcher contre les indulgences. Dès l'an 1516 Luther avait déjà combattu les scholastiques: il s'éleva alors avec plus de force contre ces abus; il avança d'autres propositions douteuses; puis il les soutint, en les munissant de nouvelles preuves. Il fut enfin excommunié du pape en 1520. Il avait goûté le plaisir de dire ses sentimens sans contrainte; il s'y livra depuis sans bornes. Il renonça au froc, et épousa Catherine de Bore en 1525; encourageant par son exemple les prêtres et les moines à rentrer dans les droits de la nature et de la raison. S'il rendit des citoyens à la patrie, il lui rendit aussi son patrimoine, en mettant dans son parti beaucoup de princes, pour qui la dépouille des biens ecclésiastiques était une douce amorce. L'électeur de Saxe fut le premier qui embrassa sa nouvelle secte. Le Palatinat, la Hesse, le pays de Hanovre, le Brandebourg, la Suabe, une partie de l'Autriche, de la Bohême, de la Hongrie, toute la Silésie et le Nord, reçurent cette nouvelle religion. Les dogmes en sont si connus, que je me crois dispensé de les rapporter.

Peu de temps après, Calvin parut en France en 1533. Un Allemand nommé Woldemar, qui était Luthérien, avait inspiré ses sentimens à Calvin, avec lequel il fit connaissance à Bourges. Malgré la protection que Marguerite de Navarre accordait à ce nou-

1535-1571 veau dogme, Calvin fut obligé de quitter la France à différentes reprises. Poitiers fut l'endroit où il fit le plus de prosélites. Ce convertisseur, qui croyait connaître le génie de sa nation, s'imagina qu'elle serait plutôt persuadée par des chansons que par des argumens; et il composa, dit-on, un vaudeville, dont le refrain était: O moines! o moines! il faut vous marier*): ce qui eut un succès étonnant. Calvin se retira à Bâle, où il fit imprimer ses institutions. Il convertit ensuite la duchesse de Ferrare, fille de Louis XII. En 1536 il acheva de ranger la ville de Genève à ses sentimens; et il y fit brûler Michel Servet, qui était son ennemi: de persécuté il devint persecuteur. La religion réformée, tantôt persécutée, tantôt tolérée en France, servit souvent de prétexte à des guerres sanglantes, qui pensèrent plus d'une fois bouleverser ce royaume.

Henri VIII roi d'Angleterre, auquel le pape Léon X avait donné le titre de défenseur de la foi, parce qu'il avait écrit contre Luther, Henri VIII devenu amoureux d'Anne de Bowlein, et ne pouvant persuader le pape de rompre son mariage avec Catherine d'Aragon, s'en sépara de sa propre autorité. Clément VII, qui succéda à Léon X, l'excommunia imprudemment: et dès l'année 1533 il secoua le joug du pape; il se fit pape à Londres, et fraya lui-même le chemin à la nouvelle religion qui s'établit après lui en Angleterre.

*) Voyez le dictionnaire de *Moréri*, article Calvin.

Si donc on veut réduire les causes des progrès de la réforme à des principes simples, on verra qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt; en Angleterre celui de l'amour; et en France celui de la nouveauté, ou peut-être d'une chanson. Il ne faut pas croire que Jean Huss, Luther, ou Calvin, fussent des génies supérieurs. Il en est des chefs de sectes, comme des ambassadeurs: souvent les esprits médiocres y réussissent le mieux, pourvu que les conditions qu'ils offrent soient avantageuses. Les siècles de l'ignorance étaient le règne des fanatiques et des réformateurs. Il semble, que l'esprit humain se soit enfin rassasié de disputes et de controverses. On laisse argumenter les théologiens et les métaphysiciens, sur les bancs de l'école, et depuis que dans les pays protestans les ecclésiastiques n'ont plus rien à perdre, les chefs des nouvelles sectes n'ont plus rien à gagner. 1535-1571.

L'électeur Joachim II acquit, par la communion sous les deux espèces, les évêchés de Brandebourg, de Havelberg et de Lebus, qu'il incorpora à la Marche.

Il n'entra point dans l'union, que les princes protestans firent à Smalcalde en 1535; et il maintint la tranquillité dans l'électorat, tandis que la guerre désolait la Saxe et les pays voisins. La guerre de religion commença en 1546, et finit par la paix de Passaw et d'Augsbourg. 2 Août 1552. 26 Septembre 1555.

L'empereur Charles-Quint s'était mis à la tête des catholiques. L'illustre et malheureux Jean Frédéric

1535-1571. électeur de Saxe, et Philippe le magnanime landgrave de Hesse, étaient les chefs des protestans: l'empereur
24 Avril 1547. les battit en Saxe, auprès de Muhlberg. Lui et le cardinal Granvella se servirent d'un stratagème indigne, pour tromper le landgrave de Hesse. Charles Quint se crut autorisé, par la phrase équivoque d'un sauf-conduit, à mettre le landgrave dans la prison, où il passa une grande partie de sa vie. L'électeur Joachim, qui avait été le garant de ce sauf-conduit, fut outré de ce manque de foi: il tira son épée dans sa colère contre le duc d'Albe*), mais on les sépara. Jean Frédéric de Saxe fut déposé: l'empereur donna cet électorat au prince Maurice, qui était de la ligne Albertine Cependant Joachim ne se conforma point à *l'interim*, que l'empereur avait fait publier.

Les électeurs de Saxe et de Brandebourg furent chargés par l'empereur, de mettre le siége devant
1550. Magdebourg: cette ville se rendit, après s'être défendue quatorze mois: la capitulation était conçue avec tant de douceur, que l'empereur eut peine à la confirmer. L'archevêque de Magdebourg étant décédé, les chanoines élurent à sa place Frédéric évêque de Havelberg, second fils de l'électeur Joachim: et après la mort de celui-là, l'électeur eut assez de crédit, pour y faire succéder le troisième de ses fils nommé Sigismond, qui était protestant. Ce fut cet électeur, qui fit bâtir la forteresse de Spandaw en 1555. L'in-

*) Ambassadeur de l'empereur à Berlin.

génieur qui la construisit, s'appelait Giromela. Il fal- 1535-1571.
lait bien que l'on fût extrêmement privé de toutes sortes d'arts dans ces temps, pour avoir recours aux étrangers dans les moindres choses. Mais comment pouvait-on défendre des places, si on ne savait pas les fortifier? Le markgrave Jean, frère de l'électeur, fit en même temps travailler aux ouvrages de Custrin. C'était peut-être une mode alors de fortifier les places: l'empereur Charles-Quint en donna l'exemple à Gand, à Anvers et à Milan: si l'on avait eu une idée distincte de l'usage que l'on en peut faire, on aurait eu des ingénieurs.

Joachim II obtint en 1569 de son beau-frère Sigismond Auguste, roi de Pologne, le droit de succéder à Albert Frédéric de Brandebourg duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans héritiers, et il s'engagea de secourir la Pologne d'un certain nombre de troupes, toutes les fois qu'elle serait attaquée. Le règne de ce prince fut doux et paisible. On l'accusa de pousser la libéralité au point d'être prodigue. Il mourut en 1571. 3 Janvier.

JEAN GEORGE. 1571-1598

Jean George hérita par cette mort l'électorat, de son père Joachim II, et la Nouvelle Marche, de son oncle le markgrave Jean. Son gouvernement fut pacifique, et ne tient ici que par le fil de l'histoire chronologique. Il est à remarquer, qu'une de ses femmes fut une princesse de Liegnitz, nommée Sophie. La branche des markgraves de Baireuth et d'Anspach vint à s'éteindre: il partagea cette succession entre

1571-1598. ses deux fils cadets; Christian, l'aîné des deux, devint l'auteur de la nouvelle tige de Baireuth; et Erneste,
8 Janvier. de celle d'Anspach. L'électeur mourut l'an 1598.

JOACHIM FRÉDÉRIC.
1598-1608. Joachim Frédéric avait cinquante-deux ans, lorsqu'il parvint à la régence. Pendant la vie de son père, il jouissait des évêchés de Magdebourg, de Havelberg et de Lebus. Lorsqu'il succéda à Jean George, il se démit de l'archevêché de Magdebourg, en faveur d'un de ses fils nommé Christian Guillaume. Il administra la Prusse pendant la démence du duc Albert Frédéric. Il recueillit la succession du duché de Jägern-
1603. dorf, qu'il céda à un de ses fils nommé Jean George, pour le dédommager de l'évêché de Strasbourg, auquel il avait été obligé de renoncer. Dans ces temps-là, les successions se réunissaient souvent, et se divisaient de même: la mauvaise politique de ces princes rendait le travail, que la fortune faisait pour l'agrandissement de leur maison, ingrat et inutile.

Joachim Frédéric fut le premier prince qui éta-
1604. blit un conseil d'état. Il reste à juger quelle devait avoir été l'administration du gouvernement, la justice et la conduite des finances, dans ce pays grossier et sauvage, où il n'y avait pas même des personnes préposées pour vaquer à ces emplois.

L'électeur s'apperçut sans doute de la nécessité qu'il y avait, de pourvoir à l'éducation de la jeunesse;
1607. car ce fut à cette intention qu'il fonda le collége de Joachimsthal. Cent-vingt personnes y sont élevées, nourries et instruites, selon l'institution, dans les bel-

les lettres. Le Grand-Électeur transféra depuis ce collége à Berlin. La pauvreté du pays et le peu d'espèces qui roulaient, donnèrent lieu aux loix somptuaires que l'électeur fit publier. Il mourut l'année 1608, âgé de soixante-trois ans. 1598-1608. 18 Juillet.

Jean Sigismond avait épousé à Königsberg, l'an 1594, Anne fille unique d'Albert duc de Prusse, héritière de ce duché et de la succession de Clèves. Cette succession était composée des pays de Juliers, Berg, Clèves, la Mark, Ravensberg et Ravenstein. Le morceau était trop tentant, pour ne pas exciter l'avidité de tous ceux qui avaient espérance d'y participer. JEAN SIGISMOND. 1608-1619.

Avant que de parler des droits des électeurs de Brandebourg et des ducs de Neubourg, il est bon d'expliquer les prétentions de la Saxe, pour ne point embrouiller les matières.

L'empereur Maximilien avait donné l'expectative de cette succession, aux princes des deux lignes de Saxe, à savoir l'Ernestine et l'Albertine, au défaut de tous les héritiers mâles et femelles des ducs de Clèves. Car les patentes, que le duc de Juliers, George Guillaume, obtint de l'empereur, font foi que ce fief tombait en quenouille. Jean Frédéric, dernier électeur de Saxe de la maison Ernestine, épousa Sibylle, fille de Jean III duc de Juliers. 1495. 1526.

Le duc Guillaume de Clèves, fils de Jean de Juliers, épousa la fille de Ferdinand, nièce de l'empereur Charles-Quint. Ce mariage, joint au méconten-

1608-1619. tement que l'empereur avait, de ce que Frédéric de Saxe était un des membres de l'union de Smalcalde,
1546. le portèrent à confirmer au duc Jean Guillaume, le droit qu'il avait de disposer de la succession en faveur de ses filles au défaut des héritiers mâles. Le fils de ce duc, nommé comme lui Jean Guillaume, mourut sans enfans en 1609. Ainsi cette succession retomba à ses soeurs.

L'aînée, nommée Marie Éléonore, avait épousé le duc de Prusse Albert Frédéric.

La seconde, Anne, était mariée au prince palatin de Neubourg.

La troisième, Magdelaine, était femme du comte palatin de Deux-Ponts.

La quatrième, Sibylle, était mariée à un prince d'Autriche, comte de Burgaw.

Ces quatre princesses et leurs enfans prétendirent à cette succession.

La maison de Saxe ajoutait au droit de réversion, le mariage de l'électeur Frédéric avec la princesse Sibylle tante du défunt.

Marie Éléonore, femme d'Albert de Prusse, fondait ses droits sur son contrat de mariage en 1572, qui portait en termes exprès, que si son frère venait à mourir sans enfans, elle et sa postérité hériteraient des six duchés, en vertu des pactes fondamentaux des années 1418 et 1496, par lesquels les filles aînées ont le droit de succéder. Le duc de Prusse s'engagea à payer deux cents mille florins d'or aux soeurs de sa

femme, pour les satisfaire par cette somme sur toutes 1608-1619. leurs prétentions. Si Marie Éléonore eût été en vie au décès de son frère, il est fort probable, qu'il n'y aurait point eu de démêlé: mais, étant morte, sa fille Anne, femme de l'électeur Jean Sigismond, rentrait dans les droits de sa mère. Cette succession devait donc tomber sur son chef, puisqu'elle représentait Marie Éléonore; et c'était le point de la contestation.

Les prétentions d'Anne duchesse de Neubourg se fondaient sur ce que, sa soeur Marie Éléonore étant morte, elle rentrait dans ses droits, et devenait, par conséquent, l'aînée de ses autres soeurs, étant plus proche parente qu'Anne de Brandebourg, qui était nièce du défunt. Il n'y avait que les pactes de famille et le contrat de mariage de Marie Éléonore, de contraires à ces raisons.

Les deux soeurs cadettes du duc Jean Guillaume ne demandaient pas la succession entière; elles ne proposaient que le démembrement.

Ce qui rendait nul de toute nullité, le droit de ces trois soeurs cadettes, c'est qu'elles avaient passé dans leur contrat de mariage, une rénonciation à tous leurs droits, tant qu'il y aurait des enfans de leur soeur aînée *).

*) Voir: *Rousset*, Histoire de la succession aux duchés de Clèves, Berg et Juliers, aux comtés de la Mark et de Ravensberg, et aux seigneuries de Ravenstein et de Winendal; tirée des preuves authentiques produites par les hauts concurrens. Amsterdam 1738. 2 vols.

1608-1619. L'électeur Jean Sigismond et le duc Wolfgang
1609. Guillaume de Neubourg convinrent de se mettre en possession de la succession litigieuse, en se réservant cependant leurs droits respectifs *). L'empereur Rodolphe, qui voulait s'emparer de cet héritage sous prétexte de le mettre en séquestre, facilita cet accord. L'archiduc Léopold se mit effectivement en devoir de s'en emparer: mais les princes protestans s'y opposèrent, et formèrent cette célèbre alliance, qu'on nomma l'union, et dans laquelle Jean Sigismond en-
1610. tra des premiers. Pour contrebalancer l'union, les princes catholiques firent un traité semblable à Wurzbourg, qu'on nomma la ligue. L'électeur était favorisé des Hollandais, qui craignaient le séquestre impérial; et le duc de Neubourg, par Henri IV roi de France: mais lorsque ce prince se préparait à le se-
1610. courir, il fut assassiné par Ravaillac **).

L'électeur avait tenté un accommodement avec le duc de Neubourg: mais à une entrevue qu'ils eurent, dans la chaleur de la dispute Jean Sigismond donna un soufflet à ce prince; ce qui brouilla les choses de nouveau. On peut juger, par ce trait singulier, de la politesse et des moeurs de ce temps. En 1611 on tenta un autre accommodement à Juterbock, avec l'é-

*) *Du Mont*, Corps universel diplomatique du droit des gens. V. 2., p. 103.

**) Néanmoins quelques troupes françaises joignirent l'armée hollandaise, qui reprit (1610) la forteresse de Juliers occupée par les impériaux.

lecteur de Saxe, au sujet de la même succession, 1608-1619.
sans que les princes s'y trouvassent; car les entrevues étaient devenues dangereuses: mais le duc de Neubourg protesta contre ce traité; et il ne fut jamais mis en exécution.

Le duc Albert de Prusse, époux de Marie Éléonore, et beau-père de Jean Sigismond, avait eu le malheur de tomber en démence. Joachim Frédéric avait administré la Prusse, depuis qu'il se trouvait dans cette triste situation; et Jean Sigismond se chargea ensuite du même soin. Il reçut de Sigismond III roi de Pologne, l'investiture de la Prusse, pour lui et ses descendans: c'était la troisième investiture, qui avait été donnée à la maison électorale.

Comme la Prusse fut réunie à la maison de Brandebourg par Jean Sigismond, il n'est pas hors de propos de donner en peu de mots une idée de ce que ce pays était originairement, de son gouvernement, et comment il passa au duc Albert, beau-père de l'électeur.

Le nom de Borussia dont on a fait Prusse, est composé de Bo, auprès, et de Russia, la Russe, rivière qui est une branche du Niemen qu'on nomme à présent la Memel. La Prusse fut habitée originairement par des Bohémiens, des Sarmates, des Russes et des Venedes. Ces peuples étaient plongés dans l'idolâtrie la plus grossière: ils adoraient les dieux des forêts, des lacs, des rivières, et même des serpens et des élans. Leur dévotion rustique et sauvage

1608-1619. ne connaissait pas la somptuosité des temples. Leurs principales idoles, Potrimpos, Percunos et Picollos, avaient leur culte établi sous des chênes, où elles étaient placées à Romowa et à Heiligenbeil. Les Prussiens sacrifiaient à leurs faux dieux, jusqu'à leurs ennemis prisonniers. Saint Adelbert fut le premier qui prêcha le christianisme à ces peuples vers l'an 1000; et il reçut la couronne du martyre. Selon Crispus, trois rois de Pologne, nommés tous trois Boleslas, firent la guerre aux Prussiens, pour les convertir: mais ces peuples, devenus aguerris, ravagèrent la Mazovie et la Cujavie. Conrad, duc de Cujavie, appela à son secours les chevaliers teutons de l'Allemagne. Hermann de Saltza en était alors le grand-maître. En 1239 il entra en Prusse *); et il établit, à l'aide des chevaliers livoniens (qui étaient une espèce de templiers), les quatre évêchés de Culm, Pomesan, Ermeland et Sahmeland. La guerre que l'ordre fit aux Prussiens, dura cinquante-trois ans. Les chevaliers soutinrent ensuite des guerres, tantôt contre la Pologne, et tantôt contre les ducs de Poméranie, qui étaient jaloux de leur établissement. Dès-lors les familles des chevaliers commencèrent à s'établir en Prusse; et c'est d'eux, en grande partie, que descend la noblesse qui l'illustre aujourd'hui.

*) Conrad avait cédé en 1228 le territoire de Culm à l'ordre teutonique, qui bâtit en 1231 la forteresse de Thorn.

Sous le grand-maître Conrad d'Erlichhausen, en 1608-1619.
1454, les villes de Danzig, Thorn et Elbing, lui déclarèrent, qu'étant lasses de lui obéir, elles s'étaient données à Casimir, fils de Jagellon roi de Pologne. La guerre que les chevaliers et les Polonais se firent pour la Prusse, dura treize ans. Les Polonais victorieux donnèrent la loi: la Prusse citérieure de la
Vistule fut annexée à ce royaume, et s'appela Prusse 1466.
royale: l'ordre garda la Prusse ultérieure, mais il fut obligé d'en prêter hommage aux vainqueurs.

En 1511 Albert de Brandebourg fut élu grand-maître par l'ordre; c'était l'arrière-petit-fils d'Albert l'Achille, comme on l'a dit plus haut. Le nouveau grand-maître, pour venger l'honneur de l'ordre, en-
treprit une nouvelle guerre contre les Polonais, qui 1518.
finit très-heureusement pour lui, puisqu'il fut créé 1525.
duc de Prusse, par Sigismond I roi de Pologne, qui rendit cette dignité héréditaire pour ce prince et ses descendans. Albert ne s'engagea qu'à prêter l'hommage accoutumé à la Pologne.

Le duc Albert, maître de la Prusse ultérieure, quitta alors l'habit, la croix et les armes de l'ordre teutonique. Les chevaliers se conduisirent comme font les plus faibles; ils se contentèrent de protester contre ce qu'ils ne pouvaient pas empêcher. Le nouveau duc eut une guerre à soutenir en 1563 contre Éric duc de Brunswick et commandeur de Memel. Éric entra en Prusse, à la tête de douze mille hommes: mais Albert l'arrêta aux bords de la Vistule. Comme il ne

1608-1619. s'y passa rien de remarquable, et que les deux bords de la rivière étaient couverts de soldats qui cueillaient des noix, on appela cette expédition, la guerre des noix. Albert se fit protestant en 1519; et la Prusse imita son exemple. Son fils Frédéric Albert lui succéda en 1568. Il reçut l'investiture, du roi Sigismond Auguste, à laquelle eut part l'envoyé de l'électeur Joachim II. C'est cet Albert Frédéric, qui épousa Marie Éléonore fille de Jean Guillaume, et soeur du dernier duc de Clèves. Jean Sigismond fut le gendre

23 Août. et le tuteur de ce duc de Prusse. La mort de son beau-père le fit entrer entièrement dans la possession de ce duché l'an 1618. Jean Sigismond s'était fait réformé dès l'an 1614, pour complaire aux peuples du pays de Clèves, qui devaient devenir ses sujets. L'em-

20 Janvier 1612. pereur Rodolphe II mourut pendant la régence de l'électeur. Le collége électoral élut en sa place Matthias frère du défunt. L'électeur, sentant les approches de l'âge, et se voyant accablé d'infirmités, remit

23 Décembre 1619. la régence à son fils George Guillaume, et mourut peu de temps après.

GEORGE GUILLAUME. 1619-1640.

George Guillaume parvint à l'électorat l'an 1619. Sa régence fut la plus malheureuse de toutes celles des princes de sa maison. Ses états furent désolés pendant le cours de la guerre de trente ans, dont les traces funestes furent si profondes, qu'on en voit encore des marques au temps que j'écris cette histoire. Tous les fléaux de l'univers fondirent à la fois sur ce malheureux électorat. Il voyait à sa tête un prince

incapable de gouverner, qui avait choisi pour son 1619-1640.
ministre un traître*) à sa patrie. Une guerre, ou plutôt un bouleversement général survint en même temps. Il fut inondé par des armées amies et ennemies, également pillardes et barbares, qui se heurtant comme des vagues agitées par une tempête, tantôt le couvraient de leur nombre, et tantôt se retiraient après l'avoir ruiné. Et enfin, pour mettre le comble à la désolation, ce qui échappa de ses habitans au fer du soldat, périt par des maladies malignes et contagieuses.

La même fatalité qui persécuta cet électeur, parut s'acharner sur tous ses parens. George Guillaume avait épousé la fille de Frédéric IV électeur palatin. Il était, par conséquent, beau-frère du malheureux Frédéric V, élu et couronné roi de Bohême, battu au
Weisenberg, dépouillé du Palatinat et mis au ban de 8 Novembre 1620.
l'empire, par l'empereur Ferdinand II. Le duc de Jä- 27 Janvier
gerndorf, oncle de George Guillaume, fut dépossédé 1621.
de son pays, parce que ce prince avait embrassé le parti de Frédéric V; et l'empereur donna ses biens confisqués à la maison de Liechtenstein, qui en est ac-

*) Le comte de Schwarzenberg. L'opinion commune sur ce ministre est rectifiée dans l'écrit: *Cosmar*, Beiträge zur Untersuchung der gegen den kurbrandenburgischen Geheimenrath Grafen Adam zu Schwarzenberg erhobenen Beschuldigungen. Zur Berichtigung der Geschichte unserer Kurfürsten George Wilhelm und Friedrich Wilhelm. Grösstentheils aus archivalischen Nachrichten geschöpft. Berlin 1828.

1619-1640. tuellement en possession. L'électeur protesta en vain contre cette violence. Enfin son second oncle, l'administrateur de Magdebourg, fut déposé et mis au ban de l'empire, pour être entré dans la ligue de Lavenbourg, et pour s'être allié avec le roi de Danemark. L'empereur victorieux de ses ennemis, était presque despotique dans l'empire.

La guerre de trente ans avait commencé dès l'an 1618, à l'occasion de la révolte des Bohémiens, qui élurent pour leur roi Frédéric V électeur Palatin: mais comme nous nous bornons aux événemens qui regardent directement l'histoire de la maison de Brandebourg, nous ne ferons mention de cette guerre, qu'autant qu'elle aura de rapport avec cette histoire.

La trève, que les Hollandais et les Espagnols avaient conclue en 1609 pour douze ans, était prête d'expirer; et les duchés de la succession de Clèves, où ces deux nations avaient des troupes, devinrent le théâtre de la guerre. Les Espagnols forcèrent la
1621. garnison de Juliers, que les Hollandais tenaient pour l'électeur: Clèves et Lipstadt se rendirent à Spinola. Les Hollandais chassèrent cependant en 1629 les Espagnols du pays de Clèves; et reprirent quelques villes pour l'électeur. George Guillaume et le duc de Neubourg disposèrent les Espagnols en 1630, à évacuer une partie de ces provinces: les Hollandais mirent garnison dans les places de l'électeur, et les Espagnols dans celles du duc: mais cet arrangement ne fut pas de durée.

En 1635 la guerre recommença dans ces provinces avec plus de violence qu'auparavant: et pendant toute la régence de l'électeur, les provinces de cette succession furent en proie aux Espagnols et aux Hollandais, qui s'emparaient des postes, surprenaient des villes, gagnaient des avantages les uns sur les autres, les reperdaient de même, et où cependant il ne se passa rien de considérable. Les actions des officiers et le brigandage des soldats, faisaient dans ces temps-là, la partie principale de l'art militaire. 1619-1640.

Quoique l'empereur affectât une souveraineté indépendante, les princes de l'empire ne laissaient pas que d'opposer à son despotisme une fermeté qui l'arrêtait quelquefois: ces princes formaient des ligues qui donnaient souvent l'alarme à Vienne.

Les électeurs de Brandebourg et de Saxe intercédèrent auprès de l'empereur, pour leur collègue l'électeur Palatin, mis au ban de l'empire; et ils refusèrent de reconnaître l'électeur Maximilien duc de Bavière, que Ferdinand II avait élevé à cette dignité, 7 Janvier 1623.
au préjudice de la maison palatine, et contre les loix de l'empire. Selon la bulle d'or, un empereur n'est point en droit de mettre au ban de l'empire, ni de dégrader un électeur, sans le consentement unanime de toute la diète assemblée en corps. Ces intercessions ne produisirent aucun effet; et l'empereur, qui n'était occupé que de sa vengeance personnelle, se trouvant en force, ne fit aucun cas des libertés du corps germanique, ni des loix de l'équité.

1619-1640. Dès ce temps, l'électeur et son conseil prévirent les approches de la guerre, et la nécessité qui les y entraînerait, par la complication d'événemens, qui la rendait presque inévitable. D'un côté, des droits à soutenir sur la succession de Clèves, de l'autre, la guerre de trente ans, et de plus, les dissensions que la religion avait fait naître, et qui occasionnaient des cabales et des ligues puissantes; des guerres déjà allumées, et d'autres prêtes à embraser son état, avertissaient George Guillaume de se préparer à les soutenir, lorsqu'il ne pourrait plus l'éviter. Son premier ministre, le comte de Schwarzenberg, proposa par différentes reprises, de lever un corps de vingt mille hommes, qu'il voulait faire passer au service de l'empereur: mais on prit de si mauvaises mesures, et l'on fit des arrangemens si ridicules, qu'on assembla à peine six mille hommes.

Les progrès de la réforme, qui divisait l'Allemagne en deux puissans partis, acheminèrent insensiblement les choses à une guerre ouverte.

Les protestans, intéressés à soutenir l'exercice libre de leur religion, et à retenir les biens des ecclésiastiques, qu'ils avaient confisqués, firent une confédération à Lavenbourg. Christian IV roi de Danemark, et les ducs de Lunebourg, de Holstein, de Mecklenbourg, et l'administrateur de Magdebourg oncle de l'électeur, y entrèrent. L'empereur en prit ombrage; et jugeant au-dessous de lui d'employer les voies de la négociation et de la douceur, pour rame-

ner les esprits à un accommodement, il envoya Tilly 1619-1640.
à la tête de douze mille hommes, dans le cercle de la Basse-Saxe. Tilly se présenta devant Halle; et quoique la ville se fût rendue sans résistance, il la livra au pillage. Wallenstein s'approcha dans le même temps des évêchés de Halberstadt et de Magdebourg, avec douze mille Autrichiens. Les états de la Basse-Saxe, étonnés de ces hostilités, demandèrent à l'empereur de s'accommoder: mais ces propositions n'empêchèrent point Tilly ni Wallenstein, d'envahir les pays de Halberstadt et de Magdebourg. Christian Guillaume administrateur de Magdebourg fut déposé *); et contre l'attente de la cour impériale, le chapitre donna sa nomination à un fils cadet de l'électeur de Saxe, nommé Auguste.

L'administrateur déposé joignit ses troupes à celles que le roi de Danemark avait fait entrer en Basse-Saxe, pour soutenir la confédération de Lavenbourg. Christian Guillaume et le comte de Mansfeld qui commandait cette armée, attaquèrent Wallen- 25 Avril
stein au pont de Dessau, et furent battus: ils se sau- 1626.
vèrent, après leur défaite, dans la Marche de Brandebourg, qu'ils pillèrent. Un autre corps, que le roi de Danemark avait en Basse-Saxe du côté de Lutter, 27 Août
fut battu en même temps par Tilly. Le voisinage et 1626.
les victoires des impériaux obligèrent George Guillaume, de se soumettre enfin aux volontés de l'em-

*) L'empereur avait dessein de donner ce bénéfice à son fils.

1619-1640. pereur, et de reconnaître la nouvelle dignité de Maximilien de Bavière.

Le roi de Danemark, qui se releva de ses défaites, reparut l'année suivante avec deux armées, dont il commandait l'une, et l'administrateur l'autre: mais découragé par les mauvais succès qu'il avait eus, il n'osa pas se présenter devant Tilly, qui occupait Brandebourg, Rathenow, Havelberg et Perleberg.

Mansfeld, qui rassembla de même les débris de son armée, entra dans les Marches, malgré la volonté de l'électeur. Les impériaux détachèrent contre lui sept mille hommes, auxquels l'électeur en joignit huit cents sous les ordres du colonel Kracht: ce corps passa la Warthe, et dissipa les troupes fugitives de Mansfeld. Par ces faibles secours que l'électeur donna alors, il paraît clairement qu'il n'avait que peu de troupes sur pied.

Les impériaux profitèrent de leurs avantages, et ils mirent garnison dans toute la Poméranie: et comme il y avait quelque apparence que le roi de Suède, à l'exemple de celui de Danemark, embrasserait le parti des princes protestans d'Allemagne, que les catholiques allaient opprimer, l'empereur se servit de ce prétexte pour paraître le défenseur de l'empire, lors même que son intention secrète était de disposer selon sa volonté de ce duché, dont la succession retombait à l'électeur, après la mort du duc Bogislas,
1628. qui n'avait point de lignée. Stralsund résista aux impériaux; Wallenstein y mit le siége, et le leva après

y avoir perdu douze mille hommes: ce nombre me paraît exagéré de beaucoup, vû la faiblesse des corps dont on se servait alors; et il est apparent, que les chroniqueurs de ces temps y ont ajouté quelque chose, par amour du merveilleux. La ville de Stralsund, qui s'était maintenue par son courage, se méfiant de ses forces, conclut une alliance avec le roi de Suède Gustave Adolphe, et reçut une garnison suédoise de neuf mille hommes. 1619-1640

L'empereur cependant, enflé des succès que ses généraux avaient eus en Allemagne, et croyant l'occasion favorable pour abaisser les princes protestans et la nouvelle religion, publia son fameux édit de restitution. Cette ordonnance enjoignait aux princes protestans, de rendre à l'église les biens dont la réforme les avait mis en possession depuis la transaction de Passaw *). Tous y auraient fait des pertes considérables; la maison de Brandebourg se serait vue dépouillée des évêchés de Brandebourg, de Havelberg et de Lebus. Ce fut le signal qui arma de nouveau les protestans contre les catholiques. 6 Mars 1629.

Les projets ambitieux de Ferdinand II ne se bornaient pas à rabaisser les princes de l'empire: il avait toujours des vues sur l'archevêché de Magdebourg: cependant Wallenstein, qui assiégeait depuis plus de

*) En 1552; il y était stipulé que touchant les affaires de religion, on demeurerait tranquille; et que personne ne serait inquiété, jusqu'à ce que la diète de l'empire en eût décidé.

1619-1640. sept mois cette capitale, fut obligé d'en lever le siége honteusement.

Les troubles de l'Allemagne ne doivent pas nous empêcher de considérer pour un moment ceux qui s'élevèrent en Pologne.

Sigismond roi de Pologne forma des prétentions sur le royaume de Suède, que Gustave Adolphe gouvernait alors. Le roi de Suède, plus actif, plus grand-homme que son adversaire, le prévint: et pendant que
1625. Sigismond se préparait à lui faire la guerre, Gustave Adolphe passa en Prusse, prit le fort de Pillaw, et fit de grands progrès tant en Livonie que dans la Prusse
1629. polonaise: et signa à Danzig une trève de six ans avec les Polonais, dans laquelle l'électeur fut compris, et qu'on prolongea jusqu'à vingt-six ans. Il fut question dans ce traité, de George Guillaume en qualité de feudataire de la Pologne; l'année 1626 il avait pris en personne à Varsovie l'investiture de la Prusse.

Le roi de Suède avait dessein d'entrer en Allemagne, afin de profiter des divisions qui la déchiraient, et des troubles qui augmentaient encore par l'édit de restitution, que l'empereur avait fait publier. Gustave, selon l'usage des rois, fit paraître un manifeste, dans lequel il détaillait les griefs qu'il avait contre l'empereur. Ses sujets de plainte consistaient, en ce que l'empereur avait assisté le roi de Pologne d'un puissant secours *); qu'il avait déposé son allié,

*) Dix mille hommes.

le duc de Mecklenbourg; et qu'il avait usé de vio- 1619-1640.
lence envers la ville de Stralsund, avec laquelle Gustave était en alliance. L'empereur aurait pu répondre, qu'étant en alliance avec le roi de Pologne, il avait été obligé de le secourir en vertu de ses engagemens; que le duc de Mecklenbourg n'aurait point été déposé, s'il ne s'était pas joint à la ligue de Lavenbourg; et qu'enfin il n'était point permis à une ville anséatique comme Stralsund, de faire d'autres traités avec les rois et princes étrangers, que relativement à son commerce.

À bien considérer les raisons de Gustave, elles ne valaient pas mieux que celles que Charles II d'Angleterre employa pour chercher querelle aux Hollandais: les voici en peu de mots. Le roi se plaignait, que les sieurs de Witt avaient dans leur maison un tableau scandaleux *). Faut-il que des sujets aussi frivoles arment des nations les unes contre les autres; causent la ruine des plus florissantes provinces; et que l'espèce humaine répande son sang et prodigue sa vie, pour contenter l'ambition et le caprice d'un seul homme?

Pendant que les Suédois faisaient des préparatifs pour venir fondre sur l'Allemagne, Wallenstein, qui s'était établi dans l'électorat de Brandebourg, en tirait des sommes exorbitantes. Il était bien singulier, que

*) Ce tableau représentait une bataille navale, que Jean de Witt général-amiral avait gagnée sur les Anglais.

1619-1640. les impériaux traitassent avec cette dureté excessive un pays ami, dont le prince n'avait donné aucun sujet de plainte à l'empereur. La situation déplorable, dans laquelle se trouvait George Guillaume, paraît rendue avec bien de la vérité, dans une réponse qu'il fit à Ferdinand II, sur ce qu'il l'avait invité de se rendre à la diète de Ratisbonne. Il y dit: „L'épuisement „de la Marche me met hors d'état de fournir à mes „dépenses ordinaires, et à plus forte raison, à celles „d'un pareil voyage".

Les auteurs rapportent, que les régimens de Pappenheim et de Saint-Julien, qui avaient leurs quartiers dans la Moyenne Marche, en tirèrent trois cents mille écus en seize mois. Le marc d'argent était alors à neuf écus: il est à présent à douze: moyennant quoi, cette somme ferait quatre cents mille écus de notre monnaie. Ces auteurs assûrent de même, que Wallenstein tira de l'électorat la somme de vingt millions de florins, qu'on peut évaluer à 17,777,777 écus; ce qui est assurément exagéré de plus de la moitié. Les écrivains de ces temps ne se piquaient point d'exactitude: ils ramassaient des bruits populaires, qu'ils rendaient comme des vérités; et ils ne faisaient pas réflexion, que des personnes ruinées trouvent une espèce de consolation, à amplifier leurs malheurs et à grossir leurs pertes.

Les orages qui avaient grondé depuis quelques années autour de l'électorat, se réunirent enfin, et vinrent de tous côtés fondre sur lui. Gustave Adolphe

entra en Allemagne; il fit une descente dans l'île de 1619-1640.
Rugen, dont il délogea les impériaux, à l'aide de sa 1630.
garnison de Stralsund. A l'approche des Suédois, l'empereur signifia aux électeurs de Saxe et de Brandebourg, qu'ils préparassent des vivres et des munitions pour ses troupes; les aussûrant, qu'en faveur de ce service, il modifierait à leur égard son édit de restitution.

Pendant que la diète de Ratisbonne déplorait en beaux discours les malheurs de l'Allemagne, et qu'elle délibérait sur les moyens de la délivrer de tant de maux, et surtout de l'invasion du roi de Suède, Gustave Adolphe, qui ne perdait pas son temps en paroles inutiles, s'empara de toute la Poméranie. Il mit garnison à Stettin, et chassa de ce duché Torquato Conti, qui commandait les impériaux. Ce général, chassé de la Poméranie par les Suédois, se retira par la Nouvelle Marche, et s'établit avec ses troupes auprès de Francfort sur l'Oder.

Gustave Adolphe, maître de la Poméranie, fit un
traité avec le duc Bogislas, dans lequel il fut stipulé, 1630.
que si quelqu'un venait à disputer la succession de la Poméranie à l'électeur de Brandebourg après la mort du duc, ou que la Suède ne fût pas entièrement indemnisée des frais de la guerre, cette province resterait en séquestre entre les mains de Gustave Adolphe.

Les protestans, encouragés par l'approche du roi
de Suède, tinrent une assemblée à Leipzig, où ils 1631.
délibérèrent sur leurs intérêts.

1619-1640. La ville de Magdebourg s'était déjà alliée avec lui, et avait accordé à ce prince le passage sur son pont de l'Elbe: en conséquence de cette alliance, elle chassa les impériaux du plat pays; mais Tilly revint à la tête de son armée, et mit devant cette ville ce blocus si fameux dans l'histoire.

Les électeurs de Brandebourg et de Saxe, désapprouvant la conduite des Magdebourgeois, résolurent de se tenir constamment attachés à l'empereur, et d'assembler leur arrière-ban pour s'opposer aux Suédois.

À l'approche de Gustave Adolphe, l'électeur fit élever à la hâte quelques ouvrages de terre devant les portes de Berlin; il fit planter quelques canons sur les remparts: manquant de troupes, et n'ayant pas eu le temps de rassembler l'arrière-ban, il obligea les bourgeois à monter la garde, et à veiller à la sûreté de la ville.

Cependant Gustave Adolphe traversait la Marche, et courait au secours du duc de Mecklenbourg. Ce roi, aussi politique que brave, fit observer à ses troupes une discipline exacte: il avait dessein d'engager tous les protestans dans ses intérêts, publiant partout qu'il n'était venu en Allemagne, que dans l'intention de délivrer les princes du joug que l'empereur leur imposait, et surtout pour défendre la liberté de la religion. La France et la Suède avaient le même intérêt de s'opposer au despotisme de la maison d'Autriche: elles s'allièrent bientôt, et leur traité, entamé long-
13 Janvier 1631. temps auparavant, fut conclu à Beerwalde.

Les impériaux, dont les forces étaient divisées, 1619-1640.
songèrent à se joindre pour tenir tête aux Suédois. Tilly laissa quelques troupes, qui continuèrent à bloquer Magdebourg, et marcha avec le gros de ses forcès à Francfort sur l'Oder, où il se joignit avec Torquato Conti: il traversa ensuite l'électorat pour attaquer les Suédois, qui faisaient des progrès dans le Mecklenbourg. Mais la fortune de Gustave Adolphe avait un ascendant marqué sur celle du général impérial: le roi de Suède quitta le Mecklenbourg; il passa l'Oder à Schwedt; il prit Landsberg en passant, et mit le siége devant Francfort, que sept mille impériaux défendaient; il prit la ville, et une nombreuse artillerie qui y était gardée; il s'empara encore de Crossen; et puis il tourna brusquement vers Berlin, pour secourir Magdebourg, que Tilly était revenu assiéger en personne.

Lorsque Gustave Adolphe arriva à Cöpenick, il demanda à l'électeur qu'il lui remît les forteresses de Spandaw et de Custrin, sous prétexte d'assurer sa retraite, mais véritablement dans l'intention d'engager malgré lui George Guillaume dans ses intérêts. L'électeur, étonné de cette proposition singulière, ne put se résoudre à rien: les ministres proposèrent une entrevue entre ces deux princes. George Guillaume alla au devant du roi, à un quart de mille de Berlin; l'entrevue se fit dans un petit bois; l'électeur y trouva le roi, escorté de mille fantassins et de quatre canons; Gustave Adolphe réitéra les propositions qu'il avait

1619-1640. déjà faites à George Guillaume; l'électeur, jeté dans le plus cruel embarras, ne sachant à quoi se déterminer, demanda une demi-heure pour consulter ses ministres; le monarque suédois s'entretint, en attendant, avec les princesses et les dames de la cour. Les ministres de George Guillaume, après avoir donné leur avis, en revenaient toujours à ce refrein: que faire? ils ont des canons. Après avoir long-temps délibéré et rien conclu, on pria le roi de Suède de se rendre à Berlin: Gustave Adolphe entra dans cette capitale avec toute son escorte: deux cents Suédois montèrent la garde au château de Berlin; le reste des troupes fut logé chez les bourgeois. Le lendemain toute l'armée suédoise se campa aux portes de la ville; et l'électeur, qui n'était plus le maître chez
4 Mai lui, consentit à tout ce que voulait le roi de Suède.
1631. Les troupes suédoises, qui occupèrent les forteresses de Custrin et de Spandaw, prêtèrent serment à l'électeur; et le roi lui promit de lui remettre ces places, dès que le besoin qu'il en avait serait passé. Gustave Adolphe s'avança au-delà de Potsdam; et les impériaux, qui tenaient Brandebourg et Rathenow, se replièrent à son approche sur l'armée qui faisait le siége de Magdebourg. L'électeur de Saxe refusa aux Suédois le passage sur le pont de l'Elbe à Wittenberg: ce qui empêcha Gustave de secourir la ville de Magdebourg, comme il en avait l'intention.

Cette malheureuse ville, que Wallenstein ni Tilly n'avaient pu prendre par la force, succomba à la fin

à la ruse. Les impériaux avaient entamé une négociation avec les Magdebourgeois, par l'entremise des villes anséatiques; ils affectaient, pendant ces pourparlers, de ne point tirer sur la place; les Magdebourgeois, crédules et négligens à la fois, s'endormirent dans cette sécurité apparente; les bourgeois, qui avaient fait de nuit la garde sur le rempart, se retiraient vers le matin en grande partie dans leurs maisons. Pappenheim, qui dirigeait le siége, et qui était avancé avec ses attaques jusqu'à la contrescarpe du fossé, s'en apperçut, et en profita: il fit ses dispositions; et un matin, que peu de monde était sur le rempart, il donna quatre assauts à la fois, et se rendit maître des remparts sans grande résistance: en même temps les Croates, qui côtoyaient l'Elbe dont le lit était bas alors, le longèrent sans trop s'éloigner des bords, et prirent les ouvrages à revers. Tilly, maître des canons du rempart, les fit diriger de façon qu'ils enfilaient les rues; et le nombre des impériaux, qui augmentait à tout moment, rendit enfin inutiles tous les efforts que les habitans auraient pu faire. Cette ville, une des plus anciennes et des plus florissantes de l'Allemagne, fut prise ainsi lorsqu'elle s'y attendait le moins; et fut barbarement livrée trois jours de suite au pillage.

1619-1640.

10 Mai 1631.

Tout ce que peut inventer la licence effrénée du soldat, lorsque rien n'arrête sa fureur; tout ce que la cruauté la plus féroce inspire aux hommes lorsqu'une rage aveugle s'empare de leurs sens, fut commis alors

1619-1640. par les impériaux dans cette ville désolée: les soldats attroupés, les armes à la main, couraient par les rues, et massacraient indifféremment les vieillards, les femmes et les enfans, ceux qui se défendaient, et ceux qui ne leur faisaient point de résistance: les maisons étaient pillées et saccagées; les rues inondées de sang, et couvertes de morts; on ne voyait que des cadavres encore palpitans, entassés ou étendus tout-nuds: les cris lugubres de ceux qu'on égorgeait, et les cris furieux de leurs assassins, se mêlaient dans les airs et inspiraient de l'horreur. Cette cruelle boucherie fit périr le plus grand nombre des citoyens: il ne s'en sauva que quatorze cents, qui s'étant enfermés dans le dôme, obtinrent leur grâce de Tilly. Aux massacres succédèrent les embrasemens: les flammes s'élevèrent de tous les côtés, et dans peu d'heures les maisons des particuliers et les édifices publics ne formèrent qu'un même monceau de cendres: à peine sauva-t-on cent quarante maisons de cet incendie général. Douze cents filles se noyèrent, dit-on, pour conserver leur virginité; mais ce sont de ces contes fabuleux, qui auraient plutôt réussi du temps d'Hérodote que du nôtre.

Toute l'Allemagne, amis et ennemis, plaignit le sort de cette ville, et déplora la fin funeste de ses habitans: la cruauté des impériaux fut d'autant plus en horreur, que l'histoire ne présente que peu d'exemples d'une aussi grande inhumanité.

Après la perte de Magdebourg, Gustave Adolphe

vint camper auprès de Berlin pour la seconde fois: il était outré de n'avoir pu sauver cette ville alliée, et il en rejetait la faute sur les électeurs de Brandebourg et de Saxe. George Guillaume députa l'électrice et toutes les princesses de sa cour, au camp du roi de Suède pour l'apaiser: il s'y rendit enfin lui-même, et il accorda au roi tout ce qu'il voulut lui demander. Lorsque l'électeur s'en retourna à Berlin, l'armée suédoise le salua d'une triple décharge de canons; comme ces pièces étaient chargées à balles et braquées vers la ville, il y eut beaucoup de maisons et de toits que les boulets endommagèrent: les habitans trouvèrent cette civilité un peu gothique et hérule. Le lendemain, l'armée suédoise passa la Sprée et défila par la ville. 1619-1640.

L'électeur excusa sa conduite auprès de Ferdinand II, en lui représentant, qu'il n'avait pas été en état de résister à la violence d'un prince puissant, qui lui avait prescrit des loix à main armée: l'empereur répondit sèchement, que les Suédois ne ménageraient pas plus les Marches, que n'avaient fait les impériaux.

L'électeur de Saxe, qui voyait prospérer les armes des Suédois, se rangea du côté de la fortune, et donna l'exemple à tous les princes protestans: les Suédois rendirent à l'électeur Spandaw et Custrin; ils inondèrent ensuite la Basse-Saxe, entrèrent dans la Vieille Marche, et prirent le camp de Werben, poste d'une assiette admirable, et situé au confluent

1619-1640. de la Havel dans l'Elbe. Tilly, craignant pour Pappenheim, qui avait été obligé de s'enfermer dans Magdebourg, quitta la Thuringe, et vint à son secours: il s'avança vers le camp du roi de Suède. Le génie heureux de ce prince, qui facilitait toutes ses entreprises, lui fit naître le dessein de surprendre l'avant-garde de Tilly, composée de trois régimens que ce général avait trop avanturés: il exécuta ce projet lui-même, tailla ce corps en pièces; après quoi il retourna dans son camp. Tilly, qui voulait laver cet affront, marcha droit aux Suédois: mais l'assiette du camp était si forte, et les dispositions du roi si bonnes, qu'il n'osa pas en courir le hasard: il manqua de vivres; et se trouvant obligé de se retirer, il tourna du côté de Halle, dans l'intention de forcer Leipzig, et de contraindre l'électeur de Saxe à quitter le parti des Suédois. Gustave Adolphe, pénétrant son dessein, quitte son camp de Werben, passe l'Elbe à Wittenberg, se joint aux Saxons à Duben, et fond sur les impériaux, qu'il défait tota-
7 Septembre 1631. lement. Parmi la nombreuse artillerie que le roi prit aux impériaux dans cette bataille de Leipzig, on remarqua beaucoup de pièces aux armes de Brandebourg, de Saxe et de Lunebourg, que les impériaux s'étaient appropriées. Tilly, après avoir laissé six mille des siens sur la place, s'enfuit en Thuringe, où il rassembla les débris de sa défaite.

Nous ne suivrons point les Suédois dans le cours de leurs triomphes; il suffit de savoir, que Gustave

Adolphe devint l'arbitre de l'Allemagne, et qu'il pé- 1619-1640.
nétra jusqu'au Danube; tandis que Banier, à la tête d'un autre corps suédois, chassa les impériaux des évêchés de Magdebourg et d'Halberstadt; et qu'il établit dans ces pays une régence au nom de son maître. Il ne resta aux impériaux que la ville de Magdebourg, où ils avaient une forte garnison.

Pendant que l'Allemagne était ravagée et pillée, Sigismond roi de Pologne mourut, et Uladislas fut élu à sa place.

Les Suédois, qui ne s'endormaient pas sur leurs lauriers, mirent le siége devant Magdebourg; et Pappenheim accourut du duché de Brunswick, où il était, pour la secourir: Banier leva le siége à son approche. En même temps le duc de Lunebourg, qui était allié des Suédois, vint joindre Banier avec une belle armée. Pappenheim, se trouvant trop faible pour résister à tant de forces, évacua la ville de Magdebourg, et se retira dans les cercles de Westphalie et de Franconie, où la guerre le suivit. Les Suédois entrèrent à Magdebourg, et ils encouragèrent le peu qui restait de ses anciens habitans, à relever les murs de leur patrie.

L'empereur, que l'infortune de ses armes rendait plus doux, se servit d'un langage plus insinuant, afin de détacher les électeurs de Saxe et de Brandebourg du parti des Suédois: mais ceux-ci avaient de fortes raisons pour en user autrement. L'électeur de Saxe se flattait, qu'à la faveur de la supériorité qu'avaient

1619-1640. les Suédois, il pourrait jouer un grand rôle dans l'empire; et l'électeur de Brandebourg, qui craignait également les impériaux et les Suédois, ne sachant à quoi se déterminer, crut prendre un parti avantageux à ses états, en s'attachant à la fortune de Gustave Adolphe, qui paraissait alors si bien affermie: il envoya même quelques faibles secours aux Saxons, qui poursuivaient en Silésie un corps d'impériaux, commandé par Balthasar de Maradas.

L'empereur, irrité du refus de ces princes, et encore plus de l'irruption qu'ils faisaient en Silésie, voulut en marquer son ressentiment; il envoya Wallenstein à la tête d'une forte armée, pour s'emparer de ces deux électorats. Pappenheim quitta la Westphalie, et se joignit à Wallenstein. Comme le roi de Suède se trouvait alors en Bavière, ces deux généraux profitèrent de son éloignement; ils entrèrent en Saxe, et prirent Leipzig, Naumbourg, Mersebourg, Halle et Giebichenstein.

Le roi de Suède apprend cette nouvelle, et accourt au secours de la Basse-Saxe; il arrive; il
6 Novembre 1632. gagne la fameuse bataille de Lutzen, et perd la vie en combattant. Les Suédois vainqueurs crurent être battus, n'ayant plus leur héros à leur tête; et les impériaux, quoique défaits, se croyaient victorieux, n'ayant plus Gustave Adolphe à combattre.

Ainsi finit ce roi, qui avait fait trembler l'empereur, qui avait rétabli la liberté des princes d'Allemagne, et auquel on ne peut reprocher d'autre défaut

que trop d'ambition, qui est malheureusement celui 1619-1640
de la plupart des grands hommes. Après sa mort, les Suédois chassèrent les impériaux de la Basse-Saxe; et toutes les villes, dont Wallenstein s'était emparé, furent reprises par l'électeur de Saxe. Oxenstiern prit la direction des affaires des Suédois en Allemagne; et il conclut, au nom de la Suède, une alliance à Heilbron avec les cercles de Franconie, de 13 Avril 1633.
Suabe, du Haut- et du Bas-Rhin.

Quoique l'électeur ne fût pas de l'alliance de Heilbron, il envoya de nouveau quelques secours à Arnim, qui commandait les troupes saxonnes en Silésie: toutes celles de l'électeur ne consistaient qu'en trois mille cavaliers, et en cinq mille fantassins. Lorsqu'il apprit que Wallenstein et Gallas rentraient en Silésie, il convoqua l'arrière-ban; ou plutôt il fit un armement général de tous ses sujets: mais comme il manquait de fonds pour les entretenir, il ne rassembla jamais des forces assez nombreuses pour s'opposer à la violence de ses ennemis.

Wallenstein s'avança en Silésie avec une armée de quarante-cinq mille hommes; il amusa Arnim par des propositions d'accommodement; il lui donna des jalousies sur la Saxe: mais tournant brusquement vers Steinau, il y défit huit cents Suédois, s'empara de Francfort, et envoya des partis qui désolèrent la Poméranie et la Marche électorale. Il somma Berlin de lui porter ses clefs: mais il apprit d'un côté, que Bernhard de Weimar avait repris Ratisbonne; et de

1619-1640. l'autre, que neuf mille Saxons et Brandebourgeois s'avançaient vers lui: et sans s'opiniâtrer dans ses projets, il se retira en Silésie, laissant une forte garnison à Francfort et dans quelques autres villes. Arnim et Banier couvrirent Berlin avec leur armée: l'électeur, assisté des troupes suédoises, se trouva à la tête d'une armée de vingt mille hommes, dont à peine la sixième partie lui appartenait. On a conservé le nom des régimens brandebourgeois, qui étaient de cette armée; à savoir, Borgsdorff, Wolkman, François Lavenbourg, et Ehrenreich Borgsdorff. Avec ces troupes, il se présenta devant Francfort; et mille Autrichiens en sortirent par capitulation: la garnison impériale de Crossen en sortit le bâton blanc à la main.

Pendant que Banier dirigeait les opérations militaires de la Suède, Oxenstiern devenait l'âme des négociations. Ce chancelier, ayant trouvé avantageuse l'alliance qu'il avait faite à Heilbron avec les cercles de l'empire, en proposa une pareille aux cercles de la Haute- et Basse-Saxe: elle se conclut effectivement à Halberstadt; et les électeurs de Saxe et de Brandebourg en devinrent les membres principaux. Ce ministre, voyant les armées de Suède par-tout triomphantes, et les princes de l'empire alliés ou dépendans de la Suède, crut sa puissance si bien établie, que rien ne pourrait désormais lui résister: dans cette persuasion, il leva le masque dans l'assemblée qui se tint à Francfort sur le Mein; et il proposa, que

pour dédommager la Suède des dépenses qu'elle avait faites en faveur des princes protestans, l'empire lui cédât la Poméranie après la mort de son dernier duc. 1619-1640.

Cette proposition (soit dit en passant) était le vrai commentaire du manifeste que Gustave Adolphe avait publié lorsqu'il entra en Allemagne. L'électeur de Brandebourg se trouva extrêmement blessé de cette proposition d'Oxenstiern, qui tendait à le frustrer de ses droits sur la Poméranie: et l'électeur de Saxe, qui s'était flatté de gouverner l'Allemagne, était dans une jalousie extrême du pouvoir de ce chancelier, et de la fierté qu'affectaient les Suédois. Le malheur voulut, que dans ces circonstances l'archiduc Ferdinand et le cardinal-infant remportassent à Nordlingue une victoire complète sur les Suédois; ce qui acheva d'ébranler des alliés, qui avaient d'ailleurs, comme nous l'avons dit, de véritables sujets de mécontentement. 6 Septembre 1634.

L'empereur, attentif à diviser l'Allemagne liguée contre lui, profita avec habileté des dispositions pacifiques de ces deux électeurs; et il fit avec eux sa paix à Prague. Les conditions de ce traité, signé le 20 de Mars 1635, furent: que le second fils de l'électeur de Saxe resterait administrateur de Magdebourg; et que les quatre *) bailliages démembrés de cet archevêché demeureraient en toute propriété à la Saxe: l'empereur promit à l'électeur de Brandebourg, de

*) Querfurt, Juterbock, Burg et Dahme.

1619-1640. maintenir ses droits sur la Poméranie, et de ne plus revendiquer les biens d'église qu'il possédait: il confirma de plus les pactes de confraternité entre les maisons de Brandebourg, de Saxe et de Hesse*).

Après cette paix, les troupes impériales et saxonnes nettoyèrent les évêchés de Magdebourg et de Halberstadt des Suédois qui les infestaient: la ville de Magdebourg tint seule pour les Suédois; la Poméranie, le Mecklenbourg et la Vieille Marche se ressentirent de nouveau des troubles de la guerre: les impériaux et les Saxons occupaient tous les bords de l'Elbe et de la Havel: mais cela n'empêchait pas les Suédois de faire des courses bien avant dans le pays, et de pousser même leurs partis jusqu'à Oranienbourg.

Banier, pour éloigner la guerre de la Poméranie, qu'il voulait conserver à la couronne de Suède, assembla son armée à Rathenow, et marcha par Wittenberg à Halle, espérant encore de délivrer la garnison suédoise de Magdebourg, que les impériaux tenaient extrêmement pressée. L'électeur de Saxe accourut en Misnie, où il se joignit à un corps d'impériaux que Morosini commandait. La guerre s'arrêta long-temps aux bords de la Sale, les Saxons contraignirent cependant Banier à se retirer, et les

*) La paix entre l'empereur et l'électeur de Saxe fut signée le 30 Mai 1635; l'électeur de Brandebourg, le duc de Brunswick etc. y accédèrent plus tard.

impériaux prirent Magdebourg; Banier passa par le pays de Lunebourg, et revint dans la Marche; Wrangel le joignit avec un renfort de huit mille hommes; ils surprirent et forcèrent Brandebourg et Rathenow, où il y avait garnison impériale. Ainsi ce malheureux électorat devenait la proie du premier occupant: ceux qui prenaient le nom d'amis, de même que ceux qui se disaient ennemis déclarés, en tiraient des contributions exorbitantes, pillaient, saccageaient, dévastaient le pays, et y faisaient les maîtres pendant qu'ils y étaient. Toutes les villes situées le long de la Havel furent, en moins de six semaines, deux fois pillées par les Suédois, et une fois par les impériaux: cette désolation était universelle; le pays n'était pas ruiné, mais il était abîmé totalement. 1619-1640.

La fatalité de ces temps fit que la fortune ne se déclara jamais entièrement pour un parti; et que semblant vouloir perpétuer la guerre, elle relevait inopinément ceux qu'elle avait abattus, et rabaissait ensuite ceux qu'elle avait relevés.

La manière dont on faisait la guerre alors, était différente de celle dont on la fait à présent: les princes ne faisaient que rarement de grands efforts pour lever des troupes; ils entretenaient en temps de guerre une, ou, selon leur puissance, plusieurs armées; le nombre de chacune ne passait pas d'ordinaire vingt-quatre mille hommes; ces troupes vivaient du pays où elles étaient employées, elles cantonnaient ordinairement, et ne campaient que lorsqu'elles vou-

1619-1640. laient donner bataille, ce qui leur rendait les subsistances faciles. Lorsque l'empereur ou le roi de Suède voulaient exécuter quelque grand projet, ils joignaient deux armées, au moyen desquelles ils gagnaient la supériorité. Les généraux dont les corps étaient les plus faibles, ayant comparé les forces des ennemis avec les leurs, se retiraient sans combattre; et comme ils vivaient également par-tout à discrétion, il leur était indifférent d'abandonner un pays, parce qu'ils en trouvaient toujours un autre à piller. Cette méthode prolongeait la guerre, ne décidait de rien, consommait plus de monde par sa durée que celles d'à présent; et la rapine et le brigandage des troupes dévastaient totalement les provinces qui servaient de théâtre de guerre aux armées.

24 Septembre 1636. Banier remporte une victoire à Witstock sur les impériaux et les Saxons. Les Suédois reprennent tout d'un coup la supériorité; les troupes battues et fugitives ne s'arrêtent qu'à Leipzig; les Suédois inondent la Marche de nouveau; Wrangel entre à Berlin, et y met cinq compagnies en garnison, après quoi il redemande à l'électeur ses forteresses. George Guillaume, qui s'était retiré à Peitz, lui répondit: qu'il s'abandonnait à la discrétion des Suédois; mais que les impériaux étaient maîtres de ses places, et qu'il n'en pouvait pas disposer. Wrangel prit ses quartiers, et hiverna dans la Nouvelle Marche.

15 Février 1637. Dans ce temps mourut Ferdinand II, ce fier oppresseur de l'Allemagne; son fils Ferdinand III, qu'il

avait fait élire roi des Romains, lui succéda comme 1619-1640.
si ce trône avait été héréditaire. Bogislas, dont la famille avait possédé le duché de Poméranie pendant 700 ans, mourut de même pendant ces troubles; et 1637.
avec lui s'éteignit toute sa maison. Les armées suédoises, maîtresses de la Poméranie et des états du Brandebourg même, empêchèrent l'électeur de faire valoir ses droits sur ce duché: il se contenta d'envoyer un trompette aux états de la Poméranie, pour leur ordonner de traiter les Suédois comme des ennemis. Cette ambassade singulière n'eut aucun effet: sans doute que l'électeur se servit d'un trompette, à cause qu'il crut qu'il passerait plus facilement qu'un homme de condition, à travers les troupes suédoises.

Cependant les impériaux, sous les ordres de Hatzfeld et de Morosini, chassèrent Banier de la Saxe, le poussèrent au-de là de Schwedt, et reprirent Landsberg. Klitzing, à la tête des Saxons, nettoya en même temps la Marche et les bords de la Havel, et délivra ce pays des Suédois. La guerre, qui voyageait d'une province à l'autre, se transporta de nouveau en Poméranie, où les impériaux furent joints par trois mille Hongrois. La Poméranie eut le sort des Marches; exposée aux mêmes brigandages, elle fut prise, reprise, brûlée et ruinée.

Alors la fatalité voulut que les Suédois reçurent de puissans secours; ce qui leur donna le moyen de contraindre les impériaux à fuir devant eux jusqu'en Bohême: mais quelques revers qu'éprouvassent les

1619-1640. troupes autrichiennes, rien ne fut capable de détacher les électeurs de Brandebourg et de Saxe de l'alliance qu'ils avaient faite avec l'empereur.

1639. Les Suédois parurent pour la quatrième fois devant les portes de Berlin; et quatre cents Brandebourgeois évacuèrent la ville à leur approche.

L'électeur, pour se venger des maux que les Suédois faisaient souffrir à l'électorat, projeta une diversion: quatre mille Prussiens entrèrent en Livonie, et y firent quelques ravages: mais négligeant de s'emparer des villes pour y assûrer leur établissement, ils abandonnèrent promptement leurs conquêtes; et leur expédition devint inutile. Les Suédois firent ressentir à la Marche les pertes qu'ils avaient faites en Livonie; ils surprirent à Bernau quinze cents Brandebourgeois, que Borgsdorff commandait; Devitz prit la route de la Silésie; et Banier saccagea la Saxe et le pays de Halberstadt.

Axelille, qui commandait à Berlin, serra Spandaw de près, et bloqua légèrement Custrin, où l'électeur s'était retiré avec sa cour fugitive. Dans ces temps les états de Poméranie se tinrent, et l'électeur y envoya des députés: les états ne favorisèrent point les Suédois; et les envoyés de l'électeur à la diète de Ratisbonne y tinrent la place des ducs de Wolgast et de Stettin.

Comme les états de la Prusse devaient se tenir cette année à Königsberg, George Guillaume s'y rendit, pour y solliciter le payement de quelques subsi-

des arriérés: mais il mourut à Königsberg le 20 de 1619-1640.
Novembre, laissant à son fils Frédéric Guillaume, un 1640.
pays désolé dont ses ennemis étaient en possession, peu de troupes, des alliés dont l'affection était équivoque, et presque aucune ressource.

On ne saurait, sans blesser les loix de l'équité, charger George Guillaume de tous les malheurs qui arrivèrent pendant sa régence: s'il fit des fautes capitales, elles consistèrent en ce qu'il plaça sa confiance dans le comte de Schwarzenberg, qui le trahit, et qui, selon quelques historiens, avait formé le projet de se faire lui-même électeur de Brandebourg: il était catholique; il avait toujours tenu le parti de l'empereur; et il se flattait d'autant plus de sa protection, que les forteresses de l'électorat avaient été livrées à l'empereur, auquel les commandans avaient prêté serment. On doit sur-tout reprocher à ce prince, de n'avoir pas levé, avant que la guerre vînt ravager ses états, un corps de vingt mille hommes, qu'il était en état d'entretenir: ces troupes auraient servi à soutenir ses droits sur la succession de Clèves, et plus utilement encore à défendre ses provinces. Si l'électeur avait été armé de la sorte, Mansfeld et l'administrateur de Magdebourg n'auraient pas entrepris, comme ils le firent, de traverser l'électorat; l'empereur Ferdinand II se serait empressé de lui témoigner des égards; et il n'aurait dépendu que de lui, de devenir ou l'allié ou l'ennemi des Suédois, au lieu d'être l'esclave du premier venu, comme il le fut.

1619-1640. Dès-lors que George Guillaume ne prit pas ces mesures, la complication bizarre des conjonctures ne lui laissa plus que le choix des fautes; il fut obligé d'opter entre les impériaux et les Suédois, et comme il était faible, ses alliés furent toujours ses maîtres.

Le zèle avec lequel l'empereur persécutait les protestans, son fameux édit de restitution, les vues qu'il avait sur l'archevêché de Magdebourg, et sur-tout la manière despotique dont il voulait gouverner l'Allemagne, ne pouvaient inspirer à l'électeur que de l'éloignement pour ce prince. D'un autre côté, les dangers qu'il y avait à s'allier avec une puissance étrangère, les pillages inouis que les Suédois exerçaient dans les pays de Brandebourg, la fierté d'Oxenstiern, et le dessein que cette couronne avait formé d'acquérir la Poméranie, empêchaient George Guillaume d'entrer dans l'alliance des Suédois: il appréhendait de plus, qu'ils ne se servissent de lui, comme d'un instrument principal, pour lui arracher la succession de la Poméranie. En certains temps révolté contre la dureté de Ferdinand II, il se jetait, comme par désespoir, dans les bras de Gustave Adolphe; et dans d'autres, poussé à bout par les projets d'Oxenstiern, il recherchait l'appui de la cour de Vienne. Dans une incertitude continuelle, sans force et sans puissance, il tournait de gré ou de force du côté du plus fort; et la fortune, qui passait tous les jours des armées impériales aux suédoises, et des suédoises aux impériales, se plut à rendre ce prince la victime de

sa légèreté: de sorte que les alliés n'eurent jamais des avantages assez suivis pour le protéger, comme ils l'auraient du, contre les entreprises de leurs ennemis communs. 1619-1640.

FRÉDÉRIC GUILLAUME le grand Électeur. 1640-1688.

Frédéric Guillaume naquit à Berlin le 6 de Février 1620. Il était digne du nom de grand, que ses peuples et ses voisins lui ont donné d'une commune voix. Le ciel l'avait formé exprès pour rétablir par son activité l'ordre dans un pays où la mauvaise administration de la régence précédente avait mis une confusion totale, afin d'être le défenseur et le restaurateur de sa patrie, l'honneur et la gloire de sa maison. Le mérite d'un grand roi était uni en lui à la fortune médiocre d'un électeur: au-dessus du rang qu'il occupait, il déploya dans sa régence les vertus d'une âme forte et d'un génie supérieur; tantôt tempérant son héroïsme par sa prudence, et tantôt s'abandonnant à ce bel enthousiasme qui enlève notre admiration. Il rétablit ses anciens états par sa sagesse, et en acquit de nouveaux par sa politique. Il forma ses projets, et lui-même les mit en exécution. Les effets de sa bonne-foi furent, qu'il assista ses alliés; et les effets de sa valeur, qu'il défendit ses peuples. Dans les dangers imprévus il trouvait des ressources inopinées; et dans les petites choses, comme dans les affaires importantes, il parut toujours également grand.

L'éducation de ce prince avait été celle d'un héros: il apprit à vaincre dans un âge où le commun

1640-1688. des hommes apprend à bégayer ses pensées. Le camp de Frédéric Henri d'Orange fut son école militaire: il assista aux siéges des forts de Schenk et de Bréda.

Schwarzenberg, ministre de George Guillaume, connaissant l'esprit transcendant du jeune prince, l'éloigna de la cour de son père, et le tint en Hollande autant qu'il le put, ne sentant pas ses vertus assez pures pour qu'elles soutinssent l'examen d'un surveillant aussi éclairé. Le jeune prince vint cependant trouver son père, malgré le ministre; et il fit avec l'électeur le voyage de Prusse, où la mort de George Guillaume le mit en possession de ses états.

Frédéric Guillaume avait vingt ans, lorsqu'il parvint à la régence: mais ses provinces étaient en partie entre les mains des Suédois, qui avaient fait de l'électorat un désert affreux, où l'on ne reconnaissait les villages, que par des monceaux de cendres qui empêchaient l'herbe d'y croître; et les villes, que par des décombres et des ruines.

Les duchés de la succession de Clèves étaient en proie aux Espagnols et aux Hollandais, qui en tiraient des contributions exorbitantes, et qui les pillaient sous prétexte de les défendre.

La Prusse, que Gustave Adolphe avait envahie peu de temps auparavant, saignait encore des plaies qu'elle avait reçues durant cette guerre.

Dans des conjonctures aussi désespérées, où son héritage était envahi par tant de souverains, prince sans être en possession de ses provinces, électeur

sans en avoir le pouvoir, allié sans avoir d'amis, 1640-1688.
Frédéric Guillaume commença sa régence; et dans cette première jeunesse, qui étant l'âge des égaremens rend à peine les hommes capables d'obéissance, il donna des marques d'une sagesse consommée, et de toutes ces vertus qui le rendaient digne de commander aux hommes.

Il commença par établir de l'ordre dans ses finances: il proportionna sa dépense à sa recette, et se défit des ministres dont la mauvaise administration avait le plus contribué aux malheurs de ses peuples. Le comte de Schwarzenberg, qui voyait son autorité limitée, se démit de lui-même de ses emplois: il était gouverneur de la Marche, président du conseil, grand-chambellan, et grand-commandeur de Malte, il avait réuni sur lui toutes les charges importantes, il était plus souverain que son maître; et comme il avait été une créature de la maison d'Autriche, il se réfugia à Vienne, où il mourut la même année*). Son fils, qu'il avait fait élire coadjuteur de l'ordre et de la commanderie de Malte, ne fut point reconnu par l'électeur: ce prince lui fit de plus restituer tous les bailliages appartenant à l'état, que le comte son père s'était appropriés.

Après la mort de ce comte l'électeur envoya le baron de Borgsdorff à Spandaw et à Custrin, pour apposer son scellé sur les effets du défunt: les com-

*) Le comte de Schwarzenberg mourut à Spandaw le 4 Mars 1641.

1640-1688. mandans de ces forteresses refusèrent de lui obéir, sous prétexte qu'ils ne dépendaient que de l'empereur, auquel ils avaient prêté serment. Borgsdorff dissimula; et sans relever par d'inutiles paroles l'insolence de ce refus, il fit observer Rochow commandant de Spandaw, qu'il saisit un jour que par imprudence il était sorti de sa forteresse: l'électeur fit trancher la tête à ce sujet rébelle, comme il le méritait; et les commandans de ses autres places, intimidés par cet exemple, se rangèrent incontinent à l'obéissance.

8 Octobre 1641. Ladislas, roi de Pologne, donna l'investiture de la Prusse à Frédéric Guillaume, qui la reçut en personne, et s'engagea de lui payer un tribut annuel de cent vingt mille florins, et de ne faire ni trève ni paix avec les ennemis de cette couronne: le baron de Löben reçut celle de l'électorat, de l'empereur Ferdinand III, mais il n'obtint point celle des duchés de la succession de Clèves, parce que les différends pour cette succession n'étaient pas décidés entre les prétendans. (1 Juillet 1641.)

Après avoir satisfait à ces formalités, l'électeur ne pensa qu'aux moyens de retirer ses provinces d'entre les mains de ceux qui les avaient usurpées; il négocia, et sa politique le fit rentrer dans la possession de ses biens: il conclut une trève*) pour vingt ans avec les Suédois, qui évacuèrent la plus grande partie de ses états; il paya cent quarante

*) À Stockholm; Götze et Leuchtmar furent ses envoyés.

mille *) écus aux garnisons suédoises qui tenaient 1640-1688.
encore quelques villes, et leur fit livrer mille boisseaux de blé par an; il fit de même un traité avec les Hessois, qui lui remirent une partie du pays de Clèves dont ils s'étaient emparés; et il obtint des Hollandais l'évacuation de quelques autres villes.

Les puissances de l'Europe, enfin lassées d'une guerre dont le poids s'appesantissait, et qui de jour en jour devenait plus ruineuse, sentirent toutes un même désir de rétablir la paix entre elles. Les villes d'Osnabruck et de Munster furent choisies, comme les lieux les plus propres pour ouvrir les conférences, et Frédéric Guillaume y envoya ses ministres.

La multitude des matières; la complication des causes; tant d'ambitieux à contenter; la religion, les prééminences, le compromis de l'autorité impériale et des libertés du corps germanique: tout ce chaos énorme à débrouiller occupa les plénipotentiaires jusqu'à l'année 1647, qu'ils convinrent entre eux des articles principaux de la paix.

Nous ne rapporterons point le traité de Westphalie dans toute son étendue; et nous nous contenterons de rendre compte des articles de ce traité qui sont relatifs à cette histoire. 24 Octobre 1648.

La France, qui avait épousé les intérêts de la Suède, demandait que ce royaume conservât la Poméranie, en dédommagement des frais que la guerre

*) Qui font près de deux cent mille écus de notre monnaie.

1640-1688. avait coûtés à Gustave Adolphe et à ses successeurs; et quoique l'empire et l'électeur refusassent de se désister de la Poméranie, on convint enfin que Frédéric Guillaume céderait aux Suédois la Poméranie citérieure, les îles de Rugen et de Wollin, les villes de Stettin, de Gartz, de Golnow et les trois embouchures de l'Oder: ajoutant que, si les descendans mâles de la ligne électorale venaient à manquer, la Poméranie et la Nouvelle Marche retomberaient à la Suède; et qu'en attendant il serait permis aux deux maisons de porter les armes de ces provinces. En équivalent de cette cession, on sécularisa en faveur de l'électeur les évêchés de Halberstadt, de Minden et de Camin, dont on le mit en possession, de même que du comté de Hohenstein et de Reichenstein; et il reçut l'expectative sur l'archevêché de Magdebourg, dont Auguste de Saxe était alors administrateur. Quant à la religion, on convint que la luthérienne et la calviniste seraient désormais autorisées dans le saint empire romain.

Cette paix, qui sert de base à toutes les possessions et à tous les droits des princes d'Allemagne, dont Louis XIV devint le garant, fut publiée l'année 1648 *).

*) Voir: *Koch*, Histoire abrégée des traités de paix entre les puissances de l'Europe depuis la paix de Westphalie. Ouvrage entièrement refondu, augmenté et continué jus'qu'au congrès de Vienne et aux traités de Paris de 1815 par *F. Schöll.* Paris 1817. I, p. 239.

L'électeur, dont on avait ainsi fixé les intérêts, 1640-1688.
conclut l'année suivante un nouveau traité avec les Suédois pour le réglement des limites, et pour l'acquit de quelques dettes, dont la Suède ne voulut payer que le quart: ce ne fut que l'année 1650 que l'électorat, la Poméranie et les duchés de Clèves, furent entièrement évacués par les Suédois et par les Hollandais *).

Le duc de Neubourg pensa jeter alors les affaires dans la même confusion dont on venait de les tirer avec tant de peine; il s'avisa de persécuter avec rigueur les protestans du duché de Juliers et de Berg: sur quoi Frédéric Guillaume se déclara leur protecteur, et envoya son général Sparr avec quelques 1651.
troupes sur le territoire du duc, lui faisant en même temps proposer un accommodement par la médiation des Hollandais.

Charles IV duc de Lorraine, prince errant et vagabond, chassé de ses états par la France, et qui avec un petit corps de troupes, menait plutôt la vie d'un Tartare que d'un souverain, vint dans ces entrefaites au secours du duc de Neubourg: son arrivée pensa faire évanouir les dispositions pacifiques des deux partis. On s'accorda cependant: quant à l'or- 11 Octobre
dre des possessions, on s'en tint au traité de West- 1651.

*) Le traité pour le réglement des limites avec la Suède, fut conclu le 4 de Mai 1653. Voir: *Du Mont*, Corps universel diplomatique du droit des gens. VI. 2, p. 47.

1640-1688. phalie *); et quant à la liberté de conscience, à ceux qu'on avait faits depuis l'année 1612 jusqu'à l'année 1647.

Dans ces temps il arriva en Suède un événement, dont la singularité attira les yeux de toute l'Europe:
1654. la reine Christine abdiqua la couronne de Suède en faveur de son cousin Charles Gustave prince de Deux-Ponts. Les politiques, qui n'ont l'esprit rempli que d'intérêt et d'ambition, condamnèrent beaucoup cette reine; les courtisans, qui cherchent des finesses partout, débitaient que l'aversion qu'elle avait pour Charles Gustave, qu'on lui voulait faire épouser, avait poussé cette princesse à quitter la souveraineté; les savans la louèrent trop de ce qu'elle avait renoncé aux grandeurs par amour de la philosophie: si elle avait été véritablement philosophe, elle ne se serait point souillée du meurtre de Monaldeschi, et elle n'aurait point regretté, comme elle le fit à Rome, les grandeurs qu'elle avait quittées. Aux yeux des sages la conduite de cette reine ne parut que bizarre; elle ne méritait ni louange ni blâme d'avoir quitté le trône; une action pareille n'acquiert de grandeur, que par l'importance des motifs qui la fait résoudre, par les circonstances qui l'accompagnent, et par la magnanimité dont elle est soutenue.

À peine Charles Gustave fut-il monté sur le

*) Les duchés de Clèves, de la Mark et de Ravensberg échurent à l'électeur; Juliers, Berg et Ravenstein au duc.

trône, qu'il s'occupa des moyens de se signaler par 1640-1688.
les armes : il s'en fallait de six ans que la trève, que Gustave Adolphe avait faite avec la Pologne, ne fût expirée ; son dessein était de porter Jean Casimir (qui depuis l'an 1648 avait été élu roi à la place de Ladislas) à renoncer aux prétentions que la couronne de Pologne formait sur celle de Suède, et à lui céder la Livonie.

Frédéric Guillaume, qui se défiait de Charles Gustave, pénétra dès-lors quels étaient ses desseins; mais pour flatter ce prince, il termina par sa médiation les démêlés que la régence suédoise de Stade avait avec la ville de Brème, relatifs aux libertés de cette ville anséatique.

Les Suédois, qui publiaient que leurs armemens ne regardaient que la Russie, demandèrent à l'électeur ses ports de Pillaw et de Memel; de même que Gustave Adolphe avait demandé à George Guillaume ses forteresses de Custrin et de Spandaw. Les conjonctures avaient bien changé depuis ces temps-là; et le prince auquel les Suédois s'adressaient, était bien un autre homme que George Guillaume. L'électeur rejeta avec hauteur les demandes qu'on lui avait faites avec indiscrétion; ajoutant que, si l'intention du roi de Suède était positivement d'attaquer la Russie, il s'engageait de fournir un corps de huit mille hommes pour cette guerre; d'autant plus que les progrès des Moscovites en Pologne lui faisaient appréhender qu'ils ne s'approchassent de ses frontières.

1640-1688. Cette défaite artificieuse fit connaître aux Suédois, que l'électeur n'était ni timide ni dupe.

Il avertit cependant la république de Pologne du danger qui la menaçait; et celle-là le pria de l'assister de son artillerie, de ses troupes et de ses bons conseils; cette prière fut suivie d'une ambassade, qui demanda sa médiation afin de hâter son accommodement avec la Suède; et celle-ci, par une autre, qui le pressa de fournir des subsides pour subvenir aux frais de la guerre.

L'électeur, qui connaissait les délibérations tumultueuses de cette république, incertaine dans ses résolutions, légère dans ses engagemens, prête à faire la guerre sans en avoir préparé les moyens, épuisée par la rapine des grands, et mal obéie par ses troupes, répondit qu'il ne pouvait pas se charger des malheurs qu'il appréhendait, ni sacrifier le bien de ses provinces pour sauver cette république, qui payerait ses services d'ingratitude.

Afin d'assûrer la tranquillité de ses états à la veille d'une guerre prête à s'allumer, il fit avec les Hol-
1655. landais une alliance défensive, qui devait durer huit ans; il rechercha l'amitié de Cromwel, cet usurpateur heureux, qui sous le titre de protecteur de sa patrie y exerçait un despotisme absolu; il essaya de se lier avec Louis XIV, qui depuis la paix de Westphalie était devenu l'arbitre de l'Europe; il flatta de même la hauteur de Ferdinand III, afin de l'engager dans ses intérêts; mais il ne reçut en réponse que de

ces vaines paroles dont la politesse des ministres assaisonne l'âpreté des refus: Ferdinand III augmenta ses troupes; et l'électeur suivit son exemple. 1640-1688.

Les soupçons que l'électeur avait eus des desseins de la Suède, ne tardèrent pas à se confirmer: un corps de Suédois, commandé par le général de Wittenberg, traversa la Nouvelle Marche sans en avoir fait la réquisition, et marcha vers les frontières de la Pologne; à peine Steenbock attaqua-t-il ce royaume, que deux palatinats de la Haute Pologne se rendirent à lui. 1655.

Comme tout l'effort de la guerre se portait du côté des frontières de la Prusse, l'électeur y marcha à la tête de ses troupes, afin d'être plus à portée de prendre des mesures, et de les exécuter avec promptitude: il conclut à Marienbourg une alliance défensive avec les états de la Prusse polonaise, qui roula sur un secours mutuel de quatre mille hommes que se promettaient les parties confédérées, et sur l'entretien des garnisons brandebourgeoises dans Marienbourg, Graudenz et quelques autres villes. 12 Novembre 1655.

Les Suédois n'étaient pas alors les seuls ennemis de la Pologne: le Czar avait pénétré jusqu'en Lithuanie dès l'année précédente. Cette irruption avait pour prétexte l'omission frivole de quelques titres, que la chancellerie polonaise avait oublié de donner au Czar; et il était bien étrange qu'une nation qui ne savait peut-être pas lire, fît la guerre à ses voisins pour la vétille grammaticale d'une adresse de lettre.

1640-1688. Cependant les Suédois, profitant de l'embarras de leurs ennemis, faisaient des progrès considérables: maîtres de la Prusse, ils y prirent des quartiers en s'approchant de Königsberg. Ces entreprises rendaient la situation de l'électeur plus dure de jour en jour: il touchait au moment qu'il ne pouvait plus conserver sa neutralité, sans exposer la Prusse à une ruine inévitable. Comme les Suédois lui avaient fait à plusieurs reprises des propositions avantageuses, il s'at-
17 Janvier 1656. tacha à leur fortune, et conclut à Königsberg son traité avec cette couronne, par lequel il se reconnaissait vassal de la Suède, et lui promettait hommage de la Prusse ducale, à condition qu'on séculariserait l'évêché de Warmie en sa faveur. Pour fortifier son parti, Frédéric Guillaume entra en alliance avec Louis XIV, qui lui garantit ses provinces situées le long du Rhin et du Weser. Il changea de-
15 Juin 1656. puis à Marienbourg son traité avec les Suédois en alliance offensive*): le roi et l'électeur eurent ensuite une entrevue en Pologne, où ils convinrent des projets de leur campagne, et sur-tout des moyens de reprendre Varsovie des mains des Polonais, qui venaient d'en déloger les troupes suédoises.

L'électeur marcha ensuite par la Mazovie, et joignit l'armée suédoise au confluent du Bog et de la Vistule: les alliés passèrent le Bog, en même temps

*) Les trois traités ci-mentionnés se trouvent: *Du Mont*, Corps universel diplomatique etc. VI. 2, p. 124, 127, 136.

que l'armée polonaise passa la Vistule à Varsovie; 1640-1688.
de sorte qu'il n'y avait plus d'obstacle qui les séparât.

Les ministres de France, d'Avaugour et de Lombres, se flattaient de concilier les esprits par le moyen de leurs négociations: ils passèrent pour cet effet souvent d'un camp à l'autre; mais les Polonais, fiers de leur nombre *), méprisant les alliés, dont les forces ne montaient qu'à seize mille hommes, rejetèrent avec insolence toutes les propositions que leur firent ces médiateurs.

L'armée polonaise était dans un camp retranché: Bataille de Varsovie.
sa droite s'étendait vers un marais, et la Vistule, qui coulait en ligne transversale de leur dos vers leur gauche, couvrait en même temps cette aile: Charles Gustave et Frédéric Guillaume marchèrent à eux le 28 de Juillet de grand matin. 1656.

Le roi, qui menait la première colonne, passa un petit bois, et appuya sa droite à la Vistule: mais le terrain était si étranglé, qu'en se déployant il ne pouvait présenter à l'ennemi qu'un front de douze escadrons et de trois bataillons; le camp des Polonais était fort de ce côté-là, et difficile à attaquer; ce qui obligea le roi de rester en colonne, et la journée se passa en escarmouches et en canonnades. L'électeur, qui commandait la gauche, laissa le bois, que le roi avait passé, sur sa droite; et comme la nuit survint,

*) Ils avaient quarante mille combattans.

1640-1688. l'armée demeura dans cette position, sans repaître et sans quitter les armes, jusqu'au retour de l'aurore.

Le lendemain 29, l'électeur s'empara d'une colline qui était vers sa gauche, d'où il découvrit au delà de ce petit bois une plaine propre à étendre ses troupes: il fit défiler sa colonne par sa gauche, en la déployant dans la plaine, et assûrant son flanc par six escadrons qui le couvraient. Les Tartares apperçurent ce mouvement, et attaquèrent l'électeur de tous côtés: mais ils furent repoussés, et son aile se forma entièrement dans la plaine; sur-quoi les Tartares firent une nouvelle tentative, qui leur réussit aussi mal que la première; et ils se retirèrent en confusion vers leur camp.

Le roi, voyant qu'il était impossible d'attaquer le retranchement des ennemis du côté de la Vistule, se prépara à changer sa disposition: l'infanterie polonaise, qui faisait mine de sortir de son retranchement, le contint pendant un temps; mais quelques canons, qu'il mit en batterie vis-à-vis des ouvertures de ce retranchement, firent un si grand effet, que toutes les fois que les troupes polonaises essayèrent de déboucher, elles furent mises en confusion, et contraintes d'abandonner leur entreprise. Pendant ce temps Charles Gustave, changeant son ordre de bataille, retira ses troupes par le bois qu'il avait passé la veille, et vint se former sur la plaine à la gauche des troupes que l'électeur avait déjà déployées.

L'armée polonaise sortit alors de son retranchement par sa droite, et forma un front supérieur à celui des alliés: elle avait disposé toute sa cavalerie sur sa droite, que couvrait un village garni d'infanterie, qui était flanqué et défendu par une batterie placée sur une éminence; le roi de Suède se porta avec sa gauche sur leur flanc droit: aussitôt les Polonais mirent le feu au village, l'abandonnèrent, et se rallièrent derrière un village plus en arrière, qu'un marais couvrait; le roi les poursuivit, et leur gagna le flanc pour la seconde fois, ce qui produisit de la part des Polonais un nouvel incendie de village, et une nouvelle retraite. Dans ce danger la cavalerie polonaise fit un effort général; elle attaqua les alliés en flanc, en dos et de front tout à la fois: comme toutes les troupes étaient disposées pour les bien recevoir, la réserve repoussa ceux qui venaient par derrière; les troupes qui étaient dans les flancs, ceux qui vinrent de ce côté-là; et le corps de bataille les mit en désordre après quelques décharges, de sorte qu'ils fuyaient de tous les côtés. La nuit déroba pour cette fois une victoire complette aux Suédois: ils attendirent, sur le champ de bataille, les armes à la main, que le jour vînt achever leur triomphe. 1640-1688.

Le lendemain de bonne heure, le roi de Suède jugea à propos de changer son ordre de bataille: il forma ses deux premières lignes d'infanterie, et mit sa cavalerie sur la troisième, à l'exception des cuirassiers et des dragons brandebourgeois, que l'élec-

1640-1688. teur mit à la droite de ses troupes, trouvant l'occasion convenable de s'en servir.

L'ennemi était demeuré en possession d'un bois situé vis-à-vis de la gauche: on y détacha une brigade d'artillerie soutenue de cinq cents chevaux. Après quelques décharges de canons, la cavalerie chassa l'ennemi du bois; et les alliés le firent occuper par deux cents fantassins. Cette opération était d'autant plus nécessaire, que tant que les ennemis restaient maîtres de ce bois, ils protégeaient leur cavalerie, de manière qu'on aurait pu difficilement l'entamer. L'électeur attaqua alors la cavalerie polonaise, qui était en bataille sur une hauteur, la culbuta dans un marais qu'elle avait à dos, et la dissipa entièrement; l'infanterie ennemie, abandonnée de ses gens de cheval, et ayant perdu ses canons dès la veille, sans attendre les Suédois et les Brandebourgeois, s'enfuit dans une confusion totale; elle passa en hâte la Vistule, dans un si grand désordre que beaucoup de monde se noya; et ne se croyant pas même en sûreté derrière cette rivière, elle abandonna Varsovie, qui se rendit dès le lendemain aux vainqueurs.

L'armée polonaise perdit six mille hommes dans ces combats différens; et les alliés, fatigués de tant de travaux, et exténués de n'avoir point pris de nourriture depuis trois jours, se trouvèrent hors d'état de poursuivre les vaincus.

Jean Casimir avait assisté en personne à la défaite de ses troupes; la reine son épouse et quelques-unes

des premières sénatrices de ce royaume en avaient 1640-1688.
été les spectatrices du pont de la Vistule: mais elles ne servirent qu'à multiplier les embarras, la confusion et la honte d'une déroute totale.

Après que l'armée victorieuse eut pris quelque repos, elle fit une marche de six milles d'Allemagne à la poursuite des Polonais: mais l'électeur laissa quelques troupes aux ordres du roi de Suède, et retourna en Prusse avec le gros de son armée, pour en chasser des Tartares qui y faisaient des incursions. Comme il remarquait le besoin extrême que Charles Gustave avait de son assistance, il se servit de cette conjoncture avec tant d'habileté, qu'il obtint l'entière souveraineté de la Prusse par le traité de Liebau; 10 Novembre 1656.
la Suède ne se réserva que la succession éventuelle de ce duché *). L'électeur notifia à l'empereur le gain de la bataille de Varsovie, mais Ferdinand III, qui appréhendait encore les Suédois, qui voyait à contrecoeur la bonne intelligence qui régnait entre eux et les Brandebourgeois, et qui de plus enviait les succès brillans de ces deux héros, se contenta de lui répondre: „Qu'il plaignait les Polonais d'avoir affaire „à deux aussi braves princes".

L'empereur, qui était alors en paix avec tous ses voisins, crut qu'il était de sa dignité de se mêler des troubles de la Pologne, soit pour défendre ce royaume, soit pour abaisser le roi de Suède, soit

*) Voir: *Du Mont*, Corps universel. VI. 2, p. 148.

1640-1688. pour en profiter lui-même: il envoya Hatzfeld à la
1657. tête de seize mille hommes au secours de cette république. Le Danemark épousa également les intérêts de la Pologne en haine de la Suède. Cette ligue puissante devenait pour Gustave un présage certain de l'inconstance de la fortune. Ferdinand III, non-content d'assister les Polonais de ses troupes, voulut les délivrer d'un ennemi redoutable; et il sollicita Frédéric Guillaume dans les termes les plus pressans de se détacher des Suédois.

L'électeur, pressé de tous les côtés, se résolut de prévenir les loix de la nécessité: il se prêta de bonne grâce à ce qu'il n'était pas en état de refuser; et prévoyant que l'empereur et le roi de Danemark pouvaient le contraindre de quitter le parti des Suédois, en faisant une irruption dans ses états d'Allemagne,
19 Septembre il signa à Vélau sa paix avec les Polonais. Cette
1657. couronne reconnut la souveraineté de la Prusse; elle lui céda les bailliages de Lavenbourg et de Butow, en dédommagement de l'évêché de Warmie; la ville d'Elbing lui fut engagée moyennant une somme d'argent; et la succession de Prusse fut étendue sur ses cousins les markgraves de Franconie; la Pologne et le Brandebourg se promirent un secours réciproque de deux mille hommes; l'électeur évacua toutes les villes dépendantes de cette république où il avait garnison;
6 Novembre et ce traité important fut confirmé à Bromberg *).
1657.

*) *Du Mont*, Corps universel. VI. 2, p. 191.

Comme les anciennes liaisons que l'électeur avait eues avec la Suède et avec la France, étaient rompues par la paix qu'il venait de faire avec les Polonais, il trouva à propos d'y suppléer par des liaisons nouvelles, et il fit une alliance avec l'empereur et le roi de Danemark. Par ce traité Ferdinand III s'engageait de fournir six mille hommes, et Frédéric Guillaume un contingent de trois mille cinq cents hommes, à celles des parties contractantes qui pourraient en avoir besoin*). L'archiduc Léopold, que dès l'année 1653 son père avait fait élire roi des Romains, malgré la bulle d'or et contre l'intention de la plupart des princes de l'empire, remplit alors le trône impérial devenu vacant par la mort de l'empereur Ferdinand III. 1640-1688 8 Février 1658. 1658.

Cependant le roi de Suède, irrité de ce que l'empereur et le roi de Danemark faisaient avorter dès leur naissance les projets qu'il avait sur la Pologne, s'en vengea sur le Seeland, où il fit une irruption, et força le roi de Danemark à signer sa paix à Rothschild. À peine cette paix fut-elle conclue, que le roi de Danemark la rompit; et le retour de la liberté détruisit l'ouvrage de la contrainte. Frédéric III de Danemark, quoiqu' agresseur, sollicita les secours de l'empereur et de l'électeur contre la Suède, et les obtint. 26 Février 1658.

Frédéric Guillaume, prêt à secourir le roi de Danemark, établit le prince d'Anhalt gouverneur de ses

*) *Du Mont*, Corps universel. VI. 2, p. 201.

1640-1688. états pendant son absence; il partit de Berlin à la tête de sa cavalerie et de trois mille cuirassiers impériaux, il força les Suédois qui étaient dans le Holstein, à se retirer au-delà de l'Eider, et mit garnison brandebourgeoise et impériale à Gottorp. Après avoir chassé les Suédois de l'île d'Aland, il mit ses troupes en quartier d'hiver en Jutland.

1659. L'année d'après, il ouvrit la campagne par la prise de Friderichsöde et de l'île de Fanoe. Mais l'entreprise qu'il forma sur l'île de Fune lui manqua, à cause que huit vaisseaux de guerre suédois dissipèrent les barques chargées de ses troupes de débarquement.

Pour diviser d'avantage les forces des Suédois, de Souches entra avec les impériaux et deux mille Brandebourgeois *) dans la Poméranie citérieure. Lui et Stahrenberg s'emparèrent de quelques petites villes de l'île de Wollin, et mirent le siége devant Stettin; Wurtz, qui en était commandant, fit une belle défense. La renommée annonça cette expédition en Danemark, où Wrangel commandait les Suédois; il vola au secours de la Poméranie, débarqua à Stralsund, surprit deux cents Brandebourgeois dans l'île d'Usedom, et jeta seize cents hommes de secours dans Stettin.

Wurtz ne laissa pas languir ce secours dans l'oisiveté: il fit une furieuse sortie, chassa les impé-

*) Le comte de Dohna y commandait les troupes de l'électeur.

riaux de leurs approches, encloua leur canon, porta 1640-1688.
la terreur dans leur camp, et les contraignit de lever le siége, qui avait déjà duré quarante-six jours.

La guerre se rapprochait des pays de Brandebourg, depuis que Wrangel avait marché en Poméranie; ce qui porta l'électeur à quitter le Jutland: il suivit Wrangel, il prit Warnemunde et Triebesees, battit en personne un détachement de trois cents chevaux auprès de Stralsund, et finit sa campagne par la prise de Demmin.

Tandis que la guerre se faisait vivement dans le Holstein et en Poméranie, les Suédois avaient délogé les Polonais du grand et du petit Werder et de la ville de Marienbourg dans la Prusse royale; ils
en furent chassés l'année d'après par les impériaux 1659.
et les Polonais, et Polentz général de l'électeur fit une irruption en Courlande, où il leur prit quelques villes.

Il est nécessaire d'ajouter pour le plus grand éclaircissement de ces faits militaires, que la plupart des villes qui soutenaient des siéges alors, ne résisteraient pas vingt-quatre heures à la manière dont on les attaque à présent; à moins qu'elles ne fussent soutenues par une armée entière.

Charles Gustave mourut à la fleur de son âge, 12 Février
parmi le trouble et les agitations où il avait plongé 1660.
le Nord: la minorité de son fils Charles XI qui avait cinq ans, modéra l'instinct belliqueux des Suédois, accoutumés à être animés par l'exemple de leurs maî-

1640-1688. tres. Jean Casimir roi de Pologne avait abdiqué presque en même temps la couronne, et les Polonais avaient élu à sa place Michel Coribut. Après la mort du roi de Suède et l'abdication du Polonais, les animosités cessèrent de part et d'autre.

Les parties belligérantes, qui soupiraient après la paix, ne demandaient que leur sûreté; et comme elles se trouvaient toutes dans les mêmes dispositions, elles convinrent d'ouvrir les conférences dans l'abbaye d'Oliva proche de Danzig. Comme l'ambition n'eut aucune part à ces négociations, elles parvinrent
3 Mai 1660. bientôt à une fin heureuse: on garantit à l'électeur le traité de Bromberg, et l'on reconnut sa souveraineté sur la Prusse. Les autres puissances convinrent entre elles de rétablir l'ordre des possessions, sur le pied qu'elles avaient été avant le commencement de cette guerre *).

Les états de la Prusse se soumirent avec peine au traité de Bromberg: ils prétendaient que la Pologne n'avait aucun droit de disposer de leur liberté; un gentil-homme nommé Rode, plus séditieux que les autres, fut arrêté; et après que les premiers mouvemens de cette révolte se furent appaisés, l'électeur reçut en personne l'hommage des Prussiens à Königsberg.

La tranquillité qui régnait dans toute l'Europe, permit à l'électeur de tourner toute son attention au

*) Voir: *Du Mont,* Corps universel. VI. 2, p. 303.

bien de ses peuples. S'il devenait le défenseur de ses 1640-1688.
états en temps de guerre, il n'en avait pas moins la noble ambition de leur servir de père en temps de paix: il soulageait les familles ruinées par les ennemis; il relevait les murailles détruites des villes; les déserts devenaient des champs cultivés; les forêts se changeaient en villages; et des colonies de laboureurs nourrissaient leurs troupeaux dans des endroits, que les ravages de la guerre avaient rendus l'asile des bêtes sauvages; l'économie rurale, cette industrie si méprisée et si utile, était encouragée par ses soins; on voyait journellement quelques nouvelles créations;
et l'on parvint à former le cours d'une rivière arti- 1662-1668.
ficielle, qui joignant la Sprée à l'Oder facilitait le commerce de ses provinces, et abrégeait le transport des marchandises tant pour la Baltique que pour l'Océan. Frédéric Guillaume était plus grand encore par la bonté de son caractère et par son application au bien public, que par ses vertus militaires et sa politique mesurée, qui lui faisaient faire toutes choses de la façon dont il le fallait pour réussir, et dans le temps où elles devaient être faites. La valeur fait les grands héros, l'humanité fait les bons princes.

Durant cette paix l'électeur reçut l'hommage éven- 1666.
tuel de l'archevêché de Magdebourg, et mit garnison dans cette capitale; il réunit de même à ses domaines la seigneurie de Regenstein, qui était un fief de la principauté de Halberstadt, et maintint ses droits contre les prétentions des ducs de Brunswick.

1640-1688. Après avoir rapporté les soins que l'électeur prit pour l'intérieur du gouvernement, il sera nécessaire de marquer en peu de mots la part qu'il eut aux affaires générales de l'Europe: il envoya à l'empereur, que les Turcs attaquaient en Hongrie, un secours de
1664. deux mille hommes sous le commandement du duc de Holstein; il assista de même Michel Coribut roi de Pologne dans la guerre qu'il avait à soutenir contre les infidèles; ce fut aussi par son entremise que les fils du duc de Lunebourg s'accordèrent touchant l'héritage paternel, et il ajusta avec le duc de Neubourg tous les différends qui restaient à accommoder tou-
Septembre chant la succession de Clèves*); les Suédois firent
1666. avec lui une alliance défensive, et il conclut à la Haye une quadruple alliance avec le roi de Danemark, la république de Hollande et le duc de Brunswick, à laquelle l'empereur accéda.

Ces alliances, dont l'objet était d'assûrer la tranquillité de l'Allemagne, perdaient de leur force par leur nombre; elles dénotaient trop la supériorité de la France et la faiblesse de l'empire, dont tant d'états réunis pouvaient à peine s'opposer à la puissance d'un seul monarque.

On vit bientôt combien ces précautions des princes de l'empire étaient vaines: Louis XIV, qui commençait à régner par lui-même, brûlait d'impatience de signaler son règno par quelque action digne d'atta-

*) Voir: *Du Mont,* Corps universel. VI. 3. p. 107.

cher sur lui les regards de l'Europe. Il marcha à la tête de son armée pour attaquer la Flandre espagnole: une dot, qui n'avait point été payée à Marie Thérèse, fournit à la France le sujet d'un manifeste. Quoique les raisons ne parussent pas aussi valables à Madrid qu'à Paris, Louis XIV crut procéder selon les règles, en envahissant les Pays-Bas espagnols alors défendus par peu de troupes. 1640-1688. 1667.

La France, attentive à prévenir les ligues qui se formaient pour le soutien de l'Espagne, crut qu'il lui convenait de ménager l'amitié de l'électeur; et ce prince promit de ne point se mêler d'une guerre qui en effet lui était étrangère.

Louis XIV s'empara d'une partie de la Flandre espagnole presque sans résistance; l'hiver d'après il prit la Franche-Comté par les soins du prince de Condé, qui envieux de la belle campagne que Turenne avait faite en Flandre, voulut le surpasser par celle qu'il fit alors. Les Espagnols dans ce pressant besoin eurent recours aux Hollandais, qu'ils avaient autrefois opprimés et méprisés; et cette république les protégea dans cette occasion contre les entreprises du roi de France. De Witt pensionnaire de Hollande, le chevalier Temple ministre d'Angleterre, et Dohna ambassadeur de Suède, résolurent d'arrêter les progrès de Louis XIV. Bientôt après la Suède, la Hollande et l'Angleterre conclurent une alliance à la Haye; Louis XIV dissipa cet orage, en proposant lui-même la paix aux Espagnols: elle se conclut ef- 23 Janvier 1668.

1640-1688. fectivement à Aix-la-Chapelle *). Les conditions en
2 Mai 1668. furent, que le roi garderait les places de la Flandre qu'il avait conquises, et qu'il rendrait la Franche-Comté aux Espagnols. Les Hollandais auraient bien voulu qu'il eût rendu la Flandre, mais quelques soins qu'ils prissent pour y porter ce prince, ce fut d'autant plus inutilement qu'il était irrité contre les Hollandais, et que méditant de s'en venger, la Flandre lui devenait d'autant plus nécessaire. Les desseins que Louis XIV formait sur les Provinces-Unies, n'étaient pas si cachés qu'il n'en transpirât quelque chose: ceux qui sont les moins intéressés dans les affaires, y sont souvent les plus clairvoyans. Frédéric Guillaume prévit que la paix que la France venait de faire avec l'Espagne, pourrait devenir funeste aux Hollandais; il essaya de détourner l'orage qui menaçait cette république. Louis XIV, bien loin d'adopter des sentimens aussi pacifiques, tâcha d'entraîner l'électeur lui-même dans la guerre qu'il voulait faire aux Hollandais; il chargea de cette commission le prince de Furstenberg, qui se rendit à Berlin; et ce prince vit avec étonnement un souverain qui préférait les sentimens de l'amitié et de la reconnaissance aux amorces de l'intérêt et aux appas de l'ambition.

Il se forma bientôt une ligue pour le soutien des Provinces-Unies: l'électeur de Brandebourg et celui de Cologne, l'évêque de Munster et le duc de Neu-

*) Voir: *Du Mont*, Corps universel. VII. 1, p. 68, 89.

bourg, signèrent ce traité à Bielefeld *); mais à peine 1640-1688
cet engagement fut-il pris, que l'électeur de Cologne 7 Avril 1671.
et le duc de Neubourg passèrent dans le parti contraire.

La Hollande, attaquée par la France en 1672, harcelée en même temps par l'électeur de Cologne et l'évêque de Munster, était dans une situation à n'oser attendre des secours de la générosité de ses alliés. Les malheureux font une expérience certaine du coeur humain; le déclin de leur fortune est comme un thermomètre, qui indique en même temps le refroidissement de leurs amis. Leurs provinces étaient conquises par Louis XIV, leurs troupes intimidées et fugitives; et la ville d'Amsterdam sur le point d'être prise: dans cet état comment osaient-elles espérer qu'un prince eût l'âme assez magnanime pour affronter les hasards que cette république avait à craindre pour elle et pour ses défenseurs, en s'opposant au monarque le plus puissant et le plus heureux de l'Europe, dans le cours triomphant de ses prospérités? Cependant ce défenseur se trouva; et Frédéric Guillaume eut l'âme assez grande pour conclure une al- 1672.
liance avec cette république, lorsque toute l'Europe comptait la voir submergée par les flots, sur lesquels elle avait régné avec un empire si absolu **).

Il s'engagea de fournir un corps de vingt mille

*) Voir: *Du Mont*, Corps universel. VII. 1, p. 145.

**) Voir: *Du Mont*. VII. 1, p. 194.

1640-1688. hommes, dont la moitié devait être à la paye de la république; l'électeur et la Hollande se promirent de plus de ne point faire de paix séparée avec leurs ennemis. Peu de temps après l'empereur Léopold accéda à cette alliance.

Cependant les succès rapides de Louis XIV avaient fait changer la forme du gouvernement de Hollande: le peuple, que la calamité publique et les intrigues du prince d'Orange rendaient furieux, accusa le pensionnaire de tous ses malheurs, et vengea sur les
20 Août 1672. frères de Witt avec une cruauté inouie les maux que la Hollande avait à souffrir. Guillaume d'Orange fut élu stadhouder tumultuairement par le peuple; et ce prince âgé de dix-neuf ans devint l'ennemi le plus infatigable que l'ambition de Louis XIV ait eu à combattre.

L'électeur parent du nouveau stadhouder s'empressa de le secourir: à peine eut-il assemblé ses troupes, qu'il s'avança à Halberstadt où Montécuculi le joignit avec dix mille impériaux. Il continua incontinent sa marche vers la Westphalie. Sur le bruit de son approche, Turenne quitta la Hollande, prit quelques villes dans le pays de Clèves, et vint à sa rencontre à la tête de trente mille Français. La ville de Groningue évacuée par l'évêque de Munster, et le siége de Mastricht levé par les Français, furent les seuls fruits de cette diversion. L'électeur voulait combattre Turenne, et marcher tout-droit au secours des Hollandais: mais Montécuculi, qui avait des or-

dres secrets de ne point agir offensivement, ne voulut point y consentir; il allégua toute sorte de mauvaises raisons pour en dissuader l'électeur, qui n'étant pas assez puissant pour agir avec ses propres forces, fut contraint de se conformer aux intentions de l'empereur. Il marcha donc du côté de Francfort sur le Mein, en donnant avis au prince d'Orange des raisons de sa conduite; cette marche obligea pourtant Turenne de repasser le Rhin à Andernach, et débarrassa les Hollandais de tente mille ennemis. 1640-1688.

Turenne aurait été suivi, si la chose n'avait dépendu que de l'électeur; il avait fait des préparatifs pour passer le Rhin à Nierstein, mais Montécuculi s'y opposa hautement, et lui déclara que les impériaux ne passeraient pas cette rivière. La campagne s'écoula ainsi infructueusement, et l'électeur prit ses quartiers d'hiver en Westphalie.

Les Français profitèrent de cette inaction: Turenne passa le Rhin à Wesel, s'empara des duchés de Clèves et de la Mark, et s'avança vers le Weser; et l'évêque de Munster tenta inutilement de prendre Bielefeld.

On conseilla à l'électeur de remettre ses affaires à la décision d'une bataille; le prince d'Anhalt était de cet avis, et le fortifiait de bonnes raisons: il soutint que si Turenne était battu, il serait obligé de repasser le Rhin; et que s'il était vainqueur, il ne pouvait pas poursuivre les troupes vaincues à cause qu'il se serait trop éloigné des frontières de la France.

1640-1688. L'électeur penchait assez pour cet avis. C'était un dimanche; et les ministres, autant timides vis-à-vis des Français qu'envieux de la réputation du prince d'Anhalt, engagèrent le prédicant à allonger son discours; le sermon dura près de trois heures; ce qui leur donna le temps d'arranger les choses, de façon que ce projet vint à manquer. Les troupes de l'empereur refusèrent d'agir; et l'électeur crut qu'il n'était pas assez fort, pour se mesurer seul contre la France sans le secours de ses alliés.

Ce prince, ne pouvant pas vaincre Turenne par les armes, le vainquit dans cette campagne par générosité. Un Français nommé Villeneuve, qui était dans le camp de Turenne, offrit à l'électeur d'assassiner son général; Frédéric Guillaume eut horreur de ce crime, et avertit Turenne de se garder du traître, ajoutant qu'il embrassait avec plaisir l'occasion de lui témoigner, que l'estime qu'il avait pour son mérite, n'était point altérée par le mal que les Français avaient fait souffrir à ses provinces.

Les Hollandais devaient les subsides qu'ils s'étaient chargés de payer: l'empereur et l'Espagne n'avaient point encore pris parti contre la France; et toutes les provinces que l'électeur possédait en Westphalie étaient perdues. Tant de raisons jointes à son impuissance disposèrent Frédéric Guillaume à faire son accommodement avec la France: la paix fut con-
10 Juin clue à Vossem, et Louis XIV la ratifia dans son
1673. camp devant Mastricht. On lui rendit toutes ses pro-

vinces, à l'exception des villes de Rees et de Wesel, 1640-1688.
que les Français gardèrent, jusqu'à ce que la paix avec la Hollande fût conclue. L'électeur promit de ne plus assister les Hollandais, se réservant toutefois la liberté de défendre l'empire au cas qu'il fût attaqué; le reste de ces articles de paix roulait sur l'indemnisation des dommages qu'avaient faits les troupes françaises, que Louis XIV promit de payer à l'électeur *). Tous les efforts qu'il fit pour disposer le roi de France à comprendre les Hollandais dans cette paix, furent inutiles: il s'était sacrifié pour sauver cette malheureuse république. Si tant de princes plus puissans que lui eussent imité en partie sa générosité, la Hollande aurait été sauvée plutôt; et l'électeur ne se serait pas vu contraint de plier sous la puissance du roi le plus formidable de l'Europe.

Louis XIV avait terrassé les Hollandais, obligé leurs alliés à les abandonner, et contenu les deux maisons d'Autriche dans l'inaction: cependant l'arc de triomphe qu'on lui fit ériger devant la porte Saint-Denis pour la conquête de la Hollande, n'était pas encore achevé que cette conquête fut perdue. Les Français avaient occupé trop de places, ce qui affaiblit considérablement leurs armées; ils avaient négligé de s'emparer d'Amsterdam, l'âme de cet état; les Hollandais lâchèrent leurs écluses pour se sauver; Turenne ne put empêcher la jonction du prince

*) Voir: *Du Mont*, Corps universel. VII. 1, p. 234.

1640-1688. d'Orange et de Montécuculi: toutes ces choses jointes ensemble firent perdre aux Français leur avantage, et les contraignirent d'évacuer la Hollande. Louis XIV, afin de regagner la supériorité d'un autre côté,
1674. s'empara de la Franche-Comté: Turenne entra dans le Palatinat, ses troupes y commirent des excès énormes. L'électeur palatin, qui de son château avait vu brûler plusieurs villages, s'en plaignit à la diète; et l'empereur, qui avait tranquillement vu subjuguer la Hollande, sortit de sa léthargie pour secourir l'empire: il rompit avec le roi de France; et c'est peut-être la seule guerre que la maison d'Autriche ait entreprise pour la sûreté et la défense de l'Allemagne.

1 Juillet 1674. Léopold se joignit à l'Espagne et à la Hollande; et Frédéric Guillaume s'engagea de conduire seize mille hommes au secours de l'empire. Les Hollandais et les Espagnols lui promirent de le soulager en partie dans l'entretien de ses troupes. Comme Louis XIV attaquait l'empire, la résolution que l'électeur prit de le secourir dans cette occasion, n'était point contraire aux engagemens qui subsistaient avec la France depuis la paix de Vossem.

Le commencement de cette campagne fut malheureux pour les alliés: le prince d'Orange venait d'être
24 Septembre 1674. battu à Senef par le prince de Condé; Turenne, qui avait passé le Rhin à Philippsbourg, remporta une victoire sur le vieux Caprara, combattit le duc de
6 Juin 1674. Lorraine Charles IV à Sinzheim, et marcha de là à

Holzheim, où il défit Bournonville, qui commandait 1640-1688.
un gros corps d'impériaux.

L'électeur passa le Rhin à Strasbourg, et joignit Bournonville peu de jours après sa défaite: il trouva les généraux qui commandaient cette armée divisés et animés les uns contre les autres, et plus occupés à se nuire qu'à vaincre les ennemis.

Depuis la jonction des Brandebourgeois, l'armée impériale était forte de plus de cinquante mille hommes; l'électeur, qui cherchait la gloire, et qui voulait combattre, pressa Bournonville d'y consentir, mais vainement. L'armée prit le camp de Kokersberg; les Brandebourgeois s'emparèrent du petit château de Wasselsheim; et Turenne, qui méditait un plus grand coup, repassa la Sarre et se retira en Lorraine.

Ainsi se perdit infructueusement cette campagne, où les troupes de l'empire manquant de profiter de leur supérioté, laissèrent à leurs ennemis le temps et les moyens de leur porter les coups les plus dangereux; l'électeur établit ses quartiers depuis Colmar jusqu'à Mast-Munster, et les impériaux bloquèrent Brisac.

Turenne était toujours bien fort vis-à-vis d'une armée où régnait la discorde: il reçut un secours de dix mille hommes de l'armée de Flandre; après avoir reculé comme Fabius, il avança comme Annibal.

L'électeur avait prévu ce qui devait arriver, et il avait conseillé à Bournonville à différentes reprises

1640-1688. de resserrer ses quartiers éparpillés. Bournonville était confiant; la retraite des Français l'endormait dans une sécurité dont on ne put pas le faire sortir; il ne voulut jamais consentir à rapprocher ses quartiers. Cependant Turenne passe les défilés de Than et de Béfort; pénètre dans les quartiers des impé-
29 Décembre 1674. riaux, en enlève deux; fait prisonnier un régiment de dragons *) brandebourgeois; bat Bournonville dans le Sundgaw auprès de Muhlhausen; et poursuit ce général, qui se joint en hâte à l'électeur, qui avait assemblé ses troupes à Colmar. Turenne arrive, il présente sa première ligne vis-à-vis du front de ce
5 Janvier 1675. camp, qui était inattaquable, et le tourne avec la seconde. L'électeur, posté dans un terrain serré, pris en flanc par Turenne, et contrarié par Bournonville, décampa pendant la nuit, et repassa le Rhin à Strasbourg. Les impériaux levèrent le siége de Brisac, et les Français devinrent les maîtres de l'Alsace. Frédéric Guillaume prit ses quartiers en Franconie avec ses Brandebourgeois.

Les mauvais succès que l'électeur eut dans cette campagne, ne doivent pas surprendre ceux qui connaissent les principes selon lesquels se conduit la cour de Vienne.

Les ministres de l'empereur étaient bien inférieurs aux ministres du roi de France; et Bournonville ne pouvait pas se comparer à Turenne.

*) Régiment de Sparr.

À Vienne, des ministres qui n'étaient que politiques, dressaient dans la retraite de leur cabinet des projets de campagne qui n'étaient point militaires; et ils prétendaient mener les généraux par la lisière, dans une carrière où il faut voler pour la remplir. 1640-1688.

À Versailles, des ministres qui savaient que le détail des expéditions militaires n'était pas leur fort, s'en tenaient aux idées générales des projets de campagne, et croyaient les Condé et les Turenne d'assez grands hommes, pour s'en rapporter à eux sur la manière de les exécuter *).

Les généraux français, presque souverains dans leurs armées, s'abandonnaient à la libre impulsion de leur génie: ils profitaient de l'occasion lorsqu'elle se présentait, au lieu que les ennemis la perdaient souvent par l'envoi de courriers, qui demandaient à l'empereur la permission d'entreprendre des choses qui n'étaient plus faisables à leur retour.

L'empereur, qui dans ses armées décorait l'électeur de la représentation, ne mettait sa confiance qu'en ses propres généraux: de là vint que Montécuculi fit manquer les projets de la campagne de 1672; et que Bournonville fut cause des malheurs qu'on éprouva en Alsace. Le conseil de Vienne, qui

*) Le cardinal de Richelieu montrant un jour sur une carte l'endroit où Bernard de Weimar devait passer une rivière, le général allemand lui donna sèchement sur les doigts, et lui dit: „M. le cardinal, votre doigt n'est pas un pont“.

1640-1688. n'était point sur les lieux, intimidé par la perte des batailles de Senef, de Sinzheim et de Holzheim, pensait que l'Allemagne serait perdue s'il risquait la quatrième: ajoutons à cela la mésintelligence des généraux de l'empereur; et ces raisons prises ensemble firent que Frédéric Guillaume ne parut jamais aussi admirable à la tête des impériaux qu'à la tête de ses propres troupes.

Pendant que Turenne assûrait les frontières de la France par son habileté, le conseil de Louis XIV travaillait à le débarrasser d'un ennemi dangereux; et afin de séparer Frédéric Guillaume des impériaux, la France lui suscita une diversion qui le rappela dans ses propres états.

Quoiqu'en 1673 la Suède eût fait une alliance défensive avec l'électeur, la France trouva le moyen de la rompre; et Wrangel entra dans les Marches de Brandebourg à la tête d'une armée suédoise.

Décembre 1674.

Le prince d'Anhalt, qui en était gouverneur, se plaignit amèrement de cette irruption; Wrangel se contenta de lui répondre, que les Suédois se retireraient avec leurs troupes, dès que l'électeur aurait fait sa paix avec la France.

Le prince d'Anhalt informa l'électeur de la désolation de ses états, et des pillages que les Suédois y exerçaient; et comme il avait trop peu de troupes pour se présenter devant une armée, l'électeur approuva qu'il se renfermât dans Berlin pour y attendre son arrivée.

Tandis que les troupes brandebourgeoises se refaisaient des fatigues de la campagne d'Alsace dans les quartiers d'hiver de la Franconie, les paysans de la Marche, désespérés des vexations des Suédois, s'attroupèrent, et remportèrent quelques avantages sur leurs ennemis: ils avaient formé des compagnies; l'on voyait sur leurs drapeaux le nom de l'électeur, avec cette légende: 1640-1688.

Pour le prince et pour la patrie,
Nous sacrifirons notre vie.

Wrangel, qui tenait pourtant une espèce d'ordre parmi les Suédois, tomba malade; et son inaction augmenta les concussions et les pillages: les églises n'étaient point épargnées, et l'avidité intéressée du soldat le poussa aux plus grandes cruautés.

Les Marches, qui soupiraient après leur libérateur, ne l'attendirent pas long-temps: Frédéric Guillaume, qui se préparait à se venger de la mauvaise foi des Suédois, partit de ses quartiers de la Franconie, et arriva le 11 de Juin à Magdebourg. Il fit 1675
fermer les portes de cette forteresse incontinent après son arrivée; et il usa de toutes les précautions possibles, pour dérober aux ennemis les nouvelles de son approche. L'armée passa l'Elbe vers le soir, et arriva par des chemins détournés la nuit d'après, aux portes de Rathenow: il fit avertir de son arrivée le baron de Briest*), qui était dans cette ville; et

*) Il était conseiller de province, et très-attaché à l'électeur.

1640-1688. concerta avec lui en secret les moyens de surprendre les Suédois.

Briest s'acquitta habilement de sa commission: il donna un grand souper aux officiers du régiment de Wangelin, qui étaient en garnison à Rathenow; les Suédois s'y livrèrent sans retenue aux charmes de la boisson; et pendant qu'ils cuvaient leur vin, l'électeur fit passer la Havel sur différens bateaux à des détachemens d'infanterie, pour assaillir la ville de tous les côtés.

Le général Dörffling, se disant commandant d'un parti suédois, poursuivi par les Brandebourgeois, entra le premier dans Rathenow: il fit égorger les gardes, et en même temps toutes les portes furent forcées; la cavalerie nettoya les rues; et les officiers suédois eurent de la peine à se persuader à leur réveil, qu'ils étaient prisonniers d'un prince qu'ils croyaient encore avec ses troupes dans le fond de la Franconie. Si dans ces temps les postes avaient été établies comme à présent, cette surprise aurait presque été impossible: mais c'est le propre des grands hommes de mettre à profit jusqu'aux moindres avantages.

L'électeur, qui savait de quel prix sont les momens à la guerre, n'attendit point à Rathenow que toute son infanterie l'eût joint: il marcha avec sa cavalerie droit à Naven, afin de séparer le corps des Suédois qui était auprès de Brandebourg, de celui qui était auprès de Havelberg. Quelque diligence

qu'il fit dans cette conjoncture décisive, il ne put 1640-1688.
point prévenir les Suédois, qui avaient quitté Brandebourg au bruit de son approche, et s'étaient retirés par Naven une heure avant qu'il arrivât; il les suivit avec vivacité, et il apprit par la déposition des prisonniers et des déserteurs, que ce corps marchait à Fehrbellin, où il s'était donné rendez-vous avec celui de Havelberg.

L'armée brandebourgeoise consistait en cinq mille six cents chevaux; elle n'avait point d'infanterie, et menait cependant douze canons avec elle. Les Suédois comptaient dix régimens d'infanterie, et huit cents dragons dans leur camp. Malgré l'inégalité du nombre, et la différence des armes, l'électeur ne balança point d'aller aux ennemis afin de les combattre.

Bataille de Fehrbellin, 18 Juin 1675.

Le 18 de Juin il marche aux Suédois; il confie seize cents chevaux de son avant-garde au prince de Hombourg, avec ordre de ne rien engager, mais de reconnaître l'ennemi. Ce prince part; et après avoir traversé un bois, il voit les troupes suédoises campées entre les villages de Hackenberg et de Tornow, ayant un marais à leur dos, le pont de Fehrbellin au-delà de leur droite, et une plaine rase devant leur front; il pousse les grandes gardes, les poursuit et les mène battant jusqu'au gros de leur corps; les troupes sortent en même temps de leur camp, et se rangent en bataille. Le prince de Hombourg, plein d'un courage bouillant, s'abandonne à sa vivacité, et engage un combat qui aurait eu une fin funeste, si

1640-1688. l'électeur averti du danger dans lequel il se trouvait, ne fût accouru à son secours.

Frédéric Guillaume, dont le coup-d'oeil était admirable, et l'activité étonnante, fit dans l'instant sa disposition: il profita d'un tertre pour y placer sa batterie; il en fit faire quelques décharges sur les ennemis. L'infanterie suédoise en fut ébranlée; et lorsqu'il vit qu'elle commençait à flotter, il fondit avec toute sa cavalerie sur la droite des ennemis, l'enfonça et la défit. Les régimens suédois du corps et d'Ostrogothie furent entièrement taillés en pièces; la déroute de la droite entraîna celle de la gauche; les Suédois se jetèrent dans des marais, où ils furent tués par les paysans, et ceux qui se sauvèrent, s'enfuirent par Fehrbellin, où ils rompirent le pont derrière eux.

Il est digne de la majesté de l'histoire, de rapporter la belle action que fit un écuyer de l'électeur dans ce combat. L'électeur montait un cheval blanc: Froben son écuyer s'apperçut que les Suédois tiraient plus sur ce cheval, qui se distinguait par sa couleur, que sur les autres; il pria son maître de le troquer contre le sien, sous prétexte que celui de l'électeur était ombrageux; et à peine ce fidèle domestique l'eut-il monté quelques momens, qu'il fut tué, et sauva ainsi par sa mort la vie à l'électeur.

Ce prince, qui n'avait point d'infanterie, ne put ni forcer le pont de Fehrbellin, ni poursuivre l'ennemi dans sa fuite; il se contenta d'établir son camp

sur ce champ de bataille, où il avait acquis tant de gloire. Il pardonna au prince de Hombourg, d'avoir exposé avec tant de légèreté la fortune de tout l'état, en lui disant: „Si je vous jugeais selon la rigueur „des loix militaires, vous auriez mérité de perdre la „vie; mais à Dieu ne plaise que je ternisse l'éclat „d'un jour aussi heureux, en répandant le sang d'un „prince qui a été un des principaux instrumens de „ma victoire!" 1640-1688.

Les Suédois perdirent, dans cette journée, aussi célèbre que décisive, deux étendarts, huit drapeaux, huit canons, trois mille hommes, et grand-nombre d'officiers.

Dörffling arriva avec l'infanterie, les poursuivit le lendemain, fit beaucoup de prisonniers, et reprit avec leur bagage, une partie du butin qu'ils avaient fait dans les Marches de Brandebourg. L'armée suédoise, qui était fondue et réduite à quatre mille combattans, se retira par Ruppin et Witstock, dans le duché de Mecklenbourg.

Peu de capitaines ont pu se vanter d'avoir fait une campagne pareille à celle de Fehrbellin. L'électeur forme un projet aussi grand que hardi, et l'exécute avec une rapidité étonnante: il enlève un quartier des Suédois, lorsque l'Europe le croyait encore en Franconie; il vole aux plaines de Fehrbellin, où les ennemis s'assemblaient; il rétablit un combat engagé avec plus de courage que de prudence, et avec un corps de cavalerie inférieur et harassé des fati-

1640-1688. gues d'une longue marche, il parvient à battre une infanterie nombreuse et respectable, qui avait subjugué par sa valeur l'empire et la Pologne; par l'habileté de sa conduite, il laisse à juger ce qu'il aurait fait, s'il avait été le maître d'agir en Alsace selon sa volonté. Cette expédition, aussi brillante que valeureuse, mérite qu'on lui applique le *Veni*, *Vidi*, *Vici*, de César: il fut loué par ses ennemis, béni par ses sujets; et sa postérité date de cette fameuse journée le point d'élévation où la maison de Brandebourg est parvenue dans la suite.

Les Suédois battus par l'électeur furent déclarés ennemis de l'empire, pour l'avoir attaqué dans un de ses membres; s'ils avaient été secondés de la fortune, peut-être auraient-ils trouvé des alliés.

L'électeur, fort des secours des impériaux et des Danois, attaqua à son tour les Suédois dans leurs provinces: il entra en Poméranie, et se rendit maître des trois principaux passages de la Peene.

Novembre 1675. Les Brandebourgeois prirent la ville de Wolgast et l'île de Wollin; et Wismar ne se rendit aux Danois, qu'après que le prince de Hombourg les eut joints avec un renfort des troupes électorales.

Les intérêts qui liaient également le roi de Danemark et le Grand Électeur dans la guerre qu'ils faisaient aux Suédois, furent resserrés plus étroitement par une alliance qu'ils conclurent ensemble au commencement de l'année 1676.

La forte garnison que les Suédois avaient à Stral-

sund, incommodée du voisinage des troupes brande- 1640-1688.
bourgeoises, tenta pendant l'hiver de les déloger de l'île de Wollin: Mardefelt y passa avec un détachement suédois, et assiégea les troupes électorales, qui en défendaient la capitale. La vigilance du maréchal Dörffling leur fit payer assez cher leur entreprise: il rassembla quelques-uns de ses quartiers, passa dans l'île de Wollin, battit Mardefelt, et l'aurait entièrement défait, si le Suédois n'eût gagné ses vaisseaux en hâte, et ne se fût sauvé à Stralsund.

Janvier 1676.

Au commencement de la campagne la Baltique se vit couverte de deux puissantes flottes, qui bloquèrent les Suédois dans leurs ports, et les empêchèrent d'envoyer des secours en Poméranie: l'une était la flotte que les Hollandais envoyaient au secours des alliés, commandée par l'amiral Tromp, le plus grand marin de son siècle; et l'autre était celle du roi de Danemark, sous les ordres de l'amiral Juhl qui ne le cédait guères en réputation au premier; les capres brandebourgeois se distinguèrent même dans cette campagne, et firent des prises sur les Suédois.

Cette nation, prévoyant qu'il lui serait impossible de résister au nombre d'ennemis qu'elle venait de s'attirer, hasarda quelques propositions de paix, pour détacher l'électeur de ses alliés, et peut-être même pour le commettre avec eux. Voici comme la Suède s'y prit.

Wangelin, qui avait été fait prisonnier à Rathenow, fit quelques ouvertures, promit de grands avan-

1640-1688 tages, et se servit de toutes les séductions de la politique, pour engager l'électeur à se réconcilier avec la Suède; mais Frédéric Guillaume, loin d'entrer dans aucune négociation, rejeta loin de lui des propositions aussi contraires à sa gloire.

Août 1676. Il se mit à la tête de ses troupes, et prit Anclam, malgré l'opposition qu'y mit le général Königsmark: il tourna ensuite ses armes victorieuses vers Stettin, qu'il se contenta de bloquer, la saison étant trop avancée pour en faire le siége dans les formes.

1677. 1 Juillet. La campagne suivante s'ouvrit sur mer par une bataille navale, où la flotte suédoise fut défaite par celle des Danois. Charles XI, qui n'avait été que pupille jusqu'alors, parvenu à l'âge de majorité, commença à paraître comme roi: il se mit à la tête de son armée; et pour son coup d'essai, il gagna la fameuse bataille de Lund en Scanie, où Christian V fut mis en fuite, après avoir laissé six mille hommes sur la place.

La fortune des Suédois, qui prévalait contre le roi de Danemark, devenait impuissante contre l'électeur: cette campagne de Poméranie fut pour les Suédois une des plus malheureuses.

L'électeur, qui pendant l'hiver avait bloqué Stettin,
1677. fit ouvrir la tranchée le 6 de Juin devant cette place: les Brandebourgeois attaquèrent cette ville par la rive gauche de l'Oder, et les Lunébourgeois, qui s'étaient joints à l'électeur, poussèrent leurs approches du côté de la rive droite de cette rivière. Le siége dura six mois de tranchée ouverte.

Les fortifications de Stettin consistaient dans des boulevarts de terre, entourés d'un fossé, et défendus par une mauvaise contrescarpe; quelques redoutes étaient ses seuls ouvrages extérieurs. Selon la méthode dont on se sert pour assiéger les places à présent, cette bicoque aurait été incapable de faire une longue résistance; alors les troupes de l'électeur, accoutumées aux guerres de campagne, n'avaient point l'expérience des siéges: elles étaient excellentes pour des coups de main; mais elles menaient peu de gros canons, peu de mortiers avec elles; et elles manquaient sur-tout d'habiles ingénieurs. 1640-1688.

Stettin capitula le 16 Décembre: la garnison était 1677. réduite à trois cents hommes; et les relations de ces temps assûrent, que les assiégeans y perdirent dix mille hommes. Il paraît cependant clairement que ce nombre a été grossi, soit que ces auteurs crussent qu'un siége ne devenait fameux qu'à proportion du monde qu'il coûtait, soit qu'ils fussent trompés eux-mêmes par de fausses nouvelles; les plus grandes forteresses maçonnées, casematées et minées, que de grandes armées assiègent, ne coûtent pas aussi cher aux princes qui les prennent, que ce mauvais retranchement coûta, selon ces auteurs, aux Brandebourgeois.

Après la prise de cette ville les Lunébourgeois se retirèrent chez eux.

Les avantages brillans que l'électeur remporta sur ses ennemis, ne firent pas sur la cour impériale l'im-

1640-1688. pression favorable à laquelle on devait s'attendre: l'empereur voulait avoir de faibles vassaux et de petits sujets, et non pas des princes riches et des électeurs puissans. Comme sa politique tendait au despotisme, il comprenait de quelle importance il était de tenir les princes dans la médiocrité et dans l'impuissance: ses conseillers (et entr'autres un certain Hocherus) eurent même l'impudence de dire, qu'on voyait à Vienne avec chagrin, qu'un nouveau roi des Vandales s'agrandît sur les bords de la Baltique. Ou il fallait le souffrir et se taire; ou il fallait avoir des moyens pour l'empêcher.

Pendant que les expéditions militaires de l'électeur n'étalaient qu'une suite de prospérités et de triomphes, Louis XIV donnait des loix à l'Europe, et lui prescrivait des conditions de paix. Par le traité de cette
10 Août, 17 Septembre 1678 et 5 Février 1679. année la France resta en possession de la Franche-Comté, qui lui fut annexée pour jamais; d'une partie de la Flandre espagnole, et de la forteresse de Fribourg. Après que cette paix eut été signée à Nimègue, le prince d'Orange tenta vainement de la rompre,
14 Août 1678. en livrant l'inutile combat de Saint-Dénis, où le duc de Luxembourg triompha malgré la ruse et la mauvaise foi de son adversaire. Les Hollandais, en faisant cette paix, avaient pensé à eux, et point à leurs alliés: Frédéric Guillaume leur reprocha leur ingratitude, mais la chose était dès-lors sans remède *).

*) Voir: *Du Mont*, Corps universel. VII. 1, p. 350 (Traité

La France proposa à l'électeur, de rendre aux 1640-1688.
Suédois les conquêtes qu'il avait faites sur eux, et de les indemniser des frais de la guerre. Il aurait été difficile que Louis XIV eût prescrit des conditions plus humiliantes à un prince abattu par ses défaites: aussi l'électeur n'en voulut-il point entendre parler; ses voeux s'élevaient plus haut, et il espérait de conserver par des traités ce qu'il avait acquis par des combats. Il gagna plus par ses négociations à la paix de Westphalie, qu'il ne gagna pendant tout le cours de sa vie par les armes et par ses nombreuses victoires.

La guerre continua en Poméranie; les Suédois enlevèrent sur l'île de Rugen deux détachemens, l'un Septembre
danois, l'autre brandebourgeois, chacun fort de six 1678.
cents hommes; et le roi de Danemark perdit Christiania et l'île de Blekingen.

La fortune de l'électeur, ou (pour mieux dire) son habileté, n'étant assujettie à aucun hasard, parut dans cette guerre également stable: il reçut un secours de quatre mille Lunébourgeois, avec lesquels et à l'aide des vaisseaux danois il fit une descente dans l'île de Rugen, en chassa les Suédois, et leur enleva la Fehrschanze; il s'empara tout de suite de l'île de Born- Octobre
holm, passa à Stralsund, et fit bombarder cette ville 1678.
avec tant de vivacité, qu'elle se rendit au bout de

entre la France et les Hollandais); p. 365 (Traité entre la France et l'Espagne); p. 376 (Traité entre la France et l'empereur).

1640-1688. deux jours. Il termina enfin cette belle campagne par
5 Novembre 1678. la prise de Greifswald.

Il semblait que la fortune se plût à fournir des occasions à ce prince, où il pût déployer ses grands talens: à peine avait-il fini sa campagne, qu'il apprit que le général Horn était venu de la Livonie inonder la Prusse avec seize mille Suédois.

Il reçut cette nouvelle sans étonnement, et y remédia sans embarras: son esprit fertile en expédiens lui fournissait en foule des projets, dont il ne lui restait à faire que le choix et l'application. Il pensa et il exécuta dans le même moment: le général Görtz fut détaché avec trois mille hommes; il arriva heureusement à Königsberg, où il se joignit à Hohendorff, et se tint dans l'inaction jusqu'à l'arrivée de l'électeur.

Pour fortifier son parti, Frédéric Guillaume fit une alliance défensive avec ces mêmes Hollandais qui l'avaient abandonné avec tant de lâcheté: il les dispensa de lui payer les subsides arriérés, leur fit la cession réelle du fort de Schenk, et n'en reçut en récompense que de frivoles garanties, que ces républicains ingrats refusèrent même d'accomplir.

Les Suédois avançaient en attendant, et faisaient des progrès en Prusse: ils avaient brûlé en passant le fauxbourg de Memel; et s'étaient emparés de Tilse et d'Insterburg; leurs troupes s'étaient étendues, et leurs partis couraient tout le pays.

1679. L'électeur répara bientôt ces pertes par sa prodigieuse diligence: le 10 de Janvier il part de Berlin;

se met à la tête de neuf mille hommes, avec lesquels Dörflling avait pris les devans; il passe la Vistule le 15, précédé par la terreur de son nom, qui était devenu redoutable aux Suédois; Horn se confond à son approche; il perd l'espérance de résister au vainqueur de Fehrbellin; il se retire, et ses troupes se découragent. Görtz profite de ce trouble, le suit, le harcèle, le retarde; et ce commencement de désordre fait perdre huit mille hommes aux Suédois. Un grand nombre de paysans, qui s'étaient joints au corps de Görtz, se jetèrent sur les traîneurs, et sur ceux qui s'écartaient de l'armée suédoise, les firent prisonniers, ou les massacrèrent. 1640-1688

L'électeur, qui ne perdait pas ses momens dans l'oisiveté, se trouvait sur les bords du Frisch-Haff; il avait fait préparer des traîneaux, sur lesquels il mit toute son infanterie et ses troupes dans l'ordre où elles devaient combattre; la cavalerie à leurs côtés suivait l'électeur, qui faisait de cette façon étrange et nouvelle sept grands milles d'Allemagne par jour; on était surpris de voir cette course de traîneaux d'une armée sur la glace unie d'un golfe, qui deux mois auparavant avait été couvert de vaisseaux de toute la terre, que le commerce de la Prusse y attirait.

La marche de l'électeur avec son armée ressemblait au spectacle d'une fête galante et superbe: l'électrice et toute sa cour étaient avec lui sur des traîneaux; et ce prince était reçu dans tous les endroits où il passait, comme le libérateur de la patrie.

1640-1688. Arrivé à Labiaw, il détacha le général Treffenfeldt avec cinq mille chevaux, pour arrêter les Suédois et lui donner le temps de les joindre: il fit le même jour une traite considérable sur le golfe de Courlande, et arriva le 19 de Janvier avec son infanterie, à trois milles de Tilse, où les Suédois avaient leur quartier; il apprit le même jour, que Treffenfeldt avait battu deux régimens des ennemis auprès de Splitter, et qu'il leur avait pris vingt-huit drapeaux *) et étendarts, deux paires de timbales et sept cents chariots de bagage.

Les Suédois battus par Treffenfeldt, harcelés par Görtz, intimidés par le voisinage de l'électeur, abandonnèrent Tilse, et se retirèrent du côté de la Courlande; Görtz atteignit leur arrière-garde forte de quatorze cents hommes, entre Schulzen-Krug et Koadjuten, et la défit entièrement: il revint d'un côté, et Treffenfeldt de l'autre, tous deux chargés de trophées, ramenant le butin que les ennemis avaient fait, et conduisant avec eux grand nombre de prisonniers.

La retraite des Suédois ressemblait à une déroute; de seize mille qu'ils étaient, à peine trois mille retournèrent-ils en Livonie: ils étaient entrés en

*) Ou les Suédois étaient extrêmement fondus, pour avoir eu tant de drapeaux auprès d'un corps aussi faible; ou ils s'est glissé quelque faute de nombre. J'aurais hésité de rapporter ce fait, s'il n'était pas constaté par différentes relations qui se trouvent dans les archives royales.

Prusse comme des Romains; ils en sortirent comme des Tartares. 1640-1688.

Ainsi se termina cette expédition unique dans son espèce, dans laquelle le génie de l'électeur se déploya tout entier, où ni la rigueur de la saison dans ce climat sauvage, ni la longueur du chemin de l'Oder jusqu'aux frontières de la Livonie, ni les fatigues, le nombre des ennemis, où rien enfin ne l'arrêta.

Cette campagne si bien projetée, si bien exécutée, ne valut à l'électeur que de la réputation: c'est la monnaie des héros, mais ce n'est pas toujours celle dont les princes se contentent.

Les ennemis de Frédéric Guillaume l'avaient attiré de l'Alsace dans la Marche, et de la Poméranie en Prusse; à peine en eut-il expulsé les Suédois, que les cris de ses sujets lui annoncèrent que trente mille Français, sous les ordres du général Calvo, étaient entrés dans le duché de Clèves. Mars 1679.

Louis XIV insistait sur l'entier rétablissement des Suédois, et rien ne put le fléchir sur cet article; Colbert rejeta avec hauteur toutes les propositions que lui avaient faites les ministres de l'électeur.

La partie devenait trop inégale: l'électeur de Brandebourg et le roi de Danemark, qui étaient restés les seuls champions dans la lice, ne pouvaient pas l'emporter de haute-lutte sur Charles XI et sur Louis XIV ensemble. Malgré la répugnance que l'électeur avait de se désister de ses conquêtes, il fit pour

1640-1688. quinze jours une trève avec les Français, et leur remit les villes de Wesel et de Lipstadt jusqu'à l'entière conclusion de la paix.

Ce terme s'étant écoulé sans qu'on eût pu convenir de rien, Créqui entra avec dix mille hommes dans la principauté de Minden; les Lunébourgeois l'y joignirent, et ces troupes renfermèrent conjointement entre elles et le Weser, un corps brandebourgeois que le général Sparr commandait: c'était le même régiment de dragons fait prisonnier en Alsace, qui fut pris auprès de Minden pour la seconde fois; depuis, l'électeur le supprima entièrement.

Frédéric Guillaume abandonné par l'empereur, et ne recevant que des refus de la part des Hollandais, qui étaient bien éloignés de remplir leur garantie, résolut enfin de s'accommoder. Il envoya le baron de Meinder à Saint-Germain en Laye, où la
29 Juin 1679. cour de France se tenait, et où l'on convint après beaucoup de difficultés des conditions suivantes: à savoir, que le traité de Westphalie servirait de base à cette paix; que l'électeur aurait en propriété tous les péages des ports de la Poméranie ultérieure, avec les villes de Camin, Gartz, Greiffenberg et Wildenbruch; il consentit de son côté, à remettre les Suédois en possession de toutes les conquêtes qu'il avait faites sur eux, et à ne point assister le roi de Danemark; moyennant quoi la France évacua ses provinces de Westphalie, et lui paya trois cents mille ducats, pour l'indemniser des dommages

que les troupes de Créqui avaient faits dans ses états *). 1640-1688.

Cette paix ainsi conclue et ratifiée fut mise en exécution, sans qu'aucun incident en suspendît l'accomplissement.

Le roi de Danemark ne tarda point à suivre l'exemple de l'électeur: il fit sa paix avec la France, et la Suède à Fontainebleau; avec cette différence, que l'électeur y trouva du moins quelques avantages, et que le roi de Danemark, pour avoir attendu trop long-temps, n'en profita en aucune manière. 2 Septembre 1679.

La paix de Saint-Germain termina les exploits militaires de Frédéric Guillaume: ses dernières années furent pacifiques, et s'écoulèrent avec moins d'éclat; cependant son grand génie se manifesta jusque dans les moindres actions de sa vie.

Les vertus de ce prince se modifiaient selon les circonstances où il se trouvait, paraissant tantôt plus héroïques et plus sublimes, tantôt plus douces et plus secourables.

Un préjugé assez général fait que la plupart des hommes idolâtrent l'heureuse témérité des ambitieux; l'éclat brillant des vertus militaires offusque à leurs yeux la douceur des vertus civiles; ils préfèrent les Hérostrate qui brûlent les temples, aux Amphion qui

*) Voir: *Du Mont,* Corps universel. VII. 1, p. 408. *Koch-Schöll*, Histoire. I, p. 377.

1640-1688. élèvent des villes, et les victoires d'Octave au règne d'Auguste.

Frédéric Guillaume était également admirable, à la tête de ses armées, où il paraissait comme le libérateur de sa patrie; et à la tête de son conseil, où il administrait la justice à ses peuples. Ses belles qualités lui attiraient la confiance de ses voisins; son équité lui avait élevé une espèce de tribunal suprême, qui s'étendait au-delà de ses frontières, et d'où il jugeait ou conciliait des souverains et des rois. Il fut choisi médiateur entre le roi de Danemark et la ville de Hambourg: Christian V reçut cent vingt-cinq mille écus de cette ville, qui était une éponge que les Danois pressaient dans le besoin; elle aurait été mise à sec sans l'appui de Frédéric Guillaume.

L'orient rendit un hommage à ce prince, dont la réputation avait pénétré jusqu'aux frontières de l'Asie: Murad Géray cham des Tartares rechercha son amitié par une ambassade; l'interprète du Budziak avait un nez de bois et point d'oreilles; et l'on fut obligé d'habiller l'ambassadeur, dont les haillons ne couvraient pas la nudité, avant que de l'admettre à la cour.

L'électeur recherché des Tartares se fit respecter des Espagnols: cette cour lui devait des subsides dont il ne pouvait obtenir le payement; il envoya vers la Guinée neuf petits vaisseaux, dont il s'était servi
1681. dans la Baltique; et cette escadre médiocre enleva

un gros vaisseau de guerre espagnol, qu'elle condui- 1640-1688.
sit dans le port de Königsberg.

Environ dans ce temps Frédéric Guillaume entra en possession du duché de Magdebourg, qui fut à ja- 1680. mais incorporé à l'électorat de Brandebourg, après la mort du dernier administrateur, qui était un prince de la maison de Saxe.

L'électeur eut depuis, comme directeur du cercle de Westphalie, la commission impériale de protéger les états de l'Ost-Frise contre leur prince, qui les 1682. chicanait sur leurs priviléges; et comme il avait le droit de succession éventuelle sur cette principauté, il profita de cette occasion pour mettre garnison brandebourgeoise à Gritzil, et il établit à Embden une compagnie de négocians, qui commercèrent en Guinée, et y bâtirent le Grand-Friedrichsbourg. 1682.

Ces petits progrès n'étaient pas comparables à ceux de Louis XIV: ce monarque avait fait de la paix un temps de conquêtes; il avait établi des chambres 1680. de réunion, qui par l'examen d'anciennes chartres et d'anciens documens, lui adjugeaient des villes et des seigneuries dont il se mettait en possession, sous prétexte que c'était originairement des fiefs ou des dépendances de la préfecture de Strasbourg et de l'Alsace.

L'empire, épuisé par une longue guerre, se contenta d'en faire par écrit des reproches à Louis XIV; mais l'électeur, qui n'avait point été compris dans la paix de Nimègue, refusa de signer cette lettre, et conclut une alliance avec l'électeur de Saxe et le duc

1640-1688. de Hanovre, pour le maintien de la paix de Westphalie et de Saint-Germain.

Louis XIV qui ne voulait point être troublé par l'empereur ni par l'empire dans ses conquêtes pacifiques, fit jouer des ressorts en orient qui ne tardèrent pas à mettre Léopold dans des embarras extrêmes.

Il s'en fallait de deux ans que la trève que les infidèles avaient faite avec les chrétiens*), ne fût écoulée: cependant les Turcs, appelés par les protestans de Hongrie, qui s'étaient révoltés contre la maison d'Autriche, vinrent avec une armée formi-
1683. dable jusqu'aux portes de Vienne.

Léopold, qui de même que les princes de sa maison, n'était pas guerrier, se sauva à Linz malgré toute sa hauteur. Cependant Vienne fut secourue par
12 Septembre 1683. Jean Sobieski roi de Pologne, un des grands hommes de son siècle; et l'empereur rentra à Vienne avec moins de gloire que de bonheur. Il ne voulait plier, ni devant la France, qui investissait Luxembourg, ni devant le Turc, qui avait assiégé sa capitale, quoique dans l'impuissance de résister à aucun de ses ennemis. Les représentations du pape, des électeurs de Brandebourg et de Bavière, et des principaux princes de l'Allemagne, le portèrent enfin à conclure une trève avec la France, qui fut signée le 15 d'Août 1684.

L'électeur fit la même année une alliance avec les cercles de la Basse-Saxe et de la Westphalie, pour

*) Après la bataille de Saint-Gothard, 1664.

leur commune défense; on y stipula que les princes qui 1640-1688. rassembleraient les troupes confédérées, tireraient des contributions des états voisins: ces traits caractérisent trop les moeurs de ces temps-là pour les omettre.

L'électeur avait des prétentions sur les duchés de Jägerndorf, Ratibor, Oppeln, Brieg, Wolaw et Liegnitz, situés en Silésie. Ces duchés lui étaient dévolus en toute justice, par des traités de confraternité faits avec les princes qui les avaient possédés, et confirmés par les rois de Bohême: il se flatta d'avoir trouvé une conjoncture favorable, pour demander à l'empereur qu'il fît justice à ses prétentions, et il sollicita en même temps l'investiture de Magdebourg. Léopold, qui ne connaissait de droits que les siens, de prétentions que celles de la maison d'Autriche, et de justice que sa fierté, accorda ce qu'il ne pouvait pas refuser, c'est à dire, l'investiture du duché de Magdebourg. Il fit une tentative pour obtenir deux mille hommes de troupes brandebourgeoises, qu'il voulait faire servir dans la guerre contre les Turcs; mais l'électeur était trop mécontent de lui pour les lui accorder; deux mille Brandebourgeois se joignirent aux troupes de Sobieski, et aidèrent les Polonais à repousser les Turcs qui les attaquaient.

Tous les événemens semblaient concourir aux avantages de l'électeur. Louis XIV dont la politique avait protégé les protestans d'Allemagne contre l'empereur, persécuta ceux de son royaume qui étaient inquiets et remuans, et il troubla la France par la révocation du

1640-1688. fameux édit de Nantes. Il se fit une émigration dont on n'avait guères vu d'exemples dans l'histoire; un peuple entier sortit du royaume par esprit de parti, en haine du pape, et pour recevoir sous un autre
1685. ciel la communion sous les deux espèces. Quatre cents mille âmes s'expatrièrent ainsi, et abandonnèrent tous leurs biens pour détonner dans d'autres temples les vieux psaumes de Clément Marot. Beaucoup enrichirent l'Angleterre et la Hollande de leur industrie; vingt mille Français s'établirent dans les états de l'électeur; leur nombre répara en partie le dépeuplement causé par la guerre de trente ans. Frédéric Guillaume les reçut avec la compassion qu'on doit aux malheureux, et avec la générosité d'un prince qui encourage les possesseurs d'arts utiles à ses peuples. Cette colonie prospéra toujours, et récompensa son bienfaiteur de sa protection; l'électorat de Brandebourg puisa depuis dans son propre sein une infinité de marchandises, qu'auparavant il avait été obligé d'acheter de l'étranger.

Frédéric Guillaume s'aperçut que sa piété le brouillerait avec Louis XIV, et comme on regardait en France de mauvais oeil l'asile qu'il avait accordé
7 Mai aux réfugiés, il contracta de nouvelles liaisons avec
1686. l'empereur, et lui envoya sous la conduite du général Schöning, huit mille hommes pour s'en servir contre les Turcs en Hongrie. Ces troupes eurent grande part
2 Septembre à la prise de Bude; elles acquirent une réputation
1686. distinguée à l'assaut général de cette ville, où elles

entrèrent des premières. L'empereur leur refusa cependant, après cette campagne, des quartiers en Silésie, et elles retournèrent hiverner dans la Marche de Brandebourg. En récompense de ce service l'empereur céda ensuite le cercle de Schwibus à l'électeur, en forme de dédommagement de ses justes prétentions *). 1640-1688.

Le refuge des Français à Berlin, et les secours que l'électeur avait accordés à l'empereur, achevèrent d'indisposer Louis XIV contre lui; et il refusa de lui continuer le subside annuel qu'il lui payait depuis la paix de Saint-Germain.

Cependant Louis XIV violait ouvertement la trève qu'il avait conclue avec l'empereur, sous prétexte de remplir l'esprit du traité de Nimègue: il s'emparait d'un grand nombre de places de la Flandre; il prit Trèves, et en fit raser les ouvrages; et l'on travaillait à force à relever les fortifications de Huningue; il soutenait les prétentions de Charlotte princesse palatine, épouse du duc d'Orléans, sur quelques bailliages du Palatinat, droits auxquels elle avait renoncé par son contrat de mariage. Un voisin aussi entreprenant donna enfin l'alarme à l'Allemagne; et les

*) Voir: *Du Mont,* Corps universel. VII. 2, p. 127. Le cercle de Schwibus fut cédé comme équivalent des prétentions sur les duchés en Silésie. Mais auparavant l'envoyé autrichien avait disposé le prince électoral de s'engager en secret à la restitution de ce cercle après la mort de son père, pour cent mille écus ou deux seigneuries.

1640-1688. cercles de Souabe, de Franconie et du Bas-Rhin
29 Juin 1686. firent une alliance à Augsbourg, pour se garantir des entreprises continuelles que formait l'ambition de ce monarque.

Tant de sujets de plaintes ne purent exciter l'empereur à s'en faire raison; la guerre des Turcs rendait Léopold circonspect, et le gouvernement faible d'Espagne ne sortait point de sa léthargie. Nous verrons cependant dans la suite que l'élection du prince de Furstenberg, que le chapitre de Cologne fit par les intrigues de la France, obligea enfin l'empereur de rompre avec un voisin dont les entreprises ne gardaient aucunes mesures, et qui ne connaissait aucunes bornes à sa puissance.

L'électeur ne vit point le commencement de cette guerre: il accorda pour la seconde fois sa protection à
1686. la ville de Hambourg, que le roi de Danemark assiégeait en personne; ses envoyés, Paul Fuchs et Schmettau, firent consentir Frédéric V à lever son camp de devant cette ville, et à rétablir toutes les choses sur le pied où elles étaient avant cette nouvelle entreprise.
22 Juillet 1687. Environ dans ce temps le duc de Weissenfels s'accorda avec l'électeur, sur les quatre bailliages démembrés du duché de Magdebourg dont ce duc était en possession; l'électeur acheta celui de Burg pour trente-quatre mille écus, et renonça aux prétentions qu'il avait sur ceux de Querfurt, Juterbock et Dahme *).

*) Voir: *Du Mont,* Corps universel. VII. 2, p. 145.

Le Nord fut sur le point d'être troublé inopiné- 1640-1688.
ment par les différends que le roi de Danemark eut avec le duc de Gottorp, touchant la paix de Rotschild, par laquelle le roi de Suède Charles Gustave avait procuré à ce duc l'entière souveraineté de ses états: les Danois en haine de cette paix chassèrent ce prince du Sleswick, et déclarèrent qu'ils étaient résolus de conserver la possession de ce duché comme celle du Danemark même. L'empereur Léopold voulut se mêler de ces différends, mais le roi de Danemark ne consentit à s'en remettre de ses intérêts qu'entre les mains de l'électeur de Brandebourg. On tint des conférences à Hambourg et à Altona; Frédéric V offrit au duc de Gottorp de lui céder de certains comtés, dont les produits égaleraient les revenus du Sleswick, à l'exception de la souveraineté; le duc refusa ces offres. L'électeur n'eut point la satisfaction de conclure l'accommodement, et la mort termina sa régence glorieuse.

Frédéric Guillaume avait été attaqué de la goutte depuis long-temps; cette maladie dégénera par la suite en hydropisie: il sentit les progrès de son mal, et vit les approches de la mort avec une fermeté inébranlable. Deux jours avant sa fin il fit assembler son conseil; après avoir assisté aux délibérations, et avoir décidé toutes les affaires avec un jugement sain et une liberté d'esprit entière, il tint un discours à ses ministres, les remercia des fidèles services qu'ils lui avaient rendus, et les exhorta à servir son fils

1640-1688. avec ce même attachement; après quoi il s'adressa au prince électoral, lui exposa les devoirs d'un bon prince, et lui fit une courte analyse de l'état où il laissait ses affaires; il lui recommanda affectueusement de secourir le prince d'Orange dans l'expédition qu'il méditait sur l'Angleterre; il insista sur-tout sur l'amour et la conservation des peuples qu'il allait gouverner, et les lui recommanda comme un bon père peut recommander ses enfans en mourant. Il fit ensuite quelques actes de piété, et attendit tranquillement la mort: il expira le 29 d'Avril 1688 avec cette indifférence héroïque dont il avait donné tant de marques dans le cours fortuné de ses victoires.

Il eut deux femmes, Henriette d'Orange mère de Frédéric III qui lui succéda, et Dorothée de Holstein mère des Markgraves Philippe, Albert et Louis, et des princesses Élisabeth Sophie et Marie Amélie.

Frédéric Guillaume avait toutes les qualités qui font les grands hommes, et la providence lui fournit toutes les occasions de les déployer. Il donna des marques de prudence dans un âge où la jeunesse n'en donne que de ses égaremens; il n'abusa jamais de ses vertus héroïques, et n'employa sa valeur qu'à défendre ses états et à secourir ses alliés. Il était prévoyant et sage, ce qui le rendait grand politique; il était laborieux et humain, ce qui le rendait bon prince. Insensible aux séductions dangereuses de l'amour, il n'eut de faiblesse que pour sa propre épouse. S'il aimait le vin et la société, c'était cependant sans s'a-

bandonner à une débauche outrée. Son tempérament 1640-1688.
vif et colère le rendait sujet aux emportemens, mais s'il n'était pas maître du premier mouvement, il l'était toujours du second, et son coeur réparait avec abondance les fautes qu'un sang trop facile à émouvoir lui faisait commettre. Son âme était le siége de la vertu; la prospérité n'avait pu l'enfler, ni les revers l'abattre: magnanime, débonnaire, généreux, humain, il ne démentit jamais son caractère; il devint le restaurateur et le défenseur de sa patrie, le fondateur de la puissance du Brandebourg, l'arbitre de ses égaux, l'honneur de sa nation, et pour le dire enfin en un mot, sa vie fait son éloge.

Dans ce siècle trois hommes attirèrent sur eux l'attention de toute l'Europe; Cromwel, qui usurpa l'Angleterre, et couvrit le parricide de son roi d'une modération apparente et d'une politique soutenue; Louis XIV qui fit trembler l'Europe devant sa puissance, protégea tous les talens, et rendit sa nation respectable dans tout l'univers; Frédéric Guillaume, qui avec peu de moyens fit de grandes choses, se tint lui seul lieu de ministre et de général, et rendit florissant un état qu'il avait trouvé enseveli sous ses ruines. Le nom de Grand n'est dû qu'à des caractères héroïques et vertueux: Cromwel, dans sa profonde politique, fut souillé des crimes de son ambition; ce serait donc avilir la mémoire de Louis XIV et de Frédéric Guillaume, que de mettre leur vie en opposition avec celle d'un tyran heureux.

1640-1688. Ces deux princes étaient regardés, chacun dans sa sphère, comme les plus grands hommes de leur siècle: leur vie fournit des événemens dont la ressemblance est frappante, et d'autres dont les circonstances en éloignent les rapports. Comparer ces princes en fait de puissance, ce serait mettre en parallèle les foudres de Jupiter et les flèches de Philoctète: examiner leurs qualités personnelles, en faisant abstraction des dignités, c'est mettre en évidence que l'âme et les actions de l'électeur n'étaient pas inférieures au génie et aux exploits du monarque.

Ils avaient tous les deux la physionomie prévenante et heureuse, des traits marqués, le nez aquilin, des yeux où se peignaient les sentimens de leur âme, l'abord facile, l'air et le port majestueux. Louis XIV était plus haut de taille, il avait plus de douceur dans son maintien, et l'expression plus laconique et plus nerveuse; Frédéric Guillaume avait contracté aux universités de Hollande un air plus froid et une éloquence plus diffuse. Leur origine est également ancienne, mais les Bourbons comptaient au nombre de leurs aïeux plus de souverains que les Hohenzollern; ils étaient rois d'une grande monarchie, qui avait eu long-temps des princes parmi leurs vassaux: les autres étaient électeurs d'un pays peu étendu, et alors dépendant en partie des empereurs.

La jeunesse de ces princes eut une destinée à peu près semblable: le roi mineur, poursuivi dans son

royaume par la Fronde et les princes de son sang, fut d'une montagne éloignée le spectateur de ce combat, que ses sujets rébelles livrèrent à ses troupes au fauxbourg St.-Antoine; le prince électoral, dont le père avait été dépouillé de ses états par les Suédois, fugitif en Hollande, fit son apprentissage de la guerre sous le prince Frédéric Henri d'Orange, et se distingua aux siéges des forts de Schenk et de Bréda. Louis XIV, parvenu à la régence, soumit son royaume par le poids de l'autorité royale; Frédéric Guillaume, succédant à son père dans un pays envahi, rentra en possession de son héritage à force de politique et de négociations. 1640-1688.

Richelieu ministre de Louis XIII était un génie du premier ordre: des mesures prises de longue main, soutenues avec courage, jetèrent les fondemens solides de grandeur, sur lesquels Louis XIV n'eut qu'à bâtir; Schwarzenberg ministre de George Guillaume était un traître, dont la mauvaise administration contribua beaucoup à plonger les états de Brandebourg dans l'abîme, où les trouva Frédéric Guillaume lorsqu'il parvint à la régence. Le monarque français est digne de louange, pour avoir suivi le chemin de la gloire que Richelieu lui avait préparé; le héros allemand fit plus, il se fraya le chemin seul.

Ces princes commandèrent tous deux leurs armées: l'un ayant sous lui les plus célèbres capitaines de l'Europe, se reposant de ses succès sur les Turenne, les Condé, les Luxembourg; encourageant

1640-1688. l'audace et les talens, et excitant le mérite par l'ardeur de lui plaire. Il aimait plus la gloire que la guerre; il faisait des campagnes par grandeur, il assiégeait des villes, mais il évitait les batailles. Il assista à cette campagne fameuse dans laquelle ses généraux enlevèrent toutes les places de Flandre aux Espagnols; à la belle expédition par laquelle Condé assujettit la Franche-Comté en moins de trois semaines à la France, il encouragea ses troupes par sa présence lorsqu'elles passèrent le Rhin au fameux gué du Tolhuys, action que l'idolâtrie des courtisans et l'enthousiasme des poëtes fit passer pour miraculeuse. L'autre, n'ayant qu'à peine des troupes et manquant de généraux habiles, suppléa lui seul par son puissant génie aux secours qui lui manquaient; il formait ses projets et les exécutait; s'il pensait en général, il combattait en soldat; et par rapport aux conjonctures où il se trouvait, il regardait la guerre comme sa profession. Au passage du Rhin j'oppose la bataille de Varsovie, qui dura trois jours, et dans laquelle le Grand-Électeur fut un des principaux instrumens de la victoire. À la conquête de la Franche-Comté j'oppose la surprise de Rathenow, et la bataille de Fehrbellin, où notre héros à la tête de cinq mille cavaliers défit les Suédois, et les chassa au-delà de ses frontières; et si ce fait ne paraît pas assez merveilleux, j'y ajoute l'expédition de Prusse, où son armée vola sur une mer glacée, fit quarante milles en huit jours, et où le nom seul de ce grand

prince chassa (pour ainsi dire sans combattre) les 1640-1688.
Suédois de toute la Prusse.

Les actions du monarque nous éblouissent par la magnificence qu'il y étale, par le nombre de troupes qui concourent à sa gloire, par la supériorité qu'il acquiert sur tous les autres rois, et par l'importance des objets intéressans pour toute l'Europe. Celles du héros sont d'autant plus admirables que son courage et son génie y font tout, qu'avec peu de moyens il exécute les entreprises les plus difficiles, et que les ressources de son esprit se multiplient à mesure que les obstacles augmentent.

Les prospérités de Louis XIV ne se soutinrent que pendant la vie des Colbert, des Louvois, et des grands capitaines que la France avait portés; la fortune de Frédéric Guillaume fut toujours égale, et l'accompagna tant qu'il fut à la tête de ses propres armées. Il paraît donc que la grandeur du premier était l'ouvrage de ses ministres et de ses généraux, et que l'héroïsme du second n'appartenait qu'à lui-même.

Le roi ajouta par ses conquêtes, la Flandre, la Franche-Comté, l'Alsace et en quelque façon l'Espagne à sa monarchie, en attirant sur lui la jalousie de tous les princes de l'Europe; l'électeur acquit par ses traités la Poméranie, le Magdebourg, le Halberstadt, et Minden, qu'il incorpora au Brandebourg; et il se servit de l'envie qui déchirait ses voisins, de sorte qu'ils devinrent les instrumens de sa grandeur.

1640-1688. Louis XIV était l'arbitre de l'Europe par sa puissance, qui en imposait aux plus grands rois; Frédéric Guillaume devint l'oracle de l'Allemagne par sa vertu, qui lui attira la confiance des plus grands princes. Pendant que tant de souverains portaient impatiemment le joug du despotisme que le roi de France leur imposait, le roi de Danemark et d'autres princes soumettaient leurs différends au tribunal de l'électeur, et respectaient ses jugemens équitables.

François I avait essayé vainement d'attirer les beaux-arts en France, Louis XIV les y fixa; sa protection fut éclatante; le goût attique et l'élégance romaine renaquirent à Paris; Uranie eut un compas d'or entre ses mains; Calliope ne se plaignit plus de la stérilité de ses lauriers; et des palais somptueux servirent d'asile aux Muses. George Guillaume fit des efforts inutiles pour conserver l'agriculture dans son pays; la guerre de trente ans, comme un torrent ruineux, dévasta tout le nord de l'Allemagne. Frédéric Guillaume repeupla ses états; il changea des marais en prairies, des déserts en hameaux, des ruines en villes; et l'on vit des troupeaux nombreux dans des contrées où il n'y avait auparavant que des animaux féroces. Les arts utiles sont les aînés des arts agréables; il faut donc nécessairement qu'ils les précèdent.

Louis XIV mérita l'immortalité pour avoir protégé les arts; la mémoire de l'électeur sera chère à ses derniers neveux, parce qu'il ne désespéra point de sa patrie. Les sciences doivent des statues à l'un, dont

la protection libérale servit à éclairer le monde; l'humanité doit des autels à l'autre, dont la magnanimité repeupla la terre. 1640-1688.

Mais le roi chassa les réformés de son royaume, et l'électeur les recueillit dans ses états: sur cet article le prince superstitieux et dur est bien inférieur au prince tolérant et charitable; la politique et l'humanité s'accordent à donner sur ce point une préférence entière aux vertus de l'électeur.

En fait de galanterie, de politesse, de générosité, de magnificence, la somptuosité française l'emporte sur la frugalité allemande: Louis XIV avait autant d'avance sur Frédéric Guillaume, que Lucullus en avait sur Mithridate.

L'un donna des subsides en foulant ses peuples; l'autre les reçut en soulageant les siens. En France Samuel Bernard fit banqueroute pour sauver le crédit de la couronne; dans la Marche, la banque des états paya malgré l'irruption des Suédois, le pillage des Autrichiens et le fléau de la peste.

Tous deux firent des traités et les rompirent, l'un par ambition, l'autre par nécessité; les princes puissans éludent l'esclavage de leur parole par une volonté libre et indépendante; les princes qui ont peu de forces manquent à leurs engagemens, parce qu'ils sont souvent obligés de céder aux conjonctures.

Le monarque se laissa gouverner vers la fin de son règne par sa maîtresse, et le héros par son épouse; l'amour-propre du genre humain serait trop humilié,

1640-1688. si la fragilité de ces demi-dieux ne nous apprenait pas qu'ils sont hommes comme nous.

Ils finirent tous deux en grands hommes comme ils avaient vécu, voyant les approches de la mort avec une fermeté inébranlable, quittant les plaisirs, la fortune, la gloire et la vie avec une indifférence stoïque; conduisant d'une main sure le gouvernail de l'état jusqu'au moment de leur mort; tournant leurs dernières pensées sur leurs peuples, qu'ils recommandèrent à leurs successeurs avec une tendresse paternelle; et ayant justifié par une vie pleine de gloire et de merveilles, le surnom de Grand qu'ils reçurent de leurs contemporains, et que la postérité leur confirme d'une commune voix.

FRÉDÉRIC III Électeur. 1688-1701. Frédéric III naquit à Königsberg en Prusse, le 12 de Juillet 1657, de Louise Henriette d'Orange première femme du Grand-Électeur. Il perdit de bonneheure sa mère, et l'électrice Dorothée lui donna des chagrins violens dans sa jeunesse; elle trouva le moyen d'aigrir l'esprit de Frédéric Guillaume contre ce fils du premier lit, qui était infirme, contrefait, et dont l'éducation avait été assez négligée. L'aigreur du père alla jusqu'au point, qu'il aurait vu sans regret passer sa succession à son second fils le prince Philippe.

On osa soupçonner l'électrice d'avoir tenté de se défaire par le poison de son beau-fils; mais comme on n'en apporte aucune preuve certaine, et que ce fait est avancé assez légèrement, il ne doit point

trouver place dans l'histoire; il ne faut pas souiller 1688-1701.
la mémoire des grands par de telles imputations, sans avoir en main la conviction de ces crimes.

Les faits justifient l'électrice: Frédéric III vécut; il épousa en 1679, en premières noces, Élisabeth Henriette fille de Guillaume VI landgrave de Hesse; il se remaria en 1684, après la mort de cette princesse, avec Sophie Charlotte fille du duc de Hanovre Erneste Auguste, et soeur de George, qui depuis devint roi d'Angleterre.

L'électrice Dorothée en voulait plutôt aux biens qu'à la vie de ce prince; on assûre que le Grand-Électeur s'était déterminé sur ses sollicitations à faire un testament, par lequel il partageait toutes les acquisitions qu'il avait faites pendant son règne entre ses enfans du second lit. Le parti autrichien se servit habilement de ce testament pour indisposer le nouvel électeur contre la France; l'empereur s'engagea d'annuller cette disposition paternelle, à condition que Frédéric III lui rendît le cercle de Schwibus. Nous verrons dans la suite de cette histoire, comment cette convention s'exécuta.

L'avénement de Frédéric III à la régence fut l'époque d'une nouvelle guerre; Louis XIV en fut l'auteur. Il demandait quelques bailliages du Palatinat, comme devant revenir à madame d'Orléans; il se plaignait de l'injure que les princes allemands lui avaient faite de se liguer à Augsbourg contre la France; il déclarait que son honneur était engagé à soutenir l'é-

1688-1701. lection que les chanoines de Cologne avaient faite du prince de Furstenberg, à laquelle l'empereur mettait opposition.

24 Septembre 1688. Cette déclaration de guerre fut soutenue par des armées. Le maréchal de Duras prit Worms, Philipsbourg et Mayence; le dauphin fit en personne les siéges de Manheim et de Frankenthal; presque tout le cours du Rhin passa en moins d'une campagne sous la domination française.

L'électeur, qui chargeait la France de tous les chagrins que sa belle-mère lui avait donnés, à cause qu'elle avait engagé Frédéric Guillaume par des raisons d'intérêt dans le parti de Louis XIV, était rempli d'une haine aveugle pour tout ce qui était français. Les partisans de l'empereur nourrissaient soigneusement ce prince dans cette disposition, dont il ne pouvait résulter pour eux que des avantages; ils la fomentaient encore en créant le fantôme de la monarchie universelle de Louis XIV avec lequel ils ensorcelaient la moitié de l'Europe; l'Allemagne fut souvent émue par cette machine puérile, et plongée dans des guerres qui lui étaient tout à fait étrangères; mais comme la trempe des meilleures armes vient enfin à s'émousser, ces argumens perdirent insensiblement la force de l'illusion, et les princes allemands comprirent que s'il y avait pour eux un despotisme à craindre, ce n'était pas celui de Louis XIV.

Dans ces temps-là le charme était encore dans sa première force, et il opéra avec efficace sur un esprit

préparé par ses préjugés à en recevoir favorablement l'impression; Frédéric III se crut donc obligé de secourir l'empereur; il envoya le général Schöning avec un corps considérable sur le Haut-Rhin; les Brandebourgeois s'emparèrent de Rhinbergue; l'électeur prit en personne le commandement de l'armée, et il mit le siége devant Bonn. Mayence se rendit aux alliés, les troupes qui avaient pris cette ville se joignirent à celles de l'électeur, et empêchèrent Boufflers de secourir Bonn; d'Asfeldt, qui en était gouverneur, rendit cette ville par capitulation le 12 d'Octobre.

1688-1701.

1689.

6 Mai 1689.

L'électeur fit encore la campagne suivante, et continua de fournir des secours considérables aux alliés contre la France; le prince d'Orange ne commanda point cette année l'armée des alliés en Flandre; son ambition l'occupait ailleurs, comme nous l'allons dire, d'objets qui lui étaient plus personnels.

Depuis la mort de Cromwel, son fils Richard plus philosophe que politique, ayant renoncé à la puissance que le protecteur lui avait laissée par son usurpation, les Anglais appelèrent d'une commune voix Charles II au trône de son père. Après sa mort, Jacques II lui succéda. Guillaume stadhouder de Hollande, qui avait épousé sa fille aînée nommée Marie, profita de l'indisposition de la nation anglaise contre son roi, dont le crime principal était d'être catholique. Il s'était formé de longue main en Angleterre un parti considérable contre ce prince; ce parti éclata peu de temps après la mort du Grand-Électeur, et

1688-1701. ce fut alors que le prince d'Orange entreprit de dé-
1688. trôner son beau-père, et ne voulut devoir qu'à ses armes ce que ses intrigues tardaient trop à lui procurer. Un juif d'Amsterdam nommé Schwartzau lui prêta deux millions pour cette expédition, en lui disant: „Si vous êtes heureux, je sais que vous me les „rendrez; si vous êtes malheureux, je consens de les „perdre".

1688. Guillaume passa avec cette somme en Angleterre, détrôna le roi Jacques, battit le parti des opposans, et devint en quelque façon souverain légitime de ces trois royaumes par l'approbation du peuple qui sembla autoriser son usurpation. Jacques, qui n'avait pu se faire considérer sur le trône, ni régner sur une nation dont il devait respecter les priviléges, laissa échapper le sceptre de ses mains, et poursuivi par ses propres enfans qui lui avaient arraché la couronne, il se réfugia en France où sa dignité et ses malheurs ne purent le faire estimer.

1691. Le nouveau roi d'Angleterre prit le commandement de l'armée des alliés; il gouvernait l'Europe par ses intrigues, en excitant la jalousie de tous les princes contre la puissance de Louis XIV qu'il haïssait. Le monde était armé et en guerre, pour lui conserver le despotisme avec lequel il gouvernait les Provinces-Unies, qu'il aurait perdues en temps de paix; on l'appelait le roi de Hollande et le stadhouder d'Angleterre. Malheureux à la guerre où il fut presque toujours battu, fécond en ressources, et vigilant à ré-

parer ses pertes, c'était l'hydre de la fable qui se reproduisait sans cesse; il était aussi respecté de ses ennemis après ses défaites, que Louis XIV l'était après ses victoires. 1688-1701.

Il eut une entrevue avec l'électeur au sujet des intérêts politiques du temps. Le caractère de chacun de ces deux princes était trop différent, pour qu'il résultât quelque chose d'important de leurs délibérations. Guillaume était froid, simple dans ses moeurs, et rempli de choses solides; Frédéric III était impatient, préoccupé de sa grandeur, réglant ses moindres actions sur l'exact compas du cérémonial, et sur les nuances des dignités: un fauteuil et une chaise à dos pensèrent brouiller ces princes pour jamais. Cependant quinze mille Brandebourgeois joignirent l'armée de Flandre, que le roi Guillaume commandait, et l'électeur envoya un autre secours considérable à l'empereur contre les infidèles; ces troupes se distinguèrent à la bataille de Salankemen, que le prince Eugène gagna sur les Turcs. 1690. 1691. 19 Août.

Le roi Guillaume, ou moins heureux ou moins habile, perdit en Flandre les batailles de Leuze et de Landen. 3 Août 1692. 19 Juillet 1693.

Le duc Erneste Auguste de Hanovre, beau-père de Frédéric III fournit de son côté à l'empereur un corps de six mille hommes pour la guerre de Hongrie, et en récompense de ce secours il obtint la dignité électorale. La création de ce neuvième électorat rencontra beaucoup d'oppositions dans l'empire; il ne se 1692.

1688-1701. trouva que les électeurs de Brandebourg et de Saxe qui l'appuyèrent; mais l'empereur qui avait besoin de secours réels, ne crut pas les acheter trop cher en les payant par des titres frivoles.

Il semblait que cette époque favorisât l'ambition des princes de l'Europe. A peu près dans le même temps que le prince d'Orange mit la couronne d'Angleterre sur sa tête, Erneste duc de Hanovre devint électeur, Auguste électeur de Saxe se frayait le chemin au trône de Pologne, et Frédéric III roulait déjà dans sa tête le projet de sa royauté.

Comme c'est une des actions principales de la vie de ce prince, que cet événement est des plus importans pour la maison de Brandebourg, et qu'il sert de noeud à la politique de Frédéric III, il est nécessaire que nous exposions ici ce qui y donna lieu, par quels moyens on l'exécuta, et tous les détails qui influèrent sur ce projet et sur cette négociation.

L'ambition de Frédéric III se trouvait resserrée, tant par son état que par ses possessions: sa faiblesse ne lui permettait pas de s'agrandir aux dépens de ses voisins, aussi forts et aussi puissans que lui; il ne restait de ressources à ce prince que l'enflure des titres pour suppléer à l'intrinsèque de la puissance; et par ces raisons tous ses voeux se tournèrent du côté de la royauté.

On trouve dans les archives un mémoire raisonné, qu'on attribue au père Vota jésuite; il roule sur le choix des titres de roi des Vandales ou de roi de

Prusse, et sur les avantages que la maison de Brandebourg retirera de sa royauté; on crut même que c'était ce jésuite, qui avait inspiré à Frédéric III l'idée de cette nouvelle dignité. On s'abuse d'autant plus que sa société ne pouvait prendre aucun intérêt à l'agrandissement d'un prince protestant; il est plus naturel de croire, que l'élévation du prince d'Orange et les espérances d'Auguste de Saxe avaient donné de la jalousie à Frédéric III et excité en lui l'émulation de se placer sur un trône à leur exemple. On se trompe toujours, si l'on cherche hors des passions et du coeur humain les principes des actions des hommes. 1688-1701.

Ce projet était si difficile dans son exécution, qu'il parut chimérique au conseil de l'électeur. Ses ministres Dankelmann et Fuchs se récriaient sur la frivolité de l'objet, sur les obstacles insurmontables qu'ils prévoyaient à le faire réussir, sur le peu d'utilité qu'on devait s'en promettre, et sur la pesanteur du fardeau dont on se chargeait par une dignité onéreuse à soutenir, qui dans le fond ne rapporterait que de vains honneurs; mais toutes ces raisons ne purent rien sur l'esprit d'un prince amoureux de ses idées, jaloux de ses voisins, et avide de grandeur et de magnificence.

Dankelmann data sa disgrace de ce jour; il fut envoyé à Spandaw dans la suite du temps, pour avoir dit son sentiment avec hardiesse, et pour avoir montré la vérité avec trop peu d'adoucissement à une cour corrompue par la flatterie, et contredit un prince vain

1688-1701. dans les projets de sa grandeur. Heureux sont les princes, dont les oreilles moins délicates aiment la vérité, lors même qu'elle est prodiguée par des bouches indiscrètes! mais c'est un effort de vertu dont peu d'hommes sont capables.

À la faveur de Dankelmann succéda un jeune courtisan, qui n'avait de mérite qu'une connaissance parfaite des goûts de son maître; c'était le baron de Colbe, depuis comte de Wartenberg. Sans avoir ces qualités brillantes qui enlèvent les suffrages, il possédait l'art de la cour, qui est celui de l'assiduité, de la flatterie, et en un mot de la bassesse; il entra aveuglement dans les vues de son maître, persuadé que servir ses passions c'était affermir sa fortune particulière.

Colbe n'était pas assez simple pour ne pas s'apercevoir, qu'il avait besoin d'un guide habile dans sa nouvelle carrière; d'Ilgen secrétaire dans le bureau des affaires étrangères gagna sa confiance, et le dirigea avec tant de sagesse que Colbe fut déclaré premier ministre, et qu'il fut mis à la tête du département des affaires étrangères.

Frédéric III n'était en effet flatté que par les dehors de la royauté, par le faste de la représentation, et par un certain travers de l'amour-propre qui se plait à faire sentir aux autres leur infériorité. Ce qui fut dans son origine l'ouvrage de la vanité, se trouva dans la suite un chef-d'oeuvre de politique; la royauté tira la maison de Brandebourg de ce joug de servi-

tude, où la maison d'Autriche tenait alors tous les princes d'Allemagne. C'était une amorce que Frédéric III jetait à toute sa postérité, et par laquelle il semblait lui dire: „Je vous ai acquis un titre, rendez-vous en digne; j'ai jeté les fondemens de votre „grandeur, c'est à vous d'achever l'ouvrage". Il employa toutes les ressources de l'intrigue, et fit jouer tous les ressorts de la politique pour conduire son projet jusqu'à sa maturité. C'était un préalable dans cette affaire, de s'assûrer des bonnes dispositions de l'empereur; son approbation entraînait les suffrages de tout le corps germanique. Pour prévenir favorablement l'esprit de ce prince, l'électeur lui remit le cercle de Schwibus, et se contenta de l'expectative qu'on lui donna sur la principauté de Frise et la baronie de Limbourg, sur lesquelles la maison électorale avait d'ailleurs des droits incontestables. Par les mêmes principes les troupes brandebourgeoises servirent dans les armées impériales en Flandre, sur le Rhin et en Hongrie; les intérêts de l'électeur, qui n'avait directement ni indirectement part à ces guerres, auraient été plutôt d'observer une exácte neutralité. Quoique Frédéric III eût préparé tous les moyens qui devaient mettre la dignité royale dans sa maison, il ne pouvait pas poursuivre ce dessein en le brusquant, et il fallait attendre que les conjonctures le favorisassent. Nous verrons dans la suite comment tous les événemens concoururent à lui en faciliter l'exécution.

1688-1701.

20 Décembre 1694.

1688-1701. Pendant que l'Europe était déchirée par des guerres violentes, il accommoda, à l'exemple de son père, les ducs de Mecklenbourg-Schwerin et de Strelitz, qui avaient entre eux des démêlés touchant la succession.

1 Juillet 1694. Il fonda l'université de Halle, et y attira d'habiles professeurs; et afin de faciliter le commerce que

1696. cette ville fait de ses sels, il fit construire de belles écluses sur la Sale, qui la rendirent plus navigable.

Berlin vit alors une ambassade qui parut d'autant plus extraordinaire, qu'un nommé Lefort représentait l'ambassadeur moscovite, et qu'il avait à sa suite le czar Pierre Alexiewitz.

Ce jeune prince s'était aperçu à force de génie, qu'il était un barbare, et que sa nation était sauvage. Il sortit alors pour la première fois de ses états, ayant formé le noble projet de s'instruire, et de rapporter dans le sein de sa patrie les lumières de la raison et l'industrie qui lui manquaient. La nature avait fait de ce prince un grand homme, mais un défaut total d'éducation l'avait laissé sauvage; de là résultait sans cesse dans sa conduite un mélange extraordinaire d'actions véritablement grandes et de singularités, de reparties spirituelles et de manières grossières, de desseins salutaires et de vengeances cruelles; il se plaignait lui-même de ce que parvenant à policer sa nation, il ne pouvait encore dompter sa propre férocité. En morale c'était un phénomène bizarre, qui inspirait l'admiration et l'horreur; pour ses

sujets c'était un orage, dont la foudre abattait les arbres et les clochers, et dont la pluie rendait les contrées fécondes. De Berlin il se rendit en Hollande, et de là en Angleterre. 1688-1701.

L'Europe s'acheminait dès-lors à grands pas vers la paix générale; les alliés étaient rebutés du mauvais succès de leurs armes, et Louis XIV qui voyait Charles II roi d'Espagne sur son déclin et d'un tempérament à ne pas promettre une longue vie, se prêta facilement à la paix. Quoiqu'il rendît ses conquêtes presque sans restriction, il sacrifia ces avantages passagers à des desseins plus durables; il avait besoin de la paix pour faire les préparatifs d'une guerre, dont l'objet était de la dernière importance pour la maison de Bourbon. La paix fut conclue à Ryswick; et l'électeur, qui n'avait concouru à cette guerre que par complaisance, n'en retira non plus aucun avantage. 30 Octobre 1697.

Dans le nord Auguste de Saxe obtint la couronne de Pologne par une seconde élection, qui l'emporta sur celle du prince de Conti, par les soins de Flemming son ministre et son général, par l'approche de ses troupes, et par ses libéralités réelles plus efficaces que les magnifiques promesses du cardinal de Polignac. Le nouveau roi de Pologne s'était épuisé par ses dépenses, ce qui l'obligea de vendre à Frédéric III l'advocatie de l'abbaye de Quedlinbourg et du Pétersberg de Halle. 1697. Décembre 1697. Mars 1698.

L'électeur profita des troubles de la Pologne, et s'empara d'Elbing pour se rembourser d'une somme Novembre 1698.

1688-1701. que les Polonais lui devaient; on moyenna un accommodement, par lequel les Polonais lui engagèrent une couronne et des bijoux russes, qui sont encore conservés à Königsberg. Après quoi l'électeur fit évacuer la ville, et conserva du consentement de la république la possession du territoire d'Elbing.

L'Europe ne tarda pas à être agitée par des troubles nouveaux au commencement de ce siècle, à cause de la succession de Charles II roi d'Espagne, qui vint Novembre 1700. à mourir; la maison de Bourbon et celle d'Autriche se la disputaient.

On avait essayé de prévenir les guerres sanglantes auxquelles cette succession devait donner lieu.

Louis XIV était convenu d'abord d'un traité de 11 Octobre 1698. partage avec les puissances maritimes; Charles II indigné de ce traité, avait institué par un testament le jeune prince électoral de Bavière son neveu héritier de tous ses états. Mais toutes les espérances furent trompées, le prince de Bavière mourut; on fit un 25 Mars 1700. second traité de partage, qui n'eut pas plus lieu que le premier; le destin de l'Europe était d'avoir la guerre *).

L'empereur protestait contre tout partage; il soutenait l'indivisibilité de la monarchie espagnole, et prétendait qu'étant d'une même maison divisée en deux branches, elles avaient droit de succéder l'une à l'autre, celle d'Espagne à celle d'Autriche, et celle

*) Voir: *Du Mont*, Corps universel. VII. 2, p. 442, 477.

d'Autriche à celle d'Espagne. L'empereur Léopold et 1688-1701.
Louis XIV étaient au même dégré: tous deux petits-fils de Philippe III, tous deux avaient épousé des filles de Philippe IV. Le droit d'aînesse était dans la maison de Bourbon, et Louis XIV fondait principalement ses droits sur ce fameux testament de Charles II que le cardinal Portocarrero et son confesseur 2 Octobre
lui firent signer agonisant et d'une main tremblante; 1700.
ce testament changea la face de l'Europe.

Louis XIV céda ses droits au second de ses fils Philippe d'Anjou, espérant d'aplanir, par le choix de ce prince éloigné du trône de France, les difficultés et les obstacles que la jalousie de l'Europe pourrait porter à sa grandeur. Philippe passa en Espagne; il fut reconnu roi par tous les princes, à l'exception de l'empereur Joseph.

Au commencement de cette guerre la France était au comble de sa grandeur, elle se voyait victorieuse de tous ses ennemis; la paix de Ryswick faisait l'éloge de sa modération; Louis XIV déployait dans l'univers entier sa splendeur et sa magnificence; il était craint et respecté. La France était comme un athlète préparé seul au combat, qui entrait dans une lice où il ne paraissait encore aucun adversaire; rien n'était épargné pour les préparatifs des armemens de mer et de terre également nombreux. Dans ses plus violens efforts cette monarchie entretint quatre cents mille combattans, mais les grands généraux étaient morts, et il se trouva, avant que le mérite de Vil-

1688-1701. lars se fût fait connaître, que la France avait huit cents mille bras, mais point de tête; tant il est vrai de dire que la fortune des états ne dépend souvent que d'un seul homme!

La maison d'Autriche était bien éloignée de se trouver dans une situation aussi heureuse; elle était presque épuisée par les guerres continuelles qu'elle avait soutenues; son gouvernement était dans la langueur et dans la faiblesse, et cette puissance jointe au corps germanique ne pouvait rien sans le secours des Hollandais et des Anglais; mais avec moins de ressources et de troupes que la France, elle avait à la tête de ses armées le prince Eugène de Savoie.

Le roi Guillaume, qui gouvernait l'Angleterre et la Hollande, était dans l'engourdissement de la surprise en apprenant la mort de Charles II, et il reconnut le duc d'Anjou roi d'Espagne par une espèce de précipitation; mais dès que la réflexion l'eut ramené à son flegme naturel, il se déclara pour la maison d'Autriche, parce que la nation anglaise le voulait, et que son intérêt semblait le demander.

Le nord était lui-même plongé dans la guerre que Charles XII portait en Danemark. La jeunesse de ce prince avait inspiré à ses voisins l'audace de l'attaquer; mais ils trouvèrent un héros qui joignait un courage impétueux à des vengeances implacables.

Frédéric III qui était en paix, prit part à la
7 Septembre grande alliance qui se formait contre Louis XIV, dont
1701. le roi Guillaume était l'âme, et l'archiduc d'Autriche

le prétexte. Il prit des subsides afin de soulager la 1688-1701.
prodigalité de sa magnificence, et il crut que les secours qu'il fournissait aux alliés lui frayeraient le chemin à la royauté. Par un effet étonnant des contradictions auxquelles l'esprit humain est sujet, ce prince qui avait l'âme si fière et si vaine, s'abaissait à se mettre aux aumônes de princes qu'il ne regardait que comme ses égaux. Toutes les offres que lui fit la France, pour le détacher des alliés, furent inutiles; ses engagemens étaient pris, et il se trouvait lié par des subsides, par son inclination et par ses 20 Janvier
espérances. 1702.

Ce fut dans ces conjonctures que se négocia à
Vienne le traité de la couronne, par lequel l'empe- 16 Novembre
reur s'engagea de reconnaître Frédéric III roi de 1700.
Prusse, moyennant qu'il lui fournît un secours de dix mille hommes à ses dépens pendant le cours de toute cette guerre, qu'il entretînt une compagnie de garnison à Philipsbourg, qu'il fût toujours de concert avec l'empereur dans toutes les affaires de l'empire, que sa royauté n'altérât en rien les obligations de ses états d'Allemagne, qu'il renonçât au subside que la maison d'Autriche lui devait, et qu'il promît de donner sa voix pour l'élection des enfans mâles de l'empereur Joseph, „à moins qu'il n'y eût des raisons „graves et indispensables qui obligeassent les électeurs d'élire un empereur d'une autre maison"*).

*) Voir: *Du Mont*, Corps universel. Supplém. VII. 1, p. 461.

1688-1701. Ce traité fut signé et ratifié; Rome cria, et Varsovie se tut; l'ordre teutonique protesta contre cet acte, et osa révendiquer la Prusse. Le roi d'Angleterre, qui ne cherchait que des ennemis à la France, les achetait à tout prix; il avait besoin des secours de l'électeur dans la grande alliance, et il fut des premiers à le reconnaître. Le roi Auguste, qui affermissait sa couronne sur sa tête, y souscrivit; le Danemark, qui ne craignait et n'enviait que la Suède, s'y prêta facilement. Charles XII qui soutenait une guerre difficile, ne crut pas qu'il lui convînt de chicaner sur un titre pour augmenter le nombre de ses ennemis; et l'empire fut entraîné par l'empereur comme on l'avait prévu.

Ainsi se termina cette grande affaire, qui avait trouvé de l'opposition dans le conseil de l'électeur, dans les cours étrangères, chez les amis comme chez les ennemis; à laquelle il fallut une complication de circonstances aussi extraordinaires pour qu'elle pût réussir; qu'on avait traitée de chimérique, et dont on prit bientôt une opinion différente. Le prince Eugène dit en l'apprenant, „que l'empereur devrait „faire pendre les ministres qui lui avaient donné un „conseil aussi perfide".

18 Janvier 1701. FRÉDÉRIC I ROI. 1701-1713.

Le couronnement se fit l'année suivante; le roi que nous appellerons désormais Frédéric I, se rendit en Prusse, et dans la cérémonie du sacre on observa qu'il se mit lui-même la couronne sur la tête; il créa en mémoire de cet événement l'ordre des chevaliers de l'aigle noir.

Le public ne pouvait cependant pas revenir de la 1701-1713.
prévention dans laquelle il était contre cette royauté; le bon sens du vulgaire désirait une augmentation de puissance avec une augmentation de dignité. Ceux qui n'étaient pas peuple pensaient de même; il échappa à l'électrice de dire à quelqu'une de ses femmes, „qu'elle était au désespoir d'aller jouer en Prusse la „reine du théâtre vis-à-vis de son Ésope". Elle écrivit à Leibnitz: „Ne croyez pas que je préfère ces „grandeurs et ces couronnes dont on fait ici tant de „cas, aux charmes des entretiens philosophiques que „nous avons eus à Charlottenbourg".

Aux pressantes sollicitations de cette princesse, se forma à Berlin l'académie royale des sciences, dont 11 Juillet
Leibnitz fut le chef. On persuada à Frédéric I qu'il 1700.
convenait à sa royauté d'avoir une académie, comme on fait accroire à un nouveau noble qu'il est séant d'entretenir une meute; on se propose de parler en son lieu de cette académie avec plus d'étendue.

Le roi s'abandonna après son couronnement au penchant qu'il avait aux cérémonies et à la magnificence, sans plus y mettre de bornes; à son retour de Prusse il fit une entrée superbe à Berlin.

Pendant le divertissement de ces fêtes et de ces célébrités, on apprit que Charles XII cet Alexandre du nord, qui aurait ressemblé en tout au roi de Macédoine s'il eût eu sa fortune, venait de remporter sur les Saxons auprès de Riga une victoire complète. 18 Juillet
Le roi de Danemark et le czar avaient attaqué (comme 1701.

1701-1713. on l'a dit) ce jeune héros, l'un en Norwège et l'au-
18 Août 1700. tre en Livonie. Charles XII força dans sa capitale le monarque danois à faire la paix; de là il passa avec huit mille Suédois en Livonie, défit quatre-vingts
30 Novembre 1700. mille Russes auprès de Narva, et battit trente mille Saxons au passage de la Dwina.

La fuite des Saxons les entraîna vers les frontières de la Prusse; Frédéric I en fut d'autant plus inquiet, que la plus grande partie de ses troupes servait dans les armées impériales, et que la guerre s'approchait de son nouveau royaume. Charles XII promit cependant la neutralité pour la Prusse, en considération de l'intercession de l'empereur, de l'Angleterre et de la Hollande.

Ces années étaient l'époque des triomphes du roi de Suède; il disposait en souverain de la Pologne; ses négociations étaient des ordres, et ses batailles des victoires. Mais ces victoires, toutes brillantes qu'elles étaient, consumaient les vainqueurs, et obligeaient le héros à renouveler souvent ses armées. Un transport de troupes suédoises se rendit en Poméranie, Berlin en prit l'alarme; ces troupes n'en traversèrent pas moins l'électorat, et se rendirent en Pologne, lieu de leur destination.

Le roi leva huit mille hommes de nouvelles troupes. Au lieu de les employer à la sûreté de ses états, il les envoya en Flandre à l'armée des alliés; il se rendit lui-même au pays de Clèves, pour recueillir l'héritage de Guillaume d'Orange roi d'Angleterre,

au trône duquel Anne seconde fille du roi Jacques 1701-1713.
succéda.

Les droits de Frédéric I se fondaient sur le testament de Frédéric Henri d'Orange, qui avait substitué ses biens, au cas d'extinction des mâles, à sa fille épouse du Grand-Électeur. Le roi Guillaume laissa un testament tout contraire en faveur du prince Frison de Nassau, dont les États-Généraux devaient être les exécuteurs. Les biens de la succession consistaient dans la principauté d'Orange, de Meurs, et dans différentes seigneuries et fonds de terre situés en Hollande et en Zélande *).

Frédéric I menaçait de retirer ses troupes de la Flandre, si on ne lui rendait justice; cette menace persuada aux Hollandais que ses droits étaient légitimes. On parvint cependant à régler les conditions d'un accord
provisionnel, qui partageait l'héritage en deux parties 1706.
égales; un gros diamant fut d'abord remis à Frédéric I, et il consentit à laisser ses troupes en Flandre. Louis XIV mit le prince de Conti en possession d'Orange; le roi s'en trouva grièvement offensé; il augmenta son armée, et prit même des troupes de Gotha et de Wolfenbuttel à son service; il déclara peu après la guerre à la France, à cause que l'armée de Boufflers avait commis quelques excès dans le pays de Clèves.

*) Voir: Les testamens des illustres princes d'Orange depuis Philibert de Châlon jusqu'à Guillaume III, roi de la Grande-Bretagne. La Haye 1702.

1701-1713. Louis XIV ne s'aperçut pas qu'il eût un ennemi de plus; et le nouveau roi fit en cela beaucoup pour sa passion, mais rien pour ses intérêts. Il manifestait sa haine pour la France dans toutes les occasions; il obligea le duc Antoine Ulrich de Wolfenbuttel à renoncer aux engagemens qu'il avait pris avec Louis XIV après que les ducs de Hanovre et de Zelle eurent dissipé les troupes qu'il entretenait au moyen des subsides français.

Dans ce temps l'Angleterre faisait des efforts prodigieux pour la maison d'Autriche; ses flottes trans-
1705. portèrent l'archiduc Charles, qui depuis devint empereur, dans le royaume d'Espagne, qu'une armée anglaise devait aider à lui conquérir; l'enthousiasme de l'Europe pour la maison d'Autriche surpassait tout ce qu'on en peut imaginer.

Tant que dura la guerre de succession, les troupes prussiennes soutinrent avec éclat la réputation qu'elles avaient acquise sous le Grand-Électeur; el-
15 Juin 1702. les prirent Kaiserswerth près du Rhin, et dans cette
20 Septembre 1703. action de Hochstedt, où Villars surprit et battit Styrum, le prince d'Anhalt fit une belle retraite avec les huit mille Prussiens qu'il commandait. Je lui ai ouï dire que, lorsqu'il s'aperçut de la confusion et de la fuite des Autrichiens, il forma un quarré de ses troupes, et traversa une grande plaine en bon ordre jusqu'à un bois, qu'il gagna vers la nuit, sans que la cavalerie française osât l'entamer.

Le succès des troupes prussiennes sur le Rhin, et

leur bonne conduite en Souabe, ne rassûrèrent pas 1701-1713.
Frédéric I contre l'appréhension que lui donnait le voisinage des Suédois; rien ne leur résistait alors. Le génie de Pierre I, la magnificence d'Auguste, étaient impuissans contre la fortune de Charles XII; ce héros était à la fois plus valeureux que le czar, et plus vigilant que le roi de Pologne. Pierre préférait la ruse à l'audace; Auguste, les plaisirs aux travaux; et Charles, l'amour de la gloire à la possession du monde entier. Les Saxons étaient souvent surpris ou battus; les Moscovites avaient appris à leurs dépens l'art de se retirer à propos; ils ne faisaient qu'une guerre d'incursions. Les armées suédoises étaient seules jusqu'alors assaillantes et victorieuses; mais Charles XII dont l'inflexible opiniâtreté ne mollissait jamais, ne savait exécuter ses projets que par la force; il voulait assujettir les événemens comme il domptait ses ennemis. Le czar et le roi de Pologne suppléaient à cet enthousiasme de valeur par les intrigues du cabinet; ils réveillaient la jalousie de l'Europe, et suscitaient l'envie contre le bonheur d'un jeune prince ambitieux, implacable dans ses haines, et qui ne savait se venger des rois ses ennemis qu'en les détrônant.

Ces intrigues n'empêchèrent pas Frédéric I qui n'avait point de troupes à sa disposition, de conclure une alliance défensive avec Charles XII qui avait une armée victorieuse dans le voisinage. Frédéric I et Stanislas reconnurent réciproquement leur royauté;

1701-1713. ce traité ne dura qu'autant que la fortune de Charles XII ne se démentit point.

Quoique cette alliance dût rassûrer le roi, il fournit toutes ses places de la Prusse de garnisons suffisantes, et il envoya de nouveaux secours à l'armée alliée en Souabe.

Ce fut dans cette province que les Prussiens eurent une part considérable au gain de la fameuse bataille de Hochstedt; ils étaient à la droite sous les ordres du prince d'Anhalt, et de ce corps d'armée que le prince Eugène commandait. À la première attaque la cavalerie et l'infanterie impériales plièrent devant les Français et les Bavarois, mais les Prussiens soutinrent le choc et enfoncèrent les ennemis. Le prince Eugène vint se mettre à leur tête; piqué de la mauvaise manoeuvre des Autrichiens il dit qu'il voulait combattre avec de braves gens, et non pas avec des troupes qui lâchaient le pied; c'est un fait connu que lord Marlborough prit vingt-sept bataillons et quatre régimens de dragons prisonniers dans le village de Blenheim, et que le gain de cette bataille fit perdre aux Français la Bavière et la Souabe.

13 Août 1704.

Lord Marlborough se rendit à Berlin, après avoir terminé cette glorieuse campagne, pour disposer Frédéric I à l'envoi d'un corps de ses troupes en Italie. Cet Anglais, qui avait jugé des projets de Charles XII en voyant une carte géographique étendue sur sa table, pénétra facilement le caractère de Frédéric I en jetant un regard sur sa cour. Il était rem-

pli de soumission et de souplesse devant ce prince; 1701-1713.
il flattait adroitement sa vanité, et s'empressait à lui présenter l'aiguière lorsqu'il se levait de table. Frédéric ne put lui résister, et il accorda aux flatteries du courtisan ce qu'il aurait peut-être refusé au mérite du grand capitaine et à l'habileté du profond politique. 1705.
Le fruit de cette négociation fut, que le Prince d'Anhalt marcha en Italie à la tête de huit mille hommes.

La mort de la reine Sophie Charlotte mit alors 1705.
toute la cour en deuil. C'était une princesse d'un mérite distingué, qui joignait tous les appas de son sexe aux grâces de l'esprit et aux lumières de la raison; elle avait voyagé dans sa jeunesse en Italie et en France sous la conduite de ses parens; on la destinait pour le trône de France. Louis XIV fut touché de sa beauté, mais des raisons de politique firent échouer son mariage avec le duc de Bourgogne. Cette princesse amena en Prusse l'esprit de société, la vraie politesse, et l'amour des arts et des sciences. Elle fonda, comme on l'a dit plus haut, l'académie royale, elle appela Leibnitz et beaucoup d'autres savans à sa cour. Sa curiosité voulait saisir les premiers principes des choses; Leibnitz, qu'elle pressait un jour sur ce sujet, lui dit: „Madame, il n'y a pas moyen de „vous contenter; vous voulez savoir le pourquoi du „pourquoi". Charlottenbourg était le rendez-vous des gens de goût; toutes sortes de divertissemens et de fêtes variées à l'infini rendaient ce séjour délicieux et cette cour brillante.

1701-1713. Sophie Charlotte avait l'âme forte; sa religion était épurée, son humeur douce, son esprit orné de la lecture de tous les bons livres français et italiens. Elle mourut à Hanovre dans le sein de sa famille; on voulut introduire un ministre réformé dans son appartement; „Laissez-moi mourir (lui dit-elle) sans „disputer". Une dame d'honneur qu'elle aimait beaucoup fondait en larmes: „Ne me plaignez pas (re-„prit-elle), car je vais à présent satisfaire ma curio-„sité sur les principes des choses que Leibnitz n'a „jamais pu m'expliquer, sur l'espace, sur l'infini, sur „l'être et sur le néant; et je prépare au roi mon „époux le spectacle d'une pompe funèbre, où il aura „une nouvelle occasion de déployer sa magnificence". Elle recommanda en mourant à l'électeur son frère les savans qu'elle avait protégés, et les arts qu'elle avait cultivés. Frédéric I se consola, par la cérémonie de ses obsèques, de la perte d'une épouse qu'il n'aurait jamais pu assez regretter *).

En Italie la guerre commençait à devenir plus
16 Août 1705. vive; les Prussiens, que lord Marlborough y avait fait marcher, furent battus à Cassano avec le prince
18 Avril 1706. Eugène, et à Calcinato lorsque le général Revenklau qui les commandait, y fut surpris par le grand-prieur de Vendôme.

Le prince Eugène pouvait être battu, mais il sa-

*) Voir: *Ermann*, Mémoires pour servir à l'histoire de Sophie Charlotte, reine de Prusse. Berlin 1801.

vait réparer ses pertes en grand-homme; et l'échec 1701-1713.
de Cassano fut bientôt oublié par le gain de la fameuse bataille de Turin, auquel les Prussiens eurent 7 Septembre 1706.
une part principale.

Quoique le duc d'Orléans proposât aux Français de sortir de leurs retranchemens, son avis ne fut point suivi; la Feuillade et Marsin avaient des ordres de la cour qui portaient, à ce qu'on assûre, de ne point hasarder de bataille; celle de Hochstedt avait intimidé le conseil de Louis XIV.

Les Français, qui auraient été du double supérieurs aux alliés s'ils les avaient attaqués hors de leurs retranchemens, leur furent inférieurs partout, à cause que les quartiers différens qu'ils avaient à défendre étaient d'une étendue immense, et de plus séparés par la Doire.

Les Prussiens, qui avaient l'aile gauche de l'armée des alliés, attaquèrent la droite du retranchement français qui s'appuyait à la Doire; le prince d'Anhalt était déjà au bord du fossé, et la résistance des ennemis ralentissait la vigueur de son attaque, lorsque trois grenadiers se glissèrent le long de la Doire, et tournèrent le retranchement par un endroit où il n'était pas bien appuyé à cette rivière. Tout d'un coup une voix s'entendit dans l'armée française: Nous sommes coupés. Elle abandonne son poste, prend la fuite, et en même temps le prince d'Anhalt escalade le retranchement et gagne la bataille. Le prince Eugène en fit un compliment au roi; l'éloge de ses troupes de-

1701-1713. vait lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il partait d'un prince qui devait bien s'y connaître.

Frédéric I fit pendant cette guerre quelques acquisitions pacifiques: il acheta le comté de Tecklenburg
1707. en Westphalie du comte de Solms-Braunfels; et madame de Némours, qui était en possession de la principauté de Neufchatel, venant de mourir, le conseil d'état de Neufchatel prit la régence, et élut quelques uns de ses membres pour juger des prétentions que le roi de Prusse formait d'un côté, et tous les parens de la maison de Longueville d'un autre. La princi-
1707. pauté de Neufchatel fut adjugée au roi, comme ayant les meilleurs droits en qualité d'héritier de la maison d'Orange. Louis XIV s'éleva contre cette sentence, mais il avait de si grands intérêts à discuter, qu'ils firent évanouir devant eux ces petits litiges, et la souveraineté de Neufchatel fut assûrée à la maison royale par la paix d'Utrecht.

Charles XII était parvenu alors au plus haut période de ses prospérités; il avait détrôné Auguste de Pologne, et lui avait prescrit les loix d'une paix dure
24 Septembre 1706. à Altrannstädt au milieu de la Saxe. Le roi voulait disposer le roi de Suède à quitter la Saxe; il lui envoya son grand-maréchal Printz, pour le prier de ne point troubler la paix de l'Allemagne par le séjour qu'il y faisait avec ses troupes.

Charles XII qui avait d'ailleurs le dessein de quitter les états d'un prince qu'il avait mis aux abois, pour renouveler la même scène avec le czar à Mos-

cou, trouva mauvais que Printz lui fit de pareilles propositions, et lui demanda ironiquement, si les troupes prussiennes étaient aussi bonnes que les brandebourgeoises? „Oui, Sire (lui répondit l'envoyé), „elles sont encore composées de ces vieux soldats „qui se trouvèrent à Fehrbellin“. 1701-1713.

Charles XII obligea l'empereur, en passant par la Silésie, à restituer cent vingt-cinq églises aux protestans de ce duché; le pape en murmura, et n'épargna pas les protestations et les plaintes. Joseph lui répondit, „que si le roi de Suède lui eut proposé de se faire luthérien lui-même, il ne savait „pas trop ce qui en serait arrivé“.

Ces mêmes Suédois, qui faisaient alors la terreur du nord, rétablirent avec les Prussiens et les Hanovriens dans la ville de Hambourg, le calme, qu'une sédition populaire avait troublé. Frédéric I y envoya quatre mille hommes pour soutenir les prérogatives des échevins et des syndics: il eut quelques démêlés avec ceux de Cologne, à cause que la populace de cette ville avait enfoncé les portes du résident prussien, qui tenait une chapelle réformée dans sa maison. Le roi fit arrêter des marchandises des négocians de cette ville, qui descendaient le Rhin et passaient par Wesel; et il menaça d'interdire le culte catholique dans ses états, comme il en avait usé lorsque l'électeur palatin avait persécuté les protestans du Palatinat. La crainte de ces représailles fit rentrer la ville de Cologne dans son devoir, et lui ap-

1701-1713. prit que la tolérance est une vertu dont il est quelquefois dangereux de s'écarter.

La cour de Frédéric I était alors pleine d'intrigues; l'esprit de ce prince était flottant entre les cabales de ses favoris, comme une mer agitée par des vents différens. Ceux qui l'approchaient de plus près n'avaient que peu de génie; leurs artifices étaient grossiers, et leur manége peu adroit. Tous se haïssaient, et brûlaient en secret du désir de se supplanter; s'ils s'accordaient, ce n'était que sur une égale disposition de s'enrichir aux dépens de leur maître. Le prince-royal avait peine à cacher le mécontentement qu'il avait de leur conduite.

Les marques de sa mauvaise volonté leur suggérèrent le dessein d'affermir leur crédit par un nouvel appui; ils persuadèrent au roi de passer à de troisièmes noces, quoiqu'il fût infirme, qu'il ne vécût que par l'art des médecins, et qu'il chicanât par un reste de tempérament un souffle de vie qu'il allait perdre. Le maréchal de Biberstein se chargea de cette intrigue; il représenta au roi, que le prince-royal n'aurait point d'enfans de son épouse fille de l'électeur George de Hanovre, quoiqu'alors même elle fût enceinte; que le bonheur de ses peuples demandait qu'il songeât sérieusement à affermir sa succession; qu'il était encore vigoureux, et qu'après ce mariage il serait sûr de voir passer à ses descendans cette couronne qui lui avait couté tant de peine à acquérir. Ce même discours répété par différentes personnes persuada ce

bon prince qu'il était l'homme le plus vigoureux de ses états; les médecins achevèrent de le déterminer au mariage, en l'assûrant que son tempérament souffrait du célibat On lui choisit une princesse de Mecklenbourg-Schwerin nommée Sophie Louise, dont l'âge, les inclinations, la façon de penser, ne s'accordaient point avec les siennes; il n'eut d'agrément de cette union que la cérémonie des noces, qui fut célébrée avec un faste asiatique; le reste du mariage ne fut que malheureux. 1701-1713. 1709.

La fortune se lassa enfin de protéger les caprices de Charles XII; il avait joui de neuf années de succès, les neuf dernières de sa vie ne furent qu'un enchaînement de revers; il venait de rentrer victorieux en Pologne avec une armée nombreuse, chargée de trésors, et des dépouilles des Saxons.

Leipzig fut la Capoue des Suédois; soit que les délices de la Saxe eussent amolli ces vainqueurs, soit que la prospérité enflât l'audace de ce prince et le poussât au-delà de son but, il n'eut plus que des malheurs affreux à essuyer; il voulait disposer de la Russie comme de la Pologne, et détrôner le czar comme il avait détrôné Auguste.

Dans ce dessein il s'avança vers les frontières de la Moscovie où deux chemins le conduisaient; l'un par la Livonie, où tous les secours de la Suède étaient à portée de le joindre par mer, par lequel il aurait pu s'avancer jusqu'à la nouvelle ville que le czar fondait alors sur les bords de la Baltique, et dé-

1701-1713. truire pour jamais le lien qui devait joindre la Russie avec l'Europe; l'autre chemin traversait l'Ukraine, et conduisait à Moscou par des déserts impraticables. Charles XII se détermina pour ce dernier, ou parce qu'il avait ouï dire qu'on ne vaincrait jamais les Romains que dans Rome, ou que la difficulté de l'entreprise irritât son courage; ou parce qu'il comptait sur Mazeppa prince des Cosaques, qui lui avait promis de fournir son armée de vivres, et de le joindre avec un nombre considérable des siens. Le czar fut averti des intrigues de ce Cosaque; il dissipa les troupes que Mazeppa assemblait, et s'empara de ses magasins; de sorte que, lorsque le roi de Suède arriva dans l'Ukraine, il ne trouva que des déserts affreux au lieu d'un pays abondant en subsistances, et un prince fugitif qui venait chercher un asile dans son camp, au lieu d'un allié puissant qui lui amenât des secours.

Ces contre-temps ne rebutèrent point Charles XII: il assiégea Pultawa, comme s'il n'eût manqué de rien; lui, qui avait été invulnérable jusqu'alors, fut blessé à la jambe en s'amusant à reconnaître cette bicoque de trop près; son général Löwenhaupt, qui lui amenait des vivres, des munitions et un secours de treize mille hommes, fut battu par le czar à trois reprises, et obligé dans cette nécessité de brûler les convois qu'il conduisit; il n'arriva au camp du roi qu'avec trois mille hommes de troupes, exténués de fatigues, et qui augmentèrent dans le camp la disette qui y régnait.

Le czar s'approcha bientôt de Pultawa, et dans cette plaine se donna cette bataille si célèbre entre les deux hommes les plus singuliers de leur siècle. 1701-1713. 8 Juillet 1709.

Charles XII qui jusqu'alors comme l'arbitre des destins n'avait rien trouvé qui arrêtât ses volontés, fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un prince blessé et porté sur des brancards. Pierre Alexiewitz, qui n'avait été que législateur jusqu'alors, assisté de Menzikow, marqua dans cette journée qu'il possédait les parties d'un grand capitaine, et que ses ennemis lui avaient appris à vaincre. Tout était fatal aux Suédois: la blessure de leur roi qui l'empêchait d'agir, la misère qui leur ôtait les forces pour combattre, un corps détaché qui s'égara le jour de cette bataille décisive, le nombre de leurs ennemis, et le temps qu'ils avaient eu d'élever des redoutes et de disposer avantageusement leurs troupes; enfin les Suédois furent battus, et perdirent, par un instant décisif et malheureux, le fruit de neuf années de travaux et de tant de prodiges de valeur. Charles XII fut réduit à chercher un asile chez les Turcs; ses haines implacables le suivirent à Bender, d'où il essaya vainement par ses intrigues de soulever la porte contre les Moscovites; il devint ainsi la victime de son inflexibilité d'esprit, qu'on aurait appelée opiniâtreté s'il n'eût pas été un héros. Après cette défaite l'armée suédoise mit bas les armes devant le czar aux bords du Borysthène, comme l'armée moscovite l'avait fait devant Charles XII aux rives de la Baltique après la bataille de Narva.

1701-1713. Auguste, qui vit son antagoniste renversé, se crut dégagé de sa parole et du traité d'Altrannstädt; il s'aboucha à Berlin avec le roi de Danemark et Frédé-
1709. ric I, ensuite de quoi Auguste rentra avec une armée en Pologne, et le roi de Danemark attaqua les Suédois en Scanie. Frédéric I que ces puissances ne purent ébranler, demeura neutre.

En Pologne tous les partisans des Suédois se tournèrent du côté des Saxons. Stanislas était auprès de l'armée suédoise que Crassau commandait; ce général, se trouvant resserré par les Moscovites et les Saxons, traversa la Nouvelle Marche et se rendit à Stettin, sans qu'il en pût demander la permission à Frédéric I qui voyait avec déplaisir ces passages et ces armées nombreuses dans son voisinage.

Le roi fit un voyage à Königsberg, où il obtint du czar, qui s'y était rendu, qu'il rétablirait le jeune duc de Courlande, neveu de Frédéric I, dans ses états, à condition qu'il épouserait la nièce de Pierre Alexiewitz.

Ce prince ne recevait que de bonnes nouvelles de ses troupes; elles ne se distinguèrent pas moins en
11 Juillet 1708. Flandre qu'en Italie, elles firent des merveilles sous le commandement du comte de Lottum, tant à la ba-
22 Août—8 Décembre 1708. taille d'Oudenarde qu'au siége de Lille.

Les Français, découragés par le mauvais succès de leurs armes et par la perte de trois grandes batailles rangées, faisaient à la Haye des propositions de paix; mais la fermentation des esprits était encore

trop grande, et les espérances des deux partis et leurs prétentions trop outrées pour qu'on pût parvenir à s'accorder. Si les hommes étaient capables de raison, feraient-ils des guerres si longues, si acharnées et si onéreuses, pour en revenir tôt ou tard à des conditions de paix, qui ne leur paraissent intolérables que dans les momens où la passion les gouverne, ou dans lesquels la fortune les favorise? 1701-171

Les alliés ouvrirent la campagne par la prise de Tournai et la bataille de Malplaquet, où le prince royal se trouva en personne. Le comte de Finck eut beaucoup de part à cette victoire; il fut le premier qui força le retranchement français avec les Prussiens; il forma ses troupes sur le parapet; et de là il soutint la cavalerie impériale, que les Français repoussèrent par deux reprises, jusqu'à ce qu'un plus grand nombre de troupes se joignant aux siennes vinrent mettre le dernier sceau à cette victoire. 3 Septemb 1709. 11 Septemb 1709.

En Poméranie les Suédois faisaient appréhender par leurs démonstrations qu'ils n'eussent dessein de pénétrer en Saxe; le roi craignit que la guerre ne se portât enfin dans ses propres états, et dans l'intention d'assoupir les troubles du nord, il prit toutes les mesures qui pouvaient les augmenter. Il proposa l'entretien d'une armée de neutralité, mais cette armée ne s'assembla jamais. Crassau consentit à une suspension d'armes; Charles XII qui l'apprit, protesta du fond de la Bessarabie contre toute neutralité; ce traité ébauché fut rompu, et il eut le sort de tous

1701-1713. ces actes publics que la nécessité et l'impuissance font faire dans un temps, et que la force secondée de conjonctures favorables rompt dans un autre.

Du côté du sud la France renoua les négociations de la paix à Gertruidenberg, et dès les premières conférences elle s'engagea à reconnaître la royauté de Prusse et la souveraineté de Neufchatel. L'ouvrage de la paix avorta encore, et les Prussiens furent em-

1710. ployés dans cette campagne sous le prince d'Anhalt

9 Novembre et 27 Juin. aux siéges d'Aire et de Douai qu'ils prirent. Le roi déclara alors qu'il ne rendrait pas la ville de Gueldre où il avait garnison, que les Espagnols ne lui payassent les subsides qu'ils lui devaient; et il conserva la possession de cette ville par la paix.

Dans ce temps mourut le duc de Courlande neveu du roi; les Moscovites s'emparèrent de nouveau de la Courlande; ils prirent Elbing; mais comme le roi avait des droits sur cette ville, un bataillon prussien y fut mis en garnison.

Le passage et le voisinage de tant d'armées avait porté la contagion en Prusse; la disette, qui commençait à s'y faire sentir vivement, augmenta la violence et le venin de la peste. Le roi, auquel on cachait une partie du mal, abandonna ces peuples à leur infortune; et tandis que ses revenus et ses subsides ne suffisaient pas même à la magnificence de sa dépense, il vit périr malheureusement plus de deux cents mille âmes qu'il aurait pu sauver par quelques libéralités.

Le prince royal, révolté de la dureté que son père 1701-1713 marquait aux Prussiens, parla fortement aux comtes de Wartenberg et de Wittgenstein *), afin de procurer des secours et des vivres à ces peuples, qui périssaient autant par la misère que par la contagion. Il trouva ces ministres inflexibles; ils lui refusèrent sèchement d'acheter pour dix mille écus de blé, dont on aurait au moins pu soulager les habitans de Königsberg. Vivement piqué de ce refus, ce prince résolut de perdre ces ministres iniques; il fit jouer toutes sortes de ressorts pour les éloigner. La fortune a ses revers, la cour a ses orages; le parti des Kamcke, envieux de la faveur de Wartenberg, fut charmé d'employer le prétexte du bien public pour servir aux vues de son ambition. Un jeune courtisan de cette famille, qui jouait souvent aux échecs avec le roi, trouva le moyen de lui faire tant d'insinuations contre ces ministres, et de lui répéter si souvent la même chose, que Wittgenstein fut envoyé à la forteresse de Spandaw, et Wartenberg exilé. Le roi se sépara du grand chambellan qu'il chérissait, en fondant en larmes; Wartenberg se retira dans le Palatinat avec une pension de vingt mille écus, et il y mourut peu après sa disgrace.

Dans le nord, Charles XII avait refusé la neutralité, comme nous venons de le dire; le czar, les rois de Pologne et de Danemark se servirent de ce pré-

*) Directeurs des finances.

1701-1713. texte pour l'attaquer en Poméranie. Frédéric I refusa constamment d'entrer dans cette ligue; il ne voulait point exposer ses états aux incursions, aux ravages et aux hasards de la guerre, et il espéra même de gagner par sa neutralité aux dissensions de ses voisins.

Le commencement des opérations ne leur fut pas favorable; les Danois levèrent le siége de Wismar, et Auguste leva ceux de Stralsund et de Stettin.

Pendant que l'Europe était travaillée par ces convulsions, que l'espérance, l'intérêt et l'ambition soufflaient la discorde dans les coeurs des deux partis,
7 Avril 1711. mourut l'empereur Joseph. L'empire élut à sa place l'archiduc Charles, qui était alors bloqué dans Barcelone, après avoir été couronné et chassé ensuite
25 Avril 1707. de Madrid après la perte de la bataille d'Almanza.

La mort de Joseph aplanit le chemin à la paix générale; les Anglais, qui commençaient à se lasser de tant de dépenses, ouvrirent les yeux sur l'objet de cette guerre, à mesure que les nuages de leur enthousiasme vinrent à se dissiper; ils se convainquirent que la maison d'Autriche serait assez puissante en conservant ses pays héréditaires, le royaume de Naples, le Milanais et la Flandre; et ils se disposèrent à tenir des conférences à Utrecht, dans le dessein de faire la paix.

Le roi, qui désirait de terminer les démêlés de la succession d'Orange par un traité définitif, se rendit dans le pays de Clèves pour régler cette affaire avec le prince de Frise; mais ce malheureux prince se

noya au passage du Moerdyk en voulant se rendre à la Haye. En revanche Frédéric I fit une autre acquisition par l'extinction des comtes de Mansfeld; ce pays fut mis en séquestre entre les mains du roi de Prusse et de l'électeur de Saxe; la régence prussienne se tint à Mansfeld, et la saxonne à Eisleben. 1701-1713.

Cependant tout s'acheminait insensiblement à la paix. Les conférences continuaient à Utrecht; les comtes de Dönhoff, de Metternich et de Biberstein s'y rendirent en qualité de plénipotentiaires du roi.

Pendant qu'on tenait ces conférences, il arriva en Angleterre une révolution dont l'Europe accusa le maréchal de Tallard, qui avait été prisonnier à Londres. Soit que ce maréchal ou que ce qu'on appelle le hasard en fussent la cause, le parti du lord Marlborough fut culbuté, ceux de la nation qui désiraient la paix l'emportèrent; le duc d'Ormond eut le commandement des troupes anglaises en Flandre, et il se sépara des alliés au commencement de la campagne. Le prince Eugène quoiqu' affaibli par la défection des Anglais continua l'offensive; le prince d'Anhalt et les Prussiens furent chargés du siége de Landrecies, mais Villars marcha à Dénain, fondit sur le camp que lord Albemarle y commandait, et le battit avant que le prince Eugène pût le secourir. Cette victoire remit au pouvoir des Français Marchiennes, le Quesnoi, Douai et Bouchain.

Août 1710.

24 Juillet 1712.

Les alliés suivirent l'exemple des Anglais, et songèrent sérieusement à la paix; l'empereur était le seul

1701-1713. qui voulût continuer la guerre, soit que la lenteur de son conseil n'eût pas le temps de se décider, ou que ce prince se crût assez fort pour résister seul à Louis XIV; sa condition n'en devint que plus mauvaise.

Le roi fit alors surprendre la garnison hollandaise qui était à Meurs, et maintint par la possession les droits qu'il avait sur cette place. (7 Novembre 1712.)

Mais les sentimens pacifiques du sud n'influèrent point sur le nord. Le roi de Danemark entra dans le duché de Bremen et prit Stade, le czar et le roi de Pologne tentèrent une descente dans l'île de Rugen, que les bonnes mesures des Suédois firent manquer. Les alliés ne furent pas plus heureux au siége de Stralsund, qu'ils furent obligés de lever. Steenbock venait de remporter une victoire sur les Saxons et sur les Danois à Gadebusch dans le Mecklenbourg, et un renfort de dix mille Suédois étant arrivé en Poméranie, tout le pays fut délivré d'ennemis. Les Danois, obligés d'abandonner Rostock, remirent cette ville aux troupes du roi comme directeur du cercle de la Basse-Saxe, mais les Suédois en délogèrent les Prussiens. La neutralité du roi n'en souffrit aucune atteinte, et il continua de négocier afin de porter les esprits à quelque conciliation, et pour conjurer les orages qui s'assemblaient autour de ses états.

25 Février. Au commencement de 1713 Frédéric I mourut d'une maladie lente, qui avait depuis long-temps miné ses jours; il ne vit point la consommation de la paix, ni le rétablissement du repos dans son voisinage.

Il eut trois femmes: la première fut une princesse de Hesse, dont il eut une fille, mariée au prince héréditaire de Hesse à présent roi de Suède*); Sophie Charlotte de Hanovre mit au monde Frédéric Guillaume qui lui succéda, et il répudia la troisième, qui était une princesse de Mecklenbourg, à cause de sa démence. 1701-1713.

Nous venons de voir tous les événemens de la vie de Frédéric I; il ne nous reste qu'à jeter rapidement quelques regards sur sa personne et sur son caractère. Il était petit et contrefait, avec un air de fierté, il avait une physionomie commune. Son âme était comme les miroirs, qui réfléchissent tous les objets qui se présentent: flexible à toutes les impressions qu'on lui donnait, ceux qui avaient gagné un certain ascendant sur lui, savaient animer ou calmer son esprit, emporté par caprice, doux par nonchalance. Il confondait les choses vaines avec la véritable grandeur, plus attaché à l'éclat qui éblouit, qu'à l'utile qui n'est que solide. Il sacrifia trente mille hommes de ses sujets dans les différentes guerres de l'empereur et des alliés, afin de se procurer la royauté, et il ne désirait cette dignité avec tant d'empressement, qu'afin de contenter son goût pour le cérémonial, et de justifier par des prétextes spécieux ses fastueuses dissipations.

Il était magnifique et généreux, mais à quel prix

*) L'an 1751

1701-1713. n'acheta-t-il pas le plaisir de contenter ses passions? il trafiquait du sang de ses peuples avec les Anglais et les Hollandais, comme ces Tartares vagabonds qui vendent leurs troupeaux aux bouchers de la Podolie pour les égorger. Lorsqu'il vint en Hollande pour recueillir la succession du roi Guillaume, il fut sur le point de retirer ses troupes de Flandre; on lui remit un gros brillant de cette succession, et les quinze mille hommes se firent tuer au service des alliés.

Les préjugés du vulgaire semblent favoriser la magnificence des princes; mais autre est la libéralité d'un particulier, et autre est celle d'un souverain. Un prince est le premier serviteur et le premier magistrat de l'état; il lui doit compte de l'usage qu'il fait des impôts; il les lève, afin de pouvoir défendre l'état par le moyen des troupes qu'il entretient, afin de soutenir la dignité dont il est revêtu, de récompenser les services et le mérite, d'établir en quelque sorte un équilibre entre les riches et les obérés, de soulager les malheureux en tout genre et de toute espèce; afin de mettre de la magnificence en tout ce qui intéresse le corps de l'état en général. Si le souverain a l'esprit éclairé et le coeur droit, il dirigera toutes ses dépenses à l'utilité du public et au plus grand avantage de ses peuples.

La magnificence qu'aimait Frédéric I n'était pas de ce genre; c'était plutôt la dissipation d'un prince vain et prodigue. Sa cour était une des plus superbes de l'Europe; ses ambassades étaient aussi magnifiques

que celles des Portugais; il foulait les pauvres afin 1701-1713.
d'engraisser les riches; ses favoris recevaient de fortes pensions, tandis que ses peuples étaient dans la misère; ses bâtimens étaient somptueux, ses fêtes superbes; ses écuries et ses offices tenaient plutôt du faste asiatique, que de la dignité européenne.

Ses libéralités paraissaient plutôt l'effet du hasard, que celui d'un choix judicieux. Ses domestiques faisaient leur fortune, lorsqu'ils avaient souffert des premières saillies de son emportement; il donna un fief de quarante mille écus à un chasseur qui lui fit tirer un cerf de haute ramure. La bizarrerie de sa dépense ne frappe jamais plus vivement, que lorsqu'on en compare la totalité avec celle de ses revenus, et qu'on ne fait de toute sa vie qu'un seul tableau; on est alors étonné de voir des parties d'un corps gigantesque à côté de membres desséchés qui périssent. Ce prince voulut engager ses domaines de la principauté de Halberstadt aux Hollandais, afin d'acheter le fameux Pitt, brillant dont Louis XV fit l'acquisition du temps de la régence; et il vendait vingt mille hommes aux alliés, pour avoir le nom d'en entretenir trente mille.

Sa cour était comme une grande rivière, qui absorbe l'eau de tous les petits ruisseaux; ses favoris regorgeaient de ses libéralités, et ses profusions coûtaient chaque jour des sommes immenses, tandis que la Prusse et la Lithuanie étaient abandonnées à la famine et à la contagion, sans que ce monarque gé-

1701-1713. néreux daignât les secourir. Un prince avare est pour ses peuples comme un médecin qui laisse étouffer un malade dans son sang; le prodigue est comme celui qui le tue à force de le saigner.

Frédéric I n'eut jamais d'inclinations constantes, soit qu'il se repentît de son mauvais choix, soit qu'il n'eût point d'indulgence pour les faiblesses humaines. Depuis le baron de Dankelmann jusqu'au comte de Wartenberg, ses favoris eurent tous une fin malheureuse.

Son esprit faible et superstitieux avait un attachement singulier pour le calvinisme, auquel il aurait voulu ramener toutes les autres religions; il est à croire qu'il aurait été persécuteur, si les prêtres se fussent avisés de joindre des cérémonies aux persécutions; il composa un livre de prières, que pour son honneur on n'imprima pas.

Si Frédéric I est digne de louange, c'est pour avoir toujours conservé ses états en paix, tandis que ceux de ses voisins étaient ravagés par la guerre; pour avoir eu le coeur naturellement bon; et si l'on veut, pour n'avoir pas donné d'atteintes à la vertu conjugale: enfin il était grand dans les petites choses, et petit dans les grandes; et son malheur a voulu qu'il fût placé dans l'histoire entre un père et un fils, dont les talens supérieurs le font éclipser.

FRÉDÉRIC GUILLAUME I. 1713-1740. Frédéric Guillaume était né à Berlin le 4 d'Août de l'année 1688 (comme nous l'avons dit) de Frédéric I roi de Prusse, et de Sophie Charlotte, prin-

cesse de Hanovre. Son règne commença sous les auspices favorables de la paix. Cette paix fut conclue à Utrecht, entre la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, et la plûpart des princes de l'Allemagne. Frédéric Guillaume obtint, que Louis XIV reconnût sa royauté, la souveraineté de la principauté de Neufchatel, et qu'il lui garantît le pays de Gueldre et de Kessel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui et pour ses descendans. La France et l'Espagne lui accordèrent en même temps le titre de Majesté, qu'elles ont refusé encore long-temps aux rois de Danemark et de Sardaigne *).

1713-1740.

11 Avril 1713.

Après le rétablissement de la paix, toute l'attention du roi se tourna sur l'intérieur du gouvernement. Il travailla au rétablissement de l'ordre dans les finances, la police, la justice, et le militaire, parties qui avaient été également négligées sous le règne précédent. Il avait une âme laborieuse dans un corps robuste; jamais homme ne fut né avec un esprit aussi capable de détails. S'il descendait jusqu'aux plus petites choses, c'est qu'il était persuadé, que leur multiplicité fait les grandes. Il ramenait tout son ouvrage au tableau général de sa politique, et travaillant à donner le dernier degré de perfection aux parties, c'était pour perfectionner le tout.

*) Voir: *Du Mont*, Corps universel. VIII. 1, p. 337, 356. *Koch-Schöll*, Histoire. II, p. 87.

1713-1740. Il retrancha toutes les dépenses inutiles, et boucha les canaux de la profusion, par lesquels son père avait détourné les secours de l'abondance publique à des usages vains et superflus. La cour se ressentit la première de cette réforme. Il ne conserva qu'un nombre de personnes nécessaires à sa dignité, ou utiles à l'état. De cent chambellans, qu'avait eus son père, il en resta douze; les autres prirent le parti des armes ou devinrent des négociateurs. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant, qu'un prince doit être économe du sang et du bien de ses sujets. C'était à cet égard un philosophe sur le trône, bien différent de ces savans, qui font consister leur science stérile dans la spéculation des matières abstraites qui semblent se dérober à nos connaissances. Il donnait l'exemple d'une austérité et d'une frugalité digne des premiers temps de la république romaine; ennemi du faste et des dehors imposans de la royauté, sa stoïque vertu ne lui permettait pas même les commodités les moins recherchées de la vie. Des moeurs aussi simples, une frugalité aussi grande, formaient un contraste parfait avec la hauteur et la profusion de Frédéric I.

Les objets politiques que ce prince se proposait par ses arrangemens intérieurs, étaient, de se rendre formidable à ses voisins, par l'entretien d'une armée nombreuse. L'exemple de George Guillaume lui avait appris, combien il était dangereux de ne pouvoir pas se défendre, et celui de Frédéric I dont les troupes

étaient moins à ce prince, qu'aux alliés, qui les 1713-1740.
payaient, lui avait fait connaître, qu'un souverain n'est respecté, qu'autant qu'il se rend redoutable par sa puissance. Lassé des humiliations, que tantôt les Suédois et tantôt les Russes donnèrent à Frédéric I dont ils traversaient impunément les états, il voulut protéger efficacement ses peuples contre l'inquiétude de ses voisins, et se mettre en même temps en état de soutenir ses droits sur la succession de Berg, qui allait être ouverte à la mort de l'électeur palatin, dernier prince de la maison de Neubourg. Quoique le public soit dans la prévention, que le projet d'un gouvernement militaire ne venait pas du roi même, mais qu'il lui avait été suggéré par le prince d'Anhalt, nous n'avons point adopté cette opinion, à cause qu'elle est erronnée, et qu'un esprit aussi transcendant que l'était celui de Frédéric Guillaume, pénétrait et saisissait les plus grands objets, et connaissait mieux les intérêts de l'état, qu'aucun de ses ministres, ni de ses généraux.

Si des hasards peuvent faire naître les plus grandes idées, nous pouvons dire, que des officiers anglais donnèrent lieu à Frédéric Guillaume de former les projets qu'il exécuta dans la suite. Ce prince fit dans sa jeunesse les campagnes de Flandre, et comme il assistait au siége de Tournai, il trouva deux généraux anglais, qui disputaient vivement ensemble; l'un soutenait, que le roi de Prusse aurait de la peine, à payer quinze mille hommes sans subsides, et l'autre soutenait,

1713-1740. qu'il en pouvait entretenir vingt mille. Le jeune prince, tout en feu, leur dit: „Le roi, mon père, en entretiendra trente mille, lorsqu'il le voudra". Les Anglais prirent cette réponse pour la saillie d'un jeune homme ambitieux, qui relevait avec exagération les avantages de sa patrie, mais Frédéric Guillaume, parvenu au trône, prouva plus qu'il n'avait avancé, et la bonne administration de ses finances fit, que dès la première année de son règne il entretint cinquante mille hommes, sans qu'aucune puissance lui payât des subsides.

La paix d'Utrecht, qui avait apaisé en partie les troubles qui agitaient le sud, n'empêchait pas, que la guerre ne continuât dans le nord entre Charles XII qui était encore prisonnier à Andrinople, et le czar, le roi Auguste et Frédéric IV de Danemark, qui s'étaient ligués contre lui.

Frédéric Guillaume ne voulait point se mêler des troubles du nord, et à l'exemple de son père, il observa une exacte neutralité. La situation avantageuse dans laquelle il se trouvait, le nombre de ses troupes, et le besoin que l'on avait de son assistance, le firent rechercher des deux parties. Il voyait, que la nature et le voisinage de cette guerre l'obligerait tôt ou tard de s'en mêler; mais il ne perdait rien pour attendre, et peut-être voulut-il voir de quel côté tournerait la fortune, avant que de prendre des engagemens qui le lieraient dans la suite.

Cette fatalité, que le vulgaire appelle hasard, les théologiens prédestination, et dont les sages rejettent

la cause sur l'imprudence des hommes, cette fatalité, dis-je, s'opiniâtrait encore également à persécuter Charles XII. Tandis que ce roi perdait son temps à cabaler contre le czar à Constantinople, son général Steenbock, qui avait exercé des cruautés inouies sur les malheureux habitans d'Altona, se retira à Tönningen à l'approche des Moscovites et des Saxons. Son dessein était d'y passer l'Eider sur la glace; son malheur voulut qu'il survînt un dégel inopiné; manquant de pont pour passer, et se trouvant entouré des ennemis, il fut contraint de se rendre prisonnier avec les douze mille hommes qu'il commandait*). 1713-1740. 1713.

La perte de ces troupes, et l'ignominie que leur reddition imprimait aux armes suédoises, ne furent que des avant-coureurs de plus grands malheurs, qui menaçaient ce royaume. La mauvaise conduite de ce général rejaillit principalement sur la Poméranie suédoise. Les armées moscovites et saxonnes, qui n'avaient plus d'ennemis en tête, se préparaient déjà à entrer dans cette province, qui allait de nouveau devenir le théâtre de la guerre. Dans cette appréhension le duc administrateur de Holstein, et le général Welling, gouverneur de la Poméranie, proposèrent au roi, de lui remettre la Poméranie suédoise en sequestre. Leur embarras était d'autant plus grand, qu'ils manquaient de troupes pour défendre cette pro-

*) Les Suédois furent cernés le 20 Décembre 1712, et capitulèrent le 16 Mai 1713.

1713-1740. vince; et ils eurent recours à ce remède désespéré, par la haine qu'ils portaient aux Moscovites, qui les aveuglait si fort sur les intérêts de leur maître, qu'ils auraient plutôt vu passer la Poméranie entière sous la domination prussienne, qu'un seul village sous le pouvoir du czar.

Le roi, qui regardait les propositions de l'admi-
22 Juin 1713. nistrateur et de Welling comme très-avantageuses, se prêta avec plaisir au sequestre de la Poméranie, se flattant, que ce serait le moyen de maintenir la paix dans cette province voisine de ses états. Vingt mille Prussiens se mirent incessamment en marche, et se campèrent sur les frontières de la Poméranie, en même temps que Bassewitz, ministre du duc de Holstein, accompagné du général Arnim, que le roi y avait envoyé, se rendirent à Stettin, et ordonnèrent au nom de Welling à Meyerfeld, qui était gouverneur de cette place, de la remettre aux Prussiens. Meyerfeld, qui connaissait la façon de penser de son maître, refusa d'obéir, et demanda du temps pour qu'il pût recevoir de la régence de Stockholm des instructions positives, sur la conduite qu'il devait tenir. La désobéissance de Meyerfeld était un témoignage authentique de ce que Welling avait trop présumé de son autorité, et que sa précipitation l'avait engagé dans toute cette affaire plus avant, qu'il ne le devait, et qu'il n'en avait le pouvoir. Le roi, qui ne s'était chargé de ce sequestre, que par complaisance, s'en désista sans témoigner le moindre ressentiment. Il

retira aussi-tôt ses troupes, abandonnant la Poméranie au sort des événemens. Il était plus glorieux aux Suédois de perdre la Poméranie en combattant, que de la conserver à la faveur du sequestre. 1713-1740

Menzikow, qui avait désarmé Steenbock en Holstein, vint fondre sur la Poméranie à la tête des Moscovites et des Saxons. Il mit dabord le siége devant Stettin. Cette ville, qu'il fit bombarder, et qu'il pressait vivement, fut dans peu de jours réduite aux abois. Bassewitz, Welling et Meyerfeld crurent encore bien servir Charles XII en remettant cette place entre les mains du roi. On y fit entrer deux mille des troupes de Holstein, qui en composèrent la garnison. 19 Septembre 1713.

Les alliés consentirent à ce sequestre, à condition, que le roi empêcherait les Suédois de pénétrer de la Poméranie en Pologne, de même que cette république s'engagea de son côté à maintenir la neutralité; et pour lever les scrupules qui pouvaient rester aux alliés sur cette affaire, le roi leur paya quatre cents mille écus *). Il donna une seigneurie et une bague de grand prix à Menzikow, qui aurait peut-être vendu son maître, si le roi avait voulu l'acheter. De pâtissier, Menzikow était parvenu à devenir premier-ministre et généralissime du czar. Lui et toute cette nation étaient si barbares, qu'il ne se trouvait dans cette langue aucune expression qui signifiât l'honneur et la bonne foi. 6 Octobre 1713.

*) Voir: *Du Mont,* Corps universel. VIII. 1, p. 392, 407.

1713-1740. Charles XII et le roi de Danemark, celui de Pologne et l'empereur, étaient également mécontents de ce sequestre: le roi de Suède, parce qu'il voyait bien, qu'il perdait la Poméranie, ou, qu'il aurait le roi de Prusse pour ennemi, lui qui en avait déjà tant. Le roi de Danemark, et le roi de Pologne, s'étaient proposé à la vérité, de dépouiller Charles XII de ses provinces. Pleins de cet unique objet de leur vengeance, ils n'avaient point réglé le partage de leur conquête, et ils voyaient avec envie, que le sequestre mît le roi de Prusse en possession de la Poméranie; moyennant quoi il retirait tout le fruit de la guerre, sans en avoir partagé avec eux les hasards.

L'empereur chassé de l'Espagne, et soutenant seul une guerre malheureuse contre la France, avait l'esprit aigri de ses mauvais succès, et voyait avec chagrin, que Frédéric Guillaume fit des acquisitions, quand il ne faisoit que des pertes. Cependant la place était livrée, l'argent payé, Menzikow corrompu, et de plus le roi de Prusse était un prince qui s'était rendu formidable. Ces raisons obligèrent ses voisins d'étouffer leur jalousie, et de continuer à ménager Frédéric Guillaume.

Le roi de Suède écrivit au roi de Prusse, du fond de la Bessarabie, qu'il protestait contre la conduite de Welling, qu'il ne rembourserait jamais les quatre cents mille écus payés à ses ennemis, et qu'il ne souscrirait de sa vie au sequestre.

Quelque dur que fût le procédé de Charles XII, le

roi, conjointement avec l'empereur, prit les mesures les plus convenables pour le rétablissement de la paix. Ces deux princes proposèrent d'assembler un congrès à Brunswick; mais ils échouèrent contre l'opiniâtreté du roi de Suède, et contre les haines du czar et du roi de Pologne, qui avaient appris dans l'école de Charles XII à ne point mettre de bornes aux sentimens de leur vengeance. 1713-1740.

Pendant que la discorde régnait dans le nord, Frédéric Guillaume fit l'acquisition de la baronie de Limbourg *). Frédéric I en avait reçu l'expectative de l'empereur, en faveur de la cession de la principauté de Schwibus. 1713.

Dans le sud Philippe V régnait déjà paisiblement en Espagne; et Victor Amédée, duc de Savoye, reconnu roi de Sicile par la paix d'Utrecht, s'était fait couronner à Palerme, malgré les menaces de l'empereur et les cris du pape; Louis XIV qui venait de faire sa paix avec la plus grande partie de l'Europe, pressait vivement Charles VI que son obstination roidissait contre la paix. Dans le cours de cette campagne Villars prit Landau et Philipsbourg, sans que l'habileté du prince Eugène pût s'y opposer.

L'empereur soutenait cette guerre plutôt par orgueil que par raison. Trop faible par lui même pour résister à Louis XIV, ses troupes étaient fondues, ses

*) Wolfrat, qui en était en possession, vint à mourir, et avec lui s'éteignit sa race.

1713-1740. ressources épuisées; et la bourse des puissances maritimes était fermée pour lui.

Le mauvais succès de cette campagne, et la crainte d'un avenir plus malheureux, firent connaître à l'empereur, que sans force l'arrogance est vaine; et qu'il y a une politique pour tous les temps, qui cale les voiles dans la tempête, et les déploie lorsque le vent est favorable. La hauteur autrichienne plia pour cette fois sous la nécessité.

Eugène et Villars se rendirent à Rastadt dans le marquisat de Bade; ils convinrent entre eux des pré-
6 Mars 1714. liminaires; ce qui achemina l'ouverture du congrès de Bade en Suisse, où la paix fut signée le 7 de Septembre. L'empereur céda Landau à la France, il reconnut Philippe V et renonça à ses prétentions sur le royaume d'Espagne. Louis XIV restitua les conquêtes qu'il avait faites au-delà du Rhin; il promit de raser les fortifications d'Huningue, et de ne point troubler l'empereur dans la possession du royaume de Naples, du Milanais et du Mantouan; il reconnut le neuvième électorat; et l'on convint de régler par un traité particulier, ce qui restait à discuter, touchant la barrière de Flandres *).

1714. Dans ce temps mourut la reine d'Angleterre, après une maladie longue et cruelle. Quelques-uns de ses ministres avaient fait d'inutiles efforts pour appeler le prétendant à sa succession. George d'Hanovre, pe-

*) Voir: *Du Mont*, Corps universel. VIII. 1, p. 436.

tit-fils de la princesse palatine, fille de Jacques I, fut 1713-1740 proclamé roi d'Angleterre, et porté sur ce trône par les voeux de toute cette nation. C'est ce prince, que nous avons vu gouverner l'Angleterre en respectant la liberté, se servant des subsides que lui accordait le parlement, pour le corrompre, roi sans faste, politique sans fausseté, et qui s'attira par sa conduite la confiance de toute l'Europe.

Après avoir parlé des affaires du sud, il est temps de revenir au nord, où la complication des événemens embrouillait les choses plus que jamais. Charles XII lassé de cette opiniâtreté sans exemple, qui le retenait au lit à Demirtoka, toujours résolu d'exciter la Porte contre le czar, tandis que ses ennemis, profitant de son absence, détruisaient ses armées, et lui enlevaient ses plus riches provinces, Charles XII, dis-je, passa subitement, et sans admettre des nuances, de cette inactivité aux plus rudes travaux. Il partit de Demirtoka, faisant une diligence prodigieuse, et traversant à cheval les états héréditaires de l'empereur, la Franconie et le Mecklenbourg, il arriva le onzième jour à Stralsund, lorsqu'on l'y at- 22 Novembre tendait le moins. 1714.

Sa première démarche fut de protester contre le sequestre de Stettin, et de déclarer, que n'ayant signé aucune convention, il n'était point obligé de reconnaître celle que ses généraux avaient faite en son absence. Avec un caractère comme celui de ce prince, il n'y avait d'autres argumens, que ceux de la force.

1713-1740. Frédéric Guillaume fit avertir Charles XII qu'il ne souffrirait point que les Suédois entrassent en Saxe, et il fit en même temps avancer un corps considérable de troupes auprès de Stettin. Le peu d'attention que les Suédois semblaient faire à ces rémontrances, obligea le roi d'entrer dans l'alliance des Russes, des Saxons et des Hanovriens, anfin de maintenir ses engagemens contre l'opiniâtreté de Charles XII. Ce monarque s'empara d'Anclam, de Wolgast et de Greifswald, où il y avait garnison prussienne. Cependant, par un reste de ménagement, il renvoya ces troupes sans leur faire de violence. Mais la modération de ce caractère violent n'était que passagère. Au commencement de la campagne suivante les Suédois dé-
Février 1715. logèrent les Prussiens de l'île d'Usedom, et firent prisonniers de guerre un détachement de cinq cents hommes. Ils rompirent par cette hostilité la neutralité des Prussiens, et devinrent les agresseurs. Le roi, jaloux de sa gloire, fut irrité du procédé des Suédois. Quoiqu'il eût peine à digérer dans ce premier moment l'affront qu'on lui faisait, il ne put s'empêcher de s'écrir: „Ah! faut-il qu'un roi que j'estime, „me contraigne à devenir son ennemi!“ Flemming se trouvait alors à Berlin; c'était le même, qui par ses intrigues avait rendu son maître roi de Pologne, et qui fut cause qu'on le détrôna, par l'imprudente conduite qu'il tint comme général.

Flemming apprenant l'infraction que les Suédois venaient de faire à la neutralité, se rendit d'abord

chez le roi, et profita si bien des premiers momens 1713-1740
de son emportement, qu'il le poussa à l'heure même
à déclarer la guerre à Charles XII.

Dès le mois de Juin, vingt mille Prussiens joignirent les Saxons et les Danois en Poméranie. Le roi se rendit à Stettin, où après avoir fait désarmer les bataillons des troupes de Holstein, qui y étaient en garnison, il fit prêter le serment de fidélité à la bourgeoisie, et delà il vint en personne se mettre à la tête de son armée. 1715.

L'Europe vit alors un roi qui se trouvait assiégé par deux rois en personne: mais ce roi c'était Charles XII à la tête de quinze mille Suédois aguerris, et amoureux jusqu'à l'idolâtrie de l'héroïsme de leur prince. De plus sa grande réputation et les préjugés de l'univers combattaient encore pour lui. Dans l'armée des alliés le roi de Prusse examinait les projets, décidait des opérations, et persuadait aux Danois de s'y prêter. Le roi de Danemark, mauvais soldat et peu militaire, ne s'était rendu au siége de Stralsund, que dans l'espérance d'y jouir du spectacle de Charles XII humilié. Sous ces deux rois, le prince d'Anhalt était l'âme de toutes les opérations militaires. C'était un homme d'un caractère violent et entier; vif, mais sage dans ses entreprises, qui avec la valeur d'un héros avait l'expérience des plus belles campagnes du prince Eugène. Ses moeurs étaient féroces, son ambition démesurée; savant dans l'art des siéges, heureux guerrier, mauvais citoyen, et capable

713-1740. de toutes les entreprises des Marius et des Sylla, si la fortune avait favorisé son ambition de même que celle de ces Romains. Les généraux danois étaient des fanfarons, et leurs ministres des pédans.

Cette armée composée, comme nous venons de le dire, vint mettre le siége devant Stralsund. Cette ville est assise au bord de la mer baltique; la flotte suédoise pouvait la rafraîchir de vivres, de munitions et de troupes. Son assiette est forte: un marais impraticable défend les deux tiers de sa circonférence; le seul côté dont elle est accessible, était défendu par un bon retranchement, qui du septentrion prenait au bord de la mer, et allait s'appuyer, à l'orient, au marais dont nous avons parlé. Dans ce retranchement campaient douze mille Suédois, et Charles XII à leur tête. Le nombre d'obstacles qu'il y avait à vaincre, obligea les assiégeans à les lever successivement. Le premier point était d'éloigner la flotte suédoise des côtes de la Poméranie, afin de priver Charles XII de toutes les sortes de secours qu'il pouvait attendre de la Suède.

Le roi de Danemark ne voulait point risquer un combat avec l'escadre qu'il avait dans ces parages; et ce préalable du siége devint une affaire de négociation. Il est aussi facile de prouver à un homme clairvoyant la nécessité d'une chose par de bonnes raisons, qu'il est, pour ainsi dire, impossible de faire sentir l'évidence à un esprit borné, qui se défie de soi-même, et qui craint que les autres ne l'égarent.

Cependant l'ascendant que le génie du roi de Prusse avait sur celui du roi de Danemark, força en quelque manière ce prince à voir la victoire que son amiral remporta sur l'escadre suédoise. Les deux rois furent spectateurs de ce combat, qui se donna à une lieue des côtes, et la mer devint libre aux alliés. Les Prussiens, commandés par le général Arnim, firent ensuite une descente sur l'île d'Usedom, d'où ils chassèrent les Suédois, et prirent le fort de Penamunde l'épée à la main. 1713-1740 21 Août 1715.

Après que cet obstacle fut levé, on se prépara à l'attaque du retranchement. Pour le malheur des Suédois, il se trouva un officier prussien, qui facilita cette entreprise, la plus difficile et la plus décisive de tout le siége. Cet officier s'appelait Gaudi. Il se ressouvint, que dans le temps qu'il faisait ses humanités au collége de Stralsund, il s'était souvent baigné dans ce bras de mer, qui n'était ni profond ni fangeux, proche du retranchement. Pour plus de sûreté, il le sonda de nuit, et trouva qu'on y pouvait passer à gué, tourner le retranchement par sa gauche, et prendre les ennemis en flanc et à dos. Ce projet fut heureusement exécuté. On attaqua les Suédois de nuit; tandis qu'un corps marchait droit au retranchement, un autre passait la mer proche du rivage, et se trouva dans leur camp, avant même qu'ils s'en aperçussent. La surprise d'une attaque inopinée, la confusion, qui est inséparable de toutes les affaires de nuit, et surtout le corps considérable qui leur tom- du 4 au 5 Novembre.

713-1740. bait en flanc, les mit promptement en déroute; ils abandonnèrent leur retranchement, et se sauvèrent vers la ville. Charles XII au désespoir d'être abandonné de ses troupes, voulut combattre seul. Ses généraux ne le sauvèrent qu'à peine de la poursuite des assiégeans; tout ce qui ne gagna pas promptement Stralsund, fut tué ou fait prisonnier. Le nombre de ceux qu'on prit ce jour-là, passait quatre cents hommes.

Pour resserrer entièrement la ville, il fut résolu de se rendre maître de l'île de Rugen, d'où les assiégés pouvaient encore tirer quelque secours. Le prince d'Anhalt, à la tête de vingt mille hommes, .5 Novembre. passa sur des vaisseaux de transport, le bras de mer qui sépare la Poméranie de cette île. Cette flotte conservait l'ordre de bataille que les troupes observent sur terre. On fit mine d'aborder à l'île du côté de l'orient; mais tournant tout d'un coup à gauche, le prince d'Anhalt débarqua ses troupes au petit port de Stressow, où l'ennemi ne l'attendait point. Il se posta en quart de cercle, de sorte que ses deux ailes étaient appuyées à la mer; il fit travailler avec beaucoup de diligence à des retranchemens, qu'il fortifia de chevaux de frise. Sa disposition était telle, que deux lignes d'infanterie soutenaient le retranchement; la cavalerie formait la troisième, à l'exception de six escadrons, qu'il avait postés au dehors de ses lignes, afin d'être à portée de tomber sur le flanc gauche de ceux qui pourraient venir l'attaquer de ce côté-là.

Charles XII trompé par la feinte du prince d'Anhalt, ne put arriver à temps pour s'opposer à son débarquement. Connaissant l'importance de cette île, quoiqu'il n'eût que quatre mille hommes, il s'avança de nuit vers le prince d'Anhalt, tant pour lui cacher le petit nombre de ses troupes, que dans l'espérance de le surprendre. Il marchait à pied l'épée à la main, à la tête de son infanterie, qu'il conduisit jusqu'au bord du fossé. Il arracha de ses propres mains les chevaux de frise qui le bordaient; il fut blessé légèrement dans cette attaque, et le général During tué à ses côtés.

1713-1740

16 Novembre.

L'inégalité du nombre, l'obscurité de la nuit, l'effort de ces six escadrons prussiens, qui tombèrent sur le flanc des Suédois, les obstacles d'un retranchement garni de chevaux de frise, et surtout la blessure du roi, toutes ces raisons, dis-je, firent perdre aux Suédois les fruits de leur valeur. La fortune avait tourné le dos à cette nation; tout s'acheminait à son déclin.

Le roi blessé se retira pour se faire panser; ses troupes rebutées s'enfuirent; le lendemain douze cents Suédois furent faits prisonniers au Fährschanz; et l'île de Rugen fut entièrement occupée par les alliés. On donna beaucoup de regrets à la mémoire du brave colonel Wartensleben, qui fut tué à la tête des gens d'armes prussiens, après avoir contribué en grande partie à la défaite des Suédois.

Après cet infortune Charles XII abandonna l'île

1713-1740. de Rugen, et repassa à Stralsund. Cette ville était presque réduite aux abois. Les assiégeans, parvenus à la contrescarpe, commençaient déjà à construire leur galerie sur le fossé principal. Le caractère du roi de Suède était de se roidir contre les revers; il voulait s'opiniâtrer contre la fortune, et défendre en personne la brèche, à laquelle les assiégeans allaient donner un assaut général. Ses généraux se jetèrent à ses pieds pour le conjurer de ne pas s'exposer aussi inutilement; et voyant qu'ils ne pouvaient pas le fléchir par les prières, ils lui firent voir le danger qu'il courrait de tomber entre les mains de ses ennemis. Cette appréhension le détermina enfin à abandonner cette ville; il s'embarqua sur une légère nacelle, avec laquelle il passa à la faveur de la nuit, au milieu de la flotte danoise, qui bloquait le port de Stralsund, et il gagna avec peine le bord d'un de ses vaisseaux, qui le transporta en Suède. Quatorze années auparavant, il était parti de ce royaume, comme un conquérant, qui allait assujettir le monde à sa fortune, et il y revint alors comme un fugitif, poursuivi pas ses ennemis, dépouillé de ses plus belles provinces, et abandonné de son armée.

Dès que le roi de Suède fut parti, la ville de Stralsund ne songea qu'à se rendre; la garnison capitula le 23 de Décembre. Le général Dücker, qui en était gouverneur, envoya au quartier du roi de Prusse, pour traiter des articles de la capitulation. La garnison se rendit prisonnière de guerre; et deux batail-

lons prussiens, autant de Saxons, et autant de Hanovriens prirent possession de cette ville. 1713-1740.

De tous les Suédois faits prisonniers dans le cours de cette campagne le roi forma un nouveau régiment d'infanterie, qu'il donna au prince Léopold d'Anhalt, second fils de celui qui commandait ses armées.

Ensuite de cette expédition, les vainqueurs se partagèrent les dépouilles des vaincus. Le roi conserva cette partie de la Poméranie qui est située entre l'Oder et la Peene, petite rivière, qui sort du Mecklenbourg, et qui va se jeter dans la mer à Peenamünde. La Poméranie, située entre la Peene et le duché de Mecklenbourg, fut restituée à la Suède par la paix de Stockholm; et George roi d'Angleterre acheta les duchés de Bremen et de Verden, que le roi de Danemark avait conquis sur la Suède, et que la maison de Hanovre possède encore de nos jours. 21 Janvier 1720.

Quoique la paix ne fût pas encore conclue, le roi jouissait déjà tranquillement de ses conquêtes; il alla en Prusse, où il ne se fit point couronner. Il pensait, que cette cérémonie vaine convenait mieux à des royaumes électifs, qu'à des royaumes héréditaires. En méprisant tous les dehors de la royauté, il n'en était que plus attaché à en remplir les véritables devoirs. Il parcourut la Prusse et la Lithuanie, et il fit le projet de rétablir ces provinces de la misère et du dépeuplement, que la peste y avait occasionnés.

Pour ne point interrompre l'enchaînement des

1713-1740. faits, nous avons rapporté de suite les événemens principaux de la campagne de Poméranie.

Il est temps de voir à présent les changemens qui arrivèrent pendant cette guerre dans le reste de l'Europe, et comment les combinaisons politiques des puissances venant à s'altérer, donnèrent lieu à de nouveaux systèmes.

1 Septembre 1715. La mort de Louis XIV fit prendre au gouvernement de la France une face toute nouvelle. De la nombreuse postérité de ce monarque il ne restait que son arrière-petit-fils. Ce prince était au berceau; son bisayeul avait établi son fils legitimé, le duc du Maine, président du conseil de la régence. Ce roi si absolu pendant sa vie fut mal obéi après sa mort. Le parlement jugea entre le duc d'Orléans et le duc du Maine; ou pour mieux dire, il s'érigea en arbitre de la dernière volonté du feu roi, et décida que Philippe d'Orléans, premier prince du sang, avait des droits incontestables à la régence.

La politique du nouveau régent se rapporta à deux objets principaux, dont l'un était, de maintenir la paix avec ses voisins; ce qui l'engagea à ménager l'amitié de l'empereur et à s'unir étroitement avec le roi d'Angleterre; et l'autre était d'acquitter les dettes de la couronne, qui étaient immenses; ce qui donna lieu au système de Law, dont le plan était aussi utile, que l'abus qu'on en fit devint pernicieux.

Le régent, doué d'un génie supérieur, avait les défauts des esprits vifs et hardis; les plus vastes

idées lui paraissaient aussi simples, que les commu- 1713-1740.
nes; il s'abandonnait aux impressions d'une imagination ardente, qui souvent outrait les choses. Né pour les beaux arts, qu'il cultiva, il eut les faiblesses des héros. Son tempérament encourageait son coeur à la sensibilité. Il fit l'abbé Dubois cardinal, moins parce qu'il servait l'état, que parce qu'il était le ministre secret de ses passions. La calomnie osa charger ce prince doux et humain du plus horrible des forfaits, du dessein d'empoisonner son pupille et son roi. Un crime utile n'inspire pas moins d'horreur aux âmes bien nées, qu'une mauvaise action perdue; mais l'apologie véritable du régent, c'est le règne de Louis XV.

Pour assurer la paix du royaume, et pour écarter toutes les occasions de disputes, le régent conclut le traité de barrières à Anvers, par lequel il fut arrêté, 15 Novembre 1715.
que les Hollandais entretiendraient garnison dans Namur, Furnes, Tournai, Ipres, Menin, et le fort de Knock, moyennant six cents mille florins d'Allemagne, que la maison d'Autriche s'engageait de leur payer par an; en vertu de quoi ils renonçaient à la régie des Pays-bas, dont l'entière possession resta à l'empereur Charles VI *).

Les guerres qui se succédaient les unes aux autres, empêchaient l'Europe de jouir des fruits de la

*) Le traité de barrières fut conclu entre l'Autriche et la Hollande sous la médiation de l'Angleterre.

1713-1740. paix. Dès l'année 1715 les Turcs étaient entrés dans la Morée, qu'ils avaient enlevée aux Venitiens. Le pape, qui craignait pour l'Italie, conjura l'empereur de prendre la défense de la chrétienté.

Charles VI assembla des troupes en Hongrie, afin de favoriser les Venitiens, par la diversion qu'il allait faire contre les Turcs. Dès l'année 1716 le
5 Août. prince Eugène avait battu le grand-vizir auprès de Temeswar. Cette année il entreprit le siége de Belgrade, et fortifia son camp d'un bon retranchement.

Les Turcs vinrent assiéger l'armée du prince Eugène, et non-contents de la bloquer, ils s'avancèrent à lui par des approches et des tranchées. Eugène, après leur avoir laissé passer un ruisseau, qui les
1717. séparait de son camp, sortit de ses retranchemens le 15 Août, les attaqua, les battit, et leur prit canons, bagages, en un mot, tout leur camp; et Belgrade, qui n'avait plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur par capitulation. Le maréchal de Stahrenberg, ennemi du mérite d'Eugène, déclama contre sa conduite, qu'il taxait d'imprudente, et parla avec tant de force, qu'il s'en fallait peu, que l'empereur ne fit traduire le héros de l'Allemagne devant un conseil de guerre, pour avoir exposé l'armée impériale à périr sans ressource. Cependant la gloire d'Eugène était si brillante, qu'elle fit éclipser l'envie et ses envieux.

21 Juillet L'année suivante les Turcs firent la paix à Pas-
1718. sarowitz, et cédèrent à l'empereur Belgrade et tout

le bannat de Temeswar*). Les Venitiens, qui avaient 1713-1740.
servi de prétexte aux conquêtes de Charles VI, payèrent les acquisitions que l'empereur fit, par la perte de la Morée, et ils s'apperçurent, mais trop tard, que le secours d'un allié puissant est toujours dangereux.

Charles VI était à peine sorti de cette guerre, qu'il eut d'autres ennemis à combattre. Il s'était élevé en Espagne un homme d'un esprit étendu, et entreprenant, profond, hardi, fécond en ressources, et fait en un mot, pour agrandir ou bouleverser les empires. C'était l'abbé Alberoni, Italien de naissance, que le duc de Vendôme emmena en Espagne, où son habileté se fit d'abord connaître par le renvoi du cardinal del Giudice, qui gouvernait ce royaume, et dont il occupa la place. Alberoni fit des pas de géant vers la fortune; il s'insinua dans l'esprit de la reine, qui était une princesse de Parme, et il seconda les vues qu'elle avait d'établir ses fils en Italie. La flotte, que le roi d'Espagne avait d'abord destinée au secours des Venitiens, fut employée à la conquête de l'île de Sardaigne, qui appartenait à l'empereur. Cagliari passa sous le pouvoir des Espagnols, et toute
la province fut dans peu subjuguée. 1717.

Les représentations de l'Angleterre et de la France n'empêchèrent pas la reine d'Espagne de suivre les desseins qu'Alberoni, devenu cardinal, lui suggérait. Cette princesse avait secrètement résolu de conquérir

*) Voir: *Du Mont*, Corps universel. VIII, 1, p. 520.

1713-1740. tout ce qu'elle pourrait de l'Italie. L'empereur, aux pressantes sollicitations de l'Angleterre, avait consenti de donner l'investiture de la Toscane, du Parmesan et du Plaisantin, à l'infant Don Carlos; mais Philippe V s'obstinait à demander le royaume de Naples.

Ce débordement d'ambition d'une puissance nouvellement établie porta l'empereur, le roi de France, et celui d'Angleterre, à la conclusion de la quadru-
2 Août 1718. ple alliance, comme une digue puissante, qu'ils opposaient aux entreprises de Philippe*). Les Hollandais, qui devaient accéder à cette ligue, se réservèrent pour la médiation, et ils furent remplacés par le duc de Savoye.

Cette formidable alliance n'altéra ni les projets d'Alberoni, ni la fermeté de la reine d'Espagne, ni le désir qu'avait le roi son époux, d'établir sa famille. La flotte espagnole, que l'Europe croyait des-
1718. tinée pour Naples, aborda à Palerme, qui se rendit; et le marquis de Lede prit le titre de vice-roi de Sicile. Cependant l'amiral Bing vint avec vingt vaisseaux anglais dans la Méditerranée, battit la flotte
11 Août 1718. espagnole dans le Fare; mais, quoiqu'il eût pris quatorze de ses plus beaux vaisseaux, il ne put empêcher que le marquis de Lede ne prît Messine. Le duc de Savoye se détermina dans cette nécessité à troquer avec l'empereur la Sicile contre le royaume de Sardaigne, dont il prit le nom dans la suite.

*) Voir: *Du Mont*, Corps universel. VIII. 1, p. 531.

Le génie d'Alberoni, trop peu occupé d'une entreprise, était si vaste, qu'il en méditait plusieurs à la fois. Ses desseins s'étendaient de tous les côtés, comme ces mines, qui poussent plusieurs rameaux, éloignés les uns des autres, au loin dans la campagne, qui jouent successivement, et font sauter les ennemis aux endroits où ils s'y attendent le moins. Une mine était crevée en Italie, une autre fut éventée en France. 1713-1740.

C'était la fameuse conjuration que le prince Cellamare forma contre le régent. Selon ce projet, l'Espagne devait faire un débarquement sur les côtes de Bretagne, rassembler les mécontens du Poitou, saisir le roi et le duc d'Orléans, assembler les états généraux, qui représentent la nation en corps, et faire nommer le roi d'Espagne tuteur de Louis XV et régent de France. Un hasard singulier fit avorter ce dessein. Le secrétaire du prince Cellamare était un des chalans de la Fillon, personne renommée pour les mariages clandestins qui se faisaient chez elle. L'industrie de cette femme avait servi plus d'une fois le régent et le cardinal Dubois. La Fillon trouvant un jour le secrétaire d'Espagne plus rêveur qu'à son ordinaire, et ne pouvant tirer de lui le sujet de sa mauvaise humeur, lui lâcha une fille adroite et rusée, qui le fit boire et parler. Cette fille le fouilla dans son ivresse. Les papiers dont il était chargé parurent à la Fillon de si grande conséquence, qu'elle les porta dans l'instant au régent. Ce prince fit ar-

1713-1740. rêter sur le champ le secrétaire. Tous les complices de la conjuration furent découverts. Il en coûta la vie à cinq gentils-hommes bretons. Le duc du Maine, le cardinal de Polignac et quelques autres seigneurs furent exilés. La cour envoya des troupes en Bretagne; et lorsque le duc d'Ormond s'y présenta avec la flotte espagnole, personne ne remua. La constance du régent ne fut jamais aussi ébranlée que par cet événement. Quelques personnes ont prétendu qu'il méditait son abdication; mais qu'il fut retenu par la fermeté du cardinal Dubois, qui admirait les voies dont la providence s'était servie dans cette affaire pour conserver la régence entre les mains du duc d'Orléans.

L'Europe était comme une mer agitée, qui gronde encore après l'orage, et ne se calme que successivement.

Les malheurs de Charles XII ne l'avaient point corrigé de ses passions. Son ressentiment, qui le suivit en Suède, éclata contre le Danemark. Il atta-
1717. qua la Norwège, ayant avec lui le prince héréditaire de Hesse, qui venait d'épouser sa soeur, la princesse Ulrique. Il prit Christiania; mais ne pouvant forcer la citadelle de Fridrichshall, et manquant de subsistances, il abandonna ses conquêtes.

L'appréhension des Russes l'avait retenu en Sca-
1718. nie; il fit cependant cette année une nouvelle irruption en Norwège; il assiégea Fridrichshall, et fut
11 Décembre. tué dans la tranchée. Cette valeur dont il était si

prodigue lui devint funeste. Un coup de fauconneau tiré d'une bicoque, termina la vie d'un prince qui faisait trembler le nord; dont la valeur tenait de l'héroïsme, et qui aurait été le plus grand homme de son siècle, s'il avait été modéré et juste. La mort de ce prince fut le signal de l'armistice. Les Suédois levèrent le siége de Fridrichshall; ils repassèrent leurs frontières, et les Danois ne les suivirent pas. 1713-1740

Avec Charles XII expirèrent ses projets de vengeance. Il était encore occupé des plus vastes desseins; animé contre le roi George d'Angleterre, qui lui avait enlevé les duchés de Bremen et Verden, il allait former une alliance avec le czar, afin de chasser la maison de Hanovre d'Angleterre, et d'y rétablir le prétendant. Görtz, qui succéda au comte de Piper dans le ministère de Suède, était dans le nord ce qu'Alberoni était dans le sud. Ses intrigues agitaient tous les cabinets des princes. Ses desseins ne se bornaient point à l'Europe. Il était né pour devenir le ministre d'Alexandre ou de Charles XII, mais en formant les plus grands desseins il surchargeait la Suède d'impôts, afin de pouvoir les exécuter. La misère du peuple, et la faveur dont il jouissait, lui attirèrent la haine du public. Dès que la nouvelle de la mort du roi se répandit, la nation fit le procès à son ministre; l'envie inventa un nouveau crime pour le charger. Il fut accusé d'avoir calomnié la nation auprès du roi, et il eut la tête tranchée. En punissant Görtz, les Suédois flétrissaient indirectement la

1713-1740. réputation d'un héros dont ils adorent encore à présent la mémoire. Mais le peuple est un monstre composé de contradictions, qui passe impétueusement d'un excès à l'autre, et qui dans ses caprices protège ou opprime le vice et la vertu indifféremment. Le trône vacant de Suède fut rempli par Ulrique, soeur de Charles XII et épouse du prince héréditaire de Hesse-Cassel.

Frédéric Guillaume ne put s'empêcher de répandre quelques larmes, lorsqu'il apprit la mort prématurée de Charles XII. Il estimait les grandes qualités de ce prince, dont il était devenu l'ennemi à regret, et par une espèce de violence. L'exemple de Charles XII avait fait tourner la tête à bien des petits princes d'Allemagne trop faibles pour l'imiter. Le duc Charles Léopold de Mecklenbourg forma le projet ambitieux de lever une armée; et pour fournir aux frais de son entretien, il foula ses sujets par des vexations énormes. Le poids des impôts s'appesantit à un point, que la noblesse excédée en porta ses plaintes à Vienne, où elle fut appuyée par Bernstorff, ministre de Hanovre, mais Mecklenbourgeois de naissance. Il obtint de l'empereur un décret fulminant contre le duc. Quoique ce prince eût épousé la nièce du czar, pour s'assurer d'une puissante protection, cela n'empêcha pas l'empereur, poussé par Bernstorff, de donner un décret de commission à l'électeur de Hanovre, et au duc de Brunswic, pour prendre ce pays en sequestre. Le roi de Prusse se plaignit à

Vienne de ce qu'étant directeur du cercle de la Basse-Saxe, ce décret ne lui avait point été adressé. L'empereur lui répondit: qu'il était contre les loix de l'empire, de charger le roi de ce sequestre, à cause qu'il avait l'expectative sur le Mecklenbourg. Sur quoi le czar déclara qu'il ne souffrirait jamais qu'on opprimât un prince qui venait d'entrer dans sa famille. Ce qui arrêta le plus Frédéric Guillaume dans cette affaire, c'est que le roi d'Angleterre ayant eu l'adresse de se faire médiateur de la paix que la Prusse négociait en Suède, devait alors être traité avec beaucoup de ménagement, de sorte que les Hanovriens restèrent en possession du séquestre, dont ils font monter les frais à quelques millions. Cette affaire est demeurée en ces termes; et elle y est encore au temps que nous écrivons cette histoire. 1713-174

Quoique la paix ne fût pas conclue avec la Suède, elle était autant que faite. Le roi qui voyait la tranquillité de ses états assûrée, commença dès-lors véritablement à régner, c'est à dire, à faire le bonheur de ses peuples.

Le prince haïssait ces génies remuans, qui communiquent leurs passions tumultueuses dans toutes les régions où l'intrigue peut pénétrer. Il n'aspirait point à la réputation de ces conquérans qui n'ont d'autre amour que celui de la gloire, mais bien à celle des législateurs qui n'ont d'autre objet, que le bien et la vertu. Il pensait, que le courage d'esprit si nécessaire pour réformer des abus, et pour introduire des

1713-1740. nouveautés utiles dans un gouvernement, était préférable à cette valeur de tempérament, qui fait affronter les plus grands dangers, sans crainte à la vérité, mais souvent aussi sans connaissance. Les traces que la sagesse de son gouvernement a laissées dans l'état, dureront autant que la Prusse subsistera en corps de nation.

Frédéric Guillaume établit alors véritablement son système militaire, et le lia si étroitement avec le reste du gouvernement, qu'on ne pouvait y toucher sans hasarder de bouleverser l'état même. Pour juger de la sagesse de ce système, peut-être qu'il ne sera pas inutile d'entrer ici dans quelque discussion sur cette matière.

Dès le règne de Frédéric I il s'était glissé quantité d'abus touchant les taxes, qui étaient devenues arbitraires. Les cris de tout l'état en demandaient la réforme. Lorsque cette matière fut examinée, il se trouva, qu'il n'y avait aucun principe selon lequel les possesseurs des terres fussent taxés de payer les contributions; que dans quelques endroits on avait conservé les impôts sur le pied où ils étaient avant la guerre de trente ans; mais que tous les propriétaires des terres défrichées depuis ce temps, dont le nombre était considérable, étaient taxés différemment. Afin de rendre ces impôts proportionnels, le roi fit exactement mesurer tous les champs cultivables, et rétablit l'égalité des contributions selon les différentes classes de bonnes et mauvaises terres; et comme

le prix des denrées était de beaucoup haussé depuis 1713-174
la régence du Grand-Électeur, il haussa de même les impôts à proportion de ce prix; ce qui augmenta considérablement ses revenus. Mais afin de répandre d'une main ce qu'il recevait de l'autre, il créa quelques régimens d'infanterie nouveaux, et augmenta sa cavalerie, de sorte que l'armée montait à soixante mille hommes; et il distribua ces troupes dans toutes ses provinces, de sorte que l'argent qu'elles payaient à l'état, leur retournait sans cesse par le moyen des troupes; et afin que le paysan ne fût point chargé par l'entretien des soldats, toute l'armée, tant cavalerie qu'infanterie, entra dans les villes. Par ce moyen 1721.
les accises augmentaient les revenus, la discipline s'affermissait dans les troupes, les denrées haussaient de prix, et nos laines, que nous vendions aux étrangers, et que nous rachetions, lorsqu'ils les avaient travaillées, ne sortirent plus du pays. Toute l'armée fut habillée de neuf régulièrement tous les ans, et Berlin se peupla d'un nombre d'ouvriers, qui ne vivent que de leur industrie, et qui ne travaillent que pour les troupes. Les manufactures, solidement établies, devinrent florissantes, et elles fournirent d'étoffes de laine une grande partie des peuples du nord. Afin que cette armée, qui dès l'an 1718 montait à près de soixante mille hommes, ne devint point à charge à l'état par le nombre de recrues dont elle avait besoin, le roi fit une ordonnance, par laquelle chaque capitaine était obligé d'enrôler du monde dans l'empire;

1713-1740. et quelques années après les régimens se trouvèrent composés à moitié de citoyens, et l'autre d'étrangers.

Le roi repeupla la Prusse et la Lithuanie, que la peste avait dévastées. Il fit venir des colonies de la Suisse, de la Souabe et du Palatinat, qu'il y établit avec des frais énormes. À force de temps et de peine il parvint enfin à rebâtir et à repeupler ce pays désolé, que la ruine avait effacé pour un temps du nombre des terres habitables. Il parcourait annuellement toutes ses provinces, et dans cette évolution périodique il encourageait en tout lieu l'industrie, et faisait naître l'abondance. Beaucoup d'étrangers étaient appelés dans ses états; ceux qui établissaient des manufactures dans les villes, et ceux qui y faisaient connaître des arts nouveaux, étaient excités par des bénéfices, des priviléges et des récompenses.

L'esprit d'intrigue et la malice d'un simple particulier altéra pour un temps la tranquillité dont jouissaient la cour et l'état. Ce malheureux était un gentil-homme hongrois; il se nommait Clément. Il fondait les espérances de sa fortune sur la subtilité de sa fourberie. Il avait été employé dans les affaires en subalterne par le prince Eugène, et depuis par le maréchal de Flemming. À force d'impostures il était parvenu à semer la mésintelligence entre la cour impériale et celle de Saxe.

Comme il ne vivait que d'artifices, il lui fallait souvent des dupes nouvelles; il résolut d'étendre ses contributions jusque sur la bourse du roi. Il vint à

Berlin, et s'introduisit à la cour en s'offrant de dé- 1713-174
couvrir des secrets de la dernière importance. Ses secrets consistaient dans une conjuration imaginaire, tramée entre l'empereur et le roi de Pologne, dans laquelle les principales personnes de la cour étaient impliquées. Clément assurait, que ces personnes mécontentes avaient été corrompues par l'appât des richesses et par des vues d'ambition. Le plan de la conjuration était, à ce qu'il prétendait, de saisir la personne du roi dans un château, nommé Wusterhausen, où il passait régulièrement deux mois de l'automne, et de le livrer à l'empereur. Ce qui donnait en quelque sorte de la vraisemblance à ce projet, c'est que ce château n'était qu'à quatre milles des frontières de la Saxe, et que le roi y était sans gardes.

Frédéric Guillaume méprisa du commencement ces insinuations, et il ne fut ébranlé, que par une lettre du prince Eugène remplie de ce dessein, que Clément lui montra. Ce scélérat se fit fort de convaincre entièrement le roi de tout ce qu'il avait avancé, en lui produisant des lettres du prince d'Anhalt, du général Grumbkow et d'autres seigneurs de la cour. Tant d'effronterie et de hardiesse jeta le roi dans de cruels soupçons et dans des méfiances continuelles. Il se proposa enfin d'éprouver en sa présence, si Clément connaîtrait l'écriture des personnes qu'il accusait. On jeta sur une table une liasse de lettres de différentes mains, en l'obligeant d'en reconnaître l'écriture. Clément s'y trompa, et sa fourbe fut découverte. Il

1713-1740. avoua dans sa prison, qu'il avait contrefait l'écriture et le sceau du prince Eugène. Il reçut le juste salaire que méritaient ses impostures et ses méchancetés, on lui coupa la tête. Cependant ces fausses accusations ne laissèrent pas de renverser quelques fortunes, et de causer pour un temps des méfiances et des ombrages. La calomnie s'introduit plus facilement dans l'esprit des princes que la justification. Ils connaissent assez les hommes pour savoir qu'il n'est guères de vertu sans tache, et ils voient tant d'exemples de la méchanceté du coeur humain, qu'ils sont plus sujets à être trompés que des particuliers, qui vivent éloignés du monde. Les mensonges de Clément avaient pris crédit en quelque manière à la faveur de la conjuration du prince Cellamare, dont l'exemple était encore tout récent.

Cette conjuration bien plus réelle que celle de Clément, eut aussi des suites bien plus importantes. Au moyen de la quadruple alliance, qui venait de se conclure, le régent avait la facilité de se venger, sans courir le moindre risque, des entreprises du cardinal Alberoni. Il n'en laissa pas échapper l'occasion, et il publia, en déclarant la guerre à l'Espagne, qu'il n'en voulait qu'au premier ministre. Berwik, à la tête de l'armée de France, prit St.-Sébastien et Fontarabie, tandis que la flotte anglaise désola les Ports St.-Antoine et de Vigo, et que Merci passant en Sicile avec l'armée de l'empereur, obligea le marquis de Lede à lever le siége de Melazzo, et reprit la ville et la citadelle de Syracuse.

Le roi d'Espagne marcha avec son armée sur les frontières de son royaume. Il conduisait une colonne de ses troupes, la reine la seconde, et le cardinal la troisième; mais ils n'étaient pas faits tous les trois pour commander des armées, et le roi découragé par la mauvaise tournure que prenait pour lui le commencement de cette guerre, aima mieux sacrifier son ministre, que d'exposer sa monarchie à de plus grands hasards. C'était effectivement l'unique moyen pour rétablir dans l'Europe une paix solide. Qu'on eût donné deux mondes, comme le nôtre, à bouleverser au cardinal Alberoni, il en aurait encore demandé un troisième. Ses desseins étaient trop vastes, et son imagination trop fougueuse. Il avait résolu de chasser l'empereur de l'Italie, de rendre son maître régent de la France, et afin de remettre le prétendant sur le trône d'Angleterre, il voulait animer Charles XII contre le roi George, et armer les Turcs et les Russes contre l'empereur Charles VI.

1713-1740

1719.

La raison, qui fait échouer tous ces vastes projets des ambitieux, c'est (à ce qu'il paraît), qu'en politique comme en mécanique, les machines simples ont un avantage extrême sur celles qui sont trop composées. Plus les ressorts qui concourent à un même mouvement sont compliqués, et moins ils sont d'usage.

L'enthousiasme d'Alberoni ne se communiqua point aux princes qui devaient être les exécuteurs de son projet; il était vivement frappé de ses idées, les autres l'étaient faiblement. Lors même que le bon sens

1713-1740. se laisse entraîner dans la carrière hasardeuse de l'imagination, il n'y fait pas un long chemin. La réflexion l'arrête, la prévoyance l'intimide, et souvent les obstacles le découragent. C'est ce qu'Alberoni éprouva des princes qu'il voulait engager dans ses vues. Il tomba lui-même dans le piége qu'il avait tendu à la tranquillité de l'Europe, et il repassa en Italie à la faveur des passeports qu'il reçut des puissances, qu'il avait le plus grièvement offensées.

On prévint un embrasement qui pouvait devenir funeste à l'Europe, en éteignant le flambeau, qui était prêt à le causer. La chute d'Alberoni remit l'Espagne dans son vrai point d'équilibre. Elle rechercha l'amitié de la France, et accéda même à la quadruple al-
26 Janvier 1720. liance, pour que sa réconciliation en fût plus sincère.

Le régent, qui parvint à terminer aussi glorieusement les démêlés qui s'étaient élevés entre la France et l'Espagne, n'eut pas le bonheur de préserver ce royaume d'un bouleversement plus grand et plus général, que ceux dont les guerres longues et ruineuses sont d'ordinaire suivies. Le système de Law avait poussé l'entêtement des Français pour le papier jusqu'à la folie. Quelques fortunes subites firent extravaguer la nation, et ce fut en outrant les choses qu'elle les perdit.

Dès l'an 1716 Law était devenu directeur de la banque royale. Il commença dès-lors à déployer son fameux système en établissant la compagnie d'Occident, ou du Missisipi, et la banque, dont le roi de

France était tout à la fois le protecteur et le proprié- 1713-1740.
taire. Les desseins du régent et de Law étaient de doubler les fonds du royaume, en balançant le crédit du papier par le réel de l'argent, pour attirer peu à peu les espèces dans les coffres du souverain.

L'arrêt du 2 Août 1719 porte défense aux particuliers sous les plus fortes peines, de garder chez eux en argent au-delà de cinq cents livres. Aux premières actions en succédèrent de nouvelles, qu'on nomma les filles, enfin ces filles enfantèrent des petites-filles; et le papier créé par ce système monta à trois milliar septante millions. Toutes les dettes de l'état furent acquittées par des billets timbrés à un certain coin. Les fondemens de cet édifice n'avaient été faits au commencement que pour une certaine proportion. On voulut le porter au double, et au quadruple; il s'écroula bientôt, bouleversa le royaume, et renversa en même temps l'architecte qui l'avait construit. Law pensa plus d'une fois être lapidé par le peuple, lorsque son papier tomba en décadence. Il quitta enfin le royaume, abandonnant la charge de contrôleur-général des finances, dont il avait été revêtu au commencement de l'année, et les grands établissemens qu'il avait dans ce royaume. Law n'était pas riche, lorsqu'il vint en France; il en repartit de même, et se réfugia à Venise, où il finit ses jours dans l'indigence.

Il y a peu d'histoires qui dans un aussi court espace représentent autant d'ambitieux humiliés. Les

1713-1740. fortunes rapides de Görtz, d'Alberoni, de Law, se précipitèrent aussi subitement qu'elles s'étaient élevées; mais l'ambition n'est pas capable de conseil, elle s'égare en suivant un chemin bordé de précipices.

Après les chutes d'Alberoni et de Görtz, le sud et le nord de l'Europe respirèrent également. La paix, que le roi négociait à Stockholm, fut enfin conclue *). Sa modération diminua ses avantages. D'Ilgen ne cessait de lui représenter, selon l'usage des ministres, qu'il devait profiter de ses avantages, et qu'en se roidissant encore, la Suède serait contrainte de lui céder l'île de Rugen et la ville de Wolgast; et qu'il obtiendrait de même des Danois les franchises des péages du Sund. La réponse du roi se trouve dans les archives, écrite de sa propre main: „Je suis content du destin dont je jouis par la grâce du ciel, „et je ne veux jamais m'agrandir aux dépens de mes „voisins". Il paya deux millions à la Suède pour l'enclavure de la Poméranie, de sorte que cette acquisition était plutôt un achat qu'une conquête.

1 Février 1720.

Le roi d'Angleterre, qui avait par sa médiation accéléré la paix de Stockholm, fit peu de temps après la sienne avec l'Espagne; et Philippe V céda Gibraltar et Port-Mahon à l'Angleterre, à condition que le roi George ne se mêlerait plus des affaires d'Italie **).

*) Voir: *Du Mont*, Corps universel. VIII. 2, p. 21.

**) Gibraltar et Minorca furent cédés à l'Angleterre par le traité d'Utrecht 1713.

A Vienne on était mécontent et envieux des avantages dont jouissait le roi de Prusse. La maison d'Autriche voulait que les princes d'Allemagne, qu'elle regarde comme ses vassaux, la servissent contre ses ennemis, et non pas, qu'ils fissent usage de leur force pour leur propre agrandissement. Le Grand-Électeur avait secondé l'empereur à cause que leurs intérêts étaient souvent liés ensemble. Le roi Frédéric I l'avait secouru tant par ses préjugés qu'afin d'être reconnu roi de Prusse. Frédéric Guillaume, qui n'avait ni préjugés ni intérêts qui jusqu'alors l'attachassent à la maison d'Autriche, ne lui fournit point de secours dans les guerres de Hongrie ni de Sicile. Il n'était lié avec l'empereur par aucun traité; et de plus il s'excusa sous prétexte qu'il avait à craindre des entreprises nouvelles de la part des Suédois. Dans le fond il était trop clairvoyant, pour forger ses propres chaînes, en travaillant à l'agrandissement de la maison d'Autriche, qui aspirait en Allemagne à une domination absolue. 1713-1740

La politique sage et mesurée de Frédéric Guillaume se tournait entièrement à l'arrangement intérieur de ses états. Il avait établi sa résidence à Potsdam, maison de plaisance, qui originairement n'était qu'un chetif hameau de pêcheurs. Il en fit une belle et grande ville, où fleurirent toutes sortes d'arts, depuis les plus communs, jusqu'à ceux qui servent au raffinement du luxe. Des Liégeois qu'il avait attirés par ses libéralités, y établirent une ma-

1713-1740. nufacture d'armes, qui fournit non-seulement l'armée,
1722. mais encore les troupes de quelques puissances du nord. On y fabriqua bientôt des velours aussi beaux que ceux de Gènes. Tous les étrangers qui possédaient quelque industrie, étaient reçus établis, et récompensés à Potsdam. Le roi établit dans cette ville,
1723. dont il était le fondateur, un grand hôpital, où sont entretenus annuellement deux mille cinq cents enfans de soldats, qui peuvent apprendre toutes les professions auxquelles leur génie les détermine. Il établit de même un hôpital de filles, qui sont élevées aux ouvrages convenables à leur sexe. Par ces arrangemens charitables il soulagea la misère des soldats chargés de famille, et il procura une bonne éducation à des enfans auxquels les pères n'étaient pas en état d'en donner. Il augmenta la même année le corps des cadets, où trois cents jeunes gentils-hommes font leur noviciat du métier des armes. Quelques vieux officiers veillent à leur éducation; et ils ont des maîtres, pour leur donner des connaissances et pour leur apprendre les exercices qui conviennent à des personnes de condition. Il n'est aucun soin plus digne d'un législateur, que celui de l'éducation de la jeunesse. Dans un âge encore tendre ces jeunes plantes sont susceptibles de toute sorte d'impressions. Si on leur inspire l'amour de la vertu et de la patrie, ils deviennent de bons citoyens; et les bons citoyens sont les derniers remparts des empires. Si les princes méritent nos louanges en gouvernant leurs peuples avec

justice, ils enlèvent notre amour, en étendant leurs 1713-1740.
soins jusqu'à la postérité.

Le roi envoya la même année le comte de Truchses en France pour féliciter Louis XV qui ayant atteint l'âge de majorité, fut sacré à Rheims.

Les calomnies que l'on avait répandues contre le duc d'Orléans, avaient fait des impressions si fortes dans le public, que la France s'attendait chaque jour à la mort de son roi, lorsqu'elle vit arriver inopinément celle du régent. Ce prince, ayant passé le temps où il avait coutume de se faire saigner, fut attaqué d'apoplexie entre les bras de la duchesse de Talaris, dans un moment d'extase, qui fit douter, s'il avait rendu l'âme par un sentiment de plaisir ou de douleur. Lorsque le roi Auguste de Pologne apprit les détails de cette mort, il dit ces mots de l'écriture: „Ah que mon âme meure de la mort de ce juste!“ Le cardinal Dubois avait précédé le régent de quelques mois, et le peuple divulguait, qu'il était parti pour préparer un quartier au régent chez quelque Fillon de l'autre monde. La régence finit par la mort du duc d'Orléans, et le duc de Bourbon devint premier ministre. Ce changement dans le gouvernement de la France, et quelques entreprises de la maison d'Autriche, contraires aux traités de paix, firent changer tout le système de l'Europe. Voici de quoi il était question: l'empereur avait fait expédier des lettres de
commission aux marchands d'Ostende pour trafiquer 1722.
aux Indes. Cela réveilla l'attention de toutes les na-

1713-1740. tions commerçantes; la France, l'Angleterre et la Hollande, allarmées d'un projet qui leur était également préjudiciable, s'unirent pour demander la suppression de cette nouvelle compagnie; mais la cour de Vienne ne s'en émut point, et voulut soutenir son projet de commerce avec hauteur.

On eut recours aux voies de conciliation, comme aux moyens les plus équitables pour terminer ces différends, et pour concilier d'autres intérêts, tels que la succession éventuelle de Parme et de Plaisance.
1725. On assembla un congrès à Cambrai, où personne ne voulut céder de son terrain.

Les ministres disputèrent, comme de raison, avec chaleur. Chacun soutenait sa cause par des argumens qu'il croyait sans réplique. Les maîtres d'hôtels et les marchands de vins s'enrichirent, les princes en payèrent les fraix, et le congrès se sépara sans avoir rien décidé.

Pendant que ces politiques discutaient vainement d'aussi grands intérêts, Philippe V s'échappa à la
15 Janvier 1724. vigilance de son épouse, et abdiqua subitement en faveur de son fils Louis. C'était pour lui procurer cette couronne, dont il se démettait volontairement,
1 Août 1724. que la France avait prodigué tant de trésors; mais la mort de son fils, qui lui remettait les rênes du gouvernement entre les mains, ne lui laissa pas le temps de se repentir de son abdication.

30 Avril 1725. À peine était-il remonté sur le trône, qu'il fit un traité de commerce avec l'empereur à l'insû de l'An-

gleterre. Le comte de Königseck, ambassadeur de Charles VI à Madrid, avait leurré la reine d'Espagne du mariage de Don Carlos avec l'archiduchesse Marie Thérèse, héritière de la maison d'Autriche; et l'espérance de réunir dans leurs maisons toutes les possessions de Charles V, porta la reine et le roi d'Espagne à faire des conditions très-avantageuses à l'empereur. Le roi George soupçonnait, que ce traité contenait des articles secrets à l'avantage du prétendant. La France était mécontente de ce que l'Espagne par ses subsides mettait l'empereur en état de soutenir la compagnie d'Ostende. Le roi de Prusse était fâché de quelques décrets fulminants que Charles VI lui avait envoyés au sujet de certaines redevances qu'il exigeait des fiefs de Magdebourg. Ces trois puissances ayant toutes des griefs contre la cour de Vienne, s'unirent par des engagemens étroits, qui devaient être d'autant plus durables, qu'ils étaient soutenus par leurs intérêts particuliers. Cette conformité de sentimens donnna lieu au traité de Hanovre *).

1713-1740

3 Septembre 1725.

La forme du traité était défensive, et roulait sur des garanties réciproques. La France et l'Angleterre s'engageaient d'une façon vague et susceptible de toutes sortes d'interprétations, d'employer leurs bons offices, pour que les droits de la Prusse sur la succession de Berg ne reçussent aucune atteinte après la mort de l'électeur palatin. La Suède, le Danemark

*) Voir: *Du Mont*, Corps universel. VIII. 2, p. 127.

1713-1740. et la Hollande accédèrent ensuite à ce traité. La France et l'Angleterre en voulaient effectivement à la maison d'Autriche. Dans cette intention ils espéraient se servir du roi pour enlever la Silésie à l'empereur. Frédéric Guillaume n'était pas éloigné de se charger de l'exécution de ce projet. Il demandait, qu'on joignît une seule brigade des Hanovriens à ses troupes, afin de ne pas s'engager tout seul dans une entreprise aussi importante, ou que les alliés convinssent avec lui d'une diversion, qu'ils feraient d'un autre côté, en même temps qu'il commencerait les opérations en Silésie. Quoique cette alternative parût raisonnable, le roi d'Angleterre ne voulut jamais s'expliquer sur cette matière.

À peine les alliés eurent-ils signé leur traité à Hanovre, qu'une autre alliance se fit à Vienne entre
6 Août 1726. l'empereur, le roi d'Espagne, le czar et quelques princes d'Allemagne. C'est par le moyen de ces grandes alliances, qui séparent l'Europe en deux puissans partis, que la balance des pouvoirs se soutient en équilibre, que la force des uns tient la puissance des autres en respect, et que la sagesse des habiles politiques prévient souvent des guerres, et maintient la paix, lors même qu'elle est sur le point d'être rompue.

Dès-que le czar eut signé le traité de Vienne, il fit de fortes rémontrances au roi de Prusse sur le parti qu'il avait pris, lui insinuant avec ces espèces de menaces auxquelles les expressions polies servent

de véhicule, qu'il ne verrait pas indifféremment, que les états héréditaires de l'empereur fussent attaqués. 1713-1740

Pierre I mourut dans ces circonstances, laissant dans le monde plutôt la réputation d'un homme extraordinaire, que d'un grand homme, et couvrant les cruautés d'un tyran des vertus d'un législateur. L'impératrice Cathérine, sa femme, lui succéda. Elle était Livonienne de naissance, et de la plus basse extraction, étant veuve d'un bas-officier suédois. Elle devint maitresse tour à tour de quelques officiers russes, depuis de Menzikow, enfin le czar en devint amoureux, et se l'appropria. En 1711, lorsque le czar s'approcha du Pruth avec son armée, les Turcs passèrent cette rivière, et vinrent se retrancher vis-à-vis de son camp; il avait en front deux cents mille ennemis, et à dos une rivière, qu'il ne pouvait passer, manquant de pont. Le grand-visir, qui l'attaqua par différentes reprises, voyant ses troupes souvent repoussées, changea de dessein. Il apprit par la déposition d'un transfuge, que l'armée moscovite souffrait une disette cruelle, et que dans le camp du czar il n'y avait de vivres que pour peu de jours. Sur cela il se contenta de bloquer les Russes; c'était ce que Pierre I craignait le plus. Son armée était presque fondue; il lui restait à peine trente mille hommes, accablés de misère, énervés par la faim, sans espérance, et par conséquent sans courage. Dans cette situation désespérée le czar prit une résolution digne de sa grandeur d'âme. Il ordonna au

28 Janvier 1725.

1713-1740. général Czerbatow, que l'armée se préparât à combattre le lendemain, afin de se frayer un chemin à travers des ennemis au bout de la bayonnette. Il fit ensuite brûler tous les bagages, et se retira dans sa tente accablé de douleur. Cathérine conserva seule la liberté d'esprit dans ce désespoir commun, où tout le monde attendait la mort ou la servitude. Elle témoigna un courage au-dessus de son sexe et de sa naissance; elle tint conseil avec les généraux, et résolut de demander la paix aux Turcs. Le chancelier Schaffirow dressa la lettre du czar au visir, que Cathérine fit signer à Pierre I à force de caresses, de prières et de larmes; elle ramassa ensuite toutes les richesses qu'elle put trouver dans le camp, et les envoya au visir.

Après quelques renvois les présents opérèrent leur
21 Juillet 1711. effet. La paix fut conclue, et le czar, en cédant Azof aux Turcs, se tira d'un pas aussi dangereux, que celui, que Charles XII trouva à Pultawa l'écueil de sa fortune. La reconnaissance du czar fut proportionnée au service que Cathérine lui avait rendu; il la trouva digne de gouverner un état, qu'elle avait sauvé; il la déclara son épouse, et elle fut couronnée impératrice. Cette princesse gouverna la Russie avec sagesse et avec fermeté, et elle continua d'observer les engagemens que le czar avait pris avec l'empereur Charles VI.

Pendant que toute l'Europe s'armait, Louis XV épousa la fille de Stanislas Lesczinski, roi détroné

de Pologne. Le duc de Bourbon, qui avait choisi la reine de France, se maria peu de temps après avec la princesse de Rheinfels, dont la beauté était touchante. On prétend, que le roi de France lui dit, qu'il choisissait mieux pour lui-même que pour les autres. Cependant la reine de France marqua dans la suite, qu'elle réparait par son coeur et par son caractère les charmes passagers d'une beauté que le moindre accident fait évanouir. 1713-174

Toute l'année 1726 se passa en préparatifs de guerre. Trois vaisseaux de ligne moscovites vinrent hiverner en Espagne dans le port de St.-André. Les Anglais mirent trois flottes en mer, dont l'une fit voile aux Indes, l'autre sur les côtes d'Espagne, et la troisième vers la Baltique. La France augmenta ses régimens, et créa une milice forte de soixante mille hommes.

Le roi se trouvait dans une situation difficile et embarrassante, à la veille d'une guerre dont il courait le plus grand risque, sans assurances des secours de ses alliés, exposé à l'irruption des Moscovites et devenant l'exécuteur d'un plan qu'on lui cachait. On avait désigné les provinces qu'on voulait conquérir: mais on n'avait pas réglé le partage qu'on en voulait faire; et pour tout dire, le ministre hanovrien du roi George affectait de traiter le roi de Prusse en puissance subalterne. Tant de dangers, si peu d'avantage, et cet excès d'arrogance, dégoûtèrent le roi du ton impérieux que ses alliés affectaient de pren-

1713-1740. dre avec lui, et dès ce temps il pensa à trouver ses sûretés ailleurs.

Cette année fut funeste aux premiers ministres. Le duc de Ripperda fut congédié et arrêté à Madrid, pour avoir fait le traité de Vienne; il se sauva de prison, et passa chez le roi de Maroc, où il mourut peu de temps après. Le duc de Bourbon eut un sort plus doux, mais à peu près semblable. L'adresse de l'ancien évêque de Fréjus, précepteur du roi de France, le fit exiler; le précepteur devint premier ministre et cardinal. Les premières fonctions de son ministère furent de soulager le peuple des impôts qui l'accablaient; il fit autant de bien aux finances du roi, où il mit de l'économie, que de mal au militaire, et surtout à la marine, qu'il négligea. Souple, timide et rusé, il conserva les vices d'un prêtre dans les fonctions du ministère; tant il est vrai, que les emplois décorent les hommes, mais ne les changent pas. Nous pourrions ajouter à ces disgraces l'élection et la chute de Maurice, comte de Saxe, devenu duc de Courlande par le choix des états, et chassé de son pays par la violence des Russes. C'est ce même comte de Saxe, que nous avons vu briller à la tête des armées de Louis XV et dont les grandes qualités tiennent lieu de la plus noble origine. L'Eu-
1727. rope perdit cette année deux têtes couronnées: l'impératrice Cathérine mourut, et Pierre Alexiowitz petit-fils de Pierre I lui succéda. C'était un enfant, qui croissait sous les yeux de quelques bojars attachés

aux anciens usages de leur nation, et qui préparaient 1713-1740
à ce jeune prince une tutelle éternelle. En Angleterre George II succéda à son père, qui venait de mourir. Frédéric Guillaume et George II quoique élevés presque ensemble, quoique beau-frères, ne purent se souffrir dès leur tendre jeunesse. Cette haine personnelle, cette forte antipathie pensa devenir funeste à leurs peuples, lorsqu'ils occupèrent tous deux le trône. Le roi d'Angleterre appelait celui de Prusse, „mon frère le sergent", et Frédéric Guillaume appelait le roi George, „mon frère le comédien". Cette animosité passa bientôt des personnes aux affaires, et ne manqua pas d'influer dans les plus grands événemens. Tel est le sort des choses humaines, que des hommes conduits par des passions les gouvernent, et que des causes puériles dans leur origine, deviennent les principes d'une suite de faits qui donnent lieu aux plus grandes révolutions.

D'abord après l'avénement de George II au trône, le comte de Seckendorf vint à Berlin. Il servait comme général en même temps l'empereur et la Saxe; il était d'un intérêt sordide; ses manières étaient grossières et rustres; le mensonge lui était si habituel, qu'il en avait perdu l'usage de la vérité. C'était l'âme d'un usurier, qui passait tantôt dans le corps d'un militaire, tantôt dans celui d'un négociateur. Ce fut cependant de ce personnage, que se servit la providence pour rompre le traité de Hanovre. Seckendorf avait servi en Flandres au siége de Tournai, et à la

1713-1740. bataille de Malplaquet, où le roi s'était trouvé. Ce prince avait une prédilection singulière pour tous les officiers qu'il avait connus dans cette guerre. Il se plaignit à ce général du mécontentement que lui donnaient les alliés. Seckendorf entra d'abord dans son sens, et il condamna sans peine les mauvais procédés de la France, et surtout de l'Angleterre. Il parla de l'empereur comme d'un prince plus solide dans ses engagemens, et plus ferme dans ses amitiés. Il fit envisager l'union de la Prusse et de l'Autriche dans le point de vue le plus avantageux; il représenta comme une perspective riante la facilité avec laquelle l'empereur accorderait au roi toutes ses sûretés pour l'entière possession de la succession de Berg; enfin il s'empara de l'esprit du roi avec tant d'adresse,
12 Octobre qu'il le disposa à signer à Wusterhausen un traité
1726. avec l'empereur. Il consistait dans des garanties réciproques et dans quelques articles relatifs au commerce de sel que le Brandebourg fait par l'Oder avec la Silésie *).

À peine ce traité fut-il conclu, qu'il pensa s'allumer une guerre en Allemagne, entre les rois de Prusse et d'Angleterre, sur un sujet de si peu d'importance, qu'il n'en pouvait servir de prétexte qu'à des princes très-disposés à se nuire.

*) *Du Mont*, Corps universel. VIII. 2, p. 139. *Koch-Schöll*, Histoire. II, p. 211. Ce traité ne fut jamais ratifié, voir: *Dohm*, Denkwürdigkeiten meiner Zeit. III, p. 293.

La dispute vint sur deux petits prés situés aux 1713-1740 confins de la Vieille Marche et du duché de Zelle, dont les limites n'étaient pas réglées, et sur quelques paysans hanovriens que des officiers prussiens avaient enrôlés. Le roi d'Angleterre qui était à Hanovre, fit arrêter par représailles quarante soldats prussiens, qui traversaient son pays avec des passeports. Ces princes ne cherchaient que des prétextes pour se brouiller. Quelquefois même les rois s'épargnent cette peine. Le roi de Prusse trouva son honneur intéressé dans l'affaire des petits prés, et dans l'arrêt des quarante soldats, et il s'abandonnait à sa haine et à son ressentiment. L'empereur attisait ce feu; il aurait été bien aise de voir, que les princes les plus puissans de l'Allemagne s'entre-détruisissent. Il promit un secours de douze mille hommes. Le roi de Pologne mécontent de celui d'Angleterre, en offrit un de huit mille hommes.

Toute la Prusse était déjà en mouvement; les troupes filaient toutes vers l'Elbe; Hanovre trembla. George, qui ne s'attendait point à la guerre, somma la Suède, le Danemark et la Hesse, et le Brunsvic, qui recevaient des subsides anglais, de lui fournir des troupes; et il sonna le tocsin en France, en Russie et en Hollande. L'empereur, dans l'intention d'encourager le roi à cette rupture, lui garantit toutes ses possessions du Weser et du Rhin. Cette affaire allait devenir des plus sérieuses, lorsqu'elle prit inopinément une face différente. Le roi assembla un con-

1713-1740. seil, composé de ses principaux ministres et de ses plus anciens généraux; il leur proposa l'état de la question, et leur demanda leur sentiment. Le maréchal de Natzmer, qui était un janséniste protestant, fit un long discours, par lequel il déplora la religion protestante prête à se voir éteinte par la dissension des deux seuls princes d'Allemagne qui en étaient les protecteurs. Les ministres appuyèrent sur les raisons secrètes qu'avait la cour impériale, d'aigrir les esprits avec tant de malice, dans une affaire d'elle-même peu importante, et qui était encore en termes d'accommodement. Un prince, qui écoute des conseils, est capable de les suivre. Le roi remporta ce jour sur lui-même une victoire plus belle, que toutes celles qu'il eût pu remporter sur ses ennemis. Il fit taire ses passions pour le bien de ses peuples, et les ducs de Brunsvic et de Gotha furent choisis de part et d'autre pour accommoder ces petits différends.

L'empereur fit ce qu'il put pour traverser cette négociation, mais elle fut terminée promptement. On relâcha les soldats prussiens, on rendit les paysans de Hanovre; et l'affaire des prés fut terminée. Ces sortes d'accommodemens, faits à l'amiable, sont d'autant plus sages, que les princes après les guerres les plus heureuses, sont tôt ou tard obligés d'en revenir là, sans obtenir de plus grands avantages. Cet exemple de modération de la part de Frédéric Guillaume est peut-être unique dans l'histoire.

Ce prince toujours plus occupé du bien de ses

sujets, que de son ambition particulière, fonda l'hô- 1713-1740.
tel de la charité à Berlin sur le modèle de l'Hôtel- 1727.
Dieu à Paris. Il bâtit la Friedrichstadt, dont l'étendue, la régularité des rues, toutes tirées au cordeau, et la beauté des édifices surpassent de beaucoup ceux de l'ancienne cité, et il eut le plaisir d'y recevoir le roi de Pologne. L'entrevue de ces deux princes se passa dans les festins et dans les magnificences. Cependant on ne cessait de négocier, pour prévenir les troubles de la guerre. Les puissances convinrent d'as-
sembler un congrès à Soissons, où se rendirent les 1728.
ministres de toutes les cours intéressées au traité de Hanovre et de Vienne, et les avantages que la France et l'Angleterre offrirent à l'Espagne, la détachèrent de l'intérêt de l'empereur *).

Le traité de Seville fut une suite du congrès de 9 Novembre
Soissons. Les articles de ce traité sont d'autant plus 1729.
remarquables, qu'ils ouvrent à l'Espagne l'entrée de l'Italie, et que l'Angleterre s'engage à faire tomber la succession des ducs de Parme et de Plaisance à l'infant Don Carlos, en considération des avantages que l'Espagne permet aux Anglais de gagner par le trafic de l'assiento.

*) Dans le même temps (23 Décembre 1728) l'empereur et le roi conclurent à Berlin le traité secret par lequel la Prusse devenait le garant de la sanction pragmatique, et l'Autriche celui de la succession de Berg. Néanmoins l'empereur promit cette succession au prince Charles Théodor de Sulzbach, dans le traité conclu avec la France, le 13 Janvier 1739.

1713-1740. Le roi de Pologne, qui était venu à Berlin l'an 1728, voulut à son tour étaler sa magnificence aux yeux du roi en lui donnant des fêtes toutes militaires. Il rassembla (vingt-trois mille hommes) ses troupes, dans un camp auprès de Radeberg, village situé sur l'Elbe; les manoeuvres qu'il fit faire à son armée, étaient une image de la guerre des Romains, mêlée aux visions du chevalier Follard. Les connaisseurs jugèrent, que ce camp était plutôt un spectacle théâtral, qu'un emblème véritable de la guerre.

Pendant ces démonstrations apparentes d'amitié, les intrigues d'Auguste dans toutes les cours de l'Europe tendaient à frustrer Frédéric Guillaume de la succession de Berg, et à la faire retomber à la Saxe. Ce camp, cette magnificence et ces fausses marques d'estime étaient des artifices par lesquels le roi de Pologne crut endormir le roi de Prusse; mais celui-ci en pénétra les motifs, et n'en détesta que plus sa fausseté. Ces sortes d'actions semblent permises en politique, mais elles ne le sont guères en morale; et à le bien examiner, la réputation de fourbe est aussi flétrissante pour le prince même, que désavantageuse à ses intérêts.

On crut, que de semblables réflexions dégoutèrent
1730. le roi Victor de sa royauté; mais effectivement ce ne fut que l'amour qu'il avait pour Madame de St-Sébastien, qu'il épousa à Chamberi après son abdication. On prétend qu'il conserva toujours ce caractère d'autorité qu'il avait eu comme roi, et qu'ayant quelque

mécontentement contre le duc d'Ormea, et quelques autres ministres, il voulut contraindre son fils à les disgracier. Le comte d'Ormea, informé des intentions du roi Victor, craignit de voir sa perte assurée, s'il ne prevenait ce prince. Il alla chez le roi de Sardaigne, et lui persuada, que son père conspirait, et voulait remonter sur le trône, et il le pressa si vivement, que le père fut arrêté, et conduit au château de Chamberi, où il mourut. Un prince est bien à plaindre se trouvant vis-à-vis de son père dans des circonstances aussi épineuses, où il a la nature, l'intérêt et la gloire à combattre. 1713-1740.

En Russie mourut la même année le jeune czar Pierre II. Il était fiancé avec une princesse Dolgorucki. Cette maison eut des vues pour placer cette princesse fiancée sur le trône; mais la nation voulut unanimement, que le sceptre demeurât dans la maison de Pierre I. On l'offrit à Anne, duchesse douairière de Courlande, qui l'accepta. Du commencement les Russes limitèrent son pouvoir; mais la famille des Dolgorucki tomba, et son autorité devint despotique. Elle entretint, de même que ses prédécesseurs, les liaisons, qui subsistaient depuis long-temps avec la maison d'Autriche. 1730.

L'empereur oublia bientôt les services que le roi lui avait rendus en quittant l'alliance de Hanovre. Il s'accommoda avec le roi d'Angleterre, et lui donna l'investiture du duché de Bremen et du Hadlerland, sans songer aux intérêts de la Prusse. L'in-

1713-1740. gratitude est une monnaie décriée, et qui cependant a cours partout.

La mort de tant de princes, le déplacement de tant de ministres, le renouvellement et le changement de tant d'alliances produisirent des combinaisons d'intérêts tout nouveaux en Europe. L'Angleterre reconciliée avec l'Espagne et l'Autriche, joignit une flotte nombreuse à celle d'Espagne, pour transporter Don Carlos en Italie.

Au commencement du siècle, la Grande-Bretagne s'était ruinée pour chasser les Espagnols du royaume de Naples et du Milanais, parce qu'ils croyaient la puissance de Philippe V trop redoutable avec ses possessions; et à peine vingt ans s'étaient écoulés que les navires anglais ramenèrent les Espagnols en Italie, et donnèrent à l'infant Parme et Plaisance, dont le dernier duc venait de mourir.

En ce même temps les Corses se révoltèrent contre les Génois à cause de la dureté de leur gouvernement. L'empereur y envoya des troupes au secours des Génois, qui réduisirent les rébelles à l'obéissance. Ces révoltes se renouvelèrent souvent jusqu'à l'année 1736 que les Corses choisirent pour
1730. leur roi un aventurier, nommé Théodor de Neuhof. On présuma, que le duc de Lorraine, qui depuis devint empereur, fomentait cette rébellion; cependant par le secours des Français l'île de Corse fut entièrement rangée sous l'obéissance de ses maîtres.

On crut alors, que l'Italie était menacée d'une

nouvelle guerre. La reine d'Espagne toujours inquiète 1713-1740.
et toujours en action, faisait de grands armemens; cependant, au lieu de tomber sur l'Italie, ses troupes allèrent en Afrique, et s'emparèrent d'Oran. La reine d'Espagne obtint un bref du pape, qui enjoignit au clergé, de payer le dixième de ses revenus, autant que durerait la guerre contre les infidèles. Dès ce moment la reine se proposa de perpétuer cette guerre à jamais, et en sacrifiant tous les ans une centaine d'Espagnols, qui périrent en escarmouchant contre les Mores, elle resta en possession des dîmes de l'église, qui font un revenu très-important pour la couronne. Ainsi les maîtres du Pérou et du Potosi, manque d'argent, se mettaient aux aumônes des prêtres de leur royaume.

Après toutes ces disgressions, il est temps que nous revenions à Berlin, où Seckendorf par ses intrigues avait beaucoup étendu son crédit. Il aurait bien voulu gouverner la cour tout à fait. Dans ce dessein il proposa au roi de s'aboucher avec l'empereur, qui s'était rendu à Prague, espérant de se rendre si utile, pendant ce séjour, que la confiance que le roi avait en lui, ne pourrait que s'accroître infiniment. Le roi, qui mettait dans les affaires la bonne foi de ses moeurs, consentit sans peine à ce voyage, sans prendre aucune mesure sur le but de cette entrevue, ni sur l'étiquette, qu'il méprisait. Son exemple servit de témoignage que la bonne foi et les vertus, si opposées à la corruption du siècle, ne sau-

1713-1740. raient y prospérer. Les politiques ont relégué la candeur dans la vie civile; et ils se voyent si au-dessus des loix qu'ils font observer aux autres, qu'ils se livrent sans retenue à la dépravation de leur coeur. Les moeurs unies du roi devinrent les victimes de l'étiquette impériale.

La garantie de la succession de Berg, que Seckendorf avait formellement promise au nom de l'empereur, s'en alla en fumée; et les ministres de l'empereur étaient dans des dispositions si contraires à la Prusse, que le roi vit très-clairement, que s'il y avait en Europe une cour portée à contrecarrer ses intérêts, c'était surement celle de Vienne. Ce prince s'était trouvé auprès de l'empereur comme Solon auprès de Croesus, et il revint à Berlin toujours riche de sa propre vertu. Les censeurs les plus pointilleux ne purent reprocher à sa conduite qu'une probité poussée à l'excès.

Cette entrevue eut le sort qu'ont la plupart des visites que les rois se rendent. Elle refroidit, ou (pour le dire en un mot) elle éteignit l'amitié qui régnait entrè les deux cours. Frédéric Guillaume partit de Prague plein de mépris pour la mauvaise foi et l'orgueil de la cour impériale, et les ministres de l'empereur dédaignaient un souverain qui voyait sans préoccupation la frivolité des préséances. Sintzendorf trouvait les prétentions du roi sur la succession de Berg trop ambitieuses, et le roi trouvait les refus de ces ministres trop grossiers. Il les regar-

dait comme des fourbes, qui manquaient impunément 1713-1740.
à leur parole.

Malgré tant de sujets de mécontentement, le roi maria son fils aîné, par complaisance pour la cour de Vienne, avec une princesse de Brunsvic-Bevern, 1733.
nièce de l'impératrice. Pendant la célébration de ces nôces, on apprit que le roi de Pologne était mort à Varsovie. Dans le temps que la mort le surprit, il était occupé des plus vastes desseins. Il pensait à rendre la souveraineté héréditaire en Pologne; afin de parvenir à ce but, il avait imaginé le partage de cette monarchie, comme le moyen par lequel il croyait apaiser la jalousie des puissances voisines.

Il avait besoin du roi dans l'exécution de ce projet; il lui demanda le maréchal de Grumbkow, afin de s'en ouvrir à lui. Le roi de Pologne voulut pénétrer Grumbkow, et celui-ci voulut également le pénétrer. Ils s'enivrèrent réciproquement dans cette intention, ce qui causa la mort du roi Auguste, et à Grumbkow une maladie, dont il ne se releva jamais. Cependant le roi fit semblant d'entrer dans les vues d'Auguste; mais en sentant trop bien les conséquences dangereuses, il se concerta avec l'empereur et la czarine, pour les contrecarrer; ils convinrent d'exclure la maison de Saxe du trône de Pologne, et d'y placer le prince Émanuel de Portugal. Mais la mort, qui détruisit l'homme et le projet, fit envisager les affaires de Pologne dans un tout autre point de vue.

1713-1740. La cour impériale voulut s'attacher la Saxe, et elle promit de soutenir à main armée l'élection du fils d'Auguste au trône de Pologne, pourvu qu'il garantît cette loi domestique, que Charles VI avait établie dans sa maison, loi si connue dans l'Europe sous le nom de sanction pragmatique. L'impératrice de Russie, qui craignait, que Stanislas Lesczinski ne redevînt roi de Pologne, soutenu par la protection de Louis XV, se déclara la protectrice de l'heureux Auguste. De tous les candidats à cette couronne, Stanislas était le plus convenable aux intérêts de la Prusse. La France essaya de porter le roi à faire entrer un corps de troupes dans la Prusse polonaise, et de la garder en sequestre, de même qu'il en avait usé avec la Poméranie. Mais Frédéric Guillaume ne voulut rien donner au hasard; il craignait de s'engager dans une guerre qui pourrait le mener trop loin, et qui distrairait ses forces d'un autre côté, tandis que l'électeur palatin, infirme et déjà fort agé, pouvait venir à mourir. Il croyait ses droits sur la succession de Juliers légitimes, et l'entreprise sur la Prusse polonaise injuste.

La diète d'élection, qui se tint à Varsovie, élut d'une commune voix Stanislas, roi de Pologne, mal-
12 Septembre 1733. gré les intrigues des cours de Vienne et de Pétersbourg, et malgré les armées russes et autrichiennes, qui menaçaient cette république. Quelques palatins, qui tenaient pour la Saxe, passèrent la Vistule, allèrent au village de Prague, s'assemblèrent dans une

auberge, et y élurent pour roi, Auguste, électeur de 1713-1740.
Saxe; surquoi les troupes moscovites s'approchèrent 5 Octobre 1733.
de Varsovie. L'orage succéda au calme, et Stanislas descendit pour la seconde fois du trône de Pologne, où les voeux d'une nation libre l'avaient fait monter.
Il se réfugia à Danzig, où Munich vint l'assiéger avec 1734.
les Russes et les Saxons. Une dame polonaise, nommée Masalska, tira le premier coup de canon du rempart sur les assiégeans, pour déterminer la bourgeoisie à une défense généreuse. Louis XV envoya trois bataillons au secours de son beau-père, trop tard pour sauver Danzig, et trop tôt pour le malheur qui leur arriva. Le marquis de Plelo, qui les conduisait, fut tué, et ces trois bataillons débarqués sur une île, ne pouvant regagner le bord de leurs vaisseaux, et manquant de vivres, furent faits prisonniers, et conduits à St.-Pétersbourg.

Les Russes attaquèrent ensuite les ouvrages du Hagelsberg, où ils perdirent quatre mille hommes. La ville déchirée par des dissensions intestines, et qui d'ailleurs n'avait plus de secours à attendre, était sur le point de capituler. Dans cette extrémité Stanislas se sauva la veille de sa réduction. Il souffrit pendant sa fuite la plus cruelle misère, et après avoir couru des risques inouis pour sa personne, que les Russes poursuivaient, et avoir eu les aventures les plus singulières, il arriva à Marienwerder, déguisé en paysan, et de-là il se rendit à Königsberg, après que le roi l'eut assuré de sa protection.

1713-1740. Les troubles de la Pologne gagnèrent toute l'Europe. Dès qu'on eut appris à Versailles, que l'empereur assemblait des troupes auprès de Glogaw, et que les Russes étaient entrés sur les terres de la ré-
1734. publique, la France déclara la guerre à l'empereur. Son manifeste annonçait, qu'elle n'en voulait qu'à l'empereur, et point à l'empire; mais par une contradiction que le cardinal Fleury aurait pu éviter facilement, les armées françaises, ayant passé le Rhin à Strasbourg, prirent Kehl, qui est une forteresse de l'empire. Les ennemis de la France profitèrent de cette faute, et tirèrent des inductions malignes d'une conduite qu'ils avaient intérêt de rendre suspecte. En même temps la guerre s'alluma en Italie. Les troupes françaises joignirent celles du roi de Sardaigne auprès de Verceil; elles prirent Pavie, Milan, Pizzighétone et Crémone. Le marquis de Montemar se joignit aux alliés, et les Espagnols se préparèrent à la conquête du royaume de Naples.

Quoique l'Angleterre ne fût point impliquée dans cette guerre, elle pensa être ébranlée par des troubles domestiques. George II avait formé le projet de se rendre entièrement souverain dans la Grande-Bretagne. C'était une entreprise qu'il ne pouvait pas conduire à force ouverte, mais sourdement, et par des vues détournées. Introduire l'accise en Angleterre, c'était enchaîner la nation. Si l'affaire eût réussi, elle aurait donné au roi un revenu fixe et assuré, dont il aurait augmenté le militaire, et affermi sa puissance.

Walpole proposa l'introduction des accises à quelques membres du parlement, dont il se croyait assuré; mais ceux-ci lui déclarèrent, que, s'il les payait, c'était pour souscrire au courant des sottises, mais non pas aux extraordinaires, comme l'était celle-là. 1713-1740.

Malgré ces représentations, Walpole porta l'affaire au parlement, où il harangua avec tant de force, que son éloquence l'emporta sur Pulteney, et sur la cabale contraire à la cour. Sa victoire parut si complette, que le bill des accises passa par une grande majorité de voix. Le lendemain il pensa y avoir une émeute dans la ville. Les seigneurs et les principaux marchands présentèrent une adresse au roi pour demander la suppression du bill. Quoique le parlement fût entouré de gardes, le peuple s'attroupa en grand nombre; il jetait des cris séditieux, et commençait à faire des avanies aux gens du roi. Il ne leur manquait qu'un chef, et la révolte éclatait. Walpole, qui vit, que cette affaire devenait sérieuse, jugea qu'il fallait céder. Il cassa le bill sur le champ, et sortit du parlement couvert d'un mauvais manteau, qui le déguisait, en criant: „Liberté! liberté! et point d'accises!“ Il trouva le roi à St.-James, qui s'armait de toutes pièces; il avait mis son chapeau, qu'il portait à Malplaquet, il essayait son épée, avec laquelle il avait combattu à Oudenarde, et il voulait se mettre à la tête de ses gardes, qui s'assemblaient dans la cour, pour soutenir avec fermeté l'affaire des accises. Walpole eut toutes les peines du monde à

1713-1740. modérer son impétuosité, et il lui représenta avec la généreuse hardiesse d'un Anglais attaché à son maître, qu'il n'était pas temps de combattre, mais bien d'opter entre le bill et la couronne. Enfin le projet de l'accise tomba; et le roi, très-mécontent de son parlement, se défia de son autorité, dont il avait pensé faire une triste expérience. Ces troubles intérieurs l'empêchèrent alors de se mêler de la guerre de l'Allemagne.

Nous avons dit que Kehl avait été pris par les Français, et que la rupture était ouverte. L'empereur, à qui la France avait donné si beau jeu, n'eut point de peine à faire déclarer l'empire en sa faveur. Il demanda au roi les secours stipulés par l'alliance de 1726, et il menaçait, qu'en cas de refus, il rétracterait la garantie qu'il avait donnée du duché de Berg. Le roi qui était demeuré neutre dans les troubles de la Pologne, quoique ses intérêts le sollicitassent en faveur de Stanislas, se déclara dans cette occasion pour l'empereur, quoique ses intérêts y fussent contraires. Il n'avait d'autre politique que la probité, et il observait ses engagemens si scrupuleusement, que son avantage ni son ambition n'étaient jamais consultés, lorsqu'il s'agissait de les remplir. En
1734. conséquence de ces principes, il fit marcher dix mille hommes au Rhin, qui servirent pendant cette guerre sous le prince Eugène de Savoye.

Au commencement du printemps le maréchal de Berwick força les lignes d'Ettlingen, que le duc de

Bevern avait fait construire pendant l'hiver, et il vint 1713-1740.
mettre le siége devant Philipsbourg. Eugène, qui avait à peine vingt mille hommes avec lui, se retira à Heilbron, où il attendit que les secours qu'on lui avait promis, fussent arrivés. Il revint ensuite se camper au village de Wisenthal à une portée de canon du retranchement français. Le roi se rendit à l'armée de l'empereur, accompagné du prince royal, tant par curiosité que par l'attachement extrême qu'il avait pour ses troupes, et il vit que les héros, comme les autres hommes, sont sujets à la caducité. Il n'y avait plus dans cette armée que l'ombre du grand Eugène. Il avait survécu à lui même; et il craignait d'exposer sa réputation, si solidement établie, au hasard d'une dix-huitième bataille. Un jeune homme audacieux aurait attaqué le retranchement français, qui n'était qu'à peine ébauché, lorsque l'armée vint à Wisenthal; les troupes françaises étaient si proches de Philipsbourg, que leur cavalerie n'avait pas assez de terrain pour se mettre en bataille entre la ville et le camp, sans souffrir beaucoup de la canonade; elle n'avait qu'un pont de communication sur le Rhin; et en cas, qu'on eût emporté le retranchement, toute l'armée française, qui n'avait point de retraite, aurait péri infailliblement. Mais le destin des empires en ordonna autrement. Les Français prirent Philipsbourg à la vue du prince Eugène, sans que personne s'y opposât. Berwick fut tué d'un coup de canon. Le maréchal d'Asfeld lui succéda dans le commandement.

1713-1740. Le roi, dont les fatigues avaient achevé de déranger la santé, prit un commencement d'hydropisie, qui l'obligea de quitter l'armée; et le reste de cette campagne se passa en marches et contremarches, d'autant moins décisives, que le Rhin séparait les Français et les impériaux.

En Italie, les Français prirent Tortone, battirent le maréchal de Merci à Parme, et s'emparèrent de presque toute la Lombardie. Cependant le prince de Hildburghausen fournit au maréchal de Königseck le projet de surprendre l'armée française, qui était campée sur les bords de la Secchia, ce qui s'exécuta de façon que Coigni et Broglio furent attaqués de nuit, surpris et chassés. Le roi de Sardaigne répara leur faute par sa sagesse, et les alliés remportèrent la victoire de Guastalla sur les Autrichiens.

Don Carlos entra en même temps dans le royaume de Naples, et en reçut l'hommage. Montemar affermit son trône par le gain de la bataille de Bitonte.
1735. Visconti et les Autrichiens furent chassés de ce royaume; et Montemar passa de la conquête de Naples à celle de la Sicile. Il prit Syracuse, et se rendit maître de Messine, qui capitula après avoir fait une assez bonne défense.

En Lombardie les Autrichiens furent encore battus à Parme; et sur le Rhin la campagne fut plus stérile que l'année précédente. L'armée impériale fut augmentée par un secours de dix mille Russes. L'inquiet Seckendorf obtint du prince Eugène un déta-

chement de quarante mille hommes, avec lequel il marcha sur la Moselle. Il rencontra l'armée française auprès de l'abbaye de Clautzen. La nuit sema la confusion et l'allarme dans les deux camps; et les troupes chargèrent des deux parts, sans qu'il parût d'ennemis. Le lendemain Coigni repassa la Moselle, et se campa sous Trèves. Seckendorf le suivit, et les deux généraux apprirent dans ce camp, que les préliminaires de la paix entre l'empereur et le roi de France étaient signés. 1713-1740. 3 Octobre 1735.

Cette négociation avait été conduite secrètement entre le comte de Wied et le sieur du Theil. Ils étaient convenus, qu'Auguste serait reconnu roi de Pologne par la France, que Stanislas renoncerait à toutes ses prétensions à cette couronne, en faveur du duché de Lorraine, dont il jouirait, et qui serait réversible à la France après sa mort; qu'en échange de cette cession, on donnerait au duc de Lorraine, gendre de Charles VI, la Toscane en dédommagement; de plus l'empereur reconnut Don Carlos roi des Deux-Siciles, et il reçut le Parmesan et le Plaisantin pour équivalent de cette perte. Il fut encore obligé de céder le Vigevanese au roi de Sardaigne; en faveur de quoi Louis XV lui promit la garantie de la pragmatique sanction *).

L'empereur et la France firent cette paix sans con-

*) Le traité définitif fut conclu à Vienne le 8 de Novembre 1738. Voir: *Wenck*, Codex juris gentium recentissimi. I, p. 1.

1713-1740. sulter leurs alliés, dont ils négligèrent les intérêts. Le roi se plaignit de ce que la cour de Vienne n'avait pris aucune mesure avec celle de Versailles pour assurer la succession de Berg.

Ce prince s'était remis de son hydropisie; mais ses forces étaient si énervées, que son corps ne secondait plus les intentions de son âme. Il eut cependant le plaisir de voir prospérer une nouvelle colonie, qu'il avait établie en Prusse dès l'année 1732. Il était sorti plus de vingt mille âmes de l'évêché de Salzbourg, par zèle pour la religion protestante. L'évêque avait persécuté quelques-uns de ces malheureux avec plus de fanatisme que de prudence. L'envie de quitter leur patrie gagna le peuple, et devint épidémique. Cette émigration se fit à la fin plutôt par esprit de libertinage que par attachement à une secte. Le roi établit ces Salzbourgeois en Prusse, et sans examiner les motifs de leur désertion, il repeupla par ce moyen des contrées que la peste avait dévastées sous le règne de son père.

La guerre générale était à peine finie, qu'il en survint aussitôt une nouvelle. Elle s'alluma aux extrémités de l'Europe et de l'Asie. Les Tartares, qui vivent sous la protection des Turcs, faisaient des incursions fréquentes en Russie. Les plaintes, qu'en porta l'impératrice à Constantinople, ne firent point cesser ces hostilités. Elle s'impatienta enfin de souffrir ces affronts, et elle se fit justice elle-même.
1736. Lascy s'avança contre les Tartares, et prit Azof.

Munich entra en Crimée, força les lignes de Perecop, 1713-1740.
s'empara de cette ville, prit Baciesaraï, et mit toute la Tartarie à feu et à sang. Cependant la disette d'eau et de vivres, et la chaleur ardente de ces climats, firent perir un grand nombre de Moscovites. L'ambition de Munich ne comptait pour rien le nombre des soldats qu'il sacrifiait à sa gloire. Mais son armée se fondit; et l'excès de misère auquel les Russes étaient réduits, rendit les vainqueurs semblables aux vaincus.

Dans ce temps mourut le dernier duc de Courlande de la maison de Kettler. Les états élurent pour la seconde fois le comte de Saxe. Mais l'impératrice de Russie éleva Biron à cette dignité. C'était un gentil-homme courlandais, qui s'était attaché à sa personne, et dont le mérite consistait uniquement dans le bonheur qu'il avait de lui plaire. Les armées de cette princesse continuèrent d'être victorieuses contre les Turcs. Munich assiégea Oczakof, que trois mille janissaires et sept mille Bosniaques défendaient. Une bombe, qu'il fit jeter, mit le feu par hasard au grand magasin à poudre de la ville, qui sauta aussitôt, et bouleversa en même temps la plupart des maisons. Munich saisit ce moment, et fit donner un assaut général à la place.

Les Turcs, qui ne pouvaient revenir de leur perplexité, ni se défendre sur des remparts étroits, où touchaient des maisons abandonnées aux flammes, ne savaient s'ils devaient éteindre l'incendie, ou repous-

1713-1740. ser l'effort des Moscovites. Dans cette confusion la ville fut emportée l'épée à la main, et le soldat effréné y commit toutes les cruautés dont une fureur aveugle est capable.

Les premiers progrès des Russes contre les Turcs réveillèrent l'ambition des Autrichiens. On persuada à l'empereur, que c'était le moment d'attaquer les Turcs par la Hongrie; que, si les Moscovites les pressaient en même temps du côté de la mer noire, c'en serait fait de l'empire ottoman. On fit même courir des prophéties, qui annonçaient, que la période fatale au croissant était arrivée. La superstition agit à son tour. Le confesseur de Charles VI lui représentait, que c'était le devoir d'un prince catholique d'extirper l'ennemi du nom chrétien. Toutes ces insinuations différentes ne partaient effectivement que de l'impératrice, de Bartenstein, de Seckendorf, et du prince de Hildbourghausen, qui s'étant liés ensemble, faisaient jouer secrètement tous ces ressorts; et des haines et des intrigues de cour firent
1737. résoudre cette guerre sans raison valable, dans laquelle l'empereur fut en quelque façon étonné de se voir engagé.

Le grand-duc de Toscane, ci-devant duc de Lorraine, fut créé généralissime des armées impériales. Seckendorf commanda sous lui, ou (pour mieux dire) Seckendorf commanda en chef. Au commencement de la campagne les impériaux prirent Nissa. Ce fut où se borna leur fortune. Le prince de Hildbourghau-

sen se fit battre avec un détachement, qu'il comman- 1713-1740.
dait à Bagnaluca. Khevenhuller leva le siége de Widdin, et fut vivement pressé par les Turcs, qui passèrent le Timoc, et donnèrent sur son arrière-garde.

Le tost-bacha reprit Nissa, et l'empereur fit trancher la tête à Doxat, qui avait rendu cette place, sans faire assez de résistance. Vers la fin de cette année mourut la reine d'Angleterre, qui avait joui d'une espèce de réputation due à la bonté dont elle honorait les savans.

La campagne suivante fut malheureuse pour les 1738.
Moscovites et pour les Autrichiens. Munich entreprit vainement de pénétrer du côté de Bender dans la Bessarabie. Ce pays avait été ruiné par les Tartares, et il n'osa s'y enfoncer, sans craindre pour ses troupes les mêmes malheurs, que les Suédois y avaient éprouvés. La peste qui fit des ravages extraordinaires à Oczakof, l'obligea d'abandonner cette ville, et Lascy ne put faire aucun progrès dans la Crimée.

La mauvaise tournure que prit la guerre de Hongrie, abattait l'esprit de l'empereur. Il regretta le grand Eugène (mort en 1736), auquel il devait la gloire de son règne. „La fortune de l'état", disait-il, „est-elle donc morte avec ce héros?" Mais aigri des malheurs de la guerre, il s'en prit à ses généraux. Seckendorf fut mis en prison au château de Grätz; et Königseck eut en Hongrie le commandement de l'armée.

Les impériaux furent battus en plusieurs rencontres. Les Turcs prirent le vieux Orsova et Mehadia.

1713-1740. Ils mirent le siége devant le nouvel Orsova, qu'ils levèrent, ayant été repoussés à Cornia. Mais Königseck, qui se retira mal à propos après sa victoire, leur donna le moyen de recommencer ce siége. Le nouvel Orsova ne tint pas long-temps, et les Turcs y prirent tout le gros canon de l'empereur. Il se donna encore une bataille auprès de Mehadia, aussi peu décisive que la première, où les impériaux eurent le dessous.

L'empereur irrité de ses pertes, ne savait à qui s'en prendre; il punissait ses généraux, mais c'étaient les projets de campagne qu'il devait réprouver.

L'expérience a fait voir dans les guerres de Hongrie, que toutes les armées qui se sont éloignées du Danube, ont été malheureuses, à cause qu'elles s'éloignaient en même temps de leur subsistance. Lorsque Eugène fit la guerre contre les Turcs, il ne sépara jamais son armée; et dans ces temps modernes, l'envie qu'avaient les généraux en crédit à la cour de commander des corps séparés, fit que toute l'armée étant en détachemens, n'était nulle part formidable. Les vieilles maximes étaient négligées, et les généraux étaient d'autant plus à plaindre, que la cour les jetait dans des incertitudes perpétuelles par le nombre d'ordres contradictoires qu'elle leur envoyait. On ôta le commandement de l'armée à Königseck, de même qu'à ses prédécesseurs; et pour le consoler, on le fit grand-maître de la maison de l'impératrice. Olivier Wallis fut choisi pour le remplacer. Ce ma-

réchal écrivit au roi, et il dit dans sa lettre: „L'em- 1713-1740.
„pereur m'a confié le commandement de son armée:
„le premier, qui l'a conduite avant moi, est en pri-
„son; celui auquel je succède, a été fait eunuque du
„serail; il ne me reste que d'avoir la tête tranchée
„à la fin de ma campagne".

L'armée impériale forte de soixante mille hommes 1739.
s'assembla auprès de Belgrade; celle des Turcs était plus nombreuse du double. Wallis marcha à l'ennemi sans savoir précisément sa force; et sans avoir fait la moindre disposition, il attaqua avec sa cavalerie par un chemin creux un gros corps de janissaires posté dans des vignes et des haies auprès du village de Crotzka, et il fut battu dans ce défilé avant que son infanterie eût le temps d'arriver. Celle-là fut menée à la boucherie avec la même imprudence; de sorte que les Turcs pouvaient tirer à couvert sur elle. Sur la fin du jour les impériaux se retirèrent après avoir laissé vingt mille hommes sur le carreau. Si l'armée turque les eût poursuivis, c'en était fait de Wallis, et de tout le corps qu'il commandait. Ce maréchal, étourdi de cette disgrace, au lieu de reprendre ses esprits, accumula ses fautes. Quoique Neipperg l'eût joint avec un gros détachement, il ne se crut en sureté que dans les retranchemens de Belgrade, qu'il abandonna encore, et repassa le Danube à l'approche du grand-visir. Les Turcs, qui ne trouvèrent dans leur chemin aucune résistance, mirent le siége devant Belgrade. Les mauvais succès des im-

1713-1740. périaux étaient balancés par les progrès des Russes. L'armée moscovite, plus heureuse sous la conduite de Munich, battit les Turcs auprès de Chotzim, prit cette ville, et pénétra par la Moldavie en Valachie, dans le dessein de joindre les armées impériales en Hongrie. Mais l'empereur rebuté de ses malheurs, et d'une guerre qui le couvrait de honte, eut recours à la médiation de la France pour moyenner la paix. Le sieur de Villeneuve, ambassadeur de France à la Porte, se rendit dans le camp des Turcs; et les Russes, alarmés de cette démarche, y envoyèrent un Italien, nommé Cagnoni.

Le maréchal de Neipperg fut chargé par l'empereur de cette négociation. L'empereur et le grand-duc de Toscane en pressaient également la fin.

Les ordres du maréchal étaient de faire la paix, à quelque prix que ce fût. Il eut l'imprudence de se rendre chez les Turcs sans aucune sureté et sans être muni des passeports qu'on demande toujours en pareilles occasions. Il fut arrêté, la peur le saisit, et il
18 Septembre 1739. signa la paix avec précipitation. Il en couta à l'empereur le royaume de Servie et la ville de Belgrade. La fermeté de Cagnoni en imposa au vizir. Cet Italien eut l'adresse de conclure en même temps la paix pour les Moscovites, dont les conditions furent, que l'impératrice rendrait Azof et toutes ses conquêtes *).

*) Voir: *Laugier*, Histoire des négociations pour la paix conclue à Belgrade. Paris 1768.

Olivier Wallis ne se trompa pas beaucoup dans 1713-1740
le prognostic qu'il avait fait. Il fut mis en prison dans la forteresse de Brünn; et Neipperg, moins coupable encore, fut conduit dans la citadelle de Glatz.

Ce maréchal avait eu, outre les ordres de l'empereur, des instructions positives du grand-duc, pour hâter l'ouvrage de la paix. Ce prince craignait, que l'empereur, son beau-père, ne mourût avant la fin de cette guerre, et ne lui attirât sur les bras, par la succession litigieuse des pays héréditaires, de nouveaux ennemis, auxquels il n'aurait pas été en état de résister.

Bientôt une nouvelle guerre s'alluma dans le sud,
entre l'Angleterre et l'Espagne, à cause de la contre- 1739.
bande que les marchands anglais faisaient dans les ports de la domination espagnole. L'objet de ce différend roulait peut-être sur une somme de cinquante mille pistoles par an, et les parties dépensèrent de chaque côté plus de dix millions pour la soutenir.

Le roi n'avait pris aucune part à toutes ces guerres; il n'avait fourni de troupes, ni reçu de subsides de personne. D'ailleurs depuis l'attaque d'hydropisie qu'il avait eue en 1734, il ne vivait que par l'art des médecins. Vers la fin de cette année sa santé s'affaiblit considérablement. Dans cet état valétudinaire, il passa une convention avec la France, dont il obtint la garantie du duché de Berg, à l'exception de la ville de Dusseldorf, et d'une banlieue large d'un mille tout le long du bord du Rhin. Il se contenta

1713-1740. d'autant plus facilement de ce partage, que la perte de son activité le faisait désespérer de faire des acquisitions plus considérables.

L'hydropisie, dont il était incommodé, augmenta considérablement; et il mourut enfin le 31 Mai 1740 avec la fermeté d'un philosophe, et la résignation d'un chrétien. Il conserva une présence d'esprit admirable jusqu'au dernier moment de sa vie, ordonnant de ses affaires en politique, examinant les progrès de sa maladie en physicien, et triomphant de la mort en héros.

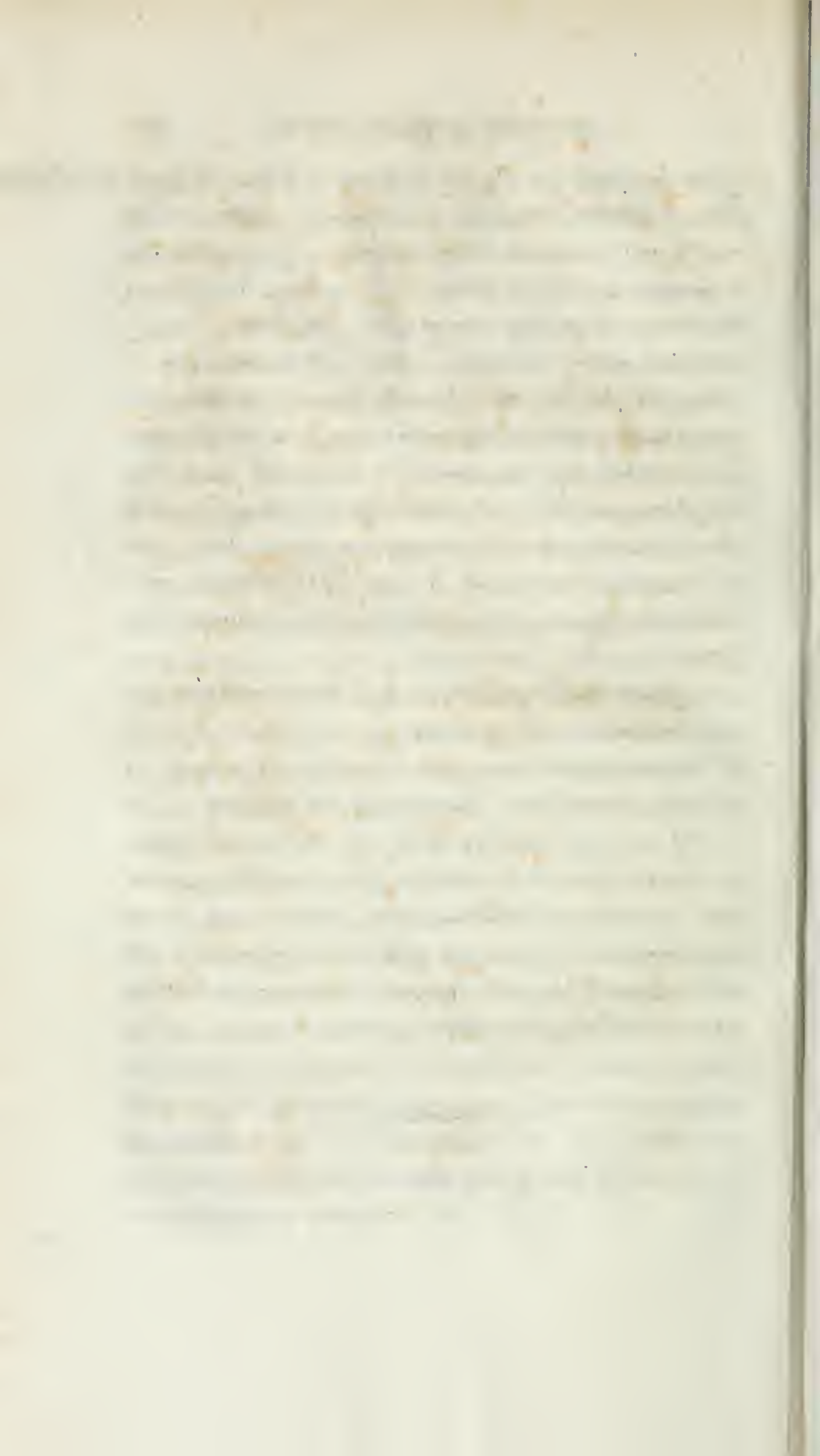
Il avait épousé en 1707 Sophie Dorothée, fille de George de Hanovre, qui devint roi d'Angleterre. De ce mariage naquirent Frédéric II qui lui succéda, les trois princes, Auguste Guillaume, Louis Henri, et Ferdinand; Wilhelmine, markgrave de Baireuth; Frédérique, markgrave d'Anspach; Charlotte, duchesse de Brunsvic; Sophie, markgrave de Schwedt; Ulrique, reine de Suède; Amélie, abbesse de Quedlinbourg.

Les ministres de Frédéric Guillaume lui firent signer quarante traités ou conventions, que nous nous sommes dispensés de rapporter à cause de leur frivolité. Ils étaient si éloignés de la modération de ce prince, qu'ils songeaient moins à la dignité de leur maître qu'à augmenter les bénéfices de leurs emplois. Nous avons de même passé sous silence les chagrins domestiques de ce grand prince. On doit avoir quelque indulgence pour la faute des enfans en faveur des vertus d'un tel père.

La politique du roi fut toujours inséparable de sa justice. Moins occupé à s'étendre qu'à bien gouverner ce qu'il possédait; toujours armé pour sa défense, et jamais pour le malheur de l'Europe, il préférait les choses utiles aux choses agréables; bâtissant avec profusion pour ses sujets, et ne dépensant pas la somme la plus modique pour se loger lui même; circonspect dans ses engagemens; vrai dans ses promesses; austère dans ses moeurs; rigoureux sur celles des autres; sévère observateur de la discipline militaire; gouvernant son état par les mêmes loix, que son armée; il présumait si bien de l'humanité, qu'il prétendait que ses sujets fussent aussi stoïques qu'il l'était. 1713-1740.

Frédéric Guillaume laissa en mourant soixante-six mille hommes, qu'il entretint par sa bonne économie, ses finances augmentées, le trésor public rempli, et un ordre merveilleux dans toutes ses affaires.

S'il est vrai de dire, qu'on doit l'ombre du chêne qui nous couvre, à la vertu du gland qui l'a produit: toute la terre conviendra, qu'on trouve dans la vie laborieuse de ce prince et dans les mesures qu'il prit avec sagesse, les principes de la prospérité dont la maison royale a joui après sa mort.



DU MILITAIRE

DEPUIS SON INSTITUTION JUSQU'À LA FIN DU RÈGNE DE

FRÉDÉRIC GUILLAUME.

Les premiers électeurs de la maison de Brandebourg n'entretenaient aucune milice réglée; ils n'avaient qu'une garde à cheval de cent hommes, et quelques compagnies de lansquenets partagées dans les châteaux ou places fortes, dont ils augmentaient ou diminuaient le nombre selon le besoin. Lorsqu'ils appréhendaient la guerre, eux et les états convoquaient l'arrière-ban; c'était pour ainsi dire l'armement général de tout le pays; la noblesse devait former la cavalerie, et ses vassaux enrégimentés devaient composer l'infanterie de cette armée.

Cette manière de lever des troupes, et de former des armées, était alors générale en Europe; les Gaulais, les Germains, les Bretons, en avaient toujours usé de même; et elle s'est conservée encore jusqu'à présent chez les Polonais, qui appèlent cet armement de toute la nation, la Pospolite Rucheni. De même que les Polonais, les Turcs ne se sont pas éloignés de cette coutume; à l'exception d'un corps réglé de

trente mille janissaires qu'ils entretiennent, ils ne font jamais la guerre, sans armer les nations de l'Asie Mineure, de l'Égypte, de l'Arabie et de la Grèce, qui sont sous leur domination.

Pour en revenir à l'histoire de Brandebourg, lorsque Jean Sigismond se crut à la veille de recueillir
1609. la succession de Juliers et de Berg, prévoyant qu'il serait obligé de soutenir ses droits par la force des armes, il ordonna un armement général de sept cents quatre-vingts-sept chevaliers, qui se trouvèrent au lieu de l'assemblée; il en choisit quatre cents des plus lestes; la noblesse fournit d'ailleurs mille fantassins, sans compter les piquiers dont le colonel Kracht reçut le commandement; et de plus les villes mirent deux mille six cents hommes en campagne. Ces troupes étaient entretenues aux dépens des états, et pour l'ordinaire elles ne recevaient la paye que pour trois mois, terme après lequel chacun s'en retournait chez soi; l'électeur nommait les officiers; et dès que le besoin de ces armemens cessait, ces troupes étaient licenciées tout à fait.

La régence orageuse de George Guillaume nous fournit quelques exemples de ces sortes d'armemens.

En 1620*), à l'occasion de la guerre de trente ans, les états levèrent des troupes, en leur donnant le privilége de faire des quêtes dans tout le pays pour fournir à leur subsistance; les paysans avaient

*) Sebaldus chronique.

ordre de leur donner un liard chaque fois qu'ils gueuseraient, et des coups de bâton s'ils ne s'en contentaient pas. Que produisit cet arrangement ridicule? au lieu d'acquérir des soldats, le prince n'établit qu'un corps de mendians.

L'an 1623 la cour enjoignit par un édit à tous les sujets, à l'exception des prêtres et des échevins, de se rendre avec armes et bagage, à un lieu marqué où des commissaires devaient les passer en revue; on choisit de ce nombre trois mille neuf cents hommes, qui furent partagés en vingt-cinq compagnies d'infanterie, et en dix escadrons.

Après la paix de Prague le comte de Schwarzen- 1635.
berg persuada à George Guillaume d'augmenter ses troupes, et de les entretenir moyennant les subsides que les Espagnols et l'empereur lui payeraient; selon le projet de ce ministre le nombre devait en être porté à vingt-cinq mille hommes.

Les levées se firent, et ces troupes prêtèrent serment à l'empereur et à George Guillaume; lorsqu'elles passèrent en revue à Neustadt-Eberswalde, on en 1638.
fit le dénombrement suivant, savoir:

Infanterie.			Cavalerie.		
Grades des comman-dans.	Noms des régimens	Nombre des fan-tassins.	Grades des comman-dans.	Noms des régimens	Nombre des ca-valiers.
Le général	Klitzing . .	850	Colonels	Jean Rochow	500
Colonels	Kracht . .	960		Erenreich-Burgsdorff	500
	Burgsdorff .	1300	Lieute-nans-Colonels	Pothansen .	500
	Dargitz . .	700		Schapelow .	350
	Volckmann .	700		Goldacker .	160
	Didier Kracht	660		Erichson .	350
	Rochow . .	980		Worhauer .	190
Lieute-nans-Colonels	Mintzich. .	550		Dragons .	350
	Waldow-Ker-berg . .	1300			
Total des fantassins		8000	Total des cavaliers		2900

Klitzing, qui commandait ce corps, est le premier général dont il soit fait mention dans l'histoire du Brandebourg. Ces troupes furent augmentées et diminuées selon les temps, les moyens et les occasions; mais elles ne passèrent jamais onze mille hommes. George Guillaume laissa en mourant la milice suivante à son fils.

Infanterie.		Cavalerie.	
Noms des régimens.	Nombre des fantassins.	Noms des régimens.	Nombre des cavaliers.
Burgsdorff . . .	800	Goldacker . . .	900
Kracht	600	Ludecke	600
Volckmann . . .	800	Rochow	1000
Trotha	1200		
Goldacker . . .	200		
Total des fantassins	3600	Total des cavaliers	2500

Frédéric Guillaume parvint à la régence dans un temps de calamité. Pour soulager ses provinces épuisées d'hommes et d'argent, il fit une réforme dans ses troupes; la cavalerie, sur ce qu'elle refusa de lui prêter le serment ordinaire, fut congédiée; et l'électeur, afin de s'en faire un mérite auprès de l'empereur, lui céda deux mille chevaux. L'électeur ne conserva que deux cents maîtres, et deux mille fantassins, qui formaient les régimens des gardes, de Burgsdorff, de Trotha et de Rebeck. 1640.

Frédéric Guillaume fut le premier électeur qui entretint à son service un corps d'armée discipliné régulièrement. Les bataillons d'infanterie étaient composés de quatre compagnies à cent-cinquante têtes chacune, un tiers du bataillon était armé de piques, le reste avait des mousquets; l'infanterie portait des

habits d'ordonnance et des manteaux, les cavaliers se pourvoyaient eux-mêmes d'armes et de chevaux; ils avaient la demi-armure, ils combattaient par escadrons, et ils menaient souvent du canon avec eux.

En 1653 il survint une brouillerie entre l'électeur et le palatin de Neubourg, touchant la succession de Clèves. À cette occasion l'électeur augmenta ses troupes; il leva cinquante-deux compagnies de cavalerie, et quatre-vingts-deux compagnies d'infanterie, et le comte de Wittgenstein passa à son service avec les régimens de cavalerie de Wittgenstein, de Storckau, et d'Osten, et ceux d'infanterie de Pissart, de Hanau, et de Maillard.

Après que l'électeur eut accommodé ses différends avec le palatin, il licencia la plus grande partie de ses troupes.

1655. La guerre qui s'alluma peu de temps après entre Charles Gustave et la république de Pologne, donna lieu à une nouvelle augmentation. L'électeur, soutenu des subsides suédois, fit les derniers efforts pour mettre une armée sur pied; selon les archives, sa cavalerie montait à quatorze mille quatre cents chevaux. Ce nombre paraît exagéré de beaucoup; cependant ce qui pourrait rendre ce fait croyable, ce sont les noms des chefs et des corps, que l'on nous a conservés, à savoir: les gardes, les généraux Waldeck, Cannenberg, Dörffling, les colonels Lottum, Spähn, Siegen, Manteuffel, Schenck, Wohlraht, Strantz, Reinau, Hall, Ellert, Quast; Dragons: Waldeck, Ca-

nitz, Kalckstein, Lesquevant, Lehndorff, Sack, et Schlieben.

Comme le dessein de l'électeur était d'attaquer les Polonais, dont la force principale consiste en cavalerie, il se peut qu'il voulût leur opposer les mêmes armes, et un corps en état de se faire respecter d'eux.

Son infanterie monta jusqu'à dix mille six cents hommes, consistant dans les régimens des gardes à pied, du grand-maître d'artillerie Sparr, de Waldeck, Grohte, comte de Waldeck, Kalckstein, Klingsporn, Taubenkehr, Götz, Hugt, et Ellenberg; pendant tout le cours de la guerre, que ce prince fit avec les Suédois en Pologne, Waldeck en qualité de lieutenant-général, commanda les troupes sous lui.

Une partie de cette armée suivit l'électeur en Pologne; le reste des troupes fut distribué dans les provinces.

Après que Frédéric Guillaume eut fait sa paix avec les Polonais, il secourut le roi de Danemark, 1658.
que Charles Gustave assiégeait à Copenhague; il marcha en personne dans le Holstein, à la tête de quatre mille hommes d'infanterie, et de douze mille chevaux dont la moitié était composée des cuirassiers de l'empereur.

Après la paix d'Oliva, l'électeur fit encore une 1660.
réduction dans ses troupes, mais elle ne fut pas considérable; il entretint depuis un nombre de généraux, ce qui prouve bien qu'il devait avoir des soldats à proportion. Le maréchal Sparr est le premier

qui ait porté ce caractère dans le service de Brandebourg; les généraux qu'il avait alors étaient Dörffling, grand-maître d'artillerie; lieutenans-généraux le prince Jean George d'Anhalt, le comte Dohna, le baron de Cannenberg, et le sieur de Goltz; généraux-majors les sieurs de Pfuhl, de Bär, de Görschen, de Quast, d'Ellert, de Spähn et de Trotha.

Lorsque la guerre de 1672 commença, l'électeur entretint vingt-trois mille cinq cents soixante-deux hommes; l'armée, qu'il conduisit en Alsace au secours de l'empereur, était de dix-huit mille combattans; il augmenta ensuite ses troupes jusqu'au nombre de vingt-six mille hommes, et s'en servit dans ses campagnes glorieuses de la Poméranie, qu'il conquit, et de la Prusse, dont il chassa les Suédois.

À l'avénement de la régence de Frédéric Guillaume les troupes étaient mal payées et mal entretenues; cette espèce de confusion dura jusqu'à l'année 1676, que Grumbkow, ministre des finances, introduisit l'accise dans les villes. Ce revenu fixe et assuré fut assigné à la caisse de guerre, le prêt du fantassin allait à un écu et demi par mois, et la paye des officiers était assez mince. Pendant la guerre de Pologne et celle de 1672, Frédéric Guillaume entretint ses troupes tantôt par les subsides des Suédois, et tantôt par ceux des Autrichiens, des Espagnols et des Français; mais depuis l'année 1676 l'augmentation de ses revenus, par le moyen des accises, et le duché de Magdebourg, dont il entra en possession, avec

l'amélioration de ses provinces, qui se relevaient insensiblement des calamités que leur avait fait souffrir la guerre de trente ans — toutes ces ressources bien administrées lui fournirent le moyen d'entretenir par lui-même un corps de troupes considérable.

À la mort du Grand-Électeur son armée se trouva forte des troupes de campagne suivantes:

Infanterie.		Cavalerie.	
Noms des régimens.	Bataillons.	Noms des régimens.	Escadrons.
Gardes	6	Gardes du corps	2
Électrice	2	Grands mousquetaires	2
Prince électoral	2	Grenadiers à cheval	1
Prince Philippe	2	Régiment du corps	3
Prince d'Anhalt	2	Prince électoral	3
Dörffling	2	Anhalt	3
Holstein	2	Dörffling	3
Spähn	2	Spähn	3
Dönhoff	2	Briquemault	3
Barfus	2	Lüttwitz	3
Ziethen	2	Du Hamel	3
Courlande	2	Prince Henri de Saxe	3
Belling	2		
Varenne	2	Total des esc. de cuirass.	32
Pölnitz	2	Dragons.	
Coerneaud	1	Régiment du corps	4
Briquemault	1	Dörffling	4
Total de l'infanterie	36	Total de la cavalerie	40

Outre ce nombre de troupes, les garnisons étaient à part; et il y avait:

	Compagnies.
à Mémel	3
à Colberg	4
à Custrin	4
à Spandow	2
à Peitz	3
à Friderichsbourg	1
à Francfort	1
Total des garnisons	18

Pendant la régence de l'électeur les bataillons étaient composés de quatre compagnies, la compagnie de cent-cinquante hommes. Selon ce calcul un bataillon faisait six cents têtes; l'infanterie de campagne, vingt-et-un mille combattans; les troupes de garnison deux mille sept cents; et la cavalerie, comptant l'escadron à cent-vingt maîtres, quatre mille huit cents chevaux; de sorte que le total de l'armée montait à vingt-huit mille cinq cents combattans.

L'infanterie combattait alors sur cinq ou six files de hauteur; les piquiers faisaient un tiers d'un bataillon; le reste des soldats étaient armés de mousquets à l'allemande.

L'infanterie, quoique assez mal vêtue, avait outre ses habits d'ordonnance, de longs manteaux roulés et repliés sur les épaules, à peu près de la façon que

des bustes antiques nous représentent les consulaires romains. Lorsque l'électeur fit cette célèbre expédition de Prusse en hiver, il fit distribuer des bottines à tous les fantassins.

Sa cavalerie avait encore l'ancienne armure en entier; elle ne pouvait guères être disciplinée, car chaque cavalier se pourvoyait de chevaux, d'habits et d'armes, d'où il résultait une bigarrure étrange pour tout le corps. Il paraît que Frédéric Guillaume préférait sa cavalerie à son infanterie; il combattit à la tête de la première aux batailles de Varsovie et de Fehrbellin. Il avait tant de confiance dans cette troupe, qu'on trouve fréquemment dans l'histoire, que sa cavalerie menait du canon avec elle. Il est très-apparent que cette prédilection n'était pas sans fondement, et que l'électeur ayant fait ses remarques sur la nature de ses états, qui sont plaines pour la plupart, et sur les troupes de ses voisins, principalement des Polonais, qui consistent presque toutes en gens de cheval, préféra par ces raisons sa cavalerie à son infanterie, comme lui étant d'un usage plus universel.

Du temps de Frédéric Guillaume on ne formait point de magasin; le pays où l'on faisait la guerre fournissait à l'entretien des troupes, tant pour la paye que pour les vivres. On ne campait que lorsque l'ennemi s'approchait de l'armée, et qu'on pouvait ou voulait en venir aux mains. Par ces raisons on quittait un pays après l'avoir mangé; les armées vagabondes

désolaient une province après l'autre, et les guerres se perpétuaient d'autant plus que les armées étaient petites, leur entretien peu couteux, et que les généraux qui conduisaient les troupes, trouvaient le moyen de s'enrichir en prolongeant la guerre.

Parmi les généraux de l'électeur le vieux Dörffling et le prince Jean George d'Anhalt avaient la plus grande réputation.

Si le conseil du prince d'Anhalt avait été suivi en 1673, l'électeur aurait attaqué Turenne, et peut-être l'aurait-il battu. Le prince d'Anhalt passait pour sage, et Dörffling pour entreprenant; ce dernier servit bien son maître à la surprise de Rathenow, à la poursuite des Suédois après la bataille de Fehrbellin, et à hâter la diligence extraordinaire des troupes dans l'expédition de Prusse. Après Dörffling, les plus estimés de ses généraux étaient Görschen, qui surprit les Suédois en Prusse auprès de Splitter, et Treffenfeldt, qui les expulsa entièrement de ce duché.

L'art de fortifier régulièrement les places, ainsi que celui de l'attaque et de la défense, était entièrement inconnu; l'électeur n'avait pas même un ingénieur médiocre à son service. Il s'amusa six mois devant Stettin, quoique la place fût très-mauvaise; il ne prit Stralsund qu'en la brûlant par ses bombes; les ouvrages dont il entourna les murs de Berlin, étaient mal construits, ayant de longues courtines et des bastions avec des faces plattes, de sorte qu'aucun ouvrage ne se flanquait. Il en est de la guerre comme

des autres arts: elle ne se perfectionne point tout d'un coup, et c'est assez qu'en fait de tactique l'électeur ait laissé des exemples, qui serviront dans tous les temps, de leçons aux plus habiles capitaines.

Le règne de Frédéric premier roi de Prusse est rempli de fréquentes réductions et augmentations de l'armée; les subsides étrangers, selon qu'il en recevait, étaient le thermomètre qui réglait leur nombre, tantôt plus considérable et tantôt de beaucoup diminué.

Après la mort de Frédéric Guillaume, on fit une 1688.
augmentation dans les troupes: les bataillons furent mis à cinq compagnies, et on leva sept nouveaux bataillons, à savoir, deux de Lottum, deux de Schönberg, et un de Sydow. La cavalerie fut augmentée de même de vingt escadrons, à savoir, deux des gardes du corps, trois de Baireuth, trois de Schöning, quatre d'Anspach, quatre de Sonsfeldt, et quatre de Brandt.

L'année d'après en 1689, dix bataillons et six escadrons brandebourgeois passèrent au service de la
Hollande. Après la paix de Ryswick, les bataillons 1697.
furent réduits à quatre compagnies, et la compagnie à quatre-vingts hommes; de sorte que quatre-vingts compagnies, tant d'infanterie que de cavalerie, furent congédiées. En 1699, les bataillons furent remis à cinq compagnies; en 1702, les régimens d'Albert de Varenne, de Schlabrendorff, d'Anhalt-Zerbst et de Sydow, furent mis à douze compagnies, et passèrent au service des Hollandais; ils y demeurèrent tant que

dura la guerre de succession; en 1704 et 1705, le roi mit tous les régimens de cuirassiers à trois escadrons, et ceux des dragons à quatre.

1713. À la mort de ce prince son armée était composée des régimens suivans.

Infanterie.		Cavalerie.	
Noms des régimens.	Bataillons.	Noms des régimens.	Escadrons.
Garde blanche . . .	2	Gardes du corps . .	4
Gardes	3	Gensd'armes	1
Régiment du roi . . .	4	Régiment du corps . .	3
Markgrave Albert . .	2	Prince royal	3
Markgrave Louis . .	2	Markgrave Frédéric .	3
Anhalt	2	Wartensleben	3
Holstein	2	Heiden	3
Lottum	2	Schlippenbach . . .	3
Dohna	2	Baireuth	3
Prince de Hesse . . .	1	Katt	3
Jeune Dohna	2	Du Portail	3
Arnim	2		
Dönhoff	2	Total des cuirassiers	32
Finck	2		
Varenne	1	**Dragons.**	
Du Trossel	1	Régiment du corps . 4	
Grumbkow	1	Markgrave Albert . 4	
Truchses	1	Anspach 4	
Heiden	1	Dörffling 4	24
Markgrave Henri . .	2	Pannewitz 4	
Anhalt-Zerbst . . .	1	van der Albe . . . 4	
Total de l'infanterie	38	Total de la cavalerie	56

Compagnies de garnisons 18.

Le total de cette armée pouvait faire trente mille combattans.

Au commencement de ce siècle, l'usage des piques fut aboli, et on y substitua des chevaux de frise. Ces piques n'étaient utiles que pour défendre les gens de pied contre la cavalerie; dans des siéges, dans des retranchemens, et dans cent autres occasions pareilles, les piquiers n'étaient d'aucun usage. Les vieux officiers eurent bien de la peine à quitter cette arme, pour laquelle ils avaient les préjugés d'une longue habitude; mais comme la guerre perfectionne la guerre, on se défit encore des mousquets, à cause que les mèches s'éteignaient souvent par la pluie, et on les remplaça par les fusils.

Sous le règne de Frédéric I la discipline s'affermit dans les troupes; elles s'aguérirent tant en Flandre qu'en Italie. Les officiers qui servirent en Flandre, apprirent leur métier des Hollandais; ils furent alors nos maîtres, et l'on imita la grande propreté dont les troupes anglaises donnaient l'exemple.

Le markgrave Philippe, grand-maître de l'artillerie, fut le premier qui rechercha la taille des hommes; les compagnies de grenadiers de son régiment étaient exhaussées au-dessus de la taille ordinaire. Le prince d'Anhalt suivit cet exemple, et le prince royal l'imita de-même. Depuis il s'introduisit parmi les officiers un esprit de choix pour l'espèce d'hommes qu'ils employaient pour soldats, et on ne prit plus que des gens grands, forts et robustes.

Toutes les troupes avaient des habits d'ordonnance; ceux qui voulaient servir dans la cavalerie, payaient à la vérité pour être reçus, mais ils étaient armés et habillés aux dépens de la couronne.

Les fantassins étaient prodigieusement chargés en campagne; ils portaient, outre leurs armes et leur manteau, leur tente, leur havresac et des chevaux de frise, et ils combattaient encore sur quatre files.

Le prince d'Anhalt, qui avait fait la guerre avec le prince Eugène, tant dans l'empire qu'en Italie et en Flandre, avait fait une étude profonde du métier des armes; il commanda souvent les troupes auxiliaires des Prussiens, comme on l'a pu voir dans l'histoire. Ce prince leur fit observer une discipline rigoureuse; et sévère observateur de la subordination, il la poussa à ce grand point d'obéissance qui fait la plus grande force d'une armée; mais comme ses attentions se bornaient à l'infanterie, la cavalerie fut beaucoup négligée.

Tant d'officiers, qui faisaient la guerre dans les pays des places fortes où l'on ne fait qu'assiéger et défendre des villes, nous enrichirent enfin de l'art de la fortification; beaucoup acquirent assez d'intelligence pour conduire les attaques et les tranchées, ou pour défendre une forteresse assiégée.

Frédéric I fit fortifier Magdebourg et Wésel, selon la méthode de Vauban et de Coehorn; il avait à son service le général Schöning, commandant de Magdebourg, qui entendait bien cette partie du mili-

taire, et Both, qu'on accusa cependant d'être plus habile maçon que savant ingénieur.

Les guerres de Flandre, du Rhin et d'Italie avaient formé chez les Prussiens beaucoup d'officiers de réputation. Le markgrave Charles, qui mourut en Italie, se couvrit de gloire à la bataille de Neervinde. Le général Lottum fut très-estimé; il commanda des détachemens de l'armée de Flandre, et fut enfin tué à la bataille de Malplaquet. Dans cette même bataille le comte de Finck donna des marques de sa capacité; il emporta le retranchement français, et s'y maintint, quoique la cavalerie impériale en fût rechassée par trois fois. A la bataille d'Oudenarde le général Natzmer, à la tête des grands-mousquetaires, perça trois lignes de la cavalerie française, et y fit des prodiges de valeur.

Au-dessus de tous ceux-là s'élevait le prince d'Anhalt; il avait par-devers lui les actions les plus brillantes, et la confiance générale des troupes: ce fut lui qui sauva l'armée de Styrum à Hochstedt, par une belle retraite, dont nous avons parlé en son lieu; ce fut lui qui contribua beaucoup au gain de la seconde bataille de Hochstedt, si funeste aux Français; et ce fut lui que le prince Eugène reconnut comme l'auteur principal de la victoire de Turin. Ce prince joignait beaucoup de prudence à une rare valeur; mais avec beaucoup de grandes qualités, il n'en avait guères de bonnes.

Telle était à peu-près l'armée et les généraux

1713. qui la commandaient, lorsque Frédéric Guillaume, second roi de Prusse parvint au trône; ce prince augmenta le prêt du soldat, qu'il mit à deux écus par mois, outre six gros pour les chemises, guêtres, souliers, etc.

L'an 1714, les compagnies d'infanterie furent mises à cent-vingt hommes. En 1717, il créa le régiment de Léopold, et le forma des prisonniers faits sur Charles XII; l'année 1720 il mit tous les régimens de cavalerie sur cinq escadrons; deux compagnies firent l'escadron, et soixante maîtres la compagnie. En 1718, il créa les dragons de Schulenbourg forts de cinq escadrons; et il troqua douze pots du Japon, contre un régiment de dragons que le roi de Pologne voulait licencier; le colonel Wenssen le reçut, et on l'appela depuis le régiment de porcelaine. L'année 1726, les grenadiers à cheval de Schulenbourg, Wenssen et Platen furent doublés, et chaque régiment forma ensuite dix escadrons.

De 1726 à 1734, il augmenta l'infanterie d'un officier par compagnie, il leva les régimens de Dessau, Thile, Mosel, Bardeleben, et les bataillons de Beaufort, et de Kröcher; il ajouta ensuite à chaque bataillon une compagnie de grenadiers de cent hom-
1716. mes. L'artillerie fut partagée en deux bataillons, dont l'un fut destiné pour servir en campagne, et l'autre en garnison; il créa un corps de milice de cinq mille hommes, dont les officiers et les bas-officiers reçoivent la demi-paye; ces milices se rassem-

blaient tous les ans pendant quinze jours, pour faire l'exercice. Après toutes ces augmentations, l'armée prussienne se trouva forte de septante-deux mille combattans; tel en était l'état le 31 Mai de l'année 1740. Cette armée était composée des troupes suivantes :

Infanterie.		Infanterie.	
Noms des régimens.	Batail-lons.	Noms des régimens.	Batail-lons.
Gardes	3	Transport	38
Prince royal	2		
Prince Charles . . .	2	Borck	2
Anhalt	3	Schwerin	2
Wartensleben	2	Derschow	2
Holstein	2	Kleist	2
Bredow	2	Prince Henri	2
Flantz	2	Zerbst	2
Prince Didier	2	Sydow	2
Röder	2	Léopold	2
Grävenitz	2	Dohna	2
Wedel	2	Götz	2
Marwitz	2	Kalckstein	2
Lehwald	2	Bardeleben	2
Dönhoff	2	Dossow	2
Glaubitz	2	Kröcher	1
Löben	2	Beaufort	1
La Motte	2	Artillerie	1
	38	Total de l'infanterie	67

Cavalerie.	
Noms des régimens.	Escadrons.
Gensd'armes	5
Prince Guillaume	5
Régiment du corps	5
Carabiniers	5
Buddenbrock	5
Katt	5
Bredow	5
Waldow	5
Gessler	5
Prince Frédéric	5
Jeune Waldow	5
Prince Eugène	5
Total des cuirassiers	60

Cavalerie.		
Noms des régimens.		Escadrons.
Dragons.		
Schulenburg Grenadiers	10	45
Baireuth	10	
Platen	10	
Thümen	5	
Möllendorff	5	
Sondsfeldt	5	
Hussards.		
Wurm	3	6
Brunikowski	3	
Total des drag. et huss.		51

Régimens de garnisons.

		Bataillons.
Artillerie		1
de l'Hôpital	à Mémel	1
Wobeser	à Pillau	1
Sack	à Colberg	1
Persode	à Magdebourg	1
	Total des garnisons	5

Toute l'armée, tant infanterie que cavalerie, fut
1721. mise en quartier dans les villes, afin d'y introduire

et d'y maintenir la discipline; le roi publia un règlement militaire, qui instruisait chaque officier de son 1726.
devoir; il y tenait la main lui-même. Des officiers respectables par l'âge et par le service, étaient à la tête de tous les corps, et ceux-là affermissaient la subordination par leur exemple et par leur sévérité. Le roi faisait tous les ans la revue des troupes; il leur faisait faire quelques évolutions; et comme il était lui-même l'inspecteur de son armée, il n'y fut point trompé.

Dans les commencemens qu'on introduisit ces nouveaux exercices, les officiers ignoraient la méthode facile qu'on a trouvée depuis de les enseigner, et ils n'étaient rhétoriciens qu'à coups de bâton, ce qui rendit cet ouvrage long et difficile. On purgea dans chaque régiment le corps d'officiers, de ces gens dont la conduite ou la naissance ne répondait point au métier de gens d'honneur qu'ils devaient faire, et depuis, la délicatesse des officiers ne souffrit parmi leurs compagnons que des gens sans reproche.

On rangeait les bataillons sur quatre files, mais ils chargeaient sur trois. Les bataillons contenaient quatre divisions, et chaque division deux pelotons, la compagnie de grenadiers à part.

Le prince d'Anhalt, qui avait étudié la guerre comme un métier, s'était aperçu qu'on ne tirait pas des fusils tout l'avantage qu'on pouvait en attendre; il imagina des baguettes de fer, et trouva le moyen 1730.
d'apprendre aux soldats à charger avec une vitesse in-

croyable; depuis l'année 1733, le premier rang chargea la bayonnette au bout du fusil.

L'exercice se faisait alors de la façon suivante: on commençait par le maniement des armes; ensuite on chargeait par pelotons et par divisions; on avançait lentement en faisant le même feu; on faisait la retraite à peu-près également; après quoi on formait deux quarrés, impraticables vis-à-vis des ennemis; et l'on finissait par un feu de haie très-inutile. Cependant toutes ces évolutions se faisaient déjà avec tant de précision, que les mouvemens d'un bataillon étaient semblables au jeu des ressorts de la montre la mieux faite.

Le roi abolit les manteaux, et raccourcit l'habillement dans l'infanterie; et pour la rendre plus légère dans sa marche, il affecta à chaque compagnie deux
1713. chevaux de bât, pour porter en campagne les tentes et les couvertures des soldats.

Le roi institua par prévoyance dans toutes ses provinces des magasins d'abondance, qui servaient à soulager le peuple en temps de disette, et qui lui procuraient des magasins tout-faits pour l'armée en temps de guerre.

Vers l'année 1730, la fureur des grands hommes parvint à un point que la postérité aura peine à le croire; le prix commun d'un homme de cinq pieds dix pouces du Rhin, était de sept cents écus; un homme de six pieds était payé mille écus; et s'il était plus grand, le prix augmentait encore de beau-

coup; il y avait plusieurs régimens qui n'avaient point d'hommes au dessous de cinq pieds huit pouces, le plus petit homme de l'armée avait cinq pieds six pouces, bien mesurés.

Pour mettre de l'ordre dans ces enrôlemens, qui se faisaient dans le pays avec confusion, et qui donnaient lieu à mille procès entre les régimens, dès l'année 1733 le roi partagea toutes les provinces en cantons; ces cantons furent assignés aux régimens, d'où ils pouvaient tirer en temps de paix trente hommes par an, et en temps de guerre jusqu'à cent; ce qui rendit l'armée immortelle, en lui fournissant un fond assùré par lequel elle s'est sans cesse renouvelée depuis.

La cavalerie, de même que l'infanterie, était composée de très-grands hommes, montés sur des chevaux énormes; c'étaient des colosses sur des éléphans, qui ne savaient ni manoeuvrer ni combattre; il ne se faisait aucune revue, sans que quelque cavalier tombât par terre par mal-adresse; ils n'étaient pas maîtres de leurs chevaux, et leurs officiers n'avaient aucune notion du service de la cavalerie, nulle idée de la guerre, aucune connaissance du terrain, ni théorie ni pratique des évolutions qu'il convient à la cavalerie de faire dans un jour de combat.

Ces bons officiers étaient des économes, qui regardaient leurs compagnies comme des fermes, qu'ils faisaient valoir le plus qu'ils pouvaient.

Outre les choses que nous venons de dire, la longue paix avait abâtardi le service; au commencement du règne de Frédéric Guillaume, on avait raffiné sur l'ordre des régimens et sur la discipline, mais comme il n'y avait plus rien à faire de ce côté-là, les spéculations s'étaient tournées sur ces sortes de choses qui ne donnent que dans la vue. Le soldat vernissait son fusil et sa fourniture, le cavalier sa bride, sa selle et même ses bottes; les crins des chevaux étaient tressés avec des rubans; et à la fin la propreté, qui de soi-même est utile, dégénéra en abus ridicule. Si la paix avait duré au-delà de l'année 1740, il est à croire que nous en serions à présent au fard et aux mouches, mais ce qui était plus déplorable encore, c'est que les grandes parties de la guerre étaient tout-à-fait négligées, et que notre génie se rétrécissait de jour en jour davantage par les petits détails.

Malgré tous ces abus, l'infanterie était bonne: il y régnait une discipline sévère et un grand ordre; mais la cavalerie était absolument négligée. Le roi, qui s'était trouvé à la bataille de Malplaquet, avait vu repousser par trois fois celle des impériaux; et dans les siéges de Menin, de Tournai et de Stralsund où il se trouva, il n'y avait aucune occasion pour la cavalerie de briller. Le prince d'Anhalt était à peu près dans des préjugés semblables; il ne pouvait pardonner à la cavalerie de Styrum la défaite de la première bataille de Hochstedt; et il s'imagi-

nait que cette espèce de milice était si journalière, qu'on ne pouvait pas compter dessus. Ces malheureux préjugés furent si funestes à notre cavalerie, qu'elle demeura sans discipline, et qu'elle ne fut par conséquent d'aucun usage lorsque dans la suite on voulut s'en servir.

Les officiers d'infanterie s'appliquèrent beaucoup à leur métier, ceux de la cavalerie, presque tous répandus dans les petites villes, avaient moins d'intelligence et de vivacité que les autres. Parmi les généraux, il y avait plus de braves gens que de gens de tête; le prince d'Anhalt était d'eux tous l'unique capable de commander une armée, il le savait, et il tirait tout le parti qu'il pouvait de sa supériorité, afin de se faire rechercher davantage et de primer sur les autres.

Pendant le règne du roi, les fortifications de Magdebourg et de Wésel s'achevèrent, et celles de Stettin furent commencées sous la conduite du colonel Walrawe, mais dirigées par le prince d'Anhalt.

Le roi créa un corps de trente ingénieurs, qui 1716.
se formèrent dans ces différens travaux, il remplit son arsenal de trains d'artillerie pour la campagne et pour les siéges, il eut d'excellens officiers d'artillerie et les cadets, cette pepinière d'officiers, réparaient dans l'armée toutes les pertes que la mort y causait; ce qui réussissait d'autant mieux que ces jeunes gens sortaient d'une école militaire, avec toutes les connaissances qu'un officier doit avoir.

Tels furent les progrès de la milice prussienne jusqu'à la mort du feu roi. On pourrait appliquer à cette milice, ce que Végèce dit de celle des Romains: „Leur discipline les fit triompher des ruses „des Grecs, de la force des Germains, de la grande „taille des Gaulois, et de toutes les nations de la „terre“.

DES

MOEURS, DES COUTUMES, DE L'INDUSTRIE,

DES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN

DANS LES ARTS ET DANS LES SCIENCES.

POUR acquérir une connaissance parfaite d'un état, il ne suffit pas d'en savoir l'origine, les guerres, les traités, le gouvernement, la religion; d'être instruit des revenus du souverain. Ces parties sont à la vérité les principales auxquelles s'attache le pinceau de l'histoire; il en est cependant encore d'autres, qui sans avoir le brillant des premières, n'en sont pas moins utiles. Nous comptons de ce nombre tout ce qui se rapporte aux moeurs des habitans, comme l'origine des nouveaux usages, l'abolition des anciens, la naissance de l'industrie, les causes qui l'ont développée, les raisons de ce qui a hâté ou ralenti les progrès de l'esprit humain, et surtout, ce qui caractérise le plus le génie de la nation dont on parle. Ces objets intéresseront toujours les politiques et les philosophes; et nous osons avancer avec hardiesse, que cette sorte de détails n'est en aucune façon indigne de la majesté de l'histoire.

Nous ne présentons au lecteur dans cet ouvrage, qu'un choix des traits les plus frappans et les plus

caractéristiques du génie des Brandebourgeois en chaque siècle: mais quelle différence entre ces siècles! Des nations qu'un océan immense sépare, et qui habitent sous les tropiques opposés, ne diffèrent pas plus dans leurs usages que les Brandebourgeois d'eux-mêmes, si nous les comparons du temps de Tacite au temps de Henri l'Oiseleur, ceux de Henri l'Oiseleur à ceux de Jean le Cicéron, et enfin ceux-là aux habitans de l'électorat sous Frédéric I roi de Prusse.

Le grand nombre des hommes, distrait par la variété infinie des objets, regarde sans réflexion la lanterne magique de ce monde, il s'aperçoit aussi peu des changemens successifs qui se font dans les usages, que l'on passe légèrement dans une grande ville sur ces ravages que la mort y fait journellement, pourvu qu'elle y épargne le petit cercle de personnes avec lesquelles on est le plus lié; cependant, après une courte absence, on trouve à son retour d'autres habitans et des modes nouvelles.

Qu'il est instructif et beau de passer en revue tous les siècles qui ont été avant nous, et de voir par quel enchaînement ils tiennent à nos temps! Prendre une nation dans la stupidité grossière, la suivre dans ses progrès, et la conduire jusqu'au temps qu'elle s'est civilisée: c'est étudier dans toutes ses métamorphoses le ver à soie devenu chrysalide et enfin papillon.

Mais que cette étude est humiliante! Il ne paraît que trop qu'une loi immuable de la nature oblige les

hommes à passer par bien des impertinences pour arriver à quelque chose de raisonnable. Remontons aux origines des nations, nous les trouverons également barbares: les unes sont arrivées par une allure lente et par bien des detours, à un certain degré de perfection, les autres y sont parvenues par un essor rapide; toutes ont tenu des routes différentes; et encore la politesse, l'industrie et tous les arts, ont-ils pris dans les différens pays où ils ont été transplantés, un goût de terroir qu'ils ont reçu du caractère indélébile de chaque nation. Ceci se fera sentir davantage, si nous lisons des ouvrages écrits à Padoue, à Londres ou à Paris; ils se distingueront sans peine, quand même les auteurs y traiteraient la même matière; je n'en excepte que la géométrie.

La variété inépuisable que la nature jette dans ces caractères généraux et particuliers, est une marque de son abondance, mais en même temps de son économie: car, quoique tant de nations innombrables qui couvrent la terre ayent chacune leur génie différent, il semble cependant que certains grands traits, qui les distinguent des autres, sont inaltérables; tout peuple a un caractère à soi, qui peut être modifié par le plus ou le moins d'éducation qu'il reçoit, mais dont le fond ne s'efface jamais. Nous pourrions facilement appuyer cette opinion sur des preuves physiques, mais il ne faut pas nous écarter de notre sujet. Il s'ensuit donc que les princes n'ont jamais totalement changé la façon de penser des peuples; qu'ils

n'ont jamais pu forcer la nature à produire des grands-hommes, lorsqu'elle s'y refusait. Quoique le travail des mines soit soumis à leurs ordres, les veines fécondes ne le sont pas; elles s'ouvrent tout-à-coup en fournissant des richesses abondantes, et se perdent dans le temps qu'on les poursuit avec le plus d'avidité.

Quiconque a lu Tacite et César, reconnaîtra encore les Allemands, les Français et les Anglais, aux couleurs dont ils les peignent; dix-huit siècles n'ont pu les effacer. Comment donc un règne pourrait-il effectuer ce que tant de siècles n'ont pu faire? Un statuaire peut tailler un morceau de bois dans la forme qu'il lui plaît; il en fera un Ésope, ou un Antinous, mais il ne changera jamais la nature inhérente du bois; certains vices dominans et certaines vertus resteront toujours à chaque peuple. Si donc les Romains nous paraissent plus vertueux sous les Antonins que sous les Tibères, c'est que les crimes étaient sévèrement punis; le vice n'osait lever sa tête impure, mais les vicieux n'en subsistaient pas moins. Les souverains donneront un certain vernis de politesse à leur nation, ils maintiendront les loix dans leur vigueur, et les sciences dans la médiocrité; mais ils n'altéreront jamais l'essence des choses; ils n'ajoutent que quelque nuance passagère à la couleur dominante du tableau.

C'est ce que nous avons vu de nos jours en Russie. Pierre I fit couper la barbe à ses Moscovites, il leur ordonna de croire à la procession du Saint-Es-

prit, il en fit habiller quelques-uns à la française, on leur apprit même des langues; cependant on distinguera encore long-temps les Russes des Français, des Italiens et des autres nations de l'Europe.

Il n'y a, je crois, que la dévastation entière des états et leur repeuplement par des colonies étrangères, qui puissent produire un changement total dans l'esprit d'un peuple; mais qu'on y prenne bien garde, ce n'est dès-lors plus la même nation, et il resterait encore à savoir, si l'air et la nourriture ne rendraient pas avec le temps ces nouveaux habitans semblables aux anciens

Nous nous sommes crus obligés de séparer ce morceau, qui traite des moeurs des Brandebourgeois, du reste de l'histoire, à cause que dans celle-là on s'est restreint à la politique et à la guerre; et que ces détails qui regardent les usages, l'industrie et les arts, étant répandus dans tout un ouvrage, auraient peut-être échappé au lecteur; au lieu qu'il les trouve à présent sous un seul point de vue, où ils forment seuls un petit corps d'histoire.

Les auteurs latins m'ont servi de guide dans les commencemens de cet ouvrage, au défaut total de ceux du pays: Lockelius *), que j'aurai lieu de citer

*) *Loekel,* Marchia illustrata, oder chronologische Rechnung und Bedenken über die Sachen, so in der Mark Brandenburg und incorporirten Landen vom Anfang der Welt bis 1680 sich sollen zugetragen haben. — Le manuscrit de cet ouvrage (car il n'a jamais été imprimé) se trouve à la bibliothèque royale de Berlin.

souvent, m'a éclairé dans les régences ténébreuses des Markgraves des quatre premières races; et les archives m'ont fourni des matériaux pour ce qu'il y a de plus remarquable à dire des temps que la maison de Hohenzollern a possédé cet électorat, ce qui nous ramène jusqu'à nos jours.

ÉPOQUE PREMIÈRE.

DANS la longue énumération que Tacite fait des peuples d'Allemagne, il s'est trompé sur le mot d'*Ingevoner*, qui signifie habitans, et sur celui de *Germenier*, qui veut dire gens de guerre, que l'ignorance de la langue lui fait prendre pour des nations particulières: la quantité de ces guerriers dont l'Allemagne était remplie, lui donna le nom de Germanie.

Les premiers habitans de la Marche furent des Teutons, et après eux les Semnons, dont Tacite dit, que c'étaient les plus nobles d'entre les Suèves.

Dans ces temps reculés, l'Allemagne était tout-à-fait barbare; les peuples grossiers et à moitié sauvages habitaient les forêts; de mauvaises cabanes leur servaient de demeures; ils se mariaient jeunes, et peuplaient d'autant plus que les femmes étaient rarement stériles. La nation allait toujours en se multipliant; et comme les enfans se bornaient à cultiver les champs de leurs pères, au lieu de défricher des terres nouvelles, il s'ensuivait que ces petits hérita-

ges ne fournissant pas, dans les meilleures années mêmes, à l'entretien d'un peuple aussi nombreux, les obligeaient à s'expatrier pour trouver ailleurs leur subsistance : de là ces grands débordemens de barbares qui inondèrent les Gaules, l'Afrique et même l'empire romain.

Les Germains étaient chasseurs par nécessité, et guerriers par instinct; leur pauvreté rendait les guerres intestines qu'ils se faisaient courtes, car l'intérêt ne s'en mêlait jamais. Leurs généraux, qui depuis devinrent leurs princes, s'appelaient *Fürsten*, ce qui est une dérivation du mot de conducteur. Ils étaient renommés par leur taille haute, et pour avoir des corps robustes et endurcis aux travaux les plus pénibles. Leurs vertus principales étaient la valeur et la fidélité avec laquelle ils observaient leurs engagemens; ils célébraient ces vertus par des hymnes, qu'ils apprenaient à leurs enfans pour les transmettre à leur postérité.

Les auteurs latins rendent eux-mêmes un illustre témoignage à la valeur des Germains, en nous apprenant la défaite de Varus et de quelques autres chefs des armées romaines. Si l'on applaudit au courage d'une nation qui (toutes choses égales) est victorieuse d'une autre, combien plus ne doit-on pas admirer la bravoure de ces Germains, qui n'ayant pour eux que la confiance en leur propre force, et une inflexible opiniâtreté à ne point céder la victoire, triomphèrent de la discipline romaine, et de ces lé-

gions qui avaient à peine achevé de subjuguer la moitié du monde connu?

Quoiqu'en ayent dit la plûpart des historiens, il n'en est pas moins vraisemblable que les Romains passèrent l'Elbe malgré les Suèves; car on a découvert auprès de Zossen*), dans un champ quarré, de huit cents pas, quantité d'urnes pleines de médailles de l'empereur Antonin, de l'impératrice Faustine, et de quelques affiquets dont se paraient les dames romaines. Ce n'est pas assûrément un champ de bataille, car les Suèves n'auraient pas enfoui sous terre l'argent de leurs ennemis pour honorer leurs funérailles; on peut en conjecturer (ce me semble) avec certitude, que ce lieu servit de camp à quelques cohortes détachées, auxquelles les Romains avaient fait passer l'Elbe, pour être avertis des mouvemens et de l'approche des barbares.

Brandebourg est la plus ancienne ville de la Marche; les annales**) fixent sa fondation à l'an du monde 3588, ce qui serait 416 ans avant l'ère vulgaire. On dit qu'elle fut bâtie et reçut son nom du même Brennus qui saccagea Rome. On entrevoit dans l'obscurité, les noms de quelques rois vandales***), qui furent apparemment plus ambitieux et plus inquiets que les autres. On trouve de plus dans les annales, que

*) À six milles de Berlin.

**) Imprimées en 1595.

***) Hoterus et Wenceslas.

Wittikind roi des Saxons, Hermanfried roi de Thuringe, et Richimire roi des Francs, s'allièrent, domptèrent les Semnons, et entourèrent les premiers de murailles ces villes conquises, pour contenir le pays dans l'obéissance.

ÉPOQUE SECONDE.

CHARLEMAGNE prit enfin Brandebourg; et Henri l'Oiseleur, ayant entièrement subjugué les Saxons, qui habitaient ces contrées, établit les markgraves ou gouverneurs de frontières.

Les moeurs s'adoucirent sous les markgraves, mais le pays était très-pauvre; il ne produisait que les denrées les plus nécessaires à la vie; il avait besoin de l'industrie de ses voisins, et comme personne ne recherchait la sienne, l'argent ressortait en plus grande quantité qu'il n'entrait. Cette disproportion dans la circulation des espèces, qui allait toujours à leur diminution, baissait le prix de toutes choses; les denrées étaient à un si vil prix, que du temps de l'électeur Jean II d'Ascanie, le boisseau de froment se vendait vingt-huit liards, celui de seigle vingt-huit deniers, et six poules s'achetaient au marché pour un gros.

Les Berlinois passaient dès-lors pour des maris aussi fidèles que jaloux ; les chroniques en rapportent un exemple sensible. Sous la régence de l'électeur Othon de Bavière, un secrétaire de l'archevêque de Magdebourg, voulant aller à Berlin aux bains publics, rencontra dans la rue une jeune femme de bourgeois, et lui proposa en badinant de se baigner avec lui. La femme se trouva offensée de cette proposition, le peuple s'attroupa, et les bourgeois de Berlin, qui n'entendaient pas raillerie, traînèrent le pauvre secrétaire dans une place publique, où ils le décapitèrent sans autre forme de procès. S'ils sont jaloux, du moins exercent-ils à présent des vengeances plus douces.

Le pays croupissait dans une misère affreuse sous la régence des princes des quatre premières races, et il n'en pouvait sortir, passant sans cesse d'une main à une autre. Othon de Bavière fut obligé de vendre l'électorat à l'empereur Charles IV. Celui-ci 1373.
s'établit à Tangermünde ; il y tint une cour brillante, et y bâtit un assez vaste château, dont on voit encore les ruines. Pendant que Josse administrait le Brandebourg, les Vaudois persécutés en France se réfugièrent dans la ville d'Angermünde, à laquelle on donna le surnom d'hérétique. On ne voit pas pourquoi les Vaudois cherchèrent un asile dans le Brandebourg, qui était alors catholique, et pourquoi ils y furent reçus, quoiqu'on détestât leur hérésie.

Les princes de la maison de Luxembourg foulè-

rent les peuples le plus impitoyablement; ils engageaient l'électorat, dans leurs besoins, à ceux qui leur prêtaient les plus grosses sommes. Ces créanciers, qui regardaient ce malheureux pays comme une hypothèque, commettaient toutes sortes de vexations pour s'enrichir; ils y vivaient à discrétion, comme dans une province ennemie. Les voleurs infestaient les grands chemins; la police était inconnue, et la justice hors d'activité. Les seigneurs de Kitzau et de Neuendorff, indignés du joug odieux que portait leur patrie, firent une guerre ouverte aux sous-tyrans qui l'opprimaient. Dans cette confusion totale, et pendant cette espèce d'anarchie, le peuple gémissait dans la misère: les nobles étaient tantôt les instrumens, tantôt les vengeurs de la tyrannie; et le génie de la nation, abruti par la dureté de l'esclavage et par la rigueur d'un gouvernement barbare, demeurait engourdi et paralytique.

ÉPOQUE TROISIÈME.

1415. L'EMPEREUR Sigismond débrouilla ce chaos, en conférant le Brandebourg et la dignité électorale à Frédéric de Hohenzollern burggrave de Nuremberg. Ce

prince exigea l'hommage de ses nouveaux sujets, mais le peuple, qui ne connaissait que des maîtres cruels, eut de la peine à se soumettre à cette domination douce et légitime. Frédéric I réduisit les gentilshommes à l'obéissance, par la terreur que répandit le gros canon avec lequel il forçait les châteaux des rebelles; ce canon était une pièce de vingt-quatre livres, en quoi consistait toute son artillerie.

L'esprit de sédition ne se perdit pas si vîte: les bourgeois de Berlin se révoltèrent à différentes reprises contre leurs magistrats. Frédéric II apaisa ces émeutes avec douceur et sagesse. La nécessité obligea ce prince d'hypothéquer les péages de Schiefelbein et de Drambourg au sieur Denis d'Osten, pour obtenir la somme de mille cinq cents florins, dont il avait besoin pour se rendre à la diète de Nuremberg.

Les choses restèrent dans cette situation jusqu'à Jean le Cicéron; cet électeur fit les premiers efforts 1486.
pour tirer le peuple de son imbécillité et de son ignorance. C'était beaucoup dans ce temps de ténèbres de s'apercevoir qu'on était ignorant; quoique cette première aurore du bon esprit ne fût qu'un faible crépuscule, elle produisit toutefois la fondation de l'université de Francfort sur l'Oder *). Conrad Wimpina

*) L'électeur Jean faisait seulement les préparatifs pour la fondation de cette université, l'exécution de ce plan appartient au règne de Joachim I.

professeur de Leipzig devint le premier recteur de cette nouvelle université, et il en dressa les statuts; mille étudians se firent inscrire dès la première année dans les fastes de l'université.

Il arriva, pour les progrès des sciences, que Joa-
1499-1535. chim Nestor les protégea autant que son père: c'était le Léon X du Brandebourg; il possédait les mathématiques, l'astronomie et l'histoire; il parlait avec facilité le français, l'italien et le latin; il aimait les belles-lettres, et il fit des dépenses considérables pour encourager ceux qui s'y appliquaient.

Ce n'était pas l'ouvrage d'un jour, que de civiliser une nation qui avait été sauvage pendant tant de siècles; il faut bien du temps pour que la douceur du commerce des sciences se communique à tout un peuple. Les jeunes gens étudiaient à la vérité; mais ceux qui étaient d'un âge mûr, demeuraient attachés à leurs anciens usages et à leur grossièreté; les nobles volaient encore sur les grands chemins; la dépravation des moeurs était si générale en Allemagne, que la diète de l'empire assemblée à Trèves voulant y mettre un frein, défendit de blasphémer, et de s'abandonner à ces excès de débauche qui ravilent l'humanité et rendent les hommes inférieurs aux animaux.

Il y avait dès-lors des vignes plantées dans l'électorat; le baril de vin se vendait de ce temps à trente gros, et le boisseau de seigle à vingt-un liards; les espèces commençaient à circuler davantage. Joachim Nestor fit même construire quelques bâtimens, en-

tr'autres le château de Potsdam; tout le monde était habillé à l'allemande, ce qui répond à peu près à l'ancien habillement espagnol. Les hommes portaient des pourpoints et de larges fraises; les princes*), les comtes et les chevaliers portaient des chaînes d'or au cou; il n'était permis aux gentilshommes que d'avoir trois anneaux d'or à la cravate; l'habillement des femmes ressemblait à celui des Augsbourgeoises ou des filles de Strasbourg.

On commença enfin à connaître un certain luxe proportionné à ces temps; mais comme on ne trouve point que l'industrie ni le commerce du Brandebourg fissent des progrès à proportion des dépenses, l'augmentation des richesses, et leur cause demeurent un problème difficile à résoudre.

Dès l'année 1560 on s'aperçoit d'une grande différence dans les dépenses des électeurs; car lorsque Joachim II se rendit à la diète de Francfort**), il eut soixante-huit gentilshommes à sa suite***), et quatre cents cinquante-deux chevaux dans ses équipages. Le grand jeu s'introduisit à Berlin au retour de ce voyage; cette mode passa de la cour à la ville, où on fut obligé de la défendre, à cause que quelques bourgeois avaient perdu plus de mille écus dans une séance.

*) Lockelius.

**) En 1562 convoquée par l'empereur Ferdinand pour l'élection d'un roi des Romains.

***) Lockelius.

Les annales disent, qu'au mariage de Joachim II avec Sophie fille de Sigismond roi de Pologne, l'électeur coucha la nuit des nôces armé de toutes pièces auprès de sa jeune épouse; comme si les tendres combats de l'amour demandaient des préparatifs aussi redoutables. Un mélange de férocité et de magnificence entrait dans toutes les coutumes de ces temps. Ces singularités venaient de ce que le siècle voulait sortir de la barbarie; il cherchait le bon chemin et le manquait; sa grossièreté confondait les cérémonies avec la politesse, la magnificence avec la dignité, les débauches avec le plaisir, la pédanterie avec le savoir, et les platitudes grossières des bouffons avec les ingénieuses saillies de l'esprit.

On doit rapporter au règne de Joachim II la fon-
1544. dation de l'université de Königsberg par Albert de Prusse.

Les dépenses allèrent toujours en augmentant. Jean George fit des obsèques superbes à son père; c'est la première pompe funèbre accompagnée de magnificence, dont l'histoire de Brandebourg fait mention. Le goût des fêtes était la passion de ce prince; il aimait à donner sa grandeur en spectacle. Il célébra la naissance de l'aîné de ses princes par des fêtes qui durèrent quatre jours *). Ces divertissemens consistaient dans des tournois, des combats de barques, des feux d'artifice et des courses de bague.

*) Lockelius.

Les seigneurs qui composaient les quatre quadrilles, étaient vétus en velours richement brodé en or et en argent. Mais le caractère du siècle perçait à travers toute cette magnificence. À la tête de chaque quadrille était un bouffon qui sonnait du cor d'une façon ridicule en faisant cent extravagances; et la cour monta au donjon du château pour voir tirer le feu d'artifice *). Au passage de Christian roi de Danemark par Berlin, l'électeur lui fit une réception superbe; il alla au devant du roi, accompagné de nombre de princes, de comtes, de seigneurs, et d'une garde de trois cents chevaux. Le roi fit son entrée dans un char de velours noir galonné en or, tiré par huit chevaux blancs dont les mors et les caparaçons étaient d'argent; on l'accabla de fêtes dans le goût des précédentes.

Peut-être qu'on poussa le luxe trop loin, car Joachim Frédéric fit des loix somptuaires. Il employa ses revenus à des usages utiles, il fonda le collége de Joachim, depuis transféré à Berlin par l'électeur Frédéric Guillaume, où cette école est de nos jours la plus florissante et la mieux réglée de tous les états de la Prusse.

Il manquait encore sous la régence de Jean George, beaucoup d'inventions qui contribuent à la commodité de la vie. L'usage commun des carrosses ne re-

*) L'électeur, disent les annales, mit la tête hors d'une lucarne, et cria à l'artificier: *Maître Jean, boute quand je sifflerai.*

monte pas plus haut qu'à Jean Sigismond; il en est parlé à l'occasion de l'hommage de la Prusse, que ce prince rendit à Varsovie; il eut à sa suite trente-six carrosses à six chevaux, outre un cortége de quatre-vingt chevaux de main. L'ambassade qui se rendit à la diète de l'empire pour l'élection de l'empereur Matthias, eut trois carrosses avec elle; c'étaient de mauvais coches, composés de quatre ais grossièrement joints ensemble. Qui eût dit alors que cet art se perfectionnerait dans le dix-huitième siècle, au point qu'on ferait des carrosses pour vingt mille écus, et qu'ils trouveraient des acheteurs?

Les efforts que le Brandebourg et l'Allemagne faisaient pour se civiliser, n'étaient pas tout-à-fait inutiles. Le nombre des universités augmentait; celle de Halle fut fondée alors *). En même temps se forma à Dessau une académie pour la langue allemande, sous le nom de société fructifiante, qui aurait pu devenir utile, d'autant plus que la langue allemande divisée en une infinité de dialectes, manque de règles assez sûres pour en fixer l'usage véritable; que nous n'avons aucun livre classique, et que s'il nous reste encore quelque chose de notre ancienne liberté républicaine, c'est le stérile avantage d'estropier selon notre fantaisie une langue grossière et presque encore barbare.

*) L'université de Halle n'est fondée qu'en 1694 sous Frédéric III.

Ces beaux établissemens, qui nous auraient peut-être avancés d'un siècle, étaient encore à peine ébauchés, lorsque la guerre de trente ans survint, qui détruisit et bouleversa toute l'Allemagne.

Les états jouissaient sous la régence de Jean Sigismond d'une grande autorité.

Sous George Guillaume le comte de Schwarzenberg diminua le pouvoir de ces états, dont cependant ils n'avaient jamais abusé. Enfin dans le cours de cette cruelle guerre, l'année 1636 fut la plus malheureuse pour cet électorat. Les Suédois étaient à Werben, les impériaux à Magdebourg et à Rathenow, Wrangel à Stettin, Morosini dans la Nouvelle Marche, quand trente-six mille Autrichiens traversèrent le pays, pillèrent et désolèrent tout dans leur passage. C'en fut trop à la fois: le Brandebourg, énervé par le nombre des troupes qui en avaient subsisté, et qui l'avaient pillé les années précédentes, succomba enfin; la cherté y devint exorbitante: un boeuf s'achetait cent écus, le boisseau de blé cinq, l'orge trois; et les espèces haussèrent de prix par leur rareté. La valeur numéraire du ducat fut évaluée dix écus. Quelques gentilshommes, qui avaient soustrait leurs provisions à l'avidité des ennemis, voulurent profiter des circonstances de la disette; mais les paysans qui n'avaient pas de quoi acheter ces grains, réduits au désespoir par la famine, assommèrent ces maîtres inhumains et pillèrent leurs greniers. La famine continua avec la même violence, la

peste s'ensuivit, et la désolation parvint à son comble. Les restes de ces malheureux habitans que la mort et les ennemis avaient épargnés, ne pouvant tenir contre tant de calamités, abandonnèrent leur patrie infortunée, et se réfugièrent dans les pays voisins.

Toute la Marche n'était qu'un affreux désert: elle offrait un spectacle déplorable de ruines, d'incendies, et de tous les fléaux qu'une guerre longue et furieuse entraîne après elle; à peine découvrait-on sous tant d'horreurs et de saccagemens dans des lieux devenus tout sauvages, les traces des anciens habitans.

1640. C'en eût été fait du Brandebourg, si Frédéric Guillaume ne se fût obstiné à son rétablissement. Sa prudence, sa fermeté et le temps vainquirent tous ces obstacles; il fit la paix, il prit des arrangemens, et tira enfin l'état de sa ruine.

Le Brandebourg devint effectivement un nouveau pays, formé du mélange de différentes colonies de toutes sortes de nations, qui s'allièrent dans la suite à ceux des anciens habitans qui étaient échappés à sa destruction. Soit que l'année fût abondante, soit défaut de consommation, les denrées furent à un si bas prix, que le boisseau de blé se vendait à douze gros.

La guerre de trente ans, entre les maux qu'elle causa, détruisit en particulier le peu de commerce que le nord de l'Allemagne faisait; nous tirions anciennement nos sels de Hollande et de France; les provisions qui ne pouvaient être renouvelées pendant ces

troubles, s'épuisèrent; ce défaut d'une denrée aussi nécessaire, fit avoir recours à l'industrie, et l'on trouva des sources salées à Halle, qui fournirent non-seulement aux besoins du Brandebourg, mais encore à ceux des pays voisins.

Les Hollandais formèrent la première colonie qui vint s'établir dans l'électorat; ils renouvelèrent l'espèce des professionnaires et des artisans; ils formèrent des projets pour la vente des bois de haute futaie, qui se trouvaient en grande abondance, la guerre de trente ans ayant fait de tout le pays une vaste forêt. Sur la vente de ces bois roula ensuite une des branches principales de notre commerce. L'électeur permit même à quelques familles juives de se domicilier dans ses états; le voisinage de la Pologne rendit leur ministère utile, pour débiter dans ce royaume les rebuts de nos friperies.

Il arriva depuis un événement favorable, qui avança considérablement les projets du Grand-Électeur: Louis XIV révoqua l'édit de Nantes; et quatre 1685.
cents mille Français pour le moins sortirent de ce royaume; les plus riches passèrent en Angleterre et en Hollande; les plus pauvres, mais les plus industrieux, se réfugièrent dans le Brandebourg, au nombre de vingt mille ou environ; ils aidèrent à repeupler nos villes désertes, et nous donnèrent toutes les manufactures qui nous manquaient.

Afin de juger des avantages qui revinrent à l'état par cette colonie, il est nécessaire d'entrer dans le dé-

tail de ce qu'étaient nos manufactures avant la guerre de trente ans, et de ce qu'elles devinrent après la révocation de l'édit de Nantes.

Notre commerce roulait anciennement sur la vente de nos grains, du vin et de nos laines; quelques manufactures de drap subsistaient encore, mais elles n'étaient pas considérables. Il n'y avait du temps de Jean le Cicéron que sept cents manufacturiers en drap dans tout le pays. Durant la régence de Joachim II le duc d'Albe opprimait tyranniquement la liberté des Flamans; la sage Élisabeth reine d'Angleterre se prévalut de la sottise de ses voisins, en attirant dans ses états les manufacturiers de Gand et de Bruges; ils y travaillèrent les laines d'Angleterre, et obtinrent qu'on en défendît la sortie.

Nos manufacturiers n'avaient fait jusqu'alors de bons draps, que par le mélange des laines anglaises avec les nôtres; et comme celles-là vinrent à manquer, nos draps tombèrent. Les électeurs de Saxe, Auguste et Christian, suivirent l'exemple de la reine Élisabeth, en attirant dans leurs pays des ouvriers flamans, qui rendirent leurs manufactures florissantes. Le manque de laines étrangères, la décadence de nos manufactures et l'accroissement de celles de nos voisins, accoutumèrent la noblesse du Brandebourg à vendre ses laines aux étrangers, ce qui détruisit presque entièrement nos fabriques. Jean Sigismond, pour les relever, défendit l'entrée des draps étrangers dans ses états; mais cette défense devint préjudiciable, à

cause que les fabriques du Brandebourg ne pouvaient pas fournir les draps dont le pays avait besoin, ce qui obligeait d'avoir recours à l'industrie des voisins. Il y a grande apparence qu'on aurait imaginé des expédiens plus heureux; mais la guerre de trente ans survint, et elle renversa les projets, les manufactures et l'état.

À l'avénement de Frédéric Guillaume à la régence, on ne faisait dans ce pays, ni chapeaux, ni bas, ni serges, ni aucune étoffe de laine: l'industrie des Français nous enrichit de toutes ces manufactures; ils nous fournirent d'étamines, de petites étoffes, de droguets, de grisettes, de crêpon, de bonnets et de bas tissus sur des métiers, de chapeaux de castor, de lapin et de poil de lièvre, de teintures de toutes les espèces. Quelques-uns de ces réfugiés se firent marchands, et débitèrent en détail l'industrie des autres; Berlin eut des orfèvres, des bijoutiers, des horlogers, des sculpteurs; et les Français qui s'établirent dans le platpays, y cultivèrent le tabac, et firent venir des fruits et des légumes excellens dans les contrées sablonneuses, qui par leur soin devinrent des potagers admirables. Le Grand-Électeur, pour encourager une colonie aussi utile, lui assigna une pension annuelle de quarante mille écus, dont elle jouit encore.

Ainsi l'électorat se trouva plus florissant vers la fin de la régence de Frédéric Guillaume, qu'il ne l'avait été sous aucun de ses ancêtres; et la grande augmentation des manufactures étendit les branches

du commerce, qui roula dans la suite sur nos blés, sur les bois, sur les étoffes et les draps, et sur nos sels. L'usage des postes, inconnu jusqu'alors en Al-
1650. lemagne, fut introduit par le Grand-Électeur dans tous ses états depuis Emmerich jusqu'à Memel. Les villes payaient des taxes arbitraires qui furent abolies; l'établissement de l'accise les remplaça. Les villes commencèrent à se policer; on pava les rues, et on plaça de distance en distance des lanternes pour les éclairer. Cette police était d'une nécessité indispensable, car les courtisans étaient obligés d'aller en échasses au château de Potsdam lorsque la cour s'y tenait, à cause des boues qu'il fallait traverser dans les rues.

Le Grand-Électeur, quoique généreux et magnifique pour sa personne, fit des loix somptuaires; sa cour était nombreuse, et sa dépense se faisait avec dignité; aux fêtes qu'il donna au mariage de sa nièce la princesse de Courlande, cinquante-six tables de quarante couverts furent servies à chaque repas. L'activité infatigable de ce grand prince donna à sa patrie tous les arts utiles; il n'eut pas le temps d'y ajouter les arts agréables.

Les guerres continuelles et le mélange des nouveaux habitans avaient déjà fait changer les anciennes moeurs; beaucoup d'usages des Hollandais et des Français devinrent les nôtres. Les vices dominans étaient l'ivrognerie et l'intérêt; la débauche avec les femmes était ignorée de la jeunesse, et les maladies

qui en sont les suites étaient inconnues alors. La cour aimait les pointes, les équivoques et les bouffons. Les enfans des nobles se remettaient aux études, et l'éducation de la jeunesse tomba insensiblement entre les mains des Français; nous leur devons encore une douceur dans le commerce, et des manières plus aisées que n'en ont ordinairement les Allemands.

Le changement qui arriva dans cet état après la guerre de trente ans, était universel; les monnaies s'en ressentirent ainsi que tout le reste. Autrefois le marc d'argent était sur le pied de neuf écus dans tout l'empire, jusqu'à l'année 1651, que les malheurs des temps forcèrent le Grand-Électeur d'avoir recours à toutes sortes d'expédiens pour fournir aux dépenses de l'état. Il fit publier la même année un édit qui fixait le prix des monnaies courantes; et il fit battre des gros et des fenins pour des sommes considérables, dont la valeur intrinsèque répondait à peu près au tiers de la valeur numéraire de ces espèces. Le prix de cette monnaie étant idéal, elle fut aussitôt décriée, et tomba à la moitié de sa valeur; les vieux écus de bon aloi montèrent à vingt-huit, à trente gros, et de là vient ce que nous appelons l'écu de banque. Pour remédier à ces abus, les électeurs
de Brandebourg et de Saxe s'abouchèrent à Zinna, et 1667.
ils convinrent d'évaluer les monnaies sur un nouveau pied, moyennant lequel le marc fin d'argent, avec ce qu'on appelle en style de monnaie, le remède, devait

être rendu au public généralement dans toutes les espèces de monnaies de l'écu jusqu'au fenin, à dix écus seize gros; depuis on frappa les florins et les demi-florins; et le prix du marc d'argent demeura fixé à dix écus.

En 1690 Frédéric I se concerta avec l'électeur de Saxe et le duc de Hanovre, sur les moyens de soutenir la monnaie sur le pied de la convention de Zinna; mais en ayant reconnu l'impossibilité, ils convinrent que l'espèce courante des florins et des huit gros serait frappée dans leurs états à raison de douze écus le marc; c'est ce qu'on appelle le pied de Leipzig, qui subsiste encore de nos jours.

Toutes les nouvelles colonies que le Grand-Électeur avait établies, ne furent véritablement florissantes que sous Frédéric I. Ce prince jouit des travaux de son père: nous eûmes alors une manufacture de haute-lice égale à celle de Bruxelles; nos galons égalèrent ceux de France; nos miroirs de Neustadt surpassèrent par leur blancheur ceux de Venise; l'armée fut habillée de nos propres draps.

La cour était nombreuse et brillante; les espèces y devenaient abondantes par les subsides étrangers; le luxe parut dans les livrées, les habits, les tables, les équipages et les bâtimens; le roi eut à son service deux des plus habiles architectes de l'Europe, et un sculpteur nommé Schlüter aussi parfait dans son art que l'étaient les premiers. Both fit la belle porte de Wésel; il donna les desseins du château et de

l'arsenal de Berlin; il bâtit la maison de poste au coin du grand pont, et le beau portique du château de Potsdam trop peu connu des amateurs. Eosanders éleva la nouvelle aile du château de Königsberg, et la cour des monnaies qui fut abattue dans la suite. Schlüter décora l'arsenal de ces trophées et de ces beaux mascarons qui font l'admiration des connaisseurs, et il fit fondre la statue équestre du Grand-Électeur qui passe pour un chef-d'oeuvre. Le roi embellit la ville de Berlin de l'église du cloître, des arcades et de quelques autres édifices encore; et il orna les maisons de plaisance d'Oranienbourg, de Potsdam et de Charlottenbourg par toutes sortes d'augmentations et d'embellissemens.

Les beaux arts, enfans de l'abondance, commencèrent à fleurir; l'académie des peintres, dont Pene, Mayer, Widemann et Leigeber étaient les premiers professeurs, fut fondée; mais il ne sortit de leur école aucun peintre de réputation. Ce qu'il y eut de plus remarquable, et ce qui intéresse le plus les progrès de l'esprit humain, ce fut la fondation de l'académie royale des sciences en 1700; la reine Sophie Charlotte y contribua le plus. Cette princesse avait le génie d'un grand homme et les connaissances d'un savant; elle croyait qu'il n'était pas indigne d'une reine d'estimer un philosophe. On sent bien que ce philosophe dont nous parlons, était Leibnitz; et comme ceux qui ont reçu du ciel des âmes privilégiées, s'élèvent à l'égal des souverains, elle admit Leibnitz

dans sa familiarité; elle fit plus, elle le proposa comme seul capable de jeter les fondemens de cette nouvelle académie. Leibnitz qui avait plus d'une âme, si j'ose m'exprimer ainsi, était bien digne de présider dans une académie, qu'au besoin il aurait représentée tout seul; il institua quatre classes, dont l'une de physique et de médecine, l'autre de mathématiques, la troisième de la langue et des antiquités d'Allemagne, et la dernière des langues et des antiquités orientales. Les plus célèbres de nos académiciens furent messieurs Basnage, Bernoulli, la Croze, Guillelmini, Hartzoeker, Herman, Kirch, Römer, Stürmer, Varignon, des Vignoles, Werenfels, et Wolff; depuis on y reçut messieurs de Beausobre et Lenfant, savans dont les plumes auraient fait honneur aux siècles d'Auguste et de Louis XIV.

Othon de Guericke fleurissait encore à Magdebourg; c'est le même auquel nous devons l'invention de la pompe pneumatique, et qui par une heureuse destinée a rendu son esprit philosophique et inventif, héréditaire à ses descendans.

Les universités prospéraient en même temps; Halle et Francfort étaient fournies de savans professeurs: Thomasius, Gundling, Ludewig, Wolf et Stryk, tenaient le premier rang pour la célébrité, et faisaient nombre de disciples. Wolf commenta l'ingénieux système de Leibnitz sur les monades, et noya dans un déluge de paroles, d'argumens, de corollaires et de citations, quelques problèmes que Leibnitz avait jetés

peut-être comme une amorce aux métaphysiciens. Le professeur de Halle écrivit laborieusement nombre de volumes, qui au lieu de pouvoir instruire des hommes faits, servirent tout-au-plus de catéchisme de dialectique pour des enfans; les monades ont mis aux prises les métaphysiciens et les géomètres d'Allemagne, et ils disputent encore sur la divisibilité de la matière.

Le roi fonda même à Berlin une académie pour des jeunes gens de condition, sur le modèle de celle de Luneville; malheureusement elle ne subsista pas longtemps.

Ce siècle ne produisit aucun bon historien. On chargea Teissier d'écrire l'histoire du Brandebourg; il en fit le panégyrique. Pufendorff écrivit la vie de Frédéric Guillaume, et pour ne rien omettre, il n'oublia ni ses clercs de chancellerie ni ses valets de chambre, dont il put recueillir les noms. Nos auteurs ont (ce me semble) toujours péché, faute de discerner les choses essentielles des accessoires, d'éclaircir les faits, de resserrer leur prose traînante et excessivement sujette aux inversions, aux nombreuses épithétes, et d'écrire en pédans plutôt qu'en hommes de génie.

Dans cette disette de tout bon ouvrage en prose, le Brandebourg eut un bon poëte; c'était le sieur de Canitz. Il traduisit heureusement quelques épîtres de Boileau, il fit des vers à l'imitation d'Horace, et quelques ouvrages où il est tout-à-fait original; c'est

le Pope de l'Allemagne, le poëte le plus élégant, le plus correct et le moins diffus, qui ait fait des vers en notre langue. Communément en Allemagne le pédantisme affecte jusqu'aux poëtes: la langue des Dieux est prostituée par la bouche de quelque régent d'un collége obscur, ou par quelque étudiant dissolu; et ce qu'on appelle honnêtes gens sont ou trop paresseux, ou trop fiers pour manier la lyre d'Horace ou la trompette de Virgile. Monsieur de Canitz, quoique d'une maison illustre, crut que l'esprit et le talent de la poésie ne dérogeait pas; il le cultiva (comme nous l'avons dit) avec succès; il eut une charge à la cour, et puisa dans l'usage de la bonne compagnie, cette politesse et cette aménité qui plaît dans son style.

Les spectacles allemands étaient peu de chose; ce qu'on appelle tragédie est communément un monstre composé d'enflure et de basse plaisanterie. Les auteurs dramatiques ignorent jusqu'aux moindres règles du théâtre. La comédie est plus pitoyable encore: c'est une farce grossière qui choque le goût, les bonnes moeurs et les honnêtes gens. La reine entretenait un opéra italien, dont le fameux Bononchini était le compositeur; nous eûmes dès-lors de bons musiciens. À la cour il y avait une comédie française, qui donnait dans ses représentations les chef-d'oeuvres des Molière, des Corneille et des Racine.

Le goût du théâtre français passa en Allemagne avec celui des modes de cette nation; l'Europe, enthousiasmée du caractère de garndeur que Louis XIV

imprimait à toutes ses actions, de la politesse qui régnait à sa cour, et des grands hommes qui illustraient son règne, voulait imiter la France qu'elle admirait. Toute l'Allemagne y voyageait; un jeune homme passait pour un imbécille, s'il n'avait séjourné quelque temps à la cour de Versailles. Le goût des Français régla nos cuisines, nos meubles, nos habillemens, et toutes ces bagatelles sur lesquelles la tyrannie de la mode exerce son empire. Cette passion portée à l'excès dégénéra en fureur; les femmes, qui outrent souvent les choses, la poussèrent jusqu'à l'extravagance *).

La cour ne donnait pas tant dans les modes étrangères que la ville; la magnificence et l'étiquette y décoraient l'ennui; on s'enivrait même en cérémonie.

*) La mère du poëte Canitz, ayant épuisé ia France en modes nouvelles, pour renchérir sur les autres dames de Berlin, commit à un marchand de faire venir de Paris un mari jeune, beau, vigoureux, poli, spirituel et noble, supposant que cette marchandise s'y trouvait aussi communément que des pompons dans une boutique. Le marchand, tout nouveau dans cette espèce de métier, s'acquitta de sa commission comme il put; ses correspondans trouvèrent enfin un épouseur; c'était un homme de cinquante ans; il se nommait le sieur de Brinbock, d'un tempérament faible et valétudinaire. Il arrive; madame de Canitz le voit, s'effraye et l'épouse. Ce fut un bonheur pour les Prussiens que ce mariage tourna au mécontentement de la dame, autrement son exemple aurait été suivi; nos beautés auraient passé dans les mains des Français et les Berlinois auraient été réduits comme les Romains, à enlever les Sabines de leur voisinage

Le roi institua l'ordre de l'aigle noir, tant pour avoir un ordre comme en ont tous les rois, que pour se procurer à cette occasion une fête, qui ressemble assez à une mascarade. Ce roi, qui avait fondé une académie par complaisance pour son épouse, entretenait des bouffons pour satisfaire à sa propre inclination. La cour de la reine Sophie Charlotte était toute séparée de l'autre: c'était un temple où se conservait le feu sacré des Vestales; l'asile des savans et le siége de la politesse. On regretta d'autant plus les vertus de cette princesse, que celle qui lui succéda *), se livra aux dévots et passa sa vie avec des hypocrites, race médisante qui verse ses poisons sur la vertu en sanctifiant ses propres vices. Enfin des adeptes parurent à la cour; un italien nommé Cataneo assura le roi qu'il avait le secret de faire de l'or; il en dépensa beaucoup, et n'en fit point. Le roi se vengea de sa crédulité sur ce malheureux, et Cataneo fut pendu.

1713. L'état changea presque entièrement de forme sous Frédéric Guillaume: la cour fut congédiée, et les grosses pensions souffrirent une réduction; beaucoup de personnes qui avaient entretenu carrosse allèrent à pied, ce qui fit dire au public que le roi avait rendu l'usage des jambes aux perclus. Sous Frédéric I Berlin était l'Athènes du nord; sous Frédéric Guillaume

*) Une princesse de Mecklenbourg qui tomba ensuite en démence.

elle en devint la Sparte: tout ce gouvernement fut militaire; l'augmentation de l'armée se fit, et dans l'ardeur de ces premiers enrôlemens, quelques artisans furent faits soldats, ce qui répandit la terreur parmi les autres, qui se sauvèrent en partie. Cet accident imprévu causa de nouveau un dommage considérable à nos manufactures.

Le roi porta un prompt remède à ces abus, et il s'attacha avec une attention singulière au rétablissement et aux progrès de l'industrie; il défendit par un arrêt sévère la sortie de nos laines; il établit le
Lagerhaus, magasin d'où l'on avance des laines aux 1714.
pauvres manufacturiers, qu'ils restituent par leur ouvrage. Nos draps trouvèrent un débit assuré dans la consommation de l'armée, qui fut habillée de neuf tous les ans. Ce débit s'étendit jusques chez l'étranger; la compagnie de Russie fut formée l'année 1725. Nos marchands fournissaient les draps pour toutes les troupes russes; mais les guinées anglaises passèrent en Moscovie, et elles furent bientôt suivies de leurs draps, de sorte que notre commerce cessa. Nos manufactures en souffrirent au commencement, mais d'autres sorties s'ouvrirent. Les ouvriers n'eurent plus assez de nos propres laines; on permit aux Mecklenbourgeois de nous vendre les leurs, et dès l'année 1733 nos manufactures étaient si florissantes, qu'elles débitèrent quarante-quatre mille pièces de drap de vingt-quatre aunes chacune chez l'étranger.

Berlin fut comme un magasin de Mars; tous les ouvriers qui peuvent être employés pour une armée, y prospérèrent, et leurs ouvrages furent recherchés par toute l'Allemagne. On établit à Berlin des moulins de poudre à canon, à Spandaw des fourbisseurs, à Potsdam des armuriers, et à Neustadt des ouvriers qui travaillaient en ferronerie et en cuivre.

Le roi donna des immunités et des récompenses à tous ceux qui s'établiraient dans les villes de sa domination; il ajouta tout le quartier de la Friedrichstadt à sa capitale, et couvrit de maisons les places qu'avait occupées l'ancien rempart. Il créa la ville de Potsdam *), et il la peupla; il ne fit pas le moindre bâtiment pour lui-même, mais tout pour ses sujets. L'architecture de son règne est généralement infectée par le goût hollandais; il serait à désirer, que les grandes dépenses que ce prince fit en bâtimens, eussent été dirigées par de plus habiles architectes. Il eut le sort de tous les fondateurs des villes, qui occupés par la solidité de leurs desseins, ont la plupart négligé ce qui avec la même dépense les aurait embellies et ornées davantage.

1734. Berlin, après son augmentation, reçut une police nouvelle sur le pied à peu près de celle de Paris: on établit dans tous les quartiers de la ville des officiers de police; l'usage des fiacres fut institué en

*) À peine y avait-il quatre cents habitans dans cette ville, au lieu qu'il y en a à présent plus de vingt mille.

même temps; on purgea la ville de ces fainéans qui se nourrissent à force d'importunités; et ces malheureux objets de nos dégoûts et de notre compassion, envers lesquels la nature n'a été qu'une marâtre, trouvèrent des asiles dans les hôpitaux publics.

Pendant que tous ces changemens se firent, le luxe, la magnificence et les plaisirs disparurent; l'esprit d'épargne s'introduisit dans tous les états, chez le riche comme chez le pauvre. Sous les règnes précédans, beaucoup de nobles vendaient leurs terres pour acheter du drap d'or et des galons; cet abus cessa; dans la plupart des états prussiens, les gentilshommes ont besoin d'une bonne économie pour soutenir leurs familles, à cause que le droit de primogéniture n'a point lieu, et que les pères ayant beaucoup d'enfans à établir, ne peuvent procurer que par leur épargne, un revenu honnête à ceux qui après leur mort partagent leur maison dans des branches nouvelles.

Cette diminution dans la dépense du public n'empêcha pas beaucoup d'artisans de se perfectionner; nos carrosses, nos galons, nos velours et nos ouvrages d'orfèvrerie se répandirent par toute l'Allemagne.

Mais ce qu'il y eut de déplorable, ce fut que pendant qu'on faisait des arrangemens si utiles et si grands, on laissa tomber dans une décadence entière l'académie des sciences, les universités, les arts libéraux et le commerce.

On remplissait mal et sans choix les places qui

venaient à vaquer dans l'académie royale des sciences; et par une dépravation singulière, le siècle affectait de mépriser une société dont l'origine était aussi illustre, et dont les travaux tendaient autant à l'honneur de la nation qu'aux progrès de l'esprit humain. Pendant que tout ce corps tombait en léthargie, la médecine et la chimie se soutinrent; Pott, Margraff et Eller combinaient et décomposaient la matière; ils éclairaient le monde par leurs découvertes; et les anatomistes obtinrent un théâtre pour leurs dissections publiques, qui devint une école florissante de chirurgie.

Mais la faveur et les brigues remplissaient les chaires de professeurs dans les universités; les dévots, qui se mêlent de tout, acquirent une part à la direction des universités; ils y persécutaient le bon-sens, et surtout la classe des philosophes: Wolf fut exilé, pour avoir déduit avec un ordre admirable les preuves sur l'existence de Dieu. La jeune noblesse, qui se vouait aux armes, crut déroger en étudiant; et comme l'esprit humain donne toujours dans les excès, ils regardèrent l'ignorance comme un titre de mérite, et le savoir comme une pédanterie absurde.

La même raison fit, que les arts libéraux tombèrent en décadence: l'académie des peintres cessa; Pene, qui en était le directeur, quitta les tableaux pour les portraits; les menuisiers s'érigèrent en sculpteurs, et les maçons en architectes. Un chimiste nommé Böttcher passa de Berlin à Dresde, et

donna au roi de Pologne le secret de cette porcelaine qui surpasse celle de la Chine par l'élégance des formes et la finesse de la diaprure.

Notre commerce n'était pas encore né, le gouvernement l'étouffait, en suivant des principes qui s'opposaient directement à ses progrès; il n'en faut point conclure que la nation manque de génie propre au négoce. Les Vénitiens et les Génois furent les premiers qui le saisirent. La découverte de la boussole le fit passer chez les Portugais et les Espagnols; il s'étendit ensuite en Angleterre et en Hollande; les Français s'y appliquèrent des derniers, et ils regagnèrent de vîtesse ce qu'ils avaient négligé par ignorance. Si les habitans de Danzig, de Hambourg, de Lubeck, si les Danois et les Suédois s'enrichissent tous les jours par la navigation, pourquoi les Prussiens n'en feraient-ils pas autant. Les hommes deviennent tous des aigles, quand on leur ouvre les chemins de la fortune; il faut que l'exemple les anime, que l'émulation les excite, et que le souverain les encourage. Les Français ont été tardifs, nous le sommes de même; peut-être est-ce que notre heure n'est pas encore venue.

On songeait moins alors à étendre le commerce, qu'à réprimer les dépenses inutiles: les deuils avaient été autrefois ruineux pour les familles, on donnait des festins aux enterremens, la pompe funèbre était même couteuse; toutes ces coutumes furent abolies, on ne drapa plus les maisons ni les carrosses, on ne

donna plus de livrées noires, et depuis on mourut à fort bon marché.

Ce gouvernement tout militaire influa dans les moeurs, et régla même les modes; le public avait pris par affection un air aigrefin; personne dans tous les états prussiens n'avait plus de trois aunes de drap dans son habit, ni moins de deux aunes l'épée pendues à son côté. Les femmes fuyaient la société des hommes, et ceux-ci s'en dédommageaient entre le vin, le tabac et les bouffons. Enfin nos moeurs ne ressemblaient plus, ni à celles de nos ancêtres, ni à celles de nos voisins; nous étions originaux, et nous avions l'honneur d'être copiés de travers par quelques petits princes d'Allemagne.

Vers les dernières années de ce règne, le hasard conduisit à Berlin un homme obscur *), d'un esprit malfaisant et rusé. C'était une espèce d'adepte, qui faisait de l'or pour le souverain, aux dépens de la bourse de ses sujets; ses artifices lui réussirent un temps, mais comme la méchanceté se découvre tôt ou tard, ses prestiges disparurent, et sa malheureuse science rentra dans les ténèbres dont elle était sortie.

Telles ont été les moeurs du Brandebourg sous tous ses différens gouvernemens: le génie de la nation fut étouffé par une longue suite de siècles barbares; il s'éleva de temps en temps, mais il s'affaissa aussitôt sous l'ignorance et le mauvais goût; et

*) Eckert.

lorsque des circonstances heureuses semblèrent favoriser ses progrès, survint une guerre dont les suites funestes anéantirent les forces de l'état. Nous avons vu cet état renaissant de ses cendres, nous avons vu par quels nouveaux efforts la nation parvint à se civiliser; et si ce beau feu n'a jeté que de faibles étincelles, il ne faut qu'un rien pour le faire paraître au grand jour. Comme les semences ont besoin d'un terrain propre pour leur développement, de même les nations demandent un concours de conjonctures heureuses, pour qu'elles sortent de leur engourdissement, et qu'elles reçoivent (pour ainsi dire) une nouvelle vie.

Tous les états ont eu un certain cercle d'événemens à parcourir, avant que d'atteindre à leur plus haut degré de perfection: les monarchies y sont arrivées avec une allure plus lente que les républiques, et s'y sont moins soutenues ; et s'il est vrai de dire que la forme de gouvernement la plus parfaite est celle d'un royaume bien administré, il n'est pas moins certain que les républiques ont rempli le plus promptement le but de leur institution, et se sont le mieux conservées, parce que les bons rois meurent, et que les sages loix sont immortelles.

Sparte et Rome, qui furent fondées pour être guerrières, produisirent, l'une cette phalange invincible, l'autre ces légions qui subjuguèrent la moitié du monde connu. Sparte enfanta les plus illustres capitaines; Rome devint une pépinière de héros. Athè-

nes, à laquelle Solon avait donné des loix plus pacifiques, devint le berceau des arts; à quelle perfection ses poëtes, ses orateurs et ses historiens ne parvinrent-ils point? cet asile des sciences se conserva jusqu'à l'entière ruine de l'Attique. Carthage, Venise, et même la Hollande, furent par leur institution liées au commerce, et elles le poussèrent et le soutinrent constamment, reconnaissant que c'était le principe de leur grandeur et le soutien de leur état.

Continuons encore cet examen pour un moment: en touchant aux loix fondamentales des républiques, on est sûr de les renverser de fond en comble, à cause que la sagesse des législateurs a formé un tout, auquel les parties du gouvernement tiennent essentiellement; rejeter les unes, c'est détruire les autres, par l'enchaînement des conséquences qui les lient ensemble, et qui en forment un système assortissant et complet.

Dans les royaumes, la forme du gouvernement n'a de base que le despotisme du souverain; les loix, le militaire, le négoce, l'industrie et toutes les autres parties de l'état, sont assujetties au caprice d'un seul homme, qui a des successeurs qui ne se ressemblent jamais; d'où il s'ensuit pour l'ordinaire, qu'à l'avénement d'un nouveau prince l'état est gouverné par de nouveaux principes, et c'est ce qui porte préjudice à cette forme de gouvernement. Il y a de l'unité dans le but que les républiques se proposent, et dans les moyens qu'elles employent pour

y parvenir, ce qui fait qu'elles ne le manquent presque jamais; dans les monarchies un fainéant succède à un prince ambitieux; celui-ci est suivi d'un dévot, celui-là par un guerrier, celui-ci par un savant, celui-là par un autre qui s'abandonne à la volupté; et pendant que ce théâtre mouvant de la fortune présente sans cesse des scènes nouvelles, le génie de la nation, diverti par la variété des objets, ne prend aucune assiette fixe. Il faut donc que dans les monarchies, les établissemens qui doivent braver la vicissitude de siècles, ayent des racines si profondes qu'on ne puisse les arracher sans ébranler en même temps les plus solides fondemens du trône.

Mais la fragilité et l'instabilité sont inséparables des ouvrages des hommes: les révolutions que les monarchies et les républiques éprouvent, ont leurs causes dans les loix immuables de la nature; il faut que les passions humaines servent de ressorts, pour amener et mouvoir sans cesse de nouvelles décorations sur ce grand théâtre; que la fureur audacieuse des uns enlève ce que la faiblesse des autres ne peut défendre; que des ambitieux renversent des républiques; et que l'artifice triomphe quelquefois de la simplicité. Sans ces grands bouleversemens dont nous venons de parler, l'univers resterait sans cesse le même; il n'y aurait point d'événemens nouveaux; il n'y aurait point d'égalité entre le destin des nations; quelques peuples seraient toujours civilisés et heureux, et d'autres toujours barbares et infortunés.

Nous avons vu des monarchies naître et mourir; des peuples, de barbares qu'ils étaient, se policer et devenir le modèle des nations; ne pourrions-nous pas en conclure, que ces nations ont une révolution semblable (si on ose le dire) à celle des planètes, qui après avoir parcouru en dix mille ans tout l'espace des cieux, se retrouvent au point d'où elles étaient parties?

Nos beaux jours arriveront donc comme ceux des autres; nos prétentions sont d'autant plus justes, que nous avons payé le tribut à la barbarie quelques siècles de plus que les méridionaux.

Ces siècles précieux s'annoncent par le nombre des grands hommes en tout genre, qui naissent à la fois; heureux sont les princes, qui viennent au monde dans des conjonctures aussi favorables! les vertus, le talent, le génie les emportent d'un mouvement commun avec eux, aux choses grandes et sublimes.

DU GOUVERNEMENT

ANCIEN ET MODERNE

DU BRANDEBOURG.

Lorsque le Brandebourg était païen, il fut gouverné par des Druides, comme toute l'Allemagne l'était anciennement. Sous les Vandales, les Teutons et les Suèves, leurs princes étaient proprement les généraux de la nation; ils s'appelaient *Fürsten*, ce qui signifie conducteurs. Les empereurs qui domptèrent ces barbares, établirent des gouverneurs de frontières, qu'on nommait markgraves, pour tenir en bride cette nation belliqueuse et fière de sa liberté. Il nous reste si peu de mémoires de ces temps reculés, que pour ne point mêler de fables à l'histoire, nous ne ferons mention que du gouvernement de l'électorat sous les princes de la maison de Hohenzollern.

Du temps que les burggraves de Nuremberg s'établirent dans la Marche, les gentilshommes devenus sauvages sous les dernières régences, leur refusèrent l'hommage; cette noblesse, soutenue dans son indépendance par les ducs de Poméranie, devenait redoutable à son souverain; les grandes familles

étaient puissantes; elles armaient leurs sujets; elles se faisaient la guerre; et elles détroussaient même les passans sur les grands chemins; des châteaux massifs et entourés de fossés leur servaient de repaires. Ces petits tyrans, ayant partagé entre eux l'autorité légitime, foulaient impunément ceux qui cultivaient les champs; et comme il n'y avait point de domination assez bien établie pour faire respecter les loix, le pays était dans le désordre et dans la plus affreuse misère. Les grandes familles qui s'élevèrent pendant cette anarchie, furent les Kitzow, les Puttlitz, les Brédow, les Holtzendorff, les Uchtenhagen, les Torgow, les Arnim, les Rochow et les seigneurs de Hohenstein: ce fut à celles-là que l'électeur Frédéric I eut affaire.

Quoique Frédéric I les soumît, les états restèrent toujours maîtres du gouvernement: ils accordaient les subsides; ils réglaient les impôts; ils fixaient le nombre des troupes, qu'on ne levait que dans les extrémités, et les payaient; on les consultait sur les mesures qu'il convenait de prendre pour la défense du pays; et c'était par leurs avis que s'administraient les loix et la police.

L'histoire nous fournit plus d'un exemple du pouvoir des états. L'électeur Albert Achille devait cent
1472. mille florins; il pria les états de se charger de ce payement. Pour cet effet ils imposèrent une taxe sur la bière, qu'ils n'accordèrent que pour sept ans; ils la haussèrent dans la suite, et elle devint l'ori-

gine de ce qu'on appelle la *Landschaft*, ou la banque publique.

Du temps de l'électeur Joachim I, les états levèrent une taxe sur les moulins, sur les censes et sur les bergeries, pour soudoyer deux cents cavaliers que ce prince envoyait à l'empereur contre les infidèles. 1530.

Sous l'électeur Joachim II, le crédit des états était si puissant, qu'ils dégagèrent quelques bailliages sur lesquels ce prince avait contracté des dettes, à condition que ni lui, ni ses successeurs, ne pourraient dorénavant emprunter dessus, ni les aliéner. L'électeur les consultait sur toutes les affaires, et leur promit même de ne rien entreprendre sans leur consentement. Les états entrèrent en correspondance avec Charles V, et lui marquèrent qu'ils ne trouvaient pas à propos que l'électeur se rendît à la diète de l'empire; aussi Joachim II se dispensa-t-il de ce voyage.

Jean Sigismond et George Guillaume conférèrent avec eux sur le sujet de la succession de Juliers et de Berg, et les états nommèrent quatre députés qui suivirent la cour, tant pour lui servir de conseil, que pour être employés à des négociations et à l'usage que les circonstances pourraient demander pour le service de ces princes. 1628.

George Guillaume consulta les états pour la dernière fois, pour savoir s'ils trouvaient bon que l'électeur fît alliance avec les Suédois en leur remettant ses places, ou s'il devait suivre le parti de l'em- 1631.

pereur. Depuis, Schwarzenberg ministre tout-puissant d'un prince faible, attira à sa personne toute l'autorité du souverain et des états; il imposa des contributions de sa propre autorité, et il ne resta aux états, de cette puissance dont ils n'avaient jamais abusé, que le mérite d'une soumission aveugle aux ordres de la cour.

Les électeurs n'avaient eu d'autre conseil que les états jusqu'au règne de Joachim Frédéric. Ce prince forma un conseil composé du ministre de la justice, du ministre des finances, de celui qui avait les affaires de l'empire, et du maréchal de la cour; un *Statthalter* y présidait. De ce conseil émanaient toutes les sentences en dernier ressort, les ordres tant au civil qu'au militaire, les règlemens de la police; et c'était lui également, qui dressait l'instruction des ministres qui étaient employés à des cours étrangères.

Lorsqu'un voyage ou la guerre obligeait l'électeur à quitter ses états, ce conseil exerçait les fonctions de la souveraineté; il donnait des audiences aux ministres étrangers; il avait en un mot le même pouvoir que la régence d'une minorité pendant la tutèle d'un prince.

Le pouvoir du premier ministre et du conseil était presque illimité; le comte de Schwarzenberg sous George Guillaume avait augmenté son autorité, au point qu'elle était pareille à celle des maires du palais, du temps des rois de France de la première race; mais l'abus énorme qu'il en fit, dégoûta l'é-

lecteur Frédéric Guillaume de tout premier ministre. Nous voyons, par les règlemens que ce prince donna, 1651. qu'il distribua à chacun de ses ministres des départemens différens, et qu'il établit dans chaque province deux conseillers, pour régler les affaires qui la concernaient, et en rendre compte.

Frédéric Guillaume résida à Königsberg en Prusse pendant les premières années de sa régence; et il pourvit le conseil qu'il laissa à Berlin, d'amples instructions relatives au temps et aux circonstances où il se trouvait; les troupes recevaient leurs ordres des plus anciens généraux qui se trouvaient dans la province, et les gouverneurs des places les recevaient immédiatement de sa personne.

À la mort du chancelier Görtz, cette dignité fut supprimée, et le baron de Schwerin devint premier président du conseil. Les départemens se trouvèrent partagés, de sorte que tout ce qui était du ressort des loix, se portait au conseil de la justice, qui avait un président à sa tête; la jurisdiction des officiers de la cour dépendait du capitaine du château; les finances du prince se trouvaient administrées par la chambre des domaines, qui était partagée en différens départemens; le baron de Meinders, et après lui le sieur de Jena en eurent la direction générale.

Un consistoire, composé moitié de prêtres, moitié de laïques, gouvernait les affaires ecclésiastiques. Outre ces colléges susmentionnés, la chancellerie des fiefs décidait de toutes les affaires féodales.

Les choses restèrent à peu près sur le même pied sous le règne de Frédéric I, avec cette différence, qu'il se laissa sans cesse gouverner par ses ministres; Dankelmann, qui avait été son précepteur, devint maître de l'état. Après sa disgrâce, le comte de Wartenberg succéda à sa faveur et à son pouvoir; Kamcke aurait de même succédé au grand chambellan, si la mort du roi n'avait mis fin à sa faveur naissante.

Frédéric Guillaume I changea toute la forme de l'état et du gouvernement; il limita le pouvoir des ministres; et de maîtres qu'ils avaient été de son père, ils devinrent ses commis.

Les affaires étrangères furent remises aux sieurs d'Ilgen et de Kniephausen; ces ministres conféraient avec les envoyés, et entretenaient la correspondance avec les ministres prussiens dans les différentes cours de l'Europe; ils étaient chargés surtout des affaires de l'empire, des limites de l'état et des droits de la maison. Le sieur de Coccéji ministre d'état eut la direction générale de la justice, et faisait la charge de chancelier; sous lui le sieur d'Arnim avait le département des appels et de la justice civile de Prusse et de Ravensberg; et le sieur de Katsch fut mis à la tête de la justice criminelle.

Le sieur de Printz grand-maréchal de la cour devint président du consistoire supérieur, et fut chargé de l'inspection des universités, des fondations pieuses, des canonicats, et des affaires des juifs.

Les finances étaient, des parties du gouvernement, celle qui avait été le plus négligée. Le roi y fit des arrangemens tout nouveaux; il établit le grand-directoire en 1724. Ce collége est divisé en quatre départemens, à la tête de chacun desquels est un ministre d'état. La Prusse, la Poméranie et la Nouvelle Marche, avec les postes, formèrent le premier département, qu'eut le sieur de Grumbkow. L'électorat de Brandebourg, le duché de Magdebourg, le comté de Ruppin, et le commissariat de guerre, formèrent le second département, qu'eut le sieur de Kraut. Les états du Rhin et du Weser, avec les salines, furent le partage du troisième, qu'eut le sieur de Görne; et le quatrième eut la direction de la principauté de Halberstadt, du comté de Mansfeldt, des manufactures, du papier timbré et des monnaies; il échut au sieur de Viereck.

Le roi combina le commissariat avec les finances. Autrefois ces colléges occupaient quarante avocats pour soutenir les procès qu'ils se faisaient, en négligeant les affaires pour lesquelles ils étaient préposés. Depuis leur réunion ils travaillèrent d'un commun accord au bien de l'état.

Sous ces départemens principaux, le roi établit dans chaque province un collége de justice et un collége de finances subordonnés aux ministres. Les ministres des affaires étrangères, ceux de la justice et ceux des finances, faisaient journellement leur rapport au roi, qui décidait en dernier ressort de toutes

les affaires. Pendant tout son règne, il ne parut pas la moindre ordonnance qu'il n'eût signée de sa main, ni la moindre instruction dont il ne fût l'auteur.

Il déclara tous les fiefs allodiaux, moyennant une certaine redevance annuelle, que les propriétaires payèrent à l'état. Frédéric Guillaume employa quatre millions cinq cents mille écus au rétablissement de la Lithuanie; il mit six millions pour rebâtir les villes de ses états, augmenter Berlin, et fonder Potsdam; et il acheta pour cinq millions des terres, qu'il ajouta à ses domaines.

ŒUVRES HISTORIQUES

DE

FRÉDÉRIC LE GRAND.

TOME SECOND.

ŒUVRES HISTORIQUES

DE

FRÉDÉRIC LE GRAND.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET RENSEIGNEMENS.

TOME SECOND.

LEIPZIG,
CHEZ F. A. BROCKHAUS.
PARIS,
CHEZ REY & GRAVIER,
QUAI DES AUGUSTINS, NO. 55.

1830.

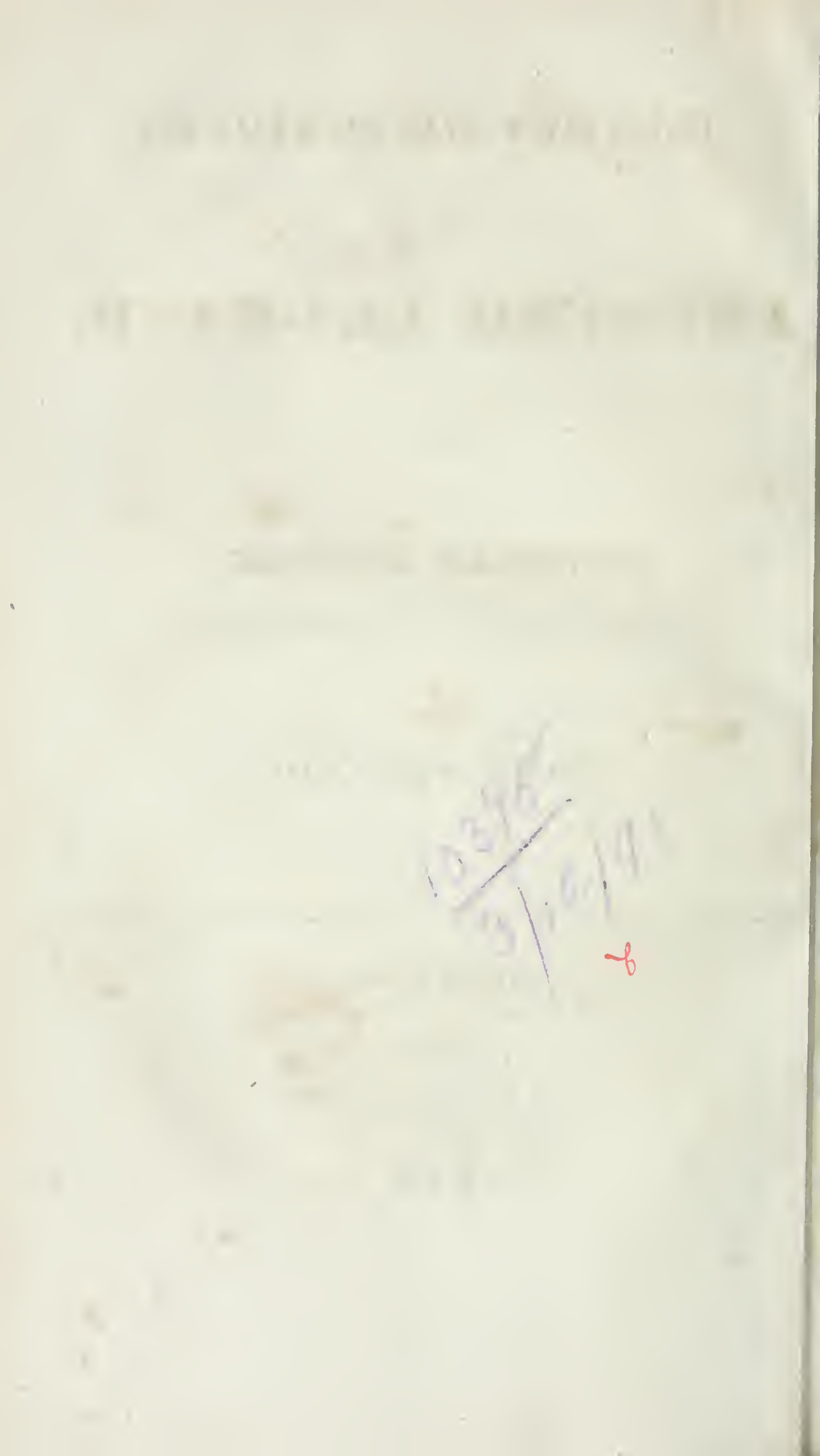


TABLE DES MATIÈRES.

Chapitre second.

Chapitre troisième.

Page

Chapitre quatrième.

Chapitre cinquième.

Chapitre sixième.

Chapitre septième.

Chapitre huitième.

Chapitre neuvième.

Chapitre dixième.

Chapitre onzième.

Chapitre douzième.

Chapitre treizième.

Chapitre quatorzième.

HISTOIRE

DE MON TEMPS.

AVANT-PROPOS.

La plupart des histoires que nous avons, sont des compilations de mensonges mêlés de quelques vérités. De ce nombre prodigieux de faits qui nous ont été transmis, on ne peut compter pour avérés que ceux qui ont fait époque, soit de l'élévation, ou de la chute des empires. Il paraît indubitable que la bataille de Salamine s'est donnée, et que les Perses ont été vaincus par les Grecs. Il n'y a aucun doute qu'Alexandre le Grand n'ait subjugué l'empire de Darius, que les Romains n'ayent vaincu les Carthaginois, Antiochus et Persée; cela est d'autant plus évident, qu'ils ont possédé tous ces états. L'histoire acquiert plus de foi dans ce qu'elle rapporte des guerres civiles de Marius et de Sylla, de Pompée et de César, d'Auguste et d'Antoine par l'authenticité des auteurs contemporains qui nous ont décrit ces événemens. On n'a point de doute sur le bouleversement de l'empire d'occident et sur celui d'orient, car on voit naître et se former des royaumes du démembrement de l'empire romain; mais lorsque la curiosité nous invite à des-

cendre dans le détail des faits de ces temps reculés, nous nous précipitons dans un labyrinthe plein d'obscurités et de contradictions, et nous n'avons point de fil pour en trouver l'issue. L'amour du merveilleux, le préjugé des historiens, le zèle mal-entendu pour leur patrie, leur haine pour les nations qui leur étaient opposées, toutes ces différentes passions qui ont guidé leur plume, et les temps de beaucoup postérieurs aux événemens, où ils ont écrit, ont si fort altéré les faits en les déguisant, qu'avec des yeux de lynx même on ne parviendrait pas à les dévoiler à présent.

Cependant, dans la foule d'auteurs de l'antiquité, l'on distingue avec satisfaction la description que Xénophon fait de la retraite des dix mille qu'il avait commandés et ramenés lui-même en Grèce. Thucydide jouit à peu près des mêmes avantages. Nous sommes charmés de trouver dans les fragmens qui nous restent de Polybe, l'âme et le compagnon de Scipion l'Africain, les faits qu'il nous raconte dont lui-même a été le témoin. Les lettres de Cicéron à son ami Atticus portent le même caractère; c'est un des acteurs de ces grandes scènes qui parle. Je n'oublierai point les commentaires de César, écrits avec la noble simplicité d'un grand homme, et quoi qu'en ait dit Hirtius, les relations des autres historiens sont en tout conformes aux événemens décrits dans ces commentaires; mais depuis César l'histoire ne contient que des panégyriques ou des satyres. La bar-

barie des temps suivans a fait un chaos de l'histoire du Bas-Empire, et l'on ne trouve d'intéressant que les mémoires écrits par la fille de l'empereur Alexis Comnène, parce que cette princesse rapporte ce qu'elle a vu. Depuis, les moines, qui seuls avaient quelque connaissance, ont laissé des annales trouvées dans leurs couvens, qui ont servi à l'histoire d'Allemagne; mais quels matériaux pour l'histoire! Les Français ont eu un évêque de Tours, un Joinville, et le Journal de l'Étoile, faibles ouvrages de compilateurs qui écrivaient ce qu'ils apprenaient au hasard, mais qui difficilement pouvaient être bien instruits. Depuis la renaissance des lettres, la passion d'écrire s'est changée en fureur. Nous n'avons que trop de mémoires, d'anecdotes et de relations, parmi lesquelles il faut s'en tenir au petit nombre d'auteurs qui ont eu des charges, qui ont été eux-mêmes acteurs, qui ont été attachés à la cour, ou qui ont eu la permission des souverains de fouiller dans les archives, tels que le sage président de Thou, Philippe de Comines, Vargas, fiscal du concile de Trente, mademoiselle d'Orléans, le cardinal de Retz etc. Ajoutons-y les lettres de monsieur d'Estrades, les mémoires de monsieur de Torcy, monumens curieux, surtout ce dernier qui nous développe la vérité de ce testament de Charles II, roi d'Espagne, sur lequel les sentimens ont été si partagés.

Ces réflexions sur l'incertitude de l'histoire, dont je me suis souvent occupé, m'ont fait naître l'idée de

transmettre à la postérité les faits principaux auxquels j'ai eu part ou dont j'ai été témoin, afin que ceux qui à l'avenir gouverneront cet état, puissent connaître la vraie situation des choses lorsque je parvins à la régence, les causes qui m'ont fait agir, mes moyens, les trames de nos ennemis, les négociations, les guerres, et surtout les belles actions de nos officiers par lesquelles ils se sont acquis l'immortalité à juste titre.

Depuis les révolutions qui bouleversèrent premièrement l'empire d'occident, ensuite celui d'orient; depuis les succès immenses de Charlemagne; depuis l'époque brillante du règne de Charles-Quint; après les troubles que la réforme causa en Allemagne et qui durèrent trente années; enfin après la guerre qui s'alluma à cause de la succession d'Espagne, il n'est aucun événement plus remarquable et plus intéressant que celui que produisit la mort de l'empereur Charles VI, dernier mâle de la maison de Habsbourg.

La cour de Vienne se vit attaquée par un prince auquel elle ne pouvait supposer assez de force pour tenter une entreprise aussi difficile. Bientôt il se forma une conjuration de rois et de souverains, tous résolus à partager cette immense succession. La couronne impériale passa dans la maison de Bavière, et lorsqu'il semblait que les événemens concouraient à la ruine de la jeune reine de Hongrie, cette princesse par sa fermeté et par son habileté se tira d'un pas aussi dangereux, et soutint sa monarchie en sa-

crifiant la Silésie et une petite partie du Milanois: c'était tout ce qu'on pouvait attendre d'une jeune princesse, qui à peine parvenue au trône, saisit l'esprit du gouvernement et devint l'âme de son conseil.

Cet ouvrage-ci étant destiné pour la postérité, me délivre de la gêne de respecter les vivans et d'observer de certains ménagemens incompatibles avec la franchise de la vérité; il me sera permis de dire sans retenue et tout haut ce que l'on pense tout bas. Je peindrai les princes tels qu'ils sont, sans prévention pour ceux qui ont été mes alliés et sans haine pour ceux qui ont été mes ennemis; je ne parlerai de moi-même que lorsque la nécessité m'y obligera, et l'on me permettra, à l'exemple de César, de faire mention de ce qui me regarde, en personne tierce, pour éviter l'odieux de l'égoïsme. C'est à la postérité à nous juger; mais si nous sommes sages, nous devons la prévenir en nous jugeant rigoureusement nous-mêmes. Le vrai mérite d'un bon prince est d'avoir un attachement sincère au bien public, d'aimer sa patrie et la gloire: je dis la gloire; car l'heureux instinct qui anime les hommes du désir d'une bonne réputation, est le vrai principe des actions héroïques; c'est le nerf de l'âme, qui la réveille de sa léthargie, pour la porter aux entreprises utiles, nécessaires et louables.

Tout ce qu'on avance dans ces mémoires, soit à l'égard des négociations, des lettres de souverains, ou de traités signés, a ses preuves conservées dans

les archives. On peut répondre des faits militaires comme témoin oculaire; telle rélation de bataille a été différée de deux ou trois jours, pour la rendre plus exacte et plus véridique.

La postérité verra peut-être avec surprise dans ces mémoires les récits de traités faits et rompus. Quoique ces exemples soient communs, cela ne justifierait point l'auteur de cet ouvrage, s'il n'avait d'autres raisons meilleures pour excuser sa conduite.

L'intérêt de l'état doit servir de règle aux souverains. Les cas de rompre les alliances sont ceux 1° où l'allié manque à remplir ses engagemens. 2° Où l'allié médite de vous tromper et où il ne vous reste de ressource que de le prévenir. 3° Une force majeure qui vous opprime et vous force à rompre vos traités. 4° Enfin l'insuffisance des moyens pour continuer la guerre. Par je ne sais quelle fatalité ces malheureuses richesses influent sur tout. Les princes sont les esclaves de leurs moyens; l'intérêt de l'état leur sert de loi, et cette loi est inviolable. Si le prince est dans l'obligation de sacrifier sa personne même au salut de ses sujets, à plus forte raison doit-il leur sacrifier des liaisons dont la continuation leur deviendrait préjudiciable. Les exemples de pareils traités rompus se rencontrent communément. Notre intention n'est pas de les justifier tous. J'ose pourtant avancer qu'il en est de tels, que la nécessité, ou la sagesse, la prudence, ou le bien des peuples obligeait de transgresser, ne restant aux souverains

que ce moyen-là d'éviter leur ruine. Si François I avait accompli le traité de Madrid, il aurait, en perdant la Bourgogne, établi un ennemi dans le coeur de ses états. C'était réduire la France dans l'état malheureux où elle était du temps de Louis XI et de Louis XII. Si après la bataille de Muhlberg gagnée par Charles-Quint, la ligue protestante d'Allemagne ne s'était pas fortifiée de l'appui de la France, elle n'aurait pu éviter de porter les chaînes que l'empereur lui préparait de longue main. Si les Anglais n'avaient pas rompu l'alliance si contraire à leurs intérêts par laquelle Charles II s'était uni avec Louis XIV, leur puissance courait risque d'être diminuée d'autant plus que dans la balance politique de l'Europe la France l'aurait emporté de beaucoup sur l'Angleterre. Les sages, qui prévoient les effets dans les causes, doivent à temps s'opposer à ces causes si diamétralement opposées à leurs intérêts. Qu'on me permette de m'expliquer exactement sur cette matière délicate, que l'on n'a guère traitée dogmatiquement. Il me paraît clair et évident qu'un particulier doit être attaché scrupuleusement à sa parole, l'eût-il même donnée inconsidérément. Si on lui manque, il peut recourir à la protection des loix, et quoi qu'il en arrive, ce n'est qu'un individu qui souffre; mais à quels tribunaux un souverain prendra-t-il recours, si un autre prince viole envers lui ses engagemens? La parole d'un particulier n'entraîne que le malheur d'un seul homme, celle des souverains des calamités

générales pour des nations entières. Ceci se réduit à cette question: vaut-il mieux que le peuple périsse, ou que le prince rompe son traité? Quel serait l'imbécille qui balancerait pour décider cette question? Vous voyez par les cas que nous venons d'exposer, qu'avant de porter un jugement décisif sur les actions d'un prince, il faut commencer par examiner mûrement les circonstances où il s'est trouvé, la conduite de ses alliés, les ressources qu'il pouvait avoir ou qui lui manquaient pour remplir ses engagemens. Car, comme nous l'avons déjà dit, le bon ou le mauvais état des finances sont comme le pouls des états, qui influent plus qu'on ne le croit ni qu'on ne le sait, dans les opérations politiques et militaires. Le public, qui ignore ces détails, ne juge que sur les apparences, et se trompe par conséquent dans ses décisions; la prudence empêche qu'on ne le désabuse, parce que ce serait le comble de la démence d'ébruiter soi-même par vaine gloire la partie faible de l'état: les ennemis, charmés d'une pareille découverte, ne manqueraient pas d'en profiter. La sagesse exige donc qu'on abandonne au public la liberté de ses jugemens téméraires, et que ne pouvant se justifier pendant sa vie, sans compromettre l'intérêt de l'état, l'on se contente de se légitimer aux yeux désintéressés de la postérité.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché que j'ajoute quelques réflexions générales à ce que je viens de dire, sur les événemens qui sont arrivés de mon

temps. J'ai vu que les petits états peuvent se soutenir contre les plus grandes monarchies, lorsque ces états ont de l'industrie, et beaucoup d'ordre dans leurs affaires. Je trouve que les grands empires ne vont que par des abus, qu'ils sont remplis de confusion, et qu'ils ne se soutiennent que par leurs vastes ressources et par la force intrinsèque de leur masse. Les intrigues qui se font dans ces cours, perdraient des princes moins puissans; elles nuisent toujours, mais elles n'empêchent pas que de nombreuses armées ne conservent leur poids. J'observe que toutes les guerres portées loin des frontières de ceux qui les entreprennent, n'ont pas les mêmes succès que celles qui se font à portée de la patrie. Ne serait-ce pas par un sentiment naturel dans l'homme, qui sent qu'il est plus juste de se défendre que de dépouiller son voisin? Mais peut-être la raison physique l'emporte-t-elle sur la morale, par la difficulté de pourvoir aux vivres dans un trop grand éloignement de la frontière, à fournir à temps les recrues, les remontes, les habillemens, les munitions de guerre etc. Ajoutons encore, que plus les troupes sont aventurées dans des pays lointains, plus elles craignent qu'on ne leur coupe la retraite, ou qu'on ne la leur rende difficile. Je m'apperçois de la supériorité marquée de la flotte anglaise sur celle des Français et des Espagnols réunie, et je m'étonne comment la marine de Philippe II ayant eu autrefois cet ascendant sur celle des Anglais et des Hollandais, n'a pas conservé

d'aussi grands avantages. Je remarque encore avec surprise que tous ces armemens de mer sont plus pour l'ostentation que pour l'effet, et qu'au lieu de protéger le commerce, ils ne l'empêchent pas de se détruire. D'un côté se présente le roi d'Espagne, souverain du Potose, obéré en Europe, créancier à Madrid de ses officiers et de ses domestiques; de l'autre le roi d'Angleterre, qui répand à pleine main ses guinées, que trente ans d'industrie avaient accumulées dans la Grande-Bretagne, pour soutenir la reine de Hongrie et la pragmatique sanction, indépendamment de quoi cette reine de Hongrie est obligée de sacrifier quelques provinces pour sauver le reste. La capitale du monde chrétien s'ouvre au premier venu, et le pape n'osant pas accabler d'anathèmes ceux qui le font contribuer, est obligé de les bénir. L'Italie est inondée d'étrangers, qui se battent pour la subjuguer. L'exemple des Anglais entraîne comme un torrent les Hollandais dans cette guerre qui leur est étrangère, et ces républicains qui du temps que des héros, les Eugène, les Marlborough commandaient leurs armées, y envoyaient des députés pour régler les opérations militaires, n'en envoient point lorsqu'un duc de Cumberland se trouve à la tête de leurs troupes. Le nord s'embrase et produit une guerre funeste à la Suède. Le Danemark s'anime, s'agite et se calme. La Saxe change deux fois de parti; elle ne gagne rien ni avec les uns ni avec les autres, sinonqu'elle attire les Prussiens dans ses états et

qu'elle se ruine. Un conflit d'événemens change les causes de la guerre; cependant les effets continuent, quoique le motif ait cessé. La fortune passe rapidement d'un parti dans l'autre; mais l'ambition et le désir de la vengeance nourrissent et entretiennent le feu de la guerre. Il semble voir une partie de joueurs qui veulent avoir leur revanche et ne quittent de jeu qu'après s'être entièrement ruinés. Si l'on demandait à un ministre anglais, quelle rage vous oblige à prolonger la guerre? C'est que la France ne pourra plus fournir aux frais de la campagne prochaine, répondrait-il. Si l'on faisait la même question à un ministre français, la réponse serait à peu près semblable. Ce qu'il y a de déplorable dans cette politique, c'est qu'elle se joue de la vie des hommes et que le sang humain, répandu avec profusion, l'est inutilement. Encore si par la guerre on pouvait parvenir à fixer solidement les frontières et à maintenir cette balance des pouvoirs si nécessaire entre les souverains de l'Europe, on pourrait regarder ceux qui ont péri comme des victimes sacrifiées à la tranquillité et à la sureté publique. Mais qu'on s'envie des provinces en Amérique, ne voilà-t-il pas toute l'Europe entraînée dans des partis différens pour se battre sur mer et sur terre. Les ambitieux devraient considérer surtout que les armes et la discipline militaire étant à peu près les mêmes en Europe, et les alliances mettant pour l'ordinaire l'égalité des forces entre les parties belligérantes, tout ce que les princes peuvent

attendre de leurs plus grands avantages dans les temps où nous vivons, c'est d'acquérir par des succès accumulés, ou quelque petite ville sur les frontières, ou une banlieue qui ne rapporte pas les intérêts des dépenses de la guerre, et dont la population n'approche pas du nombre des citoyens péris dans les campagnes.

Quiconque a des entrailles, et envisage ces objets de sang froid, doit être ému des maux que les hommes d'état causent aux peuples, faute d'y réfléchir, ou bien entraînés par leurs passions. La raison nous prescrit une règle sur ce sujet, dont, ce me semble, aucun homme d'état ne doit s'écarter: c'est de saisir l'occasion, et d'entreprendre lorsqu'elle est favorable; mais de ne point la forcer en abandonnant tout au hasard. Il y a des momens qui demandent qu'on mette toute son activité en jeu pour en profiter; mais il y en a d'autres où la prudence veut qu'on reste dans l'inaction. Cette matière exige la plus profonde réflexion, parce que non seulement il faut bien examiner l'état des choses, mais qu'il faut encore prevoir toutes les suites d'une entreprise, et peser les moyens que l'on a avec ceux de ses ennemis, pour juger lesquels l'emportent dans la balance. Si la raison n'y décide pas seule, et que la passion s'en mêle, il est impossible que d'heureux succès suivent une pareille entreprise. La politique demande de la patience, et le chef-d'oeuvre d'un homme habile est de faire chaque chose en son temps et à propos. L'histoire ne nous fournit que trop d'exemples de guerres légère-

ment entreprises: il n'y a qu'à se rappeler la vie de François I et lire ce que Brantôme dit être le sujet de sa malheureuse expédition du Milanois, où ce roi fut fait prisonnier à Pavie; il n'y à qu'à voir combien peu Charles-Quint profita de l'occasion qui se présentait à lui après la bataille de Muhlberg pour subjuguer l'Allemagne; il n'y a qu'à voir l'histoire de Frédéric V, électeur palatin, pour se convaincre de la précipitation avec laquelle il s'engagea dans une entreprise bien au-dessus de ses forces. Et dans nos derniers temps qu'on se rappelle la conduite de Maximilien de Bavière, qui dans la guerre de succession, lorsque son pays était, pour ainsi dire, bloqué par les alliés, se rangea du parti des Français, pour se voir dépouiller de ses états. Et plus récemment Charles XII, roi de Suède, nous fournit un exemple plus frappant encore des suites funestes que l'entêtement et la fausse conduite des souverains attire sur les sujets. L'histoire est l'école des princes; c'est à eux de s'instruire des fautes des siècles passés, pour les éviter, et pour apprendre qu'il faut se former un système et le suivre pied à pied, et que celui qui a le mieux calculé sa conduite, est le seul qui puisse l'emporter sur ceux qui agissent moins conséquemment que lui.

CHAPITRE PREMIER.

1740. *État de la Prusse à la mort de Frédéric Guillaume. Caractères des princes de l'Europe, de leurs ministres, de leurs généraux. Idée de leurs forces, de leurs ressources et de leur influence dans les affaires de l'Europe. État des sciences et des beaux arts. Ce qui donna lieu à la guerre contre la maison d'Autriche.*

État de la Prusse.

A la mort de Frédéric Guillaume, roi de Prusse, les revenus de l'état ne montaient qu'à sept millions quatre cent mille écus. La population dans toutes les provinces pouvait aller à trois millions d'âmes *). Le feu roi avait laissé dans ses épargnes huit millions sept cents mille écus, point de dettes, les finances bien administrées; mais peu de ressources; la balance du commerce perdait annuellement un million deux cents mille écus, qui passaient dans l'étranger. L'ar-

*) C'est un nombre rond que le roi met ici; la véritable population n'alla en 1740 qu'à deux millions deux cents quarante mille personnes.

mée était forte de soixante-seize mille hommes, dont 1740.
à peu près vingt-six mille étrangers; ce qui prouve que c'était un effort et que trois millions d'habitans ne pouvaient pas fournir à recruter même cinquante mille hommes, surtout en temps de guerre. Le feu roi n'était entré en aucune alliance, pour laisser à son successeur les mains libres sur le choix de celles qu'il voudrait former et qui après sa mort seraient les plus avantageuses à l'état.

L'Europe était en paix, à l'exception de l'Angleterre et de l'Espagne, qui se faisaient la guerre dans le nouveau monde pour deux oreilles anglaises que les Espagnols avaient coupées, et qui dépensaient des sommes immenses pour des objets de contrebande bien indignes des grands efforts que faisaient ces deux nations. L'empereur Charles VI venait de faire la paix avec les Turcs à Belgrad par la médiation de monsieur de Villeneuve, ministre de France à Constantinople. Par cette paix l'empereur cédait à l'empire ottoman le royaume de Servie, une partie de la Moldavie et l'importante ville de Belgrad. Les dernières années du règne de Charles VI avaient été si malheureuses, qu'il s'était vu dépouiller du royaume de Naples, de la Sicile et d'une partie du Milanais par les Français, les Espagnols et les Sardes. Il avait de plus cédé à la France par la paix de 1737 le duché de Lorraine, que la maison du duc son gendre avait possédée de temps immémorial. Par ce traité l'empereur donnait des provinces, et la France

Les autres états de l'Europe.

a) l'Autriche.

1740. de vaines garanties, à l'exception de la Toscane, qui doit être envisagée comme une possession précaire. La France garantissait à l'empereur une loi domestique qu'il avait publiée pour sa succession, si connue en Europe sous le nom de la *pragmatique sanction*. Cette loi devait assurer à sa fille l'indivisibilité de sa succession. On a sans doute lieu d'être surpris en trouvant la fin du règne de Charles VI si inférieure à l'éclat qu'il jeta à son commencement. La cause des infortunes de ce prince ne doit s'attribuer qu'à la perte du prince Eugène; après la mort de ce grand homme il n'y eut personne pour le remplacer. L'état manqua de nerf et tomba dans la langueur et dans le dépérissement. Charles VI avait reçu de la nature les qualités qui font le bon citoyen, mais il n'en avait aucune de celles qui font le grand homme: il était généreux, mais sans discernement; d'un esprit borné et sans pénétration; il avait de l'application, mais sans génie, de sorte qu'en travaillant beaucoup, il faisait peu; il possédait bien le droit germanique; parlant plusieurs langues et surtout le latin dans lequel il excellait; bon père, bon mari, mais bigot et superstitieux comme tous les princes de la maison d'Autriche. On l'avait élevé pour obéir et non pour commander. Ses ministres l'amusaient à juger les procès du conseil aulique, à s'attacher ponctuellement aux minuties du cérémonial et de l'étiquette de la maison de Bourgogne; et tandis qu'il s'occupait de ces bagatelles, ou que ce prince perdait

son temps à la chasse, ses ministres, véritablement 1740.
maîtres de l'état, disposaient de tout despotiquement.

La fortune de la maison d'Autriche avait fait passer à son service le prince Eugène de Savoie dont nous venons de parler. Ce prince avait porté le petit collet en France. Louis XIV lui refusa un bénéfice; Eugène demanda une compagnie de dragons; il ne l'obtint pas non plus, parce qu'on méconnaissait son génie et que les jeunes seigneurs de la cour lui avaient donné le sobriquet de Dame Claude. Eugène voyant que toutes les portes de la fortune lui étaient interdites, quitta sa mère, madame de Soissons, et la France, pour offrir ses services à l'empereur Léopold; il devint colonel et reçut un régiment; son mérite perça rapidement. Les services signalés qu'il rendit, et la supériorité de ses talens l'élevèrent dans peu aux premiers grades militaires. Il devint généralissime, président du conseil de guerre, et enfin premier ministre de l'empereur Charles VI. Ce prince se trouva donc chef de l'armée impériale; il gouverna non seulement les provinces autrichiennes, mais l'empire même, et proprement il était empereur. Tant que le prince Eugène conserva la vigueur de son esprit, les armes et les négociations des Autrichiens prospérèrent; mais lorsque l'âge et les infirmités l'eurent affaibli, cette tête qui avait si long-temps travaillé pour le bien de la maison impériale, fut hors d'état de continuer ce même travail, et de lui rendre les mêmes services. Quelles réflexions humiliantes

1740. pour notre vanité! Un Condé, un Eugène, un Marlborough voient l'extinction de leur esprit précéder celle de leur corps, et les plus vastes génies finissent par l'imbécillité! pauvres humains, ensuite glorifiez-vous si vous l'osez! La décadence des forces du prince Eugène fut l'époque des intrigues de tous les ministres autrichiens. Le comte de Sinzendorf acquit le plus de crédit sur l'esprit de son maître; il travaillait peu, il aimait la bonne chère. C'était l'Apicius de la cour impériale, et l'empereur disait que les bons ragoûts de son ministre lui faisaient de mauvaises affaires. Ce ministre était haut et fier; il se croyait un Agrippa, un Mécène. Les princes de l'empire étaient indignés de la dureté de son gouvernement; en cela bien différent du prince Eugène, qui n'employant que la douceur, avait su mener plus surement le corps germanique à ses fins.

Lorsque le comte de Sinzendorf fut employé au congrès de Cambrai, il crut avoir pénétré le caractère du cardinal de Fleury. Le Français, plus habile que l'Allemand, le joua sous la jambe, et Sinzendorf retourna à Vienne, persuadé qu'il gouvernerait la cour de Versailles comme celle de l'empereur. Peu de temps après le prince Eugène, qui voyait l'empereur toujours occupé des moyens de soutenir sa pragmatique sanction, lui dit que la seule façon de l'assurer, était d'entretenir cent quatre-vingt mille hommes, et qu'il indiquerait les fonds pour le payement de cette augmentation, si l'empereur y voulait

consentir. Le génie de l'empereur, subjugué par celui d'Eugène, n'osait rien lui refuser. L'augmentation de quarante mille hommes fut résolue, et bientôt l'armée se trouva complète. Les comtes de Sinzendorf et de Stahremberg, ennemis du prince Eugène, représentèrent à l'empereur que ses pays foulés par des contributions énormes ne pouvaient suffire à l'entretien d'une si grosse armée, et qu'à moins de vouloir ruiner de fond en comble l'Autriche, la Bohême et les autres provinces, il fallait réformer l'augmentation. Charles VI, qui ne connaissait rien aux finances non plus qu'au pays qu'il gouvernait, se laissa entraîner par ses ministres et licentia ces quarante mille hommes nouvellement levés, à la veille du décès d'Auguste I, roi de Pologne. 1740.

Deux candidats se présentèrent pour occuper ce trône vacant. L'un c'était Auguste, électeur de Saxe, fils du dernier roi de Pologne, soutenu par l'empereur des Romains, l'impératrice de Russie, l'argent et les troupes saxonnes. L'autre était Stanislas Lesczinsky, appelé par les voeux des Polonais et protégé par Louis XV, son gendre; mais le secours qu'il tira de la France se réduisit à quatre bataillons. Il vit la Pologne; il fut assiégé à Danzig; il ne put s'y maintenir, et renonça pour la seconde fois au triste honneur de porter le nom de roi dans une république où régnait l'anarchie.

Le comte de Sinzendorf comptait si fort sur l'esprit pacifique du cardinal de Fleury, qu'il engagea

1740. légèrement sa cour dans les troubles de la Pologne. Le plaisir de donner la couronne de Pologne coûta à l'empereur trois royaumes et quelques belles provinces. Déjà les Français avaient passé le Rhin, déjà ils assiégeaient Kehl, qu'à Vienne on faisait des paris sur leur inaction. Cette guerre qu'on entreprit, fut l'ouvrage de la vanité, et la paix qui s'ensuivit, celui de la faiblesse. Le nom du prince Eugène qui en imposait encore, soutint les armes des Autrichiens sur le Rhin les campagnes de 1734 et de 1735, et bientôt après il finit de vivre, mais trop tard pour sa gloire. Deux emplois qui avaient été réunis par le prince Eugène, le commandement de l'armée et la présidence du conseil de guerre, furent séparés. Le comte de Harrach eut la charge de président, et Königsegg, Wallis, Seckendorf, Neipperg, Schmettau, Khevenhüller et le prince de Hildburghausen briguèrent l'honneur dangereux de commander les armées impériales. Quelle tâche de lutter contre la réputation du prince Eugène et de remplir une place qu'il avait si bien occupée! D'ailleurs ces généraux étaient aussi divisés entr'eux que les successeurs d'Alexandre. Pour suppléer au mérite qui leur manquait, ils avaient recours à l'intrigue. Seckendorf et le prince de Hildburghausen s'appuyaient du crédit de l'impératrice et d'un ministre nommé Bartenstein, natif d'Alsace, de petite extraction, mais laborieux, et qui avec deux associés, Knorr et Weber, formaient un triumvirat qui gouvernait alors les affaires du l'em-

pereur. Khevenhüller avait un parti dans le conseil 1740.
de guerre, et Wallis, qui se faisait gloire de haïr et d'être haï de tout le monde, n'en avait aucun. Les Russes étaient alors en guerre avec les Turcs; les succès des premiers enflammaient le courage des Autrichiens. Bartenstein crut qu'on pourrait chasser les Turcs de l'Europe; Seckendorf visait au commandement de l'armée. Ces deux personnes, sous prétexte que l'empereur devait assister les Russes, ses alliés, contre l'ennemi du nom chrétien, plongèrent la maison d'Autriche dans un abîme de malheurs. Tout le monde voulait conseiller l'empereur: ses ministres, l'impératrice, le duc de Lorraine, chacun tracassait de son côté. Il émanait du conseil impérial chaque jour de nouveaux projets d'opérations; les cabales des grands qui se contrecarraient et la jalousie des généraux firent manquer toutes les entreprises. Les ordres que les généraux recevaient de la cour se contredisaient les uns les autres, ou bien obligeaient ces généraux à des opérations impraticables. Ce désordre domestique devint plus funeste aux armes autrichiennes que la puissance des infidèles. À Vienne on exposait le vénérable, tandis qu'on perdait les batailles en Hongrie, et l'on avait recours aux prestiges de la superstition, pour réparer les fautes de la malhabileté. Seckendorf fut emprisonné à la fin de sa première campagne, à cause, disait-on, que son hérésie attirait le courroux céleste. Königsegg, après avoir commandé la seconde année, fut fait

1740. grand-maître de l'impératrice, ce qui fit dire à Wallis qui eut le commandement la troisième année, que son premier prédécesseur avait été encouffré, que le second était devenu eunuque du sérail, et qu'il lui restait d'avoir la tête tranchée. Il ne se trompa guère; car après avoir perdu la bataille de Crotzka, il fut enfermé au château de Brunn. Neipperg, que l'empereur et le duc de Lorraine avaient instamment con-
1739. juré d'accélérer la paix, la conclut avec les Turcs à Belgrad, et pour récompense fut à son retour confiné au château de Glatz. Ainsi la cour de Vienne n'osant pas remonter à la cause de ses malheurs, auxquels tout ce que la cour avait de plus auguste avait contribué, pour se consoler elle punissait les instrumens subalternes de ses infortunes.

Après la conclusion de cette paix, l'armée autrichienne se trouva dans un état de délabrement affreux; elle avait fait des pertes considérables à Widdin, à Mehadia, à Panckova, au Timoc, à Crotzka; l'air mal-sain, les eaux bourbeuses avaient occasionné des maladies contagieuses, et la proximité des Turcs lui avait communiqué la peste; elle était en même temps ruinée et découragée. Après la paix la plus grande partie des troupes demeura en Hongrie; mais leur nombre ne passait pas quarante-trois mille combattans; personne ne pensa à recompléter l'armée. L'empereur n'avait d'ailleurs que seize mille hommes en Italie, douze mille au plus en Flandres et cinq ou six régimens répandus dans les pays héréditaires. Au

lieu donc que cette armée devait faire le nombre de cent soixante-quinze mille hommes, l'effectif ne montait pas à quatre-vingt-deux mille. On avait supputé, l'année 1733, que l'empereur pouvait avoir vingt-huit millions de revenus; il en avait bien perdu depuis, et les dépenses de deux guerres consécutives l'avaient abîmé de dettes, qu'il avait peine d'acquitter avec vingt millions de revenus qui lui restaient. Outre cela ses finances étaient dans la plus grande confusion. Une mésintelligence ouverte régnait entre ses ministres; la jalousie divisait les généraux, et l'empereur lui-même découragé par tant de mauvais succès, était dégoûté de la vanité des grandeurs. Cependant l'empire autrichien, malgré ses vices et ses faibles cachés, figurait encore l'année 1740 en Europe au nombre des puissances les plus formidables: l'on considérait ses ressources, et qu'une bonne tête y pouvait tout changer; en attendant sa fierté suppléait à sa force, et sa gloire passée à son humiliation présente. 1740.

Il n'en était pas de même de la France. Depuis l'année 1672 ce royaume ne s'était pas trouvé dans une situation plus brillante; il devait une partie de ses avantages à la sage administration du cardinal de Fleury. Louis XIV avait placé ce cardinal, alors ancien évêque de Fréjus, en qualité de précepteur auprès de son petit-fils. Les prêtres sont aussi ambitieux que les autres hommes, et souvent plus raffinés. Après la mort du duc d'Orléans, régent du *b*) la France.

1740. royaume, Fleury fit exiler le duc de Bourbon qui occupait cette place, pour la remplir lui-même. Il mettait plus de prudence que d'activité dans sa manière de gouverner; du lit de ses maîtresses il persécutait les jansénistes; il ne voulait que des évêques orthodoxes, et cependant dans une grande maladie qu'il fit, il refusa les sacremens de l'église. Richelieu et Mazarin avaient épuisé ce que la pompe et le faste peuvent donner de considération. Fleury fit par contraste consister sa grandeur dans la simplicité. Ce cardinal ne laissa qu'une assez mince succession à ses neveux; mais il les enrichit par d'immenses bienfaits que le roi répandit sur eux. Ce premier-ministre préférait les négociations à la guerre, parce qu'il était fort dans les intrigues et qu'il ne savait pas commander les armées; il affectait d'être pacifique, pour devenir l'arbitre plutôt que le vainqueur des rois; hardi dans ses projets, timide dans leur exécution; économe des revenus de l'état et doué d'un esprit d'ordre: qualités qui le rendirent utile à la France, dont les finances étaient épuisées par la guerre de succession et par une administration vicieuse. Il négligea trop le militaire, et fit trop de cas des gens de finance; de son temps la marine était presque anéantie, et les troupes de terre si fort négligées, qu'elles ne purent pas tendre leurs tentes la première campagne de l'année 1733. Avec quelques bonnes parties pour l'administration intérieure, ce ministre passait en Europe pour faible et fourbe,

vices qu'il tenait de l'église où il avait été élevé. 1740.
Cependant la bonne économie de ce cardinal avait procuré au royaume les moyens de se libérer d'une partie des dettes immenses contractées sous le règne de Louis XIV. Il répara les désordres de la régence; et à force de temporiser, la France se releva du bouleversement qu'avait causé le système de Law.

Il fallait vingt années de paix à cette monarchie pour respirer après tant de calamités. Chauvelin, sous-ministre, qui travaillait sous le cardinal, tira le royaume de son inaction: il fit résoudre la guerre que la France entreprit l'année 1733, dont le roi Stanislas était le prétexte, mais par laquelle la France gagna la Lorraine. Les courtisans de Versailles disaient que Chauvelin avait escamoté la guerre au cardinal, mais que le cardinal lui avait escamoté la paix. Chauvelin, encouragé et triomphant de ce que son coup d'essai avait si bien réussi, se flatta de pouvoir devenir le premier dans l'état. Il fallait accabler celui qui l'était; il n'épargna point les calomnies pour noircir ce prélat dans l'esprit de Louis XV; mais ce prince, subordonné au cardinal qu'il croyait encore son précepteur, lui rendit compte de tout. Chauvelin fut la victime de son ambition. Sa place fut donnée par le cardinal à monsieur Amelot, homme sans génie, auquel le premier-ministre se confiait hardiment, parce qu'il n'avait pas les talens d'un homme dangereux. La longue paix dont la France avait joui, avait interrompu dans son militaire la suc-

1740. cession des grands généraux. Monsieur de Villars, qui avait commandé la première campagne en Italie, était mort Messieurs de Broglio, de Noailles, de Coigny étaient des hommes médiocres; Maillebois ne les surpassait pas. Monsieur de Noailles était accusé de manquer de cet instinct belliqueux qui se confie en ses propres forces; il trouva un jour une épée pendue à sa porte, avec cette inscription: *Point homicide ne seras.* Les talens du maréchal de Saxe n'étaient pas encore développés. Le maréchal de Belle-Isle était de tous les militaires celui qui avait le plus séduit le public; on le regardait comme le soutien de la discipline militaire. Son génie était vaste, son esprit brillant, son courage audacieux; son métier était sa passion, mais il se livrait sans réserve à son imagination: il faisait les projets, son frère les rédigeait; on appelait le maréchal l'imagination, et son frère le bon-sens.

Depuis la paix de Vienne la France était l'arbitre de l'Europe. Ses armées avaient triomphé en Italie comme en Allemagne. Son ministre Villeneuve avait conclu la paix de Belgrad; elle tenait la cour de Vienne, celle de Madrid et celle de Stockholm dans une espèce de dépendance. Ses forces militaires consistaient en cent quatre-vingts bataillons, chacun de six cents hommes; deux cents vingt-quatre escadrons, à cent têtes; ce qui fait le nombre de cent trente mille quatre cents combattans, outre trente-six mille hommes de milice. Sa marine était considérable; elle

pouvait mettre quatre-vingts vaisseaux de différent 1740.
rang en mer, y compris les frégates; et pour le service de cette flotte on comptait jusqu'à soixante mille matelots enclassés. Les revenus du royaume montaient l'année 1740 à soixante millions d'écus, dont on décomptait dix millions affectés au payement des intérêts des dettes de la couronne qui venaient encore de la guerre de succession. Le cardinal de Fleury appelait les fermiers généraux qui étaient à la tête de cette recette, les quarante colonnes de l'état, parce qu'il envisageait la richesse de ces traitans comme la ressource la plus sûre du royaume. L'espèce d'hommes la plus utile à la société, qu'on appelle le peuple, et qui cultive les terres, était pauvre et obérée, surtout dans les provinces qu'on appelle de conquête. En revanche le luxe et l'opulence de Paris égalait peut-être la somptuosité de l'ancienne Rome du temps de Lucullus. On comptait pour plus de dix millions d'argent orfévré, dans les maisons des particuliers de cette capitale immense. Mais les moeurs étaient dégénérées: les Français, surtout les habitans de Paris, étaient devenus des Sibarites énervés par la volupté et la mollesse. Les épargnes que le cardinal avait faites pendant son administration, furent absorbées en partie par la guerre de 1733, et en partie par la disette affreuse de l'année 1740, qui ruina les plus florissantes provinces du royaume. Des maux que Law avait faits à la France il était résulté une espèce de bien, consistant dans la com-

1740. pagnie du sud, établie au port d'Orient; mais la supériorité des flottes anglaises ruinant à chaque guerre ce commerce, que la marine guerrière de la France ne pouvait pas protéger suffisamment, cette compagnie ne put pas à la longue se soutenir. Telle était la situation de la France l'année 1740: respectée au dehors, pleine d'abus dans son intérieur, sous le gouvernement d'un prince faible, qui s'était abandonné lui et son royaume à la direction du cardinal de Fleury.

c) l'Espagne. Philippe V, que Louis XIV avait placé en se ruinant sur le trône d'Espagne, y régnait encore. Ce prince avait le malheur d'être sujet à des attaques d'une mélancolie noire, qui approchait assez de la démence; il avait abdiqué l'année 1726 en faveur de son fils Louis, et il reprit le gouvernement l'année 1727 après la mort de ce prince. Cette abdication s'était faite contre la volonté de la reine Élisabeth Farnèse, née princesse de Parme; elle aurait voulu gouverner le monde entier; elle ne pouvait vivre que sur le trône.

La reine, pour empêcher le roi de prendre désormais des dégoûts pour le trône, l'y retint en entreprenant continuellement de nouvelles guerres, soit avec les Barbaresques, soit avec les Anglais, soit avec la maison d'Autriche. La fierté d'un Spartiate, l'opiniâtreté d'un Anglais, la finesse italienne et la vivacité française, formaient le caractère de cette femme singulière; elle marchait audacieusement à l'accomplissement de ses desseins; rien ne la surprenait, rien ne pouvait l'arrêter.

Le cardinal Alberoni, si célèbre dans son temps, avait un génie ressemblant à celui de cette princesse; il travailla long-temps sous elle. La conspiration du prince Cellamare perdit ce ministre, et la reine fut obligée de l'exiler, pour satisfaire à la vengeance du duc d'Orléans, régent de France. Un Hollandais de nation, nommé Ripperda, remplit cette place importante: il avait de l'esprit; cependant ses malversations furent cause qu'il ne put se soutenir long-temps. Ces changemens de ministres furent imperceptibles en Espagne, parce que ces ministres n'étaient que les instrumens dont la reine se servait, et que c'était dans tous les temps sa volonté qui réglait les affaires. 1740.

L'année 1740 l'Espagne sortait de la guerre d'Italie qu'elle avait terminée glorieusement. Don Carlos, que les Anglais avaient transporté en Toscane pour succéder à Cosme, dernier duc de la maison de Médici, ce Don Carlos, dis-je, était devenu roi de Naples, et François de Lorraine avait reçu cette Toscane en dédommagement de la Lorraine, que la France avait réunie à sa monarchie. Ainsi ces mêmes Anglais qui avaient combattu avec tant d'acharnement contre Philippe V, furent les promoteurs de la puissance espagnole en Italie: tant la politique change et les idées des hommes sont variables.

Les Espagnols ne sont pas aussi riches en Europe qu'ils pourraient l'être, parce qu'ils ne sont pas laborieux. Les trésors du nouveau monde sont pour les nations étrangères qui sous des noms espagnols se

1740. sont approprié ce commerce. Les Français, les Hollandais et les Anglais jouissent proprement du Pérou et du Mexique. L'Espagne est devenue un entrepôt d'où les richesses s'écoulent, et les plus habiles les attirent en foule. Il n'y a pas assez d'habitans en Espagne pour cultiver les terres; la police a été négligée jusqu'ici, et la superstition range ce peuple spirituel au rang des nations les plus faibles.

Le roi jouit vingt-quatre millions d'écus de revenus; mais le gouvernement est endetté. L'Espagne entretient cinquante-cinq à soixante mille hommes de troupes réglées; sa marine peut aller à cinquante vaisseaux de ligne. Les liens du sang qui joignent les deux maisons de Bourbon, produisent entr'elles une alliance étroite; cependant la reine se trouvait outragée de la paix de 1737, que le cardinal de Fleury avait faite à son insu; pour s'en venger elle causait à la France tous les désagrémens qui dépendaient d'elle.

Alors l'Espagne était en guerre avec l'Angleterre, qui protégeait des contrebandiers; deux oreilles anglaises coupées à un matelot de cette nation allumèrent ce feu, et les armemens coûtèrent des sommes immenses aux deux nations, leur commerce en souffrit, et comme de coutume, les marchands et les particuliers expièrent les sottises des grands. Le cardinal de Fleury n'était pas mécontent de cette guerre; il s'attendait bien à jouer le rôle de médiateur ou d'arbitre, pour augmenter les avantages du commerce de la France.

Le Portugal ne figurait point en Europe. Don Juan n'était connu que par sa passion bizarre pour les cérémonies de l'église. Il avait obtenu par un bref du pape le droit d'avoir un patriarche, et par un autre bref, de dire la messe, à la consécration près. Ses plaisirs étaient des fonctions sacerdotales, ses bâtimens, des couvens, ses armées, des moines, et ses maîtresses, des religieuses. 1740. d) le Portugal.

De toutes les nations de l'Europe l'anglaise était la plus opulente; son commerce embrassait tout le monde; ses richesses étaient excessives, ses ressources presque inépuisables, et pourvue de tous ces avantages, elle ne tenait pas entre les puissances le rang qui semblait lui convenir. e) l'Angleterre.

George II, électeur de Hanovre, gouvernait alors l'Angleterre. Il avait des vertus, du génie, mais les passions vives à l'excès; ferme dans ses résolutions, plus avare qu'économe, capable de travail, incapable de patience, violent, brave, mais gouvernant l'Angleterre par les intérêts de l'électorat, et trop peu maître de lui-même pour diriger une nation qui fait son idole de sa liberté.

Ce prince avait pour ministre le chevalier Robert Walpole. Il captivait le roi en lui faisant des épargnes de la liste civile, dont George grossissait son trésor de Hanovre; Walpole maniait l'esprit de la nation par les charges et les pensions qu'il distribuait à propos pour gagner la supériorité des membres du parlement: son génie ne s'étendait pas au-delà de

1740. l'Angleterre; il s'en remettait pour les affaires générales de l'Europe à la sagacité de son frère Horace. Un jour que des dames le pressaient de faire avec elles une partie de jeu, il leur répondit: J'abandonne le jeu et l'Europe à mon frère. Il n'entendait rien à la politique; c'est ce qui donna lieu à ses ennemis de le calomnier, en l'accusant d'être susceptible de corruption.

Malgré toutes les connaissances que Walpole avait
1727. de l'intérieur du royaume, il entreprit un projet important qui lui manqua: il voulut introduire l'accise en Angleterre. Si cette tentative lui avait réussi, les sommes que cet impôt devait rapporter, auraient suffi pour rendre l'autorité du roi despotique. La nation le sentit; elle se cabra. Des membres du parlement dirent à Walpole qu'il les payait pour le courant des sottises ordinaires, mais que celle-là était au-dessus de toute corruption. Au sortir du parlement Walpole fut attaqué; on lui saisit son manteau, qu'il lâcha à temps, et il se sauva à l'aide d'un capitaine des gardes qui se trouva pour son bonheur dans ce tumulte. Le roi apprit par cette expérience à respecter la liberté anglaise, l'affaire des accises tomba, et sa prudence raffermit son trône. Ces troubles intestins empêcherent l'Angleterre de prendre part à la guerre de 1733. Bientôt après s'alluma la guerre avec l'Espagne, malgré la cour. Des marchands de la cité produisirent devant la chambre basse des oreilles de contrebandiers anglais que les Espagnols avaient cou-

pées. La robe ensanglantée de César qu'Antoine étala devant le peuple romain, ne fit pas une sensation plus vive à Rome, que ces oreilles n'en causèrent à Londres. Les esprits étaient émus; ils résolurent tumultuairement la guerre; le ministre fut obligé d'y consentir. La cour ne tira d'autre parti de cette guerre que d'éloigner de Londres l'amiral Hadock, dont l'éloquence l'emportait dans la chambre basse sur les corruptions de Walpole; et le ministre, qui disait qu'il connaissait le prix de chaque Anglais, parce qu'il n'y en avait point qu'il n'eût marchandé ou corrompu, vit que ses guinées ne l'emportaient pas toujours sur la force et l'évidence du raisonnement. 1740.

L'Angleterre entretenait alors quatre-vingts vaisseaux des quatre premiers rangs, et cinquante vaisseaux d'un ordre inférieur; environ trente mille hommes de troupes de terre. Ses revenus en temps de paix montaient à vingt-quatre millions d'écus; elle avait au-delà une ressource immense dans la bourse des particuliers et dans la facilité de lever des impôts sur des sujets opulens. Elle donnait alors des subsides au Danemark pour l'entretien de six mille hommes; à la Hesse pour un nombre pareil; ce qui joint à vingt-deux mille Hanovriens lui fournissait en Allemagne un corps de trente-quatre mille hommes à sa disposition. Les amiraux Wager et Ogle avaient la réputation d'être leurs meilleurs marins; pour les troupes de terre, le duc d'Argyle et milord Stairs étaient les seuls qui eussent des prétentions

1740. fondées à briguer les premiers emplois, quoique ni l'un ni l'autre n'eussent jamais commandé des armées.

Le sieur Littleton passait pour l'orateur le plus véhément; le lord Hardwey pour l'homme le plus instruit; lord Chesterfield pour le plus spirituel; le lord Carteret pour le politique le plus violent.

Quoique les sciences et les arts se fussent enracinés dans ce royaume, la douceur de leur commerce n'avait pas fléchi la férocité des moeurs nationales. Le caractère dur des Anglais voulait des tragédies sanglantes; ils avaient perpétué ces combats de gladiateurs qui font l'opprobre de l'humanité; ils avaient produit le grand Newton, mais aucun peintre, aucun sculpteur, ni aucun bon musicien. Pope florissait encore et embellissait la poësie des idées mâles que lui fournissaient les Shaftsbury et les Bolingbroke. Le docteur Swift, qu'on ne peut comparer à personne, était supérieur à ses compatriotes pour le goût, et se signalait par des critiques fines des moeurs et des usages. La ville de Londres l'emportait sur celle de Paris en fait de population de deux cents mille ames. Les habitans des trois royaumes montaient à près de huit millions. L'Ecosse, encore pleine de Jacobites, gémissait sous le joug de l'Angleterre, et les catholiques d'Irlande se plaignaient de l'oppression sous laquelle la haute église les tenait asservis.

f) la Hollande. À la suite de cette puissance se range la Hollande, comme une chaloupe qui suit l'impression d'un vaisseau de guerre auquel elle est attachée. Depuis

l'abolition du stadhouderat, cette république avait pris une forme aristocratique. Le grand pensionnaire, assisté du greffier, propose les affaires à l'assemblée des États-Généraux, donne des audiences aux ministres étrangers et en fait le rapport au conseil. Les délibérations de ces assemblées sont lentes; le secret est mal gardé, parce qu'il faut communiquer les affaires à un trop grand nombre de députés. Les Hollandais comme citoyens abhorrent le stadhouderat, qu'ils envisagent comme un acheminement à la tyrannie; et comme marchands ils n'ont de politique que leur intérêt. Leur gouvernement par ses principes les rend plus propres à se défendre qu'à attaquer leurs voisins. 1740.

C'est avec une surprise mêlée d'admiration que l'on considère cette république, établie sur un terrain marécageux et stérile, à moitié entourée de l'océan, qui menace d'emporter ses digues et de l'inonder. Une population de deux millions y jouit des richesses et de l'opulence qu'elle doit à son commerce et aux prodiges que son industrie a opérés. La ville d'Amsterdam se plaignait à la vérité que la compagnie des Indes orientales des Danois et celle des Français établie au port d'Orient portaient quelque préjudice à son commerce. Ces plaintes étaient celles d'envieux. Une calamité plus réelle affligeait alors la république. Une espèce de vers qui se trouve dans les ports de l'Asie, s'était introduite dans leurs vaisseaux et puis dans le fascinage qui soutient les

1740. digues, et rongea les uns et les autres; ce qui mettait la Hollande dans la crainte de voir écrouler ses boulevards à la première tempête. Le conseil assemblé ne trouva d'autre remède à cette calamité que d'ordonner des jours de jeûne par tout le pays. Quelque plaisant dit, que le jour de jeûne aurait dû être indiqué pour les vers. Cela n'empêchait pas que l'état ne fût très-riche: il avait des dettes qui dataient encore de la guerre de succession, et qui au lieu d'affaiblir le crédit de la nation, l'augmentaient plutôt. Le pensionnaire van der Heim, qui gouvernait la Hollande, passait pour un homme ordinaire: phlegmatique, circonspect, même timide, mais attaché à l'Angleterre par coutume, par religion et par la crainte que lui inspirait la France.

La république pouvait avoir douze millions d'écus de revenus, sans compter les ressources de son crédit; elle pouvait mettre en mer quarante vaisseaux de guerre; elle entretenait trente mille hommes de troupes réglées, qui servaient principalement à la garde de ses barrières, comme cela avait été déterminé par la paix d'Utrecht; mais son militaire n'était plus comme autrefois l'école des héros. Depuis la bataille de Malplaquet, où les Hollandais perdirent la fleur de leurs troupes et la pépinière de leurs officiers, et depuis l'abolition du stadhouderat, leurs troupes s'avilirent, manque de discipline et de considération; elles n'avaient plus de généraux capables du commandement. Une paix de vingt-huit années

avait emporté les vieux officiers, et l'on avait négligé d'en former de nouveaux. Le jeune prince d'Orange, Guillaume de Nassau, se flattait qu'étant de la famille des stadhouders, il pourrait parvenir au même emploi. Cependant il n'avait qu'un petit parti dans la province de Gueldre et les républicains zélés lui étaient tous opposés; son esprit caustique et satirique lui avait fait des ennemis, et l'occasion lui avait manqué de pouvoir développer ses talens. Dans cette situation la république de Hollande était ménagée par ses voisins, peu considérée pour son influence dans les affaires générales; elle était pacifique par principe et guerrière par accident. 1740.

Si nous portons de la Hollande nos regards vers le nord, nous y trouvons le Danemark et la Suède, royaumes à peu près égaux en puissance, mais moins célèbres qu'ils ne l'avaient été autrefois. g) le Danemark.

Sous le règne de Frédéric IV, le Danemark avait usurpé le Schleswic sur la maison de Holstein, sous le règne de Christian VI. On voulait conquérir le royaume des cieux. La reine Madelène de Baireuth se servait de la bigoterie pour que ce frein sacré empêchât son mari de lui faire des infidélités; et le roi, devenu zélateur outré de Luther, avait par son exemple entraîné toute sa cour dans le fanatisme. Un prince dont l'imagination est frappée de la Jérusalem céleste, dédaigne les fanges de la terre; les soins des affaires sont pris pour des momens perdus, les axiomes de la politique pour des cas de conscience;

1740. les règles de l'évangile deviennent son code militaire, et les intrigues des prêtres influent dans les délibérations de l'état. Depuis le pieux Enée, depuis les croisades de Saint-Louis, nous ne voyons dans l'histoire aucun exemple de héros dévots. Mahomet, loin d'être dévot, n'était qu'un fourbe qui se servait de la religion pour établir son empire et sa domination. Le roi entretient trente-six mille hommes de troupes réglées; il achète les recrues en Allemagne et vend ces troupes à la puissance qui le paye le mieux; il peut rassembler trente mille miliciens, dont ceux de la Norwège passent pour les meilleurs. La marine danoise est composée de vingt-sept vaisseaux de ligne et de trente-trois d'un ordre inférieur: cette marine est la partie de l'administration de ce pays la plus perfectionnée; tous les connaisseurs en font l'éloge. Les revenus du Danemark ne passent pas cinq millions six cent mille écus. Cette puissance était alors aux gages des Anglais qui lui payaient un subside de cent cinquante mille écus pour la solde de six mille hommes. Le prince de Culmbach-Baireuth commandait les troupes de terre; ni lui ni les autres généraux au service de cette puissanse ne méritent d'article dans ces mémoires. Monsieur Schulin, ministre de ce prince, doit être rangé dans la même catégorie. Il résulte de ce que nous venons d'exposer, que le Danemark doit être compté au nombre des puissances du second ordre et comme un accessoire qui se rangeant d'un parti, peut ajouter un grain à la balance des pouvoirs.

1740.
h) la Suède.

Si de là vous passez en Suède, vous ne trouverez rien de commun entre ces deux royaumes, si non l'avidité de tirer des subsides. Le gouvernement suédois est un mélange de l'aristocratie, de la démocratie, et du gouvernement monarchique, entre lesquels les deux premiers genres prévalent. La diète générale des états se ressemble tous les trois ans. On élit un maréchal, lequel a la plus grande influence dans les délibérations. Si les voix sont partagées, le roi, qui en a deux, décide de l'affaire; il choisit de trois candidats qu'on lui propose, celui qu'il veut, pour remplir les places vacantes. La diète élit un comité secret, composé de cent membres tirés de la noblesse, du clergé, des bourgeois et des paysans; il examine la conduite que le roi et le sénat ont tenue dans l'intervalle des diètes, et il donne au sénat des instructions qui embrassent les affaires intérieures comme les étrangères. La reine Ulrique, soeur de Charles XII, avait remis les rênes du gouvernement entre les mains de son époux Frédéric de Hesse. Ce nouveau roi respecta scrupuleusement les droits de la nation; il considérait son poste à peu près comme un vieux lieutenant-colonel invalide regarde un petit gouvernement qui lui procure une retraite honorable. Avant d'épouser la reine Ulrique, ce prince perdit la bataille de Mont-Cassel en Lombardie, pour donner à son père, qui se trouvait dans son armée, le spectacle d'un combat. Le comte Oxenstiern avait été chancelier du royaume, il fut déplacé par le comte

1740. de Gillenborg. Ce comte s'était attaché les officiers; ce qui lui donnait un parti considérable en Suède; il désirait la guerre, se flattant de relever sa nation par quelque conquête. La France désirait encore plus de se servir des Suédois, espérant d'abaisser par eux la fierté russe, et de venger ainsi les affronts que son ambassadeur Monti, fait prisonnier à Danzig, avait essuyés à Pétersbourg: dans cette vue la France payait à la Suède un subside annuel de trois cent mille écus, qui ne l'engageait cependant à aucune hostilité.

La Suède n'était plus ce qu'elle avait été autrefois. Les neuf dernières années du règne de Charles XII avaient été signalées par des malheurs. Ce royaume avait perdu la Livonie, un grand morceau de la Poméranie et les duchés de Brême et de Verden. Ce démembrement la privait de revenus, de soldats et de grains que précédemment elle retirait de ces provinces; la Livonie était son magasin d'abondance. Quoique la Suède ne contienne qu'environ deux millions d'âmes, son sol stérile et quantité de montagnes arides dont elle est couverte, ne lui fournissaient pas même de quoi nourrir cette faible population; la cession de la Livonie la réduisit aux abois. Les Suédois révéraient cependant (quelque malheur qu'il leur fût arrivé) la mémoire de Charles XII, et par une suite assez ordinaire des contradictions de l'esprit humain, ils l'outragèrent après sa mort en punissant Görtz du dernier supplice; comme si le ministre était coupable des fautes de son maître.

Les revenus de ce royaume montaient approchant à quatre millions d'écus; il n'entretenait que sept mille hommes de troupes réglées, et trente-trois mille de milice étaient payés d'un fonds différent. On avait donné du temps de Charles XI des terres à cultiver à ce nombre de paysans qui étaient en même temps militaires, obligés de s'assembler les dimanches pour faire l'exercice et s'instruire à combattre pour la défense du pays; mais lorsque la Suède faisait agir ces troupes au-delà de ses frontières, il fallait les solder du trésor public. Ses ports contenaient vingt-quatre vaisseaux de ligne et trente-six frégates. Une longue paix avait rendu leurs soldats paysans; leurs meilleurs généraux étaient morts; les Buddenbrock et les Löwenhaupt n'étaient pas comparables aux Römschild; mais un instinct belliqueux animait encore cette nation, et il ne lui manquait qu'un peu de discipline et de bons conducteurs. C'est le pays de Pharasmane qui ne produit que du fer et des soldats. De toutes les nations de l'Europe, la suédoise est la plus pauvre. L'or et l'argent (j'en excepte les subsides) y est aussi peu connu qu'à Sparte; de grandes plaques de cuivre timbrées leur tiennent lieu de monnaie, et pour éviter l'incommodité du transport de ces masses lourdes, on y avait substitué le papier. L'exportation de ce royaume se borne au cuivre, au fer et au bois; mais dans la balance du commerce la Suède perd annuellement cinq cent mille écus, à cause que ses besoins surpassent ses exportations. 1740.

1740. Le climat rigoureux où elle est située, lui interdit toute industrie; sa laine grossière ne produit que des draps propres à vêtir le bas peuple. Les plus beaux édifices de Stockholm, et les meilleurs palais que les seigneurs ayent dans leurs terres, datent de la guerre de trente ans. Ce royaume était effectivement gouverné par un triumvirat composé des comtes Thuro Bjelke, Eckeblat et Rosen. La Suède conservait encore sous la forme du gouvernement républicain la fierté de ses temps monarchiques; un Suédois se croyait supérieur au citoyen de toute autre nation. Le génie des Gustave Adolphe et des Charles XII avait laissé des impressions si profondes dans l'esprit des peuples, que ni les vicissitudes de la fortune, ni le temps n'avaient pu les effacer. La Suède éprouva le fort de tout état monarchique qui se change en républicain; elle s'affaiblit. L'amour de la gloire se changea en esprit d'intrigue; le désintéressement en avidité; le bien public fut sacrifié au bien personnel; les corruptions allèrent au point, que tantôt le parti français, tantôt la faction russe l'emportait dans les diètes, mais personne n'y soutenait le parti national. Avec ces défauts les Suédois avaient conservé l'esprit de conquête, directement opposé à l'esprit républicain, qui doit être pacifique, s'il veut conserver la forme du gouvernement établi. Ce royaume, tel que nous venons de le représenter, ne pouvait avoir qu'une faible influence dans les affaires générales de l'Europe; aussi avait-il perdu beaucoup de sa considération.

La Suède a pour voisine une puissance des plus redoutables. Depuis le septentrion en prenant de la mer glaciale jusqu'aux bords de la mer noire, et de la Samogitie jusqu'aux frontières de la Chine s'étend le terrain immense qui forme l'empire de Russie, ce qui produit huit cents milles d'Allemagne en longueur sur trois ou quatre cents en largeur. Cet état, jadis barbare, avait été ignoré en Europe avant le czar Jwan Basilide. Pierre I, pour policer cette nation, travailla sur elle comme l'eau forte sur le fer: il fut et le législateur et le fondateur de ce vaste empire; il créa des hommes, des soldats et des ministres; il fonda la ville de Pétersbourg; il établit une marine considérable et parvint à faire respecter sa nation et ses talens singuliers à l'Europe entière. Anne Iwanowna, nièce de Pierre I, gouvernait alors ce vaste empire; elle avait succédé à Pierre II, fils du premier empereur. Le règne d'Anne fut marqué par une foule d'événemens mémorables, et, par quelques grands hommes dont elle eut l'habileté de se servir; ses armes donnèrent un roi à la Pologne. Elle envoya au secours de l'empereur Charles VI dix mille Russes au bord du Rhin, pays où cette nation avait été peu connue. La guerre qu'elle fit aux Turcs, fut un cours de prospérités et de triomphes; et lorsque l'empereur Charles VI envoyait solliciter la paix jusqu'au camp des Turcs, elle dictait des loix à l'empire ottoman. Elle protégea les sciences dans sa résidence; elle envoya même des savans à Kamtschatka, pour trouver

1740. i) la Russie.

1735.

1740. une route plus abrégée qui favorisât le commerce des Moscovites avec les Chinois. Cette princesse avait des qualités qui la rendaient digne du rang qu'elle occupait; elle avait de l'élévation dans l'âme, de la fermeté dans l'esprit; libérale dans ses récompenses; sévère dans ses châtimens; bonne par tempérament; voluptueuse sans désordre.

Elle avait fait duc de Courlande, Biron son favori et son ministre. Les gentilshommes ses compatriotes lui disputaient jusqu'à l'ancienneté de sa noblesse. Il était le seul qui eût un ascendant marqué sur l'esprit de l'impératrice; il était de son naturel, vain, grossier et cruel; mais ferme dans les affaires, ne se refusant point aux entreprises les plus vastes. Son ambition voulait porter le nom de sa maîtresse jusques au bout du monde; d'ailleurs aussi avare pour amasser que prodigue en ses dépenses; ayant quelques qualités utiles, sans en avoir de bonnes ni d'agréables. L'expérience avait formé sous le règne de Pierre I un homme fait pour soutenir le poids du gouvernement sous les successeurs de ce prince. C'était le comte d'Ostermann; il conduisit en pilote habile, pendant l'orage des révolutions, le gouvernail de l'état d'une main toujours sûre. Il était originaire du comté de la Mark en Westphalie, d'une extraction obscure; mais les talens sont distribués par la nature sans égard aux généalogies. Ce ministre connaissait la Moscovie comme Verney le corps humain; circonspect ou hardi, selon que le demandaient les circonstances,

et renonçant aux intrigues de la cour pour se conserver la direction des affaires. On pouvait compter, outre le comte Ostermann, le comte Löwenwolde et le vieux comte Golowkin du nombre des ministres dont la Russie pouvait tirer parti. Le comte de Münnich, qui du service de Saxe avait passé à celui de Pierre I, était à la tête de l'armée russe: c'était le prince Eugène des Moscovites; il avait les vertus et les vices des grands généraux; habile, entreprenant, heureux, mais fier, superbe, ambitieux et quelquefois trop despotique, et sacrifiant la vie de ses soldats à sa réputation. Lascy, Keith, Löwendahl et d'autres habiles généraux se formaient dans son école. Le gouvernement entretenait alors dix mille hommes de gardes, cent bataillons qui faisaient le nombre de soixante mille hommes, vingt mille dragons, deux mille cuirassiers; ce qui montait au nombre de quatre-vingt-douze mille hommes de troupes réglées; trente mille de milice et autant de Cosaques, de Tartares et de Calmouks qu'on voulait assembler. De sorte que cette puissance pouvait mettre sans faire d'efforts cent soixante-dix mille hommes en campagne. La flotte russe était évaluée alors à douze vaisseaux de ligne, vingt-six vaisseaux d'un ordre inférieur et quarante galères. Les revenus de l'empire montaient à quatorze ou quinze millions d'écus. La somme paraît modique en la comparant à l'étendue immense de ces états; mais tout y est à bon marché. La denrée la plus nécessaire aux souverains, les soldats, ne

1740. coûtent pas pour leur entretien la moitié de ce que payent les autres puissances de l'Europe. Le soldat russe ne reçoit que huit roubles par an et des vivres qui s'achètent à vil prix; ces vivres donnent lieu à ces équipages énormes qu'ils traînent après leurs armées. Dans la campagne que le maréchal Münnich fit l'année 1737 contre les Turcs, on comptait dans son armée autant de chariots que de combattans. Pierre I avait formé un projet que jamais prince avant lui n'avait conçu. Au lieu que les conquérans ne s'occupent qu'à étendre leurs frontières, il voulait resserrer les siennes. La raison en était que ses états étaient mal peuplés en comparaison de leur vaste étendue. Il voulait rassembler entre Pétersbourg, Moscou, Kasan et l'Ukraine les douze millions d'habitans éparpillés dans cet empire, pour bien peupler et cultiver cette partie, qui serait devenue d'une défense aisée par les déserts qui l'auraient environnée et séparée des Persans, des Turcs et des Tartares. Ce projet, comme beaucoup d'autres, avorta par la mort de ce grand homme.

Le czar n'avait eu le temps que d'ébaucher le commerce. Sous l'impératrice Anne la flotte marchande des Russes ne pouvait entrer en aucune comparaison avec celles des puissances du sud. Cependant tout annonce à cet empire que sa population, ses forces, ses richesses et son commerce feront les progrès les plus considérables. L'esprit de la nation est un mélange de défiance et de finesse; paresseux, mais in-

téressés, ils ont l'adresse de copier, mais non le génie de l'invention; les grands sont factieux. Les gardes redoutables aux souverains; le peuple est stupide, ivrogne, superstitieux et malheureux. L'état des choses, tel que nous venons de le rapporter, a sans doute empêché que jusqu'ici l'académie des sciences n'ait fait des élèves moscovites. Depuis les désastres de Charles XII et l'établissement d'Auguste de Saxe en Pologne, depuis les victoires du maréchal Münnich sur les Turcs, les Russes étaient réellement les arbitres du nord; ils étaient si redoutables, que personne ne pouvait gagner en les attaquant, ayant des espèces de déserts à traverser pour les atteindre, et il y avait tout à perdre, en se réduisant même à la guerre défensive, s'ils venaient vous attaquer. Ce qui leur donne cet avantage, c'est le nombre de Tartares, Cosaques et Calmouks qu'ils ont dans leurs armées. Ces hordes vagabondes de pillards et d'incendiaires sont capables de détruire par leurs incursions les provinces les plus florissantes, sans que leur armée même y mette le pied. Tous leurs voisins, pour éviter ces dévastions, les ménageaient, et les Russes envisageaient l'alliance qu'ils contractaient avec d'autres peuples comme une protection qu'ils accordaient à leurs cliens 1740.

L'influence de la Russie s'étendait plus directement sur la Pologne que sur ses autres voisins. Cette république fut forcée après la mort d'Auguste I d'élire Auguste II, pour le placer sur le trône que son père k) la Pologne.

1740. avait occupé. La nation était pour Stanislas, mais les troupes russes firent changer les voeux de la nation à leur gré. Ce royaume est dans une anarchie perpétuelle: les grandes familles sont toutes divisées d'intérêt; ils préfèrent leurs avantages au bien public, et ne se réunissent qu'en usant de la même dureté pour opprimer leurs sujets, qu'ils traitent moins en hommes qu'en bêtes de somme. Les Polonais sont vains, hauts dans la fortune, rampans dans l'adversité; capables de tout pour amasser de l'argent, qu'ils jettent aussitôt par les fenêtres lorsqu'ils l'ont; frivoles, sans jugement, toujours disposés à prendre et à quitter un parti sans raison, et à se précipiter par l'inconséquence de leur conduite dans les plus mauvaises affaires; ils ont des loix, mais personne ne les observe, faute de justice coercitive. La cour voit grossir son parti lorsque beaucoup de charges viennent à vaquer: le roi a le privilège d'en disposer et de faire à chaque gratification de nouveaux ingrats. La diète s'assemble tous les trois ans, soit à Grodno, soit à Varsovie. La cour met sa politique à faire tomber l'élection du maréchal de la diète sur un sujet qui lui est dévoué. Malgré ses soins, durant le règne d'Auguste II il n'y a eu que la diète de pacification qui ait tenu. Cela ne peut manquer d'arriver ainsi, puisqu'un seul député dans les assemblées qui s'oppose à leurs délibérations, rompt la diète: c'est le *veto* des anciens tribuns de Rome.

Les principales familles de la Pologne étaient

alors les Czartoryuski, les Potocki, les Tarlo, les Lubomirski. L'esprit est tombé en quenouille dans ce royaume; les femmes font les intrigues, elles disposent de tout tandis que leurs maris s'enivrent. La Pologne a beaucoup de productions et pas assez d'habitans pour les consommer. Ils n'ont de villes que Varsovie, Cracovie, Danzig et Lublin; les autres seraient de mauvais villages en tout autre pays. Comme la république manque entièrement de manufactures, le surplus du blé de la consommation monte seul à deux cent mille winspels; ajoutez-y le bois, la potasse, les peaux, les bestiaux et les chevaux dont ils fournissent leurs voisins. Tant de branches d'exportation leur rendent la balance du commerce avantageuse. Les villes de Breslau, Leipzig, Danzig, Francfort et Königsberg leur vendent leurs marchandises, gagnent sur les denrées qu'ils tirent de ce royaume, et font payer chèrement à ce peuple grossier le prix de leur industrie. La Pologne entretient vingt-quatre mille hommes effectifs de mauvaises troupes; elle peut rassembler dans des cas pressans son arrière-ban, connu sous le nom de la *Pospolite Ruszenie.* Cependant ce fut en vain qu'Auguste I le convoqua contre Charles XII. Il résulte de cet exposé qu'il était facile à la Russie, sous un gouvernement plus perfectionné, de profiter de la faiblesse de ce pays voisin et de gagner un ascendant supérieur sur un état aussi arriéré. Les revenus du roi ne passent pas un million d'écus. Les rois saxons

1740.

1740. en employaient la plus grande partie en corruption, dans l'espérance de perpétuer le gouvernement dans leur famille et de rendre avec le temps ce royaume héréditaire. Auguste II était doux par paresse, prodigue par vanité, soumis sans religion à son confesseur et sans amour à la volonté de son épouse; ajoutons son penchant aux directions de son favori le comte de Brühl. Le plus grand obstacle que l'on eût à vaincre pour le placer sur le trône de la Pologne, fut son indolence. La reine son épouse était fille de l'empereur Léopold et soeur de l'électrice de Bavière.

l) la Saxe. Le fond de son esprit était acariâtre; la hauteur et la superstition faisaient son caractère: elle aurait voulu rendre la Saxe catholique; mais ce n'était pas l'ouvrage d'un jour. Le comte Brühl et Heinecken étaient les ministres de la Saxe. Le premier avait été page, le second laquais. Brühl avait été attaché au premier roi; il fut le principal instrument qui ouvrit le chemin du trône à Auguste II; en reconnaissance ce prince l'associa à la faveur de Sulkowski, son favori d'alors. La concurrence excite la jalousie; aussi s'alluma-t-elle bientôt entre ces deux rivaux. Sulkowski avait dressé un projet suivant lequel Auguste devait s'emparer de la Bohême après la mort de l'empereur Charles VI, comme d'une succession qui lui revenait par les droits de son épouse, en qualité de fille de l'empereur Joseph, l'aîné des deux frères, dont par conséquent la fille devait succéder préférablement à celle de son frère cadet. Le roi commençait à goûter

ce plan. Brühl, pour perdre son rival, communiqua son projet à la cour de Vienne, qui travailla conjointement avec lui pour faire exiler l'auteur d'un dessein aussi opposé à ses intérêts; mais par cette démarche Brühl fut comme enchaîné aux intérêts de la nouvelle maison d'Autriche. Ce ministre ne connaissait que les finesses et les ruses qui font la politique des petits princes. C'était l'homme de ce siècle qui avait le plus d'habits, de montres, de dentelles, de bottes, de souliers et de pantoufles. César l'aurait rangé dans le nombre des têtes si bien frisées et si bien parfumées qu'il ne craignait guère. Il fallait un prince tel qu'Auguste II pour qu'un homme du genre de Brühl pût jouer le rôle de premier-ministre. Les généraux saxons n'étaient pas les premiers hommes de guerre qu'il y eût en Europe. Le duc de Weissenfels avait de la valeur, mais pas assez de génie. Rutowski, bâtard du roi Auguste I, s'était distingué à l'affaire du Timoc; mais il était trop épicurien et trop indolent pour le commandement. La Saxe avait quelques gens d'esprit que la jalousie de Brühl éloignait des affaires; cette cour était bien servie par ses espions et mal par ses ministres. Elle était si fort dépendante de la Russie, qu'elle n'osait contracter d'engagement sans la permission de cette puissance; alors la Russie, la cour de Vienne, l'Angleterre et la Saxe étaient alliées. La Saxe est une des provinces les plus opulentes de l'Allemagne; elle doit cet avantage à la bonté de son sol, et à l'industrie de ses sujets, 1740.

1740. qui rendent leurs fabriques florissantes. Le souverain en retirait six millions de revenus, dont on décomptait un million cinq cent mille écus employés à l'acquit des dettes auxquelles les deux élections de Pologne avaient donné lieu. L'électeur entretenait vingt-quatre mille hommes de troupes réglées, et le pays pouvait encore lui fournir une milice de huit mille hommes. Après l'électeur de Saxe, l'électeur

m) la Bavière. de Bavière est un des plus puissans princes d'Allemagne. Charles régnait alors. Son père Maximilien embrassa le parti de la France dans la guerre de succession et perdit avec la bataille de Hochstedt ses états et ses enfans. Charles même fut élevé à Vienne dans la captivité. Ce prince, en succédant à son père, ne trouva que des malheurs à réparer. Il était doux, bienfaisant, peut-être trop facile. Le comte Törring était à la fois son premier-ministre et son général, et peut-être également incapable de ces deux emplois. La Bavière rapporte cinq millions, dont un million à peu près sert, comme en Saxe, pour payer les vieilles dettes. La France donnait alors à l'électeur un subside de trois cent mille écus. La Bavière est le pays de l'Allemagne le plus fertile et où il y a le moins de génie; c'est le paradis terrestre habité par des bêtes. Les troupes de l'électeur étaient délabrées; de six mille hommes qu'il avait envoyés en Hongrie au service de l'empereur, il n'en était pas revenu la moitié; tout ce que la Bavière pouvait mettre en campagne, ne passait pas douze mille hommes.

L'électeur de Cologne, frère de celui de Bavière, avait mis sur sa tête le plus de mitres qu'il avait pu s'approprier. Il était électeur de Cologne, évêque de Munster, de Paderborn, d'Osnabruck, et de plus grand-maître de l'ordre teutonique; il entretenait huit à douze mille hommes, dont il trafiquait comme un bouvier avec ses bestiaux. Alors il s'était vendu à la maison d'Autriche. L'électeur de Mayence, doyen du collége électoral, n'a pas les ressources de celui de Cologne. Celui de Trèves est le plus mal partagé de tous. Le baron d'Eltz, alors électeur de Mayence, passait pour bon citoyen, honnête homme et attaché à sa patrie. Comme il était sans passions et sans préjugés, il ne se livrait pas aveuglément aux caprices de la cour de Vienne. L'électeur de Trèves ne savait que ramper. L'électeur palatin ne jouait pas un grand rôle; il avait soutenu la neutralité dans la guerre de 1733 et son pays souffrit des désordres que les deux armées y commirent. Il entretient huit à dix mille hommes; il a deux forteresses, Manheim et Dusseldorf; mais il manque de soldats pour les défendre. Le reste des ducs, des princes, et des états de l'empire étaient gouvernés par la cour impériale avec un sceptre de fer. Les faibles étaient esclaves, les puissans étaient libres. Dans ce temps le duc de Mecklenbourg avait un sequestre; les commissaires de la cour de Vienne fomentaient la désunion entre le duc et ses états, et consumaient les uns et les autres. Les petits princes portaient le joug, faute de

1740.

n) Les autres princes de l'empire.

1740. pouvoir le secouer; leurs ministres, qui étaient gagés et titrés par les empereurs, assujettissaient leurs maîtres au despotisme autrichien. Le corps germanique est puissant, si vous considérez le nombre de rois, d'électeurs et de princes qui le composent; il est faible, si vous examinez les intérêts opposés qui le divisent. Les diètes de Ratisbonne ne sont qu'une espèce de fantôme qui rappelle la mémoire de ce qu'elles étaient jadis. C'est une assemblée de publicistes plus attachés aux formes qu'aux choses. Un ministre qu'un souverain envoie à cette assemblée, est l'équivalent d'un mâtin de basse-cour qui aboie à la lune. S'il est question de faire la guerre, la cour impériale fait confondre habilement sa querelle particulière avec les intérêts de l'empire, pour faire servir les forces germaniques d'instrument à ses vues ambitieuses. Les religions différentes, tolérées en Allemagne, n'y causent plus des convulsions violentes comme autrefois. Les partis subsistent, mais le zèle s'est attiédi. Beaucoup de politiques s'étonnent qu'un gouvernement aussi singulier que celui de l'Allemagne ait pu subsister si long-temps, et par un jugement peu éclairé ils attribuent sa durée au phlegme national. Ce n'est point cela. Les empereurs étaient électifs, et depuis l'extinction de la race de Charlemagne on voit toujours des princes d'une famille différente élevés à cette dignité; ils avaient des querelles avec leurs voisins; ils eurent ce fameux démêlé avec les papes touchant l'investiture des évêques avec la crosse et l'anneau; ils

étaient obligés de se faire couronner à Rome: c'é- 1740.
taient autant d'entraves qui les empêchaient d'établir le despotisme dans l'empire. D'autre part les électeurs, quelques princes et quelques évêques étaient assez forts en se réunissant pour s'opposer à l'ambition des empereurs; mais ils ne l'étaient pas assez pour changer la forme du gouvernement. Depuis que la couronne impériale se perpétua dans la maison d'Autriche, le danger d'un despotisme devint plus apparent. Charles-Quint après la bataille de Muhlberg put se rendre souverain; il négligea le moment, et lorsque les Ferdinand ses successeurs voulurent tenter cette entreprise, la jalousie des Français et des Suédois qui s'y opposèrent, leur fit manquer leur projet; et pour le gros des princes de l'empire, l'équilibre réciproque et une envie mutuelle les empêchent de s'agrandir.

En allant au midi de l'Allemagne vers l'occident, on trouve cette république singulière, annexée, pour ainsi dire, au corps germanique, en quelque manière libre. La Suisse depuis le temps de César avait con- o) la Suisse.
servé sa liberté, à l'exception d'un court espace, où la maison de Habsbourg l'avait subjuguée. Elle ne porta pas long-temps ce joug; les empereurs autrichiens tentèrent vainement à différentes reprises d'assujetir ces montagnards belliqueux; l'amour de la liberté et leurs rochers escarpés les défendent contre l'ambition de leurs voisins. Durant la guerre de la succession d'Espagne le comte du Luc, ambassadeur

1740. de France, y suscita, sous le prétexte de la religion, une guerre intestine, pour empêcher cette république de se mêler des troubles de l'Europe. Tous les deux ans les treize cantons tiennent une diète générale, où préside alternativement un *Schultheiss* de Berne ou de Zurich. Le canton de Berne joue dans cette république le rôle de la ville d'Amsterdam dans la république de Hollande; il y jouit d'une prépondérance décidée. Les deux tiers de la Suisse sont de la religion réformée, le reste est catholique. Ces réformés par leur rigidité ressemblent aux presbytériens de l'Angleterre, et les catholiques, à ce que l'Espagne produisit de plus fanatique. La sagesse de ce gouvernement consiste en ce que les peuples n'y étant pas foulés, sont aussi heureux que le comporte leur état, et que ne s'écartant jamais des principes de la modération, ils se sont toujours conservés indépendans par leur sagesse. Cette république peut rassembler sans effort cent mille hommes pour sa défense, et elle a accumulé assez de richesses pour soudoyer pendant trois années ce nombre de troupes. Tant d'arrangemens sages et estimables semblent avilis par l'usage barbare de vendre leurs sujets à qui veut les payer; d'où il résulte que les Suisses d'un même canton au service de France font la guerre à leurs proches au service de Hollande; mais qu'y a-t-il de parfait au monde?

p) l'Italie. Si de là nous descendons en Italie, nous trouvons cet ancien empire romain divisé en autant de parties

que l'ambition des princes a pu la démembrer. La Lombardie est partagée entre les Vénitiens, les Autrichiens, les Savoyards et les Génois. De ces possessions celles du roi de Sardaigne paraissent les plus considérables. Victor Amédée sortait alors de la guerre qu'il avait soutenue contre la maison d'Autriche, par laquelle il avait écorné le duché de Milan. Ses états lui rapportaient environ cinq millions de revenus, avec lesquels il entretenait en temps de paix trente mille hommes, qu'il pouvait porter à quarante mille en temps de guerre. Victor Amédée passait en Italie parmi les connaisseurs pour un prince versé dans la politique et bien éclairé sur ses intérêts. Son ministre, le marquis d'Ormée, avait la réputation de n'avoir pas mal profité dans l'école de Machiavel. La politique de cet état consistait à tenir la balance entre la maison d'Autriche et les deux branches de la maison de Bourbon, afin de se ménager par cet équilibre les moyens d'étendre et d'augmenter ses possessions. Charles Émanuel avait souvent dit: „Mon fils, le Milanais est comme un artichaut, il faut le manger feuille par feuille“. Dans ce temps le roi de Sardaigne, indisposé contre les Bourbons au sujet de la paix de 1737 que le cardinal de Fleury avait conclue à son insu, penchait plus pour la maison d'Autriche. 1740.

Le reste de la Lombardie était partagé comme nous l'avons dit. L'empereur y possédait le Milanais, le Mantouan, le Plaisantin, et on avait établi en

1740. Toscane son gendre le duc de Lorraine. La république de Gènes, située à l'occident de la Savoie, était encore fameuse par sa banque, par un reste de commerce et par ses beaux palais de marbre. La Corse s'était révoltée contr'elle. La première rebellion fut appaisée par les troupes que l'empereur y envoya l'année 1732; la seconde, par les Français sous le commandement du comte de Maillebois; mais ces secours étrangers étouffèrent bien le feu pour un temps, sans pouvoir l'éteindre tout à fait.

Venise, située du côté de l'orient, est plus considérable que Gènes Cette superbe cité s'élève sur soixante-douze îles, qui contiennent deux cent mille habitans; elle est gouvernée par un conseil, à la tête duquel est un doge soumis à la ridicule cérémonie de se marier tous les ans avec la mer adriatique. Au dix-septième siècle la république perdit l'île de Candie; et alliée des Autrichiens au dix-huitième siècle, lorsque le grand Eugène conquit Belgrad et Témeswar, elle perdit la Morée. Venise a des vaisseaux, sans qu'ils soient assez nombreux pour former une flotte; elle entretint quinze mille hommes de troupes de terre; le général qui les commande, est ce même Schulenburg qui dans la guerre de Pologne échappa par son habileté à Charles XII à la bataille de Fraustadt et fit cette belle retraite en Silésie au passage de la Bartsch.

Les Vénitiens et les Génois avant la découverte de la boussole fournissaient l'Allemagne de toutes les

marchandises que le luxe fait ramasser aux extrémités de l'Asie; de nos temps ce sont les Anglais et les Hollandais qui leur ayant enlevé ce négoce, s'en sont attribué les avantages. 1740.

La guerre de 1733 avait fait passer Don Carlos de Toscane sur le trône de Naples. Ce royaume avait été conquis sur Louis XII par Gonsalve de Cordoue surnommé le grand capitaine, pour Ferdinand le catholique. La mort de Charles II, roi d'Espagne, le fit passer durant la guerre de succession sous la domination autrichienne, et durant la guerre de 1733 le succès de l'affaire de Bitonto le remit de nouveau sous les loix de Don Carlos. Ce prince, trop jeune pour gouverner, était dirigé par le comte de Saint-Estevan qui ne faisait qu'exécuter dans ce royaume les ordres de la reine d'Espagne. Le royaume de Naples, y compris la Sicile, rapportait environ quatre millions à son souverain; l'état n'entretenait que douze mille hommes.

Nous ne faisons point mention dans ce résumé, ni du duc de Modène, ni de la république de Lucques, ni de celle de Raguse: ce sont des miniatures déplacées dans une grande galerie de tableaux.

Le saint siége venait alors de vaquer par la mort de Clément XII de la maison de Corsini; le conclave dura un an. Le Saint-Esprit demeura incertain jusqu'au jour que les factions des couronnes purent s'accommoder. Le cardinal Lambertini, ennuyé de ces longueurs, dit aux autres cardinaux: „Décidez-vous

1740. „enfin sur le choix d'un pape. Voulez-vous un dé-„vot? prenez Aldobrandi; voulez-vous un savant? „prenez Coscia; ou si vous voulez un bouffon, me „voici“. Le Saint-Esprit choisit celui qui était de si belle humeur. Lambertini fut élu pape et prit le nom de Benoît XIV. À son avénément au pontificat, Rome et les papes ne gouvernaient plus le monde comme autrefois: les empereurs ne servaient plus de marchepied aux pontifes, et n'allaient plus s'avilir à Rome comme les Frédéric Barberousse; Charles-Quint leur avait fait sentir sa puissance, et l'empereur Joseph ne les traita pas plus doucement, lorsque durant la guerre de succession il s'empara de Comachio. Le pape n'était l'année 1740 que le premier évêque de la chrétienté; il avait le département de la foi, qu'on lui abandonnait; mais il n'influait plus comme autrefois dans les affaires politiques. La renaissance des lettres et la réforme avaient porté un coup mortel à la superstition. On canonisait quelquefois des saints, pour n'en pas perdre l'usage; mais un pape qui aurait voulu prêcher des croisades dans le dix-huitième siècle, n'eût pas attroupé vingt polissons. Il était réduit à l'humiliant emploi d'exercer les fonctions de son sacerdoce et de faire en hâte la fortune de ses neveux. Tout ce que le pape put faire pour l'empereur engagé dans la guerre des Turcs l'année 1737, fut de l'autoriser par ses brefs à lever des dîmes sur les biens ecclésiastiques et à faire planter des croix de mission dans toutes les villes de sa dépendance, où

le peuple courait en foule vomir de saintes impréca- 1740.
tions contre les Turcs. L'empire ottoman ne s'en ressentit pas; s'il avait été battu par les Russes, il fut partout victorieux des Autrichiens.

g) l'empire ottoman.

Bonneval, ce fameux aventurier, se trouvait alors à Constantinople; du service de France il avait passé à celui de l'empereur, qu'il quitta par légéreté pour se faire Turc. Il n'était pas dépourvu de talens; il proposa au grand-visir de former l'artillerie sur le pied européen, de discipliner les janissaires, et d'introduire de l'ordre dans cette multitude innombrable de troupes qui ne combat qu'en confusion. Ce projet pouvait devenir dangereux pour les voisins; mais il fut rejeté comme contraire à l'alcoran, dans lequel Mahomet recommande surtout de ne jamais toucher aux anciennes coutumes. La nation turque a naturellement de l'esprit, c'est l'ignorance qui l'abrutit; elle est brave sans art; elle ne connaît rien à la police, sa politique est encore plus pitoyable. Le dogme de la fatalité, qui chez elle a beaucoup de créance, fait qu'ils rejettent la cause de tous leurs malheurs sur Dieu, et qu'ils ne se corrigent jamais de leurs fautes. La ville de Constantinople contient deux millions d'habitans. La puissance de cet empire vient de sa grande étendue; cependant il ne subsisterait plus, si ce n'était la jalousie des princes de l'Europe qui le soutient. Le padicha Mahomet V régnait alors. Une révolution l'avait tiré des prisons du sérail pour le placer sur le trône. La nature l'avait rendu aussi

1740. impuissant que ses eunuques; ce fut pour les beautés du sérail le règne le plus malheureux. Le voisin le plus redoutable des Turcs était le schach Nadir, connu sous le nom de Thamas Coulican: ce fut lui qui asservit la Perse et subjugua le Mogol; il occupa souvent la porte et servit de contre-poids aux guerres qu'elle aurait peut-être entreprises contre les puissances chrétiennes.

Voilà le précis de ce qu'étaient les forces et les intérêts des cours de l'Europe vers l'année 1740. Ce tableau était nécessaire pour répandre de la clarté sur les mémoires suivans; il ne nous reste qu'à rendre compte des progrès de l'esprit humain, tant pour la philosophie que pour les sciences, les beaux arts, la guerre et ce qui regarde directement certaines coutumes établies. Les progrès de la philosophie, de l'économie politique, de l'art de la guerre, du goût et des moeurs, est sans doute une matière à réflexion plus intéressante que de se rappeler les caractères d'imbécilles revétus de la pourpre, de charlatans couverts de la tiare, et de ces rois subalternes, appellés ministres, dont bien peu méritent d'être marqués dans les annales de la postérité. Quiconque veut lire l'histoire avec application, s'apercevra que les mêmes scènes se reproduisent souvent et qu'il n'y a qu'à y changer le nom des acteurs; au lieu que suivre la découverte de vérités jusque-là inconnues, saisir les causes qui ont produit le changement dans les moeurs et ce qui a donné lieu à dissiper les ténèbres de la

État des sciences et des beaux arts.

barbarie qui empêchaient d'éclairer les esprits; ce sont certainement là des sujets dignes d'occuper tous les êtres pensans. Commençons par la physique. Il y a à peine cent ans qu'elle est bien connue. Descartes publia ses principes de physique l'année 1644. Newton vint ensuite et expliqua les loix du mouvement et de la gravitation, il nous exposa la mécanique de l'univers avec une précision étonnante. Longtemps après lui des philosophes*) ont été sur les lieux et ont vérifié tant en Laponie que sous l'équateur les vérités que ce grand homme avait devinées sans sortir de son cabinet. Depuis ce temps nous savons avec certitude que la terre est aplatie vers ses pôles. Newton fit plus: à l'aide de ses prismes il décomposa lès rayons de la lumière et y trouva les couleurs primitives. Torricelli pesa l'air et trouva l'équilibre de la colonne de l'atmosphère et de la colonne du mercure; on lui doit encore l'invention des baromètres La pompe pneumatique fut inventée à Magdebourg par Otton Guericke; il s'apperçut, à l'occasion de la friction de l'ambre, d'une nouvelle propriété de la nature, celle de l'électricité. Dufay fit des expériences à l'occasion de cette découverte, qui démontrèrent que la nature recèle des secrets inépuisables. Il paraît très-probable que ce ne sera qu'à force de multiplier les expériences de l'électricité, qu'on parviendra à en tirer des connaissances utiles à

1740. 1687. 1701 1704. 1642. 1733.

*) La Condamine et Maupertuis.

1740. la société. Monsieur Ellert, en mêlant deux liqueurs d'une blancheur transparente, a produit une eau colorée en bleu foncé; le même a fait des expériences sur la transformation des métaux et sur les parties
1743. solides et nitreuses des eaux. Liberkühn, par le moyen d'injections, a rendu palpables les ramifications les plus fines des fibres et des veines, dont la tissure déliée sert de canal à la circulation du sang
1707. humain; c'est le géographe des corps organisés. Boërhave, après Ruysch, découvrit la liqueur volatile qui circule dans les nerfs et qui s'évapore après la mort des hommes; on ne s'en était jamais douté. Sans doute que cette liqueur sert de courrier à la volonté de l'homme, pour lui faire mouvoir les membres à
1678. l'égal de la vîtesse de la pensée. Hartsoecker trouva dans le sperme humain des animaux qui peut-être servent de germe à la propagation. Löwenhoeck et
1678 et 1703. Trembley trouvèrent, par leurs expériences sur le polype, que cet étrange animal se multiplie en autant de pièces qu'on le coupe. La curiosité des hommes les a poussés à faire des recherches immenses; ils ont fait des efforts étonnans pour découvrir les premiers principes de la nature, mais vainement; ils sont placés entre deux infinis, et il paraît démontré que l'auteur des choses s'en est réservé à lui seul le secret.

La physique perfectionnée porta le flambeau de la vérité dans les ténèbres de la métaphysique. Il parut un sage en Angleterre, qui se dépouillant de tout

préjugé, ne se guida que par l'expérience, Locke fit 1740.
tomber le bandeau de l'erreur que le sceptique Bayle, son précurseur, avait déjà détaché en partie. Les Fontenelle et les Voltaire parurent ensuite en France, le célèbre Thomasius en Allemagne, les Hobbes, les Colin, les Shaftsbury, les Bolingbroke en Angleterre. Ces grands hommes et leurs disciples portèrent un coup mortel à la religion. Les hommes commencèrent à examiner ce qu'ils avaient stupidement adoré; la raison terrassa la superstition, on prit du dégoût pour les fables qu'on avait crues, et l'on eut horreur des blasphèmes auxquels on avait été pieusement attaché. Le déisme, ce culte simple de l'être suprême, fit nombre de sectateurs. Avec cette religion raisonnable s'établit la tolérance, et l'on ne fut plus ennemi pour avoir une façon différente de penser. Si l'épicuréisme devint funeste au culte idolâtre des païens, le déisme ne le fut pas moins de nos jours aux visions judaïques adoptées par nos ancêtres. La liberté de penser dont jouit l'Angleterre, avait beaucoup contribué aux progrès de la philosophie. Il n'en était pas de même des Français: les ouvrages des philosophes français se ressentaient de la contrainte qu'y mettaient les censeurs théologiques. Un Anglais pense tout haut, un Français ose à peine laisser soupçonner ses idées. En revanche les auteurs français se dédommageaient de la hardiesse qui était interdite à leurs ouvrages, en traitant supérieurement les matières de goût et tout ce qui est du ressort

1740. des belles lettres; égalant par la politesse, les grâces et la légéreté tout ce que le temps nous a conservé de plus précieux des écrits de l'antiquité. Un homme sans passion préférera la Henriade au poëme d'Homère. Henri IV n'est point un héros fabuleux; Gabrielle d'Estrées vaut bien la princesse Nausicaa. L'Iliade nous peint les moeurs des Canadiens; Voltaire fait de vrais héros de ses personnages, et son poëme serait parfait, s'il avait su intéresser davantage pour Henri IV, en l'exposant à de plus grands dangers. Boileau peut se comparer avec Juvenal et Horace; Racine surpasse tous ses émules de l'antiquité; Chaulieu, tout incorrect qu'il est, l'emporte surement de beaucoup dans quelques morceaux sur Anacréon; Rousseau excella dans quelques odes, et si nous voulons être équitables, il faut convenir qu'en fait de méthode, les Français l'emportent sur les Grecs et sur les Romains. L'éloquence de Bossuet approche de celle de Démosthène; Fléchier peut passer pour le Cicéron de la France, sans compter les Patru, les Cochin et tant d'autres qui se sont rendus célèbres dans le barreau. La Pluralité des mondes et les Lettres persannes sont d'un genre inconnu à l'antiquité; ces écrits passeront à la postérité la plus reculée. Si les Français n'ont aucun auteur à opposer à Thucydide, ils ont le discours de Bossuet sur l'histoire universelle; ils ont les ouvrages du sage président de Thou, les Révolutions romaines par Vertot, ouvrage classique, la Décadence de

l'empire romain de Montesquieu, enfin tant d'autres 1740.
morceaux, ou d'histoire, ou de belles lettres, ou de commerce, ou d'agrément, qu'il serait trop long d'en faire ici le catalogue. On sera peut-être surpris que les lettres, qui fleurissent en France, en Angleterre, en Italie, n'ayent pas brillé avec autant d'éclat en Allemagne. La raison en est qu'en Italie elles avaient été rapportées une seconde fois de la Grèce, après y avoir joui sur la fin de la république et des premiers empereurs de toute la considération qu'elles méritent; le terrain était tout préparé pour les recevoir, et la protection des Médicis, surtout celle de Léon X, contribua beaucoup à leurs progrès. Les lettres s'étendirent facilement en Angleterre, parce que la forme du gouvernement autorise les membres des chambres à haranguer dans le parlement; l'esprit de parti les animait même à étudier, afin qu'employant dans leurs discours les secours de la rhétorique, surtout de la dialectique, ils se procurassent un ascendant sur le parti qui leur était opposé. De là vient que les Anglais possèdent presque tous les auteurs classiques, qu'ils sont versés dans le grec et dans le latin, ainsi que dans l'histoire ancienne. Le caractère de leur esprit sombre, taciturne, opiniâtre, les a fait réussir dans la géométrie transcendante. Les Français du temps de François I avaient attiré quelques savans à la cour; ceux-là avaient, pour ainsi dire, répandu les germes des connaissances dans ce royaume; mais les guerres de religion qui suivirent, étouffèrent cette

1740. semence, comme une gelée tardive retarde les productions de la terre. Cette crise dura jusqu'à la fin du règne de Louis XIII, où le cardinal de Richelieu, ensuite Mazarin, et surtout Louis XIV, donnèrent une protection éclatante aux sciences comme aux beaux arts. Les Français étaient jaloux des Espagnols et des Italiens, qui les devançaient dans cette carrière, et la nature fit naître chez eux de ces génies heureux qui bientôt surpassèrent leurs émules. C'est surtout par la méthode et par un goût plus raffiné que les auteurs français se distinguent. Ce qui retarda le progrès des arts en Allemagne, ce furent les guerres qui se suivirent depuis Charles-Quint jusqu'à celle de la succession d'Espagne. Les peuples étaient malheureux et les princes pauvres; il fallut penser premièrement à s'assurer les alimens indispensables, en remettant les terres en culture; il fallait établir les manufactures selon que les premières productions les indiquaient. Et ces soins presque généraux empêchèrent que la nation pût se tirer des restes de la barbarie dont elle se ressentait encore; ajoutez qu'en Allemagne les arts manquaient d'un point de ralliement, comme étaient Rome et Florence en Italie, Paris en France, et Londres en Angleterre. Les universités avaient à la vérité des professeurs érudits, pédans et toujours dogmatiques; personne ne les fréquentait à cause de leur rusticité. Il n'y eut que deux hommes qui se distinguèrent à cause de leur génie et qui firent honneur à la nation; l'un c'est le

grand Leibnitz et l'autre le docte Thomasius. Je ne fais point mention de Wolf, qui ruminait le système de Leibnitz et rabâchait longuement ce que l'autre avait écrit avec feu. La plupart des savans allemands étaient des manoeuvres, les français des artistes. Cela fut cause que les ouvrages français se répandirent si universellement, que leur langue remplaça celle des Latins, et qu'à présent quiconque sait le Français, peut voyager par toute l'Europe sans avoir besoin d'un interprète. L'usage de cette langue étrangère fit encore du tort à la langue nationale, qui ne restant que dans la bouche du peuple, ne pouvait acquérir ce ton de politesse qu'elle ne gagne que dans la bonne compagnie. Le principal défaut de la langue est d'être trop verbeuse; il faut la resserrer, et en adoucissant quelques mots dont la prononciation est dure, on parviendrait à la rendre sonore. La noblesse n'étudiait que le droit public; mais sans goût pour la belle littérature, elle remportait des universités le dégoût de la pédanterie et de ses instituteurs. Des candidats ou théologiens, fils de cordonniers et de tailleurs, étaient les Mentors de ces Télémaques. Qu'on juge de l'éducation qu'ils étaient capables de donner. Les Allemands avaient des spectacles, mais grossiers et même indécens; des bouffons orduriers y représentaient des pièces sans génie qui faisaient rougir la pudeur. Notre stérilité nous obligea d'avoir recours à l'abondance des Français, et dans la plupart des cours on voyait des troupes de cette nation

1740. y représenter les chef-d'oeuvres des Molière et des Racine. Mais qu'est-ce qui mérite plus l'attention d'un philosophe, que l'avilissement où est tombé ce peuple roi, cette nation maîtresse de l'univers, en un mot les Romains? Au lieu que des consuls menaient en triomphe des rois captifs du temps de la république, de nos temps les successeurs des Caton et des Émile se dégradent de la virilité pour aspirer à l'honneur de chanter sur les théâtres des souverains, qui du temps des Scipion étaient regardés avec autant de mépris que nous en inspirent les Iroquois. *O tempora! o mores!* Les opéra, les tragédies et les comédies étaient inconnues en Allemagne il y a soixante ans. L'an 1740 l'industrie et le commerce plus raffiné avaient rendu l'Allemagne partie copartageante des trésors que les Indes versent annuellement en Europe; ces sources de l'opulence avaient amené avec elles les plaisirs, les aisances, et peut-être les désordres des moeurs qui en sont une suite. Tout avait augmenté, les habitans, les équipages, les meubles, les livrées, les carrosses et la somptuosité des tables. Ce qu'on voit de belle architecture dans le nord, date environ du même temps. Le château et l'arsenal de Berlin, la chancellerie de l'empire, et l'église de Saint-Jean Borromée à Vienne, le château de Nymphenbourg en Bavière, le pont de Dresde, et le palais chinois de cette ville, le château de l'électeur à Manheim, le palais du duc de Wurtemberg à Louisbourg, tous ces édifices, quoiqu'ils n'égalent

pas ceux d'Athènes et de Rome, sont pourtant supé- 1740.
rieurs à l'architecture gothique de nos ancêtres. Dans les temps passés les cours d'Allemagne paraissaient des temples où l'on célébrait des bacchanales; actuellement cette débauche, indigne de la bonne société, a été reléguée en Pologne, ou bien est devenue l'amusement de la populace. Il n'est encore que quelques cours ecclésiastiques, où le vin console les prêtres d'une passion plus aimable à laquelle ils sont obligés de renoncer par état. Autrefois il n'était point de cour d'Allemagne qui ne fût remplie de bouffons; la grossièreté de leurs plaisanteries suppléait à l'ignorance des conviés, et l'on entendait dire des sottises, faute de pouvoir dire de bonnes choses. Cet usage, qui est l'opprobre éternel du bon sens, a été aboli, et il n'y a que la cour d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe, où il se conservait encore. Le cérémonial dans lequel l'imbécillité de nos aïeux plaça jadis la science des souverains, paraît essuyer un sort égal à celui des bouffons; l'étiquette souffre journellement des brèches; quelques cours l'ont entièrement abolie. Cependant la cour de l'empereur Charles VI fit exception à la règle; il était trop zélé sectateur des formules de l'étiquette de Bourgogne pour les abolir; il avait même dans sa dernière maladie, peu de momens avant sa fin, ordonné les messes et les heures pour l'appareil de sa pompe funèbre, et nommé les personnes qui devaient porter son coeur dans un étui d'or à je ne sais quel couvent.

1740. Les courtisans admiraient sa grandeur et sa dignité; les sages blâmaient son orgueil, qui semblait lui survivre.

Remarquons surtout que par un effet de l'argent répandu en Allemagne, et qui était surement le triple de celui des temps antérieurs, non seulement le luxe avait doublé, mais le nombre des troupes que les souverains entretenaient, avait augmenté à proportion. À peine l'empereur Ferdinand I avait-il entretenu trente mille hommes. Charles VI en avait soudoyé dans la guerre de 1733 cent soixante-dix mille, sans fouler ses peuples. Louis XIII avait eu soixante mille soldats. Louis XIV en entretint deux cent vingt mille et jusqu'à trois cent soixante mille durant la guerre de succession. Depuis cette époque, tous, jusqu'au plus petit prince d'Allemagne, avaient augmenté leur militaire. C'était par esprit d'imitation; car dans la guerre de 1683 Louis XIV leva le plus de troupes qu'il put, pour avoir une supériorité décidée sur ceux qu'il voulait combattre; il ne fit aucune réforme après la paix; ce qui força l'empereur et les princes d'Allemagne à garder sur pied autant de soldats qu'ils en pouvaient payer. Cette coutume une fois établie se perpétua dans la suite. Les guerres en devinrent beaucoup plus coûteuses; la dépense des magasins fut immense, pour entretenir ces cavaleries nombreuses et les rassembler en quartiers de cantonnement avant l'ouverture de la campagne et la saison des fourrages. L'infanterie, toujours entrete-

nue, changea presque d'état, tant on travailla à la perfectionner. Avant la guerre de succession la moitié des bataillons portait des piques et l'autre des mousquets, et ils combattaient armés sur six lignes de profondeur; on se servait de ces piques contre la cavalerie; les mousquets faisaient un feu faible et rataient souvent à cause des mêches. Ces inconvéniens firent changer d'armes: on quitta les piques et les mousquets, et on les remplaça par des fusils armés de bayonnettes; ce qui réunit ce que le feu et le fer ont de plus terrible. Comme on fit consister dans le feu la force des bataillons, on diminua peu à peu leur profondeur en les étendant. Le prince d'Anhalt, qu'on peut appeler un mécanicien militaire, introduisit les baguettes de fer; il mit les bataillons à trois hommes de hauteur, et le défunt roi, par ses soins infinis, introduisit une discipline et un ordre merveilleux dans les troupes, et une précision jusques-là inconnue en Europe pour les mouvemens et les manoeuvres. Un bataillon prussien devint une batterie ambulante, dont la vîtesse de la charge triplait le feu, et donnait aux Prussiens l'avantage d'un contre trois. Les autres nations imitèrent depuis les Prussiens, mais imparfaitement. Charles XII avait introduit dans ses troupes l'usage de joindre deux canons à chaque bataillon. On fondit à Berlin des canons de trois, de six, de douze et de vingt-quatre livres assez légers pour qu'on pût les manier à force de bras, et les faire avancer dans les batailles avec les bataillons auxquels 1740.

1740. ils étaient attachés. Tant de nouvelles inventions transformaient une armée en une forteresse mouvante, dont l'accès était meurtrier et formidable. Ce fut dans la guerre de 1672 que les Français trouvèrent l'invention des pontons de cuivre transportables. Cet usage facile de construire des ponts rendit les rivières des barrières inutiles. L'art de l'attaque et de la défense des places est encore dû aux Français. Vauban surtout perfectionna la fortification; il rendit les ouvrages rasans et les couvrit tellement par les glacis, que pour établir des batteries de brèche, si on ne les place à présent sur la crête du chemin couvert, les boulets ne sauraient parvenir au cordon de la maçonnerie qu'ils doivent ruiner. Depuis Vauban on a construit des chemins couverts maçonnés doubles, et peut-être a-t-on même trop multiplié les coupures. C'est surtout l'art des mines qui a fait les plus grands progrès. On étend les rameaux du chemin couvert à trente toises du glacis; les places bien minées ont des galeries majeures et commandantes. Les rameaux sont à trois étages. Le mineur peut faire sauter le même point de défense jusqu'à sept fois. Pour les attaques on a inventé les globes de compression, qui, s'ils sont bien appliqués, ruinent toutes les mines de la place à une distance de vingt-cinq pas du foyer. C'est dans les mines que consiste à présent la véritable force des places, et par leur usage que les gouverneurs pourront le plus prolonger la durée des siéges. De nos jours les forteresses ne se prennent plus

que par une nombreuse artillerie. On compte trois 1740.
pièces sur chaque batterie pour démonter un canon des ouvrages; on ajoute à de si nombreuses batteries celles de ricochet qui enfilent les lignes de prolongation; et à moins de soixante mortiers employés à ruiner les défenses, on ne se hasarde guère à assiéger une place forte. Les demi-sapes, les sapes ordinaires, les sapes tournantes, les places d'armes et les cavaliers de tranchées, sont autant de nouvelles inventions dont on se sert pour les attaques, qui en épargnant le monde, accélèrent la reddition des forteresses. Ce siècle a vu revivre des troupes armées à la légère: les pandours autrichiens, les légions françaises et nos bataillons francs; les houssards, originaires de la Hongrie, mais imités par toutes les autres troupes, remplacent cette cavalerie numide et parthe si fameuse du temps des Romains. Les milices anciennes ne connaissaient point d'uniforme; il n'y a pas un siècle que les habits d'ordonnance ont été généralement admis. La marine encore a fait beaucoup de progrès, tant pour la construction des vaisseaux que pour rendre plus exact le calcul des pilotes; mais cette matière étant très-vaste, je la quitte, de crainte de m'engager dans une trop longue digression.

De tout ce que nous venons de rapporter du progrès des arts en Europe, il résulte que les pays du nord avaient beaucoup gagné depuis la guerre de trente ans. Alors la France jouissait de l'avantage de

1740. tout ce qui est du ressort des belles lettres et du goût, les Anglais de la géométrie et de la métaphysique, les Allemands de la chimie, des expériences de physique et de l'érudition; les Italiens commençaient à tomber; mais la Pologne, la Russie, la Suède et le Danemark étaient encore arriérés d'un siècle en comparaison des nations les plus policées. Ce qui mérite peut-être le plus nos réflexions, c'est le changement qui se voit depuis l'année 1640 dans la puissance des états. Nous en voyons quelques-uns dans leur accroissement, d'autres demeurent, pour ainsi dire, immobiles dans la même situation, et d'autres enfin tombent en consomption et menacent ruine. La Suède jetta son feu sous Gustave Adolphe, elle dicta avec la France la paix de Westphalie; sous Charles XII elle vainquit les Danois, les Russes, et disposa pour un temps du trône de Pologne; il semble que cette puissance ait alors rassemblé toutes ses forces pour paraître comme une comète qui jette un grand éclat et se perd ensuite dans l'immensité de l'espace; ses ennemis la démembrèrent en lui arrachant l'Estonie, la Livonie, les principautés de Brème et de Verden, et une grande partie de la Poméranie. La chute de la Suède fut l'époque de l'élévation de la Russie; cette puissance semble sortir du néant, pour paraître tout à coup avec grandeur, pour se mettre peu de temps après au niveau des puissances les plus redoutées. On pourrait appliquer à Pierre I ce qu'Homère dit de Jupiter: il fit trois pas, et il fut au bout

du monde. En effet, abattre la Suède, donner successivement des rois à la Pologne, abaisser la Porte Ottomane et envoyer des troupes pour combattre les Français sur leurs frontières, c'est bien aller au bout du monde. On vit de même la maison de Brandebourg quitter le banc des électeurs pour s'asseoir parmi les rois; elle ne figurait aucunement dans la guerre de trente ans. La paix de Westphalie lui valut des provinces qu'une bonne administration rendit opulentes. La paix et la sagesse du gouvernement formèrent une puissance naissante, presque ignorée de l'Europe, parce qu'elle travaillait en silence et que ses progrès n'étaient pas rapides, mais l'ouvrage du temps. On parut étonné lorsqu'elle commença à se développer. 1740.

Les agrandissemens de la France, dûs tant à ses armes qu'à sa politique, furent plus prompts et plus considérables. Louis XV se trouva par ses possessions supérieur d'un tiers à celles de Louis XIII; la Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine et une partie de la Flandre annexée à cet empire, lui donnaient une force bien supérieure à celle des temps passés; ajoutez-y surtout l'Espagne soumise à une branche de la maison de Bourbon, qui la délivrant, au moins pour long-temps, des diversions qu'elle avait toujours à craindre des rois d'Espagne de la branche autrichienne, lui donne à présent la faculté de se servir de ses forces entières contre celui de ses voisins qu'elle juge nécessaire de combattre. Les Anglais de leur côté ne se sont pas oubliés. Gibraltar et Port-

1740. Mahon sont des acquisitions importantes pour une nation commerçante; ils se sont enrichis prodigieusement par toute sorte de trafics; peut-être que l'électorat de Hanovre, assujetti à leur domination, ne leur est pas inutile, par l'influence qu'il leur donne dans les affaires d'Allemagne, auxquelles ils ne prenaient autrefois aucune part. On croit généralement que la nation anglaise, à présent susceptible de corruption, en est devenue moins libre; du moins en est-elle plus tranquille. La maison de Savoie ne s'est pas oubliée non plus: elle acquit la Sardaigne et la royauté; elle écorna le Milanais, et les politiques la regardent comme un cancer qui ronge la Lombardie. L'Espagne avait établi Don Carlos dans le royaume de Naples. La maison d'Autriche ne jouissait pas des mêmes avantages. La guerre de succession avait fait de l'empereur Charles VI un des plus puissans princes de l'Europe; mais l'envie de ses voisins le dépouilla bientôt d'une partie de ses acquisitions et le remit au niveau de la fortune de ses précédesseurs. Depuis l'extinction de la branche de Charles-Quint en Espagne, la maison d'Autriche avait perdu premièrement l'Espagne, passée entre les mains des Bourbons; une partie de la Flandre; depuis, le royaume de Naples et une partie du Milanais. Il ne resta donc à Charles VI de la succession de Charles II que quelques villes en Flandre et une partie du Milanais. Les Turcs lui enlevèrent encore la Servie, qui fut également cédée par la paix de Belgrad. La seule chose

que la maison d'Autriche ait gagnée, c'est d'avoir 1740.
établi un préjugé en sa faveur qui règne assez généralement dans l'empire, en Angleterre, en Hollande, même en Danemark, que la liberté de l'Europe est attachée au destin de cette maison. Le Portugal, la Hollande, le Danemark, la Pologne étaient demeurés tels qu'ils avaient été, sans augmentation ni perte. De toutes ces puissances, la France et l'Angleterre avaient une prépondérance décidée sur les autres; l'une par ses troupes de terre et ses grandes ressources, l'autre par ses flottes et les richesses qu'elle devait à son commerce. Ces puissances étaient rivales, jalouses de leur agrandissement; elles pensaient tenir la balance de l'Europe et se regardaient comme deux chefs de parti, auxquels devaient s'attacher les princes et les rois. Outre l'ancienne haine que la France conservait contre les Anglais, elle avait une inimitié égale contre la maison d'Autriche, par une suite des guerres continuelles qu'il y avait eu entre ces deux maisons depuis la mort de Charles le téméraire, duc de Bourgogne. La France aurait voulu ranger la Flandre et le Brabant sous ses loix et pousser les limites de sa domination jusqu'aux bords du Rhin. Un tel projet ne pouvait pas s'exécuter de suite; il fallait que le temps le mûrît et que les occasions le favorisassent. Les Français veulent vaincre pour faire des conquêtes, les Anglais veulent acheter des princes pour en faire des esclaves; tous deux donnent le change au public, pour détourner ses regards de leur

1740. propre ambition. L'Espagne et l'Autriche étaient à peu près égales en force. L'Espagne ne pouvait faire la guerre qu'au Portugal, ou bien à l'empereur en Italie. L'empereur pouvait la porter de tout côté; il avait plus de sujets que l'Espagne, et par l'intrigue il pouvait joindre à ses forces celles de l'empire germanique; l'Espagne avait plus de ressources dans ses richesses; l'Autriche n'en avait guère, et quelque impôt qu'elle eût établi sur les peuples, il lui fallait des subsides étrangers pour soutenir quelques années ses troupes en campagne. Alors elle était épuisée par la guerre des Turcs, et surchargée de dettes que ces troubles lui avaient fait contracter. La Hollande, quoiqu'opulente, ne se mêlait d'aucune querelle étrangère, à moins que la nécessité ne l'obligeat à défendre sa barrière contre la France; elle n'était occupée qu'à éloigner l'occasion de faire élire un nouveau stadhouder. La Prusse, moins forte que l'Espagne et l'Autriche, pouvait cependant paraître à la suite de ces puissances, sans cependant se mesurer à elles d'égal à égal. Les revenus de l'état, comme nous l'avons dit, ne passaient pas sept millions. Les provinces pauvres et arriérées encore par les malheurs qu'elles avaient soufferts de la guerre de trente ans, étaient hors d'état de fournir des ressources au souverain; il ne lui en restait d'autres que ses épargnes. Le feu roi en avait fait, et quoique les moyens ne fussent pas fort considérables, ils pouvaient suffire dans le besoin pour ne pas laisser échapper une occasion

qui se présentait. Mais il fallait de la prudence dans la conduite des affaires, ne pas traîner les guerres en longueur, et se hâter d'exécuter ses desseins. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'était que l'état n'avait point de forme régulière. Des provinces peu larges, et pour ainsi dire éparpillées, tenaient depuis la Courlande jusqu'au Brabant. Cette situation entrecoupée multipliait les voisins de l'état, sans lui donner de consistance, et faisait qu'il avait bien plus d'ennemis à redouter que s'il avait été arrondi. La Prusse ne pouvait agir alors qu'en s'épaulant de la France ou de l'Angleterre. On pouvait cheminer avec la France, qui avait fort à coeur sa gloire et l'abaissement de la maison d'Autriche. On ne pouvait tirer des Anglais que des subsides destinés à se servir des forces étrangères pour leurs propres intérêts. La Russie n'avait point alors assez de poids dans la politique européenne, pour déterminer dans la balance la supériorité du parti qu'elle embrassait. L'influence de ce nouvel empire ne s'étendait encore que sur ses voisins les Suédois et les Polonais. Et pour les Turcs, la politique du temps avait établi que lorsque les Français les excitaient ou contre l'Autriche ou contre la Russie, ces deux puissances recouraient à Thamas Coulican, qui, par le moyen d'une diversion, les délivrait de ce qu'ils avaient à craindre de la part de la Porte. Ce que nous venons d'indiquer, était l'allure commune de la politique. Il y avait sans doute de temps à autre des exceptions à la règle; mais

1740.

1740. nous ne nous arrêtons ici qu'au calcul ordinaire des probabilités.

Motifs de la guerre contre la maison d'Autriche.

L'objet qui intéressait alors le plus l'Europe, c'était la succession de la maison d'Autriche, qui devait arriver à la mort de l'empereur Charles VI, dernier mâle de la maison de Habsbourg. Nous avons dit que pour prévenir le démembrement de cette monarchie, Charles VI avait fait une loi domestique sous le nom de pragmatique sanction, pour assurer son héritage à sa fille Marie Thérèse. La France, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, la Saxe, l'empire romain avaient garanti cette pragmatique sanction; le feu roi Frédéric Guillaume même l'avait garantie, à condition que la cour de Vienne lui assurât la succession de Juliers et de Berg. L'empereur lui en promit la possession éventuelle et ne remplit point ses engagemens; ce qui dispensait le roi de la garantie de la pragmatique sanction, à laquelle le feu roi s'était engagé conditionnellement.

La succession des duchés de Juliers et de Berg, dont le cas paraissait proche l'an 1740, faisait alors l'objet le plus intéressant de la politique de la maison de Brandebourg. Frédéric Guillaume n'avait point contracté d'alliance, sentant sa fin prochaine, pour laisser à son successeur la liberté de former des liaisons selon que les circonstances et l'occasion l'exigeraient. Après la mort du roi, la cour de Berlin entama des négociations à Vienne, à Paris, comme à Londres, pour pressentir laquelle de ces puissances

se trouverait le plus favorablement disposée pour ses intérêts. Elle les trouva également froides, parce que les vues ne s'unissent que lorsque des besoins réciproques forment les liens des alliances, et l'Europe se souciait peu que le roi ou quelque autre prince eût le duché de Berg. La France consentait à la vérité à ce que le roi démembrât une lisière de ce duché; c'était trop peu pour contenter les désirs d'un jeune roi ambitieux, qui voulait tout ou rien. Remarquons sur toute chose que l'empereur Charles VI ne s'en était pas tenu à une simple garantie du duché de Berg, mais qu'il en avait promis la possession au roi de Pologne, électeur de Saxe, et que durant l'ambassade du prince de Liechtenstein à Paris, il avait donné une promesse toute pareille au prince de Sulzbach, héritier de l'électeur Palatin. Fallait-il se laisser sacrifier par la cour de Vienne; fallait-il se contenter de cette lisière du duché de Berg que la France promettait à la Prusse d'occuper, ou fallait-il en venir à la voie des armes pour se faire soi-même raison de ses droits? Dans cette crise le roi résolut de se servir de toutes ses ressources pour se mettre dans une situation plus formidable: ce qu'il exécuta sans différer davantage. Par le moyen d'une bonne économie, il leva quinze nouveaux bataillons*), et il attendit dans cette position les événe-

1740.

*) Régimens de Camas, Münchow, Dohna, Henri, Persode, Brunsvic, Eisenach et Einsiedel.

1740. mens qu'il plairait à la fortune de lui fournir, pour se rendre à lui-même la justice que d'autres lui refusaient.

CHAPITRE SECOND.

Raisons de faire la guerre à la reine de Hongrie après la mort de l'empereur Charles VI. Campagne d'hiver en Silésie.

Raisons du roi de faire la guerre à la reine de Hongrie.

L'ACQUISITION du duché de Berg rencontrait beaucoup de difficultés dans l'exécution. Pour s'en faire une idée nette, il faut se mettre précisément dans la situation où le roi se trouvait. Il pouvait mettre à peine soixante mille hommes en campagne; il n'avait de ressource, pour soutenir ses entreprises, que dans le trésor que le feu roi lui avait laissé. S'il voulait entreprendre la conquête du duché de Berg, il devait y employer toutes ses troupes; parce qu'il avait à faire à forte partie, qu'il fallait lutter contre la France, et prendre en même temps la ville de Dusseldorf. La supériorité seule de la France suffisait pour le faire désister de cette entreprise, quand il n'y aurait pas eu encore d'autres empêchemens aussi considérables et aussi contraires à ses vues. Ces difficultés venaient

des prétentions approchantes de celles du roi, que la maison de Saxe avait au pays de Juliers et de Berg, et de la jalousie qu'inspirait à la maison de Hanovre celle de Brandebourg. Si dans ces circonstances le roi s'était porté avec toutes ses forces aux bords du Rhin, il devait s'attendre que laissant ses pays héréditaires vides de troupes, il les exposait à être envahis par les Saxons et les Hanovriens, qui n'auraient pas manqué d'y faire une diversion; et dans le cas où le roi aurait laissé une partie de son armée dans la Marche pour garantir ses états contre la mauvaise volonté de ses voisins, il se serait trouvé trop faible des deux côtés. La France avait garanti la succession palatine au duc de Sulzbach, pour obtenir la neutralité du vieil électeur pendant la guerre qu'elle fit sur le Rhin. Ce n'aurait pas été cette garantie qui aurait arrêté le roi, car communement ce sont des paroles aussitôt données que violées; mais l'intérêt de la France voulait des voisins faibles sur les bords du Rhin, et non des princes puissans et capables de lui résister. À peu près dans le même temps le comte de Seckendorf, qui avait été détenu dans les prisons de Grätz, obtint sa liberté, à condition de remettre à l'empereur tous les ordres par lesquels il avait été autorisé à donner au feu roi de Prusse les assurances les plus solennelles de l'assistance que l'empereur lui promettait, pour favoriser ses droits à la succession des duchés de Juliers et de Berg. Cet exposé montre combien les circonstances étaient peu

1740. favorables à la maison de Brandebourg, et ce sont les raisons qui déterminèrent le roi à s'en tenir au traité provisionnel que son père avait conclu avec la France. Mais si des raisons aussi fortes modéraient les désirs de la gloire dont le roi était animé, des motifs non moins puissans le pressaient de donner au commencement de son règne des marques de vigueur et de fermeté, pour faire respecter sa nation en Europe. Les bons citoyens avaient tous le coeur ulcéré du peu d'égard que les puissances avaient eu pour le feu roi, surtout dans les dernières années de son règne, et de la flétrissure que le monde imprimait au nom prussien. Comme ces choses influèrent beaucoup sur la conduite du roi, nous nous croyons obligés de répandre quelques éclaircissemens sur cette matière.

La conduite sage et circonspecte du feu roi lui avait été imputée à faiblesse. Il eut l'année 1727 des brouilleries avec les Hanovriens sur des bagatelles qui se terminèrent par conciliation; peu de temps après survinrent des démêlés aussi peu importans avec les Hollandais, qui de même furent accommodés à l'amiable. De ces deux exemples de modération ses voisins et ses envieux conclurent qu'on pouvait l'insulter impunément; qu'au lieu de forces réelles, les siennes n'étaient qu'apparentes; qu'au lieu d'officiers entendus, il n'avait que des maîtres d'escrime, et au lieu de braves soldats, des mercenaires peu affectionnés à l'état, et que pour lui il menaçait toujours, et ne frappait jamais. Le monde superficiel et léger dans

ses jugemens accréditait de pareils discours, et ces 1740.
préjugés se répandirent dans peu par toute l'Europe. La gloire à laquelle le feu roi aspirait (plus juste que celle des conquérans), avait pour objet de rendre son pays heureux, de discipliner son armée et d'administrer ses finances avec l'ordre et l'économie la plus sage. Il évitait la guerre pour ne point être distrait d'aussi belles entreprises; par ce moyen il s'acheminait sourdement à la grandeur, sans réveiller l'envie des souverains. Dans les dernières années de sa vie les infirmités du corps avaient entièrement ruiné sa santé, et son ambition n'eût jamais consenti à confier ses troupes à d'autres mains qu'aux siennes. Toutes ces différentes causes réunies rendirent son règne heureux et pacifique. Si l'opinion que l'on avait du roi n'avait été qu'une erreur spéculative, la vérité en aurait tôt ou tard détrompé le public; mais les souverains présumaient si désavantageusement de son caractère, que ses alliés gardaient aussi peu de ménagement envers lui que ses ennemis. Preuve de cela, la cour de Vienne et celle de Russie convinrent avec le feu roi de placer un prince de Portugal sur le trône de Pologne. Ce projet tomba subitement, et ils se déclarèrent pour Auguste II, électeur de Saxe, sans daigner même en donner la moindre connaissance au roi. L'empereur Charles VI avait obtenu à de certaines conditions un secours de dix mille hommes que le feu roi envoya l'année 1734 sur le Rhin contre les Français, et il se crut au-dessus de l'obligation de

1740. remplir ces chétifs engagemens. Le roi George II d'Angleterre appelait le feu roi, son frère le caporal; il disait qu'il était roi des grands chemins et l'archi-sablier de l'empire romain; tous les procédés de ce prince portaient l'empreinte du plus profond mépris. Les officiers prussiens, qui selon les privilèges des électeurs enrôlaient des soldats dans les villes impériales, se trouvaient exposés à mille avanies; on les arrêtait, on les traînait dans des cachots où on les confondait avec les plus vils scélérats, enfin ces excès allaient à un point qu'ils n'étaient plus soutenables. Un misérable évêque de Liège se faisait honneur de donner des mortifications au feu roi. Quelques sujets de la seigneurie de Herstal appartenant à la Prusse s'étaient révoltés; l'évêque leur donna sa protection. Le feu roi envoya le colonel Creutz à Liège, muni d'une lettre de créance, pour accommoder cette affaire. Qui ne voulut pas le recevoir? Ce fut monsieur l'évêque: il vit arriver trois jours de suite cet envoyé dans la cour de sa maison, et autant de fois il lui en interdit l'entrée.

Cet événement, et bien d'autres encore qu'on omet par amour de la brièveté, apprirent au roi qu'un prince doit faire respecter sa personne, surtout sa nation; que la modération est une vertu que les hommes d'état ne doivent pas toujours pratiquer à la rigueur, à cause de la corruption de siècle, et que dans ce changement de règne il était plus convenable de donner des marques de fermeté que de douceur.

Pour rassembler ici tout ce qui pouvait animer la vivacité d'un jeune prince parvenu à la régence, ajoutons que Frédéric I en érigeant la Prusse en royaume, avait par cette vaine grandeur mis un germe d'ambition dans sa postérité qui devait fructifier tôt ou tard. La monarchie qu'il avait laissée à ses descendans était, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, une espèce d'hermaphrodite qui tenait plus de l'électorat que du royaume. Il y avait de la gloire à décider cet être, et ce sentiment fut surement un de ceux qui fortifièrent le roi dans les grandes entreprises où tant de motifs l'engageaient. Quand même l'acquisition du duché de Berg n'eût pas rencontré des obstacles presque insurmontables, le sujet en était si mince, que la possession n'en agrandissait que très-peu la maison de Brandebourg. Ces réflexions firent que le roi tourna ses vues sur la maison d'Autriche, dont la succession après la mort de l'empereur devenait litigieuse et le trône des Césars vacant. Cet événement ne pouvait être que favorable par le rôle distingué que le roi jouait en Allemagne, par les différens droits des maisons de Saxe et de Bavière à ces états, par le nombre des candidats qui postuleraient la couronne impériale, enfin par la politique de la cour de Versailles, qui dans une pareille occasion, devait naturellement s'en saisir pour profiter des troubles que la mort de l'empereur Charles VI ne pouvait manquer d'exciter. Cet événement ne se fit point attendre. L'empereur Charles VI termina ses jours à la Favo-

1740.

Mort de Charles VI.

1740. rite le 20 Octobre de l'année 1740. Cette nouvelle arriva à Reinsberg, où le roi était attaqué de la fièvre quarte. Les médecins, infatués d'anciens préjugés, ne voulurent point lui donner du quinquina; il en prit malgré eux, parce qu'il se proposait des choses plus importantes que de soigner la fièvre. Il résolut aussitôt de revendiquer les principautés de la Silésie auxquelles sa maison avait des droits incontestables, et il se prépara en même temps à soutenir ces prétentions, s'il le fallait, par la voie des armes. Ce projet remplissait toutes ses vues politiques; c'était un moyen d'acquérir de la réputation, d'augmenter la puissance de l'état et de terminer ce qui regardait cette succession litigieuse du duché de Berg. Cependant, avant que de se déterminer entièrement, le roi mit en balance les risques qu'il y avait à courir en entreprenant une pareille guerre, et de l'autre les avantages qu'on pouvait en espérer.

D'un côté se présentait la puissante maison d'Autriche, qui ne pouvait pas manquer de ressources avec tant de vastes provinces; une fille d'empereur attaquée, qui devait trouver des alliés dans le roi d'Angleterre, dans la république de Hollande et dans la plupart des princes de l'empire qui avaient garanti la pragmatique sanction. Ce duc de Courlande qui gouvernait alors la Russie, était aux gages de la cour de Vienne; et de plus la jeune reine de Hongrie pouvait mettre la Saxe dans ses intérêts, en lui cédant quelques cercles de la Bohême; et quant au dé-

tail de l'exécution, la stérilité de l'année 1740 devait faire craindre de manquer de moyens pour former des magasins et fournir des vivres aux troupes. Les risques étaient grands. Il fallait craindre la vicissitude des armes. Une bataille perdue pouvait être décisive. Le roi n'avait point d'alliés, et il ne pouvait opposer que des troupes sans expérience à de vieux soldats autrichiens blanchis sous le harnais et aguerris par tant de campagnes. 1740.

D'autre part une foule de réflexions ranimaient les espérances du roi. La situation de la cour de Vienne après la mort de l'empereur était des plus fâcheuses. Les finances étaient dérangées, l'armée était délabrée, et découragée par les mauvais succès qu'elle avait eus contre les Turcs, le ministère désuni; avec cela placez à la tête de ce gouvernement une jeune princesse sans expérience, qui doit défendre une succession litigieuse, et il en résulte que ce gouvernement ne devait pas paraître redoutable. D'ailleurs il était impossible que le roi manquât d'alliés. La rivalité qui subsistait entre la France et l'Angleterre, assurait nécessairement au roi une de ces deux puissances; et de plus tous les prétendans à la succession de la maison d'Autriche devaient unir leurs intérêts à ceux de la Prusse. Le roi pouvait disposer de sa voix pour l'élection impériale; il pouvait s'accommoder quant à ses prétentions sur le duché de Berg, soit avec la France, soit avec l'Autriche; et enfin la guerre qu'il pouvait entreprendre en Silésie,

1740. était l'unique espèce d'offensive que favorisait la situation de ses états, vu qu'il était à portée de ses frontières, et que l'Oder lui fournissait une communication toujours sûre.

Mort de l'impératrice Anne.

28 Octobre.

Ce qui acheva de déterminer le roi à cette entreprise, ce fut la mort d'Anne, impératrice de Russie, qui suivit de près celle de l'empereur. Par son décès la couronne retombait au jeune Iwan, grand-duc de Russie, fils d'une princesse de Mecklenbourg et du prince Antoine Ulric de Brunsvic, beau-frère du roi. Les apparences étaient que durant la minorité du jeune empereur la Russie serait plus occupée à maintenir la tranquillité dans son empire qu'à soutenir la pragmatique sanction, pour laquelle l'Allemagne ne pouvait manquer d'éprouver des troubles; ajoutez à ces raisons une armée toute prête à agir, des fonds tout trouvés, et peut-être l'envie de se faire un nom, tout cela fut cause de la guerre que le roi déclara à Marie Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie et de Bohême. Il semblait que ce fût l'époque des changemens et des révolutions. La princesse de Mecklenbourg-Brunsvic, mère de l'empereur Iwan, se trouvait, elle et son fils, sous la tutelle du duc de Courlande, auquel l'impératrice Anne en mourant avait confié l'administration de l'empire. Cette princesse croyait qu'il était au-dessous de sa naissance d'obéir à un autre; elle crut que la tutelle lui convenait plus en qualité de mère qu'à Biron, qui n'était ni Russe ni parent de l'empereur. Elle employa habilement le

maréchal Münnich, dont elle mit l'ambition en jeu. 1740.
Biron fut arrêté, puis exilé au fond de la Sibérie, et la princesse de Mecklenbourg s'empara du gouvernement. Ce changement paraissait avantageux à la Prusse; car Biron son ennemi fut exilé, et le mari de la régente, Antoine de Brunsvic, était beau-frère du roi. La princesse de Mecklenbourg joignait à de l'esprit tous les caprices et tous les défauts d'une femme mal élevée; son mari, faible, sans génie, n'avait de mérite qu'une valeur d'instinct. Münnich, le mobile de leur élévation, le vrai héros de la Russie, était en même temps le dépositaire de l'autorité souveraine. Sous le prétexte de cette révolution le roi envoya le baron de Winterfeld en ambassade en Russie pour féliciter le prince de Brunsvic et son épouse de l'heureux succès de cette entreprise. Le vrai motif, l'objet caché de cette mission était de gagner Münnich, beau-père de Winterfeld, et de le rendre favorable aux desseins qu'on était sur le point d'exécuter, à quoi Winterfeld réussit aussi heureusement qu'on le pouvait désirer.

Quelque précaution que l'on prît à Berlin pour cacher l'expédition que l'on méditait, il était impossible de faire des magasins, de préparer du canon et de mouvoir des troupes incognito; déjà le public se doutait de quelque entreprise. Monsieur Damrath, envoyé de l'empereur à Berlin, avertit sa cour qu'un orage la menaçait et qu'il pourrait bien fondre sur la Silésie. Le conseil de la reine lui répondit de Vienne:

1740. „Nous ne voulons ni ne pouvons ajouter foi aux nou„velles que vous nous mandez.“ On envoya pourtant le marquis de Botta à Berlin pour complimenter le roi sur son avénement au trône; mais plus encore pour juger si Damrath avait donné de fausses allarmes. Le marquis de Botta, fin et pénétrant, s'apperçut d'abord de quoi il était question, et après avoir fait le jour de son audience les complimens d'usage, il s'étendit sur les incommodités de la route qu'il avait faite et s'appesantit un peu sur les mauvais chemins de la Silésie, que les inondations avaient tellement rompus, qu'ils étaient devenus impraticables. Le roi ne fit pas semblant de le comprendre, et répondit que le pis qui pût arriver à ceux qui auraient ces chemins à traverser, serait d'être des voyageurs crottés.

Mission du comte de Gotter à Vienne.

Quoique le roi fût fermement déterminé dans le parti qu'il avait pris, il jugea qu'il était cependant convenable de faire des tentatives d'accommodement avec la cour de Vienne. Dans cette vue le comte de Gotter y fut envoyé. Il devait déclarer à la reine de Hongrie: qu'en cas qu'elle voulût faire raison des droits que le roi avait sur la Silésie, ce prince lui offrait son assistance contre tous les ennemis ouverts ou secrets qui voudraient démembrer la succession de Charles VI, et sa voix à la diète de l'élection impériale au grand-duc de Toscane. Comme il était à supposer que ces offres seraient rejetées, dans ce cas le comte de Gotter était autorisé à déclarer la guerre à la reine de Hongrie. L'armée fut plus diligente que

cette ambassade; elle entra en Silésie, comme on le verra dans la suite, deux jours avant l'arrivée du comte de Gotter à Vienne. 1740.

Entrée de l'armée prussienne en Silésie.

Vingt bataillons et trente-six escadrons furent mis en marche pour s'approcher des frontières de la Silésie; ils devaient être suivis de six bataillons destinés au blocus de la forteresse de Glogau. Ce nombre, tout faible qu'il était, parut suffisant pour s'emparer d'un pays sans défense; il donnait d'ailleurs l'avantage de pouvoir amasser pour le printemps prochain des magasins qu'une grosse armée aurait consumés pendant l'hiver. Avant que le roi partît pour joindre ses troupes, il donna encore audience au marquis de Botta, auquel il dit les mêmes choses que le comte de Gotter devait déclarer à Vienne. Botta s'écria: „Vous allez ruiner la maison d'Autriche, Sire, „et vous abîmer en même temps“. „Il ne dépend „que de la reine“, reprit le roi, „d'accepter les offres „qui lui sont faites“. Cela rendit le marquis rêveur; il se recueillit cependant et reprenant la parole d'un ton de voix et d'un air ironique, il dit: „Sire, vos „troupes sont belles, j'en conviens; les nôtres n'ont „pas cette apparence, mais elles ont vu le loup; „pensez, je vous en conjure, à ce que vous allez „entreprendre“. Le roi s'impatienta et reprit avec vivacité: „Vous trouvez que mes troupes sont belles, „et je vous ferai convenir qu'elles sont bonnes“. Le marquis fit encore des instances pour qu'on différât l'éxécution de ce projet. Le roi lui fit comprendre qu'il

1740. était trop tard et que le Rubicon était passé. Tout le projet sur la Silésie ayant éclaté, une entreprise aussi hardie causa une effervescence singulière dans l'esprit du public. Les âmes faibles et timorées présageaient la chute de l'état, d'autres croyaient que le prince abandonnait tout au hasard et appréhendaient qu'il ne prît pour modèle Charles XII. Le militaire espérait de la fortune et prévoyait de l'avancement. Les frondeurs, dont il se trouve dans tout pays, enviaient à l'état les accroissemens dont il était susceptible. Le prince d'Anhalt était furieux de ce qu'il n'avait pas conçu ce plan et n'était pas le premier mobile de l'exécution; il prophétisait, comme Jonas, des malheurs qui n'arrivèrent ni à Ninive ni à la Prusse. Ce prince regardait l'armée impériale comme son berceau; il avait des obligations à Charles VI, qui avait donné un brevet de princesse à sa femme, et il craignait avec cela l'agrandissement du roi, qui réduisait un voisin comme le prince d'Anhalt au néant. Ces sujets de mécontentement l'engagèrent à semer la défiance et l'épouvante dans tous les esprits; il aurait voulu intimider le roi lui-même, si cela avait été faisable; mais le parti était trop bien pris et les choses poussées trop avant pour pouvoir reculer. Cependant, pour prévenir le mauvais effet que des propos d'un grand général comme était le prince d'Anhalt pouvaient faire sur les officiers, le roi jugea à propos d'assembler avant son départ les officiers de la garnison de Berlin, et de leur parler en ces ter-

mes: „J'entreprens une guerre, messieurs, dans la- 1740.
„quelle je n'ai d'autres alliés que votre valeur et vo-
„tre bonne volonté; ma cause est juste, et mes res-
„sources sont dans la fortune. Souvenez-vous sans
„cesse de la gloire que vos ancêtres se sont acquise
„dans les plaines de Varsovie, à Fehrbellin et dans
„l'expédition de la Prusse. Votre sort est entre vos
„mains; les distinctions et les récompenses attendent
„que vos belles actions les méritent. Mais je n'ai
„pas besoin de vous exciter à la gloire; vous n'avez
„qu'elle devant les yeux, c'est le seul objet digne de
„vos travaux. Nous allons affronter des troupes qui
„sous le prince Eugène ont eu la plus grande répu-
„tation: quoique ce prince n'existe plus, d'autant plus
„d'honneur y aura-t-il à vaincre, que nous aurons à
„mesurer nos forces contre de braves soldats. Adieu!
„partez. Je vous suivrai incessamment au rendez-
„vous de la gloire qui nous attend“.

Le roi partit de Berlin après un grand bal masqué; il arriva le 21 de Décembre à Crossen. Une singularité voulut que ce jour même, une corde, apparemment usée, à laquelle la cloche de la cathédrale était suspendue, se rompît. La cloche tomba, et cela fut pris pour un sinistre présage; car il régnait encore dans l'esprit de la nation des idées superstitieuses. Pour détourner ces mauvaises impressions, le roi expliqua ces signes avantageusement. Cette cloche tombée signifiait selon lui l'abaissement de ce qui était élevé; et comme la maison d'Autriche l'était in-

1740. finiment plus que celle de Brandebourg, cela présageait clairement les avantages qu'on remporterait sur elle. Quiconque connaît le public, sait que de telles raisons sont suffisantes pour le convaincre.

Ce fut le 23 de Décembre que l'armée entra dans la Silésie. Les troupes marchèrent par cantonnement, tant parce qu'il n'y avait point d'ennemi, que parce que la saison ne permettait pas de camper; elles répandirent sur leur passage la déduction des droits de la maison de Brandebourg sur la Silésie. On publia en même temps un manifeste contenant en substance: que les Prussiens prenaient possession de cette province pour la garantir contre l'irruption d'un tiers, ce qui marquait assez clairement qu'on n'en sortirait pas impunément. Ces précautions firent que le peuple et la noblesse ne regardèrent point l'entrée des Prussiens en Silésie comme l'irruption d'un ennemi, mais comme un secours officieux qu'un voisin prêtait à son allié. La religion encore, ce préjugé sacré chez le peuple, concourait à rendre les esprits prussiens; parce que les deux tiers de la Silésie sont composés de protestans qui long-temps opprimés par le fanatisme autrichien, regardaient le roi comme un sauveur que le ciel leur avait envoyé.

Blocus de Glogau.

En remontant l'Oder, la première forteresse qu'on rencontre c'est Glogau. La ville est située sur la rive gauche de cette rivière; son enceinte est médiocre, environnée d'un mauvais rempart dont la moindre partie était revêtue. Son fossé pouvait se pas-

ser en plusieurs endroits; la contrescarpe était presque détruite. Comme la saison rigoureuse empêchait d'en faire le siége dans les formes, on se contenta de la bloquer; d'ailleurs la grosse artillerie n'était point encore arrivée. La cour de Vienne avait donné des ordres précis à Wenzel Wallis, gouverneur de la place, de ne point commettre les premières hostilités; il crut que de le bloquer n'était pas l'assiéger, et il se laissa paisiblement enfermer dans ses remparts. Depuis la paix de Belgrad la plus grande partie de l'armée autrichienne était demeurée en Hongrie. Au bruit de la rupture des Prussiens, le général Browne fut envoyé en Silésie, où il put rassembler à peine trois mille hommes; il tenta de s'emparer de Breslau tant par la ruse que par la force, mais inutilement. Cette ville jouissait de priviléges semblables à ceux des villes impériales: c'était une petite république gouvernée par ses magistrats et qui était exempte de toute garnison. L'amour de la liberté et du luthéranisme préservèrent ses habitans des fléaux de la guerre; ils résistèrent aux sollicitations du général Browne, qui l'aurait pourtant à la fin emporté, si le roi n'eût hâté sa marche pour l'obliger à la retraite. Dans ces entrefaites le prince Léopold d'Anhalt arriva à Glogau avec six bataillons et cinq escadrons; il releva les troupes du blocus, et le roi partit sur le champ avec les grenadiers de l'armée, six bataillons et dix escadrons, pour gagner Breslau sans perte de temps Après quatre jours de 1740.

1740. marche il se trouva aux portes de cette capitale, tandis que le maréchal de Schwerin longeait le pied des montagnes et dirigeait sa marche par Liegnitz, Schweidnitz et Frankenstein, pour purger d'ennemis cette partie de la Silésie.

1741. Le premier de Janvier le roi s'empara des faubourgs de Breslau sans résistance, et envoya les colonels de Borck et de Goltz pour sommer la ville de se rendre; en même temps quelques troupes passèrent l'Oder et se cantonnèrent au dôme. Par là le roi se trouvait maître des deux côtés de la rivière et bloquait effectivement cette ville mal approvisionnée, qui fut forcée d'entrer en composition. Il faut observer de plus que les fossés de la ville étant gelés, la bourgeoisie pouvait craindre d'être emportée par un assaut général. Le zèle de la religion luthérienne abrégea toutes les longueurs de cette négociation: un cordonnier enthousiaste subjugua le petit peuple, lui communiqua son fanatisme et le souleva au point d'obliger les magistrats à signer un acte de neutralité avec les Prussiens et à leur ouvrir les portes de la ville. Dès que le roi fut entré dans cette capitale, il licentia toutes les personnes en place qui se trouvaient au service de la reine de Hongrie. Ce coup d'autorité prévint toutes les menées sourdes dont ces anciens serviteurs de la maison d'Autriche auraient fait usage dans la suite pour cabaler contre les intérêts des Prussiens. Cette affaire terminée, un détachement d'infanterie passa l'Oder pour chasser de

Namslau une garnison autrichienne de trois cents hommes, qui quinze jours après se rendit prisonnière de guerre. On ne laissa qu'un régiment d'infanterie dans les faubourgs de Breslau, et le roi dirigea sa marche sur Ohlau, où Browne avait jeté le colonel Formentini avec quatre cents hommes. Cette ville prend son nom d'une petite rivière qui passe sous ses murs; elle était entourée d'un mauvais rempart à demi éboulé et d'un fossé sec; le château qui vaut un peu mieux, ne peut se prendre qu'avec du canon. Pendant qu'on se disposait à donner un assaut général à cette bicoque, le commandant capitula. La garnison se débanda en sortant, et il ne lui resta que cent vingt hommes, avec lesquels il fut convoyé à Neisse. Les ennemis avaient une garnison à Brieg de douze cents hommes et pour la bloquer, ainsi que les autres places, le général Kleist en fit l'investissement avec cinq bataillons et quatre escadrons. Pendant que le roi avait pris ou bloqué les places le long de l'Oder, le maréchal de Schwerin était arrivé à Frankenstein, en approchant de la rivière de Neisse qui sépare la haute Silésie de la basse; il tomba sur les dragons de Liechtenstein, qu'il poussa sur Ottmachau: ce château épiscopal a un pont sur la Neisse. Monsieur de Browne, pour couvrir et faciliter sa retraite, y jeta trois compagnies de grenadiers. Le maréchal de Schwerin les bloqua; le lendemain le roi le joignit avec des mortiers et quelques pièces de douze livres. Dès que les batteries furent en état de jouer, le major Müffling,

1741.

Prise d'Ohlau.

9 Janvier.

Blocus de Brieg.

Prise d'Ottmachau.

1741. 14 Janvier. commandant de la garnison, se rendit à discrétion. Il ne restait plus que la ville de Neisse à prendre; mais elle valait mieux pour sa force que toutes les autres. Cette ville est située au-delà de la Neisse, fortifiée d'un bon rempart de terre et d'un fossé qui a sept pieds d'eau de profondeur, environné d'un terrain bas et marécageux, où Roth, qui en était commandant, avait pratiqué une inondation. Du côté de la Basse-Silésie cette place est commandée par une hauteur qui en est éloignée de huit cents pas. La saison rigoureuse s'opposait aux opérations d'un siége formel; il ne restait donc pour s'en emparer que l'assaut, le bombardement ou le blocus. Roth avait rendu l'assaut impraticable; il faisait tous les matins ouvrir les glaces du fossé; il faisait arroser le rempart d'eau qui se gelait tout de suite; il avait meublé les bastions et les courtines de quantité de solives et de faux pour repousser les assaillans, ce qui fit renoncer à l'assaut. On essaya de bombarder la ville; on y jeta mille deux cents bombes et trois mille boulets rouges, le tout en vain; la fermeté de ce commandant obligea les Prussiens d'abandonner cette entreprise et d'entrer en quartiers d'hiver. En même temps le colonel Camas, chargé d'une expédition sur Glatz, rejoignit l'armée; il avait manqué son coup faute de bonnes mesures. Pendant que les Prussiens se cantonnaient autour de Neisse, le maréchal de Schwerin, à la tête de sept bataillons et de dix escadrons, descendit en Haute-Silésie; il délogea le général

Bombardement de Neisse.

19-21 Janvier.

Browne de Jägerndorf, de Troppau et du château de Grätz. Les Autrichiens se retirèrent en Moravie; les Prussiens prirent leurs quartiers derrière l'Oppa, et s'étendirent jusques à Jablunka sur les frontières de la Hongrie. Durant ces opérations militaires le comte de Gotter se trouvait à Vienne; il y négociait, plutôt pour se conformer à l'usage que dans l'espérance de pouvoir réussir. Il avait tenu un langage assez imposant, capable d'intimider toute autre cour que celle de Charles VI. Les courtisans de la reine de Hongrie disaient d'un ton de hauteur, que ce n'était point à un prince dont la fonction était, en qualité d'archichambellan de l'empire, de présenter à l'empereur le bassin à laver les mains, de prescrire des loix à sa fille. Le comte de Gotter, pour enchérir sur ces propos autrichiens, eut l'effronterie de montrer au grand-duc une lettre que le roi lui avait écrite, où se trouvaient ces mots: „Si le grand-duc veut se perdre, „qu'il se perde". Le grand-duc en parut ébranlé. Le comte Kinsky, chancelier de Bohême, l'homme le plus fier d'une cour où la vanité dominait, prit la parole; traita toutes les propositions du comte de Gotter de flétrissantes pour les successeurs des Césars; ranima le grand-duc et contribua plus que tous les autres ministres à rompre cette négociation. L'Europe était dans la surprise de l'invasion inopinée de la Silésie. Les uns taxaient d'étourderie cette levée de boucliers; d'autres regardaient cette entreprise comme une chose insensée. Le ministre d'Angleterre, Robin- 1741.

1741. son, qui résidait à Vienne, soutenait que le roi de Prusse méritait d'être excommunié en politique. En même temps que le comte de Gotter partit pour Vienne, le roi envoya le général Winterfeld en Russie; il y trouva le marquis de Botta, qui y soutenait avec toute la vivacité de son caractère les intérêts de la cour de Vienne. Cependant en cette occasion le bon sens poméranien l'emporta sur la sagacité italienne, et monsieur de Winterfeld parvint, par le crédit du maréchal Münnich, à conclure avec la Russie une alliance défensive; c'était tout ce qu'on pouvait désirer de plus avantageux dans ces circonstances critiques *). Après que les troupes furent entrées dans leurs quartiers d'hiver, le roi quitta la Silésie et vint à Berlin pour faire les dispositions convenables pour la campagne prochaine. On fit partir pour l'armée un renfort de dix bataillons et de vingt-cinq escadrons. Et comme les intentions des Saxons et des Hanovriens paraissaient équivoques, il fut résolu d'assembler trente bataillons et quarante escadrons auprès de Brandebourg sous les ordres du prince d'Anhalt, pour veiller sur la conduite de ces princes voisins. Le prince d'Anhalt choisit Genthin comme l'endroit le plus propre pour son campement, et d'où il tenait également en échec les Saxons et les Hanovriens. La plupart des souverains étaient encore dans l'incertitude, ils ne pouvaient point débrouiller le dénouement qui se pré-

Alliance défensive avec la Russie.

16 Décembre 1740.

*) Voir: *Koch-Schöll,* Histoire. II. p. 295.

parait. La mission du comte de Gotter à Vienne, 1741.
d'autre part l'entrée des troupes prussiennes en Silésie, leur présentaient une énigme, et ils s'efforçaient à deviner si la Prusse était l'alliée ou l'ennemie de de la reine de Hongrie. De toutes les puissances de l'Europe, la France était sans contredit la plus propre pour assister les Prussiens dans leur entreprise. Tant de raisons rendaient les Français ennemis des Autrichiens, que leur intérêt devait les porter à se déclarer les amis du roi. Ce prince, pour sonder le terrain, avait écrit au cardinal de Fleury, et quoiqu'il n'eût fait qu'effleurer les objets, il en disait assez pour être entendu. Le cardinal *) s'ouvrit davantage dans sa réponse; il y dit sans détour: „Que la „garantie de la pragmatique sanction que Louis XV „avait donnée à feu l'empereur, ne l'engageait à rien, „par ce correctif *sauf les droits d'un tiers:* de plus, „que feu l'empereur n'avait pas accompli l'article „principal de ce traité, par lequel il s'était chargé „de procurer à la France la garantie de l'empire du „traité de Vienne“. Le reste de la lettre contenait une déclamation assez vive contre l'ambition de l'Angleterre, un panégyrique de la France et des avantages qu'on rencontrait dans son alliance, avec un détail circonstancié des raisons qui devaient porter les électeurs à placer l'électeur de Bavière sur le trône impérial. Le roi continua cette correspondance; il

*) Lettre datée d'Issy 25 Janvier 1741.

1741. marqua au cardinal le désir sincère qu'il avait de s'unir avec le roi très-chrétien, en l'assurant de toute la facilité qu'il apporterait de sa part, pour terminer fort promptement cette négociation. La Suède voulait aussi jouer un rôle dans les troubles qui allaient survenir; elle était alliée de la France, et par l'instigation de cette puissance, elle avait fait passer un corps de troupes en Finlande sous les ordres de général Buddenbrock; ce corps, qui avait inspiré de la jalousie à la Russie, accéléra l'alliance qu'elle fit avec la Prusse; mais ces engagemens pensèrent être détruits aussitôt que formés. Le roi de Pologne venait d'envoyer le beau comte Lynar à Pétersbourg. Ce ministre plut à la princesse de Mecklenbourg, régente de la Russie; et comme les passions du coeur influent sur les délibérations de l'esprit, la régente fut bientôt liée avec le roi de Pologne. Cette passion aurait pu devenir aussi funeste à la Prusse que l'amour de Pâris et de la belle Hélène le fut à Troie. Une révolution que nous rapporterons en son lieu, en prévint les effets.

Les plus grands ennemis du roi, comme c'est l'ordinaire, étaient ses plus proches voisins. Les rois de Pologne et d'Angleterre, qui se reposaient sur les intrigues que Lynar liait en Russie, conclurent entr'eux une alliance offensive, par laquelle ils se partageaient les provinces prussiennes; leur imagination les engraissait de cette proie, et tandis qu'ils déclamaient contre l'ambition d'un jeune prince leur voisin, ils

croyaient déjà jouir de ses dépouilles, dans l'espé- 1741.
rance que la Russie et les princes de l'empire concourraient pour faire réussir leurs desseins ambitieux. C'était le moment qu'aurait dû saisir la cour de Vienne pour s'accommoder avec le roi. Si alors elle lui avait cédé le duché de Glogau, le roi s'en serait contenté et l'aurait assistée envers et contre tous ses autres ennemis; mais il est bien rare que les hommes cèdent ou se roidissent toujours à propos. Le signal de la guerre fut donc donné à l'Europe. Partout on se tâtait, on négociait, on intriguait pour s'arranger et former des alliances; mais les troupes d'aucune puissance n'étaient mobiles; aucune n'avait eu le temps d'amasser des magasins, et le roi profita de cette crise pour exécuter ses grands projets.

CHAPITRE TROISIÈME.

Campagne de 1741. *Négociations de paix. Hommage de Breslau. Retour à Berlin.*

Les renforts pour l'armée de Silésie arrivèrent à Schweidnitz au mois de Février. De leur côté les Autrichiens se préparaient également pour la guerre;

1741. ils tirèrent le maréchal Neipperg des prisons de Glatz, où il avait été détenu depuis la paix de Belgrad, pour lui confier le commandement de cette armée qui devait reconquérir la Silésie. Ce maréchal assembla ses troupes aux environs d'Olmutz, et il détacha le général Lentulus avec un corps pour occuper les gorges de la principauté de Glatz, par où Lentulus se trouvait à portée de couvrir la Bohême et de joindre l'armée de Neipperg dans les opérations qu'il méditait sur Neisse. Les houssards autrichiens préludaient déjà sur la guerre; ils se glissaient entre les postes des Prussiens, tâchaient d'enlever de petits détachemens et d'intercepter des convois; il se passa de petites actions, toutes aussi favorables à l'infanterie du roi que fâcheuses pour sa cavalerie. Ce prince, en arrivant en Silésie, se proposa de faire le tour de ses quartiers, pour se procurer la connaissance d'un pays qui lui était nouveau. Il partit donc de Schweidnitz et vint à Frankenstein. Le général Derschau, qui commandait dans cette partie, avait poussé deux postes en avant; l'un était à Silberberg et l'autre à Wartha, tous deux dans les gorges des montagnes. Le roi voulut les visiter; les ennemis en eurent vent, et tentèrent de l'enlever; ils tombèrent par méprise sur une escorte de dragons postés en relais auprès du village de Baumgarten, entre Silberberg et Frankenstein. Le colonel Diersford, qui commandait cette escorte, ignorait trop la guerre pour manoeuvrer avec avantage contre des troupes légères; il fut battu et

perdit quarante maîtres. On entendit cette tiraillerie à Wartha; le roi, qui s'y trouvait, rassembla quelques troupes à la hâte, pour accourir au secours des dragons qui étaient à un mille de là; mais il arriva après coup. C'était une étourderie de la part d'un souverain de s'aventurer si mal accompagné. Si le roi avait été fait prisonnier dans cette occasion, la guerre était terminée, les Autrichiens auraient triomphé sans coup férir, la bonne infanterie prussienne serait devenue inutile, ainsi que tous les projets d'agrandissement que le roi se proposait d'exécuter. 1741.

Plus on approchait de l'ouverture de la campagne, plus les affaires devenaient sérieuses. Le rapport des espions s'accordait unanimement à confirmer que les ennemis se renforçaient dans leurs postes, qu'il leur arrivait de nouvelles troupes et qu'ils méditaient de surprendre les Prussiens dans leurs quartiers, en y pénétrant ou par Glatz ou par Zuckmantel. Vers le même temps cents dragons et trois cents houssards autrichiens s'étaient jetés dans Neisse. Cet indice seul était suffisant pour dévoiler en partie les desseins des ennemis, et cela fut cause que le roi donna des ordres pour resserrer ses quartiers; il aurait dû sur le champ les rassembler tous; mais il manquait alors d'expérience, et c'était proprement sa première campagne. La saison n'était pas assez avancée pour que les blocus de Glogau et de Brieg pussent se convertir en siéges. Il y avait cependant un projet tout arrangé pour prendre Glogau d'emblée, et le prince

1741. Glogau pris d'emblée.

Léopold d'Anhalt eut ordre de l'exécuter sans perte de temps. Ce fut le 9 de Mars que la ville fut attaquée par cinq endroits à la fois et prise en moins d'une heure de temps; la cavalerie même franchit les remparts, tant les ouvrages étaient tombés en ruine. Aucune maison ne fut pillée, aucun bourgeois ne fut insulté, et la discipline prussienne brilla dans tout son éclat. Wallis et toute sa garnison devinrent prisonniers de guerre *). Un régiment de la nouvelle création en prit possession; on fit travailler d'abord à perfectionner les ouvrages, et le prince Léopold, avec le corps qu'il commandait, joignit le roi à Schweidnitz. Ce n'était pas le tout que d'avoir pris Glogau; les troupes étaient encore trop éparpillées pour se joindre au besoin; surtout les quartiers qu'occupait le maréchal de Schwerin en Haute-Silésie, étaient ceux qui causaient le plus d'inquiétude. Le roi voulut que le maréchal les levât et qu'il se repliât sur la Neisse, où le roi voulait le joindre avec toutes les troupes de la Basse-Silésie. Schwerin n'était pas de ce sentiment; il écrivit que si on voulait le renforcer, il promettait de soutenir ses quartiers jusques au printemps. Pour cette fois le roi en crut plus son maréchal que lui-même. Sa crédulité pensa lui devenir fatale; et comme s'il eût fallu accumuler ses fautes, il se mit lui-même à la tête de huit es-

*) Voyez la relation du géneral Wallis dans le journal militaire de Vienne. 1813, cah. VIII, p. 84.

cadrons et de neuf bataillons pour se rendre à Jägerndorf; il rencontra le maréchal à Neustadt. La première question fut: „Quelle nouvelle avez-vous des ennemis?“ „Aucune“, reprit le maréchal, „sinon que „les troupes autrichiennes sont dispersées le long des „frontières depuis la Hongrie jusqu'à Braunau en Bo„hême, et j'attens à tout moment le retour de mon „espion“. Le lendemain le roi arriva à Jägerndorf; son dessein était d'en partir le jour suivant, pour ouvrir la tranchée devant Neisse, où le maréchal Kalckstein l'attendait avec dix bataillons et autant d'escadrons. Le duc de Holstein, qui était alors à Frankenstein, devait y joindre le roi également avec sept bataillons et quatre escadrons. Lorsque le roi touchait au moment de son départ et qu'il donnait ses derniers ordres au maréchal comme au prince Léopold, sept dragons autrichiens arrivèrent; on apprit de ces déserteurs qu'ils avaient quitté l'armée à Freudenthal (qui n'est qu'à un mille et demi de Jägerndorf), que leur cavalerie y campait et qu'elle y attendait l'arrivée de l'infanterie et du canon pour traverser les quartiers prussiens et les obliger à lever le blocus de Neisse. Dans ce temps même on entendit escarmoucher devant la ville; tout le monde crut que l'avant-garde de monsieur de Neipperg était sur le point d'investir Jägerndorf. Il n'y avait que cinq bataillons dans cette malheureuse ville, cinq pièces de trois livres et assez de poudre pour quarante charges. La situation aurait été désespérée, si monsieur de

1741.
1 Avril.
2 Avril.
Mouvemens de l'armée autrichienne.

1741. Neipperg avait su en profiter; mais la montagne n'enfanta qu'une souris. Les ennemis voulaient savoir si les Prussiens étaient encore dans leur quartier; pour s'en instruire leurs troupes légères allaient escarmoucher devant chaque ville, afin de rapporter à leurs officiers ce qui en était. Les desseins des ennemis s'étant tout à fait manifestés, le roi ne balança plus un moment pour rassembler l'armée. Les troupes de la Basse-Silésie eurent ordre de passer la Neisse à Sorge et celles de la Haute-Silésie de joindre le roi à Jägerndorf. Le 4 d'Avril le roi partit pour Neustadt avec tous ces corps rassemblés, en cotoyant l'armée ennemie, qui marchait par Zuckmantel et Ziegenhals vers Neisse. Le lendemain il se porta sur Steinau, éloigné d'un mille de Sorge, où il avait fait construire des ponts sur la rivière de Neisse. Il fallut lever le blocus de Brieg, et le général Kleist reçut ordre de joindre l'armée avec son détachement; le duc de Holstein reçut des ordres pareils, réitérés à plusieurs reprises; ceux qui en étaient chargés ne purent les lui rendre, et il demeura tranquillement à Frankenstein, voyant passer l'ennemi à sa droite et à sa gauche sans s'en embarrasser. Des déserteurs de l'armée autrichienne arrivèrent à Steinau; ils déposèrent que le général Lentulus avait joint le même jour le maréchal Neipperg auprès de Neisse. Sur cette nouvelle les quartiers prussiens furent resserrés à l'instant à l'entour de Steinau, et le roi choisit un poste où il pût recevoir l'ennemi, au cas qu'il voulût

Marche du roi à Mollwitz.

se porter sur les Prussiens. Pour comble d'embarras le feu prit sur le soir au quartier de Steinau; ce ne fut que par bonheur qu'on sauva le canon et les munitions de guerre par des rues étroites dont toutes maisons étaient enflammées; les troupes passèrent la nuit au bivouac sur le terrain que le roi avait choisi pour son camp. Le lendemain ce petit corps de treize bataillons et de quinze escadrons, après une marche assez fatigante, arriva à Falkenberg, où l'on apprit que le colonel Stechow, qui couvrait le pont de Sorge avec quatre bataillons, avait aperçu un gros corps d'ennemis qui se fortifiait de l'autre côté de la rivière et faisait même un feu assez vif sur les Prussiens. Le prince Charles y marcha aussitôt avec quatre bataillons, et il avertit le roi que Lentulus se trouvait sur l'autre bord de la Neisse avec cinquante escadrons, et rendait le passage absolument impraticable, parce que le terrain était trop étroit pour déboucher. Cela obligea de changer la direction de la marche; on prit la route de Michelau, autre pont sur la Neisse, où le général Marwitz était déjà avec les troupes rassemblées des quartiers de Schweidnitz et du blocus de Brieg. Le pont de Sorge fut levé sans perte de temps, et le soir tous ces différens corps joignirent le roi. Le lendemain l'armée passa la Neisse à Michelau dans le dessein de marcher sur Grottkau. Un courrier qui avait passé cette ville, rapporta des dépêches au roi, de sorte qu'il ne se doutait de rien. Une neige qui tombait à gros flocons pressés, inter-

1741. — 6 Avril. — 7 Avril.

1741. ceptait la lumière et empêchait de discerner les objets. On marchait toujours. Les houssards de l'avant-garde entrèrent dans le village de Leipe qui est sur ce chemin, et donnèrent sans le savoir sur un régiment de houssards ennemis qui y cantonnait. Les Prussiens prirent quarante des ennemis tant à pied qu'à cheval, et l'on apprit d'eux qu'une demi-heure auparavant monsieur de Neipperg avait pris Grottkau; un lieutenant nommé Mitzschefahl y commandait avec soixante hommes; il se défendit trois heures contre toute l'armée autrichienne. Les déserteurs déposèrent de plus que le lendemain l'ennemi marcherait à Ohlau, pour y prendre la grosse artillerie que le roi y avait mise en dépôt. Sur cette nouvelle, les différentes colonnes de l'armée, qui étaient toutes en marche, furent aussitôt assemblées. Le roi la partagea en quatre divisions, qui cantonnèrent dans quatre villages, assez près les unes des autres pour qu'en moins d'une heure elles pussent être assemblées à leur rendez-vous. Le roi prit son quartier dans les
8 Avril. villages de Pogarel et d'Alzenau, d'où il dépêcha différens officiers à la garnison d'Ohlau, pour l'avertir de son approche et pour attirer à lui deux régimens de cuirassiers qui venaient d'arriver dans ces environs; aucun de ces officiers ne put s'y rendre à cause des partis ennemis qui infestaient ces contrées. Le jour suivant la neige fut si épaisse, qu'à peine distinguait-on les objets à vingt pas; cependant on apprit que l'ennemi s'était approché de Brieg. Si ce

mauvais temps avait continué, l'embarras des Prussiens n'aurait fait que s'accroître; les vivres commençaient à devenir rares, il fallait secourir Ohlau, et en cas de malheur il n'y avait aucune retraite; mais la fortune suppléa à la prudence. Le lendemain, 10 d'Avril, le temps parut clair et serein; et quoique la terre fût couverte de deux pieds de neige, rien nè s'opposait à ce qu'on voulait entreprendre. Dès les cinq heures du matin l'armée se rassembla auprès du moulin de Pogarel; elle consistait en vingt-sept bataillons, vingt-neuf escadrons de cavalerie et trois de houssards. Elle se mit en marche sur cinq colonnes; celle du milieu était d'artillerie, les deux plus voisines du centre, d'infanterie, et les deux aux extrêmités des ailes, de cavalerie. Le roi savait que l'ennemi lui était supérieur en cavalerie; pour obvier à cet inconvénient, il mêla entre les escadrons de chaque aile deux bataillons de grenadiers; c'était une disposition dont Gustave Adolphe avait fait usage à la bataille de Lutzen, et dont selon toute apparence on ne se servira plus. L'armée s'avança dans cet ordre vers l'ennemi, en suivant la direction du chemin qui mène à Ohlau. Le général Rothemburg, qui menait l'avant-garde, en passant auprès du village de Pampitz prit un vingtaine de prisonniers, qui confirmèrent l'avis que des paysans du village de Mollwitz étaient venus donner au roi, que l'armée ennemie était cantonnée dans Mollwitz, Grunigen et Hunern Dès que les colonnes se trouvèrent à deux

1741.

Bataille de Mollwitz.

1741. mille pas environ de Mollwitz, l'armée se déploya pour se mettre en bataille, sans qu'on vît paraître d'ennemis en campagne. La droite devait s'appuyer au village de Hermsdorf; monsieur de Schulenburg, qui commandait la cavalerie de cette aile, s'y prit si mal-adroitement, qu'il n'y arriva point; la gauche était appuyée au ruisseau de Laugwitz, dont les bords sont marécageux et profonds. Cependant, comme la cavalerie de la droite n'avait pas donné assez de champ pour l'infanterie, on fut obligé de retirer trois bataillons de la première ligne, dont par un heureux hasard on forma un flanc pour couvrir la droite des deux lignes d'infanterie. Cette disposition fut la principale cause du gain de cette bataille. Le bagage fut parqué auprès du village de Pampitz, environ à mille pas derrière les lignes, et le régiment de La Motte, qui dans ce moment venait joindre l'armée *), le couvrit. Rothemburg avec l'avant-garde s'approcha de Mollwitz, d'où il vit déboucher les Autrichiens; il aurait dû les attaquer dans ce désordre, s'il n'avait eu des ordres précis de ne rien engager; ainsi il ramena sa troupe à l'aile droite, dont elle faisait partie. Il doit paraître étonnant qu'un général expérimenté comme monsieur de Neipperg se fût laissé surprendre de cette manière: il était cependant excusable; il avait donné des ordres à différens officiers de houssards de battre la campagne, surtout vers le

*) Il arrivait d'Oppeln.

chemin de Brieg. Soit paresse, soit négligence, ces officiers ne s'acquittèrent pas de leur devoir, et le maréchal n'eut des nouvelles de l'approche du roi qu'en voyant son armée en bataille vis-à-vis de ses cantonnemens. Monsieur de Neipperg fut réduit à mettre ses troupes en bataille sous le feu du canon prussien, qui était promptement et bien servi; son aile droite de cavalerie, sous les ordres de monsieur Römer, arriva la première. Cet officier intelligent et déterminé, vit que l'aile droite des Prussiens était plus près de Mollwitz que la gauche; il comprit qu'en restant dans son poste, monsieur de Neipperg risquait d'être battu avant que la cavalerie de sa gauche fût arrivée, et sans attendre l'ordre de personne, il résolut d'attaquer la droite des Prussiens. Monsieur de Schulenburg, pour gagner le village de Hermsdorf, fit très-maladroitement par escadrons un quart de conversion à droite; monsieur de Römer, qui s'en aperçut, sans se former, donna à bride abattue et en colonne sur cette aile que monsieur de Schulenburg commandait; les trente escadrons des troupes de la reine qu'il menait, culbutèrent dans l'instant les dix escadrons prussiens, dont chacun leur prêtait le flanc gauche Cette cavalerie en déroute passa devant et entre les lignes de l'infanterie, qu'ils auraient culbutée, si celle-ci n'avait fait feu sur ces fuyards; ce qui en même temps écarta les ennemis. Monsieur de Römer y fut tué; mais ce qui doit surprendre tout militaire, c'est que ces deux bataillons de grenadiers 1741.

1741. qui avaient été entrelacés entre les escadrons de la droite, se soutinrent seuls et se joignirent en bon ordre à la droite de l'infanterie. Le roi, qui croyait rallier la cavalerie comme on arrête une meute de chiens, fut entraîné dans leur déroute jusqu'au centre de l'armée, où il parvint à rallier quelques escadrons qu'il ramena à la droite. Ils furent obligés d'attaquer les Autrichiens à leur tour; mais des troupes battus et ramassées à la hâte ne tiennent guère; ils se débandèrent et monsieur de Schulenburg périt dans cette charge. La cavalerie ennemie victorieuse tombant alors sur le flanc droit de l'infanterie prussienne, où nous avons dit qu'avaient été placés trois bataillons qui n'avaient pu entrer dans la première ligne, cette infanterie fut vigoureusement attaquée à trois reprises; des officiers autrichiens tombèrent blessés entre ses rangs; elle désarçonna à coups de bayonnette des cavaliers ennemis, et à force de valeur elle repoussa les Autrichiens, qui perdirent beaucoup de monde. Monsieur de Neipperg saisit ce moment; son infanterie s'ébranla pour entamer la droite des Prussiens dépourvue de cavalerie; secondé de sa cavalerie autrichienne, il fit des efforts incroyables pour enfoncer les troupes du roi, mais inutilement: cette valeureuse infanterie résistait comme un rocher à leurs attaques et par son feu leur détruisait beaucoup de monde. À la gauche des Prussiens les choses étaient moins hasardées; cette aile qu'on avait refusée à l'ennemi, était appuyée au ruisseau de Laug-

witz; au-delà de ce marais, la cavalerie du roi avait 1741.
chargé celle de la reine de Hongrie et l'avait battue. Cependant le feu de l'infanterie de la droite durait depuis de cinq heures avec beaucoup de vivacité; les munitions des soldats étaient consumées, et ils dépouillaient les fournitures des morts pour trouver de la poudre à charger. La crise était si violente, que de vieux officiers croyaient les affaires sans ressource et prévoyaient le moment où ce corps sans munition serait obligé de se rendre à l'ennemi; mais il n'en fut pas ainsi, et cela doit apprendre aux jeunes militaires à ne pas désespérer trop vîte; car non seulement l'infanterie se soutint, mais elle gagna du terrain sur l'ennemi. Le maréchal de Schwerin, qui s'en aperçut, fit alors un mouvement avec sa gauche, qu'il porta sur le flanc droit des Autrichiens; ce mouvement fut le signal de la victoire, et de la défaite des ennemis; leur déroute fut totale. La nuit empêcha les Prussiens de poursuivre leurs avantages au-delà du village de Laugwitz. Alors arrivèrent ces dix escadrons d'Ohlau, mais trop tard; une chaussée qu'ils avaient à passer pour joindre l'armée, leur avait été barrée par les houssards autrichiens, qui les arrêtèrent long-temps à ce débouché, et ils ne l'abandonnèrent que lorsqu'ils virent les leurs en fuite. Cette journée coûta à l'armée de la reine cent quatre-vingts officiers, sept mille morts tant cavaliers que fantassins; les ennemis perdirent sept pièces de canon, trois étendards et mille deux cents hommes qui furent

1741. faits prisonniers. Du côté des Prussiens on compta deux mille cinq cents morts, parmi lesquels était le markgrave Frédéric, cousin du roi; et trois mille blessés. Le premier bataillon des gardes, sur lequel tomba l'effort principal de l'ennemi, y perdit la moitié de ses officiers; et de huit cents hommes dont il était composé, il n'en resta que cent quatre-vingts en état de faire le service *).

Cette journée devint une des plus mémorables de ce siècle, parce que deux petites armées y décidèrent du sort de la Silésie, et que les troupes du roi y acquirent une réputation que le temps ni l'envie ne pourront leur ravir.

Observations. Le lecteur aura remarqué sans doute dans le récit de cette ouverture de campagne, que c'était à qui serait le plus de fautes, du roi ou du maréchal Neipperg. Si le général autrichien était supérieur par ses projets, les Prussiens l'étaient par l'exécution. Le plan de monsieur de Neipperg était sage et judicieux: en entrant en Silésie, il sépara les quartiers du roi; il pénètre à Neisse, où Lentulus le joint, et il est sur le point non seulement de s'emparer de l'artillerie royale, mais encore d'enlever aux Prussiens leurs magasins de Breslau, les seuls qu'ils eussent. Mais monsieur de Neipperg aurait pu surprendre le roi à Jägerndorf et par ce coup seul terminer toute

*) Voir la relation autrichienne de cette bataille dans le journal militaire de Vienne. 1827, cah. I, p. 50.

cette guerre; de Neisse il aurait pu enlever le corps 1741.
du duc de Holstein qui cantonnait à un mille de là; avec un peu plus d'activité il aurait pu empêcher le roi de passer la Neisse à Michelau; de Grottkau encore il aurait dû marcher jour et nuit pour prendre Ohlau et couper le roi de Breslau. Au lieu de saisir ces occasions, par une sécurité impardonnable il se laissa surprendre, et fut battu en grande partie par sa propre faute. Le roi donna encore plus de prise que lui à la censure; il fut averti à temps du projet des ennemis, et il ne prit aucune mesure suffisante pour s'en garantir. Au lieu de marcher à Jägerndorf pour éparpiller encore plus ses troupes, il aurait dû rassembler toute son armée et la placer en cantonnemens resserrés aux environs de Neisse; il se laissa couper du duc de Holstein, et se mit dans la nécessité de combattre dans une position où en cas de malheur il n'avait aucune retraite, où il risquait de perdre l'armée et de se perdre lui-même. Arrivé à Mollwitz, où l'ennemi cantonnait, au lieu de marcher avec vivacité pour séparer les cantonnemens des troupes de la reine, il perd deux heures à se former méthodiquement devant un village où aucun ennemi ne paraissait; s'il avait seulement attaqué ce village de Mollwitz, il y eût pris toute cette infanterie autrichienne, à peu près de même que vingt-quatre bataillons français furent pris à Blenheim: mais il n'y avait dans son armée que le maréchal de Schwerin qui fût un homme de tête et un général

1741. expérimenté. Il régnait beaucoup de bonne volonté dans les troupes; mais elles ne connaissaient que les petits détails, et faute d'avoir fait la guerre, elles n'allaient qu'en tâtonnant et craignaient les partis décisifs. Ce qui sauva proprement les Prussiens, ce fut leur valeur et leur discipline. Mollwitz fut l'école du roi et de ses troupes. Ce prince fit des réflexions profondes sur toutes les fautes qu'il avait faites, et il tâcha de s'en corriger dans la suite. Le duc de Holstein avait eu occasion de frapper un grand coup; mais pour lui les occasions étaient perdues. N'ayant point reçu d'ordre du roi, il avait marché, sans trop savoir pourquoi, d'Ottmachau à Strehlen; il s'y trouva précisément le jour de la bataille et entendit le feu des deux armées. Le onze toutes les troupes des Autrichiens en déroute passèrent à un mille de son poste: il en aurait pu détruire les restes; mais faute de savoir prendre une résolution, il laissa le champ libre à monsieur de Neipperg, qui rassembla ses fuyards de l'autre côté de la ville de Neisse, et le duc de Holstein joignit tranquillement l'armée du roi auprès d'Ohlau. Après sa jonction et l'arrivée d'autres renforts, ce corps rassemblé consistait en quarante-trois bataillons, soixante-six escadrons de cavalerie et trois de houssards. Pour profiter de cette victoire, il fut résolu d'entreprendre le

Siége de Brieg. siége de Brieg. Le maréchal de Kalckstein fut chargé de la conduite de ce siége, et l'armée du roi se campa auprès de Mollwitz pour le couvrir. Huit jours après

l'ouverture de la tranchée, monsieur Piccolomini, qui 1741.
était commandant de la place, capitula, avant que 4 Mai.
son chemin couvert fût emporté et lorsqu'il n'y avait encore aucune brèche aux ouvrages. L'armée resta trois semaines au camp de Mollwitz, pour donner le temps de combler les tranchées et de ravitailler la place de Brieg, dont toutes les munitions avaient été consumées. Le roi profita de cette inaction pour exercer sa cavalerie, pour lui apprendre à manoeuvrer et à changer sa pesanteur en célérité; elle fut souvent envoyée en parti, pour que les officiers apprissent à profiter du terrain et qu'ils prissent plus de confiance en eux-mêmes. Dans ce temps Winterfeld, le même qui avait négocié une alliance en Russie, fit un si beau coup à la tête d'un détachement, qu'il acquit la réputation d'être aussi bon officier que bon négociateur; il surprit et battit le général Baranyai à 15 Mai.
Rothschloss et lui prit trois cents prisonniers. Comme les Prussiens jouissaient de la faveur du pays, ils avaient les meilleures nouvelles; ce qui leur procura à la petite guerre plusieurs avantages. Cependant nous ne rapporterons point toutes les actions semblables; par exemple, comment les Autrichiens ruinèrent auprès de Leubus un nouveau régiment de houssards de Bandemer, comment ils prirent une centaine de houlans auprès de Strehlen, comment ils brulèrent Zobten, comment les Prussiens les battirent à Friedwalde et en d'autres rencontres; parce que ce n'est pas l'histoire des houssards, mais celle de la con-

1741. Suites politiques de la bataille de Mollwitz.

quête de la Silésie que nous nous sommes proposé de décrire. La bataille qui en avait presque décidé, causa des sensations bien différentes en Europe. La cour de Vienne, qui s'attendait à des succès, s'irrita et s'aigrit de ses pertes; dans l'espérance d'avoir sa revanche, elle tira des troupes de la Hongrie et quantité de milices dont elle renforça monsieur de Neipperg. Le roi d'Angleterre et celui de Pologne commencèrent à respecter l'armée commandée par le prince d'Anhalt, que d'abord ils avaient méprisée. L'empire était comme étourdi d'apprendre que de vieilles bandes autrichiennes avaient été défaites par des troupes peu expérimentées. En France on se réjouit de cette victoire; la cour se flattait qu'en se mêlant de cette guerre elle arriverait à temps pour donner le coup de grâce à la maison d'Autriche. Par une suite de cette dispotion favorable, le maréchal de Belle-Isle, ambassadeur de France à la diète d'élection qui se tenait à Francfort, vint dans le camp du roi lui proposer de la part de son maître un traité d'alliance, dont les articles principaux roulaient sur l'élection de l'électeur de Bavière, sur le partage et le démembrement des provinces de la reine de Hongrie, et sur la garantie que la France promettait de donner de la Basse-Silésie, à condition que le roi renonçât à la succession des duchés de Juliers et de Berg et qu'il promît sa voix à l'électeur de Bavière. Ce traité fut ébauché, et il fut stipulé de plus que la France enverrait deux armées dans l'empire, dont

une irait au secours de l'électeur de Bavière, et l'autre s'établirait en Westphalie, pour en imposer en même temps aux Hanovriens et aux Saxons; et qu'enfin, préférablement à tout, la Suède déclarerait la guerre à la Russie, pour lui donner de l'occupation sur ses propres frontières. Ce traité, tout avantageux qu'il paraîssait, ne fut pas signé. Le roi ne voulait rien précipiter dans des démarches d'aussi grande conséquence, et il se réservait ce parti comme une dernière ressource. Le maréchal de Belle-Isle se livrait souvent trop à son imagination; on aurait dit, à l'entendre, que toutes les provinces de la reine de Hongrie étaient à l'encan. Un jour qu'il se trouvait auprès du roi, ayant un air plus occupé et plus rêveur que d'ordinaire, ce prince lui demanda s'il avait reçu quelque nouvelle désagréable? „Aucune", répondit le maréchal; „mais ce qui m'embarrasse, „Sire, c'est que je ne sais ce que nous ferons de „cette Moravie". Le roi lui proposa de la donner à la Saxe, pour attirer par cet appas le roi de Pologne dans la grande alliance. Le maréchal trouva l'idée admirable et l'exécuta dans la suite. Ce n'était pas à la France seule que se bornaient les négociations des Prussiens; elles s'étendaient en Hollande, en Angleterre et par toute l'Europe. Sur quelques propositions qui avaient été jetées en avant dans une lettre que le roi avait écrite au roi d'Angleterre, ce prince avait répondu que ses engagemens l'obligeaient à la vérité à soutenir l'indivisibilité de la succession

1741.

1741. de Charles VI, et qu'il voyait avec peine la rupture de la bonne intelligence entre les Prussiens et les Autrichiens; qu'il offrait cependant volontiers ses bons offices pour moyenner une réconciliation entre ces deux cours. Il envoya le lord Hindfort comme ministre d'Angleterre et le sieur Schwichelt comme ministre de Hanovre. Ces deux négociateurs étaient, quoiqu'au service du même prince, chargés d'instructions toutes différentes. Le Hanovrien voulait qu'on achetât la neutralité de son maître en lui garantissant les évêchés de Hildesheim, d'Osnabruck et les bailliages qui lui sont hypothéqués dans le Mecklenbourg; on lui donna un contreprojet, dans lequel les intérêts de la Prusse étaient mieux ménagés. L'Anglais offrait les bons offices de son maître pour engager la reine de Hongrie à la cession de quelques principautés de la Basse-Silésie; on éluda d'entrer sur ces points dans une négociation formelle; avant d'être préalablement instruit des dispositions où se trouvait la cour de Vienne. Ces ministres étaient dans le camp du roi et il paraissait singulier que le lord Hindfort donnât plus d'ombrage au sieur Schwichelt que le maréchal de Belle-Isle, d'autant plus que ce Hanovrien recommandait sur toute chose qu'on fît un mystère de ses négociations au ministre d'Angleterre. Ces Anglais et ces Hanovriens qui flattaient le roi dans son camp, ne voulaient que l'endormir; ils n'agissaient pas de même dans les autres cours de l'Europe. En Russie, Finch ministre anglais, y soufflait la guerre;

les intrigues du comte de Botta et les charmes du beau Lynar perdirent le brave Münnich. Le prince de Brunsvic, général en chef de la Russie, poussé par sa grand'mère, par l'impératrice douairière et par ces ministres étrangers, qui étaient autant de boutefeux, allait incessamment engager la Russie à declarer la guerre à la Prusse. Les troupes s'assemblaient déjà en Livonie; le roi en était informé et c'est ce qui lui inspirait de la méfiance pour les Anglais, dont il découvrit la duplicité. Leurs intrigues avaient également extorqué du grand-pensionnaire de Hollande une lettre *) exhortatoire pour engager le roi à retirer ses troupes de la Silésie. Toutes ces machinations des Anglais et surtout ce qu'on prévoyait en Russie, déterminèrent enfin le roi à signer son traité avec la France aux conditions dont il était convenu avec le maréchal de Belle-Isle. On y ajouta les deux articles suivans: que les Français commenceraient leurs opérations avant la fin d'Août, et que ce traité serait tenu secret jusqu'à ce que sa publication ne pût porter aucun préjudice aux intérêts des Prussiens. On ne perdit pas de temps à conclure cette alliance. Il fallait se presser; on voyait éclater la mauvaise volonté des Russes; on voyait six mille Danois et six mille Hessois auxquels l'Angleterre donnait des subsides, joints aux troupes hanovriens qui campaient déjà depuis le mois d'Avril. Les

1741.

Alliance avec la France.

*) Présentée par Ginkel le 15 Juin.

1741. Saxons de leur côté se préparaient de même et il était question de joindre leurs troupes à celles des Hanovriens; il ne restait donc qu'à gagner du temps, jusqu'à l'arrivée du secours des Français, en amusant le mieux qu'on pourrait le lord Hindfort et le sieur Schwichelt, pour qu'ils ne pussent pas même soupçonner le traité qu'on venait de signer avec la France. Le roi et ses ministres y réussirent si bien, que cette négociation qui paraissait toujours sur le point d'être terminée, s'accrochait toujours à quelque nouvelle circonstance, qui obligeait l'Anglais de demander à sa cour de plus amples instructions; on était sur le point de conclure et on ne finissait jamais. Le camp du roi avait pris la forme d'un congrès; mais l'armée se mit en mouvement et elle reprit le ton militaire. Dès que la ville de Brieg fut ravitaillée, l'armée se mit
28 Mai. en marche et vint camper auprès de Grottkau. Monsieur de Neipperg était à trois milles de là, derrière la ville de Neisse, où il s'était mis dans un camp inexpugnable. On changea de camp pour la commodité des subsistances; l'armée occupa les hauteurs de
13 Juin. Strehlen, d'où en s'approchant de Breslau elle pouvait tirer ses vivres et nourrir la cavalerie à sec le reste de la campagne. De ce poste elle était à une égale portée de Brieg et de Schweidnitz et couvrait toute la Basse-Silésie. On profita des huit semaines qu'on resta dans cette position, pour recruter l'infanterie et remonter la cavalerie; ce qui se fit avec tant de succès, que l'armée n'avait pas été

plus complète en entrant en campagne qu'elle ne l'était alors. 1741.

Prise de Breslau.

Tandis que le roi s'occupait à rendre son armée plus formidable, monsieur de Neipperg formait des projets qui auraient été dangereux, si on lui avait laissé le temps de les exécuter. Nous croyons qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter de quelle façon le roi parvint à les découvrir. Il y avait à Breslau un nombre considérable de vieilles dames natives de l'Autriche et de la Bohême, et depuis long-temps établies en Silésie; leurs parens étaient à Vienne, à Prague; quelques-uns servaient dans l'armée de Neipperg. Le fanatisme de la religion catholique et l'orgueil autrichien augmentaient leur attachement pour la reine de Hongrie; elles frémissaient de colère au seul nom prussien; elles cabalaient sourdement, elles intriguaient, elles entretenaient des correspondances dans l'armée de monsieur de Neipperg par des moines et des prêtres qui leur servaient d'émissaires; elles étaient instruites de tous les desseins des ennemis. Ces femmes, pour se conforter entr'elles, avaient établi ce qu'elles appelaient leurs assises, où presque tous les soirs elles s'assemblaient, se communiquaient leurs nouvelles et délibéraient sur les moyens qu'on pourrait employer pour expulser une armée hérétique de la Silésie et détruire tous les mécréans. Le roi était instruit en gros de ce qui se passait dans ces conventicules, et il n'épargna rien pour faire glisser dans ces assises une fausse soeur,

1741. qui sous prétexte de haine pour les Prussiens y serait bien reçue, et pourrait avertir de tout ce qui s'y tramait. C'est par ce canal qu'on apprit que monsieur de Neipperg s'était proposé par ses mouvemens d'éloigner le roi de Breslau, de s'y rendre alors par des marches forcées et par le moyen des intelligences qu'il avait dans cette capitale, de s'en emparer. C'était prendre aux Prussiens tous leurs magasins et leur couper en même temps la communication qu'au moyen de l'Oder ils conservaient avec l'électorat. Il fut aussitôt résolu de prévenir l'ennemi à tout prix et de rompre à l'égard de Breslau une neutralité à laquelle ses magistrats avaient porté plus d'une atteinte. Sur cela les syndics et les échevins les plus attachés à la maison d'Autriche furent mandés au camp du roi; on y invita en même temps les ministres étrangers, pour ne point exposer leur personne aux désordres auxquels une surprise peut donner lieu. On détacha en même temps quelques bataillons, qui arrivèrent par différentes routes au faubourg. On demanda à la ville le passage pour un régiment; pendant qu'il entrait par une porte, un chariot s'embarrassa dans un autre; trois bataillons et cinq escadrons en pro-
10 Août. fitèrent pour se glisser dans la ville. L'infanterie occupa les remparts, les places, et consigna les portes. La cavalerie nettoya les rues principales; en moins d'une heure tout fut soumis; on ne commit aucun désordre, ni pillage, ni meurtre, la bourgeoisie prêta l'hommage. Trois bataillons y restèrent en

garnison [*]) et les autres vinrent rejoindre l'armée. 1741.
Monsieur de Neipperg, qui ne se doutait pas qu'il fût découvert, s'était porté sur Frankenstein, dans l'espérance que le roi tomberait tout de suite sur Neisse et qu'alors il exécuterait son projet sur Breslau; mais s'apercevant que son coup avait manqué, il voulut s'en dédommager en enlevant le magasin que les Prussiens avaient à Schweidnitz. Cela encore ne lui réussit pas, car il fut prévenu. L'avant-garde du roi arriva en même temps que la sienne à Reichenbach; celle des Autrichiens rebroussa chemin et se replia sur Frankenstein. Le roi fut joint à Reichenbach par de nouvelles levées, consistant en dix escadrons de dragons et treize de houssards. Monsieur de Neipperg avait judicieusement choisi sa position; il entretenait sa communication avec la forteresse de Neisse par Patschkau, tirait ses vivres de la Bohême par Glatz, et fourrageait un pays qu'il ne pouvait pas conserver; sa droite était appuyée à Frankenstein, sa gauche sur des collines non loin de Silberberg, et deux ruisseaux couvraient son front et le rendaient inabordable. Ces difficultés animèrent le roi; il voulut avoir l'honneur de faire décamper les Autrichiens et de les renvoyer en Haute-Silésie. Mais avant que d'en venir à cette opération, il ne sera pas hors de propos de jeter auparavant un coup d'oeil sur ce qui se passait dans le reste de l'Europe.

[*]) Le général Marwitz en devint gouverneur.

1741. La reine de Hongrie commençait alors à voir le péril qui la menaçait. Les Français passaient le Rhin et longeaient le Danube à grandes journées. La peur abattit sa fierté; elle dépêcha le sieur Robinson, qui était ministre à sa cour de la part du roi d'Angleterre, pour essayer quelques propositions d'accommodement. Ce Robinson prenant le ton de hauteur, dit au roi que la reine voulait bien oublier le passé, qu'elle lui offrait le Limbourg, la Gueldre espagnole et deux millions d'écus en dédommagement de ses prétentions sur la Silésie, à condition qu'il fît la paix et que ses troupes évacuassent incessamment ce duché. Ce ministre était une espèce d'enthousiaste à l'égard de la reine de Hongrie; il négociait avec l'emphase dont il aurait harangué dans la chambre basse. Le roi, assez enclin à saisir les ridicules, prit le même ton et lui répondit: que c'était à des princes sans honneur à vendre leurs droits pour de l'argent; que ces offres lui étaient plus injurieuses que n'avait été la méprisante hauteur de la cour de Vienne, et haussant le ton, „mon armée“, dit-il, „me trouverait „indigne de la commander, si je perdais par un traité „flétrissant les avantages qu'elle m'a procurés par „des actions de valeur qui l'immortalisent. Sachez de „plus que je ne puis abandonner sans la plus noire „ingratitude mes nouveaux sujets, tous ces protes„tans qui m'ont appelé par leurs voeux. Voulez-vous „que je les livre comme des victimes à la tyrannie „de leurs persécuteurs, qui les sacrifieraient à leur

„vengeance? Ah! comment! démentirai-je en un seul 1741.
„jour les sentimens d'honneur et de probité avec les-
„quels je suis né? et si j'étais capable d'une action
„aussi lâche, aussi infame, je croirois voir sortir
„mes ancêtres de leurs tombeaux; non, me diraient-
„ils, tu n'es plus notre sang, tu dois combattre pour
„les droits que nous t'avons transmis, et tu les
„vends! tu souilles l'honneur que nous t'avons laissé
„comme la partie la plus précieuse de notre héri-
„tage; indigne d'être prince, d'être roi, tu n'es qu'un
„infame marchand qui préfère le gain à la gloire.
„Non, jamais, jamais je ne mériterai de tels repro-
„ches; je me laisserai ensevelir moi et mon armée
„sous les ruines de la Silésie plutôt, que de per-
„mettre que l'honneur et la gloire du nom prussien
„reçoive la moindre tache. C'est la seule réponse,
„monsieur, que je puisse vous donner". Robinson fut étourdi de ce discours, auquel il ne s'attendait pas. Il retourna le porter à Vienne. Mais en renvoyant le fanatique, le roi continuait à flatter le lord Hindfort et à l'endormir dans une parfaite sécurité; il n'était pas encore temps de se découvrir. Et pour ménager les puissances maritimes, on leur communiqua les propositions du sieur Robinson; on excusa le roi sur son refus, en alléguant que sachant que le traité de barrière liait les mains à la reine de Hongrie, on n'avait pas accepté les cessions qu'elle voulait faire du Limbourg et de la Gueldre; ce fut surtout en Hollande qu'on appuya beaucoup sur la défé-

1741. rence que le roi marquait pour les intérêts de cette république, déférence qu'il pousserait jusqu'à réfuser le Brabant même, si on voulait le lui offrir. Ce fut environ alors que la Prusse signa son traité avec la Bavière; elle lui promit sa voix à la diète d'élection *). Ces deux princes se garantirent mutuellement, l'un la Silésie à la Prusse, l'autre la Haute-Autriche, le Tyrol, le Brisgau et la Bohême à la Bavière. Le roi acheta de cet électeur la principauté de Glatz au prix de quatre cent mille écus, et le Bavarois la vendit sans l'avoir jamais possédée.

Le roi accède au traité de Nymphenbourg

Mais un des événemens les plus avantageux et les plus décisifs qui arrivèrent alors, éclata dans le nord: la Suède déclara la guerre à la Russie, et détruisit par cette diversion tous les desseins du roi d'Angleterre, du roi de Pologne et du prince Antoine Ulric contre la Prusse. Le roi Auguste, déchu des belles espérances de partager avec le roi d'Angleterre les états du roi, se laissa entraîner au torrent, et faute de mieux, se ligua avec l'électeur de Bavière pour anéantir la maison d'Autriche. Le maréchal de Belle-Isle, qui n'avait su que faire de la Marovie et de l'Ober-Mannhartsberg, les érigea en royaume et les donna aux Saxons, qui moyennant cette aubaine, signèrent leur traité le 31 Août. La cour de Vienne,

*) La France, l'Espagne et la Bavière s'étaient alliées par le traité de Nymphenbourg (18 Mai 1741), la Saxe y accèda le 19 Septembre et la Prusse le 1 Novembre 1741. Ce traité n'a été jamais imprimé.

qui ne pouvait plus compter sur la diversion des Russes, pressée d'ailleurs de tous côtés, renvoya dans le camp prussien son négociateur anglais; il y apporta une carte de la Silésie où la cession de quatre principautés était marquée d'un trait d'encre; il fut froidement reçu, et on lui donna à connaître que ce qui peut être bon dans un temps, ne l'est plus dans un autre. Les cours de Londres et de Vienne avaient trop compté sur le secours des Russes: selon leur calcul il fallait infailliblement que le roi humilié, rabaissé, leur demandât la paix à genoux; il s'en fallut peu que le contraire n'arrivât. Tels sont ces jeux de la fortune si communs à la guerre, et qui déroutent l'art conjectural des plus habiles politiques. 1741.

Déjà les Français et les Bavarois étaient en pleine action. L'Autriche était entamée, les troupes s'approchaient de Linz. Ce n'était que par des efforts communs et unanimes qu'on pouvait espérer de terrasser la reine de Hongrie. Il n'était plus temps de rester dans un camp les bras croisés. Le roi, qui brûlait d'impatience d'agir, tenta de couper monsieur de Neipperg de la forteresse de Neisse et de le combattre en marche. Ce projet n'était pas mal imaginé; mais il manqua par l'exécution. Monsieur de Kalckstein fut commandé avec dix mille hommes et des pontons, pour se porter avec célérité au village de Woitz et y jeter un pont, afin que l'armée qui le suivait de près, le pût passer à son arrivée; il partit au coucher du soleil, marcha toute la nuit et se

1741. trouva le lendemain à une portée de canon du camp. Soit lenteur ou mauvaise disposition, soit que les chemins gâtés et rompus par les pluies l'eussent arrêté, l'armée dépassa son avant-garde et arriva même avant lui au camp de Töpliwoda et de Siegroth. Ce jour de perdu ne put plus se réparer; le roi marcha

11 Septembre. lui-même à Woitz et fit établir ses ponts sur la Neisse; mais l'armée autrichienne, rangée en ordre de bataille, se présenta environ à huit cents pas de la rivière. Par quelques prisonniers que l'on fit, on apprit que monsieur de Neipperg n'avait devancé le roi que de quelques heures. L'armée ne pouvait arriver à ce pont qu'en deux heures de temps; on aurait pu le passer, si l'ennemi n'avait pas prévenu le roi; mais ç'aurait été de toutes les imprudences la plus grande, que de passer sur un pont en présence d'une armée qui certainement eût battu les troupes en détail et à mesure qu'elles auraient pris du terrain pour se former. Cela fit résoudre de se poster pour ce jour sur les hauteurs de Woitz. Peu de temps

13 Septembre. après les Prussiens prirent le camp de Neundorf; et pour tirer leurs subsistances de la ville de Brieg, ils en assurèrent la communication, en occupant les postes de Löwen et de Michelau. Les orages qui menaçaient la maison d'Autriche, et les dangers qui devenaient plus pressans de jour en jour, firent enfin résoudre sérieusement la reine de Hongrie à se débarrasser d'un de ses ennemis, pour rompre la ligue formidable qui allait l'accabler. Elle demanda sérieuse-

Embarras de la cour de Vienne.

ment la paix; elle ne chicana plus sur la ville de 1741.
Breslau; elle insista seulement pour conserver celle de Neisse. Le lord Hindfort, qui négociait alors en son nom, prétendait que le roi en faveur d'aussi grandes cessions assistât la reine de Hongrie de toutes ses forces. Le roi lui répondit qu'il était fâché de se trouver dans la nécessité de rejeter ces offres, mais qu'il ne pouvait pas violer la foi des traités qu'il venait de signer avec la France et la Bavière. La désolation était si grande à Vienne, qu'on y attendait les Bavarois d'un moment à l'autre. Les chemins n'étaient remplis que de gens qui prenaient la fuite; la cour était sur son départ. Dans cette consternation générale l'impératrice douairière écrivit au prince Ferdinand de Brunsvic, qui servait dans l'armée, la lettre suivante; elle est trop singulière pour la passer sous silence.

„Vienne, 17 Septembre 1741. Mon cher neveu, „je romps un silence cruel que votre conduite en „servant contre nous m'a imposé, ni je le ferais, si „j'avais d'autres voies pour conjurer le roi de Prusse „de me rendre en lui un neveu que je ne puis nom„mer cher et digne d'estime après l'affliction que vous „deux me causez. La consolation en est entre les „mains du roi. La reine, ma fille, lui accorde tout „ce que personne ne saurait garantir qu'elle-même, „s'il aide à la mettre en cet état en entière tranquil„lité et que le roi aide à éteindre le feu qu'il a lui„même allumé, et n'agrandisse lui-même ses propres „ennemis: car il ne faut que la mort de l'électeur

1741. „palatin pour lui en attirer d'autres; plus, que l'a-
„grandissement de Bavière et de Saxe ne peut souf-
„frir qu'il possède tranquillement ce que la reine lui
„a laissé en Silésie. Ainsi, persuadez le roi de de-
„venir notre bon allié, d'assister la reine de troupes
„à conserver des états que tant d'ennemis accablent;
„car c'est même l'avantage des deux maisons s'ils
„sont en étroite alliance, leur pays étant à portée de
„se pouvoir aider à soutenir leurs droits réciproques.
„Je compte tout sur votre représentation et sur les
„belles qualités que possède le roi, qui nous ayant
„attiré le mal, voudra aussi avoir l'honneur de nous
„sauver en son temps du précipice, et avoir quel-
„ques égards même pour ses propres intérêts, pour
„une mère et tante affligée, qui après pourra sans
„rancune se dire, votre affectionnée tante Élisabeth".

Le prince Ferdinand répondit en substance à l'impératrice douairière, que le roi ne pourrait pas avec honneur se départir des engagemens qu'il avait pris avec la France et la Bavière, qu'il plaignait sincèrement l'impératrice, qu'il voudrait pouvoir changer sa situation et y compatissait, mais que les temps où il était libre de s'accommoder avec la cour de Vienne étaient passés. On intercepta, à peu de jours de différence, une lettre que l'impératrice douairière écrivait au prince Louis de Brunsvic, qui se trouvait alors en Russie; elle était plus sincère, quoique le style n'en valût pas mieux; en voici la copie tirée sur l'original. „21 Septembre 1741. Mon cher ne-

„veu, l'état de nos affaires ont pris un pli si accab- 1741.
„lant, que l'on peut dire notre cas un abandon gé-
„néral; car plus aucun n'est pour nous. Ce qui nous
„console dans notre malheur, est que Dieu précipi-
„tera plus d'un Pharaon dans la mer rouge et con-
„fondra nos faux simulés amis. Il n'est pas possible
„que la plupart croient plus qu'il y a un Dieu. Vrai
„est-il, les fausses apparences ne m'ont pas endor-
„mie, et malgré que l'électeur de Bavière nous a at-
„tiré les Français et me chasse d'ici, je l'estime un
„digne prince; il n'a point simulé ni été faux, il s'est
„démasqué d'abord et agi honnêtement. Je doute de
„vous écrire plus d'ici. C'est une triste année pour
„moi. Conservez-nous l'alliance, et qu'ils se gardent
„de faux et simulés amis, qui suis votre affection-
„née tante Élisabeth".

Le style de ces lettres découvre combien la cour de Vienne avait le coeur ulcéré des progrès des Prussiens en Silésie et que cette cour ne respirait que la vengeance. Mais quelle dialectique! Quiconque attaque la maison d'Autriche ne saurait croire en Dieu! Offrir la paix lorsqu'on est libre de la faire, et refuser des conditions proposées après d'autres traités signés, s'appelle fausseté, perfidie! C'est le langage de l'amour propre et de l'orgueil, qui supprime l'exactitude du raisonnement. Ainsi à Vienne on envisageait l'alliance formée contre la pragmatique sanction comme la guerre des Titans qui voulaient escalader les cieux pour détrôner Jupiter.

1741. De leur côté les Suédois n'étaient pas aussi heureux que leurs alliés. Un détachement de douze mille hommes avait été taillé en pièces par les Russes au-
3 Septembre. près de Willmanstrand. Cet échec était considérable pour ce royaume affaibli et ruiné depuis Charles XII. La France en fut mortifiée; elle se proposa de réparer d'un autre côté le revers qu'avaient essuyé ses alliés; elle voulut que le maréchal de Maillebois, avec l'armée qu'il commandait en Westphalie, pénétrât dans l'électorat de Hanovre, pour se rendre maître de ces états. Le roi fit une grande faute alors en employant tout son crédit pour dissuader les Français de ce dessein, alléguant que par cette entreprise ils se rendraient odieux à l'Europe, révolteraient contr'eux tous les princes d'Allemagne, et qu'allant s'attacher à un objet de peu d'importance, ils négligeraient l'objet principal, qui était d'écraser la reine de Hongrie avec toutes leurs forces. Les Français auraient pu réfuter facilement un raisonnement aussi faible. S'ils avaient pris alors l'électorat de Hanovre, jamais le roi d'Angleterre n'aurait pu faire des diversions sur le Rhin comme en Flandre. Il ne manquait plus que la garantie de la France au traité que le roi avait fait avec l'électeur de Bavière. On pressait monsieur de Valori de la procurer. Sa cour faisait encore des difficultés sur la cession de la principauté de Glatz et sur quelques portions de la Haute-Silésie. Il lui arriva, étant auprès du roi de laisser tomber par hasard un billet de sa poche; sans faire semb-

lant de rien, le roi mit le pied dessus; il congédia 1741
le ministre au plus vîte. Ce billet était de monsieur Amelot, secrétaire des affaires étrangères; il portait de n'accorder Glatz et la Haute-Silésie à la Prusse qu'en cas qu'il en résultât un plus grand inconvénient s'il les refusait. Après cette découverte monsieur de Valori fut obligé d'en passer par où l'on voulut. Les desseins des Français sur le pays de Hanovre s'ébruitèrent et parvinrent bientôt au roi d'Angleterre. Ce prince crut son électorat perdu; il n'avait pas le temps de parer ce coup qui le menaçait de si près. Les mesures qu'il avait prises avec la Russie et la Saxe lui ayant également manqué, il voulut tout de bon travailler à moyenner la paix entre le roi de Prusse et la reine de Hongrie. En conséquence de cette résolution le lord Hindfort se rendit au camp autrichien; de là il fit des remontrances si fortes à la cour de Vienne, il la pressa avec tant d'énergie, en lui exposant que pour sauver le reste de ses états il fallait savoir en perdre à propos une partie, que cette cour consentit à la cession de la Silésie, de la ville de Neisse et d'une lisière en Haute-Silésie, en renonçant à toute assistance contre des ennemis. Le roi, qui connaissait la duplicité des Anglais et des Autrichiens, prit ces offres pour des piéges. Et pour ne point se laisser amuser par de belles paroles qui l'auraient retenu oisif dans son camp, il déroba une marche à l'ennemi, passa la Neisse à Michelau et vint 26 Septembre.
le lendemain camper à Katscher, tandis qu'un déta-

1741. chement s'empara d'Oppeln, où l'on établit le dépôt des vivres. Sur ces mouvemens monsieur de Neipperg quitta Neisse et se porta sur Oppersdorf. Le roi

4 Octobre. le tourna par Friedland et se campa à Puschin. Peut-être que ces différentes manoeuvres accélérèrent la négociation du lord Hindfort; il vint avertir le roi que sa négociation avait si bien réussi, que monsieur de Neipperg était près d'abandonner la Silésie, pourvu que le roi lui déclarât verbalement qu'il n'entreprendrait rien contre la reine. Les ennemis se contentaient d'un pourparler qui valait des provinces à l'état et des quartiers d'hiver tranquilles aux troupes

Convention d'Ober-Schnellendorf; 9 Octobre. fatiguées de onze mois d'opérations. La tentation était forte: le roi voulut essayer ce qui pourrait résulter de cette conférence. Il se rendit en secret, accompagné du seul colonel Goltz, à Oberschnellendorf, où il trouva le maréchal Neipperg, le général Lentulus et le lord Hindfort. Ce ne fut pas sans réflexion que ce prince fit cette démarche. Quoiqu'il eût quelque sujet de se plaindre de la France, ces mécontentemens n'étaient pas assez forts pour rompre avec elle; il connaissait par son expérience les dispositions de la cour de Vienne; il n'en pouvait rien attendre d'amiable; il était clair que la reine de Hongrie ne se prêtait à cette convention que pour semer la méfiance entre les alliés en l'ébruitant; il fallait donc exiger des Autrichiens comme une condition *sine qua non*, que s'ils divulguaient le moins du monde les conditions dont on conviendrait, ce serait autoriser

le roi à rompre cette convention; le roi était bien 1741.
sûr que cela ne manquerait pas d'arriver. Le lord Hindfort tint le protocole au nom de son maître. On convint que Neisse ne serait assiégée que pour la forme, que les troupes prussiennes ne seraient point inquiétées dans les quartiers qu'elles prendraient en Silésie comme en Bohême, et surtout que sans le secret le plus rigide, tout ce qu'on venait de régler serait nul, de toute nullité. Il faut avouer que s'il y a une fatalité, elle s'est surtout manifestée sur monsieur de Neipperg, qui paraissait destiné à faire les traités les plus humilians pour ses souverains. Peu après monsieur de Neipperg fit prendre à son armée la route de la Moravie. Le siége de Neisse fut aussitôt commencé; la ville ne tint que douze jours; la 20-31 Octobre.
garnison autrichienne n'en était pas encore sortie, que les ingénieurs prussiens y traçaient déjà les nouveaux ouvrages qui par la suite la rendirent une des bonnes places de l'Europe. La ville prise, on sépara l'armée; une partie marcha en Bohême sous les ordres du prince Léopold d'Anhalt; quelques régimens furent employés au blocus de Glatz, et le reste des troupes aux ordres du maréchal Schwerin s'établit dans la Haute-Silésie.

Le duc de Lorraine, qui se trouvait à Presbourg, se flattant que le roi regarderait des pourparlers comme des traités de paix, lui écrivit demandant sa voix pour l'élection à l'empire. La réponse fut obligeante, mais conçue dans un style obscur et si em-

1741. brouillé, que l'auteur même n'y comprenait rien. La campagne terminée onze mois après l'entrée en Silésie, le roi reçut l'hommage de ses nouveaux sujets à Breslau, d'où il retourna à Berlin. Il commençait à apprendre la guerre par ses fautes; mais les difficultés qu'il avait surmontées, n'étaient qu'une partie de celles qui restaient à vaincre pour mettre le comble au grand ouvrage qu'il avait entrepris de perfectionner.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Raisons politiques de la trêve. Guerre des Français et des Bavarois en Bohême. L'Espagne se déclare contre l'Autriche. Diète de l'empire. Révolution en Russie. Diverses négociations.

Raisons politiques de la trêve.

Pour ne pas trop interrompre le fil des événemens militaires, nous nous sommes contentés de ne toucher que succintement les causes qui occasionnèrent cette espèce de suspension d'armes entre la Prusse et l'Autriche. Cette matière est délicate. La démarche du roi était scabreuse; il est nécessaire d'en développer les motifs les plus secrets: le lecteur nous pardonnera de reprendre les choses d'un peu plus haut, afin de les éclaircir davantage.

Le but de la guerre que le roi avait entreprise 1741.
était de conquérir la Silésie; s'il prit des engagemens avec la Bavière et la France, ce n'était que pour remplir ce grand objet; mais la France et ses alliés visaient à des fins toutes différentes. Le ministère de Versailles était dans la persuasion que c'en était fait de la puissance autrichienne et qu'on allait la détruire pour jamais. Il voulait élever sur les ruines de cet empire quatre souverains, dont les forces pourraient se balancer réciproquement; savoir, la reine de Hongrie, qui garderait ce royaume, l'Autriche, la Styrie, la Carinthie et la Carniole; l'électeur de Bavière, maître de la Bohême, du Tyrol et du Brisgau; la Prusse avec la Basse-Silésie; enfin la Saxe joignant la Haute-Silésie et la Moravie à ses autres possessions. Ces quatre voisins n'auraient jamais pu se comporter à la longue, et la France se préparait à jouer le rôle d'arbitre et à dominer sur des despotes qu'elle aurait établis elle-même. C'était renouveler les usages de la politique des Romains dans les temps les plus florissans de cette république. Ce projet était incompatible avec la liberté germanique et ne convenait en aucune manière au roi, qui travaillait pour l'élévation de sa maison et qui était bien éloigné de sacrifier ses troupes pour se former et se créer des rivaux. Si le roi s'était rendu l'instrument servile de la politique française, il aurait préparé lui-même le joug qu'il se serait imposé; il aurait tout fait pour la France et rien pour lui-même,

1741. et peut-être Louis XV serait-il parvenu à réaliser cette monarchie universelle, dont on veut attribuer le projet chimérique à Charles-Quint. Ajoutons à ceci, puisqu'il faut tout dire, que si le roi avait secondé avec trop de chaleur les opérations des troupes françaises, leur fortune excessive l'aurait subjugué; d'allié il serait devenu sujet; on l'aurait entraîné au-delà de ses vues, et il se serait trouvé dans la nécessité de consentir à toutes les volontés de la France, faute d'y pouvoir résister ou de trouver des alliés qui pussent l'aider à sortir de cet esclavage. La prudence semblait donc exiger du roi une conduite mitigée, par laquelle il établît une sorte d'équilibre entre les maisons d'Autriche et de Bourbon. La reine de Hongrie était au bord du précipice; une trève lui donnait le moyen de respirer et le roi était sûr de la rompre quand il le jugerait à propos, parce que la politique de la cour de Vienne la pressait de divulguer ce mystère. Ajoutons, pour la plus grande justification du roi, qu'il avait découvert les liaisons secrètes que le cardinal de Fleury entretenait avec monsieur de Stainville, ministre du grand-duc de Toscane à Vienne; il savait que le cardinal était tout disposé à sacrifier les alliés de la France, si la cour de Vienne lui offrait le Luxembourg et une partie du Brabant; il s'agissait donc de manoeuvrer adroitement, surtout de ne point se laisser prévenir par un vieux politique qui s'était joué dans la dernière guerre de plus d'une tête couronnée.

L'événement justifia bientôt ce que le roi avait prévu de l'indiscrétion de la cour de Vienne; elle divulgua le prétendu traité avec la Prusse, en Saxe, en Bavière, à Francfort sur le Mein, et partout où elle avait des émissaires. Le comte de Podewils, ministre des affaires étrangères, avait été chargé à son retour de la Silésie de passer par Dresde, pour sonder cette cour, qui avait marqué sans cesse beaucoup de jalousie et de mauvaise volonté pour tout ce qui intéressait la Prusse. Il y trouva le maréchal de Belle-Isle furieux de ce qu'il venait d'apprendre d'un certain Koch, émissaire de la cour de Vienne, qui après lui avoir fait des propositions de paix, que le maréchal rejeta, lui déclara que sa cour s'était à tout hasard accommodée avec le roi de Prusse. Bien plus, toute la ville de Dresde était inondée de billets qui avertissaient les Saxons de suspendre la marche de leurs troupes pour la Bohême, parce que le roi de Prusse, réconcilié avec la reine de Hongrie, se préparait à faire une invasion en Lusace. La timidité ombrageuse du comte de Brühl fut rassurée par la fermeté hardie du comte de Podewils, et les Saxons marchèrent en Bohême. Sur ces entrefaites l'électeur de Bavière communiqua au roi une lettre de l'impératrice Amélie, qui l'exhortait à s'accommoder avec la reine de Hongrie avant le mois de Décembre, sans quoi cette princesse se trouverait obligée de ratifier les préliminaires dont elle était convenue avec les Prussiens. Cette conduite de la cour de Vienne dé- 1741.

1741. gageait le roi de tous ses engagemens. On verra dans la suite de cet ouvrage que cette cour paya cher son indiscrétion.

Campagne des Français et des Bavarois en Bohême.

La guerre avait souvent changé de théâtre pendant ces négociations, alors toutes les armées parurent s'être donné rendez-vous en Bohême. L'électeur de Bavière avait été à deux marches de Vienne; s'il eût avancé, il se serait trouvé aux portes de cette capitale, qui mal fournie de troupes, ne lui aurait opposé qu'une faible résistance. L'électeur abandonna ce grand objet par l'appréhension puérile que les Saxons étant seuls en Bohême, ils pourraient conquérir ce royaume et le garder. Les Français, par une finesse mal entendue, s'imaginaient qu'en prenant Vienne le Bavarois deviendrait trop puissant; ils fortifièrent donc, pour l'en éloigner, sa méfiance contre les Saxons. Cette faute capitale fut la source de tous les malheurs qui accablèrent ensuite la Bavière. Cette armée de Français et de Bavarois fut partagée; on en donna quinze mille hommes à monsieur de Ségur, pour couvrir l'Autriche et l'électorat, et l'électeur avec le gros de ses forces s'empara de Tabor, de Budweis, et marcha droit à Prague, où les Saxons le joignirent, de même que monsieur de Gassion, les premiers venant de Lowositz, le dernier de Pilsen.

Le maréchal Törring et monsieur de la Leuville, qui commandaient à Tabor et Budweis, abandonnèrent ces villes à l'approche des Autrichiens; non seulement les ennemis y trouvèrent un magasin considé-

17—19 Nov.

rable, mais par cette position qu'ils occupèrent, monsieur de Ségur se trouva coupé de l'armée de Bohême. Monsieur de Neipperg et le prince de Lobkowitz, qui venaient tous deux de Moravie, se fortifièrent dans ce poste. L'électeur de Bavière, qui se trouvait alors devant Prague, ne pouvant l'assiéger dans les règles à cause de la rigueur de la saison, se détermina à la prendre par surprise. La place était d'une vaste enceinte; elle était défendue par une garnison trop faible; en multipliant les attaques, il fallait nécessairement qu'il se trouvât quelque endroit dans la ville sans résistance, et cela suffisait pour l'emporter. Prague fut donc assaillie de trois côtés différens. Le comte de Saxe escalada l'angle flanqué du bastion Saint-Nicolas vers la porte neuve; il fit baisser le pont-levis et introduisit par cette porte la cavalerie, qui nettoyant les rues obligea la garnison d'abandonner la porte de Saint-Charles que le comte Rutowski essayait vainement de forcer; il ne fit donner l'assaut qu'après que les ennemis eurent quitté le rempart. Les Autrichiens, accablés d'ennemis, furent contraints de mettre bas les armes. Une troisième attaque que monsieur de Polastron devait diriger, manqua tout à fait. Le duc de Lorraine, grand-duc de Toscane, voulut alors se mettre à la tête des armées, et il s'avançait à grandes journées pour secourir Prague. À peine arrivé à Königssaal, il apprend que les alliés étaient déjà maîtres de cette ville. Ce fut pour lui comme un coup de foudre; il retourna avec précipi-

1741.

26 Novembre.

1741. tation sur ses pas; ce fut moins une retraite qu'une fuite. Les soldats se débandaient, pillaient les villages et se rendaient par bandes aux Français. Messieurs de Neipperg et de Lobkowitz se réfugièrent avec leurs troupes découragées derrière les marais de Budweis, Tabor, Neuhaus et Wittingau, camps fameux d'où Ziska, chef des Hussites, avait bravé les forces de tous ses ennemis. Le maréchal de Belle-Isle, que la sciatique avait retenu à Dresde, tant que les affaires parurent critiques en Bohême, se rendit à Prague d'abord après sa reddition. Il détacha Polastron à Teutschbrod, le comte de Saxe à Picheli, pour nettoyer les bords de la Sassawa, et d'Aubigné se porta sur la Wotawa avec vingt bataillons et trente escadrons. L'intention du maréchal était de pousser jusqu'à Budweis; mais la circonspection de ce général l'arrêta à Piseck. Ainsi l'inactivité des généraux français donna aux Autrichiens le temps de respirer et de se fortifier dans leurs quartiers. Le maréchal de Belle-Isle, plus flatté de la représentation de l'ambassade que du commandement des armées, manda au cardinal que sa santé ne lui permettant pas de fournir aux fatigues d'une campagne, il demandait d'être relevé. Le cardinal donna ce commandement au maréchal de Broglio, affaibli par deux apoplexies; mais se trouvant à Strasbourg dont il était gouverneur, il parut être celui de tous les généraux qui pourrait joindre le plus vîte l'armée de Bohême. Dès son arrivée ce maréchal se brouilla avec monsieur de Belle-

Isle. Broglio changea toutes les dispositions de son prédécesseur; il rassembla une masse de troupes, avec lesquelles il se rendit à Piseck. Le grand-duc fit mine de l'attaquer; sa tentative fut inutile. Lobkowitz ne réussit pas mieux sur Frauenberg. Enfin les Autrichiens fatigués inutilement retournèrent à leurs quartiers. Les Français, qui aimaient leurs commodités, trouvaient fort à redire que les ennemis les inquiétassent si souvent; ils auraient bien voulu que les Prussiens se missent en avant pour les couvrir; mais il aurait fallu être imbécille pour souscrire à de telles prétentions. Monsieur de Valori, qui était ministre de la France à Berlin, s'exhalait en plaintes; il soutenait que les Allemands, qui n'étaient bons qu'à se battre, devaient ferrailler contre les Autrichiens, pour donner du repos aux Français, qui leur étaient supérieurs en toute chose. On l'écouta tranquillement, et à la fin il se lassa de ses vaines importunités. 1741.

Tant de puissances, qui s'étaient alliées contre la maison d'Autriche et qui voulaient partager ses dépouilles, avaient excité la cupidité de princes qui jusqu'alors s'étaient tenus tranquilles. L'Espagne ne voulut pas demeurer oisive, tandis que tout le monde pensait à son agrandissement. La reine d'Espagne, qui était de Parme, forma des prétentions sur cette principauté et sur celle de Plaisance, qu'elle appelait son cotillon, pour y établir son second fils Don Philippe. Elle fit passer vingt mille Espagnols sous les

L'Espagne se déclare contre l'Autriche.

1741. ordres de monsieur de Montemar par le royaume de Naples, en même temps que Don Philippe avec un autre corps passait par le Dauphiné et la Savoie pour pénétrer en Lombardie. Ainsi un feu qui dans son origine ne parut qu'une étincelle en Silésie, se communiqua de proche en proche et causa bientôt en Europe un embrasement universel.

Diète de l'empire.

Tandis que tant d'armées commettaient les unes vis-à-vis des autres plus de sottises que de belles actions, la diète de l'empire assemblée à Francfort pour l'élection d'un empereur, perdait son temps en frivoles délibérations; au lieu d'élire un chef, elle disputait sur des pourpoints ou sur des dentelles d'or que les seconds ambassadeurs prétendaient porter ainsi que les premiers. Cette diète était partagée en deux partis; les uns étaient partisans fanatiques de la reine de Hongrie, les autres étaient ses ennemis outrés. Les premiers voulaient le grand-duc pour empereur, les autres voulaient avec une sorte d'obstination l'électeur de Bavière. La fortune, qui favorisait encore les armes des alliés, l'emporta, et leur parti gagna enfin l'ascendant qu'ont les heureux. La diète de Francfort cependant n'avançait guère. Pour se faire une idée de cette assemblée et de la lenteur de ses délibérations, il ne sera pas inutile d'en donner une esquisse. La bulle d'or est regardée comme la loi fondamentale de l'Allemagne; c'est à elle qu'on en appelle en toute occasion, et s'il y a des chicanes, elles naissent de la façon de l'expliquer. Les princes

choisissent donc les docteurs les plus instruits de cette loi, les pédans les plus lourds et les plus consommés dans les vétilles de la formalité, pour les envoyer comme leurs représentans à ces assemblées générales. Ces jurisconsultes discutent sur la forme des choses et ont l'esprit trop rétréci pour envisager les objets en grand; ils sont enivrés de leur représentation et pensent avoir la même autorité que celle dont cet auguste corps jouissait du temps de Charles de Luxembourg. Enfin dans cette diète, au 1 de Décembre de l'année 1741, on était aussi peu avancé qu'on l'avait été avant la convocation de cette illustre assemblée. Si les Autrichiens avaient eu quelques succès par leurs armes, le grand-duc aurait emporté la pluralité des voix; il fallait donc dans ces conjonctures brusquer l'élection, pour profiter de la supériorité des suffrages et empêcher, par l'élévation d'une autre famille au trône impérial, que cette dignité ne devînt héréditaire dans la nouvelle maison d'Autriche. Pour acheminer les choses à ce but, le roi proposa de fixer un terme pour le jour de l'élection: cet expédient fut approuvé et la diète fixa pour ce choix le 24 de Janvier de l'année 1742. 1741.

Cette diète et ses délibérations faisaient moins d'impression sur le roi d'Angleterre que ce qui le touchait de plus près; la crainte qu'il avait de cette armée de Maillebois qui menaçait son électorat, fut si vive, qu'il se résolut à faire le suppliant à Versailles pour garantir ses possessions. Il y envoya comme

1741. son ministre monsieur de Hardenberg, pour signer un traité de neutralité avec la France. Le cardinal de Fleury demanda au roi ce qu'il augurait de cette négociation. Ce prince lui répondit qu'il était dangereux d'offenser à demi et que quiconque menace, doit frapper. Le cardinal, plus patelin que ferme, n'avait pas un caractère assez mâle pour prendre des partis décisifs; il croyait ne rien donner au hasard en tenant les choses en suspens; il signa ce traité. Ces tempéramens et cette conduite mitigée ont souvent nui aux affaires de la France; mais la nature dispense ses talens à son gré; celui qui a reçu pour lot la hardiesse, ne saurait être timide, et celui qui est né avec trop de circonspection, ne saurait être audacieux.

Révolution en Russie.

Cette année était comme l'époque des grands événemens. Toute l'Europe se trouvait en guerre pour partager les parties d'une succession litigieuse; on s'assemblait pour élire un empereur d'une autre maison que de celle d'Autriche, et en Russie on détrônait un jeune empereur encore au berceau; une ré-
6 Décembre. volution plaça la princesse Élisabeth sur ce trône. Un chirurgien *) Français de naissance, un musicien, un gentilhomme de la chambre et cent gardes Préobraszenskoi corrompus par l'argent de la France, conduisent Élisabeth au palais impérial. Ils surprennent les gardes et les désarment. Le jeune empereur, son

*) Lestoc.

père le prince Antoine de Brunsvic, et sa mère la princesse de Mecklenbourg sont arrêtés. On assemble les troupes; elles prêtent le serment à Élisabeth, qu'ils reconnaissent pour leur impératrice. La famille malheureuse est enfermée dans les prisons de Riga. Ostermann, après avoir été traité avec ignominie, est exilé en Sibérie; tout cela n'est l'ouvrage que de quelques heures. La France, qui espérait profiter de cette révolution qu'elle avait amenée, vit bientôt après ses espérances s'évanouir. 1741.

Le dessein du cardinal de Fleury était de dégager la Suède du mauvais pas où il l'avait engagée. Il crut qu'un changement de règne en Russie rendrait le nouveau souverain facile à conclure une paix favorable à la Suède. Dans cette vue il avait envoyé un nommé d'Avennes avec des ordres verbaux au marquis de la Chétardie, ambassadeur à Pétersbourg, afin qu'il employât tous les moyens possibles pour culbuter la régente et le généralissime. De telles entreprises, qui paraîtraient téméraires dans d'autres gouvernemens, peuvent quelquefois s'exécuter en Russie. L'esprit de la nation est enclin aux révoltes. Les Russes ont cela de commun avec les autres peuples, qu'ils sont mécontens du présent et qu'ils espèrent tout de l'avenir. La régente s'était rendue odieuse par les faiblesses qu'elle avait eues pour un étranger, le beau comte de Lynar, envoyé de Saxe; mais sa devancière, l'impératrice Anne, avait encore plus ouvertement distingué Biron, Courlandais et étranger

1741. comme Lynar, tant il est vrai que les mêmes choses cessent d'être les mêmes, quand elles se font en d'autres temps et par d'autres personnes. Si l'amour perdit la régente, l'amour plus populaire dont la princesse Élisabeth fit sentir les effets aux gardes Préobraszenskoi, l'éleva sur le trône. Ces deux princesses avaient le même goût pour la volupté; celle de Mecklenbourg le couvrait du voile de la pruderie; son coeur seul la trahissait. La princesse Élisabeth portait la volupté jusqu'à la débauche: la première était capricieuse et méchante; la seconde dissimulée, mais facile; toutes deux haïssaient le travail, toutes deux n'étaient pas nées pour le gouvernement.

Si la Suède avait su profiter de l'occasion, elle aurait frappé quelque grand coup pendant que la Russie était agitée par des troubles intestins: tout lui présageait d'heureux succès; mais le destin de la Suède n'était point de triompher de ses ennemis. Elle demeura dans une espèce d'engourdissement pendant et après cette révolution; elle laissa échapper l'occasion, cette mère des grands événemens; la perte de la bataille de Pultawa ne lui fut pas plus fatale qu'alors la molle inaction de ses armées. Dès que l'impératrice Élisabeth se crut assurée sur le trône, elle distribua les premières places de l'empire à ses partisans. Les deux frères Bestuchew, Woronzow et Trubetzkoi entrèrent dans le conseil. Lestoc, le promoteur de l'élévation d'Élisabeth, devint une espèce de ministre subalterne, quoique chirurgien; il était

porté pour la France; Bestuchew pour l'Angleterre; 1741.
de là naquirent des divisions dans le conseil et des intrigues interminables à la cour. L'impératrice n'avait de prédilection pour aucune des puissances; mais elle se sentait de l'éloignement pour la cour de Vienne et pour celle de Berlin. Antoine Ulric, père de l'empereur qu'elle avait détrôné, était cousin germain de la reine de Hongrie, neveu de l'impératrice douairière et beau-frère du roi de Prusse; et elle appréhendait que les liens du sang ne fissent agir ces puissances en faveur de la famille sur la ruine de laquelle elle avait établi sa grandeur. Cette princesse préférant sa liberté aux loix du mariage, trop tyranniques selon sa façon de penser, pour affermir son gouvernement appela son neveu le jeune duc de Holstein à la succession. Elle le fit élever à Pétersbourg en qualité de grand-duc de Russie. Le public croit assez légérement que les événemens qui tournent à l'avantage des princes, sont les fruits de leur prévoyance et de leur habileté: par une suite de cette prévention l'on soupçonna le roi d'avoir trempé dans cette révolution arrivée en Russie; mais il n'en était rien. Le roi n'y eut aucune part et n'en fut informé qu'avec le public. Quelques mois auparavant, lorsque le maréchal de Belle-Isle se trouvait au camp de Mollwitz, la conversation avait tourné sur le sujet de la Russie. Le maréchal parut très-mécontent de la conduite du prince Antoine et de sa femme la régente; et dans un moment où sa colère s'allumait, il

1741. demanda au roi s'il verrait avec peine qu'il se fît une révolution en Russie en faveur de la princesse Élisabeth, au désavantage du jeune empereur Iwan qui était son neveu. Sur quoi le roi répondit qu'il ne connaissait de parens parmi les souverains que ceux qui étaient ses amis. La conversation finit, et voilà tout ce qui se passa.

Berlin fut pendant cet hiver le centre des négociations. La France pressait le roi de faire agir son armée; l'Angleterre l'exhortait à conclure la paix avec l'Autriche; l'Espagne sollicitait son alliance, le Danemark ses avis pour changer de parti; la Suède demandait son assistance, la Russie ses bons offices à Stockholm; et l'empire germanique soupirant après la paix, faisait les plus vives instances pour que les troubles s'appaisassent.

Les choses ne restèrent pas long-temps dans cette situation. Les troupes prussiennes passèrent à peine deux mois dans leurs quartiers d'hiver. La destinée de la Prusse entraîna encore le roi sur ce théâtre que tant de batailles devaient ensanglanter et où les vicissitudes de la fortune se firent sentir tour à tour aux deux partis qui se faisaient la guerre. Le plus grand avantage que le roi retira de cette espèce de trève avec les Autrichiens, fut de rendre ses forces plus formidables. L'acquisition de la Silésie lui procura une augmentation de revenus de trois millions six cent mille d'écus. La plus grande partie de cet argent fut employée à l'augmentation de l'armée; elle

était alors de cent six bataillons et de cent quatre-vingt-onze escadrons, dont soixante de houssards. Nous verrons bientôt l'usage qu'il en fit. 1741.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Irruption des Autrichiens en Bavière. Départ du roi. Ce qui se passa à Dresde, Prague et Olmutz. Négociation de Fitzner. Expédition de Moravie, Autriche et Hongrie. Négociation de Janini. Blocus de Brunn. Le roi quitte la Moravie et joint son armée de Bohême à Chrudim. Ce qui se passa en Moravie après son départ. Changement de ministère à Londres. Négociation infructueuse de Chrudim, qui fait prendre le parti de décider l'irrésolution des Autrichiens par une bataille.

Quoique les Français fussent maîtres de Prague, qu'ils occupassent les bords de la Wotawa, de la Moldau et de la Sassawa, les Autrichiens ne désespéraient point de leur salut; ils avaient tiré dix mille hommes d'Italie, sept mille de Hongrie, auxquels ils joignirent trois mille hommes du Brisgau, arrivant par le Tyrol. Ce corps, qui montait au nombre de vingt mille hommes, avait le maréchal Khevenhüller à sa tête. Ce général forma aussitôt le plan de tomber sur les quartiers de monsieur de Ségur et de le

1741. chasser des bords de l'Enns. Nous ne saurions nous dispenser de rapporter à ce sujet un mémoire, en date du 29 Juin 1741, que le roi envoya à l'électeur de Bavière. Le lecteur verra que tout le mal qui arriva, avait été prévu, et que les princes qui ne corrigent pas avec célérité les mauvaises dispositions qu'ils font dans leurs opérations de campagne, en sont toujours punis; car l'ennemi est mauvais courtisan; loin d'être flatteur, il châtie sévèrement les fautes de celui qui lui est opposé, fût-il roi ou empereur même. Voici ce mémoire:

Raisons qui doivent engager l'électeur de Bavière à pousser la guerre en Autriche.

„La position des troupes prussiennes occupant „une partie considérable des forces autrichiennes, on „contient le maréchal de Neipperg en Silésie. L'ar„mée des alliés, qui n'a point d'ennemi devant elle, „devrait pousser ses opérations le long du Danube „et gagner promptement l'Autriche. L'électeur trouve „son ennemi au dépourvu; il peut s'emparer sans ré„sistance de Passau, de Linz, d'Enns et de là se por„ter sur Vienne, sans rencontrer aucun obstacle. Si „l'on se rend maître de cette capitale, on coupe, „pour ainsi dire, la puissance autrichienne dans ses „racines. La Bohême, qu'on en sépare par cette „marche, dégarnie de troupes et privée de tout se„cours, doit tomber d'elle-même. Il faut établir le

„théâtre de la guerre en Moravie, en Autriche et en 1741.
„Hongrie même. Dans les circonstances présentes „cette opération est aussi aisée que sûre, et il est „incontestable qu'elle obligera la reine de Hongrie „d'accepter sans délai les conditions de la paix qu'on „voudra lui prescrire. Si l'électeur diffère de profi„ter des conjonctures avantageuses où il se trouve, „il donne à l'ennemi le temps de rassembler ses for„ces. Ce qui est sûr aujourdhui, ne le sera plus de„main. En tournant vers la Bohême, l'électeur ex„pose ses états héréditaires au caprice des événe„mens; il offre un appas aux ennemis, qui sauront „bien en profiter. Mon avis est qu'on ne prendra „jamais les Romains que dans Rome, qu'on ne laisse „donc point échapper l'occasion de s'emparer de „Vienne. C'est le moyen unique de terminer ces dif„férens et de parvenir à une paix glorieuse".

Campagne des Français et des Bavarois en Autriche.

Le mémoire fut lu et aussitôt oublié. L'électeur, qui n'était pas du tout militaire, crut que des raisons supérieures l'engageaient à prendre un autre parti. Khevenhüller profita de ces fautes. Vers la fin de Décembre il passa l'Enns en trois endroits. Ségur, au 31 Décembre.
lieu de tomber avec toutes ses forces sur un de ces trois corps pour les détruire en détail, se retira vers 1742.
la ville d'Enns; il ne s'y crut pas même en sureté. Une terreur panique hâta sa fuite; il courut d'une haleine à Linz, où il se fortifia. Monsieur de Khe- 1 Janvier.
venhüller ne lui donna pas le temps de reprendre ses esprits; il le poursuivit avec vivacité; et le monde

1742. apprit avec étonnement que quinze mille Autrichiens bloquaient à Linz quinze mille Français: tant un seul homme peut donner d'ascendant à ses troupes sur celles de son ennemi.

L'électeur de Bavière, consterné d'un revers auquel il ne s'attendait pas, eut recours à l'amitié du roi; il le conjura dans les termes les plus tendres de ne le point abandonner et de sauver son état et ses troupes par une puissante diversion; il désirait que les Prussiens pénétrassent par la Moravie en Autriche, pour donner à monsieur de Ségur le temps de respirer. Il faut se rappeler pour un moment la situation où se trouvaient les armées. La position de l'armée principale de la reine de Hongrie était très-judicieuse; elle avait le dos tourné vers le Danube, sa droite couverte par les marais de Wittingau, sa gauche par la Moldau et par Budweis, son front par Tabor. Les alliés décrivaient avec leurs troupes comme un demi-cercle autour de ces quartiers, de sorte que dans leurs opérations ils avaient l'arc à décrire, et les Autrichiens qui étaient au centre, la corde; de plus, leurs troupes étroitement resserrées dans leurs quartiers couvraient les opérations de monsieur de Khevenhüller contre les Français; ils tenaient à l'Autriche, d'où ils tiraient leurs vivres et leurs secours; ils gardaient un pied en Bohême, de sorte qu'à l'ouverture de la campagne ils pouvaient se flatter de rétablir leurs affaires. Pour déloger cette armée d'un poste aussi avantageux, il était de la dernière néces-

sité que les alliés fissent un effort général, pour que 1742.
les Autrichiens attaqués de tous côtés succombassent sous le nombre de leurs ennemis. Ce plan fut proposé à monsieur de Broglio, sans qu'on pût jamais lui persuader d'y concourir.

Quoique le peu de concert et de bonne volonté qui régnait entre les alliés, obligeât d'abandonner le projet le plus décisif pour rendre la supériorité aux armées des Français et des Bavarois, il n'en était pas moins important de soutenir l'électeur à la veille d'obtenir la couronne impériale. Les partis mitigés n'étaient plus de saison. Ou il fallait s'en tenir à la trève verbale qui n'assurait de rien et que les Autrichiens avaient si ouvertement enfreinte, ou il fallait détromper les alliés de la Prusse de leurs soupçons par quelque coup d'éclat. L'expédition en Moravie était la seule que les circonstances permissent d'entreprendre, parce qu'elle rendait le roi plus nécessaire et le mettait en situation d'être également recherché des deux partis. Ce prince s'y détermina, en même temps bien résolu pourtant de n'y employer que le moins de ses troupes qu'il pourrait et le plus de celles que ses alliés voudraient lui donner. Les Saxons, qui gardaient alors les bords de la Sassawa, étaient à portée de se joindre à un corps de Prussiens qui devait entrer en Moravie. De là cette petite armée pouvait se porter sur Iglau, en déloger le prince de Lobkowitz qui y commandait, et pousser en avant jusqu'à Horn en Basse-Autriche. Cette ma-

1742. noeuvre devait ou forcer monsieur de Khevenhüller d'abandonner monsieur de Ségur, ou obliger l'armée principale de la reine de quitter Wittingau, Tabor et Budweis, auquel cas monsieur de Broglio n'ayant rien devant lui, pouvait aller au secours de Linz. La difficulté de ce plan consistait à faire consentir la cour de Dresde à la jonction de ses troupes avec les prussiennes. D'abord le maréchal de Schwerin reçut ordre de s'emparer d'Olmutz avec le corps qui avait hiverné en Haute-Silésie; ensuite le roi expliqua à monsieur de Valori le but de cette expédition et l'utilité qui en résulterait pour la France. Ce moyen étant le seul qui pût sauver les troupes bloquées à Linz, le roi voulait aller à Dresde. Il fit partir monsieur de Valori un jour avant son départ, pour qu'il sondât les esprits et les préparât aux propositions qu'on voulait faire. On était convenu que monsieur de Valori ferait un signe de tête à l'arrivée du roi. Ce signe se fit, et dès que ce prince eut franchi la cérémonie des premiers complimens d'usage, il s'entretint avec le comte de Brühl de son projet. En voici le résumé; mais pour le bien saisir, il faut reprendre les choses de plus haut. Le feu roi de Pologne Auguste II avait fait un plan de partage de la succession de l'empereur Charles VI. La cour de Vienne en eut vent. Le prince de Liechtenstein passant par Dresde en 1735, sous le règne d'Auguste III, mécontent du comte Sulkowski ministre et favori, assura Brühl que s'il pouvait lui procurer ce projet de par-

tage, lui et sa cour n'épargneraient rien pour perdre 1742.
Sulkowski et pour lui procurer sa place. Brühl eut la perfidie d'accepter cette proposition. Il fit copier cet écrit et le remit au prince de Liechtenstein. Or comme les Saxons s'étaient déclarés contre la maison d'Autriche et précisément avant l'arrivée du roi, la reine de Hongrie avait envoyé une vieille demoiselle de Kling à Dresde, intrigante de profession, et qui ayant assisté à l'éducation de la reine de Pologne, masquait la commission dont elle était chargée du prétexte d'un voyage ordinaire, dont l'unique but était de se rapprocher d'une princesse à laquelle elle était attachée depuis long-temps. À peine est-elle arrivée à Dresde qu'elle se rend chez le comte de Brühl, et le tirant à l'écart, elle sort de sa poche ce projet de partage, et lui dit: „Connaissez-vous ceci? „promettez-moi sur le champ de faire que les Sa„xons se retirent de la Bohême, ou je découvre vo„tre trahison et je vous perds". Brühl promit ce qu'elle voulut; outre cela il n'osait par timidité désobliger le roi, et il avait de la répugnance à remettre les troupes saxonnes entre les mains d'un voisin qu'il avait voulu dépouiller de ses états six mois auparavant. Ajoutez que Brühl se prêtait avec répugnance à l'agrandissement de l'électeur de Bavière, auquel il enviait la dignité impériale. Après que ces différens sentimens se furent combattus dans son esprit, la peur l'emporta; par timidité il remit au roi les troupes saxonnes, bien résolu de les retirer aus-

1742. sitôt que cela serait possible. L'après-midi il y eut une conférence chez le roi. Le comte Brühl, le comte de Saxe, Valori, monsieur Desaleur et le comte Rutowski s'y trouvèrent. Le roi leur exposa les moyens qu'il croyait les plus convenables pour sauver monsieur de Ségur et la Bavière; il avait une carte de la Moravie sur laquelle il leur expliqua son projet de campagne. Son dessein était de tomber de toutes parts sur les quartiers des Autrichiens. En conséquence monsieur de Broglio devait attaquer le prince de Lorraine, qui commandait l'armée ennemie du côté de Frauenberg, tandis que les Prussiens et les Saxons les prendraient en flanc vers Iglau. Le comte de Saxe objecta que le maréchal de Broglio avait à peine seize mille hommes avec lui et que l'expédition d'Iglau manquerait faute de fourrages et de subsistance. La première objection était sans réplique; quant à la seconde, le roi se chargea de la lever, d'aller à Prague se concerter avec monsieur de Sechelles, intendant de l'armée, sur les moyens de fournir des vivres aux Saxons. Sur ces entrefaites le roi de Pologne entra dans la chambre. Après quelques civilités le roi voulut du moins lui faire l'honneur de lui communiquer à quel usage on destinait ses troupes. Le comte Brühl avait vîte plié la carte de la Moravie; le roi la lui redemanda, on l'étala de nouveau, et ce prince fit en quelque sorte le vendeur d'orviétan, débitant sa marchandise le mieux qu'il était possible; il appuyait surtout sur ce que le roi

de Pologne n'aurait jamais la Moravie, s'il ne se donnait la peine de la prendre. Auguste III répondait oui à tout, avec un air de conviction mêlé de quelque chose dans le regard qui dénotait l'ennui. Brühl que cet entretien impatientait, l'interrompit en annonçant à son maître que l'opéra allait commencer. Dix royaumes à conquérir n'eussent pas retenu le roi de Pologne une minute de plus. On alla donc à l'opéra, et le roi obtint, malgré tous ceux qui s'y opposaient, une résolution finale. Il fallait brusquer l'aventure, comme on prend une place d'assaut; c'était le seul moyen de réussir à cette cour. Le lendemain, à six heures du matin, le roi fit inviter le père Guarini, qui était en même temps une espèce de favori, de ministre, de bouffon et de confesseur. Ce prince lui parla de façon à lui persuader qu'il ne voulait réussir que par lui; la finesse de cet Italien fut la dupe de son orgueil. Le père Guarini, en quittant le roi, se rendit auprès de son maître, qu'il acheva de confirmer dans la résolution qu'il avait prise. Enfin le roi partit de Dresde, après avoir vaincu tous les obstacles, la mauvaise volonté du comte de Brühl, le peu de résolution d'Auguste III et les tergiversations du comte de Saxe, qui peu occupé de la Bavière avait encore les chimères de la Courlande en tête, et croyait pour faire sa cour, être dans la nécessité de contrecarrer autant qu'il était en lui les Prussiens. 1742.

Lorsque le roi arriva à Prague, Linz tenait encore, mais le comte de Törring, par son inconsidé-

1742. 17 Janvier. ration, s'était laissé battre par les Autrichiens. On fit encore quelques tentatives pour inspirer de l'activité au maréchal de Broglio, mais inutilement. Le roi convint tout de suite avec monsieur de Sechelles pour fournir des subsistances aux Saxons; il dit: „Je „ferai l'impossible possible", sentence qui devrait être écrite en lettres d'or sur le bureau de tous les intendans d'armée. Monsieur de Sechelles ne se contenta pas de le dire, mais il exécuta tout ce qu'il avait promis. De Prague le roi passa par ses quar-
14 Janvier. tiers de Bohême. Il apprit en chemin que Glatz s'était rendu, et il s'achemina vers la Moravie. Il avait appointé le chevalier de Saxe et monsieur de Polastron à Landskron, pour concerter avec eux les opérations auxquelles on se préparait. Monsieur de Polastron était un homme confit en dévotion, qui semblait plus né pour dire son chapelet que pour aller à
Expédition de Moravie, Autriche et Hongrie. la guerre. De là le roi se rendit à Olmutz, que le maréchal de Schwerin venait d'occuper. On devait établir des magasins dans cette ville; mais monsieur de Sechelles n'y avait pas présidé. Le séjour du roi dans cette ville fut trop court pour obvier à cet inconvénient, et l'on prit les meilleures mesures que l'on put pour y remédier. Pendant que le roi était à Olmutz, il y arriva un certain Fitzner, conseiller du grand-duc de Toscane; il était chargé de quelques propositions de la cour de Vienne. Le roi, qui se livrait trop à sa vivacité, sans entendre ce que Fitzner avait à lui dire, lui parla sans mettre de point

ni de virgule à son discours, faute impardonnable en 1742.
négociation, où la prudence veut qu'on entende patiemment les autres et qu'on ne réponde qu'avec poids et mesure. Il lui rappela toutes les infractions que sa cour avait faites à la trève d'Oberschnellendorf, et il exhorta la reine à s'accommoder promptement avec ses ennemis. Fitzner apprit au roi la capitulation flétrissante que monsieur de Ségur venait de signer à Linz, d'où le roi prit occasion de tirer de nou- 23 Janvier.
velles raisons pour hâter la paix, en lui insinuant que les Anglais n'avaient que leur propre intérêt en vue et sacrifieraient enfin la reine aux avantages qu'ils tâcheraient d'obtenir pour leur commerce. Fitzner ravala ainsi les choses qu'il était chargé de dire, et l'on convint de part et d'autres d'entretenir une correspondance secrète par le canal d'un certain chanoine Janini.

Sur ces entrefaites on reçut des nouvelles de Francfort sur le Mein qui annonçaient l'élection et le couronnement de l'électeur de Bavière, qu'on nomma 24 Janvier.
Charles VII. Cependant la cour de Vienne ne restait pas les bras croisés. Si elle négociait avec ardeur, elle ne négligeait pas non plus de faire usage de toutes ses ressources pour se dégager par la force de tant d'ennemis qui l'accablaient. Elle leva en Hongrie quinze mille hommes de troupes régulières; elle convoqua dans ce royaume le ban et l'arrière-ban, qui devait lui valoir quarante mille hommes à peu près. Son intention était d'en former deux corps d'armée,

1742. dont l'un devait pénétrer par Hradisch en Moravie, et l'autre devait passer par la Jablunka et gagner en Haute-Silésie les derrières de l'armée prussienne, tandis que le prince de Lorraine s'avancerait de la Bohême pour combattre de front les troupes du roi. Ce prince n'avait pris que la moitié des troupes qui hivernaient en Haute-Silésie, qui faisaient quinze mille hommes, à la tête desquelles il joignit les Fran-
12 Février. çais et les Saxons auprès de Trebitsch. Un autre corps occupa par ses ordres Wischau, Hradisch, Kremsir et les frontières de la Hongrie, pour couvrir ses opérations. La lenteur, jointe à la mauvaise volonté des Saxons, fit perdre dans cette expédition des jours et même des semaines; ce qui nuisit beaucoup au bien des affaires. Un seul exemple suffira pour preuve de ce que nous disons. Budichau est une maison de plaisance, riche et bien ornée, qui appartient à un comte Bur; on avait assigné par galanterie ce quartier aux Saxons. Le comte Rutowski et le chevalier de Saxe s'y trouvèrent si bien, que jamais on ne put faire avancer leurs troupes; ils y demeurèrent trois jours. Cet empêchement fut cause que le prince de Lobkowitz eut le temps de retirer ses magasins d'Iglau, et qu'à l'approche des alliés il se replia sur
15 Février. Wittingau. Les Saxons occupèrent Iglau; mais il fut impossible de les faire avancer ni sur la Taya ni vers Horn en Autriche. C'est le cas de la plupart des généraux qui commandent des troupes auxiliaires, de voir échouer leurs projets faute d'obéissance et d'exé-

cution. Les Saxons, qui étaient les plus intéressés à cette expédition, étaient ceux là même qui employaient le plus de mauvaise foi pour la contrecarrer. 1742.

Ces contretemps obligèrent le roi à refondre ses dispositions. Il donna aux Saxons les quartiers les plus voisins de la Bohême, et les Prussiens occupèrent les bords de la Taya, de Znaym jusqu'à Göding, 19 Février. petite ville qui est sur les frontières de la Hongrie. Bientôt un détachement de cinq mille hommes partit de Znaym et fit une irruption dans la Haute-Autriche; la terreur s'en répandit jusqu'aux portes de Vienne. La cour rappela sur le champ dix mille hommes de la Bavière au secours de cette capitale. Les houssards de Ziethen poussèrent jusqu'à Stockerau, qui n'est qu'à une poste de Vienne. Cette irruption mit les troupes à leur aise par la quantité de substances qu'elle leur procura. Mais les Saxons s'inquiétaient dans leurs quartiers; ils voyaient partout l'ennemi, la peur grossissait pour eux tous les objets, ils demandèrent qu'on leur laissât occuper les quartiers des Prussiens; ce qui leur fut accordé. Monsieur de Polastron, rappelé en Bohême par les ordres de monsieur de Broglio, avait quitté l'armée, de sorte que ce qui restait, formait à peine trente mille hommes. Le roi découvrit par des lettres interceptées que les Hongrois commençaient à se rassembler sur les frontières de la Moravie. Il n'y avait pas de moment à perdre; il fallait dissiper cette milice avant que le nombre en devînt trop considérable. Cette commission tomba sur

1742. le prince Thierry d'Anhalt, qui avec dix bataillons,
10—16 Mars. autant d'escadrons et mille houssards, entra en Hongrie, enleva trois quartiers de pandours, leur prit mille deux cents hommes et répandit une telle allarme dans ce royaume, qu'une partie de l'arrière-ban se sépara. Cette expédition si heureusement terminée, ce prince vint rejoindre l'armée aux environs de Brunn. Car les Saxons étaient à Znaym, Sab, Nikolsbourg, et les Prussiens à Pohrlitz, Austerlitz, Selowitz et aux environs de Brunn. On avait demandé du canon au roi de Pologne pour assiéger cette ville; ce prince le refusa faute d'argent. Il venait de dépenser quatre cent mille écus pour acheter un gros diamant vert; il voulait la chose et se refusait aux moyens. L'expédition du roi manqua donc par bien des raisons. Monsieur de Ségur s'était laissé prendre avant qu'on le pût secourir; monsieur de Broglio était paralytique; Brühl craignait plus mademoiselle de Kling qu'il ne se souciait de la Moravie; Auguste III voulait un royaume, mais il ne voulait pas prendre la peine de le conquérir. Cependant sans la prise de Brunn les alliés ne pouvaient pas même se soutenir en Moravie. Ce qu'il y avait de pire, c'était que le roi ne pouvait faire aucun fond sur la fidélité des Saxons, et il devait s'attendre qu'ils l'abandonneraient à l'approche de l'ennemi. Un beau jour lorsqu'on s'y attendait le moins tous les Saxons abandonnèrent leurs quartiers et se jetèrent avec précipitation sur ceux que les Prussiens occupaient; un mil-

lier de houssards autrichiens leur avait donné une terreur panique; on leur procura des quartiers et Brunn fut serré de plus près. Le commandant de cette place était un homme intelligent. Il envoyait des gens déguisés pour mettre le feu aux villages que les troupes occupaient; toutes les nuits il y eut des incendies; on compta plus de seize bourgs, villages ou hameaux qui périrent par les flammes. Un jour trois mille hommes de la garnison de Brunn attaquèrent le régiment de Truchses dans le village de Lesch; ce régiment se défendit pendant cinq heures avec une constance et une valeur admirable. Le village fut brûlé; mais les ennemis furent chassés sans avoir remporté le moindre avantage. Truchses, Varenne et quelques officiers y furent blessés en se couvrant de gloire. Enfin les efforts qu'on avait faits pour dégager monsieur de Ségur, attiraient naturellement les Autrichiens en Moravie. Le duc de Lorraine allait se mettre en marche pour dégager Brunn; il fallait choisir un lieu d'assemblée pour les troupes et qui fût en même temps un camp avantageux. Ces qualités se trouvaient réunies dans le terrain qui environne la ville de Pohrlitz. Le roi communiqua au chevalier de Saxe son dessein d'attendre l'ennemi dans cette position, ce qui pouvait s'exécuter avec d'autant plus de sureté, que le roi avait été joint par six bataillons et trente escadrons de renfort de ses troupes. Le chevalier donna une réponse ambigue, qui préparait dès-lors aux excuses de sa désobéissance. 1742.

1742. La raison la plus spécieuse qu'il alléguait, se fondait sur le nombre de ses troupes, qu'il ne disait monter qu'à huit mille combattans. Le peu de fond qu'on pouvait faire sur ces troupes saxonnes, fit réfléchir le roi sur la situation où il se trouvait. Ses propres troupes ne consistaient qu'en vingt-six mille hommes; c'étaient les seules sur lesquelles il pût compter et c'était trop peu pour faire tête à l'armée du duc de Lorraine. Après tout, pourquoi s'opiniâtrer à conquérir cette Moravie, pour laquelle le roi de Pologne, qui devait l'avoir, témoignait tant d'indifférence? Le seul parti à prendre, c'était de se joindre aux troupes prussiennes qui étaient en Bohême; et pour couvrir Olmutz et la Haute-Silésie, on pouvait se servir de l'armée du prince d'Anhalt, qui devenait inutile auprès de Brandebourg. Il reçut donc incessamment l'ordre de la partager, d'en envoyer une partie à Chrudim en Bohême, et de mener dix-sept bataillons et trente-cinq escadrons dans la Haute-Silésie, où il serait joint par son fils le prince Didier, avec les troupes que le roi laisserait dans ces environs. Malgré toutes ces dispositions, le roi se trouvait dans un pas scabreux. Il avait tout lieu de se défier des Saxons; mais leur mauvaise foi n'était pas assez manifeste. Monsieur de Broglio le tira de cet embarras, en demandant les troupes saxonnes, pour se renforcer, à ce qu'il disait, contre le prince de Lorraine, qui voulait l'attaquer dans le temps que ce prince prenait le chemin de la Moravie avec son armée.

Le roi fit semblant d'ajouter foi au faux avis du maréchal de Broglio, pour se défaire d'alliés suspects. Le départ de la Moravie fut résolu: quinze escadrons et douze bataillons suivirent le roi en Bohême; vingt-cinq escadrons et dix-neuf bataillons demeurèrent sous les ordres du prince Thierry dans un camp avantageux auprès d'Olmutz, où ce prince aurait pu se soutenir, si le maréchal de Schwerin avait veillé comme il le devait à amasser suffisamment de vivres pour les troupes. Monsieur de Bülow, qui suivait le roi en qualité de ministre de Saxe, le voyant sur son départ de la Moravie, lui dit: „Mais, Sire, qui cou„ronnera donc mon maître?" Le roi lui répondit qu'on ne gagnait les couronnes qu'avec du gros canon, et que c'était la faute des Saxons s'ils en avaient manqué pour prendre Brunn. Ce prince, bien résolu de ne commander désormais qu'à des troupes dont il pût disposer et capables d'obéir, poursuivit sa route passant par Zwittau et Leutomischel, et il arriva le 17 d'Avril à Chrudim auprès du prince Léopold, où il mit ses troupes en quartier de rafraîchissement. Les Saxons essuyèrent un petit échec dans cette retraite: les houssards ennemis leur enlevèrent un bataillon qui faisait leur arrière-garde. Vainement voulut-on leur persuader de se joindre aux Français; ils traversèrent les quartiers des Prussiens pour se cantonner dans le cercle de Saatz sur les frontières de leur électorat. Par leur défection les Français affaiblis demeurèrent à Piseck sans secours. Le fardeau de la

1742.
Marche du roi en Bohême.
9 Avril.

1742. guerre pesait presque uniquement sur les épaules des Prussiens, et les ennemis puisaient dans l'affaiblissement des alliés les espérances les plus flatteuses de leurs succès.

Événemens en Moravie.

Pendant que les Prussiens se refaisaient en Bohême de leurs fatigues, que les Français sommeillaient à Piseck et que les Saxons s'éloignaient le plus vîte qu'ils pouvaient des hasards de la guerre, le prince de Lorraine rentrait en Moravie; le prince Thierry d'Anhalt lui présenta la bataille auprès de Wischau. Son poste était si bien pris, que les troupes de la reine n'osèrent le brusquer. Les Prussiens restèrent dans cette position et ne la quittèrent qu'après avoir consumé le dernier tonneau de farine qui restait dans leur magasin. Le prince Thierry passa les mon-
26 Avril. tagnes de la Moravie et assit son camp entre Troppau et Jägerndorf, sans que l'armée ennemie fît mine de le suivre. Dans cette retraite les dragons de Nassau nouvellement levés eurent une affaire *) avec les houssards autrichiens, où ils se signalèrent par leur valeur et par leur conduite. En même temps le régiment de Canneberg **) se fit jour à travers trois mille ennemis qui voulaient le couper de l'armée et s'acquit beaucoup de gloire. Les gensd'armes qui cantonnaient, furent attaqués de nuit dans un village où l'ennemi avait mis le feu; la moitié des escadrons se

*) À Napagedell.

**) Entre Prerau et Grätz.

battirent à pied au milieu des flammes, pour donner aux autres le temps de monter à cheval, alors ils donnèrent sur les Autrichiens, les battirent et leur firent des prisonniers; un colonel Bredow les commandait. Ces faits ne sont pas importans; mais comment laisser périr dans l'oubli d'aussi belles actions, surtout dans un ouvrage que la reconnaissance consacre à la gloire de ces braves troupes? Cependant que pouvait-on prévoir de cette guerre, en réfléchissant sur le peu d'intelligence qui régnait entre les alliés, sur les pitoyables généraux qui conduisaient les Français, sur la faiblesse de leur armée, sur la faiblesse plus grande encore de celle de l'empereur? sinon que les vastes projets du cabinet de Versailles qui semblaient devoir s'accomplir l'année précédente, étaient plus que douteux alors. 1742.

De tels pronostics, fondés sur des faits certains, avertissaient le roi de ne pas s'enfoncer trop avant dans ce labyrinthe, mais d'en chercher l'issue au plutôt; bien d'autres raisons se joignaient encore à celles que nous venons de rapporter pour renouer la négociation de la paix avec la reine de Hongrie. Lord Hindfort fut employé pour moyenner cet accommodement; il y était plus propre qu'un autre, vu qu'il avait déjà travaillé à la réconciliation des deux puissances, et que son amour propre se trouvait intéressé à couronner son ouvrage. Il trouva la cour de Vienne moins docile que par le passé: l'affaire de Linz, l'évacuation de la Moravie et la défection des

1742. Saxons lui avaient rendu son ancienne fierté; ses négociations secrètes à la cour de Versailles lui faisaient même porter ses vues plus loin. On a vu de tout temps l'esprit de la cour d'Autriche suivre les impressions brutes de la nature; enflée dans la bonne fortune et rampante dans l'adversité, elle n'a jamais pu parvenir à cette sage modération qui rend les hommes impassibles à l'égard des biens et des maux que le hasard dispense. Alors son orgueil et son astuce reprenaient le dessus. Le mauvais succès de cette tentative du lord Hindfort fortifia le roi plus que jamais dans l'opinion où il était, que pour qu'une négociation de paix réussît avec les Autrichiens, il fallait auparavant les avoir bien battus. Une armée belle et reposée l'invitait à tenter le sort des armes; elle était composée de trente-quatre bataillons et de soixante escadrons, ce qui faisait à peu près le nombre de trente-trois mille hommes. Avant que l'on en vînt à cette décision, il arriva un changement dans le ministère anglais. Cette nation inquiète et libre était mécontente du gouvernement, parce que la guerre des Indes se faisait à son désavantage et que la Grande-Bretagne ne jouait pas un rôle convenable dans le continent. On fouetta le roi sur le dos de son ministre; il fut obligé de chasser le sieur Walpole, que lord Carteret remplaça. Un mécontentement à peu près semblable dans le siècle passé coûta la vie au roi Charles I; c'était l'ouvrage du fanatisme, et la chute de Walpole ne peut s'attribuer qu'à une cabale

Changement du ministère anglais.

de parti. Tous les seigneurs voulaient parvenir au ministère, Walpole avait occupé cette place trop longtemps. Après l'avoir culbuté, la possibilité de réussir donna une nouvelle effervescence à l'ambition des grands; ce qui fit que dans la suite cet emploi passa de main en main et devint de toutes les places du royaume la moins amovible. Le cardinal de Fleury fut très-mécontent de ce changement; il s'accommodait assez de la conduite modérée de Walpole, et il craignait tout de l'impétuosité de Carteret, qui à l'exemple d'Annibal avait juré une haine implacable à tout ce qui portait le nom français. Cet Anglais ne démentit pas l'opinion qu'on avait de lui; il fit payer des subsides à la reine de Hongrie, il la prit sous sa protection, il fit passer des troupes anglaises en Flandre; et pour diminuer le nombre des ennemis de l'Autriche, il s'engagea envers le roi à lui procurer une paix avantageuse. Ces offres furent reçues avec reconnaissance, quoique le roi fût bien déterminé à n'avoir l'obligation de la paix qu'à la valeur de ses troupes et à ne point fonder ses espérances sur l'incertitude d'une négociation. Monsieur de Broglio, qui se trouvait à Piseck, avec une douzaine de ducs et pairs, à la tête de dix mille hommes, fit tant par ses représentations, que le cardinal résolut de lui envoyer quelques secours On ne les rassembla qu'au printemps, et ils arrivèrent trop tard; faute souvent reprochée aux Français, de n'avoir pas pris leurs mesures à temps. Amis des Autrichiens, ils leur avaient 1742.

1742. fait perdre Belgrad; à présent qu'ils étaient leurs ennemis, ils ne leur faisaient aucun mal: cette dernière paix ressemblait à la guerre, et cette dernière guerre à la paix. C'est par cette conduite molle qu'ils perdirent les affaires de l'empereur, et que la prudence engagea la plupart de leurs alliés à les abandonner. Ce siècle était stérile en grands hommes pour la France; celui de Louis XIV en produisait en foule. L'administration d'un prêtre avait perdu le militaire. Sous Mazarin c'étaient des héros, sous Fleury c'étaient des courtisans sybarites.

CHAPITRE SIXIÈME.

Événemens qui précèdent la bataille de Chotusitz. Disposition de la bataille. Affaire de Sahay. Monsieur de Belle-Isle vient au camp prussien; il part pour la Saxe. Paix de Breslau.

Situation de l'armée prussienne en Bohême.

L'ARMÉE du roi en Bohême était partagée en trois divisions: seize bataillons et vingt escadrons couvraient le quartier général de Chrudim; dix bataillons et vingt escadrons aux ordres de monsieur de Götz étaient aux environs de Leutomischel, et monsieur de Kalckstein occupait avec un nombre pareil

Kuttenberg. Ces trois corps pouvaient se joindre en deux fois vingt-quatre heures. Il y avait outre cela deux bataillons dans la forteresse de Glatz, un bataillon gardait les magasins de Königsgrätz et trois autres couvraient les dépôts de Pardubitz, de Podiebrad et de Nienbourg; de sorte que l'Elbe coulait en ligne parallèle derrière les quartiers des Prussiens, et les magasins étaient distribués de telle sorte, que de quelque côté que vînt l'ennemi, l'armée pouvait se porter à sa rencontre. Le prince d'Anhalt, plus fort qu'il n'était nécessaire n'ayant point d'ennemi devant lui, garda dix-huit bataillons et soixante escadrons pour couvrir la Haute-Silésie, et détacha le général Derschau avec huit bataillons et trente escadrons pour renforcer l'armée de Bohême. Ce renfort était encore en marche, qu'on apprit que le prince de Lorraine quittait la Moravie et marchait par Teutschbrod et Zwittau pour entrer en Bohême. On sut même que le maréchal de Königsegg, qui commandait cette armée *a latere*, avait dit qu'il fallait tirer droit vers Prague et combattre les Prussiens chemin faisant; il ne les croyait forts que de quinze mille hommes, et jugeait sa supériorité assez considérable pour attaquer un corps aussi faible sans rien hasarder. Bien des personnes condamnèrent le maréchal de ce que faisant la guerre dans les propres états de la reine, il était aussi mal informé; ce n'était pas tout à fait sa faute, la Bohême penchait plus pour les Bavarois que pour les Autrichiens; d'ailleurs les Prussiens étaient vigi- 1742.

Marche du prince Charles de Lorraine en Bohême.

1742. lans et observaient attentivement les personnes qui pouvaient les trahir; et enfin, des troupes arrivaient, d'autres partaient, de façon que ces mouvemens compliqués ne pouvaient guère être débrouillés par des campagnards ou par des gens du peuple. Monsieur de Königsegg pouvait être mal servi en espions; mais il ne fallait pas légèrement condamner sa conduite. Ce général croyait peut-être que si par sa faute monsieur de Neipperg avait été battu à Mollwitz, ce n'était pas une raison de croire les Prussiens invincibles, et son projet était beau, d'expédier chemin faisant les Prussiens et de prendre Prague d'emblée. À l'approche des Autrichiens le roi avait le choix de deux partis; ou de mettre l'Elbe devant soi, ou d'aller à la rencontre du prince de Lorraine et de le combattre. Ce dernier parti prévalut, non seulement comme le plus glorieux, mais encore comme le plus utile, parce qu'il devait hâter la paix; les négociations, comme nous l'avons dit, demandant un coup
13 Mai. décisif. L'armée du roi s'assembla aussitôt auprès de Chrudim qui en faisait le centre; la droite fut appuyée à Trženitz et la gauche au ruisseau de la Chrudimka. Les batteurs d'estrade, les espions, et les déserteurs de l'ennemi avertirent que le prince de Lorraine allait camper ce même jour à Setsch et Boganof, et qu'il voulait y séjourner le 15. On apprit d'autre part qu'un detachement de l'ennemi avait occupé Czaslau, qu'un autre corps marchait à Kuttenberg et que ses houssards s'étaient emparés du pont de Kolin. Le

dessein de monsieur de Königsegg paraissait être 1742.
d'enlever le magasin prussien de Nienbourg et de s'avancer ensuite vers Prague. Pour le contrecarrer, le roi partit le 15 avec l'avant-garde, suivi de l'armée, pour gagner le poste de Kuttenberg avant l'ennemi; il fallut presser cette marche, pour arranger la boulangerie de l'armée à Podiebrad. Cette avant-garde était composée de dix bataillons, d'autant d'escadrons de dragons et d'autant de houssards. Le roi campa ces troupes sur la hauteur de Podhorzan auprès de Cotibortz, où ce corps, quoique faible, était dans un poste inexpugnable. Ce prince, pour s'orienter dans ce terrain, alla à la découverte, et il aperçut d'une hauteur un corps à peu près de sept ou huit mille hommes qui campait à un demi-mille de là vers Willimow. En combinant avec la marche du prince de Lorraine le corps qu'on apercevait, on jugea que ce pouvait être le prince de Lobkowitz, qui venait de Budweis pour se joindre à la grande armée. Le prince Léopold, qui suivait le roi, eut ordre d'avancer le lendemain, pour que ces deux corps fussent à portée de se secourir réciproquement. Cependant on ne vit aux environs de Podhorzan que beaucoup de petits partis, que l'ennemi envoyait probablement pour reconnaître ce camp. Les patrouilles des Prussiens allèrent pendant toute la nuit; les chevaux de de la cavalerie étaient sellés et les soldats habillés; ce qui mit l'avant-garde à l'abri de toute surprise.
Le lendemain à la pointe du jour les houssards rap- 16 Mai.

1742. portèrent que le camp qu'on avait vu la veille à Willimow avait disparu; ces troupes qu'on avait prises pour celles du prince de Lobkowitz, étaient effectivement l'avant-garde du prince de Lorraine, qui pour ne rien risquer s'était retiré à l'approche des Prussiens. Aussitôt que le prince Léopold eut passé le défilé de Herzmanmiestitz, l'avantgarde continua sa marche. Le roi choisit en route une position pour l'armée, et il fit avertir le prince Léopold de camper la droite à Czaslau et la gauche au village de Chotusitz. L'avant-garde ne devançait l'armée que d'un demi-mille; elle prit des cantonnemens entre Neuhof à la droite de l'armée prussienne et Kuttenberg; on trouva dans cette ville une cuisson de pain préparée pour les Autrichiens et tous les secours dont les troupes peuvent avoir besoin. L'avant-garde devait s'assembler au signal de trois coups de canon sur la hauteur de Neuhof; ce qui était facile, parce que les régimens les plus éloignés n'étaient qu'à un quart de mille des autres. Vers le soir le prince Léopold envoya un officier pour rapporter au roi que la marche de l'armée ayant été retardée par l'artillerie et le gros bagage, il n'était arrivé au camp qu'au soleil couchant, ce qui l'avait empêché de prendre Czaslau, et qu'il avait appris que le prince Charles campait à Willimow, c'est à dire à un mille du camp prussien. Tout cela préparait la bataille qui devait se donner: dans cette intention le roi partit le 17 à quatre heures du matin pour joindre le prince Léopold. En

Bataille de Chotusitz.

arrivant aux hauteurs de Neuhof on découvrit toute 1742.
l'armée autrichienne, qui pendant la nuit avait gagné Czaslau et qui s'avançait sur quatre colonnes pour attaquer les Prussiens; voici l'ordre dans lequel le prince Léopold avait rangé les troupes. Elles étaient dans une plaine dont la gauche tire vers le parc de Sbislau; entre ce parc et le village de Chotusitz le terrain était marécageux et traversé par quelques petits ruisseaux. La droite aboutissait au voisinage de Neuhof et s'appuyait à une chaîne d'étangs, ayant une hauteur devant elle. Le roi fit avertir le maréchal de Buddenbrock d'occuper cette hauteur avec sa cavalerie, au prince Léopold de détendre promptement les tentes, de mettre les deux tiers de l'infanterie en première ligne et de laisser à la droite de la seconde ligne du terrain pour y former l'infanterie de l'avant-garde; toute cette avant-garde, tant cavalerie qu'infanterie, arriva au grand trot pour joindre l'armée. Les dragons furent mis en seconde ligne à l'aile que le maréchal de Buddenbrock commandait et les houssards sur les flancs; et en troisième, l'infanterie forma le flanc et la seconde ligne de l'aile droite: car les Prussiens avaient appris à connaître par la bataille de Mollwitz l'importance de bien garnir les flancs. À peine les troupes furent-elles incorporées à l'armée que la canonade commença. Les quatre-vingt-deux pièces de l'armée prussienne firent un feu assez vif. Le maréchal de Buddenbrock avait formé sur la hauteur qui était devant lui son aile de cava-

1742. lerie, de sorte que sa droite débordait celle du prince de Lorraine; il attaqua l'ennemi avec tant d'impétuosité, qu'il renversa tout ce qu'il trouva vis-à-vis de lui. La poussière était prodigieuse; elle fut cause que la cavalerie ne put pas profiter de ses avantages autant qu'on devait s'y attendre. Les houssards de Bronikowski, nouvellement formés, avaient été de l'avant-garde du roi; la cavalerie ne les connaissait pas, ils étaient habillés de vert, on les prit pour des ennemis: un cri s'éleva, *nous sommes coupés*, et cette première ligne victorieuse s'enfuit à vau-de-route. Le comte de Rothembourg, qui était avec les dragons de la seconde ligne renversa cependant un gros de l'ennemi qui tenait encore; ensuite il donna sur le flanc de l'infanterie autrichienne, qu'il maltraita beaucoup et qu'il aurait toute hachée en pièces, si quelques cuirassiers et houssards autrichiens ne lui étaient tombés à dos et en flanc Rothemburg fut blessé, et sa troupe mise en confusion se retira de la mêlée avec peine. La cavalerie cependant se rallia, et lorsque la poussière fut dissipée, il ne parut sur ce terrain où tant de monde s'était battu que cinq escadrons de l'ennemi; c'étaient les dragons de Wurtemberg, commandés par le colonel Bretlach. Pendant ce combat de cavalerie, il parut un certain flottement dans l'infanterie ennemie qui annonçait son incertitude, lorsque monsieur de Königsegg résolut de faire avec sa droite un effort sur la gauche des Prussiens. Ce parti était judicieusement pris, parce que le prince Léopold

ayant trop tardé à mettre les troupes en bataille, 1742.
n'avait pas eu le temps de former cette gauche sur le terrain le plus avantageux; il avait garni en hâte le village de Chotusitz; le régiment de Schwerin l'occupait, mais mal et sans observer de règle; son régiment était à la gauche de ce village, mais en l'air, parce qu'il avait supposé, sans examen du terrain, que la cavalerie de la gauche devait occuper l'espace qu'il y avait entre son régiment et le parc de Sbislau; mais ce terrain se trouvant coupé de ruisseaux, il ne fut pas possible à la cavalerie de l'occuper, d'où il résulta que son régiment avait l'aile gauche en l'air. Cependant la bonne volonté de la cavalerie lui fit tenter l'impossible; elle défila en partie par le village de Chotusitz et en partie par des ponts pour se former; en débouchant elle trouva monsieur de Bathiany tout formé, avec la cavalerie autrichienne devant elle. Alors les régimens de Prusse, de Waldau et de Brédow pénétrèrent à travers la première et la seconde ligne de l'ennemi, hachèrent en pièces les régimens d'infanterie hongroise de Palfy et de Vettes qui formaient la réserve des Autrichiens, et s'apercevant que leur ardeur les avait emportés trop loin, ils se firent jour par la seconde, ensuite par la première ligne de l'infanterie ennemie, et revinrent ainsi chargés de trophées rejoindre l'armée. La seconde ligne de l'aile gauche de la cavalerie prussienne fut attaquée par un corps autrichien dans le temps qu'elle débouchait de Chotusitz; elle n'eut pas le

1742. temps de se former et fut battue en détail. Monsieur de Königsegg, qui s'aperçut que par l'abandon de la cavalerie le régiment de Léopold n'était plus appuyé de rien, dirigea tous les efforts de son infanterie de ce côté-là; ce régiment fut contraint de reculer; l'ennemi profita de ce mouvement pour mettre le feu au village de Chotusitz, en quoi il commit une grande sottise, parce qu'il ne faut pas embraser un village qu'on veut prendre, les flammes vous empêchant alors d'y entrer; mais il est prudent de mettre le feu à un village qu'on abandonne, pour empêcher l'ennemi de vous poursuivre. Le régiment de Schwerin, qui s'aperçut à temps de cet incendie, abandonna le village et forma le flanc de la gauche; ce feu éleva comme une barrière qui empêcha les deux armées de s'assaillir de ce côté. Malgré cet obstacle l'ennemi attaqua la gauche des Prussiens à la droite du village; entr'autres un régiment d'infanterie hongroise voulut entrer le sabre à la main dans cette ligne; cet essai lui réussit si mal, que soldats et officiers, de même que le régiment de Léopold Daun, étaient couchés devant les bataillons prussiens comme s'ils avaient mis les armes bas, tant le fusil bien manié est devenu une arme redoutable. Le roi saisit ce moment pour donner avec promptitude sur le flanc gauche de l'infanterie autrichienne. Ce mouvement décida la victoire; les ennemis se rejetèrent sur leur droite, où ils se trouvèrent acculés à la Dobrawa; ils s'étaient engagés dans un terrain où ils ne pou-

vaient combattre, ce qui rendit leur confusion générale. Toute la campagne fut couverte de fuyards; le maréchal de Buddenbrock les talonna vivement dans leur déroute; ils les poursuivit avec quarante escadrons, soutenus de dix bataillons, jusqu'à un mille du champ de bataille. Les trophées des Prussiens consistèrent en dix-huit canons et deux drapeaux; ils firent mille deux cents prisonniers. Quoique cette affaire n'ait pas été des plus considérables, l'ennemi perdit quantité d'officiers; et si l'on voulait évaluer leur perte en comptant morts, prisonniers, blessés et déserteurs, on pourrait la faire monter sans exagération à sept mille hommes. On leur aurait également enlevé quantité d'étendards, si par précaution ils ne les avaient tous laissés en arrière sous la garde de trois cents maîtres. Les Prussiens en perdirent onze, ce qui doit d'autant moins surprendre, que l'usage de la cavalerie autrichienne était alors de tirer à cheval; elle était toujours battue, mais cela ne laissait pas d'être meurtrier pour les chevaux des assaillans. Les morts du côté des Prussiens montèrent à neuf cents cavaliers et à sept cents fantassins; il y eut bien deux mille blessés; les généraux de Werdeck et de Wedel, les colonels Bismark, Maltzahn, Korzfleisch et Pritz y perdirent la vie en se couvrant de gloire, et les troupes y firent des prodiges de valeur. L'action ne dura que trois heures. Celle de Mollwitz avait été plus vive, plus acharnée et plus importante pour les suites. Si les Prussiens avaient été battus à Chotu- 1742.

1742. Considérations sur la bataille de Chotusitz.

sitz, l'état n'était pas sans ressources; mais en remportant la victoire, on se procurait la paix *). Les généraux des deux partis firent des fautes qu'il est bon d'examiner, pour n'en pas commettre de pareilles. Commençons par monsieur de Königsegg. Il forme le projet de surprendre les Prussiens; il s'empare de nuit de Czaslau et ses troupes légères escarmouchent jusqu'au lever de l'aurore avec les grands gardes des Prussiens. Était-ce à dessein de les tenir alertes et de les empêcher d'être surpris, ou de les avertir du projet qu'il méditait? Le jour de l'action il pouvait dès l'aube du jour tomber sur le camp du prince Léopold, que le roi ne joignit qu'à six heures. Que fait-il? il attend jusqu'à huit heures du matin pour se mettre en mouvement, et l'avant-garde arrive. Quelles fautes fait-il dans la bataille même? Il laisse au maréchal de Buddenbrock la liberté de se saisir d'une hauteur avantageuse d'où la cavalerie prussienne fond sur son aile gauche et l'accable; il prend le village de Chotusitz, et au lieu de s'en servir pour tourner entièrement le flanc gauche de son ennemi, il se prive de cet avantage en y mettant le feu et en empêchant lui-même ses troupes de le passer; ce qui protège la gauche des Prussiens. Il fixe toute son attention sur sa droite, et il néglige sa gauche, que le roi déborde et force de reculer jus-

*) Voyez la relation autrichienne dans le journal militaire de Vienne. 1827, cah. IV, p. 161.

qu'au ruisseau de la Dobrawa, où la confusion de cette aile se communique à toute l'armée. Ainsi dans le moment qu'il tient la victoire entre ses mains, il la laisse échapper, et se trouve réduit à prendre la fuite pour éviter l'ignominie de mettre bas les armes. Ce qu'on peut censurer dans la conduite du roi, c'est de n'avoir pas rejoint son armée dans ce camp; il pouvait confier son avant-garde à un autre officier, qui l'aurait menée aussi bien que lui à Kuttenberg; mais ce qu'on peut reprendre à la manière dont le terrain fut occupé, ne doit s'attribuer qu'au prince Léopold; il aurait dû exécuter à la lettre les dispositions que le roi lui avait prescrites; il aurait dû sortir de sa sécurité, étant averti des desseins de l'ennemi par de continuelles escarmouches, qui durèrent toute la nuit. Il n'avait pas fait un usage judicieux du terrain où il devait combattre; ses fautes consistaient à n'avoir pas jeté quelque infanterie dans le parc de Sbislau qui couvrait la gauche; elle aurait bien empêché monsieur de Bathiany avec sa cavalerie d'en approcher; sa cavalerie aurait dû s'appuyer à ce parc; s'il avait été assez vigilant pour le faire à temps, la chose n'était point impraticable. Son ordre de bataille sur la droite était moins défectueux; en faisant les changemens que l'on vient d'indiquer, sa cavalerie de la gauche aurait laissé loin derrière elle ces petits ruisseaux qu'elle fut obligée de passer en présence de l'ennemi, et se serait trouvée dans un terrain où rien ne l'aurait empêchée d'a- 1742.

1742. gir librement. Ajoutons encore que le village de Chotusitz n'avait tout au plus que l'apparence d'un poste; le cimetière était le seul tenable, mais il était entouré de chaumières de bois qui se seraient embrasées aussitôt que le feu d'infanterie aurait commencé. Le seul moyen de défendre ce village était de le retrancher, et comme le temps manquait pour cet ouvrage, il ne fallait pas penser à s'y soutenir. La faute principale que le prince Léopold commit dans ce qui précéda cette action, fut qu'il ne voulut croire que les ennemis venaient pour l'attaquer que lorsqu'il vit leurs colonnes commencer à se déployer devant son front. Alors il était bien tard pour penser à de bonnes dispositions; mais la valeur des troupes triompha des ennemis, des obstacles du terrain et des fautes dans lesquelles tombèrent ceux qui les commandaient; une pareille armée était capable de tirer un général d'embarras et le roi est lui-même convenu qu'il lui avait plus d'une obligation en ce genre.

Les Autrichiens après leur défaite ne s'arrêtèrent qu'à trois milles du champ de bataille auprès du village de Haber, où ils prirent un camp fortifié sur la croupe des montagnes. Le prince de Lorraine y fut joint par un renfort de quatre mille hommes; le roi en reçut un en même temps de six mille, que le prince d'Anhalt lui envoyait de la Haute-Silésie sous la conduite du général Derschau. Les Prussiens suivirent les ennemis; mais lorsque leur avant-garde parut vers le soir aux environs de Haber, dès la nuit

même le prince de Lorraine en décampa et se jeta 1742.
par de grands bois sur le chemin de Teutschbrod.
Les troupes prussiennes, qui ne pouvaient pas s'enfoncer plus avant en Bohême faute de vivres, allèrent se camper à Kuttenberg, pour être à portée de 1 Juin.
leurs magasins. Tandis que le prince de Lorraine se faisait battre par les Prussiens, Lobkowitz passa la Moldau à la tête de sept mille hommes et vint audacieusement faire le siége de Frauenberg, dont le châ- 17 Mai.
teau pouvait tenir huit jours *). Broglio, qui avait reçu un renfort de dix mille hommes et que le maréchal de Belle-Isle vint joindre parce que la diète Combat de Sahay.
de Francfort était finie, Broglio dis-je, se mit en devoir de secourir cette ville. Il fit passer tout son corps par un défilé très-étroit auprès de Sahay, que 25 Mai.
Lobkowitz avait garni de quelque infanterie. Les premiers escadrons français qui débouchèrent sans ordre ni disposition, attaquèrent les cuirassiers de Hohenzollern et de Bernis qui faisaient l'arrière-garde de Lobkowitz et les battirent. Les Autrichiens avaient à dos un bois où ils se rallièrent à différentes reprises; mais comme le nombre des Français augmentait, ils enfoncèrent enfin les ennemis, et monsieur de Lobkowitz ne se crut en sûreté qu'en gagnant en hâte Budweis. Les cuirassiers autrichiens passaient autrefois pour les piliers de l'empire; les batailles de Crotzka et de Mollwitz les privèrent de leurs meil-

*) Relation de Willich, témoin oculaire.

1742. leurs officiers; on les remplaça mal; alors cette cavalerie tirait ou attaquait à la débandade, et fut par conséquent souvent battue; elle perdit cette confiance en ses forces qui sert d'instinct à la valeur. Les Français firent valoir l'affaire de Sahay comme la plus grande victoire; la bataille de Pharsale ne fit pas plus de bruit à Rome que ce petit combat n'en fit à Paris. La faiblesse du cardinal de Fleury avait besoin d'être corroborée par quelques heureux succès, et les deux maréchaux qui s'étaient trouvés à ce choc, voulaient rajeunir la mémoire de leur ancienne réputation. Le maréchal de Belle-Isle, ivre de ses succès tant à Francfort sur le Mein qu'à Sahay, vain d'avoir donné un empereur à l'Allemagne, se rendit au camp du roi pour concerter avec ce prince les moyens de tirer les Saxons de leur paralysie. Monsieur de Belle-Isle avait mal choisi son temps: le roi était bien éloigné d'entrer dans ses vues. Tant de négociations sourdes que les Autrichiens entretenaient avec le cardinal de Fleury et des anecdotes qui dénotaient sa duplicité, avaient dissipé la confiance de ce prince; on savait que la Chétardie avait dit à l'impératrice de Russie que le moyen le plus sûr de la réconcilier avec la Suède était d'indemniser cette dernière puissance en Poméranie aux dépens du roi de Prusse *). L'impératrice refusa cet expédient et en fit part au ministre de Prusse qui était à sa

*) Voyez la relation de Mardefeldt.

cour. En même temps le cardinal Tencin déclara au 1742.
pape au nom de sa cour qu'il ne devait pas s'embarrasser de l'élévation de la Prusse, qu'en temps et lieu la France y saurait mettre ordre et humilier ces hérétiques comme elle avait su les agrandir. Ce qui rendait le cardinal digne de la plus grande méfiance, c'était sa conduite ténébreuse; il entretenait un nommé Dufargis à Vienne, qui était son émissaire et son négociateur. Il était donc indispensablement nécessaire de le prévenir, surtout si à tant de raisons politiques on ajoute celle des finances, la plus forte et la plus décisive de toutes: il y avait à peine cent cinquante mille écus dans les épargnes. Il était impossible avec une somme aussi modique d'arranger les apprêts pour la campagne suivante. Point de ressources pour des emprunts, ni aucun de ces expédiens auxquels les souverains ont recours dans les pays où régne l'opulence et la richesse. Toutes ces raisons résumées firent expédier des pleins-pouvoirs au comte Podewils, qui était alors à Breslau, pour l'autoriser à signer la paix avec le lord Hindfort, qui avait des pleins-pouvoirs de la cour de Vienne. Tout ceci fut cause que le roi n'entra dans aucune des mesures que le maréchal de Belle-Isle lui proposait, et que les audiences ne se passaient qu'en complimens et en éloges. On pouvait prévoir par la situation où s'était mis le maréchal de Broglio, qu'il s'exposait à recevoir quelque échec; il ne convenait pas aux intérêts de la Prusse que les Autrichiens pussent s'enfler de

1742. quelques nouveaux avantages avant que la paix fût signée. Pour prévenir de pareils contre-temps, le roi avertit le maréchal de Broglio des mouvemens du prince de Lorraine, qui tendaient à se joindre au prince Lobkowitz; il lui représenta qu'il devait s'attendre à être assailli par toutes les forces réunies des Autrichiens, et que s'il ne voulait pas pousser vigoureusement monsieur de Lobkowitz avant l'arrivée du prince de Lorraine, il devait au moins ravitailler Frauenberg. Monsieur de Broglio se moqua des avis d'un jeune homme; il n'en tint aucun compte et resta tranquillement à Frauenberg sans trop savoir pourquoi. Bientôt les Autrichiens arrivèrent; ils lui enlevèrent un détachement à Teyn, passèrent la Moldau et pillèrent tout le bagage des Français. Monsieur de Broglio, fort étonné de ce qui lui arrivait, ne sut que fuir à Piseck; de là ayant donné pour toute disposition ces mots. L'armée doit marcher, il se retira à Braunau, d'où trois mille Croates le chassèrent et le poursuivirent jusques sous les canons de Prague. Ces mauvaises nouvelles firent expédier un courrier à Breslau pour hâter la conclusion de la paix. L'éloquence du lord Hindfort, fortifiée du gain d'une bataille, parut plus nerveuse aux ministres autrichiens qu'elle ne leur avait paru auparavant; ils se prêtèrent aux conseils du roi d'Angleterre, et voici les articles des préliminaires qui furent signés à Breslau.

5 Juin.

Les préliminaires de la paix signées à Breslau le 11 Juin.

1° La cession que la reine de Hongrie fait au roi de Prusse de la Haute- et de la Basse-Silésie et de la

principauté de Glatz, excepté les villes de Troppau, 1742.
de Jägerndorf et des hautes montagnes situées au-delà de l'Oppa. 2° Les Prussiens seront chargés de rembourser aux Anglais un million sept cent mille écus hypothéqués sur la Silésie. Les autres articles étaient relatifs à la suspension d'armes, à l'échange des prisonniers, à la liberté de religion comme au commerce*). Ainsi la Silésie fut réunie aux états de la Prusse. Deux années de guerre suffirent pour la conquête de cette importante province. Le trésor que le feu roi avait laissé, se trouva presque épuisé; mais c'est acheter à bon marché des états, quand il n'en coûte que sept ou huit millions. Les conjonctures secondèrent surtout cette entreprise: il fallut que la France se laissât entraîner dans cette guerre; que la Russie fût attaquée par la Suède; que par timidité les Hanovriens et les Saxons restassent dans l'inaction; que les succès fussent non-interrompus, et que le roi d'Angleterre, ennemi des Prussiens, devînt malgré lui l'instrument de leur agrandissement. Ce qui contribua le plus à cette conquête, fut une armée qui s'était formée pendant vingt-deux ans par une admirable discipline et supérieure au reste du militaire de l'Europe; des généraux vrais citoyens, des ministres sages et incorruptibles, et enfin un certain bonheur qui accompagne souvent la jeunesse et se

*) Le traité définitif fut conclu à Berlin le 28 Juillet 1742; voir: *Wenck*, Codex juris gentium recentissimi. I, p. 734 et 739.

1742. refuse à l'âge avancé. Si cette grande entreprise avait manqué, le roi aurait passé pour un prince inconsidéré, qui avait entrepris au-delà de ses forces: le succès le fit regarder comme heureux. Réellement ce n'est que la fortune qui décide de la réputation; celui qu'elle favorise est applaudi, celui qu'elle dédaigne est blâmé. Après l'échange des ratifications le roi retira ses troupes de la Bohême. Une partie passa par la Saxe, pour rentrer dans ses pays héréditaires; l'autre partie marcha en Silésie et fut destinée à garder cette nouvelle conquête.

CHAPITRE SEPTIÈME.

De la paix. Notification aux alliés. Guerre d'Italie. Les Hanovriens joignent les Anglais en Flandre. Guerre de Finlande. Capitulation de Friedrichsham. Le duc de Holstein appelé à la succession de Suède. Maillebois marche en Bohême, de là en Bavière. Négociations des Français et Anglais à Berlin, et tous les événemens jusqu'à l'année 1743.

Notification de la paix aux alliés du roi.

La bienséance demandait que cette paix que l'on venait de conclure se notifiât aux anciens alliés de la Prusse. Le roi avait eu de bonnes raisons pour en venir là; mais les unes étaient de nature à ne

point être publiées et les autres ne pouvaient se dire 1742.
sans accabler la France de reproches. Le roi, loin d'avoir intention d'offenser cette puissance, voulait conserver tous les dehors de la bienséance envers elle; seulement il se bornait à ne point courir la carrière périlleuse où elle était engagée, et à devenir simple spectateur, d'acteur qu'il avait été. L'on prévoyait combien le cardinal serait sensible à ce revirement de système, qui faisait manquer ses desseins les plus cachés; ils étaient bien différens de ceux qu'il affichait en public; car voici quelle était sa vraie marche. Il présumait si bien du nom français, qu'il pensait qu'une poignée d'hommes suffirait pour soutenir la Bohême. Son intention était de faire porter tout le poids de cette guerre aux alliés et de fortifier ou de ralentir, selon les intérêts de la France, les opérations militaires, pour diriger par cette conduite les négociations de la paix au plus grand avantage de Louis XV. Cette conduite était bien différente de celle que le traité d'alliance l'obligeait de tenir. De tous les alliés de la France, l'empereur était le plus à plaindre, parce que monsieur de Broglio n'était ni un Catinat ni un Turenne et que le maréchal Törring et les troupes bavaroises n'étaient pas des gens sur lesquels on pût compter. Pour l'électeur de Saxe, tout jaloux qu'il était de l'agrandissement de la maison de Brandebourg, il avait l'obligation au roi de ce que l'ayant compris dans la paix de Breslau, il pouvait se tirer honorablement

1742. d'un mauvais pas; de plus Auguste III était si peu instruit de l'emploi qu'on faisait de ses troupes, que lorsque le comte de Wartensleben fut envoyé à ce prince pour lui annoncer au nom de son allié le gain de la bataille de Czaslau, il demanda à Wartensleben, si ses troupes y avaient bien fait? Wartensleben lui répondit qu'elles n'y avaient point été, et que long-temps avant la bataille elles s'étaient retirées dans le cercle de Saatz sur les frontières de la Saxe. Le roi en parut étonné, il appela Brühl qui sut l'appaiser par de mauvaises raisons. Avec aussi peu de bonne volonté de la part de ses alliés, le roi n'était pas embarrassé de faire son apologie. Voici la copie de la lettre qu'il écrivit au cardinal de Fleury *). „Monsieur, mon cousin, il vous est connu que depuis que nous avons pris des engagemens ensemble, „j'ai secondé avec une fidélité inviolable tous les „desseins du roi votre maître. J'ai aidé par mes remontrances à détacher les Saxons du parti de la „reine de Hongrie; j'ai donné ma voix à l'électeur „de Bavière; j'ai accéléré son couronnement; je vous „ai aidé de tout mon pouvoir à contenir le roi d'Angleterre; j'ai engagé celui de Danemark dans vos „intérêts; enfin par les négociations et par l'épée „j'ai contribué autant qu'il a été en moi à soutenir „le parti de mes alliés, sans que les effets ayent jamais assez répondu aux désirs de ma bonne volonté.

*) 10 Juin 1742.

„Quoique mes troupes épuisées par les fatigues con- 1742.
„tinuelles de la campagne de 1741 demandassent à
„prendre quelque repos, qui leur semblait être du,
„je n'ai point refusé aux pressantes sollicitations du
„maréchal de Belle-Isle de les employer en Bohême,
„pour y couvrir l'aile gauche des alliés. J'ai plus
„fait: pour dégager monsieur de Ségur bloqué dans
„Linz, le zèle pour la cause commune m'a transporté
„en Saxe, et à force d'importunités j'ai obtenu du
„roi de Pologne que ses troupes de concert avec les
„miennes feraient une diversion en Moravie. On s'est
„porté sur Iglau, dont monsieur de Lobkowitz s'est
„retiré en hâte. Cette diversion aurait eu un effet
„décisif, si monsieur de Ségur avait eu la patience
„d'attendre les suites de cette opération, et si mon-
„sieur de Broglio avait été assez en force sur la
„Wotawa pour seconder mes efforts; mais la préci-
„pitation du premier, le peu de troupes de l'autre,
„la mauvaise volonté des généraux saxons, enfin le
„défaut d'artillerie pour assiéger Brunn, ont fait
„échouer cette entreprise, et m'ont obligé de quitter
„une province que les Saxons devaient posséder et
„qu'ils n'avaient pas la volonté de conquérir. De re-
„tour en Bohême, j'ai marché contre le prince de
„Lorraine; je l'ai attaqué pour sauver la ville de
„Prague, qu'il aurait assiégée s'il n'avait été mis en
„déroute; je l'ai poursuivi autant que les vivres me
„l'ont permis. Aussitôt que j'appris que le prince de
„Lorraine prenait le chemin de Tabor et de Budweis,

1742. „j'en avertis monsieur de Broglio, en lui conseillant „d'expédier monsieur de Lobkowitz, qu'il venait de „battre à Sahay, avant que l'armée de la reine de „Hongrie pût le joindre. Monsieur de Broglio ne ju„gea pas à propos de prendre ce parti, et au lieu „de retourner à Piseck, où le terrain le favorisait, „il partagea ses troupes en différens détachemens. „Vous êtes informé quelles en furent les suites et „tout ce qu'il en est résulté de fâcheux. Maintenant „la Bavière est coupée de la Bohême, et les Autri„chiens, maîtres de Pilsen, interceptent en quelque „sorte les secours que le maréchal de Broglio peut „attendre de la France. Malgré les promesses que „les Saxons ont faites au maréchal de Belle-Isle, „loin de se préparer à les remplir et à se joindre „aux Français, j'apprends qu'ils quittent la Bohême „et retournent dans leur électorat. Dans cette situa„tion, où la conduite des Saxons est plus que sus„pecte et où il n'y a rien à espérer de monsieur „de Harcourt, l'avenir ne me présente qu'une guerre „longue et interminable, dont le principal fardeau „retomberait sur moi. D'un côté l'argent des Anglais „met toute la Hongrie en armes, d'un autre côté les „efforts de l'impératrice-reine font que ses provinces „enfantent des soldats. Les Hongrois se préparent „à tomber sur la Haute-Silésie; les Saxons, dans „les mauvaises dispositions que je leur connais, sont „capables d'agir de concert avec les Autrichiens et „de faire une diversion dans mes pays héréditaires,

„à présent sans défense. L'avenir ne m'offre que des 1742.
„perspectives funestes et dans une situation aussi „critique (quoique dans l'amertume de mon coeur) je „me suis vu dans la nécessité de me sauver du nau„frage et de gagner un asyle. Si des conjonctures „fâcheuses m'ont obligé de prendre un parti que la „nécessité justifie, vous me trouverez toujours fidèle „à remplir les engagemens dont l'exécution ne dé„pend que de moi. Je ne révoquerai jamais la re„nonciation que j'ai souscrite des pays de Juliers et „de Berg; je ne troublerai ni directement ni indirec„tement l'ordre établi dans cette succession; plutôt „mes armes tourneraient contre moi-même que con„tre les Français. On me trouvera toujours un em„pressement égal à concourir à l'avantage du roi votre „maître et au bien de son royaume. Le cours de „cette guerre n'est qu'un tissu des marques de bonne „volonté que j'ai données à mes alliés; vous en de„vez être convaincu, ainsi que de l'authenticité des „faits que je viens de vous rappeler. Je suis per„suadé, monsieur, que vous regrettez avec moi que „le caprice du sort ait fait avorter des desseins „aussi salutaires à l'Europe qu'étaient les nôtres. Je „suis etc.“

Réponse du ministère français.

Voici la réponse du cardinal *):

„Sire, votre majesté jugera aisément de la vive „impression de douleur qu'a faite sur moi la lettre

*) 20 Juin 1742.

1742. „dont il lui a plu m'honorer du dix de ce mois. Le „triste événement qui renverse tous nos projets en „Allemagne, n'eût pas été sans ressource, si votre „majesté avait pu secourir monsieur de Broglio et „sauver du moins la ville de Prague; mais elle „n'y a pas trouvé de possibilité, et c'est à nous à „nous conformer à ses lumières et à sa prudence. „On a fait de grandes fautes, il est vrai, il serait „inutile de les rappeler; mais si nous eussions réuni „toutes nos troupes, le mal n'eût pas été sans re-„mède; il ne faut plus y songer et ne penser qu'à la „paix, puisque votre majesté la croit nécessaire, et „le roi ne la désire pas moins que votre majesté; „c'est à elle à en régler les conditions et nous enver-„rons un plein-pouvoir au maréchal de Belle-Isle, „pour souscrire à tout ce qu'elle aura arrêté. Je con-„nais trop sa bonne foi et sa générosité pour avoir „le moindre soupçon qu'elle consente à nous aban-„donner après les preuves authentiques que nous lui „avons données de notre fidélité et de notre zèle „pour ses intérêts. Votre majesté devient l'arbitre „de l'Europe, et c'est le personnage le plus glorieux „que votre majesté puisse jamais faire. Achevez, „Sire, de le consommer, en ménageant vos alliés et „l'intérêt de l'empereur autant que possible. Et c'est „tout que je puis avoir l'honneur de lui dire dans „l'accablement où je me trouve. Je ne cesserai de „faire des voeux pour la prospérité de votre majesté „et d'être avec tout le respect etc.“

Ce fut ainsi que se termina cette alliance, où chacun de ceux qui la formaient, voulait jouer au plus fin; où les troupes de différens souverains étaient aussi désobéissantes à ceux qui étaient à la tête des armées, que si on les avait rassemblées pour désobéir; où les camps étaient semblables aux anarchies; où tous les projets des généraux étaient soumis à la révision d'un vieux prêtre, qui sans connaissance ni de la guerre ni des lieux, rejetait ou approuvait souvent mal à propos les projets importans dont il devait décider; ce fut là le vrai miracle qui sauva la maison d'Autriche; une conduite plus prudente rendait sa perte inévitable. 1742.

Dès que les ratifications de la paix furent échangées entre les Prussiens et les Autrichiens, le roi d'Angleterre la garantit dans la forme la plus solennelle, avec la sanction du parlement, conformément aux voeux de toute la nation, qui le désirait ainsi *). Le lord Carteret fut le principal promoteur de cet ouvrage, parce qu'il se flattait d'engager incessamment la Prusse dans la guerre qu'il méditait contre la France. Il avait déjà rassemblé en Flandre, comme nous l'avons dit, seize mille Anglais, autant de Hanovriens, auxquels six mille Hessois se joignirent. Le roi de Suède, landgrave de Hesse, en avait un nombre pareil au service de l'empereur, et il eût pu arriver que Hessois contre Hessois eussent été enga- 24 Juin.

*) Voir: *Wenck*, Codex. I, p. 781.

1742. gés par honneur à s'entredétruire; tant l'intérêt sordide aveugle les hommes! Ces troupes qui s'assemblaient en Brabant, ne donnaient pas assez d'inquiétude aux Français pour qu'ils négligeassent de sauver monsieur de Broglio. On envoya monsieur de Maillebois avec son armée en Bohême, pour secourir un maréchal et une armée française assiégée dans Prague. Les Parisiens, qui aiment assez à plaisanter sur tout, appelèrent cette armée celle des Mathurins, parce qu'elle devait délivrer des prisonniers. Monsieur de Maillebois passa le Rhin à Manheim et dirigea sa marche sur Eger. Depuis que les Prussiens avaient fait leur paix et que les Saxons s'étaient retirés chez eux, la fortune s'était entièrement déclarée pour la reine de Hongrie. Le prince de Lorraine, après avoir pris Pilsen, vint se camper proche de Prague. Monsieur de Broglio avait pris auprès de Bubenitz une position qui lui était très-désavantageuse. Le canon des ennemis l'obligea de l'abandonner et de se réfugier dans Prague avec toutes ses troupes; il ne tarda pas à s'y voir assiégé. Les troupes allemandes de la reine formèrent l'investissement du petit côté; les Hongrois, les Croates et les troupes irrégulières l'enfermèrent depuis le Hradschin jusqu'à la porte neuve et ils établirent des communications par des ponts sur la haute et la basse Moldau. On regarde comme l'événement le plus mémorable de ce siége la grande sortie des Français dans laquelle ils tuèrent et prirent trois mille hommes aux ennemis

Campagne des Français en Bohême.

et leur enclouèrent le canon qu'ils avaient en batteries. Les maréchaux de Belle-Isle et de Broglio rentrèrent triomphans dans Prague au retour de cette expédition, suivis de leurs prisonniers et des trophées qu'ils venaient d'emporter. Si les Français se rendaient redoutables aux Autrichiens par la vigueur de leur défense, ils n'en étaient pas moins à plaindre dans l'intérieur de leur armée; leur situation était digne de pitié, tant par la mésintelligence de leurs chefs que par l'affreuse misère à laquelle ils étaient exposés. La disette était si grande, qu'ils tuaient et mangeaient leurs chevaux, pour suppléer à la viande de boucherie, qu'à peine on servait à la table des maréchaux. Dans cette situation désespérée, où ils ne voyaient dans l'avenir que la mort ou l'ignominie, monsieur de Maillebois vint à leur secours pour les délivrer. Si l'on avait donné carte blanche à ce maréchal, le destin de la Bohême aurait pu changer; mais de Versailles le cardinal le menait à la lisière. Les occasions étaient perdues pour ce maréchal, parce qu'il n'osait en profiter. La cour de Vienne sentit le coup que le cardinal pouvait lui porter; trop faible pour le parer, elle eut recours à la ruse, qui suppléa à ce qui lui manquait en force. Le comte Ulefeld, ministre des affaires étrangères de la reine de Hongrie, connaissant le caractère du cardinal, sut si bien l'amuser par des négociations, qu'il donna à monsieur de Khevenhüller le temps d'accourir de la Bavière et de joindre le prince de Lorraine. Les Fran- 1742.

1742 çais se laissèrent si bien amuser, que les Autrichiens gagnèrent une marche sur eux et réduisirent monsieur de Maillebois à choisir entre le combat ou la retraite; il fut blâmé généralement de n'en être pas venu aux mains avec le prince Charles. Cependant il était innocent, nous savons avec certitude que sa cour lui avait donné l'ordre positif de ne rien risquer. Monsieur de Maillebois obéit donc; et comme il lui était impossible de s'approcher de Prague sans engager une affaire générale, il retourna sur ses pas et se rapprocha d'Eger. Cette diversion, quoiqu'incomplète, produisit des effets avantageux à ces troupes renfermées dans Prague. Les maréchaux de Belle-Isle et de Broglio, débarrassés de l'armée autrichienne, firent de gros détachemens pour amasser des provisions, et ravitaillèrent la ville. Monsieur de Maillebois, qui devenait inutile en Bohême où il n'avait presque aucun pied, prit par Ratisbonne et Straubing, et se joignit avec le maréchal de Seckendorf, qui commandait les troupes de l'empereur en Bavière. Si l'armée de Maillebois eût pu contenir plus long-temps celle du prince Charles de Lorraine en Bohême, monsieur de Seckendorf aurait pu reprendre Passau, Straubing et toutes les villes qui tenaient encore pour les Autrichiens. Monsieur de Maillebois tenta inutilement de reprendre Braunau. Le prince de Lorraine l'avait suivi en Bavière, et comme la saison était avancée et les deux armées ascablées de fatigues, elles prirent chacune leurs quartiers d'hiver.

Les affaires de la maison d'Autriche étaient sur un pied assez incertain en Italie. Les Espagnols, sous les ordres de monsieur de Montemar, avaient pénétré jusqu'au Ferrarois. Le maréchal de Traun les ayant obligés de reculer un peu, la reine d'Espagne, qui ne voulait pas que ses généraux mollissent, envoya monsieur de Gages en Italie pour relever monsieur de Montemar. 1742.

L'année 1742 pouvait s'appeler celle des diversions: l'invasion de monsieur de Khevenhüller en Bavière, celle du roi en Moravie, cette armée que les Anglais rassemblaient en Flandre, la marche de monsieur de Maillebois en Bohême, la flotte de l'amiral Matthews qui menaça de bombarder Naples pour obliger le roi à la neutralité, le passage de Don Philippe par la Savoie pour engager le roi de Sardaigne à retirer ses troupes de l'armée autrichienne sur le Panaro. Aucune de ces diversions ne répondit entièrement au but que les auteurs s'en étaient proposé. Depuis la retraite de monsieur de Maillebois, Prague fut resserrée de nouveau par un corps de troupes légères de Croates et de Hongrois, qui en formaient l'investissement. Août.

Guerre entre la Russie et la Suède.

Pendant que tout ceci se passait au midi de l'Europe, le gouvernement de la nouvelle impératrice s'affermissait à Pétersbourg Les ministres de cette princesse furent assez adroits pour endormir par leurs négociations et l'ambassadeur de France et monsieur de Löwenhaupt qui commandait les troupes suédoises en

1742. Finlande. Les Russes usèrent habilement de ce temps pour renforcer leur armée. Dès que monsieur de Lascy, qui commandait les troupes russes, se vit en force, il marcha en avant; il n'eut que la peine de se montrer, les Suédois plièrent partout: le nom russe qu'ils ne proféraient qu'avec mépris du temps de la bataille de Narva, était devenu pour eux un objet de terreur; les postes inattaquables n'étaient plus des lieux de sûreté pour eux. Après avoir ainsi fui de poste en poste, ils se virent resserrés à Friedrichsham par les Russes, qui leur coupèrent l'unique retraite qui leur restait; ces Suédois eurent enfin la faiblesse de mettre les armes bas, et signèrent une capitulation ignominieuse et flétrissante, qui imprima une tache à la gloire de leur nation; vingt mille Suédois passèrent sous le joug de vingt-sept mille Russes. Lascy désarma et renvoya les Suédois nationaux et les Finnois prêtèrent serment de fidélité. Quel exemple humiliant pour l'orgueil et la vanité des peuples! Ainsi les royaumes et les empires, après s'être élevés, s'affaiblissent et se précipitent vers leur chute. C'est bien à ce sujet qu'il faut dire: vanité des vanités, tout est vanité! La cause politique de ces changemens se trouve vraisemblablement dans les différentes formes de gouvernement par lesquelles les Suédois ont passés. Tant qu'ils formaient une monarchie, le militaire était en honneur, il était utile pour la défense de l'état et il ne pouvait jamais lui être redoutable. Dans une république, c'est le contraire: le gouverne-

4 Septembre.

ment doit en être pacifique par sa nature, le militaire y doit être avili; on a tout à craindre de généraux qui peuvent s'attacher les troupes; c'est d'eux que peut venir une révolution. Dans les républiques l'ambition se jette du côté de l'intrigue pour parvenir; les corruptions les avilissent insensiblement, et le vrai point d'honneur se perd, parce qu'on peut faire fortune par des voies qui n'exigent aucun mérite dans le postulant. Outre cela, jamais le secret n'est gardé dans les républiques; l'ennemi est averti d'avance de leurs desseins et il peut les prévenir. Mais les Français réveillèrent à contretemps l'esprit de conquête qui n'était pas encore entièrement effacé de l'esprit des Suédois, pour les commettre avec les Russes, lorsque les Suédois manquaient d'argent, de soldats disciplinés et surtout de bons généraux. La supériorité que les Russes avaient alors, obligea les Suédois à envoyer des sénateurs à Pétersbourg offrir la succession de leur couronne au jeune grand-duc, prince de Holstein et neveu de l'impératrice. Rien de plus humiliant pour cette nation que le refus du grand-duc, qui trouva cette couronne au-dessous de lui. Le marquis de Botta, alors ministre autrichien à Pétersbourg, dit au grand-duc en lui faisant compliment: „Je voudrais qu'il fût aussi facile à la reine ma maîtresse de conserver ses royaumes qu'il l'est à votre altesse impériale d'en refuser". Sur ce refus du grand-duc, les prêtres et les paysans qui ont voix aux diètes, voulaient qu'on choisît pour successeur

1742.

1742. de leur roi le prince royal de Danemark; les sénateurs du parti français donnaient leurs suffrages au prince de Deux-Ponts; mais l'impératrice se déclara pour l'évêque d'Eutin, oncle du grand-duc, et sa volonté l'emporta sur l'influence des autres partis. L'élection de ce prince ne se fit que l'année 1743, tant les cabales qui s'étaient formées à Stockholm tenaient les résolutions de la diète en suspens.

Négociations du roi.

Depuis la paix de Breslau les négociations ne finissaient pas. Les Anglais avaient dessein d'entraîner le roi dans la guerre qu'ils allaient entreprendre; les Français voulaient l'engager dans des mesures incompatibles avec la neutralité à laquelle il s'était obligé; l'empereur sollicitait sa médiation; mais ce prince resta inébranlable. Plus la guerre durait, plus la maison d'Autriche épuisait ses ressources; et plus la Prusse restait en paix, plus elle acquérait de forces. La chose la plus difficile dans ces conjonctures était de maintenir tellement la balance entre les parties belligérantes, que l'une ne prît pas trop d'ascendant sur l'autre. Il fallait empêcher que l'empereur ne fût détrôné et que les Français ne fussent chassés d'Allemagne; et quoique les voies de fait fussent interdites aux Prussiens par la paix de Breslau, ils pouvaient par les intrigues parvenir aux mêmes fins que par les armes: l'occasion s'en présenta tout de suite. Le roi d'Angleterre s'était proposé d'envoyer ses troupes de Flandre au secours de la reine de Hongrie; ce secours aurait perdu sans ressource les

affaires de l'empereur et de la France. Un danger 1742.
aussi pressant mit le roi dans la nécessité d'employer les représentations les plus fortes; il alla jusqu'à menacer le roi d'Angleterre d'entrer dans son électorat, s'il hasardait de faire passer le Rhin à des troupes étrangères, pour les introduire dans l'empire sans le consentement du corps germanique. Par des insinuations plus douces les Hollandais se laissèrent persuader de ne point joindre alors leurs troupes à celles des alliés de la reine de Hongrie, et les Français ayant le temps de respirer, pourvurent à leur défense. Les Prussiens ne réussirent pas de même dans un projet qu'ils avaient formé pour le maintien de l'empereur. Ce projet avait pour but de soutenir les troupes de ce prince en Bavière. Les Français avaient deux raisons pour y concourir; la première c'est qu'en abandonnant la Bavière ils étaient contraints de repasser le Rhin et de songer à la défense de leurs propres foyers; la seconde, qu'ayant fait un empereur, il y avait de la honte pour eux à l'abandonner et à le livrer, pour ainsi dire, à la merci de ses ennemis. Mais leurs généraux avaient perdu la tête, et la terreur plus forte que le raisonnement les subjuguait; pour remplacer leurs troupes en quelque manière, on avait dessein de former une association des cercles, qui mettrait sur pied une armée de neutralité; sous ce prétexte le roi aurait pu y joindre ses troupes, et cette armée aurait couvert la Bavière. Cette affaire manqua par la crainte servile que les princes de l'em-

1742. pire avaient de la maison d'Autriche. La reine de Hongrie menaça, les princes tremblèrent et la diète ne voulut rien résoudre. Si la France avait soutenu ce projet par quelques sommes distribuées à propos, il aurait réussi; la plus mauvaise économie d'un prince est de ne savoir pas dépenser son argent lorsque les conjonctures l'exigent. Ainsi finit l'année 1742, dont les événemens variés servirent de prélude à une guerre qui se fit avec un plus grand acharnement. Les Français étaient les seuls qui désirassent la paix. Le roi d'Angleterre, trop préoccupé de la faiblesse du gouvernement français, croyait qu'il suffisait d'une campagne pour l'abattre; la reine de Hongrie couvrait son ambition sous le voile d'une défense légitime. Nous verrons dans la suite comment de partie belligérante elle devint l'auxiliaire de ses alliés.

La Prusse tâcha de profiter de la paix dont elle jouissait pour rétablir ses finances; les ressources étaient usées; il fallait laborieusement en assembler de nouvelles, perfectionner (la hâte ayant empêché de le faire) ce qu'il y avait de défectueux encore dans les recettes de la Silésie, payer les dettes des Autrichiens aux Anglais. On entreprenait en même temps de fortifier cinq places à neuf, Glogau, Brieg, Neisse, Glatz et Cosel; on faisait dans les troupes une augmentation de dix-huit mille hommes; tout cela demandait de l'argent et beaucoup d'économie, pour en accélérer l'exécution. La garde de la Silésie était commise à trente-cinq mille hommes qui avaient servi

d'instrumens à cette conquête. Ainsi, loin de profiter 7142.
de cette tranquillité pour s'amollir, la paix devint pour les troupes prussiennes une école de guerre. Dans les places se formaient des magasins; la cavalerie acquérait de l'agilité et de l'intelligence, et toutes les parties du militaire concouraient avec une même ardeur à l'affermissement de cette discipline qui rendit autrefois les Romains vainqueurs de toutes les nations.

CHAPITRE HUITIÈME.

Événemens des années 1743 *et* 1744, *et tout ce qui précéda la guerre des Prussiens.*

On dit que c'est une faute capitale en politique de 1743.
se fier à un ennemi réconcilié, et l'on a raison; mais c'en est une plus grande encore à une puissance faible de lutter à la longue contre une monarchie puissante, qui a des ressources dont la première manque. Cette réflexion était nécessaire pour répondre d'avance aux critiques qui censuraient la conduite du roi. Fallait-il, disait-on, se mettre à la tête d'une ligue pour écraser la nouvelle maison d'Autriche et laisser en-

1743. suite reprendre le dessus à cette même maison, pour chasser les Français et les Bavarois de l'Allemagne? Mais quel était le projet du roi? N'était-ce pas de conquérir la Silésie? Comment pouvait-il l'exécuter, si la guerre avait continué, n'ayant pas assez de ressources pour fournir aux grandes dépenses qu'elle entraînait de nécessité? Tout ce qui dépendait de lui, c'était d'agir par des négociations et, autant que cela était faisable, de conserver l'équilibre entre les puissances belligérantes. La paix lui donnait le temps de respirer et de se préparer à la guerre; d'ailleurs l'animosité était si forte entre la France et l'Autriche, et leurs intérêts étaient si opposés, que la réconciliation entre ces puissances ennemies paraissait encore bien éloignée; il fallait se réserver pour les grandes occasions. Les mauvais succès des armées françaises avaient fait une assez forte impression sur l'esprit du cardinal de Fleury pour que sa santé s'en ressentît; une maladie l'emporta au commencement de cette année. Il avait été ancien évêque de Fréjus, précepteur de Louis XV, cardinal de l'église romaine et depuis dix-sept ans premier ministre. Il s'était soutenu dans ce poste, où peu de ministres vieillissent, par l'art de captiver la confiance de son maître, et en écartant avec soin de la cour ceux dont le génie pouvait lui donner de l'ombrage. Il adoucit les plaies que la guerre de succession et le système de Law avaient faites à la France. Son économie fut aussi utile au royaume que l'acquisition de la Lorraine lui

Mort du cardinal de Fleury 23 Janvier.

fut glorieuse. S'il négligea le militaire et la marine 1743.
c'est qu'il voulait tout devoir à la négociation, pour laquelle il avait du talent. Son esprit succomba ainsi que son corps sous le poids des années. On dit trop de bien de lui pendant sa vie, on le blâma trop après sa mort. Ce n'était point l'âme altière de Richelieu, ni l'esprit artificieux de Mazarin; c'étaient des lions qui déchiraient des brebis. Fleury était un pasteur sage, qui veillait à la conservation de son troupeau. Louis XV voulut élever à la mémoire de ce cardinal un monument, dont on fit un dessein qui ne fut jamais exécuté; à peine fut-il mort qu'on l'oublia. Chauvelin, que le cardinal de Fleury avait fait exiler, crut du fond de son exil pouvoir emporter ce poste vacant; il écrivit à Louis XV, blâmant l'administration de son ennemi et se vantant beaucoup lui-même. Cette démarche précipitée fit qu'on lui marqua pour son exil un lieu plus éloigné de la cour que Bourges où il était relégué. Le roi de France notifia la mort de son ministre aux cours étrangères, à peu près dans le style d'un prince qui annonce son avénement à la couronne. Voici la lettre qu'il écrivit au roi; nous l'avons copiée mot pour mot. „Monsieur „mon frère, Après la perte que je viens de faire du „cardinal de Fleury, en qui j'avais mis toute ma con„fiance dans l'administration de mes affaires, et dont „je ne puis assez regretter la sagesse et les lumiè„res, je ne veux pas différer de renouveler moi„même à votre majesté les assurances qu'il vous a

1743. „données en mon nom, et que je l'ai souvent chargé „de vous réitérer, de l'amitié parfaite que j'ai pour „la personne de votre majesté, et du désir sincère „que j'ai toujours eu de pouvoir concerter avec elle „tout ce qui peut être de nos intérêts communs. Je „ne puis douter que votre majesté n'y réponde de sa „part comme je le puis désirer, et elle peut compter „qu'elle trouvera en moi dans toutes les occasions la „même disposition de contribuer à sa gloire et à son „avantage, et à lui marquer que je suis etc."

Le département des affaires étrangères notifia en même temps que le roi ayant résolu de gouverner désormais par lui-même, voulait qu'on s'adressât directement à lui. Jusqu'alors Louis XV avait été le pupille et le cardinal de Fleury son tuteur. Après la mort de Mazarin, Louis XIV porta lui-même le deuil de son ministre; personne ne le porta pour Fleury; il fut oublié avant qu'on eût prononcé son oraison funèbre. Pendant l'administration de ce cardinal les différentes rênes du gouvernement aboutissaient toutes à lui et venaient toutes se joindre dans ses mains; il était le point de ralliement, qui réunissant les finances, la guerre, la marine et la politique, les dirigeait au moins à un même but. Depuis sa mort le roi voulut travailler lui-même avec les ministres qui étaient à la tête de ces quatre départemens. Son ardeur s'éteignit au bout de huit jours et la France fut gouvernée par quatre rois subalternes, indépendans les uns des autres. Ce gouvernement mixte produisit

des détails de département; mais les vues générales qui réunissent et embrassent en grand le bien de l'état et son intérêt, manquèrent dans les conseils. Pour se faire une idée du choix des ministres, qu'on se représente un chancelier du duc d'Orléans, rempli de Cujas et de Barthole, qui devient ministre de la guerre dans ces temps où toute l'Europe était en feu; et un ancien capitaine de dragons, nommé Ori, qu'on met à la tête des finances. Maurepas s'imaginait rendre Louis XV souverain des mers, et le roi le serait devenu, si les discours d'un homme aimable avaient pu opérer ce miracle. Amelot était de ces esprits rétrécis, qui comme les yeux myopes distinguent à peine les objets de près. Cet aréopage gouverna donc la France; c'était proprement une aristocratie, ou bien un vaisseau qui navigant sans boussole sur une mer orageuse, ne suivait pour système que l'impulsion des vents. Les armées ne prospérèrent pas sous cette nouvelle administration. Quoique l'armée de Maillebois joint aux Bavarois fût encore sur les frontières de l'Autriche, le prince de Lobkowitz avec seize mille Hongrois tenait toujours le maréchal de Belle-Isle bloqué dans Prague avec seize mille Français. Le corps de monsieur de Belle-Isle était presque tout composé d'infanterie, et celui des Autrichiens de cavalerie. Cette situation inquiétait monsieur d'Argenson; soit par impatience, soit par humeur, soit par légèreté ce robin fit expédier au maréchal de Belle-Isle l'ordre d'évacuer Prague. Cet ordre était plus

1743.

Retraite du maréchal Belle-Isle de Prague.

1743. facile à donner qu'à exécuter. Le maréchal de Belle-Isle fit ses dispositions en conséquence; il fit sortir
1742. la garnison le 16 de Décembre au soir par un froid très-piquant; il gagna trois marches sur le prince Lobkowitz et enfilant un chemin difficile qui donnait peu de prise à la cavalerie de l'ennemi, il continua de longer l'Eger et arriva le dixième jour de sa marche
27 Décembre. à la ville d'Eger. Quatre mille hommes périrent de misère et de froid par les marches forcées qu'on leur fit faire, et cette armée délabrée, réduite à huit mille combattans, fut partagée. Ce qui était encore en état de servir joignit monsieur de Maillebois en Bavière, et les corps entièrement ruinés furent envoyés en Alsace pour se recruter. La Bohême fut ainsi conquise et perdue, sans qu'aucune victoire ni des Français ni des Autrichiens eût décidé entr'eux du sort des empires. Dans tout autre pays que la France, une retraite comme celle de monsieur de Belle-Isle aurait causé une consternation générale; en France, où les petites choses se traitent avec dignité et les grandes légèrement, on ne fit qu'en rire, et monsieur de Belle-Isle fut chansonné; des couplets ne mériteraient certainement pas d'entrer dans un ouvrage aussi grave que le nôtre, mais comme ces sortes de traits marquent le génie de la nation, nous croyons ne point devoir omettre celui-ci:

Quand Belle-Isle partit une nuit
De Prague à petit bruit.
Il dit voyant la Lune:

Lumière de mes jours, 1743.
Astre de ma fortune,
Conduisez-moi toujours.

En pareille occasion on aurait jeûné à Londres, exposé le sacrement à Rome, coupé des têtes à Vienne. Il valait mieux se consoler par une épigramme. La retraite du maréchal Belle-Isle eut le sort de toutes les actions des hommes; il y eut des fanatiques qui par zèle la comparèrent à la retraite des dix mille de Xénophon; d'autres trouvaient que cette fuite honteuse ne pouvait se comparer qu'à la défaite de Guinegast. Ils avaient tort les uns et les autres; seize mille hommes qui évacuent Prague et se retirent de la Bohême devant seize mille hommes qui les poursuivent, n'ont ni les mêmes dangers à courir, ni des chemins aussi longs à traverser que les troupes de Xénophon pour retourner du fond de la Perse en Grèce; mais aussi ne faut-il pas outrer les choses et comparer une marche où les Français ne purent être entamés par les ennemis, à une défaite totale. Les dispositions de monsieur de Belle-Isle étaient bonnes; le seul reproche qu'on puisse lui faire, est de n'avoir pas dans sa marche assez ménagé ses troupes.

Dès-lors la fortune de la reine prit un air plus riant. Le maréchal Traun défit en Italie monsieur de Gages, qui passait le Panaro pour l'attaquer. Cette victoire ne satisfit point la cour de Vienne; elle trouva que le maréchal Traun n'en avait pas assez fait,

Bataille de Campo santo; 8 Février.

1743. elle voulait des batailles qui eussent de grandes suites. Enfin ce maréchal fut jugé comme Apollon par Midas, et c'était cependant le premier de leurs généraux qui eût triomphé de leurs ennemis. La maison d'Autriche commençait à regagner des provinces perdues et assurait celles qui étaient menacées. Cela ne l'empêchait pas d'être accablée par le poids de cette guerre; peut-être y aurait-elle succombé, si ces premières lueurs de prospérité n'eussent ranimé la bonne volonté de ses alliés. Le roi d'Angleterre donna des marques du plus grand zèle pour le soutien de la reine de Hongrie. Les motifs qui le faisaient agir ainsi étaient en grande partie une haine invétérée qu'il portait à la France. Il avait servi dans sa jeunesse contre cette puissance; il s'était trouvé à la bataille d'Oudenarde, où il avait chargé à la tête d'un escadron hanovrien, en donnant des marques d'une valeur distinguée; il ambitionnait de se trouver à la tête des armées pour jouir de la gloire des héros. L'occasion s'en présentait, il avait des troupes en Flandre; en se déclarant pour la reine, en passant la mer, personne ne pouvait lui disputer le commandement de ses troupes; de plus, il allait augmenter son trésor de Hanovre par les subsides que les Anglais lui payeraient pour ses Hanovriens. Pour le lord Carteret, il avait besoin de la guerre afin de se soutenir auprès de son maître et auprès de la nation anglaise. Le commerce de ces insulaires était gêné depuis qu'ils étaient en guerre avec l'Espagne; pour

qu'un grand coup décidât ces affaires de commerce, il fallait le frapper sur terre et en Europe. La France passait pour à demi ruinée par les efforts qu'elle avait faits pour soutenir la Bavière et la Bohême; elle était l'alliée de l'Espagne, en affaiblissant l'une de ces puissances on affaiblissait l'autre. Il fallait donc battre les Français soit en Allemagne soit en Flandre, pour gagner sur mer une supériorité qui pût produire un avantage réel au commerce de l'Angleterre. Le roi, son ministre et la nation tendant au même but, quoique par des vues différentes, il fut résolu d'envoyer au coeur de l'Allemagne ces troupes anglaises, hanovriennes et hessoises qui se trouvaient en Flandre. Autant ce projet pouvait convenir au roi d'Angleterre, autant convenait-il peu au roi de Prusse; il ne devait pas perdre de vue cet équilibre politique que pendant la guerre même son intérêt l'obligeait de maintenir entre les puissances belligérantes. Si la maison d'Autriche gagnait une supériorité décidée dans l'empire sur la maison de Bavière, la Prusse perdait son influence dans les affaires générales; il fallait donc empêcher que le roi d'Angleterre et la reine de Hongrie, aveuglés par les succès auxquels ils devaient s'attendre, ne détrônassent l'empereur. La voie des représentations était la seule qui convînt au roi de Prusse; et se servant des argumens que peut employer un prince allemand, zélé pour sa patrie et pour la liberté du corps germanique, il conjura le roi d'Angleterre de ne pas rendre, sans des raisons très-

1743.

1743. importantes, l'empire le théâtre d'une guerre qui était près de s'allumer, et de se souvenir qu'il n'est point permis à un membre du corps germanique d'introduire, sans la sanction de la diète, des troupes étrangères dans sa patrie. C'était tout ce que ce prince pouvait faire dans les conjonctures où il se trouvait; il ne pouvait pas compter sur la France, qu'il avait indisposée contre lui par la paix de Breslau; il ne pouvait se brouiller avec les Anglais, qui étaient les seuls garans qu'il eût de cette paix. Les choses n'en étaient pas venues à une extrémité assez grande pour replonger ses états dans une nouvelle guerre; il fallait donc se contenter de la promesse du roi d'Angleterre, qui s'engagea de ne rien entreprendre, ni contre la dignité de l'empereur, ni contre ses états patrimoniaux.

Ce n'était pas avec les Anglais seuls qu'on négociait. Le roi avait entamé une autre négociation à Pétersbourg pour des intérêts qui le touchaient plus directement: il s'agissait d'obtenir de l'impératrice de Russie la garantie du traité de Breslau. Ce furent les Anglais et les Autrichiens qui s'y opposèrent de toutes leurs forces, quoique sous main. Les deux frères Bestuchew, ministres de l'impératrice, trouvèrent par les difficultés qu'ils firent naître le moyen d'accrocher continuellement la fin de cette affaire. La reine de Hongrie regardait la cession qu'elle avait faite de la Silésie comme un acte de contrainte, dont elle pouvait appeler avec le temps, en rejetant sur la néces-

sité ce que la rigueur des conjonctures l'avait forcée 1743.
d'accepter. Les Anglais voulaient isoler le roi de Prusse et le priver de tout appui, pour l'avoir entièrement sous leur dépendance. De quelque façon que les princes cachent ces sortes de vues, il leur est bien difficile de les rendre impénétrables. Ce fut alors que la paix de Friedrichsham fut ratifiée entre la Russie et la Suède; 17 Août. la perte d'une partie inculte de la Finlande fut le moindre mal dont la Suède eut à se plaindre; le despotisme que les Russes exercèrent à Stockholm, mit le comble à l'opprobre de cette nation; un sujet de l'impératrice était considéré en Suède comme un sénateur romain du temps de César pouvait l'être dans les Gaules. Une nation malheureuse ne manque jamais d'ennemis. Les Danois voulurent profiter des calamités de la Suède. La diète de Stockholm était assemblée pour ratifier la paix qui venait de se conclure avec la Russie et pour nommer un successeur au trône; le roi de Danemark, dans le dessein d'unir les trois couronnes de la Suède, du Danemark et de la Norwège sur la tête de son fils le prince royal, excita une rebellion dans la Carélie, souleva des prêtres, corrompit quelques bourgeois; mais il trouva tant de difficultés dans l'exécution de son plan, que ce plan avorta avant sa naissance. Les troupes danoises et suédoises s'assemblaient déjà sur les frontières; la diète de Stockholm s'empressait à trouver des secours; elle demanda les bons offices du roi de Prusse pour moyenner un accommodement avec

1743. ses voisins. Le roi s'intéressa pour eux, et le roi de Danemark lui répondit qu'en égard à ses exhortations il ne précipiterait pas les choses. Mais ce qui paraîtra presque incroyable, c'est que ces mêmes Suédois qui venaient de faire une paix si déshonorante avec la Russie, implorèrent la protection de l'impératrice contre les Danois. Élisabeth la leur accorda et elle fit partir le général Keith sur des galères qui portaient dix mille hommes de secours. Ce fut alors qu'à la faveur de ces troupes le prince de Holstein, évêque de Lubeck, fut élu, au lieu du prince danois, successeur du vieux roi de Suède, landgrave de Hesse. Ainsi à peu près dans le cours de la même année la Suède fut battue, protégée et enfin donnée au prince de Holstein par l'impératrice de Russie. Le sénat de Stockholm se consola de tant d'infortunes par des cruautés; il fit périr les généraux de Buddenbrock et de Löwenhaupt sur l'échafaud. On les accusa de trahisons et de perfidies, mais rien ne fut prouvé; ils n'étaient coupables que d'ignorance et de trop de faiblesse.

Campagne en Bavière.

Mais il est temps de quitter ces scènes tragiques du nord pour retourner au sud, et voir ce qui se passa dans la Bohême après que les Français l'eurent abandonnée. La reine de Hongrie se rendit à Prague pour recevoir l'hommage de ce royaume, au recouvrement duquel sa fermeté avait autant et plus contribué que la force de ses armes. Le jour même de son
12 Mai. couronnement elle apprit que le maréchal de Kheven-

hüller ayant marché de Schärding à Braunau, en avait 1743.
chassé le général Minucci, qui commandait un corps 9 Mai.
de sept à huit mille impériaux; les détails de cette affaire nous sont parvenus par des officiers prussiens, qui firent cette campagne en qualité de volontaires avec les Autrichiens. Monsieur de Khevenhüller s'avança vers Schärding, place située sur l'Inn, proche des frontières de l'Autriche; ses troupes, sortant de leurs quartiers d'hiver, s'y rendirent par différentes routes. Malgré les précautions que cet habile officier prit de cacher ses desseins, le maréchal de Seckendorf en fut informé, et il donna ordre à monsieur de Minucci de se retirer de Braunau. Ce général peu intelligent ne sut ni disposer sa retraite pour obéir aux ordres de son chef, ni choisir un terrain avantageux pour attendre l'ennemi et pour lui résister. Monsieur de Khevenhüller se trouva bientôt en présence des Bavarois; il trouva le front de Minucci inattaquable, ayant un profond ravin qui séparait les deux armées; sa droite était appuyée à Braunau, que l'on avait fortifié en hâte durant le dernier hiver. Mais autant ce poste était fort par sa droite et par son front, autant était-il faible sur sa gauche. Monsieur de Khevenhüller s'en apperçut au premier coup d'oeil, détacha monsieur de Berlichingen avec un gros de cavalerie qui tourna les impériaux et prenant des chemins détournés tomba sur cette aile qui était en l'air, tandis que Nadasty avec ses houssards attaqua les troupes de Minucci de front. Ce ne fut point une

1743. bataille; les Bavarois s'enfuirent sans s'être défendus; une partie de leur cavalerie se sauva dans Braunau, leur infanterie se réfugia sur les glacis de la ville. Minucci, la plus grande partie de ses troupes et la ville de Braunau se rendirent tout de suite à leur vainqueur; quelques débris de cette cavalerie prirent le chemin de Burghausen, où les impériaux avaient encore un corps de troupes. Les Français qui étaient à Osterhofen n'attendirent pas l'approche des Autrichiens. Le vieux Broglio, qui commandait cette armée avec les maréchaux de Maillebois et de Seckendorf, avait été vivement pressé par Seckendorf de prévenir l'ennemi et d'assembler ses troupes avant que monsieur de Khevenhüller fût en état de rien entreprendre; mais ce fut en vain. Ses ennemis prétendaient même qu'il n'était pas fâché de voir le mauvais succès d'une guerre à laquelle le maréchal de Belle-Isle avait le plus contribué; d'autres soutiennent, avec plus d'apparence, qu'il avait des ordres de la cour de retourner en France et d'abandonner la Bavière. Quoi qu'il en soit, sa conduite sembla autoriser cette dernière opinion, et la cour ne lui témoigna aucun mécontentement à son retour. Les Autrichiens surent profiter de l'avantage qu'ils avaient d'être en corps et d'agir contre des troupes séparées par bandes. Le prince de Lorraine arriva au camp, et sans s'arrêter, délogea les Français de Deckendorf; tout plia devant lui; à mesure qu'il s'avançait, les troupes françaises recevaient ordre de se retirer.

Quelques rivières assez considérables, qui ont leur 1743.
source dans le Tyrol, qui traversent la Bavière et vont se jeter dans le Danube, fournissent aux généraux qui veulent se défendre la facilité d'en disputer les bords; mais le prince de Lorraine les passa sans trouver de résistance. Broglio décampa de Straubing, où il avait un gros magasin, en y laissant une faible garnison, qui fut sacrifiée à l'ennemi. Un secours de dix mille Français était déjà arrivé à Donauwerth pour le joindre; ils devinrent les compagnons de sa fuite; et malgré les plus fortes représentations de monsieur de Seckendorf, les Français l'abandonnèrent et ne s'arrêtèrent qu'à Strasbourg, où monsieur de Broglio donna un bal le jour de son arrivée, apparemment pour célébrer la campagne brillante qu'il venait de terminer. Le malheureux Seckendorf s'occupant à rassembler les débris de ses impériaux qui s'étaient si mal conduits à Braunau, les joignit au corps qui était à Burghausen et se retira en hâte sur Munich, qu'il abandonna pour se joindre à l'armée française; mais assuré que ces troupes voulaient repasser le Rhin, il écrivit au maréchal de Broglio que comme les Français abandonnaient l'empereur, ce prince se voyait contraint de les abandonner de même et de chercher ses sûretés où il les trouverait. Aussitôt il demanda au prince de Lorraine et à monsieur de Khevenhüller de convenir avec lui d'une suspension d'armes, dont il obtint l'équivalent; car les Autrichiens lui promirent de respecter les troupes impériales tant

1743. qu'elles occuperaient un territoire neutre de l'empire. Les Autrichiens, aveuglés par leurs succès, méprisaient trop ces troupes pour vouloir les désarmer; ils volaient vers le Rhin, soutenus de la chimérique espérance de reconquérir la Lorraine. La prospérité est à la guerre souvent plus dangereuse que l'infortune; aux uns elle inspire une trop grande sécurité, et aux autres trop de témérité. Le plus grand général du monde serait celui qui dans les diverses fortunes conserverait un esprit égal et qui ne séparerait jamais l'activité de la prudence. Tandis que le prince de Lorraine s'acheminait vers le Rhin, l'Allemagne

Campagne du roi d'Angleterre.

était inondée d'une nouvelle armée étrangère, qui sous prétexte de la protéger, concourait à sa ruine. Le roi d'Angleterre avait envoyé vers le bas Rhin ses troupes hanovriennes et anglaises sous le commandement du lord Stairs. George passa lui-même la mer et vint à Hanovre, pour se mettre ensuite à la tête de son armée. Le lord Stairs, qui était à Höchst, risqua de passer le Mein; les Français qui l'épiaient, l'obligèrent d'abord à reprendre sa première position. Ce pas de clerc fit appréhender au roi d'Angleterre que son général trop fougueux par tempérament ne commît quelque imprudence plus forte, et il se hâta de prendre lui-même le commandement de ses troupes. Ce corps était composé de dix-sept mille Anglais, seize mille Hanovriens et dix mille Autrichiens, ce qui faisait quarante-trois mille combattans; six mille Hessois et quelques régimens hano-

vriens étaient encore en marche pour le joindre. Le 1743.
lord Stairs avait agi avec si peu de prudence, que ses soldats manquaient de pain et ses chevaux de fourrage. Pour subvenir à cet inconvénient, le roi vint se camper auprès d'Aschaffenbourg: mais ce moyen ne suffit pas pour remédier à la négligence qu'on avait eue de ne pas amasser assez de vivres. Le Rhin pouvait fournir des secours, et le roi s'éloignant de cette rivière, se trouva plus resserré qu'auparavant par le Mein et par les Français qui gardaient l'autre bord, et sur ses derrières par les montagnes arides du Spessart; il ne s'aperçut que trop tôt de sa faute. Le maréchal de Noailles affama le monarque anglais dans son camp, et comme il prévit qu'il ne pouvait y rester que peu de jours, Noailles conçut un dessein digne du plus grand capitaine. Il prit Dettingen, et fit construire deux ponts sur le Mein et préparer à côté des guets pour sa cavalerie. Toutes ces choses s'exécutèrent sans que le roi d'Angleterre en eût vent; c'était le prélude de la bataille qui devait se donner bientôt. Pour en avoir une idée précise, il est bon de savoir que l'armée anglaise, affamée vers les sources de Mein, ne pouvait trouver des subsistances qu'en prenant le chemin de Hanau. Sa gauche longeant toujours le Mein au sortir de ces monticules, traversait la petite plaine de Dettingen. Monsieur de Noailles en conséquence tenait un détachement tout prêt pour occuper Aschaffenbourg au moment où les Anglais en sortiraient. Il avait fait dresser tout le

1743. long du Mein des batteries masquées dont il pouvait tirer à bout-portant sur les colonnes des alliés en marche. La plus forte partie de son armée devait passer le Mein, pour se ranger derrière un ruisseau qui du Spessart coule devant ce front et va se jeter dans le Mein; ces troupes coupaient précisément le chemin de Hanau. Le roi d'Angleterre trouvait donc à ce débouché une armée en face et des batteries en flanc. Si le maréchal Noailles avait aussi exactement exécuté ce projet qu'il l'avait conçu avec sagesse, le roi d'Angleterre aurait été forcé, ou d'attaquer l'armée française dans un poste très-avantageux, pour s'ouvrir l'épée à la main le passage à Hanau, ou de se retirer par les déserts du Spessart, ce qui infailliblement aurait fait débander les troupes faute de subsistances. La faim chassa les Anglais d'Aschaffenbourg, comme Noailles l'avait prévu. Les troupes, qui avaient campé par corps, ne marchaient point par colonnes, mais se suivaient par distances, d'abord les Hanovriens, puis les Anglais et enfin les Autrichiens. Le roi était dans son carrosse auprès des troupes de Hanovre; on l'avertit pendant la marche que son avant-garde était attaquée par un gros de cavalerie française, et bientôt après, que toute l'armée française avait passé le Mein et se trouvait en bataille vis-à-vis de lui. Le roi monte à cheval, il veut voir par lui-même. La canonade des Français commence; son cheval prend l'épouvante, et allait l'emporter au milieu des ennemis, si un écuyer ne se

Bataille de Dettingen, 27 Juin.

fût jeté en avant pour l'arrêter. George renvoya le cheval et combattit à pied à la tête d'un de ses bataillons anglais. Les troupes avaient un petit bosquet à passer; ce qui leur donna le temps d'avertir les autres corps du danger qui les menaçait. Le duc d'Aremberg et monsieur de Neipperg accoururent avec leurs Autrichiens et formèrent leur armée vis-à-vis de celle des Français aussi bien que les circonstances le permettaient. Ce champ de bataille n'ayant que mille deux cents pas de front, obligea les alliés à se mettre sur sept ou huit lignes. Les Français ne leur laissèrent pas le temps de finir tranquillement leur disposition; la maison du roi les attaqua, perça quatre lignes de cavalerie, renversa tout ce qu'elle rencontra et fit des prodiges de valeur; elle aurait peut-être remporté l'honneur de cette journée, si elle n'avait pas sans cesse trouvé de nouvelles lignes à combattre. Ces attaques réitérées l'ayant mise en désordre, le régiment de Styrum autrichien s'en aperçut et la fit reculer à son tour. Cela n'aurait pas fait perdre la bataille aux Français; la véritable cause ne doit s'attribuer qu'au mouvement imprudent de monsieur de Harcourt et de monsieur de Grammont. Ils étaient à la droite de l'armée avec la brigade des gardes françaises; ils quittent leur poste sans ordre et s'avisent de prendre en flanc la gauche des alliés qui tirait vers le Mein; par cette manoeuvre ils empêchèrent leurs batteries, qui étaient au-delà du Mein et qui incommodaient beaucoup les alliés, de tirer. 1743.

1743. Les gardes françaises ne soutinrent pas la première décharge des Autrichiens; elles prirent la fuite d'une manière honteuse et se précipitèrent dans le Mein, où elles se noyèrent; d'autres portèrent le découragement et l'épouvante dans le reste de l'armée. Le prince Louis de Brunsvic, qui servait dans les troupes autrichiennes, eut toutes les peines du monde à persuader au roi d'Angleterre de faire avancer les Anglais; ce furent cependant eux qui décidèrent les Français à la retraite et à repasser le Mein. Les Français plaisantèrent là-dessus. On appela cette action *la journée des bâtons rompus,* parce que monsieur de Harcourt et monsieur de Grammont n'avaient attaqué que dans l'espérance d'obtenir le bâton de maréchal comme une récompense due à leur valeur; on donna aux gardes françaises le sobriquet de *canards du Mein;* on pendit une épée à l'hôtel de Noailles avec l'inscription: *Point homicide ne seras.* Sans doute que ce maréchal ne devait pas se tenir auprès de sa batterie au-delà du Mein. S'il avait été présent à l'armée, il n'aurait jamais permis aux gardes françaises d'attaquer si mal à propos, et si les troupes étaient demeurées dans leur poste, jamais les alliés ne les y auraient forcés. Cette journée ne valut au roi d'Angleterre que des subsistances pour ses troupes. Le canon des Hanovriens fut bien servi; quelques régimens de leurs troupes et quelques régimens autrichiens, surtout celui de Styrum, se distinguèrent. Monsieur de Neipperg eut le plus de part au gain de

cette bataille et fut bien secondé par le prince Louis 1743.
de Brunsvic. Je sais d'un officier qui se trouva sur les lieux, que le roi d'Angleterre se tint pendant toute la bataille devant son bataillon hanovrien, le pied gauche en arrière, l'épée à la main et le bras étendu, à peu près dans l'attitude où se mettent les maîtres d'escrime pour pousser la quarte; il donna des marques de valeur, mais aucun ordre relatif à la bataille. Le duc de Cumberland combattit avec les Anglais à la tête des gardes; il se fit admirer par sa bravoure et par son humanité; blessé lui-même, il voulut que le chirurgien pansât avant lui un prisonnier français criblé de coups. Les alliés ne pensèrent point à poursuivre les Français, ils ne pensèrent qu'à trouver des subsistances dans leur magasin de Hanau. Le vainqueur, après avoir soupé sur le champ de bataille, poursuivit incessamment sa route pour se rapprocher de ses vivres. Ce qu'il y eut de fort extraordinaire, c'est qu'après cette bataille gagnée le lord Stairs pria par un billet le maréchal de Noailles d'avoir soin des blessés qui se trouvaient sur le champ de bataille que les vainqueurs abandonnaient. Comme les alliés portaient tous des rubans verts sur leurs chapeaux, on attacha une branche de laurier à celui du roi, qui la porta sans scrupule; ce sont des misères, mais elles peignent les hommes. Cette victoire ne fit pas autant de plaisir au roi de Prusse qu'en avait ressenti le roi d'Angleterre. Il était à craindre que le ministère français, peu ferme, et découragé

1743. par une suite de revers, ne sacrifiât la gloire de Louis XV et les intérêts de l'empereur, pour se tirer des embarras toujours renaissans qui l'environnaient. Pour éclairer les démarches des alliés, le roi fit partir le jeune comte Finck, sous prétexte de féliciter le roi d'Angleterre sur sa victoire, mais réellement pour veiller à la conduite du lord Carteret et pour découvrir les négociations qui pourraient s'entamer dans ce camp. Le prince de Hesse, Guillaume, frère du roi de Suède, était très-bien intentionné pour les intérêts de l'empereur. On se servit de son canal pour faire parvenir au lord Carteret quelques propositions d'accommodement tendantes à concilier la Bavière et l'Autriche; mais cet Anglais ne fut pas assez fin pour dissimuler le fond de ses pensées, et l'on s'aperçut qu'il ne voulait point d'accommodement, que son maître voulait la guerre, la reine de Hongrie le trône impérial pour son époux, et que les uns et les autres désiraient également la ruine du Bavarois. Le roi d'Angleterre abandonna bientôt le caractère de protecteur de l'empire qu'il avait pris; un rôle d'emprunt est difficile à soutenir, on n'est jamais bien que soi-même. Il refusa avec fierté les dédommagemens que divers souverains lui demandaient pour le dégât que ses troupes avaient commis dans leur pays, et refusa de même le payement des denrées et des fourrages que ces princes lui avaient livrés. Il se servit d'une expression singulière dans une pièce qu'il fit imprimer pour éluder ces bonifications; il y

dit: que c'est le moins que les princes de l'empire puissent faire que de défrayer l'armée de leur libérateur et de leur sauveur; que cependant il aviserait à les payer selon que ces états se conduiraient envers lui. Cette hauteur acheva d'aliéner les esprits. Le monarque le plus despotique ne s'exprime pas en termes plus impérieux. Le roi agissait par intérêt, Carteret était violent; ces sortes de caractères n'emploient que rarement des expressions modérées. 1743.

Le prince de Lorraine s'avance sur le Rhin.

Pendant que tous ces événemens s'étaient passés sur le Mein, le prince de Lorraine poursuivait les Français jusqu'au bord du Rhin. Son armée était partagée en trois colonnes; tandis qu'elle s'avançait vers les frontières de l'Alsace, lui et le maréchal de Khevenhüller se rendirent à l'armée anglaise: ce qui était d'autant plus facile que monsieur de Noailles avait repassé le Rhin à Oppenheim. Le roi d'Angleterre voulut établir un concert moyennant lequel les mouvemens des deux armées seraient si bien compassés les uns avec les autres, qu'ils tendraient au même but, qui était, selon le projet dont on convint, de reprendre la Lorraine. À cette fin le roi d'Angleterre devait passer le Rhin à Mayence et se porter en droiture en Alsace, pour faciliter au prince de Lorraine les moyens de passer le Rhin à Bâle, de prendre la Lorraine, et ensuite de distribuer les troupes victorieuses en quartiers d'hiver, tant en Bourgogne qu'en Champagne. Ces desseins étaient vastes, l'exécution répondit mal à leur grandeur. Le roi d'Angleterre,

1743. qui ne se voyait arrêté par aucune difficulté, passa le Rhin à Mayence et se porta sur Worms. Le prince de Lorraine, moins heureux, fit passer quelques troupes dans une île du Rhin et quelques Hongrois à l'autre bord; celles-là furent repoussées avec perte; l'île du Rhin fut abandonnée et ce prince traîna languissamment dans le Brisgau la fin d'une campagne dont

Négociations. les commencemens avaient été si brillans. Le camp de Worms devint alors par l'inaction des troupes le centre des négociations. Les Français se servirent de toutes sortes de voies pour tâter le terrain; ils firent des ouvertures au lord Carteret et hasardèrent quelques propos pour sonder le guet et voir à quelles conditions on pourrait convenir de la paix. Les desseins du roi d'Angleterre allaient beaucoup au-delà de tout ce que la France pouvait lui offrir avec bienséance. Le roi George, qui savait que le roi de Prusse était informé de ses pourparlers, voulut se servir de ces circonstances pour lui faire illusion. Il lui communiqua un projet de pacification, par lequel la France s'offrait d'assister la reine de Hongrie dans la conquête de la Silésie, à condition que celle-ci reconnût l'empereur et le remît dans la paisible possession de la Bavière. Le lord Hindfort se rendit en Silésie où le roi était alors, pour lui faire cette ouverture; mais c'était d'un air si empressé, qu'au lieu de convaincre ce prince de la vérité de la chose, on lui fit soupçonner que ces propositions de la France étaient fausses et controuvées. Les dispositions du roi d'Angle-

terre envers la Prusse étaient trop connues; sa mauvaise volonté se manifestait à l'égard du comte de Finck. Tout cela confirma le roi dans l'opinion que cette communication cordiale était un piége que lui tendait la politique rusée de Carteret; il répondit cependant au lord Hindfort, qu'il était très-sensible aux marques d'amitié que le roi d'Angleterre lui donnait dans cette occasion, mais que comptant sur la bonne foi de la reine de Hongrie, sur la sagesse du roi George et sur sa garantie même, il était sûr que ces deux puissances n'entreraient jamais dans des vues aussi opposées à leurs engagemens, et dont l'accomplissement serait plus difficile à effectuer qu'on ne le pensait. Le ministre anglais ne s'attendait pas à cette réponse et ne put empêcher que son mécontentement n'éclatât sur son visage. Mais quelle apparence que le roi de France eût recours à un expédient aussi ridicule pour moyenner sa paix avec l'impératrice reine, que celui de se plonger dans une nouvelle guerre et de se rendre lui-même l'artisan de la grandeur de la maison d'Autriche, que les intérêts permanens de son royaume l'obligeaient à rabaisser? N'était-il pas plus naturel de supposer que c'était une fable inventée par le lord Carteret, pour indisposer le roi de Prusse contre la France? Carteret ne pouvait-il pas raisonner ainsi: le roi de Prusse est vif, il prend feu aisément, une ouverture pareille à celle que nous lui faisons, le transportera de colère; le lord Hindfort en profitera en l'aigris- 1743.

1743. sant au point de le faire déclarer contre la France, et en ce cas nous aurons acheté ce secours à bon marché? Il faut avouer cependant que cet avis du lord Hindfort était accompagné de détails si spécieux, qu'il méritait qu'on s'en éclaircît avant que de le rejeter tout à fait. Voici ces détails: un certain Hertzel, émissaire de la France, était venu chez l'électeur de Mayence pour insinuer à ce prince les propositions qu'il voulait faire parvenir aux Anglais. Les intrigues des Autrichiens avaient fait élire le comte d'Ostein électeur de Mayence à la place de Schönborn qui avait couronné Charles VII. C'était une créature des Autrichiens; il était de plus soudoyé par les Anglais, auxquels il s'était vendu sans réserve. On envoya le comte de Finck à Mayence pour éclaircir ce fait, et l'on mit tout en mouvement en France pour voir s'il y aurait moyen de pénétrer la vérité; toutes ces peines furent perdues. Peut-être que Hertzel avait tenu de lui-même des propos qui donnèrent lieu à cette histoire; c'était un abyme de mauvaise foi; il aurait fallu un nouvel Oedipe pour expliquer ce mystère.

Alliance entre l'Autriche et le roi de Sardaigne.

Une négociation plus importante commençait à se lier alors. La cour de Versailles se proposait de faire entrer le roi de Sardaigne dans les intérêts de la France et de l'Espagne. Il subsistait à la vérité un traité provisionnel entre Charles Émanuel et Marie Thérèse, mais conçu avec tant d'ambiguité et en termes si généraux, qu'on pouvait le rompre sans manquer de foi. La négociation des Français avançait à

du 1 Février 1742.

Turin, et aurait pu se conclure, si les Français et 1743.
les Espagnols n'eussent pas trop marchandé sur de petits intérêts. Le lord Carteret fut informé de ce qui se tramait à Turin. Il ne marchanda point; ses offres, aux dépens des Autrichiens, surpassèrent celles des Français, et il l'emporta auprès du roi de Sardaigne. Par ce traité la reine de Hongrie lui cédait le Vigévanasc, le Tortonois et une partie du duché de Parme, et le roi de Sardaigne lui garantissait tout ce qu'elle possédait en Italie, s'engageant à la défendre de toutes ses forces. Ce traité fut ainsi arrangé et conclu à Worms *). La cour de Vienne était 13 Septembre
outrée des cessions que les Anglais l'obligeaient de faire sans cesse; on y envisageait les Anglais comme de plaisans garans de la pragmatique sanction, qui l'ébréchaient sans cesse. Le roi de Prusse jugea cette disposition favorable pour inspirer aux Autrichiens des sentimens plus pacifiques; il leur fit représenter que le rôle qu'ils jouaient en Europe ne leur était pas convenable; que si l'empereur passait pour la marionette de Louis XV, ils passaient eux pour être celle de George II, et que la paix était pour eux le seul moyen de se tirer de la tutelle de l'Angleterre. Ces représentations les piquèrent d'autant plus que les faits étaient véritables; mais cela n'empêcha pas que l'espoir de conquérir la Lorraine ne les entrainât à poursuivre leurs mesures. Le roi de Prusse voulait

*) Voir: *Wenck*, Codex juris gentium recentissimi. I. p. 677.

1743. la paix; il prêchait la modération à toutes les puissances; il tâchait d'adoucir les unes et d'arrêter les autres. C'était beaucoup que d'empêcher qu'on ne jetât de l'huile dans le feu, il se serait éteint à la fin faute d'aliment. Mais les meilleures intentions ne s'accomplissent pas toujours. Les guinées anglaises commençaient à mettre en fermentation la république de Hollande. Ceux qui étaient du parti d'Orange voulaient la guerre; les vrais républicains voulaient le maintien de la paix. La force des guinées l'emporta enfin sur l'éloquence des meilleurs citoyens, et les provinces unies épousèrent les intérêts de la reine de Hongrie qui leur étaient étrangers, et les desseins de
Août. Carteret qu'ils ignoraient; ils envoyèrent vingt mille hommes pour renforcer l'armée de Worms, dont quatorze mille la joignirent et le reste se debanda.

Le maréchal de Noailles, après avoir passé une partie de cette campagne derrière le Speyerbach, abandonna cette position pour se rapprocher de Landau, et se trouver à portée de joindre le maréchal de Coigni qui avait pris le commandement des troupes du vieux Broglio, au cas que le prince de Lorraine forçât le passage du Rhin et pénétrât en Alsace. Le roi George suivit les Français jusqu'au Speyerbach, où il termina les opérations de cette campagne, après avoir fait raser les lignes que les Français avaient fait construire sur ses bords. Il retourna à Hanovre, et les troupes prirent des quartiers dans le Brabant et dans l'évêché de Munster. George, pen-

dant son séjour à Hanovre, maria sa fille Marie avec 1743.
le prince royal de Danemark; après quoi il prit le chemin de Londres, pour y faire à son parlement, dans une harangue pompeuse, le récit de ses exploits. Pour se convaincre du peu de suite qu'il y a dans les actions des hommes, il n'y a qu'à faire l'analyse de cette campagne. On assemble une armée sur le Mein, sans pourvoir à ses subsistances; la faim et la surprise obligent les alliés à se battre; ils sont vainqueurs des Français; ils passent le Rhin; ils vont à Worms; le Speyerbach les arrête, sans qu'ils trouvent des expédiens pour en déposter les ennemis; ils avancent enfin sur le Speyerbach, que monsieur de Noailles leur abandonne, et ils ne reçoivent les secours des Hollandois que pour prendre des quartiers d'hiver dans le Brabant et dans la Westphalie. Rien n'est conséquent dans cette conduite; elle ressemble à l'opération d'un chimiste qui cherchant la pierre philosophale, trouve une couleur dont il pouvait se passer. Ce n'est point dans l'intention de critiquer la conduite du roi d'Angleterre que nous faisons ces réflexions, car bien d'autres généraux en ont fait autant; mais seulement pour convaincre les lecteurs que l'espèce humaine n'est pas aussi raisonnable qu'on voudrait le persuader. Le peu de succès qu'eurent les Autrichiens et les Anglais dans cette campagne de 1743, donna aux Français le temps de se reconnaître et de prendre quelques mesures. Ils avaient à la vérité perdu la Bavière; mais leur amour-

1743. propre était flatté d'avoir empêché leurs ennemis de passer le Rhin et de pénétrer en Alsace. Si la fortune changea souvent de parti dans cette guerre, l'intérêt ne changea pas moins la politique des souverains. Nous avons dit que le roi de Sardaigne avait signé le traité de Worms. Ce traité fut publié dans le temps même qu'il négociait encore avec la France et l'Espagne, et qu'on s'attendait à Versailles à recevoir d'un jour à l'autre des nouvelles de la conclusion du traité. Les ministres de Louis XV ne furent pas les maîtres de dissimuler leur ressentiment, et trouvant dans la conduite du roi de Sardaigne des marques de duplicité et de mépris, ils éclatèrent. Le ministre de France fut incessamment rappelé de Turin; un corps de dix mille hommes de troupes françaises se joignit au marquis de la Mina, qui commandait sous Don Philippe dans la rivière de Gènes*). La Mina, pour forcer les passages du Piémont, tenta de pénétrer par Château-Dauphin, mais le roi de Sardaigne l'avait prévenu; il s'y était retranché et occupait deux forts qui sont sur des collines à droite et à gauche du passage. Les Sardes défendirent si vigoureusement cette gorge, que les Français et les Espagnols repoussés de tous côtés se retirèrent en Dauphiné, après avoir perdu six mille hommes dans

Expédition des Français et des Espagnols en Piémont.

Combats de Castelponte et Bellins, 7 et 8 Octobre.

*) Don Philippe avait conquis dans la campagne de 1742 la Savoye, et réunit ses troupes à Montier, Saint-Jean de Maurienne et Montmélian (Août 1743.).

cette expédition infructueuse. La facilité qu'eut la cour de Vienne à faire entrer le roi de Sardaigne dans son alliance, lui persuada qu'elle pourrait se procurer un avantage semblable en Russie, pour fortifier par son assistance ce qu'elle appelait la bonne cause. La France le sut et renvoya le marquis de la Chétardie à Pétersbourg pour s'opposer aux desseins de ses ennemis. Cet envoyé, qui par son adresse avait placé Élisabeth sur le trône, compta de recevoir dans sa mission des marques de reconnaissance de cette cour; il n'en emporta que des témoignages d'ingratitude. Ce pays était en grande fermentation. Tant de souverains déposés avaient indisposé ceux des grands qui avaient tenu à leur fortune; il ne manquait qu'un chef à la rebellion pour la faire éclater. Les puissances qui voulaient à toute force des secours de la Russie et qui ne pouvaient les obtenir, profitèrent de ces germes de mécontentement qui commençaient à fermenter, pour tramer contre l'impératrice une conspiration qui par bonheur pour cette princesse fut découverte. Pour développer cette dangereuse intrigue, il faut rappeler que la cour de Vienne avait vu avec chagrin la catastrophe qui perdit le prince Antoine de Brunsvic et son épouse; c'était assez que la France eût travaillé à cette révolution pour la rendre odieuse, d'autant plus qu'il était à présumer que l'impératrice Élisabeth n'oublierait pas le service que la France lui avait rendu, et marquerait plus de prédilection pour cette puissance que pour l'Autriche,

1743.

Conjuration à Pétersbourg découverte.

1743. surtout à cause de la proche parenté de la reine de Hongrie avec la famille détrônée Cette supposition était suffisante pour que le ministre de Vienne se crût en droit de tout entreprendre pour travailler à la ruine de l'impératrice de Russie. Le marquis de Botta-Adorno, envoyé de la reine de Hongrie à Pétersbourg, avait des instructions secrètes pour ourdir cette trame; il était dans cette cour comme un levain qui aigrissait les esprits de ceux qu'il fréquentait; il excita des femmes et s'associa avec des personnes de tout rang et de tout caractère; il ajouta la calomnie à la trahison, en assurant de la protection du roi de Prusse ceux qui travailleraient pour son beau-frère et pour son neveu le jeune empereur détrôné. L'intention du marquis de Botta en se servant du nom du roi dans cette intrigue était de brouiller ce prince avec la Russie, en cas que la conjuration fût découverte. Elle le fut effectivement; mais le knout apprit à l'impératrice de Russe que Botta en était l'auteur. La chose se découvrit par un Russe étourdi et plein de vin qui tint quelques propos séditieux dans un des caffés de Pétersbourg. Il fut arrêté par la police; lui et ceux de ses complices qu'on arrêta, avouèrent tout par la crainte des tourmens. On arrêta quarante personnes à Moscou, dont la déposition fut semblable à celle des premiers. La comtesse Bestuchew eut la langue coupée, la femme d'un Bestuchew, frère du ministre, fut reléguée en Sibérie, et un grand nombre de personnes durent les jours infortunés qu'elles passèrent

dans la suite aux séductions du marquis de Botta. 1743.
Ce ministre avait eu la précaution de se faire relever par un nouveau ministre avant que la conjuration éclatât, pour ne point exposer sa personne et son caractère, au cas que les choses ne réussissent point. Il était accrédité à la cour de Berlin lorsque la conjuration se découvrit. Le roi ayant appris ce qui se passait en Russie, lui fit défendre la cour, et il se joignit à l'impératrice de Russie pour en demander satisfaction à la reine de Hongrie, parce que Botta avait également offensé l'impératrice et le roi de Prusse. Ce qu'il y avait d'odieux dans la conduite de Botta réjaillit en partie sur sa cour. Si les Français donnèrent l'exemple d'une semblable entreprise, les Autrichiens ne devaient pas les imiter. Que deviendrait la sûreté publique et celle des rois mêmes, si l'on ouvrait la porte aux rébellions, aux empoisonnemens, aux assassinats? Quelle jurisprudence peut autoriser de telles entreprises? La politique n'a-t-elle pas des voies honnêtes dont elle peut se servir, et faut-il perdre tous les sentimens de probité et d'honneur pour des vues d'intérêt qui même sont trompeuses? Il est fâcheux que dans ce dix-huitième siècle, plus humain, plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, la France et l'Autriche ayent de semblables reproches à se faire.

La reine de Hongrie n'avoua ni ne désavoua son ministre. Cette fausse démarche de la cour de Vienne pouvait fournir à celle de Berlin les moyens de s'u-

1743. nir plus étroitement avec celle de Pétersbourg. Le roi en écrivit à monsieur de Mardefeld, son ministre auprès de l'impératrice. Cet habile négociateur essaya de donner plus d'étendue au traité qui subsistait entre les deux puissances. Après bien des longueurs il ne put obtenir qu'une garantie assez vague des états prussiens, conçu en termes si ambigus, qu'il ne valait pas la peine de l'avoir. Quoique ce traité n'eût aucune force, il pouvait en imposer aux cours mal intentionnées à l'égard de la Prusse; pour faire illusion, un stras vaut un diamant. C'était le comte Bestuchew qui dissuadait l'impératrice de conclure une alliance plus intime avec le roi de Prusse. Monsieur de la Chétardie, mécontent de ce ministre, travaillait à le déplacer; monsieur de Mardefeld fut autorisé à le seconder; l'expérience de Mardefeld ne put rien contre l'étoile de Bestuchew. Nous nous réservons à parler plus amplement dans la suite de cet ouvrage de toutes les intrigues des ministres à la cour de Russie. Les cours étrangères intriguaient également à Berlin. Les Anglais ne quittaient pas leur projet d'engager insensiblement le roi dans la guerre qu'ils faisaient à la France; et les Français désiraient qu'il vînt à leur secours et les assistât par quelque diversion. Sur ces entrefaites Voltaire arriva à Berlin. Comme il avait quelques protecteurs à Versailles, il crut que cela suffisait pour se donner les airs de négociateur. Son imagination brillante s'élançait sans retenue dans le vaste champ de la politique. Il n'a-

vait point de lettre de créance, et sa mission devint 1743.
un jeu, une simple plaisanterie.

Dans cette paix dont jouissait la Prusse deux ob- Projets du roi.
jets intéressans lui étaient toujours présens, le soutien de l'empereur, et la paix générale. Pour ce qui regardait l'empereur, comme la France l'avait abandonné, le seul moyen qu'il y eût pour le soutenir, était de former, comme nous l'avons dit, une ligue des princes de l'Allemagne, qui levassent l'étendard pour secourir le chef de l'empire germanique. On avait déjà essayé d'inspirer ces sentimens aux souverains de l'Allemagne, mais en vain. Le roi, pour essayer par de nouveaux efforts s'il ne pourrait pas les déterminer à ce que leur intérêt et la gloire demandaient d'eux, entreprit lui-même de s'aboucher avec quelques uns d'entr'eux. Sous prétexte de rendre visite aux markgraves de Baireuth et d'Anspach ses soeurs, il se rendit dans l'empire; il poussa même jusqu'à Hohen-Oettingen, feignant la curiosité de voir les débris de l'armée bavaroise; mais dans le fond pour délibérer avec le maréchal de Seckendorf sur les efforts qu'on pourrait mettre en jeu pour assister l'empereur. Toutes les tentatives, toutes les représentations, toutes les raisons furent inutiles. Les enthousiastes de la maison d'Autriche se seraient sacrifiés pour elle et ceux qui étaient attachés à l'empereur étaient si intimidés par tant de revers qui accablaient ce prince, qu'ils croyaient perdre leurs états au moment même où ils se résoudraient à le secourir.

1743. La duchesse douairière de Wurtemberg se trouvait alors à Baireuth; elle désira que le roi lui rendît ses fils, dont elle lui avait confié l'éducation. Le roi jugea qu'il serait plus décent que ces princes partissent sous de plus favorables auspices; pour cet effet, il obtint de l'empereur une dispense d'âge avant le terme ordinaire. C'était un moyen d'attacher ces jeunes princes aux intérêts de la France et de la Bavière.

En pensant à la politique, le roi ne négligeait pas le gouvernement intérieur de ses états. Les fortifications de la Silésie avançaient à vue d'oeil. On fit le grand canal de Plauen pour abréger la communication de l'Elbe à l'Oder. On avait creusé le port de Stettin et rendu navigable le canal de la Swine. Des manufactures de soie s'élevèrent; l'insecte qui produit cette matière précieuse, devint une source nouvelle de richesse pour les habitans de la campagne, et l'on ouvrit toutes les portes à l'industrie. L'académie des sciences fut renouvelée; les Euler, les Lieberkühn, les Pott, les Marckgraf en devinrent les ornemens; monsieur de Maupertuis, si célèbre par ses connaissances et par son voyage de Laponie, devint le président de cette compagnie. Ainsi finit l'année 1743. Toute l'Europe était en guerre, tout le monde intriguait. Les cabinets des princes agissaient avec plus d'activité que les armées. La guerre avait changé de cause. Il ne s'agissait au commencement que du soutien de la maison d'Autriche; et alors, que de ses

projets de conquête. L'Angleterre commençait à gagner un ascendant dans la balance des pouvoirs qui ne pronostiquait que des malheurs à la France; la fermeté de l'impératrice-reine dégénérait en opiniâtreté, et la générosité apparente du roi d'Angleterre en vil intérêt pour son électorat. Mais la Russie demeurait encore en paix. Le roi de Prusse, toujours occupé à tenir en équilibre les puissances belligérantes, se flattait d'y parvenir, soit par des insinuations amicales, soit par des déclarations plus fortes, soit même par quelque ostentation. Mais que sont les projets des hommes! L'avenir leur est caché; ils ignorent ce qui doit arriver le lendemain, comment pourraient-ils prévoir les événemens que l'enchaînement des causes secondes amènera dans six mois? Les conjonctures les forcent souvent d'agir malgré leur volonté. Dans ce flux et reflux de la fortune, la prudence ne peut que s'y prêter, agir conséquemment, ne point perdre son système de vue, mais jamais elle ne pourra tout prévoir. 1743.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Des négociations de l'année 1744 et tout ce qui précéda la guerre que la Prusse entreprit contre la maison d'Autriche.

1744. Les affaires de l'empire s'embrouillaient de plus en plus. Les succès des Autrichiens faisaient éclater leur ambition. Il n'était plus douteux qu'ils ne voulussent détrôner l'empereur; le roi d'Angleterre travaillait sourdement au même but. La faiblesse de Charles VII et l'énormité des prétentions de la reine de Hongrie avertissaient surtout les princes amoureux de leur liberté, qu'ils ne seraient pas long-temps spectateurs d'une guerre où leur intérêt et leur gloire exigeaient de ne pas laisser prendre le dessus aux anciens ennemis de la liberté germanique. À ces considérations générales il s'en joignait de plus fortes pour le roi de Prusse. Ni la reine de Hongrie, ni le roi d'Angleterre ne savaient assez bien dissimuler leur mauvaise volonté; elle se manifestait en toute rencontre. Marie Thérèse se plaignant au roi George des cessions qu'il l'obligeait de faire, surtout de celle de la Silésie, George lui répondit: „Madame, ce qui est „bon à prendre, est bon à rendre“. Cette anecdote est certaine, et l'auteur a vu la copie de cette lettre.

Enfin l'on savait que l'Angleterre et l'Autriche se proposaient de forcer la France à faire sa paix, de manière que la garantie de la Silésie n'y fût pas insérée. Qu'on ajoute à ces choses la conduite du marquis de Botta à Pétersbourg, et il paraîtra clair que le roi de Prusse n'avait pas tort d'être sur ses gardes, et de se préparer même à la guerre, si la nécessité la rendait nécessaire. Comme le roi s'était toujours défié des ennemis avec lesquels il avait fait la paix, il avait eu une attention particulière à se préparer à tout événement. Une bonne économie avait en quelque manière réparé les brèches de la dernière guerre, et l'on avait amassé des sommes qui pouvaient suffire, en les employant avec prudence, aux frais de deux campagnes. À la vérité les forteresses étaient plutôt ébauchées qu'en état de défense; mais les augmentations dans l'armée étaient achevées, les munitions de guerre et de bouche amassées pour une campagne. En un mot, l'acquisition de la Silésie ayant donné de nouvelles forces à l'état, la Prusse était capable d'exécuter avec vigueur les desseins de celui qui la gouvernait. Il restait à prendre des mesures pour ne rien appréhender de ses voisins, surtout pour se conserver le dos libre, si l'on se proposait d'agir d'un autre côté. De tous les voisins de la Prusse l'empire de Russie mérite le plus d'attention, comme le plus dangereux; il est puissant, et il est voisin. Le roi appréhendait moins le nombre de ses troupes que cet essaim de Cosaques et de Tar-

1744.

Négociations à Pétersbourg.

1744. tares qui brûlent les contrées, tuent les habitans ou les amènent en esclavage; ils font la ruine des états qu'ils inondent. D'ailleurs à d'autres ennemis on peut rendre le mal pour le mal, ce qui devient impossible à l'égard de la Russie, à moins d'avoir une flotte considérable pour protéger et nourrir l'armée qui dirigerait ses opérations sur Pétersbourg même. Dans la vue de se concilier l'amitié de la Russie, le roi mit tout en oeuvre pour y parvenir; il poussa même ses négociations jusqu'en Suède. L'impératrice Élisabeth se proposait alors de marier le grand-duc son neveu, afin de s'assurer d'une lignée. Quoique son choix ne fût pas fixé, son penchant la portait à donner la préférence à la princesse Ulrique, soeur du roi. La cour de Saxe avait dessein de donner la princesse Marianne, seconde fille d'Auguste, au grand-duc, pour gagner de crédit à la faveur de cette alliance auprès de l'impératrice. Le ministre de Russie, dont la vénalité aurait mis sa maîtresse à l'enchère, s'il avait trouvé quelqu'un d'assez riche pour la lui payer, vendit aux Saxons un contrat de mariage précoce. Le roi de Pologne le paya, et n'eut que des paroles pour son argent. Rien n'était plus contraire au bien de l'état de la Prusse que de souffrir qu'il se formât une alliance entre la Saxe et la Russie, et rien n'aurait paru plus dénaturé que de sacrifier une princesse du sang royal pour débusquer la saxonne. On eut recours à un autre expédient. De toutes les princesses d'Allemagne en âge de se marier, aucune ne conve-

nait mieux à la Russie et aux intérêts prussiens que 1741.
la princesse de Zerbst. Son père était maréchal des armées du roi et sa mère princesse de Holstein, soeur du prince successeur au trône de Suède, et tante du grand-duc de Russie. Nous n'entrons pas dans les détails minutieux de cette négociation; il suffit de savoir qu'il fallut employer plus de peine pour lui faire prendre de la consistance, que s'il se fût agi de la chose du monde la plus importante. Le père de la princesse même y répugnait; luthérien comme on l'était du temps de la réforme, il ne voulut consentir à voir sa fille se faire schismatique, qu'après qu'un prêtre plus traitable lui eut démontré que la religion grecque était à peu près la même que la luthérienne. En Russie monsieur de Mardefeld cacha si bien au chancelier Bestuchew les ressorts qu'il mettait en jeu, que la princesse de Zerbst arriva à Pétersbourg au grand étonnement de l'Europe, et que l'impératrice la reçut à Moscou avec de sensibles marques de satisfaction et d'amitié. Tout n'était pas applani; il restait encore une difficulté à vaincre: c'était que les jeunes promis étaient parens au degré de cousinage. Pour lever cet empêchement, on gagna les popes et évêques, qui décidèrent que ce mariage était très-conforme aux loix de l'église grecque. Le baron de Mardefeld, non content de ce premier succès, entreprit de transférer la prison de la famille malheureuse, de Riga dans quelqu'autre lieu de la Russie, et il y réussit. La sûreté de l'impératrice demandait qu'elle

1744. éloignât du voisinage de Pétersbourg ces personnes, qu'une révolution avait fait descendre du trône et qu'une autre révolution pouvait y replacer. On les mena au-delà d'Archangel, dans un lieu si barbare, que le nom même en est inconnu. Dans le temps que nous écrivons ces mémoires, le prince Antoine Ulric de Brunsvic s'y trouve encore. Monsieur de Mardefeld et le marquis de la Chétardie, qui se crurent forts après l'arrivée de la princesse de Zerbst, voulurent couronner l'oeuvre en faisant renvoyer le grand-chancelier Bestuchew, ennemi de la France par caprice et attaché à l'Angleterre. C'était un homme sans génie, peu habile dans les affaires, fier par ignorance, faux par caractère, double même avec ceux qui l'avaient acheté. Les intrigues de ces ministres eurent assez d'influence pour séparer les deux frères. Le grand-maréchal Bestuchew fut envoyé à Berlin en qualité de ministre plénipotentiaire de la Russie; mais le chancelier, trop bien ancré à la cour, se soutint contre tous les assauts qu'on lui donna. Monsieur de Mardefeld fut assez habile pour ne point paraître mêlé dans ces intrigues. Monsieur de la Chétardie, moins prévoyant, s'y montra à découvert. Dès-lors, sans que la cour eût d'égard pour son caractère ni pour les services qu'il avait rendus, on l'obligea de quitter la Russie avec précipitation et d'une manière peu honorable. Après que l'impératrice se fut déterminée au choix de la princesse de Zerbst pour le mariage du grand-duc, on eut moins de peine à la

faire consentir à celui de la princesse de Prusse Ulrique avec le nouveau prince royal de Suède. C'était sur ces deux alliances que la Prusse fondait sa sûreté. Une princesse de Prusse près du trône de Suède ne pouvait être l'ennemie du roi son frère, et une grande-duchesse de Russie, élevée et nourrie dans les terres prussiennes, devant au roi sa fortune, ne pouvait le desservir sans ingratitude. Quoiqu'on ne pût alors rendre l'alliance de la Russie plus solide, ni remplacer le chancelier Bestuchew par un ministre mieux intentionné, on eut recours à d'autres moyens pour ouvrir un coeur à portes de fer: ce fut là la rhétorique dont monsieur de Mardefeld se servit jusqu'à l'année 1745, pour tempérer la mauvaise volonté d'un homme aussi mal disposé. Tous ces faits que nous venons de détailler, montrent bien que le roi de Prusse n'avait pas parfaitement réussi dans ses intrigues et que ce qu'il put obtenir de la Russie ne répondait pas entièrement à ses espérances. C'était toujours beaucoup que d'avoir assoupi pour un temps la mauvaise volonté d'une puissance aussi dangereuse; et qui gagne du temps a tout gagné. On fit encore un essai pour une association des princes de l'empire. On pouvait compter sur le landgrave de Hesse, sur le duc de Wurtemberg, sur l'électeur de Cologne et l'électeur palatin; on avait ébranlé l'évêque de Bamberg, mais il fallait acheter leur assistance; point d'argent, point de prince d'Allemagne. La France ne voulut point consentir aux subsides qu'il lui en eût

1744.

1744. coûté, et la chose manqua une troisième fois. Il aurait été à souhaiter qu'on eût pu s'entendre avec la cour de Saxe; mais on y rencontra plus d'obstacles que partout ailleurs. Le roi de Pologne était mécontent de ce que la paix de Breslau ne l'avait pas mis en possession de la Moravie; il croyait conquérir des provinces à coups de plume. Il était jaloux de ce que la maison de Brandebourg avait acquis la Silésie et de ce qu'il n'avait rien gagné à cette guerre; il croyait ses prétentions sur la succession de Charles VI les mieux fondées; il enviait la couronne impériale à l'électeur de Bavière et détestait les Français, qu'il accusait de l'avoir trompé. Des dispositions aussi favorables n'échappèrent pas à la cour de Vienne. Ce négociateur féminin, la vieille demoiselle Kling, était toujours à Dresde; elle ménagea si bien l'esprit du roi, de la reine, du comte Brühl et du confesseur, qu'elle les amena à la résolution de s'allier avec la reine de Hongrie. Bientôt la négociation ne rencontra plus d'obstacles. On conclut une alliance défensive entre l'Autriche, l'Angleterre et la Saxe, dont les articles secrets furent signés à Varsovie *). Les parties contractantes se gardèrent bien de les publier. Cela n'empêcha pas que le roi de Prusse ne s'en procurât une copie; et comme ce traité fut une des cau-

Alliance entre l'Autriche et la Saxe.

*) Les traités dont le roi pouvait avoir connaissance en 1744, furent conclus le 20 Décembre 1743 et le 13 Mai 1744, seulement entre l'Autriche et la Saxe. L'alliance ci-mentionnée de l'Angleterre de l'Autriche et de la Saxe est du 8 Janvier 1745.

ses principales de la guerre que le roi déclara dans 1744.
la suite à la reine de Hongrie, il sera nécessaire que nous en rapportions quelques articles qui justifieront aux yeux de la postérité la guerre qu'elles produisirent. Article II. „Pour cet effet les alliés s'engagent derechef à une garantie toute expresse de tout „royaume, états, pays et domaines qu'ils possèdent „actuellement *ou doivent posséder en vertu du traité „d'alliance fait à Turin en* 1703, des traités de paix „d'Utrecht et de Bréda, du traité de paix et d'alliance communément appelé la quadruple alliance, „du traité de pacification et d'alliance conclu à „Vienne le 10 Mars 1731, de l'acte de garantie donné „en conséquence et passé en loi de l'empire le 11 „Février 1732, de l'acte d'accession signé pareillement en conséquence à la Haye le 20 Février 1732, „du traité de paix signé à Vienne le 18 Novembre „1738, de l'accession qui y a été faite et signée à „Versailles le 3 Février 1739; tous lesquels traités „sont pleinement rappelés et confirmés ici, autant „qu'ils peuvent concerner les alliés, et qu'ils n'y ont „pas dérogé spécialement par le présent traité". Quiconque lit cet article avec impartialité, doit y trouver le germe d'une alliance offensive préparée contre le roi de Prusse. La reine de Hongrie se fait garantir des états qu'elle possédait du temps de ces traités allégués et qu'elle a perdus par la suite. Si cette princesse et le roi d'Angleterre avaient agi de bonne foi, ne devaient-ils pas rappeler également dans cette

1744. alliance le traité de Breslau? Si nous dépouillons cet article du style énigmatique dont il est enveloppé, on y voit une garantie formelle des états que l'impératrice-reine doit posséder conformément à la pragmatique sanction, et par conséquent de la Silésie. Mais l'article XIII de ce traité de Worms auquel le roi de Pologne avait accédé, explique même les moyens dont la cour de Vienne se servira pour récupérer ses provinces perdues; le voici: Article XIII. „Et aussitôt que l'Italie sera délivrée d'ennemis et hors de „dangers apparens d'être envahie derechef, non seulement sa majesté la reine de Hongrie pourra en „retirer une partie de ses troupes, mais si elle le „demande, le roi de Sardaigne lui fournira ses propres troupes pour les employer à la sûreté des états „de sa majesté la reine en Lombardie, afin qu'elle „puisse se servir d'un plus grand nombre des siennes „*en Allemagne;* tout comme à la réquisition du roi „de Sardaigne, la reine de Hongrie fera passer ses „troupes dans les états dudit roi, s'il le fallait pour „en défendre les passages qu'une armée ennemie entreprendrait de forcer, et pour délivrer d'ennemis „tous les états du roi de Sardaigne et les mettre „hors de danger d'être envahis derechef". Voilà donc la reine de Hongrie qui veut retirer ses troupes d'Italie pour les employer en Allemagne. Contre qui serace? Contre la Saxe? Elle a fait une alliance avec le roi, électeur de ce pays. Contre la Bavière? Elle a si bien humilié l'empereur, qu'elle possède son patri-

moine. Ce ne peut donc être que contre le roi de Prusse qu'elle médite une nouvelle guerre. Le roi d'Angleterre, selon les engagemens qu'il avait pris par le traité de Breslau, devait communiquer fidèlement à celui de Prusse tous les traités qu'il ferait. Il se garda bien de rien dire de celui-ci. La raison en était claire. Ce qui s'était forgé à Worms et ce qui fut ratifié à Turin et à Varsovie, renversait tout ce que le roi d'Angleterre même avait stipulé par le traité de Breslau. Ces nouvelles alliances furent communiquées aux états généraux, et ce fut de la Haye qu'on apprit ce qui en faisait la teneur. Selon les règles de la saine politique, les cours de Vienne et de Londres n'auraient pas dû démasquer si vîte leurs desseins. Ces cours avaient encore les armes à la main et combattaient contre la France et l'Espagne, de la Lombardie au Rhin et même en Flandre. Ne pouvait-on pas prévoir, à moins que le roi de Prusse ne fût devenu entièrement stupide, qu'il n'attendrait pas de sang froid qu'on prît des mesures pour l'accabler, et que plutôt il ferait les derniers efforts pour prévenir les desseins de ses ennemis? Il est évident que la Prusse ne trouvait plus de sûreté dans la paix de Breslau; il fallait donc en chercher ailleurs. La situation était critique. Il fallait, ou que le roi s'abandonnât au hasard des événemens, ou qu'il prît un parti violent, sujet aux plus grandes vicissitudes Les ministres représentaient à ce prince, que quiconque se trouve bien, ne doit pas se mouvoir; que c'est

1744.

Raisons du roi pour faire la guerre.

1744. une mauvaise assertion en politique de faire la guerre pour l'éviter, et qu'il fallait tout attendre du bénéfice du temps. Le roi leur répondait que leur timidité les aveuglait; que c'était une grande imprudence de ne pas prévenir à temps un malheur, quand on a les moyens de s'en garantir; qu'il sentait qu'en faisant la guerre il exposait sa noblesse, ses sujets, son état et sa personne à des hasards inévitables; mais que cette crise demandait une décision et qu'en pareils cas le plus mauvais parti était celui de n'en prendre aucun.

Pour voir d'un coup d'oeil les raisons que le roi crut avoir de déclarer la guerre à la reine de Hongrie et les raisons que lui opposaient ses ministres, nous ferons usage d'un mémoire qu'il leur envoya écrit de sa main, dont voici la copie: „Pour prendre un parti judicieux, il ne faut point se précipiter. J'ai mûrement réfléchi sur la situation où nous nous trouvons, et voici les remarques que je fais sur la conduite de mes ennemis, en la résumant pour mieux constater leurs desseins. 1° Pourquoi par la paix de Breslau la reine de Hongrie s'est-elle si obstinément opiniâtrée à se réserver les hautes montagnes de la Haute-Silésie, qui sont d'un si modique rapport? Certainement l'intérêt n'y a aucune part. J'y découvre un autre dessein; c'est de se conserver, par la possession de ces montagnes, des chemins avantageux pour s'en assurer l'entrée lorsqu'elle le jugera à propos. 2° Quelle raison a

„obligé les Autrichiens et les Anglais à s'opposer 1744.
„sous main à la garantie du traité de Breslau que
„Mardefeld négociait à Pétersbourg, si ce n'est que
„cette garantie empêchait ces puissances de rompre
„le traité? Vous répondez que la politique des An-
„glais est simple; qu'ils veulent m'isoler, afin que
„n'ayant d'autre garantie que la leur, je dépende uni-
„quement d'eux. J'ose demander à messieurs les mi-
„nistres, si supposant aux Anglais l'une ou l'autre
„de ces intentions, elles nous sont favorables ou dés-
„avantageuses? 3° Pourquoi le lord Carteret ne se
„hâte-t-il pas de terminer les petits différens au su-
„jet de quelques frontières litigieuses entre le pays
„de Minden et celui de Hanovre, pour un péage des
„Hanovriens sur l'Elbe, enfin pour les bailliages qui
„nous sont hypothéqués dans le Mecklenbourg? C'est
„qu'il ne se soucie point du tout d'établir une bonne
„harmonie entre nos deux cours. Le comte de Po-
„dewils suppose que la maison de Hanovre a autant
„d'intérêt que celle de Brandebourg à terminer ces
„différens. Pourquoi-donc ne le fait-elle pas? Mais
„le roi d'Angleterre voudrait envahir le Mecklen-
„bourg, Paderborn, Osnabruck et l'évêché de Hil-
„desheim, et il voit que ces vues d'agrandissement
„sont incompatibles avec une étroite liaison entre la
„Prusse et l'Angleterre. 4° Peut-on compter sur les
„promesses d'un prince qui manque à ses engage-
„mens? Le roi d'Angleterre promit, lorsqu'il assembla
„l'année 1743 son armée sur le Rhin, de ne rien en-

1744. „treprendre, ni contre les états héréditaires de l'empereur, ni contre sa dignité; et à présent, conjointement avec la reine de Hongrie, il prend des mesures pour le forcer à l'abdication. 5° Rappelez-„vous les intrigues du marquis de Botta à la cour de „Pétersbourg; ne tendaient-elles pas à remettre la „famille exilée sur le trône? Pourquoi? Parce qu'il „savait que l'impératrice Élisabeth était dans nos in-„térêts et qu'il s'attendait que le prince Antoine de-„vant le rétablissement de sa famille à la cour de „Vienne, il lui serait à jamais dévoué et partagerait „sa haine pour tout ce qui est prussien. De plus, à „quel dessein fit-il usage de mon nom dans cette „abominable conjuration, si ce n'était pour me brouil-„ler avec l'impératrice, au cas que sa trame fût dé-„couverte? C'était, dites-vous, par un effet de la „tendresse que la reine de Hongrie a pour ses pa-„rens. Hélas! trouvez-moi de grands princes qui „respectent les liens du sang. 6° Vous croyez qu'on „ne doit pas mépriser la garantie du traité de Bres-„lau qu'a donnée le roi d'Angleterre. Et je vous ré-„ponds que toutes les garanties sont comme des ou-„vrages de filigrane, plus propres à satisfaire les „yeux qu'à être de quelque utilité. 7° Mais je veux „bien vous abandonner tout ce que je viens de vous „marquer. Vous sera-t-il possible de donner une „bonne interprétation au traité de Worms et à celui „de Varsovie? Le langage des ministres autrichiens „est que ce traité n'a pour objet que l'Italie. Lisez

„les deux articles que j'ai cités et vous verrez clai- 1744.
„rement qu'ils regardent en général l'Allemagne et
„qu'en particulier ces articles m'ont directement en
„vue. 8° Cette alliance avec la Saxe est encore
„moins innocente; elle livre aux Autrichiens un pas-
„sage et des secours pour m'attaquer dans mes pro-
„pres foyers. Vous soutenez que cette alliance ne
„s'est faite que pour procurer des présens récipro-
„ques aux ministres qui sont à la tête des affaires
„dans les deux cours. En vérité je ne m'y attendais
„pas; il faut avouer que vous avez l'esprit transcen-
„dant. 9° Voici une autre question: Attendra-t-on
„que la reine de Hongrie soit délivrée de tous ses
„embarras, qu'elle ait la paix avec les Français,
„qu'elle force l'empereur à l'abdication? Attendra-t-
„on, dis-je, qu'elle puisse se servir de toutes ses
„forces, de celles des Saxons et de l'argent de l'An-
„gleterre, pour nous attaquer avec tous ces avanta-
„ges au moment que nous serons dépourvus d'alliés,
„et que nous n'aurons d'autres ressources que celles
„de nos propres forces? Vous soutenez que la reine
„de Hongrie ne terminera pas cette guerre dans une
„seule campagne, que ses pays sont ruinés, ses re-
„venus arriérés de dix ans, et qu'elle ne sentira son
„épuisement qu'après la paix. Je réponds que tout
„le monde ne convient pas que ses finances soient
„aussi épuisées que vous le supposez. De vastes
„états lui fournissent de grandes ressources. Qu'on
„se souvienne qu'à la fin de la guerre de succession,

1741. „guerre qui avait englouti des trésors, l'empereur „Charles VI soutint encore toute une campagne contre les Français sans subsides étrangers, lorsque la „reine Anne fit la paix d'Utrecht séparément. Faut-„il attendre qu'Annibal soit aux portes pour se déclarer contre lui? Qu'on se souvienne qu'en l'année „1733 le comte Sinzendorf pariait que les Français „ne passeraient pas le Rhin, pendant qu'ils bombar-„daient et prenaient Kehl. La sécurité ajoute que „lorsque le feu roi acquit la Poméranie ultérieure, „tout le monde crut que la Suède ferait revivre tôt „ou tard ses droits sur cette province, et cependant „cela n'arriva pas. Cette comparaison est fausse, et „ce raisonnement tombe de lui-même. Comment met-„tre en parallèle un royaume ruiné, épuisé et dé-„membré comme la Suède, avec la puissante maison „d'Autriche, qui loin d'avoir fait des pertes, médite „actuellement des conquêtes? Les partisans outrés de „la reine de Hongrie soutiennent qu'il n'y a point „d'exemple que la maison d'Autriche ait commencé „une guerre pour récupérer des provinces perdues. „Il ne faut citer de tels faits qu'à des ignorans. Cette „maison n'a-t-elle pas voulu reconquérir la Suisse? „Combien de guerres n'a-t-elle pas faites pour ren-„dre la Hongrie héréditaire? Et quelle était cette „guerre entreprise par Ferdinand II pour chasser Fré-„déric V, électeur palatin, de la Bohême, dont il „avait été élu roi par les voeux des peuples? Ne „fut-ce pas une guerre sanglante que la maison d'Au-

„triche fit à Bethlem Gabor pour lui ravir la Tran- 1744.
„sylvanie? Enfin qu'est-ce qui excite à présent la
„reine de Hongrie à presser les Français avec tant
„d'ardeur, si ce n'est l'espérance de reconquérir l'Al-
„sace, la Lorraine, et de détrôner l'empereur? Rai-
„sonnait-on bien à Vienne quand on y disait: il est
„impossible que le roi de Prusse nous attaque, car
„aucun de ses aïeux ne nous a fait la guerre? Ne
„nous trompons point: les exemples du passé, fus-
„sent-ils même vrais, ne prouvent rien pour l'avenir.
„Cette assertion-ci est plus sûre: tout ce qui est
„possible peut arriver. 10° Pour fortifier tous ces
„argumens par des preuves plus palpables, je n'ai
„qu'à vous rappeler un propos que monsieur de Molé,
„général autrichien passant par Berlin, tint à mon-
„sieur de Schmettau: Ma cour n'est pas assez mal
„avisée pour attaquer la Silésie; nous sommes alliés
„avec la cour de Dresde; le chemin de la Lusace
„mène à Berlin le plus directement; c'est là où il
„nous convient de faire la paix. Vous direz que
„Molé parlait au hasard. Mais voyez ce qui confirme
„que le dessein de faire la paix à Berlin était celui
„de la cour de Vienne. Le prince Louis de Brunsvic
„avait entendu parler de ce même plan à la reine de
„Hongrie, au service de laquelle il était; il en avait
„fait confidence à son frère le duc régnant, et celui-
„là me l'avait communiqué. Un aveu de la bouche
„de l'ennemi tient lieu d'une démonstration. Je con-
„clus que nous n'avons rien à gagner en attendant,

1744. „mais tout à perdre; qu'il faut donc faire la guerre „et qu'il vaut mieux, s'il le faut, périr avec honneur „que de se laisser accabler avec honte quand on ne „peut plus se défendre".

Cependant le roi ne se précipita point. Le temps n'était pas encore venu d'éclater; il attendait des conjonctures favorables, pour le faire avec tout l'avantage possible. Dans ce temps-là l'empereur croyant ses affaires désespérées, envoya le comte de Seckendorf à Berlin, pour engager le roi de Prusse à le soutenir. Seckendorf se croyait assez fort pour obliger la Saxe à changer de parti. Il assura que les Français agiraient avec vigueur, que leurs intentions étaient sincères; il pressa beaucoup le roi de se déclarer; l'heure n'en était pas encore venue, et il lui fit la réponse contenue dans ces points:

Négociations du roi avec la France.

1° Avant de s'engager avec l'empereur et la France, sa majesté regarde comme un préalable que l'alliance du roi avec la Russie et la Suède soit conclue. 2° La Suède promettra de faire une diversion dans le pays de Brême, en même temps qu'une armée française attaquera le pays de Hanovre. 3° La France promettra d'agir offensivement sur le Rhin et de poursuivre vivement les Autrichiens, lorsque la diversion que le roi se propose de faire les attirera en Bohême. 4° La Bohême sera démembrée des états de la reine de Hongrie, et le roi en possédera les trois cercles les plus voisins de la Silésie. 5° Les puissances alliées ne feront point de paix séparée, mais resteront cons-

tamment unies pour travailler à l'abaissement de la nouvelle maison d'Autriche. L'article des conquêtes n'était ajouté à ce projet qu'à tout hasard, au cas que la fortune favorisât cette entreprise. Il était prudent de s'accorder d'avance sur un partage qui dans la suite aurait pu brouiller les alliés. 1744.

Ces mesures se prenaient cependant avec beaucoup de circonspection. Le roi connaissait la mollesse des Français dans leurs opérations de guerre et le peu d'attachement qu'ils avaient montré pour les intérêts de leurs alliés; il n'y avait que la nécessité qui put amener cette nouvelle liaison. Il fallait se préparer aux oppositions qu'on éprouverait de la part de l'Angleterre, gouvernée par un roi vindicatif et un ministre fougueux. Le parlement avait accordé au roi toutes les sommes qu'il lui avait demandées; soutenu de ces richesses, le roi pouvait faire sortir des armées de terre et porter la guerre jusqu'au bout du monde. Cependant ces premières propositions d'alliance ne furent pas reçues à Versailles avec l'accueil auquel on devait s'attendre. On continua néanmoins à négocier, pour conduire cette crise politique à une heureuse fin. Deux pédans, l'un français et l'autre allemand, s'étaient avisés de former un projet d'association pour les cercles de l'empire; l'un était le sieur de Chavigni et l'autre le sieur de Bünau; ils y procédèrent avec toutes les restrictions des formalités, selon les loix de l'empire et la bulle d'or; cet ouvrage lourd et pesant fut aussitôt oublié que lu. Au lieu de pen-

1744. ser à cette association la cour de Versailles prit, moyennant des subsides, les troupes hessoises au service de l'empereur. Cela dérangea les mesures du roi d'Angleterre, qui comptait de les joindre à son armée. On essaya encore de dissuader le duc de Gotha de donner ses troupes aux puissances maritimes; cela ne réussit pas, car le duc avait déjà reçu des subsides. Le ministère de Versailles était nouveau; il s'était peu mis au fait des affaires, de sorte qu'il attribuait la paix séparée que le roi avait faite avec la reine de Hongrie à la légèreté de son esprit. Un préalable nécessaire, dès qu'on voulait se lier avec la France, était de rectifier les idées des ministres sur ce point. Le baron de Chambrier, depuis vingt ans ministre de Prusse à la cour de Versailles, étant âgé, et n'ayant pas assez de liaisons avec les gens en place pour se servir auprès du roi de leur crédit, avait d'ailleurs peu traité de grandes choses et était scrupuleusement circonspect. Cela fit juger au roi qu'il fallait envoyer quelqu'un à cette cour qui fut plus délié et plus actif, pour savoir à quoi s'en tenir avec elle. Son choix tomba sur le comte de Rothemburg. En 1740 il avait passé du service de France à celui de Prusse; il était en liaison de parenté avec tout ce qu'il y avait de plus illustre à la cour; il pouvait par ces raisons se procurer des connaissances qui auraient échappé à d'autres, et par conséquent informer le roi de la façon de penser de Louis XV, de ses ministres et de ses maîtresses; car il fal-

lait une boussole pour s'orienter. Le trop grand feu du comte Rothemburg était tempéré par le phlegme de monsieur de Chambrier; tous deux pouvaient rendre des services utiles à l'état. Le comte de Rothemburg partit donc pour Versailles. Il fit faire ses premières insinuations par le duc de Richelieu et par la duchesse de Châteauroux; on l'envoya à monsieur Amelot, ministre des affaires étrangères, qui ne passait pas pour partisan de la Prusse. Mais le cardinal Tencin, le maréchal de Belle-Isle, d'Argenson, ministre de la guerre, Richelieu et la maîtresse du roi se déclarèrent pour le comte de Rothemburg. Les articles proposés au maréchal de Seckendorf servirent de base à la négociation qui s'entama avec la France. On insistait le plus sur ce que l'armée française de l'Alsace poursuivît les Autrichiens et leur reprît la Bavière, et qu'une autre armée française entrât en même temps en Westphalie. Le roi de son côté se réservait de n'entrer en jeu qu'après avoir conclu son alliance avec la Suède et la Russie. Ce dernier article lui laissait la liberté d'agir ou de n'agir pas, selon que les événemens lui paraîtraient favorables ou contraires. Il se flattait de suspendre encore le moment de la rupture; mais la tournure que prirent les affaires générales, ainsi que les succès des armées autrichiennes en Alsace, l'obligèrent bientôt à se déclarer contre la reine de Hongrie. L'alliance des Prussiens était tout ce qui pouvait arriver alors de plus avantageux à la France. Son propre intérêt 1744.

1744. devait le plus fortement l'animer à faciliter ces arrangemens; mais qui peut compter sur le système d'une cour gouvernée et balottée par des intrigues, et sur la vigueur et l'activité des troupes, lorsque des généraux timides et sans nerf les commandent? Vers
Mai. l'été de la même année, le comte de Tessin vint à Berlin, en qualité d'ambassadeur de Suède, demander la princesse de Prusse Ulrique en mariage pour le prince de Holstein, élu successeur au trône de Suède. Il était suivi par la fleur de la noblesse; il avait toutes les qualités qu'il faut pour la représentation, de la dignité, même de l'éloquence, mais l'esprit frivole
Août. et superficiel. Les nôces se célébrèrent à Berlin avec magnificence. Le prince Guillaume, frère du roi, épousa la princesse par procuration du prince royal. On remarqua plus de magnificence dans ces fêtes que dans les précédentes; tenir un juste milieu entre la frugalité et la profusion est ce qui convient à tous les princes. Mais pendant qu'on dansait et se réjouissait à la cour, on travaillait aux préparatifs de la campagne qu'on était sur le point d'ouvrir.

CHAPITRE DIXIEME.

Campagnes d'Italie, en Flandre, sur le Rhin, et enfin celle du roi.

1744. Campagne d'Italie 1 et 23 Avril.

La campagne d'Italie s'ouvrit au mois d'Avril par le passage du Tanaro et la prise de Nice et de Villefranche. Les généraux français et espagnols ne purent s'accorder sur leurs opérations ultérieures. Le prince de Conti prétendait que les passages qui conduisent de Nice en Piémont n'étaient pas praticables et qu'il fallait chercher d'autres chemins pour y pénétrer. Dans cette vue il enfile le col de Tende, attaque les troupes savoyardes à Montalban, force leurs barricades et la nature même, prend d'assaut le fort Dauphin, et pénètre ainsi en Piémont *). Il faut

*) On appelle les *Barricades* deux rochers escarpés, qui barrent près du village de Bregé presque tout-à-fait la vallée de la Stura; neuf bataillons défendaient les ouvrages qui y étaient construits, mais les Français prirent (18 Juillet) ce poste en le tournant, et sans perdre beaucoup de monde. Ce ne fût pas Château Dauphin qui fut pris d'assaut, mais bien (19 Juillet) le retranchement de la *pietra longa* qui barrait avant cette petite forteresse la vallée de la Vroita. Après la prise des *Barricades* les Français et Espagnols prirent par un siége régulier (10—17 Août) le fort Démont.

1744. avouer que ce début de campagne est un des plus brillans qu'on ait vus dans cette guerre. Le prince de
13 Septembre. Conti avance; il assiége Coni. Le roi de Sardaigne,
30 Septembre. pour faire lever ce siége, marche à lui. Conti le bat; mais la crue des eaux, la vigoureuse résistance des assiégés et le manque de subsistances, obligent ce
22 Octobre. prince à lever le siége et à se retirer en Savoie,
14 Novembre. après avoir fait sauter les fortifications de Démont. Cette campagne fit plus d'honneur à ses talens qu'elle ne fut utile à la France. Le prince de Lobkowitz, qui alors était en pleine marche pour attaquer le roi de Naples, informé des succès du prince de Conti, se décontenance; il désespère de sa fortune, se retire à Monte Rotondo et de là à Florence, toujours talonné par Don Carlos et le marquis de Gages. Nous supprimons les petits avantages que les Français et les Espagnols eurent sur les Autrichiens, pour en venir aux expéditions maritimes. Les flottes françaises et espagnoles sortirent au commencement du printemps de la rade de Toulon, elles attaquèrent dans la Méditerranée la flotte anglaise commandée par l'amiral Matthews. Après la bataille, les Français et les Espagnols se retirèrent à Cartagène et les Anglais à Port-Mahon. L'action fut sans doute indécise, puisque les deux flottes se retirèrent; cependant elle ne laissa pas de faire honneur à l'amiral espagnol Navarro et au capitaine français. La cour de France envoya l'amiral Court en exil, et en punissant différens officiers qui avaient servi sur cette flotte, elle

Guerre maritime.

Bataille navale de Sicé; 22 Février.

témoigna son mécontentement. De leur côté les Anglais traduisirent l'amiral Matthews devant le conseil de guerre; le vice-amiral fut conduit en prison; les deux partis étaient donc aussi peu satisfaits l'un que l'autre d'une bataille indécise, dont les Français et les Anglais eurent la honte et les Espagnols la réputation. Ces actions de mer n'étaient que le prélude des grands coups que la cour de Versailles se proposait de frapper dans cette campagne. Son objet capital était d'obliger les Anglais à rappeler dans leur île les troupes qu'ils avaient en Flandre. Pour cet effet, avant même l'ouverture de la campagne, le comte de Saxe conduisit à Dunkerque dix mille hommes; le fils du prétendant, nommé le prince Édouard, s'y rendit aussi. On fit des préparatifs pour un embarquement. L'Angleterre allarmée appela des secours étrangers; six mille Hollandais et six mille Anglais des troupes du lord Stairs furent transportés dans ce royaume. Les Hollandais, qui manquaient de vaisseaux de guerre, armèrent des vaisseaux marchands et les envoyèrent à leurs alliés pour remplir leurs engagemens. Le roi de la Grande-Bretagne, saisi d'épouvante, réclama même le contingent prussien. Le roi répondit qu'il se mettrait à la tête de trente mille hommes pour passer dans cette île, si le roi était attaqué. George trouva ce secours trop fort et se désista de ses poursuites. C'était pour l'Europe un problème politique que les intentions du conseil de Versailles dans cette entreprise. Voulait-il étab-

1744.

Mars.

1744. lir le prince Édouard en Angleterre, ou était-ce un leurre pour affaiblir les troupes alliées en Flandre? Ces simples préparatifs d'une descente produisirent aux Français pour le commencement de la campagne tout ce qu'aurait produit une diversion réelle. Pour ce qui regarde le projet d'établir le prince Édouard en Angleterre, il avait été formé par le cardinal Tencin; il tenait son chapeau de la nomination du prétendant, et pour lui témoigner sa reconnaissance, il essaya autant qu'il était en lui, de procurer à son fils la couronne d'Angleterre L'expédition manqua, parce que les vents furent contraires: excuse banale de tous les marins. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'amiral de cette flotte, nommé Roquefeuille, n'osa tenter le passage de la Manche en présence d'une flotte supérieure. Les troupes françaises n'avaient point vu de roi à leur tête depuis que Louis XIV avait cessé d'y paraître. Quelques campagnes malheureuses avaient découragé les armées, on crut que la présence du maître serait le seul aiguillon capable de réveiller dans les troupes l'instinct de l'honneur et de la gloire. Une femme, par amour pour la patrie, entreprit de tirer Louis XV de la vie oisive qu'il menait, pour l'envoyer commander ses armées: elle sacrifia à la France les intérêts de son coeur et de sa fortune; c'était madame de Châteauroux. Elle parla avec tant de force, elle exhorta, elle pressa si vivement le roi, que le voyage de Flandre fut résolu. Une action aussi généreuse et même héroïque, mérite d'autant

Campagne de Louis XV en Flandre.

plus d'être insérée dans les fastes de l'histoire, que les maîtresses qui l'ont précédée, n'ont employé leur crédit que pour le malheur du royaume. Louis XV ouvrit la campagne en Flandre par le siége de Menin. Le gouverneur de la place, peu versé dans son métier, la rendit après une légère résistance. Immédiatement après, les Français entreprirent le siége d'Ypres, qui quoique mieux défendue, essuya le même destin. La force des armes françaises consiste dans les siéges; ils ont les plus habiles ingénieurs de l'Europe; l'artillerie nombreuse qu'ils emploient dans leurs opérations, les assure de la réussite de leurs entreprises. Le Brabant et la Flandre sont le théâtre de leurs exploits, parce qu'ils y peuvent étaler tout l'art de leurs ingénieurs. Quantité de canaux et de rivières facilitent le transport de leurs munitions de guerre et ils ont leurs frontières à dos. Ils réussissent mieux dans la guerre de siéges que dans celle de campagne.

1744.

26 Juin.

Mais revenons aux alliés que nous avons quittés pour un temps. Les troupes que le roi d'Angleterre avait commandées l'année précédente, avaient hiverné, comme nous l'avons dit, dans le Brabant et en Westphalie. Les troupes du prince de Lorraine avaient pris leurs quartiers dans le Brisgau et dans la Bavière. Le maréchal de Coigni commandait en Alsace. Les débris des troupes impériales étaient distribués chez des amis de l'empereur, la plupart cependant aux environs d'Oettingen. La cour de Vienne perdit cet hiver le maréchal de Khevenhüller; la reine

1744. de Hongrie honora sa mémoire de quelques larmes. Le maréchal Traun le remplaça et reçut le commandement de la grande armée, qui portait le nom du prince de Lorraine, mais dont en effet il était le chef. Comme ce prince de Lorraine jouera un grand rôle dans cette histoire, nous croyons qu'il ne sera pas inutile de le faire connaître. Il était brave, aimé des troupes, possédait bien le détail des vivres, était peut-être trop facile à suivre les impressions que ses favoris lui donnaient, et se livrant aux charmes de la société, passait pour boire quelquefois avec excès. Ce prince épousa à Vienne l'archiduchesse Marianne, soeur cadette de la reine; il conduisit sa nouvelle épouse dans le Brabant, dont on l'avait fait gouverneur; après quoi il revint à Vienne recevoir les ordres de la cour pour la campagne qui allait s'ouvrir.

Campagne du prince de Lorraine en Alsace.

Le dessein des Autrichiens était de reprendre la Lorraine, et de porter l'empereur à l'abdication de l'empire, pour recouvrer par ce sacrifice ses pays héréditaires. Leur armée s'assembla à Heilbronn; de là elle s'avança sur Philipsbourg, où Seckendorf s'était réfugié avec les débris des troupes bavaroises. À la nouvelle de l'approche du prince de Lorraine, monsieur de Coigni renforça les troupes impériales de tous les régimens allemands qui servaient dans son armée. Tous les préparatifs du prince de Lorraine annonçaient qu'il avait intention de passer le Rhin; ce passage lui était facilité par le traité que le roi d'Angleterre venait de conclure avec l'électeur de

Mayence. La partialité de ce prince pour la cour de Vienne était trop marquée pour qu'on s'y trompât, et les subsides qu'il tirait des Anglais ne laissaient aucun doute que, malgré sa neutralité, il n'accordât aux troupes de la reine le passage par Mayence, si on l'exigeait de lui. 1744.

Les Autrichiens, qui jouissaient déjà en imagination de leur fortune, ne pouvaient s'empêcher de laisser échapper de temps en temps de traits de fierté et d'arrogance. Ils faisaient construire un pont à Manheim et agissaient despotiquement dans le palatinat. L'électeur s'en trouva offensé, comme de raison. Cela donna lieu à des brouilleries et finit par un message du prince de Lorraine à l'électeur pour lui signifier que s'il ne donnait pas son pont de Manheim sur le champ, il le lui ferait enlever de force. En attendant le maréchal de Coigni, dont l'intention était de défendre les bords du Rhin depuis Mayence jusqu'à Fort-Louis, s'était posté avec ses forces principales sur les bords de la Queich, d'où il s'avança vers Spire, et poussa ses détachemens jusqu'à Worms et même jusqu'à Oppenheim. Ce mouvement se fit sur ce qu'il apprit que monsieur de Bärenklau avec un détachement de l'armée de la reine avait marché à Germersheim vers Fribourg. Bärenklau fit jeter un pont sur un bras du Rhin près de Stockstadt, pour donner le change aux Français et les attirer de ce côté-là. En même temps le prince de Lorraine fit un mouvement avec son armée comme s'il avait inten- 23 Juin.

1744. tion de passer le Neckar avec sa droite pour se joindre à Bärenklau. Le maréchal de Coigni, trop crédule, se laissa abuser par ces vaines démonstrations, et commit deux fautes tout de suite; l'une en faisant
28 Juin. passer le Rhin à Seckendorf, qu'il chargea de défendre la partie de ce fleuve qui coule entre Spire et Lauterbourg; l'autre en se portant avec son armée vers Worms et Frankenthal. Il lui était facile de juger que le prince de Lorraine avait résolu de pénétrer en Alsace et d'user de toutes les ruses de la guerre pour l'en éloigner le plus qu'il lui serait possible. Il devait savoir d'ailleurs que ce prince pouvait disposer du pont de Mayence; à quoi l'armée française n'était en état de porter aucun obstacle. Il semble que son projet de défense était défectueux en tout point. Son armée était séparée par corps, qui n'occupaient pas même les vrais postes d'où ils auraient pu disputer aux ennemis le passage du Rhin. Les experts ont été de l'opinion qu'il aurait dû rassembler en un corps les troupes tant impériales que françaises; qu'il devait se camper entre la Queich et le Speyerbach, garnir de petits détachemens les bords du Rhin depuis Fort-Louis jusqu'à Philipsbourg, faire battre l'estrade par cette cavalerie, pour être averti à temps de l'endroit où les ennemis se préparaient à passer, tenir ses troupes prêtes à marcher au premier ordre et attaquer sans balancer avec toutes ses forces le premier corps autrichien qui aurait passé le Rhin. Si le prince Charles passait ce fleuve à Mayence, il

restait à monsieur de Coigni à choisir les postes de 1744.
la Queich ou du Speyerbach, que le prince n'aurait osé attaquer. De plus, monsieur de Coigni couvrait également par cette position la Basse-Alsace et la Lorraine. Ce maréchal, dont l'armée n'était pas aussi forte que celle des ennemis et qui avait des ordres trop restreints, prit des mesures bien différentes. Dès que le prince de Lorraine et Traun furent informés des fausses démarches des Français, ils détachèrent monsieur de Nadasty par leur gauche, avec tous les bateaux qu'ils avaient assemblés à la sourdine, pour jeter des ponts sur le Rhin à un village appelé Schreck.
Nadasty fit aussitôt passer le Rhin en bateau à deux 1 Juillet.
mille pandours sous les ordres du partisan Trenck; ils surprirent et défirent un détachement de trois régimens impériaux, qui par une négligence impardonnable ne s'étaient en aucune manière précautionnés contre les surprises. Nadasty lui-même avait déjà passé le Rhin à la tête de neuf mille houssards, tandis que l'on achevait tranquillement derrière lui la construction des ponts. Au bruit de ce passage, Seckendorf avec vingt mille hommes se joignit à un corps de Français que le jeune Coigni commandait; ils volèrent au secours de ces trois régimens impériaux dont nous avons fait mention, avant que le prince de Waldeck eût levé son camp de Retingheim pour joindre Nadasty. Tous les officiers de cette armée conjurèrent Seckendorf d'attaquer Nadasty, qu'il aurait pu facilement culbuter dans le Rhin; par ce seul

1744. coup il aurait anéanti les desseins du prince de Lorraine. Seckendorf ne voulut jamais s'y prêter; il se contenta d'engager une légère escarmouche avec les Hongrois, et comme il apprit que le maréchal de Coigni s'était retiré à Landau, il marcha par Germersheim pour le joindre au plutôt. Dès le 2 de Juillet le prince de Lorraine se vit maître du cours du Rhin depuis Schreck jusqu'à Mayence. Nadasty et le prince de Waldeck étaient déjà à l'autre bord. Bä-
2 Juillet. renklau avait de même passé ce fleuve du côté de Mayence. Le prince de Lorraine employa trois jours à passer ses ponts avec la grande armée. À peine y eut-il une tête sur l'autre bord, qu'il envoya un
4 Juillet. détachement pour prendre Lauterbourg et s'emparer de ses lignes. Nadasty poussa jusqu'à Weissenbourg;
5 Juillet. il le prit de même et se posta dans ses lignes; les Autrichiens firent mille six cents prisonniers dans cette expédition. Monsieur de Coigni s'aperçut alors combien il lui importait de gagner la Basse-Alsace avant le prince de Lorraine, et il le prévint en prenant Weissenbourg par escalade, et en forçant les retranchemens, où il éprouva une résistance vigou-
5 Juillet. reuse. Nadasty, délogé de ce poste, se retira sur la grande armée qui campait auprès de Lauterbourg, et qui n'osa secourir Weissenbourg, parce que les détachemens de Bärenklau et de Léopold Daun ne l'avaient pas encore jointe. Monsieur de Coigni tira parti de ces délais, et de la crue du Rhin qui empêchait
7 Juillet. la jonction des corps ennemis; il passa la Motter au-

près de Haguenau et se campa à Bischweiler. L'éloignement de monsieur de Coigni fit naître l'idée au prince de Lorraine de bloquer Fort-Louis, qu'on disait mal-approvisionné. En conséquence Nadasty et Bärenklau prirent poste à Werdt, à Beinheim et sur les îles qui entourent Fort-Louis. La crue du Rhin sauva cette place, la garnison regagna la communication de Strasbourg, on la renforça et on la pourvut de vivres. Ce coup manqué, le prince de Lorraine porta ses troupes légères sur les ailes de l'armée française et dans le bois de Haguenau, ce qui empêchait celle-ci d'envoyer des partis au-delà de la Motter. Le maréchal de Coigni embarrassé de la situation où il se trouvait, en avait informé la cour. Louis XV, pour sauver l'Alsace, résolut de mener lui-même quarante mille hommes de l'élite de son armée de Flandre au secours de monsieur de Coigni, à qui l'on ordonna de temporiser et surtout de conserver ses troupes. Ce fut ce qui détermina monsieur de Coigni à changer de mesures et à éviter tout engagement. Nadasty, renforcé de troupes réglées, commençait à s'étendre vers les hauteurs de Reishofen et Wasenbourg, comme s'il avait dessein de tourner le camp français par Lichtenberg et Buxweiler; sur quoi monsieur de Coigni se retira par Brumat à Strasbourg. Il se posta sur le canal de Molsheim, qu'il abandonna bientôt pour gagner les défilés de Pfalzbourg et de Sainte-Marie aux mines. Il fit ces mouvemens pour empêcher le prince de Lorraine, qui était à Brumat

1744.

13 Juillet.

30 Juillet.

2 Août.

1744. et qui faisait construire des ponts sur la Motter, d'occuper les gorges des montagnes par lesquelles l'armée du roi devait passer pour le joindre. Le roi de France était arrivé le 4 d'Août à Metz, où il attendait les troupes de Flandre, pour fondre à leur tête sur l'armée du prince de Lorraine et la détruire s'il était possible. Le maréchal de Schmettau avait été envoyé par le roi de Prusse auprès de Louis XV, tant pour rendre compte des mouvemens de l'armée française, que pour presser le roi de remplir ses engagemens, en poursuivant jusqu'en Bavière les troupes de la reine lorsqu'elles repasseraient le Rhin. Schmettau apprit au roi très-chrétien que le roi de Prusse entrerait en campagne le 17 d'Août et qu'il emploierait cent mille hommes à la diversion qu'il allait faire en faveur de l'Alsace. Ce maréchal mit tout en usage pour donner aux armées françaises plus d'activité et de vigueur; et peut-être y serait-il parvenu, si Louis XV ne fût pas tombé malade à Metz. Cette maladie commença par des maux de tête, que ses médecins et chirurgiens crurent provenir d'un abcès dans le cerveau; ils déclarèrent le mal sans ressource. Aussitôt on entoura le roi de confesseurs, de prêtres et de tout l'attirail dont se sert l'église romaine pour envoyer les moribonds dans l'autre monde. L'évêque de Soissons, fanatique imbécille, ne vendit ses huiles et ses sacremens à son maître qu'à condition qu'il sacrifierait madame de Châteauroux. La duchesse fut obligée de partir de Metz,

ayant reçu l'ordre rigoureux de ne jamais reparaître devant le roi. Ce ne fut ni l'extrême onction ni les sacremens qui sauvèrent la vie à ce prince. Un chirurgien très-ordinaire se présenta, et assura qu'il le tirerait d'affaire, pourvu qu'on lui donnât la liberté d'agir; il ne trouva point de concurrent, et moyennant une bonne dose d'émétique, ce prince releva de cette maladie, qui n'avait été causée que par une indigestion. Les médecins de la cour perdirent leur réputation; mais les affaires générales en souffrirent davantage. Pendant la maladie du roi, le duc de Harcourt était arrivé à Pfalzbourg. Nadasty avait déjà pris Saverne et se disposait à pénétrer par les gorges que le duc occupait, mais infructueusement; quoique souvent attaqué, le duc y tint jusqu'au 16, que le secours de Flandre s'approcha pour joindre l'armée. Le prince de Lorraine avait déjà reçu l'ordre de se retirer; il prenait des mesures pour l'exécuter, et il ne tenait qu'au maréchal de Noailles d'en profiter; mais sa circonspection outrée gâta tout; Schmettau perdait sa peine et son temps à l'encourager. Et quel risque courait la France? Quand monsieur de Noailles aurait été battu, les troupes de la reine étaient également obligées de quitter l'Alsace, et si les Français étaient victorieux, ils détruisaient l'armée autrichienne, qui vivement poursuivie, au lieu de repasser ses ponts du Rhin, se serait noyée dans ce fleuve. Alors les Français et les Bavarois s'avancèrent à pas lents vers Hochfeld, où Nadasty

1744.

31 Juillet.

1744. s'était déjà retiré. Noailles fit trois détachemens sur la Motter, et il apprit par monsieur de Löwendahl, qui avait marché vers Drusenheim, que les Autri-
15 Août. chiens avaient abandonné leur camp de Brumat, pour s'approcher de leurs ponts de Beinheim. Le comte de Belle-Isle fut alors envoyé de Suffelsheim avec un corps; les Français passèrent la Motter et suivirent les Autrichiens. Monsieur de Belle-Isle obligea
23 Août. l'ennemi à quitter le village de Suffelsheim avec perte, et monsieur de Noailles se mit en marche pour joindre monsieur de Löwendahl. Le soir même les grenadiers français attaquèrent le village d'Augenheim, défendu par des grenadiers autrichiens et des troupes hongroises. Les Français emportèrent le village et s'amusèrent à des formalités superflues, tandis que le prince de Lorraine mit ce temps à profit pour repasser le Rhin sur ses ponts de Beinheim, qu'il rompit
24 Août. avant l'aube du jour. Les Français firent sonner cette affaire fort haut; c'étaient des rodomontades; la perte de part et d'autre ne monta pas à six cents hommes, et le prince de Lorraine continua paisiblement sa marche par la Souabe et le haut-palatinat, pour entrer en Bohême. Schmettau, qui était auprès de la personne du roi, était désespéré de la mollesse des Français. Il présentait des mémoires au roi, il pressait les ministres, il écrivait aux maréchaux; mais il eût plutôt transporté des montagnes que de tirer cette nation de son engourdissement. Le moment décisif où les Français pouvaient ruiner l'armée de la

reine étant passé sans qu'ils daignassent en profiter, 1744.
Schmettau tâcha de dissuader les maréchaux du dessein qu'ils avaient de mettre le siége devant Fribourg; ce fut encore en vain. Tout ce qu'il put obtenir, ce furent quelques renforts de troupes allemandes qu'on s'engagea de donner aux troupes impériales, pour que monsieur de Seckendorf pût déloger les Autrichiens de la Bavière. La cour promit qu'au printemps de l'année 1745 on porterait ces troupes au nombre de soixante mille hommes. Ainsi dès le commencement de l'alliance des Prussiens et des Français, ces derniers manquèrent aux deux articles principaux de leur traité. Ils laissèrent échapper le prince de Lorraine sans le poursuivre, et cette armée qu'ils devaient envoyer en Westphalie, n'y parut point. Cependant monsieur de Seckendorf marcha pesamment et à pas comptés pour s'approcher du Lech, et Louis XV à la tête de soixante-dix mille Français fit le siége de Fribourg, prit cette place à la fin de la campagne et en fit raser les fortifications. 30 Novembre.

Les avantages du prince de Lorraine en Alsace engagèrent le roi de Prusse à se déclarer plutôt qu'il ne l'avait projeté. Il était fort à craindre que l'ascendant des troupes autrichiennes ne forçat les Français à en passer par les conditions que l'arrogance de ces ennemis leur voudrait prescrire; et dans ce cas il n'était pas douteux que la reine n'eût employé toutes ses forces pour reprendre la Silésie. Cependant les arrangemens politiques que la cour de Berlin

1744. s'était proposé de prendre, étaient encore bien éloignés de se réaliser. Le comte Bestuchew, qui se crut affermi depuis qu'il avait fait chasser de Russie monsieur de la Chétardie, engagea l'impératrice Élisabeth à faire le voyage de Moscou pour s'y faire couronner, et ensuite à entreprendre le pélérinage de Kiowie en faveur de je ne sais quel saint. L'impératrice avait des favoris, Bestuchew voulut leur susciter des rivaux. Une nouvelle occupation rendit l'impératrice invisible à sa cour; c'était le triomphe du ministre. Bientôt les ordres furent donnés que ceux qui avaient à négocier avec la Russie, au lieu de s'adresser à l'impératrice, s'adressassent dorénavant à son ministre. Ce nouvel arrangement valut de grosses sommes au comte de Bestuchew; et monsieur de Mardefeld s'aperçut à regret que les guinées anglaises commençaient à prévaloir chez ce ministre sur les écus prussiens. Dans tous les projets que l'on forme, il faut se contenter des à peu près. L'alliance de la Russie n'était pas telle qu'on aurait pu la désirer; mais en poussant la guerre avec vigueur, le roi pouvait espérer de la finir, avant que la Russie, lente dans ses résolutions, en eût pris d'assez décisives pour le gêner dans ses opérations de campagne.

Campagne du roi en Bohême.

Voici l'arrangement général qui fut pris pour entrer en Bohême, et pour forcer la reine à rappeler ses troupes de l'Alsace. La grande armée prussienne devait entrer sur trois colonnes en Bohême. Celle que le roi voulut conduire, devait longer la rive gauche

de l'Elbe, en la remontant jusqu'à Prague; la seconde, sous la conduite du prince Léopold d'Anhalt, devait traverser la Lusace, et gardant l'Elbe à droite se rendre en même temps à Prague; ces colonnes couvraient l'artillerie et des vivres pour trois mois qu'on avait embarqués sur l'Elbe afin de les conduire à Leutmeritz. Le maréchal de Schwerin, avec une troisième colonne, devait déboucher de la Silésie par Braunau et se joindre au reste de l'armée, pour former en même temps l'investissement de Prague. Outre cette armée le vieux prince d'Anhalt avait un corps de dix-sept mille hommes dont il couvrait l'électorat, et monsieur de Marwitz commandait vingt-deux mille hommes destinés à la défense de la Haute-Silésie. L'empereur avait fait expédier des lettres réquisitoriales au roi de Pologne, électeur de Saxe, par lesquelles il lui demandait le passage par ses états pour ses troupes auxiliaires de Prusse qui devaient entrer en Bohême. Auguste était alors à Varsovie. Ces lettres furent insinuées à ses ministres, qui gouvernaient la Saxe en son absence, par ce Winterfeld qui avait négocié à Pétersbourg et s'était si fort distingué dans les premières campagnes. Les Saxons furent étourdis de cette proposition; ils voulaient gagner du temps, mais les Prussiens étaient déjà sur leur territoire. Ils protestèrent et se récrièrent inutilement contre une démarche dont le but principal était d'empêcher que l'empire ne reçut l'affront de voir opprimer et détrôner son empereur. Pendant

1744.

1741. qu'on murmurait à Dresde, qu'on était furieux à Varsovie, qu'à Londres on se voyait prévenu, et que la crainte se répandait à Vienne, le roi marcha droit sur Pirna, où les régimens du duché de Magdebourg, qui avaient pris leur route par Leipzig, le joignirent. Toute la Saxe était en mouvement. Les troupes s'assemblaient par pelotons aux environs de Dresde; l'on se hâtait de fortifier cette capitale; les bras des artisans mêmes furent employés pour faire des coupures dans le quartier qu'on appele la nouvelle ville. Les ministres saxons voulaient marquer de la fierté et ils étaient en même temps saisis de crainte; ils accordaient trop d'un côté et refusaient obstinement des bagatelles. Si le roi avait voulu s'emparer de ce pays, cette besogne aurait été expédiée en huit jours. Enfin ils donnèrent des subsistances, ils prêtèrent des bateaux pour traverser l'Elbe, ils laissèrent passer la flotte chargée de vivres au milieu de Dresde; mais on y doubla la garnison, les canons furent mis en batterie, les portes fermées et barricadées, et l'on en refusa l'entrée aux officiers prussiens. Cette conduite des Saxons annonçait clairement leur mauvaise volonté. On les jugea de mauvais voisins, capables de profiter des malheurs qui pourraient arriver aux Prusssiens dans cette guerre; mais on ne les crut pas assez téméraires pour se sacrifier en faveur de la reine de Hongrie, d'autant plus que le corps qui était à la disposition du vieux prince d'Anhalt, devait leur inspirer une conduite plus prudente.

On fit précéder la marche des troupes d'un manifeste qui contenait en gros les motifs de la ligue de Francfort *), formée entre l'empereur, la Prusse, l'électeur palatin et le landgrave de Hesse, pour le soutien du système et des libertés de l'empire, et pour maintenir son chef; l'on publia en même temps des lettres patentes en Bohême, par lesquelles on avertissait les sujets de ce royaume de ne point prendre fait et cause contre les troupes auxiliaires de l'empereur, lequel ils devaient désormais considérer comme leur souverain légitime. 1744.

Ce fut le 23 d'Août que le roi arriva sur les frontières de la Bohême; quatre régimens de houssards et quatre bataillons précédaient d'un jour la marche de l'armée, pour amasser les vivres nécessaires aux troupes. Le markgrave, qui commandait la seconde ligne, entra dans le camp que le roi venait de quitter; aucun ennemi ne s'opposa aux opérations des troupes. La petite flotte chargée des magasins fut la première qui rencontra des obstacles en entrant en Bohême; elle était obligée de passer au pied d'un rocher sur lequel est situé le château de Tetschen; les ennemis qui l'occupaient, roulèrent de grosses pierres dans l'Elbe, et y ajoutèrent une estacade pour en rendre la navigation impraticable. On fut obligé

*) Ce traité connu sous le nom de *l'Unionsvertrag*, fut conclu le 22 Mai 1744; la France y accéda le 6 Juin et le 24 Juillet. Voir: *Wenck*, Codex. II, p. 163; et *Koch-Schöll*, Histoire. II, p. 450.

1744. de détacher avec quelques troupes le général Bonin, qui attaqua et fit prisonnier un capitaine hongrois avec soixante-dix hommes. La rivière fut promptement déblayée et la navigation redevint libre; cet incident retarda la marche de deux jours. L'armée se porta sur la rivière d'Eger. Les houssards surprirent auprès d'un bourg nommé Murzifai des troupes de l'ennemi; ils en défirent trois cents, et en amenèrent cinquante prisonniers. On apprit par leur déposition que monsieur de Bathiany était venu de Bavière sur la Beraun avec un corps de douze mille hommes; on sut aussi qu'il avait jeté trois mille hommes dans Prague, auxquels on avait joint un corps de milice de douze mille combattans. Le roi arriva le 2 de Septembre auprès de Prague avec tous les corps qui composaient son armée; il se campa près de la chapelle de la Victoire; le maréchal de Schwerin et le prince Léopold investirent ce qu'on appelle le grand côté de la ville. Il fallut huit jours pour transporter de Leutmeritz au camp la grosse artillerie et les vivres. Leutmeritz reçut un bataillon en garnison, pour veiller à la sûreté des magasins, qu'on ne pouvait pas faire avancer faute de chevaux; car la Moldau, qui se jette à Melnick dans l'Elbe, n'est point navigable; ce temps fut employé à faire tous les préparatifs du siége. Dans cet intervalle on fut informé par des espions, que monsieur de Bathiany rassemblait un gros magasin dans la ville de Beraun; des houssards qu'on détacha pour reconnaître les chemins qui mè-

1744.

Combat de Beraun; 6 Septembre.

nent à cette ville, confirmèrent le rapport. Le roi fut tenté d'enlever ce magasin; il détacha le général Haake avec cinq bataillons et six cents houssards pour s'en emparer. Monsieur de Bathiany en eut vent, quoiqu'on eût pris toutes les précautions possibles pour que le secret fût gardé. Bathiany renforça ce poste, et lorsque monsieur de Haake passa le pont de Beraun et qu'il eut forcé la porte de la ville, il aperçut deux gros corps de cavalerie qui passaient la rivière à sa droite et à sa gauche pour tomber sur ses deux flancs. Il abandonna aussitôt l'attaque et se posta sur des hauteurs où il forma un quarré de son infanterie. Ayant été vivement attaqué par cette cavalerie et par un gros corps d'infanterie hongroise, il trouva le moyen de faire savoir au camp de Prague le danger qui le menaçait. Le roi vola à son secours avec quatre-vingt escadrons et seize bataillons; mais monsieur de Haake avait vaillamment repoussé les ennemis et s'était dégagé lui-même avant que le secours pût le joindre. Le projet sur Beraun manqua ainsi et monsieur de Bathiany fit transporter en hâte son magasin de cette ville à Pilsen. Il aurait fallu sans doute retourner à Beraun, chasser monsieur de Bathiany de Pilsen et lui enlever son magasin; c'était le moyen d'empêcher l'armée autrichienne de profiter des vivres qu'il avait eu le temps d'amasser, de rejeter le prince de Lorraine dans la Haute-Autriche, et de gagner la fin de cette campagne en demeurant en possession de la Bohême; mais les vivres

1744. de l'armée étaient mal administrés et les Prussiens manquaient d'un monsieur de Sechelles.

Siége de Prague.

Le 10 au soir on ouvrit la tranchée devant Prague à trois endroits différens; savoir au plateau de Saint-Laurent, à Bubenetz vis-à-vis du moulin de la Basse-Moldau, et à la montagne de Ziska. Le comte de Truchses commandait la première attaque, le markgrave Charles la seconde; la troisième était sous la direction du maréchal de Schwerin. On ne perdit rien la première nuit. Le lendemain le maréchal fit attaquer le fort de Ziska en plein jour, l'emporta après y avoir fait jeter des bombes, et prit tout de suite deux petites redoutes qui étaient derrière le premier et que les Français qui les avaient construites appelaient des nids d'hirondelles. Le roi se trouvait précisément à la tranchée de Bubenetz; il en sortit avec beaucoup d'officiers, pour voir comment tournerait l'attaque du Ziska. Les ennemis aperçurent cette foule de monde, tournèrent leur canon de ce côté, et un malheureux coup emporta le prince Guillaume, frère du markgrave Charles, le même qui avait si vaillamment combattu à Mollwitz pour la gloire de sa patrie. On fit avancer incontinent les batteries, de sorte qu'elles battaient en brèche la courtine qui est entre le bastion de Saint-Nicolas et Saint-Pierre. Le 15 les batteries du markgrave Charles, à force de jeter des bombes, mirent le feu au moulin à eau et détruisirent les écluses de la Moldau. Les eaux en devinrent si basses, qu'elle était partout

guéable et qu'on pouvait prendre la ville d'emblée, 1744.
y ayant de ce côté-là un assez grand espace sans rempart et sans muraille. Monsieur de Harsck, qui commandait dans la ville, commença à désespérer de son salut: ce gouverneur s'aperçut que le 16 de grand matin un gros corps de grenadiers défilait du côté de Bubenetz; il prévit l'assaut qu'on se préparait à lui donner, demanda de capituler et se rendit prisonnier de guerre avec sa garnison, qui consistait en douze mille hommes Ce siége ne dura que six jours; il coûta aux assiégeans quarante morts et quatre-vingt blessés. Le même jour les portes furent consignées, et la garnison fut conduite en Silésie, où elle fut distribuée dans les places. La prise de Prague faisait un beau commencement de campagne. On devait supposer qu'il ferait impression sur les Saxons et qu'ils se déclareraient moins que jamais pour la reine de Hongrie; il était à présumer qu'en dégarnissant leur électorat, ils ne le livreraient pas eux-mêmes au prince d'Anhalt, qui pouvait ruiner Leipzig, le siége de leur commerce, le nerf de leur état et la ressource de leur crédit; mais l'or des Anglais l'emporta à Dresde sur des intérêts plus durables. Il se présentait alors pour l'armée prussienne le choix de deux opérations. L'une, que le roi préférait, était de passer la Beraun, de chasser monsieur de Bathiany de la Bohême, de s'emparer de Pilsen et du magasin considérable qu'on y formait pour l'armée du prince de Lorraine et de pousser jusques aux gor-

1744. ges de Cham et de Fürt qui ouvraient les chemins de la Bohême aux Autrichiens du côté du haut-palatinat. Il est sûr que le prince de Lorraine pouvait se jeter sur Eger, où les Saxons l'auraient joint; qu'il pouvait suivre, en longeant l'Eger, le chemin que le maréchal de Belle-Isle avait pris dans sa retraite de Prague; mais d'où seraient venues les subsistances pour cette armée? Le markgraviat de Baireuth était trop stérile pour en fournir, et de plus, qui aurait défendu l'Autriche, dont monsieur de Marwitz était en état de faire seul la conquête, ne trouvant rien devant lui qui pût l'arrêter? C'était donc sans contredit le projet qu'on aurait dû exécuter. L'empereur, le roi de France, particulièrement le maréchal de Belle-Isle, insistèrent pour que les Prussiens se portassent du côté de Tabor, de Budweis, de Neuhaus, afin d'établir une communication avec la Bavière et de donner au prince de Lorraine de la jalousie au sujet de l'Autriche. Le maréchal de Belle-Isle soutenait que la faute de n'avoir pas occupé ces postes l'année 1741, avait été cause de tous les malheurs que les Français et les Bavarois avaient essuyés; mais ce qui est bon dans une conjoncture, l'est-il de même dans une autre? Sans doute que ces postes étaient nécessaires en 1741 aux alliés, qui possédaient encore la Bavière et même la Haute-Autriche; mais en 1744 il n'y avait que des Autrichiens dans ces provinces; d'ailleurs c'était donner beau jeu aux ennemis que de pousser une pointe qui éloignant

l'armée du roi de Prusse de ses frontières, donnait 1744.
aux Saxons la liberté de se joindre au prince de Lorraine ou de faire même quelque entreprise sur Prague. De tous les partis le plus sage aurait été de ne point trop s'éloigner de Prague, d'amasser dans cette capitale, ainsi qu'à Pardubitz et dans d'autres villes, des vivres pour les troupes et de voir venir les ennemis. Le roi marqua dans ce moment trop de faiblesse; par condescendance pour ses alliés il déféra trop à leurs sentimens, et craignant d'être accusé, s'il tenait son armée clouée à Prague, de n'avoir d'autre objet que de s'assurer des trois cercles qu'on lui avait promis, il entreprit cette malheureuse expédition. On ne fit pas moins de fautes dans l'exécution de ce projet.

On négligea le transport des farines de Leutmeritz à Prague; on ne renvoya point en Silésie l'artillerie qui avait servi au siége de Prague, et l'on ne laissa en garnison dans cette ville immense que six bataillons, qui ne suffisaient pas pour en défendre la moitié. Quand vous remontez à la droite de la Moldau, laissant Prague derrière vous, vous trouvez un pays montueux et difficile, aussi mal peuplé qu'aride. Si vous avancez onze milles en tirant vers l'orient, vous découvrez la ville de Tabor, située sur un rocher, bâtie au quinzième siècle par Ziska, ce fameux brigand hussite, qui ravagea sa patrie en combattant pour elle. Dans ces temps reculés Tabor passait pour imprenable; de nos jours elle se pren-

1741. drait d'emblée. La situation est avantageuse; mais la ville est petite et n'a pour défense qu'une mauvaise muraille. De là en tirant vers le midi vous trouvez la Luschnitza, petite rivière guéable de toute part, mais dont les bords dans beaucoup d'endroits sont escarpés; après l'avoir passée, vous traversez dans l'espace de trois milles des bois et des rochers, au sortir desquels vous entrez dans une plaine abondante et trouvez Budweis à deux milles devant vous. Cette ville est située sur la Moldau, fortifiée d'ouvrages de terre, et d'une enveloppe que d'un côté l'on avait commencée vis-à-vis de Budweis vers le sud. A trois quarts de mille de l'autre côté de la Moldau se trouve Frauenberg. Ce château occupe le haut d'une colline et est devenu fameux par un siége de six mois que les Français y ont soutenu. Tel était le pays où l'armée prussienne allait agir.

Marche du roi à Tabor.

Comme les Saxons ne s'étaient point encore déclarés, l'armée se mit en marche le 19 Septembre pour Kundraditz. De là le général de Nassau fut détaché avec dix bataillons et quarante escadrons pour faire l'avant-garde de l'armée, et celle-ci fut partagée en deux colonnes; la droite, sous les ordres du prince Léopold, côtoyait la Moldau et fut obligée de se faire des chemins; la colonne de la gauche, conduite par le maréchal Schwerin enfilait le grand chemin de Prague à Tabor, en suivant pied à pied l'avant-garde. On avait réglé de plus que ces colonnes ne laisseraient entre leurs camps qu'une étendue

au plus d'un demi-mille d'Allemagne; derrière la colonne de la gauche suivaient les caissons de farine couverts par mille cinq cents hommes, sous la direction du général Posadowsky. Tabor, Budweis et Frauenberg se rendirent presque sans se défendre au général Nassau. L'armée arriva le 28 à Tabor, où les colonnes se rejoignirent; mais Posadowsky n'amena que la moitié de ses caissons, c'est à dire pour quinze jours de farine; les chevaux et les boeufs de cet attirail avaient été négligés au point, que la moitié en avait péri, sans cependant qu'on eût vu d'ennemi pendant toute la marche. Ce fut là le principe de tous les malheurs qui arrivèrent depuis. À peine l'armée était-elle à deux marches de Prague que monsieur de Bathiany envoya un détachement de quelques milliers de Croates et de houssards à Beraun et à Königsaal; cette dernière ville est située au confluent de la Beraun dans la Moldau à deux milles au-dessus de Prague. Ces troupes légères infestèrent tellement les avenues, qu'elle interceptèrent toutes les livraisons que le plat pays devait faire, et que les communications étant coupées, l'armée prussienne fut quatre semaines sans recevoir de nouvelles ni de Prague ni de ce qui se passait dans le reste de l'Europe. On enleva deux malles destinées pour le roi, de sorte qu'il ignorait non seulement la marche des Saxons, mais encore où pouvait être l'armée du prince de Lorraine. Il doit paraître étrange qu'une armée aussi forte que la prussienne n'ait pu tenir le plat pays en

1744.

24 et 30 Sept., 1 Octobre.

1744. respect, le contraindre aux livraisons nécessaires, se procurer des subsistances, et avoir des espions en abondance pour être informée du moindre mouvement des ennemis; mais il faut savoir qu'en Bohême la grande noblesse, les prêtres et les baillis sont très-affectionnés à la maison d'Autriche; que la différence de religion inspirait une aversion invincible à ce peuple aussi stupide que superstitieux, et que la cour avait ordonné aux paysans, qui tous sont serfs, d'abandonner leurs chaumières à l'approche des Prussiens, d'enfouir leurs blés, et de se réfugier dans les forêts voisines; elle avait ajouté la promesse de réparer tout le dommage qu'ils pourraient souffrir de la part des Prussiens. L'armée ne trouvait donc que des déserts sur son passage, des villages vides; personne n'apportait au camp des denrées à vendre, et le peuple, qui craignait les punitions rigoureuses des Autrichiens, ne pouvait être engagé par quelque somme que ce fut à donner les nouvelles qu'on lui demandait des ennemis. Ces embarras furent encore augmentés par un corps de dix mille houssards que les Autrichiens avaient fait venir de Hongrie et qui coupèrent les communications à l'armée dans un pays qui n'était qu'un composé de marais, de bois, de rochers et de tous les défilés qu'un terrain peut renfermer; l'ennemi avait, avec cette supériorité en troupes légères, l'avantage de savoir tout ce qui se faisait dans le camp du roi, et les Prussiens n'osaient aventurer leurs batteurs d'estrade, à moins de les compter pour per-

dus, vu la supériorité de ceux des ennemis; de sorte que l'armée du roi, toujours retranchée à la romaine, était réduite à l'enceinte de son camp. Le manque de vivres joint à cette gêne où se trouvaient les Prussiens, les obligea de retourner sur leurs pas. Le maréchal de Schwerin était d'avis de se porter sur Neuhaus, pour augmenter la jalousie que les ennemis pouvaient avoir à l'égard de l'Autriche. Le prince Léopold soutenait qu'il fallait se porter sur Budweis, qui était occupé par monsieur de Nassau. Sur ces entrefaites un espion apporte la nouvelle que l'armée du prince de Lorraine était à Protiwin. Cet avis décida sur le parti qu'il y avait à prendre. L'armée repassa la Moldau et se campa sur les hauteurs de Wodnian; mais à peine y fut-on arrivé, qu'on reconnut la fausseté de l'avis; cela mit de la mésintelligence entre monsieur de Schwerin et le prince Léopold, et le roi fut souvent dans le cas d'interposer son autorité pour empêcher que la jalousie de ces deux maréchaux ne nuisît au bien général. Monsieur de Janus, lieutenant-colonel dans les houssards de Thierry, avait été détaché pour presser les livraisons que les habitans de ces contrées devaient faire à Tabor; le besoin en était d'autant plus pressant, que les farines de l'armée tiraient vers leur fin. Janus marcha avec deux cents houssards à un village nommé Mühlhausen, situé au bord de la Moldau. L'ennemi en fut informé; un corps considérable de houssards tomba sur lui; c'était un brave homme et

1744. — 4 Octobre. — 8 Octobre.

1741. il perdit la vie pour ne point avoir la réputation d'avoir été battu: tout son corps fut dissipé. Nadasty fit
7 Octobre. des ponts à cet endroit même et s'avança droit à Tabor pour l'attaquer. Le prince Henri, frère du roi, qui y était tombé malade, et le colonel Kalnein qui y commandait, lui firent comprendre qu'on ne s'empare pas d'une ville défendue par des Prussiens, avec de la cavalerie légère. Ce fut alors qu'on apprit que le prince de Lorraine occupait un camp fort, derrière la Wotawa, à deux milles de Pisek; que les Saxons l'avaient joint, et que son intention était de couper les Prussiens de la Sassawa et par conséquent de Prague, en passant la Moldau derrière l'armée. Le manque de subsistances, l'obstacle que Nadasty mettait à en amasser, la possibilité pour les Autrichiens de faire ce mouvement, détermina les Prussiens à s'approcher de Tabor; ils passèrent le 8 d'Octobre la Moldau sur le pont de Teyn. L'arrière-garde fut vivement harcelée par des pandours et des houssards; ils ne réussirent point à l'entamer comme ils s'y étaient attendus. Le brave colonel Rüsch des houssards leur prit un bataillon de Dalmatiens qui s'aventura trop, et rejoignit l'armée, triomphant d'un corps bien supérieur au sien, qui l'avait attaqué. L'armée reprit
12 Octobre. le camp de Tabor, pour donner au général Du Moulin, qui était détaché à Neuhaus, le temps de la rejoindre. Les Autrichiens étaient si sûrs de couper l'armée prussienne de Prague, que par leurs ordres on amassait des magasins pour eux à Beneschau et même

dans le cercle de Chrudim. Le roi se repentit trop tard de n'avoir pas mieux garni la ville de Prague de troupes. Le projet de prendre de quartiers d'hiver entre Tabor, Neuhaus, Budweis et Frauenberg était mal conçu; il n'y avait de là à Prague aucune ville qui eut seulement des murailles, et dont on put par conséquent se servir pour établir la communication avec la capitale. La Moldau était partout guéable et couverte à sa rive gauche de forêts impénétrables, dont des troupes légères pouvaient tirer parti pour harceler sans cesse les quartiers des Prussiens. Si cependant les vivres n'eussent pas manqué, le roi aurait pu se soutenir entre la Sassawa et la Luschnitza; mais le manque de vivres est le plus fort argument à la guerre, et le danger de perdre Prague s'y joignant, l'armée prussienne fut obligée de rétrograder. On était encore irrésolu si l'on abandonnerait ou conserverait les postes de Tabor et de Budweis, en s'en éloignant entièrement avec l'armée. On avait sans doute à craindre que l'ennemi ne forçât ces villes; d'autre part il fallait considérer qu'on avait été obligé de laisser à Tabor trois cents malades ou blessés qu'on n'avait pu transporter faute de voitures. On ne voulait pas abandonner ces braves gens; on résolut donc de laisser garnison dans ces deux endroits, et l'on espérait que si l'on en venait à une bataille avec les Autrichiens, comme cela paraissait probable après leur jonction avec les Saxons, les ennemis battus trouveraient ces postes sur leur chemin 1744.

1744. et seraient contraints de se rejeter vers Pilsen. Ce raisonnement était entièrement faux; car dans un cas pressant, il vaut mieux perdre trois cents malades que de hasarder quelques milliers d'hommes dans des villes où ils ne peuvent se défendre. Au contraire, si l'on se proposait de se battre, il fallait rassembler toutes ses forces, pour être mieux en état de battre l'ennemi, et ces deux misérables trous ne pouvaient pas empêcher le prince de Lorraine de faire sa retraite comme il le jugerait à propos. Mais, disait-on, le maréchal de Seckendorf était déjà arrivé en Bavière; il avait rejeté Bärenklau en Autriche, il avait nettoyé d'ennemis tout cet électorat, à la réserve d'Ingolstadt, de Braunau et de Straubing. Soit, mais les succès des impériaux ne devaient pas empêcher les Prussiens de se conduire prudemment, et ces avantages n'étaient pas assez forts pour qu'on pût impunément commettre des fautes. Dans cette situation le poste de Beneschau devenait de la dernière importance; il fallait l'occuper avant le prince de Lorraine, parce qu'il était inattaquable et qu'il pouvait décider entre les mains des ennemis du destin de l'armée; la seule ressource qu'on aurait eue encore, aurait été de passer la Sassawa à Rattay, pour tirer des vivres de Pardubitz. Le maréchal de Schwerin se mit pour cet effet à la tête de quinze mille hommes; il prit non seulement le camp de Beneschau, mais il s'empara encore des magasins considérables qu'on y avait amassés pour les Autrichiens. Le roi le joignit le

Retraite de l'armée prussienne.

14 d'Octobre; l'avant-garde de l'ennemi était déjà en marche pour s'y rendre. L'armée séjourna huit jours entre Beneschau et Konopitz. On y apprit la nouvelle désagréable, à laquelle cependant on devait s'attendre, qu'un détachement de dix mille Hongrois avait fait prisonnier à Budweis le régiment de Creutz et à Tabor celui des pionniers. Ainsi, pour sauver trois cents malades, on perdit trois mille hommes. Le roi, qui se repentait d'avoir, pour ainsi dire, abandonné ces régimens, envoya ordre par huit personnes différentes au général Creutz qui commandait dans Budweis, d'évacuer la ville et de suivre l'armée; mais aucune n'arriva jusqu'à lui. Budweis se rendit, après avoir consommé toutes les munitions que les circonstances avaient permis d'y laisser. Tabor fut pris à tranchée ouverte, par une brèche que l'ennemi avait faite à la muraille. La première de ces villes soutint un siége de huit jours, Tabor un de quatre et Frauenberg se rendit, parce que les Autrichiens avaient coupé le seul canal par lequel la garnison recevait ses eaux. Comme il était à craindre que les vivres ne manquassent à l'armée, monsieur de Winterfeld fut détaché, avec quelques bataillons et un régiment de houssards, pour assurer la communication avec le magasin de Leutmeritz. Mais l'avant-garde du prince de Lorraine dont nous avons parlé, s'étant aperçue que les Prussiens les avaient prévenus à Beneschau, se retira sur Neweklow et de là sur Marschowitz, où elle fut jointe par l'armée combinée des Autri-

1744.

22 Octobre.

23 Octobre.

23 Octobre.

1744. chiens et des Saxons. Le roi apprit cette nouvelle avec plaisir, dans l'espérance que le moment de venger les affronts qu'il avait reçus à Tabor et à Budweis était arrivé. Dans cette vue, le 24 Octobre après midi, il mit l'armée en marche sur huit colonnes, pour attaquer l'ennemi, après avoir passé des chemins que jamais troupes n'avaient traversés; il arriva au déclin du jour sur une hauteur qui n'était qu'à un quart de mille de l'armée autrichienne; les Prussiens s'y formèrent et y passèrent la nuit. Le lendemain le roi et les principaux officiers allèrent reconnaître l'ennemi dès la pointe du jour. On trouva qu'il avait changé de camp et qu'il s'était posté vis-à-vis du flanc droit des Prussiens, sur une hauteur escarpée, au pied de laquelle dans un terrain marécageux coulait une eau bourbeuse; ce fond séparait les deux armées. Ce côté était entièrement inattaquable. On plaça quelques bataillons de grenadiers dans un taillis d'où la droite de l'ennemi pouvait être vue; on la trouva aussi avantageusement placée que sa gauche. L'impossibilité de réussir dans une telle attaque en fit abandonner le dessein, et l'on résolut de retourner au camp de Beneschau. Les grenadiers qui avaient servi à reconnaître l'ennemi, firent l'arrière-garde. Les Autrichiens, qui s'attendaient à être attaqués, ne s'aperçurent pas de la retraite de leurs ennemis, dont une montagne leur dérobait les mouvemens; il n'y eut qu'une légère escarmouche à l'arrière-garde, et les Prussiens reprirent paisiblement

leur poste de Beneschau. Lorsqu'une armée où il se trouve cent cinquante escadrons, séjourne au-delà de huit jours dans le même camp, il n'est pas étonnant que les fourrages viennent à lui manquer, surtout lorsque c'est un pays de montagnes et de bois, et qu'il est impossible d'obliger le plat pays à livrer des subsistances. C'est ce qui força le roi à choisir un autre camp, où il put trouver des fourrages et qui en même temps le rapprochât de sa boulangerie. L'armée décampa donc le lendemain, passa la Sassawa à Borzitsch et vint se poster auprès de Pischeli. En même temps monsieur de Nassau fut détaché avec dix bataillons et trente escadrons, pour déloger de Kammerburg un corps ennemi de dix mille hommes, tant troupes réglées que hongroises. Monsieur de Nassau l'attaqua sur une hauteur avantageuse qu'il occupait; quelques coups de canon mirent l'ennemi en désordre; il abandonna son poste pour repasser la Sassawa à Rattay. Monsieur de Nassau les cotoya et s'apercevant qu'ils voulaient gagner Kolin avant lui, il les prévint, et s'empara de ce poste. Depuis l'escarmouche de Kammerburg, personne n'eut des nouvelles de monsieur de Nassau, qui de son côté ne put en faire parvenir aucune, tant les troupes légères des Autrichiens avaient par leur nombre la supériorité sur celles des Prussiens: ils étaient dans un terrain fourré, avaient la faveur du pays, étaient informés de tout, tandis que les Prussiens n'étaient instruits de rien. Les Autrichiens agissaient de tous les

1744.

26 Octobre.

1744. côtés pour se procurer cette supériorité sur les Prussiens; ils pensèrent surprendre à Pardubitz avec son régiment le colonel Zimernau, qui avait dans ce fort la garde du magasin; mille cinq cents grenadiers et six cents houssards, venus de la Moravie, se déguisèrent en paysans, et sous prétexte de livrer au magasin, ils essayèrent de s'introduire dans la ville au moyen de leurs chariots. La trame fut découverte par un Autrichien qui lâcha imprudemment un coup de pistolet; les gardes des portes et des ravelins firent feu sur cette troupe, qui perdit soixante hommes. Cette défense fit beaucoup d'honneur à la vigilance de monsieur de Zimernau, et laissa aux ennemis le regret d'avoir inutilement perdu du monde. Peu après que le roi eut pris le camp de Pischeli, le prince de Lor-
27 Octobre. raine prit celui de Beneschau; il avait le pays à sa dévotion, les cercles lui livraient ses vivres et il parvint à subsister quelques jours encore là où les Prussiens auraient péri de faim s'ils y fussent restés; il se porta ensuite sur Kammerburg, où il passa la Sas-
31 Octobre. sawa, dirigeant sa marche sur Janowitz en gardant ces marais à dos. Le dessein du prince, ou pour mieux dire du vieux maréchal Traun, était d'obliger le roi d'opter entre la Silésie ou la Bohême. Si le roi restait auprès de Prague, les ennemis lui coupaient la communication avec la Silésie, et si le roi tirait vers Pardubitz, Prague et la Bohême étaient perdus. Ce projet était beau et digne d'admiration: le maréchal Traun y ajoutait la sage précaution de

choisir toujours des camps inattaquables, pour ne point être obligé de combattre malgré lui. Si le roi avait pu aller aux ennemis au moment où ils décampèrent, il aurait pu les forcer au combat, ou il aurait gagné sur eux le poste de Kuttenberg, ce qui aurait ruiné tous leurs desseins. Le manque de pain, raison si souvent alléguée dans le récit de cette campagne, empêcha cette opération. Cependant, pour tenter l'impossible, le roi avança le lendemain avec l'aile de l'armée; le prince Léopold devait suivre avec le pain qu'on attendait de Prague. Le bonheur voulut qu'à Kosteletz, où le roi prit son camp, il trouvat pour trois jours du pain, du vin et des viandes destinées aux ennemis; il fit distribuer ces provisions à ses troupes. Son intention était de gagner le lendemain Janowitz; mais il fut trompé par des espions qui assurèrent que le prince de Lorraine y était déjà. On tourna donc sur la gauche et l'armée se campa à Kaurzim, à un mille de l'Elbe. Ce ne fut qu'alors qu'on apprit que monsieur de Nassau était à Kolin et qu'un convoi de pain arriverait incessamment de Leutmeritz à l'armée; pour en faciliter le transport, on garnit de grenadiers Brandeis et Nienburg. Le lendemain le prince Léopold rejoignit l'armée; le jour d'après on se porta sur Planiani. L'ennemi avait eu dessein d'y venir; aussi y trouva-t-on d'abondantes subsistances. L'aile droite des Prussiens était au couvent de Zasmuk, éloigné d'un quart de mille de la gauche des Autrichiens; des marais et des bois sépa-

1744.

31 Octobre.

3 Novembre.

1744. raient les deux armées. Cependant il y avait tout à craindre pour Pardubitz; les Autrichiens en étaient plus près d'une demi-marche que les Prussiens. On y envoya avec huit bataillons et dix escadrons monsieur Du Moulin, qui passa par Kolin et couvrit Pardubitz et les magasins. Le point principal alors était de gagner Kuttenberg; il n'y avait point de temps à perdre, si l'on y voulait devancer les ennemis. Quoique les troupes fussent fatiguées de trois marches consécutives, il fut résolu que par un effort on arriverait le lendemain à Kuttenberg, ou que l'on forcerait le prince Charles au combat. Ni l'un ni l'autre n'arriva. Un brouillard épais qui dura depuis six heures du matin jusqu'à midi, fit perdre la moitié de cette journée, et quelque diligence qu'on fit dans la suite, il fut impossible d'arriver à la fin du jour plus loin qu'à Gross-Gbell, où l'on dressa les tentes. L'armée avait la ville de Kolin et l'Elbe à dos à la distance d'un demi-mille; ses deux ailes étaient appuyées à des villages; une petite plaine était devant le front bornée par un bois touffu, où campait le prince de Lorraine; ce prince se servit de l'avance que sa position lui donnait sur celle des Prussiens, et dès le soir il envoya un gros détachement pour occuper la hauteur de Jean Baptiste, fort escarpée et qui domine sur tous les environs Le roi aurait voulu se battre avant d'avoir consommé ses magasins; une affaire générale convenait à ses intérêts; mais elle ne convenait pas à ceux des Autrichiens, et ils l'évi-

tèrent toujours soigneusement. Tandis que le prince de Lorraine et Traun s'établissaient sur la cime des rochers, Nadasty vint se placer sur la droite des Prussiens avec six mille Hongrois; Ghilany, avec un corps de la même force, se mit dans le bois qui bornait le front de la plaine; Trenck et Moratz se mirent sur la gauche avec leurs troupes légères, pour resserrer l'armée dans son camp et l'empêcher d'en sortir pour aller fourrager. Il paraîtra peut-être étrange que les Prussiens n'ayent rien tenté pour déloger ces corps de leur voisinage; mais ces corps avaient des défilés devant eux, et on ne pouvait venir à eux qu'avec désavantage. La mauvaise nourriture des troupes, la misère et les fatigues qu'elles avaient souffertes, occasionnèrent un grand nombre de maladies; il n'y avait pas cent hommes par régiment exempts de la dyssenterie; les officiers n'étaient pas mieux; les fourrages du camp étaient consommés; on ne pouvait avoir des vivres que de l'autre côté de l'Elbe; la saison devenait plus rude de jour en jour; toutes ces raisons obligèrent à repasser l'Elbe à Kolin et à cantonner les troupes pour conserver et rétablir les malades. L'armée décampa le 9 de Novembre et fit sa retraite en si bon ordre, que quand même le prince de Lorraine aurait voulu l'entamer, on aurait pu sur ce terrain engager avec avantage une affaire générale. Dix bataillons garnirent la ville de Kolin, postés derrière des murailles qui formaient un retranchement naturel; on plaça les batteries sur

1744.

1744. des éminences plus près de la ville, d'où elles dominaient sur tout le terrain; Kolin et Pardubitz devenaient alors des postes importans, parce qu'ils assuraient la communication avec la Silésie comme avec Prague. Entre ces deux têtes on établit des postes le long de la rivière, et derrière cantonnaient les troupes. À peine les Prussiens eurent-ils passé l'Elbe que les pandours attaquèrent Kolin; mais ils y furent si mal reçus, qu'ils perdirent l'envie d'y revenir. La nuit du 14 les grenadiers de la reine avec toutes les troupes hongroises tentèrent une nouvelle attaque et furent partout repoussés vigoureusement; ils y perdirent trois cents soldats tués; Trenck, ce fameux pillard, y fut blessé. Le prince de Lorraine croyait la campagne finie et aurait voulu donner aux troupes un repos qu'elles avaient bien mérité par les fatigues qu'elles avaient essuyées en Alsace et en Bohême; la cour de Vienne pensa autrement, et elle donna des ordres exprès au prince de Lorraine de continuer les opérations. Le roi se flattait de l'idée que l'ennemi prendrait ses quartiers entre l'Elbe et la Sassawa, dans le dessein où il était de tomber dessus par Pardubitz et Kolin et de nettoyer d'Autrichiens les cercles de Czaslau et de Chrudim. Il avait pris son quartier à Ternova, proche de Pardubitz; celui du prince Léopold était peu éloigné de Kolin. L'ennemi fit dans ce temps-là des mouvemens qui semblaient dénoter qu'il avait quelque dessein sur Pardubitz; ce qui engagea ce prince à s'approcher da-

vantage des quartiers de la gauche. Sur ces entre-faites on intercepta des lettres de Vienne; elles annonçaient un grand dessein, qui devait s'exécuter le 18 de Novembre. Le général d'Einsiedel, qui commandait à Prague, mandait que l'ennemi faisait travailler à des échelles dans tous les villages voisins, et le général Nassau avertissait qu'il s'attendait dans quelques jours à être attaqué à Kolin; il n'y avait rien à craindre pour Pardubitz, où se trouvait l'aile gauche de l'armée. 1744.

De mille en mille le long de l'Elbe il y avait des postes d'infanterie, et quarante escadrons de houssards étaient distribués entre deux, pour veiller aux patrouilles et sur les moindres mouvemens des troupes de la reine. Par ces précautions le roi devait toujours être averti d'avance, au cas que l'ennemi tentât le passage de l'Elbe; il n'y avait donc proprement que la ville de Prague pour laquelle il y eut à appréhender. Le roi y envoya monsieur de Rothemburg avec ses dragons et trois bataillons, pour en renforcer la garnison. Ce jour critique, le 18, arriva enfin et ne produisit de la part de l'ennemi que beaucoup de marches et de contremarches; le 19 parut plus décisif. On entendit dès les cinq heures du matin des décharges du gros canon et un feu d'infanterie assez vif. Le roi envoya de tous côtés pour savoir où l'on tirait; tout le monde était dans la prévention que c'était quelque nouvelle tentative sur Kolin. Les coups qu'on entendait, se tiraient à la droite

Les Autrichiens passent l'Elbe.

1744. de l'armée, et comme le général Nassau s'était attendu à quelque entreprise du prince de Lorraine sur son poste et qu'on ne recevait point d'autre nouvelle, on ajouta trop légèrement foi à ces apparences. On demeura dans cette incertitude jusqu'à midi, qu'un officier de houssards fit au roi le rapport, que pendant la nuit les troupes de la reine avaient fait des ponts auprès de Selmitz; que la négligence des patrouilles avait été cause qu'on ne s'en était aperçu qu'à la pointe du jour; que le lieutenant-colonel de Wedel, dont le bataillon se trouvait le plus proche, y avait marché; que malgré le feu de cinquante canons, il avait repoussé trois fois les grenadiers autrichiens, que pendant cinq heures il avait disputé ce passage au prince de Lorraine; que les houssards qu'il avait envoyés à l'armée pour l'avertir de sa situation, ayant été tués en chemin par des houlans qui s'étaient glissés dans les bois voisins, faute de secours il s'était retiré en bon ordre par la forêt de Wischenjowitz pour rejoindre l'armée. Ce passage de l'Elbe était fâcheux, soit que la négligence des houssards en fût cause ou non et cette entreprise décidait de toute la campagne. Le temps employé à se plaindre du destin aurait été perdu; on ne songea qu'à remédier au mal autant que les circonstances le permettaient. L'armée reçut d'abord ordre de se rassembler à Wischenjowitz, qui était au centre de ses cantonnemens; on ne laissa à Pardubitz que trois bataillons sous les ordres du colonel Retzow. L'armée se trouva à son

rendez-vous le soir à neuf heures campée en front 1744.
de bandière, à l'exception du corps de monsieur de Nassau qui était à Kolin, et de deux bataillons détachés, l'un à Brandeis et l'autre à Nienburg. Le bataillon de Wedel perdit deux officiers et cent hommes tant morts que blessés à l'affaire de Selmitz, qui sera à jamais mémorable dans les fastes prussiens. Cette belle action valut à Wedel le nom de Léonidas. Le prince de Lorraine, surpris qu'un seul bataillon prussien lui eût disputé pendant cinq heures le passage de l'Elbe, dit aux officiers qui l'accompagnaient: „La reine serait trop heureuse si elle avait „dans son armée des officiers comme ce héros“.

La situation critique où se trouvaient les affaires, porta le roi à rassembler les principaux officiers de ses troupes, pour délibérer avec eux sur le parti qu'il y avait à prendre. La question roulait sur deux objets: marcherait-on à Prague pour se maintenir dans ce royaume, ou évacuerait-on Prague et la Bohême pour se retirer en Silésie. Chacun de ces partis avait des inconvéniens. Le prince Léopold était d'avis de marcher à Prague, puisqu'il avait encore quelque amas de farine à Leutmeritz, et qu'en abandonnant Prague on serait en même temps obligé d'abandonner la grosse artillerie que les chemins ne permettraient pas de traîner avec soi, outre le risque que la garnison avait à courir par une retraite, au moins de trente milles, jusqu'à ce qu'elle pût regagner par Leutmeritz et la Lusace les frontières de la

1744. Silésie. Le roi était du sentiment qu'il fallait marcher en Silésie, parce que c'était le parti le plus sûr. Le projet de se maintenir à Prague donnait à l'ennemi la facilité de couper à l'armée toute communication avec la Silésie. Les Saxons en auraient fait autant sur leurs frontières, de sorte que cette armée aurait été ruinée avant le printemps, faute de vivres, de recrues, d'armes, de munitions de guerre, et de chevaux de remonte pour la cavalerie. D'ailleurs les communications fermées, d'où seraient venues les sommes pour payer les troupes, acheter des magasins etc. Comment le général de Marwitz avec vingt-deux mille hommes pouvait-il couvrir les deux Silésies contre l'armée du prince de Lorraine? Ces raisons décidèrent pour le retour en Silésie, où l'armée trouvait toutes les ressources dont elle avait besoin pour se rétablir, où les places fortes étaient remplies de magasins, le pays de subsistances, où l'on regagnait la communication avec le Brandebourg, où enfin ni argent, ni chevaux, ni ressources ne pouvaient manquer. Et pour prendre les choses réellement telles qu'elles étaient, le roi ne faisait de perte en se retirant de la Bohême que celle de sa grosse artillerie. Tous les généraux se rangèrent de cet avis.

La résolution qui avait été prise sur le champ, devait être exécutée de même. Le roi fit partir un homme de confiance et de ressource, nommé Bülow, son aide de camp, pour porter à tous les corps détachés, ainsi qu'à la garnison de Prague, l'ordre d'é-

vacuer la Bohême. Monsieur de Nassau fut instruit de prendre le chemin de Chlumetz ou de Nechanitz pour rejoindre l'armée, tandis que le roi ferait vis-à-vis du prince de Lorraine les mouvemens les plus convenables pour faciliter cette jonction. Bülow fut assez heureux pour traverser des détachemens de houssards ennemis, et pour porter ses ordres à ceux auxquels il devait les rendre. Ce parti devenait d'autant plus nécessaire, que la garnison de Prague n'avait de subsistances que pour six semaines, et que la faim l'aurait contrainte de se rendre, si l'on avait attendu ce terme. Le 20 de Novembre le roi s'approcha de Chlumetz, afin de seconder les mouvemens de monsieur de Nassau; il demeura dans ce poste, pour laisser à ce détachement le temps de gagner Bidschow et Nechanitz. Le 22 l'armée se mit entre Pardubitz et Königsgrätz, au village de Woschnitz, qui couvrait le défilé de Nechanitz. Les malades et le bagage sous une bonne escorte prirent les devans pour la Silésie, afin d'alléger la marche des troupes. Monsieur de Retzow évacua Pardubitz; le 24 toute la cavalerie marcha à la rencontre de monsieur de Nassau et l'amena rejoindre l'armée. On fit défiler l'infanterie par Königsgrätz, pour se cantonner dans les villages qui sont en deça de l'Elbe. On resta le 25 et le 26 dans cette position. Le 27 l'armée se partagea en trois colonnes, dont l'une prit le chemin du comté de Glatz; la seconde, que le roi conduisait, passa par les gorges de Braunau; et la

1744.

Retraite de l'armée prussienne en Silésie.

1744. troisième, conduite par monsieur Du Moulin, enfila le chemin de Trautenau à Schatzlar. La première colonne ne fut point inquiétée dans sa marche. La brigade de Truchses, qui était à la seconde colonne et qui en faisait l'arrière-garde, fut attaquée en passant le ruisseau de la Metau proche du village de Pless. Truchses s'amusa mal à propos à escarmoucher avec les pandours, et il eut quarante hommes tant morts que blessés. Ce qui caractérise bien l'esprit hongrois, c'est qu'au milieu de cette escarmouche quelques cochons se mirent à crier dans le village de Pless; ce fut le signal de la trève, les pandours abandonnèrent les Prussiens et coururent tous au village égorger des bêtes qu'ils aimaient mieux manger que de se battre; il y a sûrement dans l'histoire peu d'exemples d'escarmouches aussi vives, qui ayent eu un dénouement aussi grotesque. La colonne de monsieur Du Moulin fut attaquée au village d'Else, mais avec si peu de vigueur, que cela ne mérite aucune considération. La colonne où était le roi arriva le 4 Décembre à Tannhausen; le vieux prince d'Anhalt y arriva presque en même temps. Le prince Léopold était attaqué d'une maladie qui faisait craindre pour ses jours. Le maréchal de Schwerin avait pris de l'humeur et quitta l'armée avant le retour en Silésie. Le roi fut obligé de se rendre à Berlin, afin d'y prendre les arrangemens nécessaires pour la campagne prochaine, et de préparer en même temps les voies à quelques négociations, que l'on pouvait rendre plus

vives au cas que les circonstances l'exigeassent. Voici ce qui arriva aux autres corps dans leur retraite. Monsieur de Winterfeld ramena heureusement son détachement de Leutmeritz en Silésie; il fut harcelé en chemin, mais ses bonnes dispositions tinrent les Hongrois en respect. La garnison de Prague ne suivit pas littéralement les ordres qu'elle avait reçus. Monsieur de Einsiedel devait faire sauter les ouvrages du Wischerad et de Saint-Laurent, il devait faire crever les canons de la grosse artillerie et en brûler les affûts, jeter dans l'eau les fusils dont la garnison de la reine avait été armée. Monsieur de Einsiedel crut faussement que ce premier ordre serait révoqué; il en suspendit l'exécution jusqu'au moment de son départ; il fut trop tard alors. Lorsqu'il vit que le moment d'évacuer la ville approchait, il rassembla tous les chevaux qu'il put trouver, pour amener avec lui quarante-deux pièces de campagne autrichiennes, à la place du gros canon qu'il fallait abandonner. Ce fut le 26 de Novembre que la garnison sortit de Prague. Monsieur de Einsiedel avait si mal pris ses précautions, que ses troupes défilaient encore par la porte Saint-Charles, que déjà quatre cents pandours s'étaient d'un autre côté introduits dans la ville. Ces Hongrois attaquèrent l'arrière-garde. Monsieur de Rothemburg, qui s'y trouvait, fit tirer sur eux quelques canons chargés à mitraille qui les continrent. Cette garnison arriva le 30 à Leutmeritz. On s'y arrêta quelques jours, afin de s'y pourvoir de pain et

1744.

Evacuation de Prague.

1744. de provisions. Quand monsieur de Einsiedel arriva à Leipe, il apprit que les Saxons voulaient lui disputer le chemin de la Silésie; car le prince de Lorraine n'avait suivi le roi que jusqu'à Nachod, d'où il avait pris la route de la Moravie, et les Saxons celle des cercles de Bunzlau et de Leutmeritz. Il y eut quelques escarmouches en chemin avec les troupes légères des ennemis, mais peu importantes. Comme il arriva à Hochwald, bourg situé à deux milles de Friedland et à trois des frontières de la Silésie, il aperçut un gros corps et apprit par des transfuges et des espions que c'était une partie du corps saxon aux ordres du chevalier de Saxe, auquel deux mille grenadiers autrichiens s'étaient joints. Monsieur de Einsiedel, qui ne s'était jamais trouvé en pareil cas, perdit entièrement contenance; il fut long-temps indécis s'il attaquerait ces Saxons qui s'étaient fait des retranchemens avec de la neige entassée, ou s'il traverserait la Lusace pour rentrer en Silésie. Les ennemis avaient fait de si grands abatis sur le chemin de Friedland, qu'il était devenu impraticable dans cette saison. Monsieur de Rothemburg voyant que l'incertitude de monsieur de Einsiedel laisserait périr les troupes de froid et de misère, fit reconnaître les chemins de la Lusace et prit en même temps la résolution d'attaquer le chevalier de Saxe, en se chargeant de l'événement. Un capitaine, nommé Kottwitz, Saxon de naissance, déserta la nuit et avertit le chevalier des desseins de Rothemburg. Rothemburg

se voyant trahi, profita de la trahison même. Il se mit le lendemain de bon matin en marche par sa gauche et entra en Lusace. Les Saxons n'étaient occupés qu'à leur défense, et ils furent instruits en même temps qu'un gros corps prussien aux ordres de monsieur de Nassau défilait par la Silésie pour leur tomber à dos; ils étaient si occupés de ces nouvelles, que la garnison de Prague leur échappa heureusement. Monsieur de Rothemburg cheminait toujours; un colonel Vitzthum, qui commandait sur la frontière de la Lusace, voulut s'opposer à son passage; mais lorsqu'il vit le nombre des Prussiens auquel il aurait à faire, il se désista de son opposition. Le général saxon Arnim, sous les ordres duquel il était, envoya un autre officier pour interdire le passage aux Prussiens; mais Rothemburg en l'accablant de politesses poursuivit sa route et arriva le 18 Décembre aux frontières de la Silésie, où ces troupes furent employées à former la chaîne des quartiers depuis la Lusace jusqu'au comté de Glatz. Telle fut la fin de cette campagne, dont les préparatifs annonçaient de plus heureux succès. Ce grand armement, qui devait engloutir la Bohême et même inonder l'Autriche, eut le sort de cette flotte, nommée l'invincible, que Philippe II d'Espagne mit en mer pour conquérir l'Angleterre. 1744.

Considérations sur cette campagne.

Il faut convenir qu'il est plus difficile de faire la guerre en Bohême que partout ailleurs. Ce royaume est environné d'une chaîne de montagnes qui en ren-

21 *

1744. dent l'entrée et la sortie également dangereuses. Prît-on même la ville de Prague, il faudrait une armée pour la garder; ce qui affaiblit trop le corps qui doit agir contre l'ennemi. On n'y peut assembler des magasins qu'en hiver, où les habitans sont contraints par la rigueur de la saison de demeurer dans leurs villages. Quelques contrées fertiles peuvent fournir des subsistances pour de grandes armées; les fourrages secs et le fourrage verd ne sauraient y manquer; mais d'autres cercles montueux et chargés de bois sont trop stériles pour qu'une armée y séjourne longtemps. D'ailleurs on n'y trouve aucune place tenable, et si les Autrichiens veulent chasser l'ennemi de ce royaume sans en venir à une bataille, ils sont maîtres de l'affamer en lui coupant ses communications; à quoi cette chaîne de montagnes dont la Bohême est environnée, fournit tout ce qu'un officier intelligent peut désirer en fait de gorges et de postes propres à intercepter les convois. Il n'y a qu'une seule méthode à suivre pour prendre ce royaume.

Aucun général ne commit plus de fautes que n'en fit le roi dans cette campagne. La première fut certainement de ne s'être pas pourvu de magasins assez considérables pour se soutenir au moins six mois en Bohême. On sait que pour bâtir l'édifice d'une armée il faut se souvenir que le ventre en est le fondement; mais ce n'est pas tout. Il entre en Saxe, sans ignorer que les Saxons avaient accédé au traité de Worms; ou il fallait les forcer à changer de parti, ou il fal-

lait les écraser avant de mettre le pied en Bohême. 1744.
Il fait le siége de Prague et envoie un faible détachement à Beraun contre monsieur de Bathiany; si les troupes n'avaient pas fait des prodiges de valeur, il aurait été cause de leur perte. Prague prise, il était certainement de la bonne politique de marcher avec la moitié de l'armée droit à monsieur de Bathiany, de l'écraser avant l'arrivée du prince de Lorraine et de prendre le magasin de Pilsen, la perte duquel aurait empêché les Autrichiens de retourner en Bohême; ils auraient été obligés d'amasser de nouveau des subsistances, ce qui demande du temps; de sorte que cette campagne aurait été perdue pour eux. Si l'on ne s'y est pas pris avec assez de zèle pour remplir les magasins prussiens, il ne faut point l'imputer au roi, mais aux commis des vivres, qui se faisaient payer les livraisons et laissaient les magasins vides. Mais comment ce prince eut-il la faiblesse d'adopter le projet de campagne du maréchal de Belle-Isle qui le mena à Tabor et à Budweis, lorsqu'il convenait lui-même que ce projet n'était conforme ni aux conjonctures, ni à ses intérêts, ni aux loix de la guerre? Il n'est pas permis de pousser la condescendance aussi loin. Cette faute en entraîna une foule d'autres à sa suite. Enfin était-il bien permis de mettre son armée en cantonnemens, l'ennemi ne campant qu'à une marche de ces quartiers? Tout l'avantage de cette campagne fut pour les Autrichiens. Monsieur de Traun y joua le rôle de

1744. Sertorius, et le roi celui de Pompée. La conduite de monsieur de Traun est un modèle de perfection que tout militaire qui aime son métier doit étudier, pour l'imiter s'il en a les talens. Le roi est convenu lui-même qu'il regardait cette campagne comme son école dans l'art de la guerre, et monsieur de Traun comme son précepteur. La fortune est souvent plus funeste aux princes que l'adversité: la première les enivre de présomption; la seconde les rend circonspects et modestes.

CHAPITRE ONZIÈME.

Les Autrichiens font une invasion dans la Haute-Silésie et dans le comté de Glatz; ils sont repoussés par le prince d'Anhalt et le général Lehwald. Négociations en France. Mort de Charles VII. Intrigues des Français en Saxe. Autres négociations avec les Français. Négociations avec les Anglais pour la paix; difficulté qu'y met le traité de Varsovie. L'Angleterre promet ses bons offices. Préparatifs pour la campagne. Le roi part pour la Silésie. Le jeune électeur de Bavière fait en 1745 la paix de Füssen avec l'Autriche.

Invasion des Autrichiens dans la Silésie. A peine le roi eut-il quitté l'armée que les Autrichiens voulurent profiter de ce qu'ils appelaient la terreur des Prussiens. Ils entrèrent dans la Haute-

Silésie et dans le comté de Glatz. Monsieur de Marwitz, dont le corps cantonnait aux environs de Troppau, se retira avant l'approche de l'ennemi à Ratibor, où il mourut. Le prince Thierry reconduisit ce corps par Kosel et Brieg, pour joindre l'armée aux environs de Neisse. Monsieur de Lehwald, qui commandait dans le comté de Glatz, se retira de même vers la capitale, avant que l'ennemi fût à portée. Ces retraites se firent sans perte, parce qu'en rétrogradant à propos, on fit manquer aux Autrichiens l'occasion d'en profiter. Le roi se vit alors obligé de retourner en Silésie, pour prendre avec le vieux prince d'Anhalt des mesures capables de déranger les projets du prince de Lorraine. Le prince d'Anhalt amassa un gros corps auprès de Neisse. Le 9 Janvier il passa la rivière et marcha droit à l'ennemi; ses troupes s'assemblaient à la pointe du jour et passaient les nuits en cantonnemens resserrés. À son approche, Traun abandonna le poste de Neustadt et reprit le chemin de la Moravie. Dans cette retraite les Autrichiens couchèrent cinq jours sur la neige; il en périt beaucoup de froid et beaucoup désertèrent. Le prince d'Anhalt ne put entamer qu'une partie de leur arrière-garde, sur laquelle il fit quelques prisonniers, après quoi il prit poste à Jägerndorf et à Troppau. Monsieur de Nassau, avec un corps de six mille hommes, nettoya la Haute-Silésie, vers Ratibor et de l'autre côté de l'Oder, des Hongrois qui l'infestaient; monsieur de Lehwald, avec un nombre pareil de trou-

1744. Décembre.

1745.

13 Janvier.

17 Janvier.

1745. pes, revint à Glatz, pour chasser de ce comté les Autrichiens qui voulaient s'y établir. Nassau délogea
19 Janvier. sans peine les Hongrois de Troppau, et fondit brusquement sur Oderberg et de là sur Ratibor, dès que monsieur de Traun fut de retour en Moravie; trois
9 Février. mille ennemis furent surpris dans Ratibor: les Hongrois ayant vainement tenté de s'ouvrir un passage à la pointe de l'épée, voulurent se sauver par le pont de l'Oder; mais la foule qui se pressait d'y passer, le fit rompre; en même temps les Prussiens forcèrent la ville, et ce qu'ils ne passèrent pas au fil de l'épée, se noya ou fut pris. Un autre corps hongrois, commandé par le général Caroli, n'attendit pas l'approche de monsieur de Nassau et se retira de Pless dans la principauté de Teschen. Dans ce temps-là monsieur de Lehwald s'avançait vers Wenzel Wallis,
Combat de Habelschwerd. qui s'était porté sur Habelschwerd. Cette ville est située dans une vallée qui confine à la Moravie. Lehwald entra par Johannesberg dans le pays de Glatz, et se trouva bientôt vis-à-vis des ennemis, postés dans un terrain avantageux auprès du village de Plomnitz; devant leur front serpentait un ruisseau dont les bords en bien des endroits étaient d'une ac-
14 Février. cès difficile. Rien n'arrêta monsieur de Lehwald; il attaqua les Autrichiens, les troupes surmontèrent tous les obstacles, elles franchirent le ruisseau, gravirent la montagne et fondirent si brusquement et avec tant d'audace sur l'ennemi, qu'ils le chassèrent de son poste. Les Autrichiens tentèrent de se reformer dans

un bois qui était derrière le champ de bataille; mais ils en furent empêchés par les grenadiers prussiens, qui les poursuivirent la bayonnette au bout du fusil. Derrière ce bois il y avait une petite plaine, puis un taillis, dont l'ennemi tenta pour la seconde fois de profiter; mais on l'attaqua si impétueusement, que la confusion devint entière et la fuite générale. Lehwald n'avait que quatre cents houssards, qu'on crut suffire dans un pays montueux et difficile; s'il avait eu plus de cavalerie, peu d'ennemis auraient échappé. Ce corps, qui s'enfuit en Bohême, perdit neuf cents hommes à cette affaire. Les Prussiens prirent trois canons et firent cent hommes prisonniers; il ne leur en coûta que trente soldats tant morts que blessés. On regretta beaucoup le brave colonel Gaudi, officier de réputation; il avait rendu un service important au feu roi au siége de Stralsund; il indiqua un passage par lequel on se rendit maître du retranchement des Suédois en le tournant du côté de la mer, qui alors était basse. Tant de succès aussi rapides encouragèrent les Prussiens et ôtèrent aux troupes de la reine l'envie de prolonger davantage cette campagne. Chacun retourna de son côté dans les quartiers d'hiver et demeura tranquille chez soi. 1745.

La fortune avait encore marqué sa faveur aux Prussiens par la naissance d'un fils dont la princesse de Prusse était accouchée; ce qui assurait la succession à la branche régnante, qui jusqu'alors ne s'était étendue qu'aux trois frères du roi. À Berlin la cour 25 Septembre 1744.

1745. attendait l'arrivée du maréchal de Belle-Isle, que Louis XV envoyait à ses alliés, pour concerter avec eux les mesures à prendre pour l'ouverture de la campagne prochaine. Le maréchal s'était rendu à Munich, de là à Cassel, où il fut averti d'éviter pour se rendre à Berlin le chemin par le pays de Hanovre. On lui indiqua une route plus sûre qui menait par le Eichsfeld à Halberstadt. Le maréchal, imbu de son caractère d'ambassadeur et du titre de prince d'Allemagne, rejeta cet avis, et par une suite de cet aveuglement, prit le chemin ordinaire. À peine arrive-t-il à Elbingerode, que des dragons hanovriens l'arrêtent; il a la présence d'esprit de déchirer tous ses papiers. On le mène en triomphe à Hanovre, où le conseil s'applaudit d'avoir pris un maréchal de France, l'homme de confiance de la ligue de Francfort, enfin un homme qui jouait un si grand rôle en Europe; il est transféré en Angleterre; on lui donne pour prison le château de Windsor, où il reste quelques mois, et il n'est échangé qu'après la bataille de Fontenoy *). La fierté du roi de France souffrait de l'affront que les Hanovriens lui faisaient dans la personne de son ambassadeur. On disait à Versailles que les Hanovriens avaient manqué dans cette occasion au respect dû à la majesté impériale et au droit des gens, en arrêtant sur les grands chemins et

*) Voir: *De Martens*, Causes célèbres du droit des gens. II, p. 235.

comme un voleur un homme revêtu d'un caractère public. On disait à Londres qu'après la déclaration de guerre, tout officier français qui passait sans passe-port sur les terres du roi d'Angleterre, pouvait être arrêté de bon droit; qu'on regardait le maréchal de Belle-Isle comme officier et non comme ambassadeur, ce caractère n'étant point indélébile et n'étant valable qu'à la cour où le ministre est accrédité. Il n'y avait proprement que la vengeance du roi d'Angleterre d'intéressée à l'humiliation du maréchal de Belle-Isle. George le regardait comme l'auteur de la guerre d'Allemagne, comme un homme qui l'avait forcé à donner sa voix à l'empereur Charles VII, et qui l'avait contraint l'année 1741 d'accepter la neutralité, lorsque le maréchal de Maillebois menaçait l'électorat de Hanovre. Le maréchal de Belle-Isle était donc regardé comme l'ennemi juré de la maison de Brunsvic. 1745.

À ces désagrémens publics qu'essuyait Louis XV, il s'en joignait de particuliers. La duchesse de Châteauroux, exilée de Metz, mourut de douleur d'avoir essuyé un traitement si rigoureux. La convalescence du roi réveilla ses premiers feux; l'amour que la religion avait offensé, s'en vengea à son tour en ranimant plus vivement que jamais dans le coeur du roi sa passion pour sa maîtresse. Dans le temps qu'on négociait son retour, il apprend qu'elle est morte. Jamais sacrement ne causa tant de remords que celui que Louis XV avait reçu à Metz; il se reprocha la mort d'une personne qu'il avait tendrement aimée,

1745. des désirs qu'il ne pouvait plus satisfaire, et des regrets inutiles émurent si violemment sa sensibilité, qu'il se retira pour quelque temps du monde. La maladie de ce prince, funeste à ses alliés et à sa maîtresse, lui procura au moins la satisfaction la plus douce qu'un souverain puisse avoir, celle d'obtenir le nom de Louis le bien-aimé, désignation préférable au titre de saint et de grand que la flatterie et rarement la vérité donne aux rois.

Si le roi de France éprouvait des contre-temps, la Prusse était exposée à des malheurs plus réels, depuis la fâcheuse campagne de 1744 en Bohême: d'auxiliaire elle était devenue partie belligérante, et le théâtre de la guerre, qui avait été en Alsace, s'était transporté sur les frontières de la Silésie. La mauvaise volonté des Saxons s'était manifestée assez ouvertement pour qu'on pût prévoir que, si cela dépendait d'eux, ils tâcheraient d'attirer la guerre au coeur des anciens états prussiens. Il fallait, pour résister à ces ennemis, des dépenses exorbitantes, et avec cela même il aurait été presque impossible d'éviter la ruine du plat pays. Ces considérations faisaient envisager la paix comme l'unique moyen de se tirer d'une situation aussi critique. La France s'était engagée d'assister efficacement les Prussiens. Le roi écrivit une lettre pathétique à Louis XV, pour lui rappeler ses engagemens; il parut par sa réponse qu'il était aussi froid pour l'intérêt de ses alliés que sensible aux siens propres; cependant la

guerre de Bohême ne s'était faite que pour sauver l'Alsace. 1745.

Mort de l'empereur Charles VII.

Il ne manquait plus pour embrouiller davantage la politique des puissances européennes, que la mort de l'empereur Charles VII. Ce prince décéda le 20 Janvier de l'année 1745. Il poussa la bienfaisance à l'excès, et la libéralité à un tel point, qu'il fut réduit lui-même à l'indigence; il perdit deux fois ses états, et sans sa mort qui prévint les malheurs qui l'attendaient, il serait sorti pour la troisième fois de sa capitale en fugitif. Ce fut là le moment de la dissolution de la ligue de Francfort, à laquelle les Français avaient déjà porté atteinte en ne remplissant aucun des articles de cette alliance. Le nom de l'empereur avait légitimé l'association des princes qui avaient pris sa défense; toutes leurs démarches avaient été conformes aux loix de l'empire; dès qu'il ne fut plus, l'objet de cette liaison était détruit. Les princes de l'empire n'avaient plus un but commun, et les mêmes intérêts ne les attachaient plus à ceux de la Prusse. Il était facile de prévoir que la nouvelle maison d'Autriche tenterait l'impossible pour faire rentrer dans sa maison la couronne impériale. À Versailles on regardait en secret la mort de l'empereur comme un heureux dénouement, qui allait terminer les embarras de la France. On était las de lui payer des subsides considérables, et l'on se flattait de faire avec la reine de Hongrie un troc de la couronne impériale contre une bonne paix. Ce qui donnait le

1745. plus d'avantage à la cour de Vienne pour l'élection, c'était que le tiers des électeurs était aux gages du roi d'Angleterre et que l'électeur de Mayence, dont l'influence avait du poids dans les délibérations de l'empire, était dévoué à la reine de Hongrie. De plus, quel candidat pouvait-on opposer au grand-duc de Toscane? L'électeur palatin était trop faible, le jeune électeur de Bavière n'avait point encore l'âge prescrit par la bulle d'or pour être éligible. Le trône impérial était regardé comme incompatible avec celui de la Pologne, ce qui semblait exclure l'électeur de Saxe; il ne restait donc que le grand-duc de Toscane, soutenu par les armées de la reine de Hongrie, par l'argent des Anglais et par les intrigues du clergé. La cour de Versailles sentait les difficultés qu'elle rencontrerait cette fois à exclure le grand-duc du trône; elle voulut cependant lui susciter des rivaux, pour rendre les conditions de son accommodement plus avantageuses. Le comte de Saxe contribua le plus à faire tomber le choix de la cour sur Auguste III, roi de Pologne. Monsieur d'Argenson saisit vivement cette idée, dans la vue de brouiller par cette rivalité le roi de Pologne et la reine de Hongrie; il ne crut trouver d'opposition à l'exécution de ce projet que de la part de la Prusse, étant exactement informé des sujets de mécontentement qui subsistaient entre ces deux princes.

Griefs du roi contre la Saxe.

En effet le roi de Pologne n'avait rien négligé pour rendre le roi de Prusse irréconciliable. Dès le

commencement de l'année 1744 Auguste avait essayé 1745.
de faire accéder la république de Pologne à l'alliance qu'il venait de conclure avec la maison d'Autriche, et qui n'était proprement qu'un renouvellement de garantie de la pragmatique sanction. Il représenta à la diète de Varsovie la nécessité d'augmenter l'armée de la couronne de vingt mille hommes, pour résister aux desseins d'un voisin ambitieux, qui allait incontinent fondre sur la république; il conclut une alliance offensive et défensive avec la Russie; tout le monde se disait à l'oreille que c'était contre la Prusse. Le roi de Pologne ayant passé par la Silésie pour se rendre à la diète de Pologne, il n'y eut point d'impostures qu'il ne débitât, tant à Varsovie qu'aux autres cours de l'Europe, sur le peu d'égards qu'on avait eus pour sa famille et pour sa personne, quoique tous les respects qu'on doit aux têtes couronnées lui eussent été rendus. Le passage des troupes prussiennes par la Saxe fit crier encore plus fort; on leur alléguait comme exemple pareil, qu'en l'année 1711 les Saxons avaient passé par le Brandebourg pour attaquer les Suédois; ils trouvaient ces exemples bons pour eux et mauvais pour les autres. On avait offert au roi de Pologne d'avoir soin de ses intérêts, de marier la princesse Marianne sa fille au fils de l'empereur. Les ministres français et prussiens n'épargnèrent pas même des offres considérables pour gagner le comte de Brühl et pour lui persuader de prendre le parti de l'empereur: le tout en vain. La

1745. place était déjà prise et occupée par les Anglais, les Autrichiens et les Russes. Tant de traits de mauvaise volonté de la part des Saxons n'empêchèrent pas qu'avant la guerre le roi ne permît à six régimens qu'ils avaient èn Pologne de traverser la Silésie pour se rendre en Lusace.

Selon le traité du roi de Pologne avec la reine de Hongrie, il ne devait en cas de guerre lui fournir que six mille hommes. Dès que les Prussiens furent en Bohême, vingt-deux mille Saxons se joignirent aux Autrichiens, et la Saxe interdit aux Prussiens le passage des vivres et des munitions de guerre; cela était équivalent à une déclaration de guerre dans les formes. Le roi de Prusse crut devoir avertir ces voisins si acharnés contre lui, des mauvaises affaires qu'ils allaient s'attirer à eux-mêmes; cette déclaration, peut-être faite à contretemps, révolta leur amour propre et 'augmenta encore la haine qu'ils avaient pour les Prussiens. Lorsque ceux-ci abandonnèrent la Bohême, le comte Brühl attribua leur malheur à son habileté; il dit que la reine de Hongrie devait la Bohême à la valeur des troupes saxonnes, et se vanta d'en avoir chassé les Prussiens.

Brühl, non content de ces fanfaronades, avait surtout à coeur de brouiller le roi de Prusse avec la république de Pologne. Il faut se rappeler qu'il y a une loi sévère dans cette république contre ceux qui corrompent un membre de la diète. Brühl, à force de récompenses, engagea un staroste nomme Wil-

czewski, à déclarer en pleine diète, que le ministre 1745.
prussien l'avait corrompu moyennant la somme de cinq mille ducats; ce qu'il fit d'un air repentant et d'un ton de vérité qui aurait pu séduire; mais il fut sévèrement examiné, et confondu par ses propres dépositions. La diète de Grodno fut rompue incontinent, après qu'elle eut rejeté l'alliance de l'Autriche et l'augmentation de l'armée. La Pologne fourmillait alors de mécontens, comme c'est l'ordinaire dans les états républicains, où la liberté ne subsiste que par les partis différens qui contiennent alternativement l'ambition des factions contraires. Ces mécontens offrirent au roi de Prusse de faire une confédération contre les Czartoryski, les Potocki, ou proprement contre Auguste III. Ç'aurait été le moyen de susciter bien des embarras au roi de Pologne; mais le roi de Prusse, qui loin de vouloir attiser le feu de la guerre, désirait de l'éteindre, eut assez de modération pour conseiller à ces palatins de ne point troubler la tranquillité de leur patrie; il fit même offrir à ce prince qui l'avait si vivement offensé, et qui voulait retourner en Saxe, toutes les sûretés qu'il pouvait souhaiter pour son passage par la Silésie. Les refus d'Auguste III ne se ressentirent pas de la politesse qui régnait autrefois à sa cour; il prit le chemin de la Moravie, province dont il méditait la conquête en 1742. Il s'aboucha avec l'empereur à Olmutz, d'où il poursuivit son chemin par Prague pour se rendre à Dresde. Brühl et son épouse se ren-

1745. dirent à Vienne, où ils recueillirent les fruits de leur politique.

Dès que Brühl fut de retour à Dresde, il expédia son premier commis, son homme de confiance, un certain Saul, à la cour de Vienne, pour régler avec Bartenstein, ministre de la reine, le partage de la Silésie. Ce fut un article secret, qu'on ajouta au traité de Varsovie. On promettait au roi de Pologne la principauté de Glogau et celle de Sagan; il s'engageait à faire agir offensivement ses troupes en Silésie, à renoncer à ses prétentions à la couronne impériale et à donner sa voix au grand-duc de Toscane; il offrait de plus de porter son corps d'auxiliaires à trente mille hommes. On diffère sur les avantages que la reine de Hongrie promit au roi de Pologne; quelques personnes prétendent que la cour de Vienne se chargea simplement d'avoir soin de ses intérêts à la pacification générale, et qu'elle promit au comte Brühl la principauté de Teschen avec la dignité de prince de l'empire. Quoi qu'il en soit, il n'est pas naturel que le roi ait été séduit par ces dernières conditions; la vraisemblance donne du poids au partage de la Silésie stipulé par le traité; et ce qui augmente les apparences, c'est que le comte de Saint-Séverin, qui était pour lors ambassadeur de France en Pologne, crut avoir découvert cette particularité, dont le bruit était assez généralement répandu *).

*) Sans doute le roi entend le nouveau traité d'alliance entre

Tant de traités entre la cour de Vienne et celle de Dresde augmentaient les ombrages que la Prusse en devait prendre. Le temps d'ouvrir la campagne approchait. Cagnoni, chargé des affaires de la Prusse à Dresde, reçut ordre de faire expliquer le comte de Brühl sur l'usage auquel il destinait les troupes saxonnes qui étaient en Bohême, et en un mot de tirer de lui une déclaration cathégorique, si ces troupes attaqueraient les provinces de la domination prussienne ou non. Brühl battit la campagne et crut dissimuler ses intentions, qui étaient connues à toute l'Europe. Ces deux cours étaient en ces termes, lorsque la France fit proposer au roi de mettre la couronne impériale sur la tête d'un ennemi qui l'avait si grièvement offensé. Si ce prince n'avait consulté que son ressentiment, il aurait rejeté bien loin une semblable proposition. Il prit un parti plus modéré. La saine politique demandait qu'il employât tous les moyens possibles de désunir deux cours qui s'étaient liguées contre lui; au cas que le titre d'empereur flattât le roi de Pologne, ses prétentions et celles de la reine de Hongrie devaient les rendre irréconciliables; alors le roi avait beau jeu, car en s'accommodant avec la maison d'Autriche, il pouvait frustrer Auguste du trône qu'il briguait. Mais ce qui rendait

1745.

Nouvelles négociations avec la France.

l'Autriche et la Saxe, conclu le 18 Mai 1745 à Leipzig, dans lequel fut arrêté le démembrement des états prussiens. Voir: *Martens*, Supplément au recueil des principaux traités etc. I, p. 270.

1745. ce projet de la France impossible dans l'exécution, c'est que la couronne impériale et celle de Pologne ne pouvant pas se réunir sur la même tête, il aurait fallu préalablement qu'Auguste abdiquât celle de Pologne, ce qui ne lui était pas permis selon les loix de ce royaume. Le roi de Prusse ne fit donc point le difficile, se prêtant à tout ce que la France exigeait de lui pour travailler conjointement avec elle à ce projet chimérique. Monsieur le chevalier de Court avait été chargé de cette négociation à Berlin: il s'était attendu à trouver de la part du roi plus de résistance à consentir à l'élévation de son ennemi, et il regarda son consentement comme une marque de la condescendance de ce prince pour sa cour.

Mais le roi n'eut pas lieu d'être aussi satisfait des plans que ce ministre proposait pour la campagne prochaine. Malgré ses paroles emmiellées, on s'apercevait que le dessein de la France n'était point de faire des efforts en faveur de ses alliés. On ne voulait prendre aucun arrangement pour les subsistances de l'armée de Bavière; on voulait différer le plus que l'on pourrait l'ouverture de la campagne. Les Allemands devaient assiéger Passau, les Français Ingolstadt, et personne ne pensait aux entreprises que les Autrichiens pouvaient tenter dans cet intervalle. L'armée de monsieur de Maillebois s'était retirée de la Lahn derrière le Mein; les Français voulaient la renforcer et la laisser dans l'inaction. Les principales forces de cette monarchie devaient se porter en Flan-

dre, où Louis XV avait résolu de faire une seconde campagne; et la diversion dans le pays de Hanovre, stipulée par le traité de Versailles, fut absolument rejetée alors par le ministère, après que le roi eut épuisé toutes les raisons qui auraient pu faire changer de sentiment le ministre de France. Il dressa une espèce de mémoire, qu'il envoya à Louis XV, dans lequel les opérations militaires des armées étaient adaptées aux vues politiques des deux cours, et leurs mouvemens compassés d'après la situation actuelle où elles se trouvaient, d'après les conjonctures présentes, et la possibilité de l'exécution. Il y était proposé de porter l'armée de Maillebois au-delà de la Lahn entre la Franconie, la Westphalie et le Bas-Rhin, afin de brider l'électeur de Hanovre par ce voisinage et de l'empêcher d'envoyer des secours en Bohême pour favoriser l'élection du grand-duc. Cette armée servait de plus à tenir tous ces cercles en respect, de même qu'à protéger l'électeur palatin, le landgrave de Hesse et tous les alliés du défunt empereur. Quand même ce moyen n'aurait pas été suffisant pour exclure entièrement le grand-duc du trône impérial, il rendait toujours les Français maîtres de traîner en longueur cette élection, et qui gagne du temps a tout gagné. Le roi insistait également pour qu'on pourvût l'armée de Bavière de subsistances, ainsi que d'un bon général, et qu'elle s'assemblât aussitôt que les Autrichiens commenceraient à remuer dans leurs quartiers, afin que les Prussiens et les

1745.

1745. Bavarois fissent leurs efforts en même temps contre leurs communs ennemis. Il avertissait aussi ses alliés que la campagne de 1744 l'ayant fait revenir de la maxime de poursuivre avec ardeur sa pointe, il ne s'enfoncerait plus dans le pays de la reine qu'autant qu'il pourrait être suivi de ses subsistances; qu'ayant les Autrichiens et les Saxons sur les bras, étant de plus menacé des Russes, il avait besoin de redoubler de prudence, et que si les Français ne prenaient pas de bonnes mesures pour traverser l'élection impériale, il se trouverait nécessité à faire sa paix avec la reine de Hongrie. Les Français envoyèrent sur cela monsieur de Valori à Dresde, pour persuader au roi de Pologne de briguer le trône impérial; mais le traité de Varsovie, l'ascendant des Russes à cette cour, et les guinées anglaises liaient les mains aux Saxons.

Ce prélude confirmait la cour de Berlin dans l'opinion que le grand-duc deviendrait empereur, que l'armée des alliés serait malheureuse en Bavière, que les Français n'auraient à coeur que leur campagne de Flandre et que leurs alliés feraient sagement de penser à eux-mêmes. Il aurait été à souhaiter qu'on eût pu parvenir à pacifier tous ces troubles, afin de prévenir une effusion de sang inutile; mais les tisons de la discorde jetaient de nouvelles étincelles sur toute l'Europe, et la bourse des grandes puissances n'était pas encore épuisée. Les Prussiens entamèrent à tout hasard une négociation avec les Anglais; ils

Négociations avec l'Angleterre.

se fondaient sur l'espérance de trouver alors les esprits plus enclins à la paix, et sur une révolution qui venait d'arriver dans le ministère anglais. Depuis que le lord Carteret avait fait le traité de Worms, la nation anglaise avait changé de dispositions à son égard. On lui reprochait d'être emporté et fougueux, et d'outrer tout par un effet de sa vivacité. Un mécontentement général obligea le roi à renvoyer un ministre qui était entré dans toutes ses vues, et qui couvrait sous l'apparence de l'intérêt national tous les pas que George faisait en faveur de son électorat; ce prince eut la mortification de ne pas pouvoir disposer des sceaux, et fut obligé de les remettre au duc de Newcastle. Le lord Harrington devint ministre, le peuple appela ce nouveau conseil la faction des Pelham, parce que ceux qui le composaient, étaient de cette famille. Ces nouveaux ministres écartèrent toutes les créatures de Carteret; mais ils ne pouvaient rompre les traités qu'il avait conclus, ni changer subitement le mouvement impulsif qu'il avait donné aux affaires générales de l'Europe. Carteret était faux, sans garder les ménagemens que les caractères les plus malhonnêtes emploient pour déguiser leurs vices. Harrington avait la réputation d'homme de probité; plus timide que son prédécesseur, il réparait ce défaut par toutes les qualités d'une ame bien née. Prévenu par le caractère personnel du ministre, on tenta par son moyen de trouver quelque acheminement à la paix générale. Voici quelques

1745. idées esquissées qu'on lui communiqua: on pourvoira Don Philippe d'un établissement en Italie; la France gardera de ses conquêtes, Ypres et Furnes, moyennant quoi l'Espagne prolongera pour vingt années, ou plus, la contrebande des Anglais; tous les alliés reconnaîtront empereur le grand-duc de Toscane; la Prusse demeurera en possession de la Silésie selon la teneur du traité de Breslau. Les ministres anglais déclinèrent la négociation sur ces articles; c'est que le roi désirait la continuation de la guerre et qu'il contrecarra toutes les mesures des Pelham pour la terminer. La cause de ces refus obstinés fut enfin découverte à la Haye. Le plus beau génie et en même temps l'homme le plus éloquent de l'Angleterre, le lord Chesterfield, était alors ambassadeur en Hollande; il ne cacha point au comte de Podewils, ministre de Prusse auprès des états généraux, que le traité de Varsovie mettait des entraves à la bonne volonté des Pelham, que par conséquent le roi de Prusse ne pouvait point se flatter de réussir par des négociations, mais devait s'opposer vigoureusement aux desseins de ses ennemis, qui tramaient sa perte. Cela n'empêcha pas que les fréquentes insinuations du ministre prussien à Londres ne conciliassent entièrement au roi de Prusse l'affection du nouveau ministère, qui fit assurer ce prince qu'il n'attendait que les occasions pour le servir. Le conseil de lord Chesterfield était le meilleur qu'on put suivre.

1745. Préparatifs pour la campagne.

On continua de négocier, mais l'attention principale du roi se tourna sur tous les objets qui pouvaient lui assurer d'heureux succès pour la campagne prochaine. Un des plus importans sans doute était de former en Silésie de gros magasins; rien ne fut épargné pour les rendre considérables. On fit des efforts pour recomplèter les troupes. Le soldat était largement entretenu dans les quartiers d'hiver, la cavalerie était remontée et complète; plus de six millions furent tirés du trésor pour fournir à tant de frais; outre cela les états avancèrent à titre d'emprunt un million cinq cent mille écus. Toutes ces sommes furent dépensées pour que le roi pût réparer en 1745 les fautes qu'il avait faites en Bohême en 1744. Après avoir mis la dernière main à ces préparatifs, le roi partit de Berlin pour se rendre en Silésie.

L'électeur de Bavière est forcé de signer la paix de Füssen.

Il apprit en chemin que l'électeur de Bavière avait signé avec la reine de Hongrie le traité de Füssen. Voici comment cette paix fut amenée. Immédiatement après la mort de l'empereur, Seckendorf s'était démis du commandement de l'armée; mais il en avait si mal disposé les quartiers, que ces troupes étaient toutes éparpillées; le terrain qu'elles occupaient, était trop vaste. Les Autrichiens, maîtres des places fortes et du cours du Danube, voyaient de quelle importance il était pour eux de finir d'un côté, avant de commencer leurs opérations d'un autre, et jugèrent par la position des Bavarois et de leurs alliés

1745. qu'ils en auraient bon marché. Monsieur de Bathiany prévint ses ennemis, qui étaient trois fois plus forts que lui, mais qui ne voulaient se rassembler qu'à la fin de Mai. À la tête de douze mille hommes, qui faisaient toutes ses forces, il paraît entre Braunau et Schärding, fond sur les quartiers dispersés des alliés et leur prend Pfarrkirchen, Vilshofen et Landshut, avec le peu de magasins que les Bavarois y avaient amassés, en même temps qu'un autre détachement d'Autrichiens passe le Danube à Deckendorf, coupe les Hessois des Bavarois, les oblige à passer l'Inn, ensuite à mettre les armes bas, et chasse les Bavarois fugitifs au-delà de Munich. Le jeune électeur, à peine souverain, est obligé de quitter sa capitale à l'exemple de son père et de son grand-père; il se retira à Augsbourg. Monsieur de Ségur, avec les Français et les Palatins qu'il avait sous son commandement, n'éprouva pas un sort plus favorable; il fut
15 Avril. battu en se retirant auprès de Pfaffenhofen; les Autrichiens occupèrent en même temps le pont du Rhin, ce qui le mit dans la nécessité de gagner Donauwert avant l'ennemi. Tandis que les Bavarois, fuyant comme un troupeau sans berger, se sauvaient à Friedberg, Seckendorf reparut à la cour de l'électeur de Bavière dans ce bouleversement total, non point comme un héros qui trouve des ressources dans son génie lorsque le vil peuple désespère, mais comme une créature de la cour de Vienne et avec l'intention de séduire un jeune prince sans expérience et

acablé de malheurs. Les Français avaient déjà dès la campagne précédente soupçonné ce maréchal de s'être laissé corrompre, parce qu'en Alsace il n'avait pas agi contre les Autrichiens conformément à ce qu'on devait attendre de lui; on l'avait trouvé sans énergie lorsqu'il attaquait l'ennemi, et mou dans la poursuite lorsqu'il pouvait le détruire. On l'accusait d'avoir exprès séparé les quartiers des alliés, pour les livrer pieds et poings liés à leurs ennemis. On avançait même qu'il avait reçu de la reine de Hongrie trois cent mille florins des arrérages qui lui étaient dûs par l'empereur Charles VI, pour décider l'électeur de Bavière à faire sa paix. Il y a apparence que la cour de Vienne lui avait fait entrevoir des avantages; on pouvait lui avoir promis cette somme; mais alors la cour de Vienne n'était guère en état de l'acquitter. Ce qui dépose le plus contre lui, ce sont les mouvemens qu'il se donna pour accélérer ce traité de Füssen. Il produisit de fausses pièces au jeune électeur; il lui montra des lettres supposées du roi de Prusse, dans lesquelles celui-ci lui faisait part de la paix qu'il allait conclure avec la reine de Hongrie; il releva des avantages imaginaires que les armes de cette princesse avaient remportés en Flandre et en Italie; enfin il le conjura de terminer ses différens avec elle, pour éviter sa ruine totale. L'électeur, jeune et sans expérience, se laissa entraîner par les créatures de la cour de Vienne, dont Seckendorf l'avait environné. L'empereur son père

1745.

1745. lui avait dit en mourant: „N'oubliez jamais les ser„vices que le roi de France et le roi de Prusse vous „ont rendus, et ne les payez pas d'ingratitude". Ces paroles, qu'il avait dans l'esprit, rendirent un moment sa plume immobile entre ses doigts; mais l'abyme où il se trouvait, les impostures de Seckendorf et l'espérance d'une meilleure fortune, le déterminèrent à signer le traité de Füssen le 22 d'Avril de l'année 1745. Par ce traité la reine de Hongrie renonça à tout dédommagement et promit de rétablir l'électeur dans la possession entière de ses états; de son côté l'électeur renonça pour lui et pour sa postérité à toutes les prétentions que la maison de Bavière avait aux états de la maison d'Autriche; il adhéra à l'activité de la voix de Bohême et engagea la sienne pour l'élection du grand-duc à la dignité impériale; il promit de plus de renvoyer ses auxiliaires, à condition qu'ils ne seraient point inquiétés dans leur retraite, et que la reine de Hongrie s'engagerait à ne plus tirer de contributions de la Bavière *). Ces derniers articles furent si mal observés par les Autrichiens, qu'ils désarmèrent les Hessois et que sous prétexte d'arrérages, ils tirèrent encore de grosses contributions de la Bavière. C'est ainsi que finit la ligue de Francfort, et que les Autrichiens firent voir que lorsqu'ils sont soutenus par la prospérité, rien n'est plus dur que le joug qu'ils impo-

*) Voir: *Wenck*, Codex. II, p. 180.

sent. Mais quel spectacle plus instructif pour les *bisognosi di gloria* et pour les politiques qui se flattent de déterminer les futurs contingens, que le résumé de ce qui arriva au commencement de cette année? L'empereur décède, son fils fait la paix avec la reine de Hongrie, le grand-duc de Toscane va devenir empereur, le traité de Varsovie ligue la moitié de l'Europe contre la Prusse, l'argent prussien retient la Russie dans l'inaction, l'Angleterre commence à pencher pour la Prusse. Le roi avait bien pris ses mesures pour se défendre; c'était donc de la campagne qui allait s'ouvrir qu'allaient dépendre la réputation et la fortune des Prussiens. 1745.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Campagne d'Italie. Campagne de Flandre. Ce qui se passa sur le Rhin. Événemens qui précédèrent les opérations de l'année 1745.

Pour ne point interrompre dans la suite le fil de notre narration, nous croyons qu'il est à propos de rapporter en abrégé ce qui se passa en Italie, en Flandre et sur le Rhin, avant que d'en venir aux

Campagne d'Italie.

1745. opérations des troupes prussiennes en Silésie. Il faut se rappeler que monsieur de Gages avait pris son quartier à Terni et qu'il établit ses Espagnols et ses Napolitains des deux côtés du Tibre. Monsieur de Lobkowitz avait son quartier à Imola; l'armée de Don Philippe était en partie en Savoie et en partie dans le comté de Nice. Les Espagnols ouvrirent la campagne par la prise d'Oneglia. L'armée française et espagnole s'assembla aux environs de Nice. Le prince de Lobkowitz s'avança alors jusqu'à Césène; monsieur de Gages marcha à lui, le battit le 31 Mars auprès de Rimini, lui prit sept cents prisonniers, le poursuivit jusqu'à Lugo; le prince de Lobkowitz se retira de là par Bologne, passa le Panaro et se posta à Camposanto. Monsieur de Gages passa presque en même temps le Panaro auprès de Modène et s'avança sur les bords de la Trébia, d'où il s'ouvrit une communication avec l'infant par l'état de Gènes. Monsieur de Lobkowitz marcha à Parme, où il assembla quinze mille hommes, dans l'espérance d'empêcher la jonction des deux armées; mais monsieur de Gages passa l'Apenin et la rivière de Magra, sans s'embarrasser des troupes qui harcelaient son arrière-garde; il défila sous les murs de Gènes et gagna la vallée de Polcevero; ce qui engagea les Autrichiens à se porter sur Tortone. Don Philippe et Maillebois quittèrent les environs de Nice le 1 de Juin, marchèrent le long de la mer en remontant la rivière de Gènes, et continuèrent leur route, sans s'inquiéter de

Bataille de Rimini.

douze vaisseaux de guerre anglais qui leur lâchèrent 1745.
de grandes bordées de canon à leur passage et leur tuèrent quelque monde. Les Espagnols éprouvèrent alors à la fois les effets de la bonne et de la mauvaise fortune. Les Piémontois furent assez rusés pour leur brûler huit magasins aux environs de Ventimiglia; dans ce temps même les Gènois se déclarèrent contre le roi de Sardaigne et joignirent leurs troupes, consistant en dix mille hommes, à celles de l'infant. Les Autrichiens, qui ne connaissaient ni le mérite ni le prix des bons généraux, avaient renvoyé le maréchal Traun, qui s'était surpassé l'année précédente, tant en Alsace qu'en Bohême; ils choisirent le prince de Lobkowitz, pour le placer à côté du prince de Lorraine. Lobkowitz fut donc rappelé d'Italie, et le comte de Schulenburg prit son poste jusqu'à l'arrivée du prince de Liechtenstein, auquel la cour avait déféré le commandement de son armée d'Italie. Schulenburg ne fut pas plus heureux contre monsieur de Gages que ne l'avait été son prédécesseur, tant le génie de cet Espagnol avait d'ascendant sur celui des généraux autrichiens. De Gages poussa son nouvel adversaire de Novi jusqu'à Rivalta, tandis que Don Philippe pénétra dans le Montferrat par Cairo, s'empara d'Acqui, et se joignit avec l'armée napolitaine et espagnole à Asti. Schulenburg passa le Tanaro et se posta au confluent de cette rivière dans le Pô auprès d'un bourg nommé Bassignano. L'infant saisit cette occasion; il fit investir Tortone

1745. et marcha aux Autrichiens, qui se retirèrent au-delà du Pô, brûlant et détruisant derrière eux tous leurs ponts. Tortone avec sa citadelle se rendit aux Espagnols. Un secours de huit mille Espagnols et Napolitains arriva de la Romagne sous les ordres du duc de la Vieuxville, passa par le grand-duché de Florence, prit Plaisance et sa citadelle, et contraignit les Autrichiens à quitter le territoire de Parme. De Gages passe aussitôt le Pô à Parpanasso, tandis que l'infant quitte Alexandrie, franchit le Tanaro, attaque les Autrichiens le 27 Septembre à Bassignano et remporte la victoire; il met le siége devant Alexandrie, qui se soumet à la citadelle près; Valence, Vigevano et beaucoup d'autres villes que nous supprimons, reçurent la loi du vainqueur. Dans ces conjonctures arrive le prince de Liechtenstein, pour prendre le commandement d'une armée battue, affaiblie et découragée. Il ne s'agit point d'examiner si la cour de Vienne aurait pu faire un choix de généraux différent; il est toujours sûr que celui-ci ne porta aucun remède au délabrement des affaires, personne ne s'opposa aux progrès des vainqueurs; ils prirent Casal, Asti et Lodi au roi de Sardaigne. L'infant entra victorieux dans Milan et bloqua avec dix-huit mille hommes la citadelle de cette ville. Les Espagnols étaient donc à la fin de cette campagne maîtres de presque toute la Lombardie, à l'exception de Turin, de Mantoue et de quelques citadelles qu'ils tenaient bloquées. Ces succès rapides étaient dûs au génie

Bataille de Bassignano.

de monsieur de Gages et en partie au secours des Génois. La prospérité, comme nous l'avons dit, est confiante; elle assoupit ces vainqueurs de l'Italie à l'ombre de leurs lauriers. Il était indispensable, pour assurer leurs quartiers, qu'ils possédassent les citadelles de Milan et d'Alexandrie; un peu d'activité aurait suffi pour les en rendre maîtres, mais ils manquèrent d'haleine, lorsqu'il ne leur restait que quelques pas à faire pour remporter le prix de leur course. 1745.

Campagne en Flandre.

Les armes des Bourbons prospérèrent cette année en Flandre comme en Italie. Louis XV s'était mis à la tête de son armée de Flandre, composée de quatre-vingt mille hommes. Le maréchal de Saxe commandait sous lui. À l'ouverture de la campagne les Français firent de fausses démonstrations sur différentes places, et ils investirent subitement Tournay. Cette ville, une des principales places de la barrière, était défendue par une garnison de neuf mille Hollandais; la bonté de ses ouvrages, et la force de la citadelle, que Vauban avait construite, préparait aux assiégeans bien des obstacles et des difficultés à surmonter. Les alliés, sous le commandement du duc de Cumberland et du maréchal Königsegg n'avaient que cinquante mille hommes à opposer aux forces des Français; ils s'avancèrent cependant du côté de Tournay et vinrent camper dans les plaines d'Anderlecht. Ce voisinage n'empêcha pas les Français d'ouvrir la tranchée le 1 de Mai. Les alliés sentant de quelle importance il était pour eux de sauver Tour-

Siége de Tournay.

1745. nay, résolurent de tout hasarder pour obliger Louis XV à lever ce siége. Du côté du sud, en remontant la rive droite de l'Escaut, est situé le village de Fontenoy, lieu jusqu'alors obscur, mais qui est devenu célèbre par l'événement qui porte son nom. Ce fut dans cette contrée que le maréchal de Saxe choisit un terrain qu'il crut assez avantageux pour renverser les projets du duc de Cumberland en s'y présentant. Il ne laissa au siége qu'un nombre suffisant de troupes pour le continuer; il appuya sa droite à l'Escaut, garnit d'infanterie et de canons le village d'Antoing situé au bord de cette rivière, forma ses deux lignes d'infanterie en potence vers le mont de la trinité, qui se trouvait à l'extrémité de sa gauche; sa cavalerie rangée derrière son infanterie faisait sa troisième ligne; de plus le village d'Antoing était flanqué d'une batterie qui s'élevait sur l'autre rive de l'Escaut; trois redoutes lardées d'infanterie et de canon couvraient son front de bataille; vers la gauche de son armée régnait un bois où les Français firent des abatis pour le rendre impraticable.

Bataille de Fontenoy. Le 11 de Mai, dès l'aube du jour, l'armée des alliés déboucha du bois de Bury et se forma dans la plaine sur deux lignes vis-à-vis de l'armée française. La gauche des alliés engagea l'affaire. Les troupes hollandaises devaient attaquer les villages de Fontenoy et d'Antoing; elles s'y portèrent mollement et furent deux fois de suite vigoureusement repoussées par les Français. Alors les Anglais détachèrent quelques bri-

gades pour s'emparer des redoutes qui couvraient le front de l'armée française. Le général qui fut chargé de cette commission, la trouva peut-être dangereuse et ne l'exécuta pas. Monsieur de Königsegg, jugeant qu'il perdait du monde en détail et qu'il n'avançait pas, voulut brusquer l'affaire. Il attaqua l'armée française, en laissant les villages et les redoutes derrière lui. Si ce projet lui avait réussi, tout ce qu'il y avait de Français enfermés dans ces postes aurait été fait prisonnier après la victoire, ce qui aurait rendu cette bataille le pendant de la fameuse bataille de Höchstädt; mais l'événement ne répondit pas à son attente. Monsieur de Königsegg forma deux lignes d'infanterie vis-à-vis de la trouée qui est entre Antoing et le bois de Bury; en avançant il reçut le feu croisé qui partait du village et des redoutes; ses flancs en souffrirent et se rétrécirent; son centre, qui en souffrait moins, continuait d'avancer, et comme ses ailes se repliaient en arrière, son corps prit une forme triangulaire, qui par la continuation du mouvement du centre et par la confusion se changea en colonne. Ce corps, tout informe qu'il était, attaqua et renversa les gardes françaises, perça les deux lignes et aurait peut-être remporté une victoire complète, si les généraux des alliés avaient mieux su profiter de la confusion où étaient leurs ennemis. Ils avaient ouvert le centre de l'armée française; il était aisé de séparer leurs colonnes en deux, et par un à droit et un à gauche ils prenaient en flanc toute l'infanterie qui 1745.

1745. leur restait opposée; ils auraient dû en même temps faire avancer la cavalerie pour soutenir leurs colonnes ainsi divisées; il est probable que c'en aurait été fait des Français, si les alliés avaient suivi ces idées. Mais dans le temps que ceux-ci voulaient remédier à leur propre confusion, le maréchal de Saxe les fit attaquer par la maison du roi et par les Irlandais qu'il avait mis en réserve, et il fortifia cette attaque par les décharges de quelques batteries formées à la hâte. Les Anglais se virent ainsi assaillis à leur tour; on les pressa de tous côtés, en front comme sur leurs flancs; après une vigoureuse résistance ils plièrent, se rompirent, et les Français les poursuivirent jusqu'au bois de Bury. Selon l'opinion commune cette bataille coûta aux alliés dix mille hommes, quelques canons, et une partie de leur bagage. Ils se retirèrent par Leuze sous le canon d'Ath au camp de Lessines, abandonnant aux Français et le champ de bataille et la ville de Tournay. Louis XV et le Dauphin se trouvèrent en personne à cette action. On les avait placés auprès d'un moulin à vent qui était en arrière; depuis, les soldats français n'appelaient leur roi que *Louis du moulin*. Ce qu'il y a de certain, c'est que le lendemain de cette bataille Louis XV dit au Dauphin en passant sur le champ de bataille tout ensanglanté et couvert de morts: „Vous „voyez ici les victimes immolées aux haines politi„ques et aux passions de nos ennemis; conservez-en „la mémoire, pour ne point vous jouer de la vie de

„vos sujets, et pour ne pas prodiguer leur sang dans „des guerres injustes“. Le maréchal de Saxe, que l'hydropisie dont il était attaqué n'avait pas empêché d'agir en général, reçut du roi les éloges les plus flatteurs; il semblait qu'il s'était arraché aux bras de la mort pour vaincre les ennemis de la France. Le roi de Prusse le félicita sur la gloire dont il venait de se couvrir, regardant sa victoire comme un engagement qu'il prenait avec le public, qui attendait de plus grandes choses encore du maréchal de Saxe en santé que du maréchal de Saxe à l'agonie. L'Europe se vit inondée de gazettes versifiées, qui annonçaient ce grand événement; mais il faut avouer qu'en cette occasion le temple de la victoire l'emporta sur celui des muses. La prise de Tournay attesta la victoire des Français. La garnison, qui s'était réfugiée dans la citadelle, se rendit le 19 de Juin. La capitulation fut signée à condition que les quatre mille hommes qui l'évacueraient, ne feraient aucun service pendant l'espace de dix-huit mois contre les Français. 1745.

Prise de Tournay.

Louis XV renforça son armée de Flandre par un détachement de vingt mille hommes que lui fournit l'armée du Rhin. Le prince de Conti en prit le commandement à la place de monsieur de Maillebois, qui servait en Italie. Un détachement fait si mal à propos, choque également les règles de la guerre et de la politique; mais comme ce qui donna lieu à cette conduite demande quelque discussion, le lecteur trouvera bon, pour son intelligence, que nous lui en dé-

1745. veloppions les motifs. La France avait épuisé tous les ressorts de sa politique pour persuader au roi de Pologne d'ambitionner le trône impérial. Le peu de succès de ses intrigues ne l'avaient point rebutée; au contraire elle continuait à négocier à Dresde. Le comte de Saint-Séverin, qui avait bien servi la France dans cette cour, s'était attiré la haine du comte de Brühl, parce que la finesse du Saxon ne s'accommodait pas de l'esprit clairvoyant du négociateur français. Brühl fit tant que monsieur de Saint-Séverin fut relevé par le marquis de Vaugrenant. Celui-ci se crut plus fin que Brühl; réellement ils ne l'étaient ni l'un ni l'autre; toutefois dans cette négociation, Vaugrenant fut la dupe du Saxon. Brühl lui persuada que pour faire une paix avantageuse avec la reine de Hongrie, l'unique parti que la France eût à prendre, était de ne point s'opposer à l'élection du grand-duc de Toscane, et de tenir dans l'inaction l'armée que le prince de Conti commandait sur le Rhin; d'autant plus que la France pouvait tirer plus d'utilité de ces troupes sur l'Escaut que sur le Mein. Les ministres de Louis XV donnèrent aveuglément dans ce piége; il n'examinèrent, ni le peu de sincérité de ce conseil, ni, si le parti qu'on leur proposait, était conforme aux engagemens qu'ils avaient pris avec leurs alliés. En affaiblissant ainsi l'armée du prince de Conti, on le mit hors d'état de s'opposer aux entreprises de la cour de Vienne. Le grand-duc fut élu malgré la France; la paix ne se fit point, et l'a-

mour propre du ministère de Versailles lui interdit jusques aux reproches. 1745.

Les troupes tirées de cette armée arrivèrent en Flandre, lorsqu'après la réduction de la citadelle de Tournay l'armée française en décampait. Elle se mit en trois corps, dont l'un se poste à Courtray, le second à Saint-Gislain et le troisième à Condé. Monsieur du Chaila battit un détachement de cinq mille hommes sous les ordres du général Molé, que le duc de Cumberland avait fait partir de son armée pour se jeter dans Gand. Ce petit échec répandit la terreur dans l'armée des alliés; elle décampa de Bruxelles; Gand, Brugges et Oudenarde n'étant plus protégées, se rendirent aux Français, et cette campagne se termina par la prise de Nieuport, de Dendermonde, d'Ostende et d'Ath, après quoi le maréchal de Saxe fit entrer ses troupes en quartiers d'hiver derrière la Dendre. Cette campagne rendait aux armes françaises l'honneur que celle de Bohême leur avait fait perdre. Si Louis XIV subjugua plus de terrain en l'année 1672, il le perdit aussi vîte qu'il l'avait conquis; au lieu que Louis XV assura ses possessions et ne perdit rien de ce qu'il avait gagné.

Campagne du roi.

Les Espagnols et les Français avaient ouvert la campagne en Italie et en Flandre plus d'un mois avant que les troupes entrassent en action en Silésie. L'armée prussienne et celle des Autrichiens n'avaient pris des quartiers paisibles qu'à la fin de Février, et elles avaient également besoin de repos pour se re-

1745. mettre de leurs fatigues. Le roi pouvait prévenir ses ennemis, il ne dépendait que de lui de fondre sur les quartiers des Autrichiens en Bohême; mais il risquait plus en s'enfonçant dans ce royaume qu'en voyant venir l'ennemi. Cette considération fit qu'il resserra ses quartiers de cantonnement au centre de la Silésie d'une manière qui l'approchait également des gorges des montagnes par où l'ennemi pouvait déboucher. Ç'aurait été un projet insensé que de vouloir disputer quinze ou vingt mille chemins qui conduisent de la Bohême et de la Moravie en Silésie dans une étendue de vingt-quatre milles d'Allemagne. Le plus sûr était d'attaquer le duc de Lorraine au moment qu'il sortirait de ces gorges, de le poursuivre en Bohême, de fourrager le pays à douze milles à la ronde le long des frontières de la Silésie et d'amener à la fin de l'arrière-saison les troupes dans ce duché pour leur procurer des quartiers tranquilles. Ce projet était simple, il était proportionné à ce qu'il était possible d'exécuter, il était adapté aux conjonctures; il y avait donc tout lieu d'espérer qu'il réussirait. L'armée était distribuée de façon que dix bataillons, dix escadrons et cinq cents houssards formaient une chaîne depuis la Lusace jusqu'au comté de Glatz. Les patrouilles allaient vers Schatzlar, Braunau et Böhmisch-Friedland; ce corps était sous les ordres du lieutenant-général Truchses. Le général de Lehwald avec dix bataillons et cinq cents houssards gardait le pays de Glatz, sans compter trois bataillons qui

étaient en garnison dans la forteresse, dont monsieur de Fouqué était gouverneur. Le markgrave Charles défendait les frontières de la Haute-Silésie avec seize bataillons et vingt escadrons. Monsieur de Hautecharmoy avec cinq bataillons et seize escadrons occupait et couvrait la partie de la Haute-Silésie située au-delà de l'Oder. Le gros de l'armée était entre Breslau, Brieg, Schweidnitz, Glatz et Neisse. Le roi établit son quartier dans cette dernière ville; il y régnait une maladie contagieuse; des charbons donnaient la mort en peu de jours. Si on avait dit que c'était la peste, toute communication aurait été interrompue, ainsi que la livraison des magasins; et la crainte de cette maladie aurait été plus funeste pour l'ouverture de la campagne que tout ce que l'ennemi pouvait entreprendre. On adoucit donc ce nom redoutable; on appela cette contagion une fièvre putride, et tout continua d'aller son train ordinaire: tant les mots font plus d'impression sur les hommes que les choses mêmes. Peu après l'arrivée du roi, la petite guerre recommença avec beaucoup de vivacité. Les ennemis se flattaient qu'en harcelant continuellement les Prussiens, ils les consumeraient à petit feu; dix à douze mille Hongrois, sous les ordres du vieux maréchal Esterhazy, des généraux Karoly, Festetics, Spleny et Ghilany, faisaient des incursions dans la Haute-Silésie et pénétraient le plus avant qu'il leur était possible. Un major Schafstedt, qui était détaché avec deux cents hommes dans

1745.

1745. le petit bourg de Rosenberg, fut attaqué par eux. Les ennemis mirent d'abord le feu au bourg; le major fit bonne contenance, mais environné de tous côtés, il ne put se sauver et obtint une capitulation pour rejoindre son régiment à Kreutzberg. Il fallait réparer cet affront et rabattre la présomption de ces troupes hongroises nouvellement levées. Le roi fit donc des détachemens contr'eux; il se livra de petites batailles qui servirent de prélude aux actions décisives: et comme cet ouvrage est destiné à servir de monument à la valeur et à la gloire des officiers qui ont si bien mérité de la patrie, nous nous croyons, par devoir, obligé d'informer la postérité de leurs belles actions, pour l'engager par ces exemples de magnanimité à les imiter.

Le rare mérite de monsieur de Winterfeld le fit choisir pour présider à cette expédition. On lui donna six bataillons et mille deux cents houssards, avec lesquels il passa l'Oder à Kosel, tandis que monsieur de Goltz avec un bataillon et cinq cents houssards passait la même rivière à Oppeln, pour attaquer de concert Esterhazy et ses Hongrois. Winterfeld tomba sur le village de Slawentsitz, où il fit cent vingt prisonniers; il entendit un feu assez vif sur sa gauche, il s'y porta d'abord; c'étaient cinq mille Hongrois qui entouraient le détachement de Goltz; ils furent attaqués et Winterfeld remporta un avantage complet sur eux. Spleny se sauva avec ses houssards, après avoir perdus trois cents hommes et son bagage. Winterfeld

ne crut point en avoir fait assez; il continua sa poursuite et rencontra le lendemain deux mille houssards postés le dos contre un marais; il les jeta dans ce marais, où la plupart périrent ou furent pris. Ces avantages commencèrent à donner aux houssards prussiens un ton de supériorité sur ceux de la reine. Le colonel Wartenberg des houssards battit encore un gros d'insurgens auprès de Kreutzberg et les dissipa entièrement. 1745.

Pendant ce préambule de guerre, le printemps s'avançait, le mois d'avril tirait vers sa fin, il était temps de rassembler l'armée; elle entra dans des quartiers de cantonnemens entre Patschkau et Frankenstein. On prépara des chemins pour quatre colonnes et des cantonnemens à Jägerndorf, à Glatz et à Schweidnitz, comme étant les lieux vers lesquels l'ennemi devait déboucher des montagnes. Les magasins que les Autrichiens avaient formés, les lieux où leurs troupes réglées commençaient à s'assembler, dénotaient assez leurs desseins; on comprenait que ces insurgens et ces Hongrois qu'ils avaient dans la Haute-Silésie, devaient donner le change aux Prussiens, pour les attirer de ce côté, et que leur grande armée pénétrerait en Silésie par Landshut. Ce projet n'était pas répréhensible en lui-même; il ne manqua que par l'exécution. Si les Prussiens avaient partagé leurs forces pour faire face à l'ennemi de tous côtés, ils auraient été trop faibles pour frapper un grand coup sur la grande armée du prince de Lor-

1745. raine; et s'ils restaient assemblés, cette multitude de troupes légères, qui ne trouvait rien qui l'arrêtât, les aurait affamés à la longue en leur coupant les vivres. Le plus sûr parti était donc celui de demeurer en force, mais en même temps de hâter la fin de cette crise par l'engagement d'une affaire générale. Les mesures furent prises pour évacuer la Haute-Silésie vers la fin de Mai, à l'exception de la forteresse de Kosel. Les magasins de Troppau et de Jägerndorf furent transportés à Neisse; monsieur de Rochow couvrit ce convoi avec mille deux cents chevaux et un bataillon de grenadiers; quatre mille Hongrois, moitié houssards, moitié pandours, l'attaquèrent sans pouvoir l'entamer; la cavalerie y fit la première expérience de ses nouvelles manoeuvres, et en éprouva la solidité. Il était nécessaire d'inspirer de la sécurité aux ennemis, pour que leur présomption les rendît négligens dans l'expédition qu'ils méditaient. À ce dessein le roi se servit d'un homme de Schönberg qui était un double espion; il le fit largement payer, après quoi il lui dit que le plus grand service qu'il pût lui rendre, serait de l'avertir à temps de la marche du prince de Lorraine, pour pouvoir se retirer à Breslau, avant que les Autrichiens eussent débouché des montagnes; pour induire encore plus cet espion en erreur, on fit réparer des chemins qui menaient à Breslau. L'espion promit tout; il eut nouvelle de ces chemins et s'empressa de rejoindre le prince de Lorraine, pour lui apprendre que tout le

monde s'en allait et qu'il ne trouverait plus d'ennemis à combattre. Comme Landshut devenait alors l'objet principal de l'attention, le roi détacha le général Winterfeld pour observer de ce poste les mouvemens des Autrichiens; on lui donna quelques bataillons et deux régimens de houssards de Rüsch et de Bronikowski; il ne tarda pas à se signaler; il défit auprès de Hirschberg huit cents Hongrois, commandés par un partisan nommé Putaschitz, et fit trois cents prisonniers. Nadasty, pour venger cet affront fait à la nation hongroise, marcha à la tête de sept mille hommes, dans le dessein d'attaquer auprès de Landshut Winterfeld, qui n'avait que deux mille quatre cents hommes sous lui. Après un combat de quatre heures, l'infanterie hongroise fut totalement battue, et dans le moment que Nadasty se disposait à faire sa retraite, arrive le général Still à la tête de dix escadrons du vieux Möllendorf; il fond sur les ennemis, et les Hongrois sont défaits et ramenés battant jusqu'aux frontières de la Bohème. Les Autrichiens perdirent six cents hommes à cette affaire, avec quelques-uns de leurs principaux officiers blessés, qui furent pris. On sut des prisonniers que monsieur de Nadasty avait ordre de prendre poste à Landshut, et que s'il avait réussi, le prince de Lorraine l'aurait suivi infailliblement. Tant de capacité et une conduite si sage valurent à monsieur de Winterfeld le caractère de major-général. Il n'y avait plus un moment à perdre pour rappeler le markgrave Charles de

1745.

Combat de Landshut; 22 Mai.

1745. la Haute-Silésie. La milice hongroise avait profité de la levée des quartiers pour infester de partis toute la Haute-Silésie: six mille houssards voltigeaient entre Jägerndorf, et Neustadt, dans l'intention d'empêcher la communication du markgrave Charles avec l'armée. Pour lui faire tenir l'ordre de se retirer sur Neisse, le roi lui détacha les houssards de Ziethen, qui se firent jour l'épée à la main à travers les Hongrois et lui rendirent sa lettre. Le markgrave se mit en marche le 22 de Mai; les troupes qu'il commandait, faisaient environ douze mille hommes. Les ennemis, qui prévoyaient sa retraite, s'étaient renforcés, jusqu'au nombre de vingt mille hommes, d'un ramas de nations barbares, et de quelques troupes réglées qui leur étaient venues de Moravie; ils occupèrent la veille toutes les hauteurs qui étaient sur le chemin du markgrave et y établirent trois batteries qui tiraient en écharpe, dont les troupes prussiennes furent fort incommodées dans leur marche. Le markgrave, sans s'embarrasser des obstacles que l'ennemi lui opposait, s'empara des hauteurs voisines et des défilés les plus considérables avec quelques bataillons, et au débouché des gorges, il forma les régimens de Gessler et de Louis cavalerie, qui tombèrent avec toute l'impétuosité possible sur le régiment d'Ogilvy, en taillèrent en pièces la plus grande partie, puis fondirent sur celui d'Esterhazy, qui faisait la seconde ligne, le passèrent au fil de l'épée, et après s'être ralliés attaquèrent les dragons de Gotha, qui

Combat de Neustadt.

devaient soutenir cette infanterie autrichienne, les mirent en déroute et firent un grand massacre des fuyards. Les ennemis laissèrent plus de huit cents morts sur la place; leurs troupes irregulières, qui étaient spectatrices de ce combat, ayant vu le triste sort des troupes réglées s'enfuirent dans le bois en jetant des cris affreux. Le markgrave donna dans cette journée des marques de valeur dignes du sang de son grand-père, l'électeur Frédéric Guillaume. Le général de Schwerin, en chargeant à la tête de cette cavalerie qui défit tout de suite trois corps différens, s'acquit une réputation d'autant plus éclatante, qu'elle servit d'époque à celle de la cavalerie prussienne. C'est une chose étonnante que la promptitude avec laquelle l'audace ou la terreur se communiquent à la multitude. L'année 1741 la cavalerie des Prussiens était le corps le plus lourd, et en même temps le moins animé qu'il y eût dans les armées européennes; en l'exerçant, en lui donnant de l'adresse, de la vivacité et de la confiance dans ses propres forces, il en fit l'essai; il réussit et devint audacieux. Les peines, les récompenses, le blâme et la louange, employés à propos, changent l'esprit des hommes et leur inspirent des sentimens dont on les aurait crus peu susceptibles dans l'état abruti de leur nature; joignez à cela quelques grands exemples de valeur qui les frappent, comme celui que nous venons de rapporter, alors l'émulation gagne les esprits, l'un veut l'emporter sur l'autre, et des hommes ordinaires deviennent 1745.

1745. des héros. Les talens sont souvent engourdis par une espèce de léthargie; des secousses fortes les réveillent, et ils s'évertuent et se développent. Le mérite estimé et récompensé excite l'amour propre de ceux qui en sont les témoins. Dans l'ancienne Rome les couronnes civiques et murales, et surtout les triomphes, aiguillonnaient ceux qui pouvaient y prétendre. Il était donc nécessaire d'exalter dans l'armée la glorieuse action de Jägerndorf. Le markgrave, le général Schwerin et ceux qui s'y étaient signalés, furent reçus comme en triomphe; la cavalerie attendait avec impatience l'occasion d'égaler, même de surpasser ces héros; tous brûlaient de l'ardeur de combattre et de vaincre. Sous ces heureux auspices toute l'armée fut rassemblée le 28 de Mai dans le camp de Frankenstein, à l'exception des troupes qui gardaient les places et d'un corps de six bataillons et de vingt escadrons avec lesquels monsieur de Hautcharmoy faisait face à Esterhazy, pouvant se retirer dans les forteresses de Kosel, de Brieg et de Neisse, au cas que la supériorité de l'ennemi l'y forçât.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Bataille de Friedberg. Marche en Bohême; ce qui s'y passa. Bataille de Sorr. Retour des troupes en Silésie.

La situation du roi était toujours critique. La politique lui présentait des abymes, la guerre des hasards, et les finances un épuisement de ressources presque total. C'est dans ces occasions où l'ame doit déployer sa force, pour envisager d'un oeil ferme les dangers qui l'entourent, où il faut ne point se laisser troubler par les fantômes de l'avenir, et se servir de tous les moyens possibles ou imaginables de prévenir sa ruine, lorsqu'il en est encore temps; surtout ne pas s'écarter des principes fondamentaux sur lesquels on a établi son système militaire et politique. Le projet de campagne du roi était réglé; cependant pour ne rien négliger, il s'adressa à ses alliés. Il employa dans cette négociation tout le feu imaginable, afin d'essayer d'en tirer des secours. La France était la seule puissance dont il pût attendre quelque chose. Le roi lui fit représenter l'impossibilité où il se trouvait de soutenir long-temps cette guerre, dont tout le fardeau pesait sur lui; il la somma de remplir ses traités à la lettre, et comme l'ennemi se préparait à

1745. Campagne du roi.

1745. faire une invasion dans ses états, il pressait Louis XV de lui donner l'assistance qu'il lui devait dans ce cas, ou de faire une diversion réelle, qui lui procurât quelque soulagement. Le ministère français parut peu touché de ces représentations; il les traita à la légère et voulut que la bataille de Fontenoy et la prise de quelques places en Flandre passassent pour une diversion considérable. Le roi s'adressa encore directement à Louis XV; il lui marqua le peu de satisfaction qu'il avait de la froideur des ministres de Versailles; qu'il se trouvait dans une situation désagréable et embarrassante, où il s'était mis par amitié pour sa majesté très-chrétienne; qu'il croyait que ce prince lui devait quelque retour pour l'avoir secondé dans un moment où les Autrichiens commençaient à faire des progrès en Alsace; que la bataille de Fontenoy et la prise de Tournay étaient à la vérité des événemens glorieux pour la personne du roi et avantageux à la France, mais que pour l'intérêt direct de la Prusse, une bataille gagnée aux bords du Scamandre ou la prise de Peckin seraient des diversions égales. Le roi ajouta que les Français occupaient à peine six mille Autrichiens en Flandre, et que le péril où il se trouvait, l'empêchait de se contenter de belles paroles, et l'obligeaient à demander instamment des effets plus réels. La comparaison du Scamandre et de Peckin déplurent au roi très-chrétien; son humeur perça dans la lettre par laquelle il répondit au roi de Prusse, et celui-ci se

piqua à son tour du ton de hauteur et de froideur qui caractérisait cette réponse. 1745.

Pendant ces altercations, nuisibles à l'union qui doit régner entre des alliés, les Autrichiens étaient à la veille de commencer leurs opérations de campagne. Leur armée, composée des troupes de la reine et de celles de Saxe, s'approchait insensiblement des frontières de la Silésie. Les Autrichiens étaient venus de Königsgrätz et des environs de Jaromirz, et les Saxons de Bunzlau et de Königshof; ils se joignirent à Trautenau, d'où ils avancèrent à Schatzlar. Ils ne pouvaient guère s'arrêter en chemin; on pouvait calculer leurs mouvemens à peu de chose près; il était donc temps d'avertir à Landshut le général Winterfeld de se retirer à l'approche de l'ennemi, en se repliant sur le corps de Du Moulin, et de poursuivre ensuite tous deux leur retraite jusqu'à Schweidnitz, en semant le plus adroitement qu'ils pourraient le bruit des préparatifs qu'on faisait pour abandonner le pied des montagnes et pour se mettre sous le canon de Breslau. Le double espion dont nous avons parlé d'avance, recueillit avidement ces bruits, et se hâta de confirmer lui-même au prince de Lorraine la retraite des Prussiens qu'il lui avait annoncée quelque temps auparavant. Les ruses servent souvent mieux à la guerre que la force; il ne faut pas les prodiguer, de peur qu'elles ne perdent leur mérite, mais en réserver l'usage pour les occasions importantes, et lorsque les nouvelles qu'on fait parvenir à

Marche du prince Charles de Lorraine en Silésie.

1745. l'ennemi flattent ses passions, on est presque sûr de l'entraîner dans le piége qu'on lui prépare. Comme Winterfeld et Du Moulin avaient une marche d'avance sur l'ennemi, ils se replièrent sur Schweidnitz, sans avoir souffert dans cette marche. L'armée du roi quitta Frankenstein et occupa le 29 Mai le camp de Reichenbach, d'où elle n'avait qu'une petite marche jusqu'à Schweidnitz; elle passa cette forteresse le 1 de Juin; les corps de Du Moulin et de Winterfeld firent son avant-garde et occupèrent la hauteur de Striegau en de-çà du Striegauerwasser. Monsieur de Nassau avec son corps garnit le Nonnenbusch et l'armée se campa dans la plaine qui est entre Jauernick et Schweidnitz, de sorte qu'un terrain de deux milles qui sépare Striegau de Schweidnitz, était occupé par une ligne presque continue de troupes prussiennes; cette position mettait le roi à portée de se procurer les plus grands avantages. Le général Wallis, qui commandait l'avant-garde des ennemis, et Nadasty furent les premiers qui se présentèrent sur les hauteurs de Freibourg. Le prince de Lorraine avait pénétré en Silésie par Landshut; de là il avait poursuivi sa marche sur Reichenau, d'où il se transporta à Hohen-Helmsdorf. Il pouvait de ce camp descendre dans la plaine par quatre chemins, savoir Freibourg, Hohen-Friedberg, Schweinhaus et Kauder. Le roi fut reconnaître ces environs, pour examiner les lieux et le terrain où il pourrait placer son armée, et il employa trois jours à faire préparer les

chemins, afin qu'aucun empêchement n'arrêtât ses troupes, et qu'elles pussent voler à l'ennemi, lorsqu'il paraîtrait dans la plaine; c'était ôter au hasard tout ce que la prudence lui pouvait dérober. Le 3 de Juin les généraux autrichiens et saxons tinrent conseil de guerre auprès du gibet de Hohen-Friedberg. Quoiqu'ils eussent de cette hauteur la vue sur toute la plaine, ils n'aperçurent que de petits corps de l'armée prussienne. La partie la plus considérable était couverte par le Nonnenbusch, et par des ravins, derrière lesquels on s'était placé exprès pour tenir l'ennemi dans l'ignorance des forces prussiennes, et pour le confirmer dans l'opinion où il était qu'il entrait dans un pays où il ne trouverait aucune résistance. Le prince de Lorraine choisit le village de Langen-Öls pour s'y camper le lendemain. Wenzel Wallis eut ordre de s'emparer en même temps du magasin de Schweidnitz avec son avant-garde, et de là il devait poursuivre les Prussiens à Breslau. Le duc de Weissenfels avec ses Saxons devait prendre Striegau et de là se porter sur Glogau, pour en faire le siége. Le prince de Lorraine avait oublié dans son projet qu'il aurait à combattre une armée de soixante-dix mille hommes, bien résolus à ne lui pas abandonner un pouce de terrain sans l'avoir défendu jusqu'à l'extrémité. Ainsi les desseins des Autrichiens et des Prussiens se croisaient, comme des vents contraires qui assemblent des nuages dont le choc produit la foudre et le tonnerre. Le roi visitait tous les jours 1745.

1745. ses postes avancés; il était le 3 sur une hauteur devant le camp de Du Moulin, dont on découvrait toute la campagne, les hauteurs de Fürstenstein et même un bout du camp autrichien près de Reichenau. Le roi s'y était arrêté assez long-temps, lorsqu'il vit une nuée de poussière qui s'élevait dans les montagnes, qui avançait et descendait dans la plaine et qui allait en serpentant de Kauder à Fegebeutel et Rohnstock; la poussière tomba ensuite, et l'on aperçut distinctement l'armée des Autrichiens qui était sortie des montagnes sur huit grandes colonnes; leur droite s'appuyait au ruisseau de Striegau, et tirait de là vers Rohnstock et Hausdorf; les Saxons, qui faisaient la gauche, s'étendaient jusqu'à Pilgrimshain. Monsieur Du Moulin reçut aussitôt ordre de lever le camp à huit heures du soir, de passer le ruisseau de Striegau et de se poster sur un rocher devant la ville, où il y a une carrière de topaze et qui en a pris son nom. L'armée se mit en mouvement le soir à huit heures, filant sur la droite en deux lignes et observant le plus grand silence; il était même défendu au soldat de fumer. La tête des troupes arriva à minuit auprès des ponts de Striegau, où l'on attendit que tous les corps fussent bien serrés ensemble. Le 4 Juin, à deux heures du matin, le roi rassembla les principaux officiers de l'armée, pour leur donner la disposition du combat; nous l'omettrions, si tout ce qui a rapport à une bataille décisive, ne devenait de conséquence. Voici cette disposition: L'armée se mettra

Bataille de Hohen-Friedberg.

incessamment en marche par la droite sur deux lignes; 1745.
elle passera le ruisseau de Striegau; la cavalerie se mettra en bataille vis-à-vis de la gauche de l'ennemi du côté de Pilgrimshain; le corps de Du Moulin couvrira sa droite; la droite de l'infanterie se formera à la gauche de la cavalerie vis-à-vis des bosquets de Rohnstock; la cavalerie de la gauche s'appuyera au ruisseau de Striegau, gardant au loin à dos la ville de ce nom; dix escadrons de dragons et vingt de houssards qui composent la réserve, se posteront derrière le centre de la seconde ligne, pour être employés où il sera besoin; derrière chaque aile de cavalerie un régiment de houssards se formera en troisième ligne, pour garantir le dos et le flanc de la cavalerie, si le terrain va en s'élargissant, ou pour servir à la poursuite; la cavalerie chargera impétueusement l'ennemi l'épée à la main; elle ne fera point de prisonniers dans la chaleur de l'action; elle portera ses coups au visage; après avoir renversé et dispersé la cavalerie contre laquelle elle aura choqué, elle retournera sur l'infanterie ennemie et la prendra en flanc ou à dos, selon que l'occasion s'en présentera. L'infanterie prussienne marchera à grands pas à l'ennemi, pour peu que les circonstances le permettent, elle fondra sur lui avec la bayonnette; s'il faut charger, elle ne tirera qu'à cent cinquante pas; si les généraux trouvent quelque village sur les ailes ou devant le front de l'ennemi qu'il n'ait pas garni, ils l'occuperont et le borderont extérieurement d'in-

1745. fanterie, pour s'en servir, si les circonstances le permettent, à prendre l'ennemi en flanc; mais ils ne placeront de troupes ni dans les maisons ni dans des jardins, pour que rien ne les gêne, et ne les empêche de poursuivre ceux qu'ils auront vaincus.

Dès que chacun fut de retour à son poste, l'armée s'ébranla. À peine la tête commençait-elle à passer le ruisseau, que monsieur Du Moulin fit avertir qu'ayant aperçu de l'infanterie ennemie vis-à-vis de lui sur une éminence, il avait corrigé sa position, qu'il avait pris par sa droite, pour se former sur une hauteur opposée à l'autre et par laquelle il debordait même la gauche de l'ennemi. C'étaient des Saxons qu'il voyait, qui ayant eu ordre de prendre la ville de Striegau, furent fort étonnés de trouver des Prussiens devant eux. Le roi se hâta d'établir une batterie de six pièces de vingt-quatre sur ce mont Topaze, laquelle fut très-utile par la grande confusion qu'elle mit dans les ennemis. Les Saxons venaient avec tous leurs corps pour soutenir l'avant-garde qui devait prendre Striegau; ils reçurent cette canonade, à laquelle ils ne s'attendaient pas; en même temps l'aile droite de la cavalerie prussienne se forma sous cette batterie, les gardes du corps joignant le corps de Du Moulin, et la gauche de l'aile aboutissant à ces bouquets du bois de Rohnstock. Les Prussiens, après deux charges consécutives, culbutèrent la cavalerie saxonne, qui s'enfuit à vau-de-route, et les gardes du corps taillèrent en pièces ces deux bataillons d'infanterie

qui s'étaient présentés au commencement de l'affaire 1745.
devant monsieur Du Moulin. Alors les grenadiers prussiens et le régiment d'Anhalt attaquèrent l'infanterie saxonne dans ces bouquets de bois où elle commençait à se former; ils les poussèrent, et les délogèrent d'une digue où ils voulaient se reformer; de là ils traversèrent un étang pour attaquer la seconde sur un terrain marécageux. Ce combat, plus meurtrier que le premier, fut terminé aussi vîte; les Saxons furent encore obligés de s'enfuir; leurs généraux rallièrent quelques bataillons en forme de triangle sur une hauteur, pour couvrir leur retraite; mais la cavalerie prussienne de la droite, déjà victorieuse, se présenta sur leur flanc, en même temps que l'infanterie prussienne déboucha du bois pour les assaillir. Monsieur de Kalckstein vint encore avec quelques troupes de la seconde ligne, qui débordait de beaucoup les Saxons; ils virent l'extrémité où ils étaient, n'attendirent pas l'attaque, mais prirent bientôt la fuite. Les Saxons furent ainsi totalement battus, avant que la gauche de l'armée fût entièrement formée. Il se passa bien un gros quart d'heure avant que cette gauche s'engageât avec les Autrichiens.

L'on avait averti le prince de Lorraine à Hausdorf, où il avait son quartier, du feu de canon et des petites armes qu'on entendait; il crut bonnement que c'étaient les Saxons qui attaquaient Striegau, et n'en tint aucun compte; on lui dit enfin que les Saxons étaient en fuite et que tous les champs en

1745. étaient parsemés; sur quoi il s'habilla à la hâte et ordonna à l'armée d'avancer. Les Autrichiens marchaient donc à pas comptés dans la plaine entre le ruisseau de Striegau et les bosquets de Rohnstock, qui n'est coupée que par des fossés qui séparent les possessions des paysans. Dès que le markgrave Charles et le prince de Prusse furent à portée des ennemis, ils les chargèrent si vivement, qu'ils plièrent. Les grenadiers des Autrichiens se servirent avec intelligence de ces fossés dont nous avons fait mention, et ils auraient pu mettre de la règle dans leur retraite, si le régiment des gardes ne les eût chassés deux fois à coups de bayonnette. Le régiment de Hacke, celui de Bevern et tous ceux qui furent au feu, se distinguèrent par des actions de valeur. Comme il n'y avait plus d'ennemis devant la droite, le roi fit faire un quart de conversion, pour se porter sur le flanc gauche et derrière les Autrichiens; cette droite brossa dans les bois et dans les marais de Rohnstock, et lorsqu'elle en sortit pour attaquer l'ennemi, la gauche des Prussiens avait déjà gagné un terrain considérable. La cavalerie de cette gauche avait essuyé un contre-temps; à peine Kyau avec sa brigade de dix escadrons avait-il passé le pont du ruisseau de Striegau, qu'il se rompit. Kyau prit le parti d'attaquer la cavalerie ennemie avec la sienne, le général de Ziethen le joignit avec la réserve, culbuta devant lui tout ce qui voulut lui résister, et donna à monsieur de Nassau, qui comman-

dait cette gauche, le temps de la faire passer à gué. 1745.
Dès que monsieur de Nassau eut formé son aile, il donna sur ce qu'il y avait encore de cavalerie ennemie devant lui et la mit en déroute. Le général Polentz contribua beaucoup à ce succès; il s'était glissé avec son infanterie dans le village de Fegebeutel, d'où il enfilait la cavalerie autrichienne; quelques décharges qu'elle reçut en flanc, la mit en confusion et prépara sa défaite. Monsieur de Gessler, qui commandait la seconde ligne, voyant qu'il n'y avait là aucun laurier à cueillir, se tourna vers l'infanterie prussienne, et trouvant les Autrichiens en confusion, il fit ouvrir l'infanterie pour y passer, et se formant sur trois colonnes, il fondit sur ces Autrichiens avec une vivacité incroyable, les dragons en massacrèrent un grand nombre; ils firent prisonniers vingt-un bataillons des régimens de Marchal, Grünne, Thüngen, Traun, Kollowrat, Wurmbrand et d'un régiment encore dont le nom nous manque; il y en eut beaucoup de tués et cependant on fit quatre mille prisonniers et on s'empara de soixante-six drapeaux. Un fait aussi rare, aussi glorieux mérite d'être écrit en lettres d'or dans les fastes prussiens. Un général de Schwerin (cousin de celui de Jägerndorf) et une infinité d'officiers que leur grand nombre nous empêche d'indiquer, y acquirent un nom immortel. Cette belle action se fit en même temps que la droite des Prussiens se portait sur le flanc du prince de Lorraine; ce qui rendit le désordre de ses troupes complet;

1745. tout se débanda et s'enfuit dans la plus grande confusion vers les montagnes. Les Saxons se retirèrent par Seiffersdorf; le corps de bataille des Autrichiens se sauva par Kauder et leur aile par Hohen-Friedberg, où heureusement Wallis et Nadasty étaient venus pour couvrir leur retraite; les Prussiens les poursuivirent jusques sur les hauteurs de Kauder, où ils s'arrêtèrent pour prendre quelque repos. Les trophées que les Prussiens remportèrent en cette journée furent, en fait de prisonniers: quatre généraux, deux cents officiers et sept mille hommes; en fait de drapeaux, timbales, canons etc.: soixante-seize drapeaux, sept étendards, huit paires de timbales et soixante canons. Le champ de bataille était jonché de morts; les ennemis y perdirent quatre mille hommes, parmi lesquels il y avait quelques officiers de marque. La perte de l'armée prussienne en morts et blessés allait à peine à mille huit cents hommes. Quelques officiers, qui devinrent dans cette journée les victimes de la patrie, en méritèrent les regrets; de ce nombre furent le général Truchses, les colonels Massow, Schwerin et Düring*).

Ce fut là la troisième bataille qui se donna pour décider à qui appartiendrait la Silésie, et ce ne fut pas la dernière. Quand les souverains jouent des provinces, les hommes sont les jetons qui les payent.

*) Voir: La rélation autrichienne dans le journal militaire de Vienne. 1825, cah. III, p. 109.

La ruse prépara cette action, et la valeur l'exécuta. 1745.
Si le prince de Lorraine n'avait pas été trompé par ses espions, qui l'étaient eux-mêmes, il n'aurait jamais donné aussi grossièrement dans le piége qui lui était préparé; ce qui confirme la maxime, de ne jamais s'écarter des principes que l'art de la guerre prescrit, et de la circonspection qui doit obliger tout général qui commande à suivre invariablement les règles que la sûreté exige pour l'exécution de ses projets. Lors même que tout semble favoriser les projets que l'on médite, le plus sûr est toujours de ne pas assez mépriser son ennemi pour le croire incapable de résistance. Le hasard conserve toujours ses droits. Dans cette action même un quiproquo pensa devenir funeste aux Prussiens. Au commencement du combat le roi tira dix bataillons de sa seconde ligne sous les ordres du lieutenant-général de Kalckstein, pour renforcer le corps de Du Moulin, et il envoya un de ses aides de camp pour avertir le markgrave Charles de prendre le commandement de la seconde ligne d'infanterie pendant l'absence de monsieur de Kalckstein. Cet officier peu intelligent dit au markgrave de renforcer la seconde ligne, de sa brigade qui était à l'extrémité de la gauche. Le roi s'aperçut à temps de cette bévue, et il la redressa avec promptitude. Si le prince de Lorraine avait profité de ce faux mouvement, il aurait pu prendre en flanc la gauche des Prussiens qui n'était pas encore appuyée au ruisseau de Striegau. Tant le sort des

1745. états et la réputation des généraux tient à peu de chose. Un seul instant décide de la fortune. Mais il faut avouer, vu la valeur des troupes qui combattirent à Hohen-Friedberg, que l'état ne courait aucun risque; il n'y eut aucun corps de repoussé; de soixante-quatre bataillons vingt-sept furent au feu et remportèrent la victoire. Le monde ne repose pas plus sûrement sur les épaules d'Atlas, que la Prusse sur une telle armée.

Il ne doit pas paraître surprenant que l'on ne poursuivît pas les Autrichiens avec plus d'ardeur. La nuit du 3 au 4 avait été employée à marcher à l'ennemi. La bataille, quoique courte, avait été une suite d'efforts continuels; les munitions de guerre étaient épuisées; les équipages et les munitions de guerre et de bouche étaient à Schweidnitz; il fallait les conduire à l'armée. L'arrière-garde du prince de Lorraine était composée des corps de Wallis et de Nadasty qui n'avaient point combattu; ils occupaient les hauteurs de Hohen-Friedberg, dont il aurait été téméraire de vouloir les déloger; les Prussiens occupaient la hauteur de Kauder; mais celle de Hohen-Friedberg était à leur gauche; il ne fallait donc pas perdre par une fougue imprudente ce qu'on avait gagné par la sagesse. Le lendemain messieurs Du Moulin et Winterfeld furent détachés à la poursuite de l'ennemi; ils atteignirent le prince de Lorraine auprès de Landshut. Ce prince ne les attendit pas; il leva son camp à leur approche et chargea Nadasty

de couvrir sa retraite. Winterfeld attaqua ce dernier, le mit en fuite et le poursuivit jusqu'aux frontières de la Bohême, après lui avoir tué deux cents hommes et pris cent trente prisonniers. Monsieur Du Moulin occupa le camp même que les Autrichiens venaient d'abandonner. Après cette victoire le roi rappela Cagnoni son ministre de Dresde. Bülow, accrédité à Berlin de la part du roi de Pologne, fut obligé d'en partir, ainsi qu'un résident de Saxe de Breslau. Le roi déclara qu'il regardait l'invasion des Saxons en Silésie comme une rupture ouverte. 1745. 6 Juin.

L'armée suivit le 6 le corps de Du Moulin et se porta sur Landshut. Lorsque le roi y arriva, il fut entouré d'une troupe de deux mille paysans, qui lui demandèrent la permission d'égorger tout ce qui était catholique dans cette contrée. Cette animosité venait de la dureté des persécutions que les protestans avaient souffertes de la part des curés dans le temps de la domination autrichienne, où l'on avait ôté les églises aux luthériens, pour les donner à des prêtres catholiques. Le roi était bien éloigné de leur accorder une permission aussi barbare. Il leur dit qu'ils devaient plutôt se conformer aux préceptes de l'écriture, bénir ceux qui les offensaient, prier Dieu pour ceux qui les persécutaient, afin d'hériter le royaume des cieux. Les paysans lui répondirent qu'il avait raison et se désistèrent de leur cruelle prétention. L'avant-garde avança jusqu'à Starkstadt, où elle apprit que les ennemis avaient quitté Trautenau et qu'ils Marche du roi en Bohême.

1745. défilaient à Jaromirz; sur cela elle se posta à Skalitz. L'armée prit le chemin de Friedland et de Nachod, qui était plus commode pour les subsistances; après quoi elle déboucha des montagnes et se déploya le long de la Metau, petit ruisseau dont les bords sont escarpés, qui vient de Neustadt et va se jeter dans l'Elbe auprès de Pless. Le camp des Autrichiens était derrière l'Elbe entre Schmirschitz et Jaromirz. Nadasty, dont le corps était environ de six mille hommes, fit mine de disputer à l'avant-garde prussienne le passage de la Metau, mais monsieur de Lehwald chassa les Hongrois sans effusion de sang, passa le ruisseau et se campa à un quart de mille à l'autre bord. Le lendemain l'avant-garde fut renforcée de onze bataillons et se porta à Kralovalhota, d'où le roi, se mettant à sa tête, poussa jusqu'à Königsgrätz et occupa le terrain entre Ruseck qui est vers l'Elbe et Divetz qui est sur l'Adler; ce ruisseau-ci vient des montagnes de Glatz et se jette dans l'Elbe auprès de Königsgrätz. L'armée, sous le commandement du prince Léopold, se campa à un quart de mille derrière l'avant-garde. Ces mouvemens obligèrent le prince de Lorraine à s'approcher de Königsgrätz. Il se posta sur une hauteur au confluent de l'Adler et de l'Elbe vis-à-vis des Prussiens; il avait appuyé sa droite à un marais, sa gauche se recourbait vers Pardubitz et à dos il avait une forêt de deux milles qui s'étend vers Holitsch. Ce prince avait établi, moyennant trois ponts sur l'Adler, sa communication avec

Königsgrätz, où il tenait un détachement de huit cents 1745.
hommes; il fit élever une redoute devant la ville sur une petite hauteur qui en défendait l'approche aux Prussiens. Sa position était inattaquable; le roi se borna à garnir d'infanterie les villes de Jaromirz et de Smirschitz, pour tenir l'Elbe par des détachemens de dragons et de houssards, et pour assurer et protéger ses fourrages. À voir ces deux armées rangées autour de Königsgrätz, on aurait dit que c'était un même corps qui en formait le siége. Cependant l'avant-garde et le corps de bataille des Prussiens étaient si avantageusement placés, qu'il aurait été impossible à l'ennemi de les entamer. On aurait pu tenter quelque entreprise sur Königsgrätz, et il aurait été possible de prendre la ville; mais qu'aurait-on gagné? La ville n'avait ni fortifications, ni magasins, et l'on aurait été obligé de l'abandonner tôt ou tard; ç'aurait été verser du sang inutilement. Ceux qui ne jugeaient que superficiellement des choses, croyaient que dans cette heureuse situation, le roi devait changer le projet de campagne qu'il avait fait à Neisse et que ses vues devaient s'étendre avec sa fortune. Il n'en était pas ainsi cependant. La bataille de Hohen-Friedberg avait sauvé la Silésie: l'ennemi était battu; mais il n'était pas détruit; cette bataille n'avait pas aplani les montagnes de la Bohême par lesquelles étaient obligés de passer les vivres pour l'armée. On avait perdu l'année 1744 les caissons des vivres; les subsistances ne pouvaient donc arriver au

1745. camp que sur des chariots de paysans de la Silésie.
Kosel pris par les Autrichiens, le 27 Mai. Depuis le départ du markgrave de la Haute-Silésie, les Hongrois avaient surpris la forteresse de Kosel, et ils étendaient leurs courses jusqu'au voisinage de Schweidnitz et de Breslau; ils allaient se porter sur les derrières de l'armée et en intercepter les subsistances; d'ailleurs le roi ne pouvait s'éloigner que de dix ou quinze milles de Schweidnitz, d'où il ne recevait des vivres que de cinq en cinq jours. S'il avait voulu transporter le théâtre de la guerre en Saxe, il aurait abandonné la Silésie à la discrétion des Autrichiens. Tant de considérations importantes firent que ce prince resta ferme dans son premier projet, c'est à dire d'affamer les frontières de la Bohême, pour empêcher l'ennemi d'y pouvoir hiverner.

Les Français firent encore quelques tentatives auprès du roi de Pologne, lui présentant toujours comme une amorce la couronne impériale, à laquelle il avait renoncé pour long-temps. La seule négociation qui convînt alors aux Prussiens, c'était celle avec l'Angleterre; parce que cette puissance seule pouvait ménager la paix avec la reine de Hongrie. Le roi d'Angleterre était alors à Hanovre, et il avait mené le lord Harrington avec lui. Le jeune comte de Podewils, qui était ministre à la Haye, reçut ordre de se rendre à Hanovre pour sonder le terrain et voir dans quelles dispositions étaient le lord Harrington et la cour.

Négociations avec l'Angleterre.

Pour ce qui regardait les opérations de la guerre, il fut résolu de se soutenir le plus long-temps qu'il

serait possible en Bohême, de choisir avec soin les meilleurs camps qu'on pourrait trouver, d'exposer d'autant moins les troupes que monsieur de Nassau allait être détaché pour la Haute-Silésie afin de reprendre Kosel, et d'affecter en toutes les occasions les démonstrations d'une guerre offensive, pour en imposer à l'ennemi et lui cacher le véritable dessein que l'on avait de ne rien donner au hasard. Monsieur de Nassau partit le 25 de Juin avec douze mille hommes; il passa par Glatz et Reichenstein, et rejeta d'abord les Hongrois sur Neustadt, dont il les délogea avec perte de leur côté; il s'avança ensuite jusqu'à Kosel, et fit les préparatifs du siége. Cette place avait été prise par la perfidie d'un officier de la garnison qui déserta; ce traître apprit aux ennemis que le fossé n'était pas perfectionné et qu'il était guéable à l'angle d'un bastion qu'il leur indiqua. Avec deux mille pandours il passa le fossé, escalada le bastion et la place, dont Foris était commandant; il y eut quelque monde de massacré; le reste au nombre de trois cent cinquante hommes fut fait prisonnier; cela arriva deux jours après que le markgrave eut évacué la Haute-Silésie.

1745.

27 Mai.

Pendant que monsieur de Nassau était ainsi occupé dans la Haute-Silésie, le roi mettait tous ses soins à faire subsister les troupes. Pour cet effet il détacha sa grosse cavalerie vers Opotschna, qui était à un demi-mille à la gauche des deux corps de l'armée prussienne; toutes les nuits cette cavalerie don-

1745. nait l'allarme au prince de Lorraine, pour éprouver sa contenance, souvent assez mauvaise, et pour le confirmer dans l'opinion que le roi méditait quelque grand dessein, qu'il exécuterait à l'improviste. Les Autrichiens furent entretenus dans ces inquiétudes pendant quatre semaines. Le roi avait sur sa gauche un détachement à Hohenbruck, et par la jalousie que ce camp donnait aux ennemis, ils craignaient d'être attaqués par derrière. Réellement les Prussiens pouvaient se porter sur Reichenau et sur Hohenmaut, et le prince de Lorraine se serait vu contraint de couvrir la Moravie, d'où il tirait ses vivres. Ses magasins étaient établis en échelons; le plus voisin était celui de Pardubitz, derrière celui-là venait celui de Chrudim, et plus vers la Moravie celui de Deutschbrod. Si cette marche se fût exécutée, elle dérangeait toute l'économie des Autrichiens; elle mettait l'armée du roi en état de tirer ses farines de Glatz, au lieu de les faire venir de Schweidnitz, ce qui était égal. Si le roi préférait d'agir vers sa droite, il pouvait passer l'Elbe non loin de Smirschitz et prendre le camp de Chlumetz, qui était bon et très-avantageux; il avait derrière lui de grandes plaines, qui fournissaient des fourrages en abondance; de là il donnait de la jalousie aux Autrichiens sur Pardubitz, et coupait en quelque façon la communication des Saxons avec la Lusace. Ce dernier parti fut préféré au premier, surtout à cause des Saxons, le roi ayant eu vent que le comte de Brühl méditait quelque des-

sein sur la Marche électorale. Pour mieux cacher 1745.
ses vues à l'ennemi, le roi détacha monsieur de Winterfeld avec trois mille hommes pour le camp de Reichenau, en même temps que l'armée fit un mouvement sur sa droite pour passer l'Elbe non loin de Jaromirz, où tous ses détachemens la rejoignirent. La grande armée appuya sa droite sur un bois, où l'on pratiqua un abatis; sa gauche s'appuyait à l'Elbe auprès du village de Nechanitz, ayant l'avantage des hauteurs et du glacis d'un bout du camp à l'autre. Monsieur Du Moulin repassa la Metau avec six bataillons et quarante escadrons, et se posta à Skalitz, pour assurer la communication des vivres entre Jaromirz et Neustadt, où il y avait un bataillon en garnison. Peut-être le premier projet dont nous avons parlé aurait-il été meilleur que celui qu'on exécuta. On a su depuis que le duc de Weissenfels n'aurait pas suivi le duc de Lorraine vers les frontières de la Moravie. De Reichenau à Glatz il n'y a que cinq milles, au lieu qu'il y en avait dix de Chlumetz à Schweidnitz, ce qui rendait le transport des vivres plus difficile; mais les hommes font des fautes, et celui qui en fait le moins, a des avantages sur ceux qui en font plus que lui. Tout le temps que l'armée séjourna à Chlumetz ne fut employé qu'à des fourrages de la part des deux armées, et à pousser de part et d'autre des partis pour les empêcher. De tous les officiers autrichiens il n'y eut que le seul colonel Desöffy qui se signalât à la petite guerre; il fit quel-

1745. ques prises, que monsieur de Fouqué vengea par les partis qu'il envoyait de Glatz sur les derrières de l'armée autrichienne et qui les désolaient par de fréquentes prises qu'ils faisaient sur eux. Il y avait un poste détaché à Smirschitz, qui mit un nouveau stratagème en usage pour intimider les Hongrois qui venaient tirer sur une redoute et sur une sentinelle placée près du pont de l'Elbe; c'est une plaisanterie qui délassera le lecteur de la gravité des matières qu'il a sous les yeux. Quelques sentinelles ayant été blessées par des pandours, les grenadiers de Kalckstein s'avisèrent de faire un manequin, de l'habiller en grenadier et de le placer à l'endroit où était la sentinelle; ils faisaient mouvoir cette poupée avec des cordes, de sorte qu'à une certaine distance on la prenait pour un homme; ils s'embusquèrent en même temps dans des broussailles voisines. Les pandours arrivent et tirent; le manequin tombe, les voilà qui veulent se jeter dessus; aussitôt part un feu très-vif des broussailles, les grenadiers fondent sur eux et font prisonniers tous ceux qu'ils avaient blessés; depuis ce temps-là ce poste fut tranquille.

Mais revenons à des objets plus importans. Depuis la bataille de Hohen-Friedberg le prince de Lorraine n'avait cessé d'importuner la cour pour qu'elle le renforçât. On lui envoya alors huit régimens, tirés en partie de la Bavière, de l'armée du Rhin, et de la garnison de Fribourg, dont l'échange venait de se faire avec les Français; mais en même temps que ces

secours arrivèrent, le duc de Weissenfels le quitta, 1745. 22 Août.
ne lui laissant que six mille Saxons, au lieu de vingt-quatre mille qu'il y avait. Voici la raison de cette retraite. Le roi avait été informé que le roi de Pologne était en négociation avec les Bavarois, pour prendre, moyennant des subsides, six mille hommes de ses troupes à son service. Ces troupes auraient pu faire une fâcheuse diversion dans le Brandebourg. Les voies d'accommodement étaient fermées en Saxe; la seule façon de contenir cette cour était celle de l'intimider. Pour cet effet le prince d'Anhalt rassembla ses troupes auprès de Halle; il fut renforcé par quatre régimens d'infanterie et trois de cavalerie que monsieur de Gessler lui mena de Bohême. Les Saxons pouvaient s'attendre que le prince d'Anhalt agirait offensivement contr'eux; ce corps était assez fort pour les subjuguer. Un manifeste parut en même temps, dans lequel on déclarait que le roi ayant devant lui l'exemple de la reine de Hongrie, qui avait traité en ennemis les alliés et les troupes auxiliaires du défunt empereur, savoir les Hessois, les Palatins et les Prussiens, que le roi, dis-je, se croyait autorisé à traiter également en ennemis les Saxons, auxiliaires de la reine de Hongrie, et à leur faire éprouver tout le mal qu'ils avaient fait ou médité de faire aux états du roi. Le prince d'Anhalt avait déjà le bras levé; il allait frapper, lorsque la signature de la convention de Hanovre suspendit le coup qu'il allait porter.

1745. Convention de Hanovre; 22 Septembre.

Il faut se souvenir que les Français n'avaient accompli aucun des articles du traité de Versailles; qu'ils refusaient tout secours aux Prussiens; que la retraite du prince de Conti abandonnant le trône impérial au premier occupant, les Français rompaient tous les liens qui les unissaient aux princes d'Allemagne. Il faut joindre à ces raisons une raison plus forte encore, l'épuisement total des finances. Ces motifs portèrent le roi à négocier la paix; la convention de Hanovre avait pour base la paix de Breslau, et le roi George s'engageait de plus d'en procurer la garantie de la part de toutes les puissances de l'Europe à la paix générale. Le roi promettait de son côté de reconnaître empereur le grand-duc de Toscane. George, après avoir été long-temps balloté entre ses ministres de Hanovre et le lord Harrington, signa ce traité le 22 Septembre *). Il paraissait alors que la pacification de l'empire suivrait immédiatement la convention de Hanovre; mais il ne suffisait pas d'avoir calmé les passions du roi d'Angleterre; il y avait des ennemis plus irréconciliables qui voulaient abattre la puissance naissante des Prussiens. Brühl à Dresde, et Bartenstein à Vienne jugeaient que le moment en était venu, et ils voulaient profiter des circonstances qu'ils croyaient leur être favorables. La couronne impériale rehaussait la fierté de la cour de Vienne, et le désir de partager les

*) Voir: *Wenck*, Codex. II, p. 191.

dépouilles d'un ennemi donnait de la fermeté à celle de Dresde. 1745.

Il sera peut-être nécessaire, pour l'intelligence des faits, de rapporter de quelle manière la dignité impériale retourna à la nouvelle maison d'Autriche. Depuis la paix de Füssen, le comte de Ségur avait pris le chemin du Neckar, pour se joindre au prince de Conti. Monsieur de Bathiany le suivit et traversa l'empire, afin de se joindre au corps du duc d'Aremberg, qui avait son quartier à Weilbourg. La France aurait dû dans ce moment faire les derniers efforts pour empêcher cette jonction; mais elle n'agissait pas. Le prétexte de la guerre était d'empêcher que la dignité impériale ne rentrât dans la nouvelle maison d'Autriche: la France devait donc rassembler des forces aux environs de Francfort, ce qui l'aurait rendue maîtresse de l'élection; il fallait autoriser le prince de Conti à chasser le duc d'Aremberg du voisinage de cette ville, et empêcher surtout sa jonction avec monsieur de Bathiany, qui donnait une supériorité marquée aux Autrichiens sur les Français. Louis XV et le prince de Conti avaient souvent assuré le roi dans leurs lettres, qu'au risque d'une bataille ils s'opposeraient à l'élection du grand-duc; c'étaient de belles paroles. La bataille ne se donna point. Le prince de Conti fut obligé de détacher quinze mille hommes pour la Flandre. Le comte de Traun eut le commandement de l'armée de l'empire. Il détacha Bärenklau et lui fit passer le Rhin à Bibe-

1745. rich. Le prince de Conti en prit l'alarme; il fit sauter son pont d'Aschaffenbourg, rompre celui de Höchst et se retira à Gerau sur le Rhin. Le grand-duc se rendit en personne à son armée. Traun passa le Mein. Bärenklau défit quelques compagnies franches du prince de Conti auprès d'Oppenheim. Sur cela les Français n'y tinrent plus. Le prince de Conti repassa le Rhin à Germersheim et à Rhein-Türkheim. Son équipage fut pris par les ennemis, qui l'inquiétèrent fort dans sa retraite; il se campa à Worms derrière le ruisseau d'Osthofen, se retira de là à Mutterstadt, où il finit une campagne peu glorieuse pour les armes françaises.

La retraite du prince de Conti fut le signal qui fit éclater l'esprit de vertige des princes de l'empire et leur attachement pour la maison d'Autriche. On s'étonne avec raison, en considérant la hauteur et le despotisme avec lesquels cette maison avait gouverné l'Allemagne, qu'il se trouvât des esclaves assez vils pour se soumettre au joug qu'elle leur imposait; et cependant le grand nombre était dans ces sentimens. Le roi d'Angleterre avait à sa disposition tout le collège électoral; il était maître de la diète de l'empire. L'électeur de Mayence devait sa fortune à la maison d'Autriche, et n'était que l'organe de ses volontés.

Le grand-duc de Toscane élu empereur; 13 Septembre.

C'est un ancien usage que le doyen du collège électoral invite les électeurs à la diète d'élection. Après la mort de Charles VII, l'électeur de Mayence s'acquitta de ce devoir et fixa l'ouverture de la diète au

1 de Juin. Le baron de Erthal, chargé de cette ambassade, se rendit à Prague et fit la même invitation au royaume de Bohême qu'aux autres électeurs, ce qui était contraire aux décisions de la dernière diète, qui portait qu'on laisserait dormir la voix de Bohême. On avait craint au commencement de l'année 1745, tant à Vienne qu'à Hanovre, que l'armée du prince de Conti n'empêchât à Francfort les partisans du grand-duc de Toscane de lui donner leurs voix, et l'on avait jeté les yeux sur la ville de Erfurt pour y assembler la diète; cela aussi était contraire aux loix fondamentales du corps germanique, surtout à la bulle d'or. La faiblesse des Français sauva cette transgression à la reine de Hongrie. La diète de l'empire s'assembla donc à Francfort le 1 de Juin. La France donna l'exclusion au grand-duc; mais l'armée du prince de Conti, qui devait appuyer cette déclaration, ayant déjà disparu, c'était de la part des Français un aveu tacite d'impuissance, qui leur aliéna le coeur de tous leurs alliés. Les ministres de Brandebourg et de l'électeur palatin remirent un mémoire à la diète lequel demandait l'examen de trois points: 1° Si les ambassadeurs invités par l'électeur de Mayence étaient admissibles à donner leur suffrage? 2° Si leurs cours avaient toute la liberté requise selon la bulle d'or? 3° Si quelques-uns ne s'en étaient pas privés eux-mêmes, ou par des promesses, ou par vénalité? Le premier de ces points regardait l'ambassadeur de Bohême, qui ne devait point être admis; le second dé-

1745. signait l'ambassadeur palatin, dont le secrétaire avait été enlevé par les Autrichiens aux portes de Francfort; et presque tout le collège électoral se trouvait dans le troisième cas. Ils finirent en protestant contre l'assemblée de la diète, qui serait censée illégale jusqu'au redressement de ces griefs, et se retirèrent. Comme une fausse démarche en entraîne une autre, la cabale autrichienne passa par dessus toutes les bienséances; et sans avoir égard à ces protestations, le jour de l'élection fut déterminé au 13 de Septembre. L'ambassadeur brandebourgeois et le palatin se retirèrent à Hanau, en protestant contre cette assemblée illicite et schismatique, dont les résolutions et les opérations devaient être régardées comme nulles.

Le grand-duc fut élu le 13 de Septembre, au grand contentement du roi d'Angleterre et de la reine de Hongrie. Restait à savoir s'il convenait mieux au roi de reconnaître purement et simplement le nouvel empereur, ou de lui rompre entièrement en visière, en déclarant qu'il ne reconnaissait ni élection ni élu. Ce prince tint un juste milieu entre ces deux partis. Il garda un profond silence, parce que 1° il ne pouvait mettre la France en action pour renverser ce qui s'était fait à Francfort, et qu'en second lieu reconnaître l'empereur sans nul besoin, ç'aurait été se priver à la paix du mérite d'une complaisance qu'on pouvait alors faire valoir. La reine de Hongrie jouissait déjà paisiblement à Francfort du spectacle de cette couronne impériale qu'elle avait placée avec

tant de peine sur la tête de son époux; elle laissait 1745.
la représentation à l'empereur, et réservait pour elle l'autorité; elle n'était pas même fâché qu'on remarquât que le grand-duc était le fantôme de cette dignité et qu'elle en était l'ame. Cette princesse montra trop de hauteur pendant son séjour à Francfort; elle traitait les princes comme ses sujets, elle fut même plus qu'impolie à l'égard du prince Guillaume de Hesse. Elle annonçait ouvertement dans ses discours, qu'elle aimerait mieux perdre son cotillon que la Silésie; elle disait du roi de Prusse, qu'il avait quelques qualités, mais qu'elles étaient ternies par l'inconstance et par l'injustice. Par le moyen d'émissaires secrets le roi avait fait lâcher à Francfort quelques propos de paix, qui furent tous rejetés. La fermeté de l'impératrice dégénérait quelquefois en opiniâtreté; elle était comme enivrée de la dignité impériale qu'elle venait de remettre dans sa maison. Uniquement occupée de perspectives riantes, elle croyait déroger à sa grandeur en entrant en négociation d'égal à égal avec un prince qu'elle accusait de rébellion. À ce motif de vanité se joignaient des raisons d'état plus solides. Depuis Ferdinand I les principes de la maison d'Autriche tendaient à établir le despotisme en Allemagne: rien n'était donc plus contraire à ce dessein, que de souffrir qu'un électeur acquît trop de puissance; qu'un roi de Prusse, fortifié des dépouilles de l'empereur Charles VI, employant ses forces contre l'ambition autrichienne, soutînt con-

1745. tre elle avec trop d'efficace les libertés du corps germanique.

Voilà les véritables raisons qui empêchèrent la cour de Vienne d'accéder au traité de Hanovre. Le roi de Pologne avait des raisons différentes. Son objet principal était de conserver la couronne de Pologne dans sa maison, et pour s'en assurer davantage, il espérait par cette guerre gagner une communication de la Saxe en Pologne par la Silésie; il ambitionnait la possession du duché de Glogau, ou de plus même, s'il pouvait l'obtenir, et Brühl, qui croyait le roi de Prusse aux abois, ne voulait point de composition. Les espérances bien ou mal fondées de ces deux cours empêchèrent que la convention de Hanovre ne devînt alors une paix entre ces trois puissances belligérantes. Cependant le roi d'Angleterre se flattait, à force d'insister sur la même chose, de ramener enfin l'impératrice et le roi de Pologne à son sentiment; les assurances qu'il en donnait au roi de Prusse, firent suspendre l'expédition de Saxe. Dans ces circonstances d'ailleurs il n'aurait pas été convenable d'embrouiller les affaires plus qu'elles ne l'étaient déjà, et d'entreprendre une nouvelle guerre. Cette modération que le roi mit dans sa conduite, ne pouvait tourner qu'à la confusion de ses ennemis, qui tâchaient, en calomniant ses démarches, d'attirer sur lui la haine des souverains de toute l'Europe.

Expédition du général Nassau dans la Haute-Silésie.

Mais ces mesures que l'on voulait garder avec la Saxe, n'empêchaient pas de pousser la guerre avec

vigueur contre l'impératrice-reine. On se trompe 1745.
lorsqu'on croit fléchir son ennemi en le ménageant les armes à la main; les victoires seules le forcent à la paix. C'est ce qui fit qu'on pressa les opérations de monsieur de Nassau. Kosel lui opposa une faible résistance; il ouvrit la tranchée du côté de la Basse-Oder; le feu prit par accident à quelques maisons; ce qui obligea le commandant à se rendre le 6 de Septembre. Monsieur de Nassau y fit prisonniers trois mille Cravates, et ne perdit au siége que quarante-cinq hommes. Ce général, après avoir ravitaillé la ville et y avoir laissé une garnison de douze cents hommes, se porta sur Troppau avec sa petite armée; de là ses partis mirent à contribution quelques cercles de la Moravie; il eut de petites affaires avec les Hongrois, dont il sortit toujours avec avantage et avec gloire.

Mais il est temps de retourner en Bohême, où nous avons laissé l'armée prussienne au camp de Chlumetz et celle des Autrichiens à celui de Königsgrätz. Les ennemis tentèrent deux fois d'emporter de vive force la petite ville de Neustadt, où commandait le major Tauentzien; mais ils furent toujours repoussés par la valeur de ce digne officier. Ce poste était très-important, parce qu'il assurait la communication de la Silésie. Le prince de Lorraine, qui se croyait plus fort par les secours qu'il avait reçus, qu'affaibli par le départ des Saxons, passa l'Adler, et s'établit dans le camp que les Prussiens avaient eu entre Kö-

Mouvemens des deux armées en Bohême.

1745. nigsgrätz et Kralovalhota. Les Prussiens firent un mouvement en conséquence; ils mirent l'Elbe devant leur front, leur droite à Schmirschitz et leur gauche à Jaromirz. Monsieur Du Moulin garda son poste de Skalitz et le général Lehwald occupa la hauteur de Pless au confluent de la Metau dans l'Elbe; de sorte que les Prussiens tenaient ces deux rivières. Monsieur de Valori avait pris un logement dans le faubourg de Jaromirz; on l'avertit qu'il valait mieux entrer en ville et il n'en voulut rien croire. Un partisan autrichien, nommé Franquini, qui entretenait des intelligences avec l'hôte du marquis, tenta de l'enlever. Il se glissa par des granges et des jardins; mais par méprise il enleva le secrétaire au lieu du ministre. Ce secrétaire, nommé d'Arget, eut l'esprit de déchirer toutes ses lettres; pour sauver son maître il dit qu'il était Valori, et ne détrompa Franquini que lorsqu'il n'était plus temps de prendre le ministre. Par sa position l'armée prussienne était inattaquable. Supposé même que le prince de Lorraine eût voulu tenter le passage de la Metau à l'aide de plusieurs ponts construits sur l'Elbe, le roi pouvait se porter derrière l'ennemi et le couper de Königsgrätz. Franquini était le seul qui donnât quelques inquiétudes pour les vivres; il s'était posté dans une forêt nommée vulgairement le royaume de silva; ce bois communique aux chemins de Braunau, Starkstadt et Trautenau; il tombait de ce repaire sur les convois qui venaient de la Silésie. Chaque convoi avait une petite

bataille à livrer; souvent il fallait y envoyer des secours; cela fatiguait les troupes et l'on ne se nourrissait que l'épée à la main. 1745.

L'impératrice-reine cependant commençait à s'ennuyer de cette guerre, qui ne décidait rien. Pressée par le roi d'Angleterre de faire la paix, elle voulut au moins tenter encore la fortune avant de quitter la partie, et donna au prince de Lorraine l'ordre précis d'agir offensivement, et s'il le pouvait avec avantage, d'engager une affaire générale avec les Prussiens. Pour l'aider dans une entreprise aussi importante, elle lui avait formé une espèce de conseil, composé du duc d'Aremberg et du prince Lobkowitz; elle les envoya tous deux à l'armée, se flattant d'avoir pourvu à tout, et que la fortune qui avait couronné son époux à Francfort, lui gagnerait des batailles en Bohême. On sut bientôt dans le camp prussien que messieurs d'Aremberg et de Lobkowitz avaient joint le prince de Lorraine, et l'on devina à peu près les intentions de cette princesse. Le prince Lobkowitz, d'un tempérament violent et impétueux, voulait attaquer et ferrailler sans cesse; il envoyait tous les jours les houssards à la petite guerre, souvent même mal à propos, et s'emportait lorsque Nadasty ou Franquini avaient essuyé quelque échec. Le prince de Lorraine, qui connaissait les Prussiens pour avoir fait trois campagnes contre eux, aurait préféré la guerre de chicane à celle qu'on lui ordonnait de faire; il se serait contenté de disputer les subsistances, de consu-

1745. mer son ennemi à petit feu et d'accumuler beaucoup de petits avantages, qui réunis font l'équivalent des plus grands succès. Pour le duc d'Aremberg, appesanti par l'âge, il était de l'avis du dernier qui opinait. Les deux armées n'étaient distantes l'une de l'autre que d'une demi-portée de canon. Le roi, de sa tente, qui était sur une hauteur, voyait tous les jours les généraux ennemis venir reconnaître sa position; on les aurait pris pour des astronomes, car ils observaient les Prussiens avec de grands tubes; ensuite ils délibéraient ensemble; mais ils ne pouvaient rien entreprendre contre un camp qui était trop avantageux et trop fort pour être brusqué. Bientôt les ennemis donnèrent l'alarme au corps du général Lehwald; mille cinq cents pandours passèrent la Metau pendant la nuit et se retranchèrent sur une hauteur voisine de celle des Prussiens; un essaim de troupes légères devait les suivre. Monsieur de Leh-
11 Septembre. wald ne leur en laissa pas le temps; il marcha à eux à la tête de deux bataillons, les chassa la bayonnette au bout du fusil de leur redoute, leur prit quarante hommes et les fit poursuivre par ses houssards. Le pont de la Metau se rompit pendant leur fuite précipitée et plusieurs se noyèrent. Cette belle action de monsieur de Lehwald empêcha les Autrichiens d'établir une communication avec Franquini, qui voulait empêcher les convois d'arriver au camp prussien. Le prince de Lobkowitz ne se rebutait pas pour avoir manqué quelques projets; il en formait sans cesse de

nouveaux et tenta pour la troisième fois de prendre 1745.
Neustadt. La ville fut investie le 7 Septembre par dix mille hommes; le roi n'en fut informé que le 12. Il envoya incontinent Du Moulin et Winterfeld à son secours. Winterfeld, avec trois cents fantassins du régiment de Schwerin, força le passage d'un bois défendu par deux mille pandours; les Hongrois perdirent deux canons, et furent jetés dans une espèce de précipice qu'ils avaient derrière leur front. À l'approche des Prussiens, le siége de Neustadt fut levé; ils repassèrent la Metau et se retirèrent dans leur camp. Monsieur de Tauentzien, enfermé dans une bicoque sans défense, dont la muraille était crevassée en beaucoup d'endroits, avait soutenu cinq jours de tranchée ouverte contre dix mille ennemis qui l'assiégeaient et qui, les deux derniers jours, lui avaient coupé les canaux qui portaient l'eau aux fontaines de la ville: les murailles avaient été battues par dix pièces d'artillerie, qui en avaient fait écrouler un pan considérable. Nous avons vu des places fortifiées par les Vauban et les Coehorn ne tenir pas aussi longtemps à proportion; ce n'est donc pas toujours la force des ouvrages qui défend les places, mais plutôt la valeur et l'intelligence de l'officier qui y commande. Le poste de Neustadt ne pouvait plus se défendre, depuis que l'eau y manquait; mais en l'abandonnant on perdait à l'égard de la sûreté des convois; cependant les fourrages étant tous consumés dans le voisinage, il était à propos de changer de position, et

1745. Retraite de l'armée prussienne.

l'on ruina les murailles de cette ville. Le 18 Septembre l'armée passa l'Elbe auprès de Jaromirz et se campa à Kwalkowitz, sans que l'ennemi fît le moindre mouvement pour s'y opposer. Il fallut de ce camp détacher le général Polentz avec mille chevaux et trois bataillons, pour couvrir la Nouvelle Marche et l'Oder contre un corps de six mille houlans que le roi de Pologne avait levé, et qu'il voulait attirer en Saxe, pour y joindre ses autres troupes; les autres détachemens rentrèrent dans l'armée et monsieur Du Moulin en couvrit la gauche.

Il se fit ce jour-là un feu de joie dans l'armée autrichienne, pour célébrer l'élection du grand-duc; le nom d'armée impériale réjouissait les officiers qui la composaient; deux jours se passèrent en festins, où le vin ne fut pas épargné. Peut-être aurait-ce été le moment d'attaquer; mais le roi ne voulut point s'écarter de son plan de campagne. Il résolut donc de transporter son camp à Staudenz; le chemin qui y conduit, passe par une vallée bordée de bois et de montagnes qui tiennent à la forêt de silva. Franquini s'embusqua auprès du village de Liebenthal, sur le chemin où la seconde colonne devait passer. Le prince Léopold, qui la conduisait, détacha quelques bataillons, qui traquèrent le bois, en même temps que monsieur de Malachowski, à la tête de quelques centaines de houssards, grimpant sur ces rochers escarpés, aida l'infanterie à chasser ce partisan de son embuscade; cette action, la plus hardie que la cava-

lerie puisse entreprendre, combla monsieur de Malachowski de gloire. Il eut cependant vingt hommes de tués et quarante de blessés dans cette affaire. L'armée n'entra que sur le tard dans le camp de Staudenz. Monsieur de Lehwald avec son corps occupa Starkstadt, et monsieur Du Moulin se rendit à Trautenau avec son détachement, pour couvrir les convois qui venaient de la Silésie. Les Prussiens embrassaient ainsi toute la chaîne des montagnes qui côtaient les frontières de la Silésie depuis Trautenau vers Braunau; cette partie fut radicalement fourragée, et l'ennemi n'aurait pas été en état d'y subsister pendant l'hiver. Cela formait une barrière qui mettait jusqu'au printemps prochain la Silésie à couvert d'incursions. Les fourrages se faisaient toutefois avec bien plus de difficulté que dans les plaines, par la nature du terrain coupé et difficile qui environnait le camp; afin de ne point exposer les troupes à quelque affront, il fallait des convois de trois mille chevaux et de sept à huit mille hommes d'infanterie pour couvrir les fourrageurs; chaque botte de paille coûtait un combat. Moratz, Trenck, Nadasty, Franquini étaient tous les jours aux champs; afin c'était une école pour la petite guerre. De tous les officiers autrichiens Franquini était celui qui avait la connaissance la plus exacte des chemins qui vont de Bohême en Silésie; il attaqua avec quatre mille pandours entre Schatzlar et Trautenau un convoi de farine escorté par trois cents fantassins. Le jeune Möllendorf,

1745.

1745. 23 Septembre. aide de camp du roi, conduisait ce convoi; il soutint tous les efforts des ennemis, et s'empara d'un cimetière qui dominait le défilé, d'où il protégea les chariots et se défendit durant trois heures jusqu'à l'arrivée du secours de Du Moulin, qui le dégagea entièrement. Les ennemis laissèrent quarante morts sur la place, la perte de l'escorte fut légère, à cela près que Franquini détela une trentaine de chariots, dont il emmena les chevaux. Quoique ces petites actions ne soient que des bagatelles, elles font trop d'honneur à la nation et à ceux qui y ont eu part, pour laisser ensevelir dans l'oubli ce qui peut devenir un germe d'émulation pour la postérité. C'étaient chaque jour de nouvelles entreprises de la part de l'ennemi; ayant la faveur du pays, il était instruit que le dépôt des vivres et la boulangerie de l'armée étaient établis à Trautenau, et cette connaissance lui suffit pour faire mettre le feu aux quatre coins de cette malheureuse ville; en trois heures de temps toutes les maisons ne firent plus qu'un monceau de cendres. Comme on avait eu la précaution de placer les tonneaux de farine dans des caves bien voûtées, il n'y eut de perdu que quelques chariots de bagage que les flammes consumèrent. Cette action inhumaine retomba sur ses auteurs, et l'impératrice-reine, au lieu d'y gagner, eut en Bohême une ville de plus de ruinée.

Ces tentatives n'étaient que le prélude de ce que la cour de Vienne et ses généraux méditaient depuis long-temps d'exécuter. Le prince de Lorraine voyait

que les Prussiens se préparaient à quitter la Bohême; il les suivit et vint se camper à Königshof, pour les observer de plus près. Le camp de Staudenz n'avait pas été pris selon toutes les règles de l'art. Le roi avait affaibli son armée par ses détachemens, et il ne lui restait pas assez de troupes pour remplir l'espace qu'il avait à garnir. Monsieur de Nassau était dans la Haute-Silésie, monsieur de Polentz dans la Nouvelle Marche, monsieur Du Moulin à Trautenau, lequel, depuis que Franquini avait fait quelques tentatives sur Schatzlar, obligé d'y marcher, fut relevé par monsieur de Lehwald à Trautenau. Il ne restait après tous ces détachemens que dix-huit mille hommes dans l'armée que le roi commandait, de sorte qu'ils n'occupaient pas tout le terrain que le caprice de la nature avait formé pour une plus nombreuse armée. Ce corps dominait en certains endroits les hauteurs voisines; mais la droite était entièrement dominée par un monticule que la faiblesse de l'armée ne permettait pas d'occuper; cependant on avait placé des gardes de cavalerie et des corps de houssards sur ces hauteurs, pour en être maître en cas de besoin. La cavalerie à la vérité ne pouvait guère aller à la découverte au-delà d'un demi mille, à cause des bois, des défilés et des gorges des montagnes; l'ennemi en revanche envoyait tous les jours des partis de quatre à cinq cents chevaux, qui rodaient autour du camp prussien; ils défilaient, allaient et venaient le long de la forêt de silva, en tirant vers Marchendorf, où

1745.
28 Septembre.

1745. Franquini avait son petit camp. L'armée autrichienne n'était qu'à une marche de celle du roi, ce qui fit appréhender à celui-ci que le dessein du prince de Lorraine ne fut de gagner Trautenau avant lui. Pour prévenir l'ennemi, qui aurait par là coupé son corps de la Silésie, le roi résolut de se mettre en marche le lendemain; mais pour être préalablement mieux informé des mouvemens des Autrichiens, il fit partir sur le champ un détachement de deux mille chevaux commandés par le général Katzler, pour aller à la découverte sur les chemins d'Arnau et de Königshof, avec ordre de faire des prisonniers et de prendre des paysans des environs, afin d'avoir des nouvelles de ce qui se passait dans le camp du prince de Lorraine. Monsieur de Katzler s'avança avec sa troupe; et se trouva, sans le savoir, entre deux colonnes d'Autrichiens qui se glissaient dans les forêts pour lui dérober la connaissance de leur marche; il aperçut devant lui un grand nombre de troupes légères, et un corps de cavalerie, de beaucoup supérieur au sien, qui les suivait; sur quoi il se replia en bon ordre sur le champ et rendit compte au roi de ce qu'il avait vu; mais il n'avait pas vu grand' chose. Les troupes reçurent ordre de se mettre en marche le lendemain à dix heures, et le 30 de Septembre à quatre heures du matin, pendant que le roi avait auprès de lui les généraux du jour, pour leur dicter la disposition de la marche, un officier vint l'avertir que les grandes gardes de la droite du camp découvraient une longue

Bataille de Sorr.

ligne de cavalerie, et qu'autant qu'on en pouvait ju- 1745.
ger par l'étendue de la poussière, ce devait être toute l'armée ennemie; quelques officiers vinrent un moment après rapporter que quelques corps autrichiens commençaient à se déployer vis-à-vis du flanc droit du camp. Sur ces nouvelles les troupes reçurent ordre de prendre incessamment les armes, et le roi se rendit auprès des grandes gardes, pour juger par ses propres yeux de l'état des choses et du parti qu'il y avait à prendre. Il faut, pour se faire une juste idée de la bataille de Sorr, se représenter exactement le terrain sur lequel elle se donna. Dans la position où était l'armée avant la bataille, sa droite s'appuyait à un petit bois gardé par un bataillon de grenadiers, et le village de Burkersdorf était sur le flanc droit, prenant de Praussnitz au chemin de Trautenau; il n'était point occupé, parce qu'il est situé dans un fond et que les maisons en sont isolées; ce fond bas régnait depuis le front jusqu'à l'extrémité de la droite et séparait le camp d'une hauteur assez élevée, qui s'étendait du chemin de Burkersdorf à Praussnitz, et sur laquelle on avait placé les houssards et les gardes du camp. Le front de l'armée était couvert par le village de Staudenz, au-delà duquel régnaient des montagnes et des bois qui tenaient au royaume de silva. La gauche de la petite armée était appuyée à un ravin impraticable. Deux chemins menaient du camp à Trautenau; l'un par la droite du camp, laissant Burkersdorf à gauche, passait par un petit dé-

1745. filé et conduisait ensuite par une plaine unie à Trautenau; l'autre partait de la gauche de l'armée, passait par une vallée pleine de défilés et par le village de Rudersdorf, menant à Trautenau plutôt par des sentiers que par une route battue. Lorsque le roi arriva à ses grandes gardes, il vit que les Autrichiens commençaient à se former, et il jugea qu'il serait plus téméraire de se retirer à travers des défilés devant une armée qu'il avait si près de lui, que de l'attaquer malgré la prodigieuse infériorité du nombre. Le prince de Lorraine avait bien compté que le roi prendrait le parti de la retraite, et c'était sur quoi il avait fait sa disposition; il voulait engager une affaire d'arrière-garde, et il est sûr que celle-là lui aurait réussi. Mais le roi prit sans balancer le parti de l'attaquer, parce qu'il aurait été plus glorieux d'être écrasé en vendant chèrement sa vie, que de périr dans une retraite qui aurait assurément dégénéré en fuite ignominieuse.

Quelque danger qu'il y ait à manoeuvrer en présence d'un ennemi déjà rangé en bataille, les Prussiens passèrent par dessus ces règles et firent un quart de conversion à droite pour présenter un front parallèle à celui de l'ennemi; cette manoeuvre délicate se fit avec un ordre et une célérité inconcevables; mais les Prussiens ne se présentèrent que sur une ligne vis-à-vis des Autrichiens, qui étaient sur trois lignes de profondeur; il fallut même que ce déploiement s'exécutât sous le feu de vingt-huit pièces

de canon que les ennemis avaient disposées en deux batteries, et d'un bon nombre de grenades royales qu'ils jetaient parmi la cavalerie. Mais rien ne déconcerta les Prussiens; aucun soldat ne parut craindre, aucun ne quitta son rang. Quelque diligence que l'on employât à se former ainsi, la droite fut exposée près d'une demi-heure au canon de l'ennemi, avant que la gauche fût entièrement sortie du camp. Alors le maréchal de Buddenbrock reçut ordre d'attaquer avec la cavalerie; ce qu'il exécuta sans balancer. Les Autrichiens avaient mal choisi leur terrain; la cavalerie avait une espèce de précipice derrière elle; elle était sur trois lignes, auxquelles le terrain étroit n'avait pas permis de donner une distance convenable; à peine y avait-il entre chaque ligne vingt pas d'intervalle; ils tirèrent de la carabine selon leur usage, mais n'eurent pas le temps de mettre l'épée à la main, ayant été culbutés en partie dans le fond qu'ils avaient derrière eux et en partie jetés sur leur propre infanterie. Cela devait arriver, car la première ligne renversée devait nécessairement se jeter sur la seconde, celle-là sur la troisième, et il n'y avait point d'espace où ces corps, qui faisaient cinquante escadrons, pussent se reformer. La première brigade de l'infanterie de la droite des Prussiens, animée par ce succès, se hâta trop d'attaquer ces batteries des Autrichiens dont nous avons parlé; vingt-huit canons chargés à mitraille éclaircirent dans un moment les rangs des assaillans et les firent plier;

1745.

1745. cinq bataillons dans lesquels consistait la réserve, arrivèrent fort à propos; ceux qui avaient été repoussés se reformèrent auprès d'eux, et d'un effort commun ces dix bataillons emportèrent la batterie. Monsieur de Bonin, lieutenant-général, et monsieur de Geist, colonel, eurent la principale part à cette belle action. Alors on aperçut une grosse colonne d'ennemis qui venait de leur droite et qui descendait des hauteurs pour s'emparer de Burkersdorf; le roi les prévint en bordant ce village d'un bataillon de Kalckstein. On mit le feu aux maisons les plus écartées vers la gauche, pour couvrir ce bataillon, pendant que l'infanterie de la gauche se formait derrière; ce bataillon tira par pelotons contre l'ennemi comme il eût fait dans une place d'exercice, et la colonne se retira en fuyant. La cavalerie de la droite des Prussiens devenait dès-lors inutile à l'endroit où elle était. Ce précipice dans lequel elle avait jeté les Autrichiens, prenait depuis le chemin de Trautenau et allait en diminuant toujours de largeur vers le centre des Prussiens, mais en tirant vers le village de Sorr, qui était en avant. On laissa donc les cuirassiers de Buddenbrock et quelques houssards pour suivre l'infanterie en seconde ligne. Les gensd'armes, Prusse, Rothemburg et Kyau, qui faisaient vingt escadrons, furent envoyés à la gauche de l'armée, pour y renforcer cette aile, tandis que l'infanterie de la droite prenait celle de l'ennemi en flanc, et la menait battant devant elle en la faisant replier sur la droite des

impériaux. Les gardes, qui étaient au centre de la 1745.
ligne, conduites par le prince Ferdinand du Brunsvic, attaquèrent alors une hauteur que les ennemis tenaient encore; elle était escarpée et chargée de bois; elle fut emportée cependant, et ce qu'il y avait de singulier, c'est que le prince Louis de Brunsvic la défendait contre son frère. Le prince Ferdinand se distingua beaucoup dans cette occasion. Le terrain du combat n'était alternativement que fonds et hauteurs, ce qui engageait sans cesse de nouveaux combats; car les Autrichiens tâchaient de se rallier sur ces hauteurs; mais repoussés à plusieurs reprises, la confusion devint générale et à la retraite succéda la fuite. Toute la campagne était couverte de soldats débandés; cavaliers et fantassins, tout était mêlé. Tandis que l'armée prussienne victorieuse poursuivait à grands pas les vaincus, les cuirassiers de Bornstädt, qui combattaient à la gauche, enveloppèrent le régiment de Damnitz et un bataillon de Kollowrat, prirent dix drapeaux et firent mille sept cents prisonniers. Le reste de la cavalerie de la gauche ne put atteindre la cavalerie autrichienne, qui évita de s'engager, et se retira en assez bon ordre dans la forêt de silva. Le roi arrêta la poursuite au village de Sorr, dont la bataille porte le nom; derrière ce village est la forêt de silva dont nous avons tant parlé; il ne fallait pas y suivre l'ennemi; ç'aurait été risquer mal à propos et sans nécessité de perdre tous les avantages qu'on venait d'obtenir: c'était bien assez qu'un corps

1745. de dix-huit mille hommes en eût battu au-delà de quarante mille; et même il n'y avait rien à gagner en se hasardant d'aller plus loin. Les vainqueurs perdirent le prince Albert de Brunsvic; le général Blanckensee; les colonels Bredow, Blanckenburg, Dohna, Ledebur; les lieutenant-colonels Lange et Wedel des gardes, et mille soldats; victimes illustres qui sacrifièrent leur vie pour le salut de l'état. On comptait que le nombre des blessés montait à deux mille. Les vaincus perdirent vingt-deux canons, dix drapeaux, deux étendards, trente officiers et deux mille soldats qui furent faits prisonniers. Le prince Léopold se distingua dans cette journée, et surtout le maréchal de Buddenbrock et le général Goltz, qui avec douze escadrons en battirent cinquante. Si cette bataille ne fut pas aussi décisive que celle de Hohen-Friedberg, il faut s'en prendre au terrain où elle se donna. L'ennemi qui fuit dans une plaine, doit souffrir des pertes considérables; celui qui a le dessous dans un pays montueux, est à l'abri de la cavalerie, qui ne peut l'entamer considérablement; et quelque petit que soit le nombre de ceux qui se rallient sur la crête des hauteurs, ce nombre est suffisant pour ralentir la poursuite du vainqueur *).

Considérations sur cette bataille.

Le projet de cette bataille, conçu par le prince de Lorraine, ou par Franquini, auquel d'autres l'attribuent, était beau et bien imaginé. Le poste des

*) Voyez le journal militaire de Vienne. 1825, cah. IV, p. 3.

Prussiens était sans contredit mauvais; l'on ne peut 1745.
les excuser de n'avoir pensé qu'à leur front et d'avoir négligé leur droite, qui était dans un fond dominé par une hauteur éloignée de mille pas seulement. Mais si les Autrichiens savaient imaginer, ils n'avaient pas le talent de l'exécution: voici les fautes qu'ils commirent. Le prince de Lorraine aurait dû former sa cavalerie de la gauche devant le chemin de Trautenau et à dos du camp prussien; en barrant ce chemin, l'armée du roi n'avait ni terrain pour se former, ni moyen d'appuyer sa droite. Le prince de Lorraine pouvait aussi en arrivant sur le terrain lâcher cette cavalerie, pour donner à bride abattue dans le camp prussien. Le soldat n'aurait eu le temps ni de courir aux armes, ni de se former, ni de se défendre; ç'aurait été se procurer une victoire certaine. On dit que monsieur d'Aremberg avait égaré sa colonne pendant la nuit, et qu'il s'était formé à rebours, le dos tourné vers le camp du roi; cela rassemble assez au duc d'Aremberg, et c'est, dit-on, ce qui fit perdre du temps au prince de Lorraine, qui s'occupa long-temps à réparer ce désordre. Mais lorsque les Prussiens commencèrent à se présenter sur le champ de bataille, qui empêchait alors le prince de Lorraine de les faire attaquer tout de suite avec sa cavalerie? Cette gauche aurait fondu d'une hauteur sur des troupes occupées à se former et sur d'autres qui défilaient encore. On trouvait que le roi n'avait pas commis moins de fautes que son adversaire. On lui

1745. reprochait surtout de s'être mis par le choix d'un mauvais poste dans la nécessité de combattre, au lieu qu'un général habile ne doit se battre que lorsqu'il le juge à propos. On disait qu'au moins le roi aurait dû être averti de la marche des Autrichiens. Il répondait à cette accusation, que l'ennemi lui étant de beaucoup supérieur en troupes légères, il ne pouvait aventurer fort loin les cinq cents houssards qui lui restaient après tous les détachemens qu'il venait de faire. Mais, objectait-on, il ne fallait pas tant faire de détachemens et s'affaiblir si fort vis-à-vis d'une armée supérieure. Il répondait que le corps de Gessler et de Polentz qui alla joindre le prince d'Anhalt, pouvait être regardé comme faisant l'équivalent des Saxons qui s'en retournèrent chez eux; que le détachement du général de Nassau avait été nécessaire pour pouvoir tirer de la Silésie ses subsistances, qui auraient manqué tout à fait si les Hongrois qui infestaient tout ce duché, n'en eussent été chassés; que les détachemens de Du Moulin et de Lehwald avaient été indispensables dans les gorges des montagnes, qu'il fallait garder, ou risquer d'être affamé par l'ennemi. On n'avait qu'autant de chevaux qu'il en fallait pour amener, à chaque transport, de la farine pour cinq jours. Si un de ces convois eût manqué, l'armée aurait été sans pain et sans subsistances. On disait que le roi aurait dû se retirer en Silésie plutôt que de hasarder une bataille en Bohême; mais le roi était dans l'idée qu'une bataille perdue en

Bohême était de moindre conséquence qu'une bataille 1745.
perdue en Silésie; et d'ailleurs une retraite précipitée aurait indubitablement attiré la guerre dans ce duché. Ajoutez à cela que l'on consommait en Bohême les subsistances de l'ennemi, et qu'en Silésie on aurait consommé les siennes; mais nous laissons au lecteur la liberté de peser ces raisons et d'en juger. On ne peut attribuer le gain de cette bataille qu'au terrain étroit par lequel le prince de Lorraine vint attaquer le roi; ce terrain ôtait à l'ennemi l'avantage de la supériorité du nombre. Les Prussiens purent lui opposer un front aussi large que celui qu'il leur présentait. La multitude des soldats devenait inutile au prince de Lorraine, parce que ses trois lignes, presque sans distance, pressées les unes sur les autres, n'avaient pas la facilité de combattre, et que la confusion s'y mettant une fois, elle rendait le mal irrémédiable. Mais heureusement pour la Prusse, la valeur des troupes répara les fautes de leur chef et punit les ennemis des leurs.

Pendant que les deux armées se battaient, les houssards impériaux pillaient le camp prussien, la gauche et le centre n'ayant pas eu le temps d'abattre les tentes. Nadasty et Trenck s'en prévalurent; le roi et beaucoup d'officiers y perdirent tous leurs équipages; les secrétaires du roi furent même pris, et ils eurent la présence d'esprit de déchirer tous leurs papiers. Mais comment penser à ces bagatelles, lorsque l'esprit est occupé des plus grands objets d'in-

1745. térêt, devant lesquels tous les autres doivent se taire, de la gloire et du salut de l'état? Monsieur de Lehwald, attiré par le bruit du combat, vint encore à temps pour sauver les équipages de la droite et mettre fin aux cruautés affreuses que ces troupes de Hongrois effrénés et sans discipline exerçaient sur quelques malades et sur des femmes qui étaient restés dans le camp. De telles actions révoltent l'humanité et couvrent d'infamie ceux qui les font ou qui les tolèrent. Il faut dire à la louange du soldat prussien qu'il est vaillant sans être cruel, et qu'on l'a souvent vu donner des preuves d'une grandeur d'ame qu'on ne doit pas attendre de gens de basse condition.

Raisons du roi pour retourner en Silésie.

La postérité sera peut-être surprise qu'une armée, victorieuse dans deux batailles rangées, se retire devant l'armée vaincue et ne recueille aucun fruit de ses triomphes. Les montagnes qui entourent la Bohême, les gorges qui la séparent de la Silésie, la difficulté de nourrir les troupes, la supériorité de l'ennemi en troupes légères, et enfin l'affaiblissement de l'armée, fournissent la solution de ce problème. Supposé que le roi eût voulu établir ses quartiers d'hiver dans ce royaume, voici les difficultés qui se présentaient: tout le pays était entièrement fourragé; on trouve dans ces contrées peu de villes, encore sont-elles petites et ont-elles la plupart de mauvaises murailles; il aurait fallu, pour la sûreté, y entasser les soldats les uns sur les autres, ce qui aurait ruiné l'armée par des maladies contagieuses; à peine avait-

on des chariots pour les farines, comment en aurait-on trouvé pour amener le fourrage à la cavalerie? Mais en quittant la Bohême le roi pouvait remonter, recruter, équiper les troupes, les mettre dans l'abondance et leur donner du repos, pour s'en servir s'il le fallait le printemps prochain; outre qu'il paraissait probable qu'après la bataille de Sorr l'impératrice-reine serait plus disposée qu'auparavant à l'accession au traité de Hanovre. 1745.

Après avoir campé par honneur cinq jours sur le champ de bataille de Sorr, le roi ramena ses troupes à Trautenau. Le prince de Lorraine était encore à Ertina, prêt à retourner à Königsgrätz au bruit de l'approche des Prussiens. On apprit dans ce camp que monsieur de Nassau avait battu, le jour de la bataille de Sorr, un corps de Hongrois auprès de Leobschütz et qu'il avait fait cent soixante-dix prisonniers. Monsieur de Fouqué avait aussi trouvé moyen d'enlever quatre cents houssards entre Grulich et Habelschwert, qui furent conduits à Glatz. Monsieur Warnery, qui était avec trois cents chevaux à Landshut, ayant appris qu'un nouveau régiment hongrois de Léopold Palfy avait marché à Böhmisch-Friedland, les tourna, les surprit et ramena de son expédition huit officiers et cent quarante soldats prisonniers; mais comme l'infortune se mêle souvent au bonheur, monsieur de Chazot, du corps de Du Moulin, ne fut pas si heureux dans son entreprise sur Marchendorf; il fut attaqué et battu par l'ennemi et

1745. perdit quatre-vingt hommes. Après que l'armée eut achevé de consumer les subsistances des environs de Trautenau, elle se prépara à retourner en Silésie par le chemin de Schatzlar. De toutes les gorges et de tous les défilés de la Bohême, les plus mauvais se trouvent sur ce chemin; soit qu'on avance, soit qu'on recule, il faut user de toutes les précautions possibles pour y mener les troupes avec sûreté. Le petit ruisseau de Trautenbach coulait en ligne parallèle derrière le camp du roi; des rochers et des forêts formaient l'autre bord. Le 14 d'Octobre les bagages prirent les devans sous bonne escorte, pour rendre la marche plus facile. On posta le 15 cinq bataillons sur les montagnes, pour protéger la retraite de l'armée et lui servir ensuite d'arrière-garde. L'armée décampa le 16; elle marcha sur deux colonnes. Le prince Léopold, qui conduisait celle de la gauche qui passa par Trautenbach, arriva en Silésie sans avoir vu d'ennemis. La colonne de la droite, dont le roi s'était chargé, fut précédée par la cavalerie; l'infanterie passa le ruisseau, avant que Franquini, Nadasty, Moratz etc. fussent avertis de la marche des Prussiens; ils accoururent ensuite avec sept ou huit mille hommes. Quoique toutes les hauteurs fussent garnies d'infanterie, le progrès de la marche obligeait successivement l'arrière-garde à les quitter; les pandours profitaient alors de ces mêmes hauteurs abandonnées, pour faire feu sur l'arrière-garde. Cette tiraillerie dura depuis huit heures du matin jusqu'à six

heures du soir; ils tuèrent un capitaine et trente hom- 1745.
mes, et en blessèrent environ quatre-vingt. Tout le corps de Du Moulin avait été employé à couvrir le dernier défilé qui mène à Schatzlar par une vallée. Ce corps arrêta l'ennemi, auquel une attaque de cavalerie que la petite plaine de Schatzlar permit de faire, causa une perte de trois cents hommes; il se mit à l'écart, et monsieur Du Moulin défilant à sa droite passa par les Rehberge et entra dans le camp par la route que le roi lui avait ménagée. L'armée séjourna à Schatzlar jusqu'au 19, qu'elle vint camper à Liebau sur le territoire de la Silésie. Le corps de Du Moulin fut destiné à former un cordon le long des frontières. Le reste de l'armée entra en quartiers de cantonnement entre Rohnstock et Schweidnitz; elle pouvait se rassembler en six heures de temps et se trouvait au large par la quantité de villes et de villages qu'il y a dans cette contrée florissante. Ce fut là que le roi attendit la séparation de l'armée autrichienne, avant que de prendre des quartiers d'hiver. Monsieur de Nassau, qui voulait s'en procurer dans la Haute-Silésie, surprit un corps de Hongrois à Hultschin et chassa le maréchal Esterhazy d'Oderberg; les houssards de Wartenberg, qui étaient de ce corps, se distinguèrent également; ils battirent les dragons de Gotha, leur enlevèrent un étendard et firent cent onze prisonniers. Après cela monsieur de Nassau marcha à Pohruba et les Hongrois s'enfuirent à Teschen et de là vers Jablunka. Monsieur de Fou-

1745. qué, qui ne voulait pas être inutile à Glatz, fit enlever deux cents houssards qui s'étaient imprudemment enfermés dans Nachod. Cet habile officier donna des marques de génie et de capacité pendant tout le cours de cette guerre. Nous nous contenterons de dire que quarante partis qui sortirent de sa garnison durant cette campagne, enlevèrent plus de huit cents hommes à l'ennemi.

Le roi apprit le 24 d'Octobre que le prince de Lorraine avait séparé son armée en trois corps; il supposa que c'était dans le dessein de les étendre dans la suite, parce que la saison des opérations militaires était passée; il laissa le commandement des troupes au prince Léopold, en lui enjoignant de ne les point séparer davantage, avant d'en avoir reçu les ordres.

Le roi partit pour Berlin, où sa présence devenait nécessaire, tant pour réchauffer les négociations qui commençaient à languir, qu'afin de trouver des fonds pour la campagne prochaine, au cas que la paix ne pût pas se conclure pendant l'hiver.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Révolution d'Écosse, qui fait quitter Hanovre au roi d'Angleterre, et ralentit les négociations de la paix. Dessein des Autrichiens et des Saxons sur le Brandebourg découvert. Contradictions dans le conseil des ministres. Projets de campagne. Le prince d'Anhalt rassemble son armée à Halle. Le roi part pour la Silésie. Expédition de la Lusace. Le prince d'Anhalt marche à Meissen. Bataille de Kesselsdorf. Prise de Dresde. Négociation et conclusion de la paix.

Si durant l'année 1745 les négociations des Prussiens eussent eu autant de succès que leurs armes, ils auraient pu s'épargner aussi bien qu'à leurs ennemis une effusion de sang inutile, et l'on aurait eu la paix plutôt; mais plusieurs incidens auxquels on ne pouvait s'attendre, rendirent les bonnes intentions du roi impuissantes. À peine le roi d'Angleterre eut-il signé, presque malgré lui, la convention de Hanovre, que la rébellion d'Écosse venant à éclater, elle l'obligea de hâter plus qu'il n'aurait voulu, son retour à Londres. Un jeune homme, c'était le fils du prétendant, passe furtivement en Écosse, accompagné de quelques personnes fidèles; il se tient caché dans une île vers le nord des côtes, pour donner à ses partisans le temps d'assembler et d'armer leurs

1745.

Révolution d'Écosse.

Août.

1745. paysans, d'ameuter les montagnards et de former une milice qui fût au moins l'ombre d'une armée. Par cette diversion la France armait l'Angleterre contre l'Angleterre, et un enfant, débarqué en Écosse sans troupes et sans secours, force le roi George à rappeler ses Anglais qui défendaient la Flandre, pour soutenir son trône ébranlé. La France se conduisit sagement dans ce projet, et elle dut à cette diversion toutes les conquêtes qu'elle fit depuis en Flandre comme en Brabant. Au commencement le roi d'Angleterre et ses ministres méprisèrent le jeune Édouard, son faible parti, et cette rébellion naissante. On disait à Londres que c'était la saillie d'un prêtre jacobite (le cardinal Tencin), et l'équipée d'un jeune étourdi. Cependant ce jeune étourdi battit et chassa
20 Septembre. le général Cope, que le gouvernement avait envoyé contre lui avec ce qu'on avait pu en hâte rassembler de troupes *). Cet échec ouvrit les yeux au roi; il lui apprit que dans un gouvernement aristocratique une étincelle peut allumer un incendie. Les affaires de l'Écosse absorbèrent toute l'attention de son conseil: les négociations étrangères tombèrent en langueur; les alliés de l'Angleterre la croyant aux abois, n'eurent plus pour elle la même considération. Ce qu'il y avait de fâcheux, c'est que la convention de

*) Voir: Sur la bataille de Prestonpans le *Gentleman's Magazine*, 1745, p. 518, et sur toute l'entreprise du prince Édouard les *Memoirs of the rebellion in* 1745 *and* 1746. *By the Chevalier de Johnstone.* Londres 1820.

Hanovre commençait à transpirer; les Autrichiens et les Saxons l'avaient ébruitée, et cela pouvait produire un mauvais effet chez les Français, qui étaient cependant les seuls alliés qu'eût la Prusse. Il arriva donc que la diversion que le jeune Édouard faisait en Écosse, en devint une pour la reine de Hongrie, en ce qu'elle lui procura la liberté de faire contre le roi de Prusse les derniers efforts, malgré le roi d'Angleterre, dont alors à Vienne on méprisait les conseils. 1745.

Dessein des Autrichiens et Saxons sur le Brandebourg.

Le roi, qui se trouvait à Berlin, épuisait tous les expédiens pour trouver des fonds qui le missent en état de continuer la guerre. Les revenus de la Silésie ne s'étaient pas perçus comme en temps de paix; les deux tiers en avaient manqué: il fallait chercher des ressources, et il était bien difficile de s'en procurer. Cet embarras était grand; les dangers que les ennemis préparaient à l'état, étaient bien plus terribles. Voici comment le roi en fut informé. Depuis le mariage du prince successeur au trône de Suède, avec la princesse Ulrique, soeur du roi, les Suédois étaient en partie portés pour les intérêts de la Prusse. Monsieur de Rudenschild et monsieur Wolfenstirna, ministres de Suède, l'un à la cour de Berlin, l'autre à Dresde, étaient particulièrement attachés à la personne du roi. Wolfenstirna était bien dans la maison de Brühl; il faisait la partie de jeu du ministre. Brühl n'était pas aussi circonspect en sa présence qu'un premier ministre, dépositaire des se-

1745. crets de son maître, doit l'être généralement envers tout le monde. Wolfenstirna découvrit sans peine que le plan de la cour de Vienne et de Dresde était d'envoyer l'armée du prince de Lorraine par la Saxe, d'où joint aux troupes saxonnes il devait pendant l'hiver marcher droit à Berlin. Il fit part de sa découverte à Rudenschild, qui en avertit le roi le 8 de Novembre, jour où l'on suspendait dans les églises les trophées de Hohen-Friedberg et de Sorr. Rudenschild ajouta que ce projet avait été fait par Brühl, corrigé par Bartenstein, amplifié par Rutowski, envoyé par Saul à Francfort à la reine de Hongrie; que Brühl était convaincu qu'on écraserait la Prusse par ce coup, et que c'était cette ferme espérance qui avait empêché la cour de Vienne et celle de Dresde d'adhérer aux sentimens pacifiques du roi d'Angleterre; qu'on avait de plus partagé les dépouilles de la Prusse de façon que le roi de Pologne aurait les évêchés de Magdebourg, de Halberstadt, avec Halle et son territoire, et que l'impératrice reprendrait la Silésie. Il apprit de plus au roi la cause de la haine que Brühl lui portait. Il avait été outré d'un manifeste que le roi avait fait publier, et surtout de ces passages: „Pendant que tant d'horreurs se commet-„taient en Silésie, et que le ciel, juste vengeur des „crimes, se plaisait à les punir d'une façon si pal-„pable, si éclatante et si sévère, on soutenait froi-„dement à Dresde que la Saxe n'était point en guerre „avec la Prusse, que le duc de Weissenfels et les

„troupes qu'il avait sous ses ordres n'avaient point 1745.
„attaqué les états héréditaires du roi, mais seule-„ment de nouvelles acquisitions. Le ministère de „Dresde se berçait de ces sortes de raisonnemens „captieux, comme si de petites distinctions scolasti-„ques étaient des motifs assez puissans pour justifier „l'illégalité de ses procédés. Rien de plus facile que „de réfuter etc.“ et du passage suivant: „Il paraît „que c'était enfin ici le terme de la patience et de „la modération du roi; mais sa majesté ayant com-„passion d'un peuple voisin, innocent des offenses „qu'elle a reçues, et connaissant les malheurs et les „désolations inévitables qu'entraîne la guerre, sus-„pendit encore les justes effets de son ressentiment, „pour tenter de nouvelles voies d'accommodement „avec la cour de Dresde. Il y a lieu de présumer, „après ces nouveaux et derniers refus qu'elle vient „de recevoir, que la confiance du roi de Pologne a „été surprise par l'indigne perfidie de ses ministres. „Les représentations les plus pathétiques, et les of-„fres les plus avantageuses ont été prodiguées en „pure perte“. Il faut avouer que Brühl était vive-ment attaqué dans ces passages et que personne ne pouvait s'y méprendre, car les ministres qu'on nom-mait au pluriel, étaient plutôt ses commis que ses égaux. Ce rapport parut d'autant plus vrai, que le roi connaissait le caractère du comte de Brühl et la fierté de l'impératrice-reine. Si le projet des Saxons était dangereux pour la Prusse, il n'était pas moins

1745. hasardeux pour la Saxe; mais les passions et surtout le désir de la vengeance aveuglent si fort les hommes, qu'ils sont capables de tout risquer dans l'espérance de se satisfaire.

Cette crise violente demandait donc un prompt remède. L'armée du prince d'Anhalt reçut ordre de s'assembler incontinent à Halle. Et comme il s'agissait de prendre un parti décisif, le roi crut que, sans déroger à son autorité, il pouvait assembler un conseil, écouter la voix de l'expérience, et suivre ce qu'il y aurait de sage dans l'avis de ceux qu'il consultait. Quiconque est chargé des intérêts d'une nation, ne doit rien négliger de ce qui peut en procurer le salut. Le prince d'Anhalt fut un des premiers auxquels le roi fit l'ouverture du projet de Brühl. Ce prince était un de ces hommes qui prévenus d'amour propre abondent en leur sens, et sont pour la négative lorsque les autres affirment. Il parut avoir pitié de la facilité avec laquelle on ajoutait foi à cette accusation contre Brühl; il dit qu'il n'était pas naturel qu'un ministre du roi de Pologne, Saxon de naissance, voulût attirer de gaieté de coeur quatre armées dans les états de son maître et les exposer à une ruine inévitable. Le roi lui montra une lettre qui portait que dans deux jours le général Grünne arriverait avec son corps à Gera, pour joindre les Saxons à Leipzig: il lui produisit différentes lettres de la Silésie, qui toutes constataient que les Saxons amassaient de gros magasins en Lusace pour les trou-

pes du prince de Lorraine, qu'on y attendait dans 1745.
peu; il finit par lui dire qu'il lui confiait le commandement de l'armée qui s'assemblait à Halle. Le prince d'Anhalt persista dans son incrédulité; cependant on lisait sur son visage qu'il était flatté de se voir à la tête d'un corps qui pouvait lui fournir le moyen de rajeunir son ancienne réputation. Le comte Podewils entra un moment après. Le roi le trouva tout aussi incrédule que le prince d'Anhalt; ce n'était point par esprit de contradiction, mais par timidité. Ce ministre avait quelques fonds placés à la Steuer à Leipzig; il craignait de les perdre; incorruptible d'ailleurs, sa faiblesse seule éloignait de son esprit toute idée de rupture avec la Saxe comme un objet désagréable, et croyant les autres aussi timides que lui, il jugeait Brühl incapable d'un projet si hardi. Enfin dans ce beau conseil on discutait la fausseté ou la vérité du fait, et personne ne pensait à prévenir le mal qui était sur le point d'éclater. Le roi fut obligé d'employer son autorité pour que le prince d'Anhalt fît les dispositions nécessaires à la subsistance de l'armée de Halle, et pour que le comte Podewils dressât les dépêches aux cours étrangères, par lesquelles on les avertissait des complots de la Saxe, et de la résolution où était le roi de les prévenir.

Et comme si ce n'en était pas assez de tant d'embarras, il en survint encore de nouveaux. L'envoyé de Russie vint déclarer au roi, au nom de l'impératrice, qu'elle espérait que le roi s'abstiendrait d'atta-

1745. quer l'électorat de Saxe, parce qu'une semblable démarche l'obligerait à envoyer son contingent au roi de Pologne, comme elle y était tenue par son alliance avec ce prince. Le roi lui fit répondre que sa majesté était dans l'intention de vivre en paix avec tous ses voisins, mais que si quelqu'un d'eux couvait des desseins pernicieux contre ses états, aucune puissance de l'Europe ne l'empêcherait de se défendre et de confondre ses ennemis. Cependant toutes les lettres de la Saxe et de la Silésie confirmaient les avis de monsieur de Rudenschild. Pour être encore mieux informé des mouvemens du prince de Lorraine, le roi forma un corps de troupes mêlées, cavalerie, infanterie et houssards, avec lequel monsieur de Winterfeld s'avança vers Friedland sur les frontières de la Bohême et de la Lusace, avec ordre, si le prince de Lorraine entrait en Lusace, de le côtoyer et de longer le Queis, qui coule sur la frontière de la Silésie. Le dessein du roi était de tomber sur les Saxons de deux côtés à la fois. L'armée de Silésie devait agir contre celle du prince de Lorraine, la surprendre, s'il se pouvait, dans ses cantonnemens en Lusace, ou la combattre, pour la rechasser en Bohême. Dans ce danger qui mettait toute la ville de Berlin en alarme, le roi affecta la meilleure contenance possible, afin de rassurer le public. Son parti était pris; la déclaration des Russes ne l'inquiétait point, car cette puissance ne pouvait agir que dans six mois, et c'était plus de temps qu'il n'en fallait

Plan de campagne du roi.

pour décider du sort des Prussiens et des Saxons; 1745.
les choses en étaient à cette extrémité, qu'il fallait vaincre ou périr. Le roi appréhendait l'incrédulité et la lenteur du prince d'Anhalt; il craignait aussi que le corps de Grünne, qui était de sept mille hommes effectifs, ne marchât droit à Berlin. Afin de pourvoir autant qu'il se pouvait à la sûreté de cette capitale, le général Hacke y était resté avec une garnison de cinq mille hommes; mais l'enceinte de cette ville ayant deux milles de circonférence il était impossible de la défendre, et monsieur de Hacke devait aller au devant de l'ennemi et le combattre, avant qu'il en approchât. Cette précaution était à la vérité insuffisante; mais les moyens n'en permettaient pas une meilleure. On fit des arrangemens pour transporter en cas de malheur la famille royale, les archives, les bureaux, les conseils suprêmes à Stettin comme dans un asyle, si la fortune abandonnait les armes prussiennes. Le roi écrivit encore une lettre pathétique au roi de France, dans laquelle il lui faisait une vive peinture de sa situation et lui demandait instamment les secours qu'il lui devait selon les traités. Il serait bien difficile de deviner par quelle raison le prince d'Anhalt tâcha de dissuader le roi de prendre le commandement de l'armée de Silésie; il poussa si loin ses représentations importunes, qu'enfin le roi lui dit qu'il avait résolu de se mettre à la tête de ses troupes, et que lorsque le prince d'Anhalt entretiendrait une armée, il pourrait en donner le com-

1745. mandement à qui bon lui semblerait; après quoi il fut obligé de se rendre à Halle, et le roi partit le 14 de Novembre pour la Silésie, laissant Berlin dans la consternation, les Saxons dans l'espérance et toute l'Europe attentive à l'événement de cette campagne d'hiver.

Expédition du roi en Lusace.

Le roi arriva le 15 à Liegnitz; il y trouva le prince Léopold, et le général Goltz, qui avait l'inspection des vivres. Des lettres du général Winterfeld, arrivées en même temps, apprirent que six mille Saxons qui faisaient l'avant-garde du prince de Lorraine, étaient entrés en Lusace par Zittau, et que les troupes autrichiennes allaient les suivre. Le prince Léopold fut instruit de toutes les opérations que le roi avait projetées. L'armée de Silésie était effectivement de trente mille hommes, tous vieux soldats d'élite, accoutumés à vaincre; refaits par quatre semaines de repos, ils étaient disposés à tout entreprendre. Il y avait cependant des précautions nécessaires encore avant de quitter la Silésie. On ne pouvait abandonner la ville de Schweidnitz, où il y avait des magasins et qui alors n'était pas fortifiée; il fallut donc que monsieur de Nassau quittât la Haute-Silésie, pour aller vers Landshut s'opposer au corps de monsieur de Hohenembs, qui avait ordre de sa cour de faire une invasion dans la Basse-Silésie du côté de Hirschberg. La situation du roi était à peu près semblable à celle où il se vit avant la bataille de Hohen-Friedberg; il eut recours aux mêmes ru-

ses, pour attirer les ennemis dans les mêmes piéges. 1745.
On affecta de respecter scrupuleusement les frontières de la Saxe et de borner son attention à gagner Crossen avant le prince de Lorraine. Pour fortifier cette opinion, Winterfeld fit punir quelques houssards qui avaient commis des désordres en Lusace. On prépara des chemins à Crossen, on amassa des vivres sur la route, en sorte que les gens du pays, qu'il faut toujours tromper les premiers, crurent bonnement qu'on n'avait aucun autre objet. Monsieur de Winterfeld venait d'occuper Naumbourg sur le Queis et publiait qu'il n'était là que pour côtoyer l'ennemi en longeant cette rivière et le prévenir à Crossen.

Le prince de Lorraine, qui était dans l'idée flatteuse que les Prussiens se reposaient tranquillement dans leurs quartiers d'hiver, que leurs troupes étaient découragées, et qu'il n'avait à redouter qu'un corps de trois mille hommes qui l'observait, s'endormit dans une dangereuse sécurité, et ce même stratagème réussit pour la seconde fois. Tant il est vrai que la défiance est la mère de la sûreté, et qu'un général sage ne doit jamais mépriser l'ennemi, mais veiller sur ses démarches, afin qu'elles lui servent de boussole dans toutes ses opérations. Pour empêcher autant qu'il était possible que les Autrichiens ne fussent instruits des mouvemens de l'armée, le roi avait fait border trois rivières qu'il avait devant lui, le Queis par monsieur de Winterfeld, la Neisse par des troupes légères et le Bober par d'autres détachemens.

1745. Tout ce qui venait de la Lusace avait le passage libre, mais il était interdit à tous ceux qui voulaient passer ces rivières pour aller en Saxe; de sorte qu'on se procurait des nouvelles et qu'on empêchait l'ennemi d'en avoir. Bientôt, sur celles qu'on eut de l'ennemi, l'armée s'avança en cantonnant sur le Queis. Le roi prit son quartier à Holstein; c'était le 22 de Novembre, et il n'était qu'à un mille de Naumbourg. On fit construire quatre ponts sur la rivière, pour pouvoir la passer rapidement sur quatre colonnes. Le dessein du roi était de se laisser dépasser par les impériaux, puis de les prendre par derrière, pour leur couper les vivres, et les forcer ainsi, ou à se battre, ou à s'enfuir honteusement vers les frontières de la Bohême. Mais pour suivre le projet qu'on avait une fois adopté, on s'était interdit d'envoyer des partis en Lusace, et l'on ne pouvait avoir des nouvelles que par des espions; ce qui n'est jamais aussi sûr que ce que rapportent les troupes. De plus l'expédition était si importante, qu'il fallait préférer la sûreté au brillant.

Monsieur de Winterfeld, instruit des projets du roi, l'avertit que les ennemis avançaient par cantonnemens, mais qu'ils s'étendaient si fort, que leur gauche était à Lauban et leur droite à Görlitz; il ajouta qu'ils marcheraient le lendemain, selon l'avis de ses espions, et qu'il croyait que le moment d'agir était arrivé. Sur cela l'armée marcha le 23 sur quatre colonnes, dont chacune était conduite par un lieutenant-

général. Le rendez-vous de ces colonnes était à Naumbourg; ce fut là que le roi leur donna les dispositions ultérieures. Il s'éleva ce matin un brouillard d'autant plus favorable, qu'il cachait à l'ennemi jusqu'au moindre mouvement de l'armée. À Naumbourg il y a un pont de pierre sur le Queis; à côté il y avait deux guets pour la cavalerie; on fit en hâte un pont pour la seconde colonne d'infanterie. Tout cela étant arrangé, les conducteurs des colonnes, je veux dire les généraux, se rendirent à Naumbourg et eurent ordre de passer incessamment le Queis. On leur donna des guides pour les conduire à Catholisch-Hennersdorf, avec ordre de se seconder mutuellement, selon qu'une colonne qui donnerait sur les quartiers de l'ennemi, aurait besoin de cavalerie ou d'infanterie pour réussir dans son opération, car on manquait d'informations assez exactes sur les lieux où l'armée du prince de Lorraine séjournait, pour faire des dispositions plus détaillées. Le brouillard tomba au moment que les colonnes eurent passé le Queis. Celles de la droite et de la gauche étaient de cavalerie, les deux du centre étaient d'infanterie. Un régiment de houssards précédait la marche de chacune d'elles, pour avertir à temps les généraux de ce qui se passait devant eux. Le roi était à la tête de la première colonne d'infanterie; elle avait pour guide un garçon meunier, qui la mena à un marais où les bestiaux paissaient en été, et qui n'était guère praticable dans l'arrière-saison. On eut de la peine 1745.

1745. à se tirer de là; mais à force de chercher, on trouva un chemin qui côtoyait un bois et par lequel on pouvait passer. Pendant que les troupes défilaient, les houssards de Ziethen donnèrent dans le village de Catholisch-Hennersdorf, et avertirent qu'il était garni de deux bataillons et de six escadrons de Saxons; ils ajoutèrent qu'ils amuseraient assez l'ennemi pour donner à la colonne le temps d'arriver. On fit à l'instant avancer deux régimens de cuirassiers de la quatrième colonne qui était la plus proche, et monsieur de Rochow emmena les régimens de Gessler et de Bornstädt; monsieur de Polentz fut commandé avec trois bataillons de grenadiers pour les soutenir. C'était ce soi-disant marais qu'on croyait impraticable qui avait trompé les Saxons; ils n'avaient aucune garde de ce côté-là, ce qui donna moyen de les surprendre. Le village de Catholisch-Hennersdorf a un demi-mille de longueur. L'action commença à quatre heures vers la partie orientale et finit à six vers l'extrémité qui est au couchant. Polentz prit les Saxons à revers, Rochow les attaqua de front et Winterfeld en flanc. Les régimens de Gotha, de Dalwitz et la plus grande partie de celui d'Obyrn furent faits prisonniers; le général Dalwitz, le colonel Obyrn et trente officiers furent de ce nombre; en tout les Saxons perdirent six canons, onze cents hommes, deux paires de timbales, deux étendards et trois drapeaux; leurs équipages tombèrent en partage aux houssards, qui avaient bien mérité cette petite ré-

Combat de Catholisch-Hennersdorf.

compense. L'armée campa à Catholisch-Hennersdorf, 1745.
et l'on avertit les troupes que si l'on était obligé de les fatiguer pendant quelques jours, c'était pour leur épargner des batailles. Quoique la moitié de l'armée manquât de tentes, que plusieurs régimens n'eussent que des culottes de toile, ils se prêterent tous de bonne grace à ce qu'ils voyaient que la nécessité exigeait d'eux. Cet heureux début fit augurer que le prince de Lorraine ne tiendrait pas contre les Prussiens. On se proposa de profiter de la consternation que l'enlèvement d'un de ses quartiers devait causer dans son armée, et de la talonner tout de suite pour ne lui pas laisser le temps d'en revenir. Le lendemain 24 le temps était si obscur et le brouillard si épais, qu'on fut obligé d'avancer en tâtonnant. On se campa derrière le village de Léopoldshain, et pour plus de sûreté, l'on plaça quinze bataillons dans ce village. Les coureurs rapportèrent que l'ennemi se retirait partout; qu'on ne trouvait dans les chemins que chariots dételés, bagages renversés, chariots de poudre abandonnés, en un mot, tout ce qui pouvait attester leur fuite. Les déserteurs, qui arrivaient en grand nombre, disaient que la confusion s'était mise dans leurs troupes, à cause que les deux derniers jours on leur avait donné vingt ordres différens ou contradictoires.

Retraite du prince de Lorraine en Bohême.

Toutefois on apprit le 25 de bon matin que le prince de Lorraine avait rassemblé son armée à Schönberg à une lieue du camp du roi. Le roi ne

1745. balança pas; le jour était serein, il se mit incontinent en marche dans le dessein d'attaquer les ennemis. Comme il approchait de Görlitz, ses partis lui rapportèrent que les ennemis avaient décampé à petit bruit, et qu'ils avaient pris le chemin de Zittau. L'armée prussienne se campa auprès de Görlitz, qui se rendit par composition; soixante officiers et deux cent cinquante hommes y furent faits prisonniers de guerre; parmi ces officiers il y en avait de malades, et quelques-uns qui ayant été blessés à Catholisch-Hennersdorf avaient trouvé le moyen de se sauver. Il y avait à Görlitz un magasin qui fut d'un grand secours pour faciliter cette expédition. Le 26 l'armée se porta en avant sur le couvent de Radmeritz, et l'on mit les troupes en cantonnemens. Messieurs de Bonin et de Winterfeld furent commandés avec soixante-dix escadrons et dix bataillons pour longer une petite rivière qu'on nomme la Neisse. Ce mouvement, qui menaçait l'ennemi d'être coupé de Zittau, fit que le prince de Lorraine abandonna son camp d'Ostritz, pour gagner Zittau avant les Prussiens. Comme cette retraite se faisait à la hâte, les houssards prussiens firent des prises considérables sur les bagages des Autrichiens. Le roi s'avança à Ostritz le 27, et envoya monsieur de Winterfeld à Zittau; l'arrière-garde du prince de Lorraine défilait précisément par cette ville. Monsieur de Winterfeld donna dessus et fit trois cent cinquante prisonniers; les ennemis perdirent tous leurs bagages, et mirent

eux-mêmes le feu à leurs chariots, pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains de ceux qui les poursuivaient. Cette expédition ne dura que cinq jours. Les Autrichiens y perdirent des magasins, leurs bagages, et rentrèrent en Bohême affaiblis de cinq mille hommes. On laissa dix bataillons et vingt escadrons dans le voisinage de Zittau, pour garder ce poste important, et monsieur de Winterfeld fut obligé de retourner en Silésie avec cinq bataillons et cinq escadrons, pour tomber sur les flancs de monsieur de Hohenembs, tandis que monsieur de Nassau se préparait à l'attaquer de front. Cette expédition fut si heureuse, qu'en moins de vingt-quatre heures il ne resta plus d'Autrichiens en Silésie. Les dragons de Philibert furent défaits par les houssards de Wartenberg, et monsieur de Hohenembs ne le céda au prince de Lorraine, ni par la promptitude de sa retraite, ni par la perte de ses bagages. Les troupes prussiennes qui étaient en Lusace se mirent en quartiers de rafraîchissement aux environs de Görlitz, à l'exception de monsieur de Lehwald, qui fut détaché avec dix bataillons et vingt escadrons pour Bautzen, avec ordre de pousser de là vers l'Elbe, afin de donner aux Saxons des inquiétudes pour leur capitale, et de faciliter les opérations du prince d'Anhalt. Le colonel Brandis, qui avec deux bataillons était demeuré à Crossen, s'empara de Guben, où il prit un gros magasin aux Saxons. 1745.

Campagne du prince d'Anhalt en Saxe.

Durant cette expédition de Lusace on n'eut aucune nouvelle du prince d'Anhalt; mais les Saxons divul-

1745. guaient que monsieur de Grünne avait passé l'Elbe à Torgau et marchait à Berlin. Pendant que ces bruits donnaient lieu à d'étranges réflexions, un officier vint de Halle annoncer que le prince d'Anhalt s'était mis en marche le 30 Novembre, qu'il avait voulu attaquer les Saxons dans leurs retranchemens de Leipzig, mais les avait trouvés abandonnés, que Leipzig s'était soumis, et que les Saxons fuyaient vers Dresde. Le roi renvoya d'abord cet officier pour presser le prince d'Anhalt de gagner Meissen le plutôt qu'il le pourrait, et l'avertir que le corps de Lehwald n'attendait que son arrivée pour le joindre. Lorsqu'on apprit à Dresde que le prince de Lorraine avait été si vîte expédié, la consternation fut si grande, qu'on fit sur le champ rebrousser chemin au corps de Grünne et que le comte de Rutowski fut obligé de ramener son armée pour couvrir Dresde.

Pendant que le prince d'Anhalt marchait vers Meissen et que l'armée du roi demeurait en panne, celui-ci employa ce temps à renouer avec les Saxons une négociation tant de fois rompue, et que les conjonctures paraissaient éloigner plus que jamais. Il écrivit pour cet effet à monsieur de Villiers, ministre d'Angleterre à la cour de Dresde, lui déclarant que malgré l'animosité que ses ennemis venaient encore de manifester si ouvertement contre lui, et les avantages qu'il venait de remporter sur eux, il persévérait dans la résolution qu'il avait une fois prise de préférer la modération aux partis extrèmes; qu'il of-

fraît la paix au roi de Pologne, avec l'oubli du passé, en posant la convention de Hanovre pour base de cette réconciliation. Ce parti n'avait été pris qu'après de mûres réflexions, parce qu'on peut faire la paix lorsque les armes sont heureuses; mais si l'on a du dessous, l'ennemi ne se trouve guère dans la disposition de se réconcilier. La paix pouvait épargner le sang de tant de braves officiers, qui allaient le sacrifier pour remporter la victoire. Il fallait considérer, que quelque heureuse que fût la guerre en Saxe, c'était un incendie dans la maison du voisin qui pouvait se communiquer à la nôtre; il fallait outre cela le plus promptement qu'il était possible terminer cette guerre, afin d'empêcher la Russie de s'en mêler. Le roi n'avait rien à espérer des secours de la France, et si l'on ne mettait fin à ces troubles pendant l'hiver, on devait s'attendre au printemps que la reine de Hongrie rappellerait du Rhin son armée, qui lui devenait inutile, pour la joindre à celle de la Bohême; ce qui lui aurait donné une grande supériorité: enfin le prétexte de la guerre ne subsistait plus depuis la mort de Charles VII. Ajoutez encore que la récolte de l'année ayant été mauvaise, elle avait rendu les blés aussi rares que chers, et que les finances étaient entièrement épuisées. La paix était donc l'unique remède à tous ces maux. On s'étonnera peut-être que le roi parût si modéré dans les conditions qu'il proposait pour la paix; mais qu'on observe qu'il était dans une situation qui l'engageait

1745.

1745. à calculer toutes ses démarches et à ne rien hasarder légèrement. Premièrement il soutenait les principes de désintéressement qu'il avait annoncés dans des manifestes de l'année 1744 et 1745; s'il avait extorqué quelque cession au roi de Pologne, il aurait confondu les intérêts de ce prince avec ceux des Autrichiens, et serait devenu l'artisan d'une union que la bonne politique exigeait qu'il tâchât de dissoudre. Ensuite l'Europe n'était que trop jalouse de l'acquisition que le roi avait faite de la Silésie; il fallait effacer ces impressions, et non les renouveler. Ajoutez encore que le moyen le plus court de parvenir à la paix, était de rétablir l'ordre des possessions sur le pied où elles étaient avant la dernière guerre. Comme les conditions proposées n'étaient ni dures ni onéreuses, elles pouvaient procurer une paix d'autant plus stable, qu'elle ne laissait aucune semence ni d'animosité ni de jalousie. Ces principes servirent de loi, et l'on verra dans la suite que malgré les succès qui couronnèrent les entreprises de ce prince, il ne s'en départit jamais. Qui n'aurait cru que des propositions aussi raisonnables seraient bien accueillies par le roi de Pologne? Il en fut tout le contraire cependant. Le comte Brühl n'avait que son projet en tête. Il avait fait revenir en Saxe le prince de Lorraine, dans l'intention de joindre cette armée à celle de Rutowski et au corps du comte de Grünne; fier de ces forces, il se proposa de commettre le sort de son roi et le salut de sa patrie à la fortune d'un com-

bat, sacrifiant ainsi tous les intérêts qui sont sacrés 1745.
pour la plupart des hommes, afin de satisfaire sa vengeance particulière.

Villiers se rendit à la cour avec l'air d'un homme qui annonce une bonne nouvelle; il demanda audience et ajouta aux propositions dont il était chargé, les exhortations les plus pathétiques, pour porter Auguste à éviter les malheurs qui menaçaient ses peuples et sa personne. Le roi lui répondit sèchement qu'il aviserait à ce qu'il y aurait à faire. Brühl s'expliqua plus clairement avec le ministre anglais; il fit sonner fort haut le secours qu'il attendait des Russes, parla avec emphase des grandes ressources de la Saxe, et finit par lui dire que par déférence pour le roi d'Angleterre il ferait délivrer au sieur Villiers un mémoire contenant les conditions auxquelles le roi de Pologne pourrait se résoudre à faire la paix. Le lendemain, 1 de Décembre, le roi de Pologne partit pour Prague, et les deux princes aînés pour Nuremberg. Quel contraste de hauteur et de faiblesse! Après le départ de la cour, un des conseillers saxons remit au sieur Villiers ce mémoire, qui contenait en substance: que le roi de Pologne accéderait à la convention de Hanovre, à condition qu'au moment même les Prussiens feraient cesser toute hostilité, n'exigeraient plus de contributions, restitueraient celles qu'ils avaient reçues, évacueraient la Saxe sans plus différer et payeraient tous les dommages précédens, et ceux que causerait la retraite des troupes. Villiers

1745. augura mal d'une paix dont la Saxe dictait les conditions avec hauteur. Il envoya ce mémoire au roi, en l'assurant des bonnes intentions du roi d'Angleterre, et il ajouta qu'il ne garantissait pas la déclaration des ministres de Saxe; c'était en dire assez.

Le roi fut informé en même temps que le prince de Lorraine avait passé l'Elbe à Leitmeritz, et qu'il dirigeait sa marche vers Dresde. En combinant le mouvement de cette armée et la fuite précipitée du roi de Pologne et de ses enfans, il paraissait évidemment que Brühl ne voulait point la paix. Pour être donc plus à portée d'anéantir les projets d'ennemis aussi acharnés, le roi transporta son quartier à Bautzen, et monsieur de Lehwald se porta sur Königsbrück à un mille de Meissen. En attendant sa majesté répondit au sieur Villiers, qu'elle avait fait venir le comte Podewils auprès de sa personne, pour faciliter tout ce qui pourrait contribuer à la paix; qu'elle se flattait que le roi de Pologne voudrait bien également nommer un de ses ministres, pour qu'on pût mettre la dernière main à cet ouvrage salutaire, et que les préliminaires signés mettraient fin aux hostilités; que pour l'article des fourrages et des contributions dont on devait indemniser, le roi pourrait évaluer également les dégâts que les troupes saxonnes avaient faits en Silésie, mais que le plus sûr serait de rayer entièrement cet article. Le roi ajouta qu'il espérait que les ministres de Russie et de Hollande voudraient bien se rendre les garans de ce

traité de paix, et se plaignit du départ du roi de Pologne comme d'une démarche peu amiable, injurieuse à sa façon de penser, et de mauvais augure pour la négociation entamée. Brühl avait conduit son maître à Prague, pour l'obséder plus librement et l'empêcher de voir les malheurs de la guerre et d'entendre la voix de sa patrie gémissante; il voulait le maintenir par le secours des Autrichiens dans la disposition où il était de continuer la guerre. C'est ainsi que Brühl sacrifiait tout aux intérêts de la reine de Hongrie. 1745.

Le roi vit bien qu'il ne fallait désormais négocier qu'à la faveur des victoires. Il était temps de reprendre avec ardeur les opérations de la campagne. La Lusace était conquise, tout allait dépendre des entreprises que l'armée du prince d'Anhalt pourrait exécuter. Il y avait huit jours que le roi n'avait reçu des lettres de ce prince. Cette incertitude l'embarrassait d'autant plus, qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour être à portée d'agir de concert. Le pont de Meissen était de la dernière importance; il fallait s'en saisir avant que l'ennemi pensât à le ruiner; mais monsieur de Lehwald ne pouvait s'emparer de la ville, située sur la rive gauche de l'Elbe, qu'à l'aide du prince d'Anhalt. Faute de nouvelles, le roi supputa les jours de marche de ce prince, et calcula qu'il pourrait arriver à Meissen le 8 ou 9 de Décembre au plus tard. Lehwald s'y rendit vers ce temps-là; le prince d'Anhalt n'arriva point; la rivière, qui cha-

1745. riait des glaces, empêcha monsieur de Lehwald d'y construire un pont avec des pontons; tous ces incidens retardèrent cette expédition.

Le sieur de Villiers, qui était à Prague, expédia un courrier au roi, dont les dépêches portaient, que le roi de Pologne n'enverrait aucun ministre avec des pleins-pouvoirs; que bien loin de là il attendait de nombreux secours de ses alliés, avec lesquels il se vengerait dans l'électorat de Brandebourg des dégâts qu'il prétendait que les Prussiens avaient faits en Saxe; qu'il avait pensé devoir quitter Dresde, s'attendant à être moins ménagé encore dans une guerre ouverte qu'il ne l'avait été dans les écrits qui l'avaient précédée. On voit qu'il s'agit bien plus de Brühl dans ce dernier article que du roi même. Le roi répondit en substance au sieur Villiers: qu'il admirait la hauteur et l'inflexibilité du roi de Pologne; que sans avoir d'animosité contre ce prince, il était impossible de nourrir une armée de quatre-vingt mille hommes dans un pays, sans lui faire éprouver des calamités; que si les ennemis avaient eu la fortune propice, comme elle leur était contraire, ils n'auraient pas usé d'autant de modération dans le Brandebourg que le roi en montrait en Saxe; qu'ils auraient tout pillé, brûlé, abymé, comme on en avait eu des exemples en Silésie, mais que puisque le roi de Pologne voulait la guerre, on la lui ferait plus vivement que jamais.

Le 9 arrivent des dépêches du prince d'Anhalt da-

tées de Torgau. Il mandait qu'il avait fait deux cents 1745.
prisonniers dans cette ville, et rejetait la lenteur de sa marche sur les difficultés d'amasser des vivres et des chariots; c'étaient des prétextes pour excuser ses délais; il employa neuf jours à faire neuf milles. Sa conduite était d'autant moins excusable, qu'il avait un magasin à sa disposition à Halle, qu'il en avait pris un aux ennemis à Leipzig, qu'il n'avait point d'ennemi devant lui, et que par conséquent il était maître des fourrages, des vivres, des chevaux et des livraisons du pays. Sa lenteur ne peut s'attribuer qu'à son esprit de contradiction et à son âge; il n'aurait pas été fâché de faire passer l'expédition de la Lusace pour l'heureuse étourderie d'un jeune homme; il affectait un air de circonspection et de sagesse, qui joint à sa longue expérience, devait former un contraste avec le feu que le roi mettait dans ses opérations. Le prince d'Anhalt ne fut point loué de sa lenteur. Le roi lui écrivit qu'elle était très-préjudiciable au bien de son service, par la raison qu'il avait donné aux Autrichiens le temps de se joindre aux Saxons et de détruire le pont de Meissen; ce qui rendrait la jonction des deux armées presque impossible; il lui enjoignit d'user de diligence pour s'approcher le plus promptement qu'il pourrait. Le prince promit dans sa réponse qu'il serait le 12 Décembre à Meissen. Sur cela tous les quartiers furent rassemblés. Le roi ne laissa que quatre bataillons et quelques houssards à Zittau, un bataillon à Görlitz

1745. et deux à Bautzen. Ces troupes se joignirent le 13 à Camenz, à l'exception de monsieur de Lehwald, qui était déjà vis-à-vis de Meissen; le prince d'Anhalt y arriva le 12; mais la garnison saxonne s'en était sauvée par une poterne, et avait regagné le gros de l'armée. Pendant que l'infanterie du prince entrait dans Meissen, les cavaliers, qui avaient un chemin creux à traverser, ne le passaient qu'un à un. Les deux derniers régimens, savoir les dragons de Röhl et de Holstein, mirent pied à terre pour attendre leur tour; Sibilski s'en aperçut; il se glissa avec ses Saxons dans un bois épaix, d'où il fondit à l'improviste sur les dragons prussiens, leur enleva deux paires de timbales, trois étendards et cent quatre-vingt hommes; d'autres escadrons montèrent à cheval et rechassèrent l'ennemi; mais l'affront était reçu et le remède vint trop tard. Il en coûta la vie au général Röhl, qui était malade, et qui suivait la colonne en carrosse. Il faut convenir que le froid était excessif, que la cavalerie avait été douze heures à cheval; mais on pécha en passant un bois que l'on n'avait pas fait reconnaître d'avance. Les moindres fautes à la guerre sont punies, car l'ennemi ne pardonne pas.

Le 12 fut employé à réparer le pont de l'Elbe, et le 13 le général Lehwald se joignit au prince d'Anhalt. C'était ce pont de Meissen pour lequel on craignait tant, que les Saxons auraient dû détruire. Mais le ministère saxon qui dominait les généraux,

ne comprenait pas qu'un pont peut contribuer à la perte d'un pays; ce pont était en partie de pierre de taille, il avait coûté cent cinquante mille écus à construire; on ne voulut jamais consentir qu'il fût démoli. Le conseil était composé d'un mélange de pédans et de parvenus. Heinecken, qui était à leur tête, élevé par la fortune de l'état de valet de pied au grade de ministre, joignait au talent d'un financier l'art de fouler méthodiquement les sujets. Son économie fournissait aux prodigalités du roi comme aux dissipations de son favori; avec ce crédit il gouvernait la Saxe en subalterne sous le comte Brühl; de lui émanaient les ordres à l'armée, il en dirigeait les opérations, et c'est à son incapacité qu'il faut attribuer les fautes grossières des généraux saxons dans cette campagne d'hiver. 1745.

L'armée du roi arriva le 14 à Königsbrück, et à force d'aiguillonner le prince d'Anhalt, il s'avança le même jour à Neustadt, où les troupes furent obligées de camper malgré le froid perçant qu'il faisait alors. Le prince de Lorraine était arrivé le 13 Décembre avec son armée auprès de Dresde. Heinecken, qui réglait tout, étendit si fort les quartiers des Autrichiens, qu'il leur aurait fallu vingt-quatre heures pour se rassembler. Le prince de Lorraine fit des représentations convenables pour qu'on changeât cette disposition; mais Heinecken, accoutumé à donner la loi aux fermiers et aux traitans, n'en tint aucun compte. Le prince de Lorraine, qui prévoyait que le comte

1745. Rutowski allait être attaqué, le pria de l'avertir à temps s'il avait besoin de lui, parce qu'il lui fallait du temps pour rassembler ses troupes dispersées; mais le comte répondit qu'il n'avait pas besoin de secours, qu'il était assez fort dans le poste qu'il occupait et que jamais les Prussiens n'auraient l'audace de l'attaquer. Depuis la bataille de Fontenoy, que le comte de Saxe avait gagnée par la supériorité de son artillerie, on vit beaucoup de généraux suivre cette méthode. La disposition des Autrichiens à la bataille de Sorr en devait être une copie, et le poste que le comte Rutowski avait à Kesselsdorf était de même modelé sur celui de Fontenoy. La différence du comte de Saxe à ses imitateurs mit de la différence dans leurs succès. Cependant les deux armées prussiennes se mirent en marche; celle du prince d'Anhalt pour s'approcher des ennemis, et celle du roi pour passer l'Elbe à Meissen. Le roi fit entrer quatorze bataillons dans cette ville; le reste de l'infanterie et de la cavalerie était cantonné à la rive droite de l'Elbe, de sorte qu'au besoin, en rassemblant ses troupes, le roi pouvait secourir le prince d'Anhalt, et en cas que les Autrichiens eussent passé l'Elbe à Dresde, le roi leur faisait tête de ce côté.

Il reçut en arrivant à Meissen une lettre de monsieur de Villiers, qui lui apprenait que le délabrement extrême des affaires d'Auguste III, et la nécessité où il était réduit, l'avaient enfin déterminé à donner les mains à un accommodement; que Saul, le Mercure de

Brühl, allait partir pour Dresde avec des instructions 1745.
et des pleins-pouvoirs pour les ministres, afin qu'ils pussent travailler avec les ministres prussiens au rétablissement de la paix; que la reine de Hongrie voulait y accéder aussi, moyennant quelques adoucissemens à la convention de Hanovre; que lui Villiers se rendrait au plutôt à Dresde, pour intervenir entre les parties au cas qu'il en fût besoin, et rendre leur réconciliation plus facile. Le roi avait à peine achevé de lire cette lettre, qu'on vint l'avertir que du côté de Dresde toute l'atmosphère paraissait embrasée et qu'on entendait le bruit d'une canonade terrible. Le roi se douta bien que le prince d'Anhalt était engagé avec les ennemis. Incontinent la cavalerie eut ordre de seller, l'infanterie de se mettre sous les armes, et le roi courut avec une centaine de houssards sur le chemin de Dresde; il envoya de petits partis de tous côtés; l'un d'eux lui amena six fuyards du corps de Sibilski qui assurèrent que les Saxons étaient battus; ce qui fit ajouter foi à leurs discours, c'est qu'on ne vit paraître aucun Prussien, et cela serait arrivé si les affaires étaient allées mal. Mais la nuit qui survint, obligea le roi à retourner à Meissen, pour ne pas s'exposer à quelque affront, satisfait d'avoir des probabilités de la victoire du prince. Si la fortune n'avait pas secondé le prince d'Anhalt, le roi avait résolu de rassembler ses troupes sur les hauteurs de Meissen, pour aller au devant des troupes battues, de mettre celles-ci en seconde ligne, son

1745. armée dans la première, d'attaquer de nouveau les ennemis et de les vaincre à quelque prix que ce fût. Le prince d'Anhalt lui épargna cette peine; le soir même un officier de cette armée arriva, et rendit compte au roi des circonstances suivantes de cette glorieuse bataille. Le prince d'Anhalt avait décampé le 15 de grand matin, et avait pris par Wilsdruf le droit chemin de Dresde. Ayant passé Wilsdruf, ses houssards donnèrent sur un gros de houlans, qu'ils poussèrent devant eux jusqu'à Kesselsdorf, où ils aperçurent toute l'armée saxonne rangée en ordre de bataille; ils en avertirent incontinent le prince d'Anhalt. Un profond ravin, dont en certains endroits le fond était marécageux, couvrait le front des ennemis. Sa grande profondeur est du côté de l'Elbe; il va toujours en s'applanissant vers Kesselsdorf et se perd entièrement au-delà vers la forêt de Tharant. Les Saxons avaient appuyé leur gauche à Kesselsdorf; le terrain y était, comme je l'ai dit, entièrement uni; ce village était défendu par tous les grenadiers de leur armée et par le régiment de Rutowski; une batterie de vingt-quatre pièces de gros canon en rendait l'abord meurtrier. Le corps de Grünne était à l'aile droite de cette armée, qui s'appuyait à Bennerich proche de l'Elbe. Ce lieu était inattaquable, à cause des rochers et des précipices qui en interdisent l'abord. Avant la bataille la cavalerie saxonne était à la gauche de Kesselsdorf, rangée en ligne avec le reste de l'armée, la gauche vers Tharant. On ne

Bataille de Kesselsdorf.

sait pourquoi le comte Rutowski la déplaça et la mit 1745.
en troisième ligne derrière son infanterie. Lorsque le prince d'Anhalt arriva sur les lieux avec la tête de son armée, il jugea d'abord que le succès de cette journée dépendait de la prise du village de Kesselsdorf, et il fit ses arrangemens pour l'emporter. Il commença par former ses troupes vis-à-vis celles de l'ennemi; l'infanterie destinée pour donner sur le village fut mise sur trois lignes et les dragons de Bonin formèrent la quatrième. Dès que ses troupes furent ainsi disposées, trois bataillons de grenadiers avec trois de son régiment attaquèrent le village de front, monsieur de Lehwald le prit en flanc; vingt-quatre canons chargés de mitraille, les grenadiers saxons et le régiment de Rutowski firent reculer les assaillans. La seconde attaque ne fut pas plus heureuse; car le feu était trop violent; mais le régiment de Rutowski sortit du village et voulut poursuivre les Prussiens; il se mit donc devant ses batteries, qu'il empêchait de tirer. Le prince d'Anhalt profita de ce moment, et ordonna au colonel Lüderitz, qui commandait les dragons, de charger; celui-ci fondit alors avec impétuosité sur les Saxons; tout ce qui résista, fut passé au fil de l'épée; le reste fut pris; l'infanterie s'empara en même temps du village, y entra de tous les côtés et prit la batterie qui avait rendu ce poste si formidable. Le général Lehwald mit le comble à cette victoire, en obligeant toutes les troupes qui avaient défendu le village à mettre les armes bas.

1745. Le prince d'Anhalt profita de ce premier succès en habile capitaine, il gagna aussitôt le flanc gauche de l'ennemi; la cavalerie de sa droite renversa d'un seul choc la cavalerie saxonne et la dissipa de manière qu'elle ne put se rallier. Tout prit la fuite avec assez de promptitude pour échapper à des troupes accoutumées à conserver l'ordre et à ne point se débander. La gauche des Prussiens, sous les ordres du prince Maurice, se canonna avec l'ennemi, jusqu'à ce que le village de Kesselsdorf fût emporté; mais impatiente alors d'avoir part à la gloire de cette journée, elle marcha aux Saxons en bravant tous les obstacles; des rochers à gravir, des neiges qui rendaient le terrain glissant, la difficulté d'assaillir et de forcer les ennemis qui combattaient pour leurs foyers, tout cela fut entrepris, et tout céda au courage des vainqueurs. Les Saxons et les Autrichiens furent chassés des rochers escarpés de Bennerich. Les Prussiens ne purent conserver ni l'ordre des bataillons ni même des pelotons formés, tant ces hauteurs qu'ils escaladaient étaient escarpées; la cavalerie ennemie les attaqua ainsi dispersés. Il est certain que si les Saxons avaient été valeureux, l'infanterie prussienne aurait dû être taillée en pièces; mais cette cavalerie attaqua si mollement et fut si mal soutenue, qu'après quelques décharges que les Prussiens firent sur elle, elle disparut et céda le champ de bataille aux vainqueurs. La cavalerie de la gauche des Prussiens n'avait pu agir pendant tout le combat, à cause des pré-

cipices impraticables qui la séparaient des ennemis; 1745
le prince d'Anhalt l'envoya à la poursuite des fuyards, sur lesquels monsieur de Gessler fit encore un bon nombre de prisonniers. Le prince d'Anhalt donna dans cette action de grandes marques de son expérience et de sa capacité. Les généraux, les officiers et les soldats, tous s'y distinguèrent; leur succès justifia leur témérité. Du côté des Saxons il resta trois mille morts sur la place; on fit prisonniers deux cent quinze officiers et six mille cinq cents soldats; ils perdirent de plus cinq drapeaux, trois étendards, un paire de timbales et quarante-huit canons. Les Prussiens eurent quarante-un officiers et mille six cent vingt-un soldats de tués, et le double de blessés *).

Si nous examinons les fautes commises des deux parts dans cette bataille, nous trouvons premièrement que le comte de Rutowski n'avait pensé dans son poste qu'à la sûreté de sa droite; la gauche était en l'air et l'on pouvait tourner le village de Kesselsdorf. Si les Prussiens avaient plus pris par leur droite, le prince d'Anhalt aurait pu tourner entièrement le village et l'emporter à moins de frais; mais il ne faisait que d'arriver, et n'ayant pas eu le temps de reconnaître le terrain, cela seul suffit pour lui servir d'excuse. La plus grande faute des Saxons fut sans

*) Voir: Nachrichten von den Kriegshandlungen, welche gegen Ende des 1745sten Jahres in Sachsen sich zugetragen haben. (Par un aide de camp du comte Rutowski.)

1745. doute de sortir du village; car ils empêchèrent leur propre canon d'agir contre les Prussiens et c'était leur meilleure défense. Une faute non moins considérable fut que cette infanterie postée de Kesselsdorf à Bennerich n'était pas sur la crête des hauteurs, mais en arrière de plus de cent pas, de sorte qu'ils ne défendirent pas avec les petites armes le passage du précipice et le laissèrent escalader, se réservant à tirer lorsque l'ennemi aurait vaincu la plus grande difficulté. Mais de pareilles remarques peuvent avoir lieu sur la plupart des actions des hommes; ils font tous des fautes, parce qu'aucun d'eux n'est parfait, et si nous résumons celles qui se sont commises dans cette bataille, c'est pour que la postérité apprenne à n'en pas faire d'aussi grossières que celles des Saxons.

Le comte Rutowski et toute son armée arrivèrent à Dresde en pleine course; ils y trouvèrent le prince de Lorraine occupé à rassembler ses troupes éparses. Il offrit au comte d'attaquer le lendemain les Prussiens conjointement avec lui; mais le Saxon en avait de reste. Il allégua pour excuse que son infanterie était presque détruite, qu'il avait perdu dix mille hommes, qu'il manquait d'armes et de munitions, et que ses soldats n'étaient pas encore revenus de leur terreur; il ajouta que le roi de Prusse allait se joindre au prince d'Anhalt, que Dresde manquait de provisions de bouche et de munitions de guerre, que pour sauver les débris de Kesselsdorf, il fallait se

sauver à Zehist, village voisin des montagnes qui regardent la Bohême. Ce projet fut exécuté. Les Saxons évacuèrent Dresde et n'y laissèrent que des milices; le 16 ils se campèrent auprès de Königstein et renvoyèrent leur cavalerie en Bohême, faute de moyens pour la nourrir plus long-temps sur le territoire saxon. L'armée du roi avança le 16 jusqu'à Wilsdruf, et le 17 ses troupes formèrent la première ligne et se portèrent sur le ruisseau de Plauen. L'heureux succès de cette expédition fit oublier la lenteur que le prince d'Anhalt avait affectée à son début; la journée de Kesselsdorf avait jeté un beau voile sur cette faute. Le roi lui dit les choses les plus flatteuses sur la gloire qu'il s'était acquise, et n'omit rien de ce qui pouvait cajoler son amour propre. Ce prince mena le roi sur le champ de bataille. L'on fut moins surpris des difficultés, quoique grandes, que les troupes avaient eues à surmonter, et du nombre considérable des prisonniers, que de voir toute cette campagne couverte d'habitans de Dresde, qui venaient tranquillement à la rencontre des Prussiens. Lorsque le roi traversa la Saxe en 1744, le duc de Weissenfels avait jeté dix bataillons dans Dresde; on y élevait des batteries, on faisait des coupures dans les rues, on mettait des palissades partout où un pieu pouvait entrer en terre, aucun Prussien n'osait mettre le pied dans cette capitale; et en 1745, lorsque le roi entra dans le pays à la tête de quatre-vingt mille hommes, que les troupes 1745.

1745. saxonnes venaient d'être battues, les portes de Dresde restèrent ouvertes, et les princes cadets de la famille royale, les ministres, les conseils suprêmes du pays, tout se rendit à discrétion. Telles sont les contradictions dont l'esprit humain est capable, quand il n'agit pas systématiquement, et que ceux qui le gouvernent, ont une mauvaise dialectique. Il est vraisemblable que la ville était dépourvue de provisions, et que des délibérations confuses, et la consternation qui régnait parmi les principaux ministres du roi de Pologne, causèrent cet abandon général. Les princes pouvaient se sauver, les ministres également; il n'y avait qu'à faire quatre mille pour gagner la Bohême. Une chose non moins étonnante est que ces Saxons qui voulaient abandonner Dresde, y jetèrent six mille hommes de leurs miliciens, dont ils auraient pu se servir pour recompléter leurs troupes. Bientôt le roi fit occuper le faubourg de Dresde. Le commandant fut sommé de se rendre; il répondit que Dresde n'était point une place de guerre; et les ministres envoyèrent un mémoire qui devait tenir lieu d'une espèce de capitulation. Le roi en régla les conditions selon son bon plaisir. Le 18 les Prussiens entrèrent dans la ville. La milice fut désarmée et servit à recruter les troupes; on y prit quatre cent quinze officiers et mille cinq cents blessés de la bataille de Kesselsdorf. Le roi établit son quartier à Dresde avec l'état-major des deux armées. On divulgua dans le monde les bruits les plus injurieux au sujet des in-

tentions du roi sur cette capitale. On disait que le prince d'Anhalt avait demandé le pillage de Dresde pour son armée, à laquelle le sac de cette ville avait été promis pour l'encourager pendant l'action. Le penchant des hommes à la crédulité pouvait seul accréditer de telles calomnies. Jamais le prince d'Anhalt n'aurait osé faire au roi une proposition aussi barbare; et d'ailleurs ces sortes de promesses peuvent se faire à des troupes indisciplinées, et non à des Prussiens qui ne combattent que pour l'honneur et pour la gloire. Le principe de leurs succès doit s'attribuer uniquement à l'ambition des officiers comme à l'obéissance des soldats. 1745.

À peine le roi fut-il à Dresde qu'il rendit visite aux enfans du roi, pour calmer leur crainte et les rassurer entièrement. Il tâcha d'adoucir leur infortune, en leur faisant rendre scrupuleusement tous les honneurs qui leur étaient dûs; la garde du chateau fut même soumise à leurs ordres. Le roi répondit ensuite au sieur Villiers, qu'il avait été assez étonné de recevoir des propositions de paix un jour de bataille; que pour abréger les négociations il s'était rendu lui-même à Dresde; que la fortune qui avait secondé sa cause, l'avait mis en situation de ressentir vivement les mauvais procédés, la duplicité et la perfidie dont le comte de Brühl avait fait usage dans toutes ses négociations; qu'éloigné cependant d'avoir une façon de penser aussi basse, il offrait, mais pour la dernière fois, son amitié au roi de Pologne; qu'il

1745. attendait que les sieurs de Bülow et de Rex eussent reçu leurs pleins-pouvoirs, pour qu'on pût conclure avec eux sans autre délai; qu'enfin il ne se départirait en rien des engagemens qu'il avait pris avec le roi d'Angleterre par la convention de Hanovre; que pour lui, loin d'être aveuglé par la fortune, il ne hausserait ni ne baisserait ses prétentions, et qu'ainsi la reine de Hongrie ne devait pas s'attendre à le faire changer de résolution. Le roi finit en recommandant à monsieur de Villiers de lui rapporter exactement le dernier mot du roi de Pologne, afin que dès ce moment rien ne mît de nouveaux empêchemens à la pacification de l'Allemagne et du Nord. Bientôt le roi fit inviter chez lui tous les ministres saxons; il récapitula tout ce qui s'était passé, leur exposa avec vérité ses sentimens et les conditions de paix modérées qu'il offrait à ses ennemis: il fut assez heureux pour les convaincre que ces conditions étaient telles qu'ils auraient pu les souhaiter ou les dicter eux-mêmes, et que leur roi n'avait d'autre parti à prendre que de les signer. On fit aussi des arrangemens pour que les troupes observassent un très-grand ordre. Le roi mit dans ses procédés toute la douceur possible, afin que ce pays voisin et malheureux ne se ressentît que légèrement des fléaux d'une guerre dont le peuple était innocent. Pour s'accommoder à la coutume, on chanta dans les églises le Te Deum, accompagné d'une triple décharge de l'artillerie de la ville, et le soir on fit représenter l'opéra d'Arminius.

On ne fait mention de ces bagatelles qu'à cause des anecdotes auxquelles elles tiennent. Tout jusqu'à l'opéra devenait entre les mains de Brühl un ressort pour gouverner l'esprit de son maître; il avait fait représenter la clémence de Titus au sujet de la disgrace de Sulkowski et des prétendus crimes que le roi lui pardonna. Arminius fut joué pendant cette dernière guerre; ce qui devait faire allusion au secours qu'Auguste III donnait à la reine de Hongrie contre les Français et les Prussiens, qu'on accusait de vouloir tout subjuguer. Les louanges flatteuses de la poësie italienne, rehaussées du charme de l'harmonie, et rendues par le gosier flexible des châtrés, persuadaient au roi de Pologne qu'il était l'exemple des princes et un modèle d'humanité. Les musiciens supprimèrent un choeur de l'opéra, qu'ils n'osèrent produire en présence des Prussiens, parce que les paroles pouvaient être justement appliquées après ce qui venait d'arriver en Saxe; les voici: 1745.

Sulle rovine altrui alzar non pensi il soglio
Colui che al sol' orgoglio riduce ogni virtù.

Les choeurs des opéra d'Auguste valaient les prologues de ceux de Louis XIV.

Pendant qu'on chantait à Dresde des Te Deum et des opéra, monsieur de Villiers, qu'on y attendait avec impatience, arriva de Prague avec les pleins-pouvoirs et toutes les autorisations nécessaires aux ministres saxons pour conclure la paix; il fut suivi par le comte Frédéric Harrach, qui venait de la part

1745. de l'impératrice-reine pour le même sujet. Lorsque tout se préparait à Dresde à pacifier les troubles de l'Allemagne, le roi reçut la réponse suivante de Louis XV à la lettre touchante qu'il lui avait écrite de Berlin pour lui demander son assistance. Cette réponse avait été minutée par ses ministres; le roi n'avait prêté que sa main pour la transcrire, la voici: „Monsieur mon frère, votre majesté me confirme, „dans sa lettre du 15 de Novembre, ce que je sa„vais déjà de la convention de Hanovre du 26 d'Août. „J'ai dû être surpris d'un traité négocié, conclu, „signé et ratifié avec un prince mon ennemi, sans „m'en avoir donné la moindre connaissance. Je ne „suis point étonné de vos refus de vous prêter à des „mesures violentes et à un engagement direct et for„mel contre moi; mes ennemis doivent connaître V. M. „C'est une nouvelle injure d'avoir osé lui faire des „propositions indignes d'elle. Je comptais sur votre „diversion; j'en faisais deux puissantes en Flandre „et en Italie; j'occupais sur le Rhin la plus grosse „armée de la reine de Hongrie. Mes dépenses, mes „efforts ont été couronnés des plus grands succès. „V. M. en a fort exposé les suites par le traité „qu'elle a conclu à mon insu. Si cette princesse y „avait souscrit, toute son armée de Bohême se se„rait subitement tournée contre moi; ce ne sont pas „là des moyens de paix. Je n'en ressens pas moins „l'horreur du péril que vous courez; rien n'égalera „l'impatience de vous savoir en sûreté, et votre tran-

„quillité fera la mienne. Votre majesté est en force 1745.
„et la terreur de nos ennemis, et a emporté sur eux „des avantages considérables et glorieux; l'hiver avec „cela, qui suspend les opérations militaires, suffit „seul pour la défendre. Qui est plus capable que „V. M. de se donner de bons conseils à elle-même? „Elle n'a qu'à suivre ce que lui dictera son esprit, „son expérience, et par dessus tout son honneur. „Quant aux secours qui de ma part ne peuvent con-„sister qu'en subsides et en diversions, j'ai fait tou-„tes celles qui me sont possibles, et je continuerai „par les moyens qui assurent le mieux le succès. „J'augmente mes troupes, je ne néglige rien, je „presse tout ce qui pourra pousser la campagne pro-„chaine avec la plus grande vigueur. Si votre ma-„jesté a des projets capables de fortifier mes entre-„prises, je la prie de me les communiquer, et je me „concerterai toujours de grand plaisir avec elle etc“. D'abord cette lettre paraît douce et polie; mais quand on considère les circonstances fâcheuses où se trouvait le roi de Prusse et les différentes négociations avec la France qui l'avaient précédée, on y remarque un ton d'ironie d'autant plus déplacé, que l'on n'était pas convenu de remplir par des épigrammes les engagemens réciproques contractés par le traité de Versailles. Dépouillons cette lettre de tout verbiage, et examinons ce qu'elle dit réellement: Je suis fort fâché que vous ayez conclu le traité de Hanovre sans m'en avertir, car le prince de Lorraine reviendrait

1745. en Alsace, si la reine de Hongrie l'acceptait. Ne voyez-vous pas que la guerre d'Italie et de Flandre que je soutiens, est une diversion que je fais en votre faveur? Car je n'ai nul intérêt à la conquête de la Flandre, et l'établissement de mon gendre Don Philippe en Italie, me touche peu. Conti fait si bien contenir les forces principales de la reine de Hongrie en Allemagne, qu'il a repassé le Rhin, laissé faire un empereur à qui l'a voulu; que Traun a pu détacher Grünne pour la Saxe et pourra le suivre avec le reste de ses troupes, si la reine de Hongrie trouve à propos de l'employer contre vous. J'ai fait de grandes choses cette campagne: on a aussi parlé de vous. Je plains la situation dangereuse où vous vous êtes mis pour l'amour de moi; on n'acquiert de la gloire qu'en se sacrifiant pour la France; témoignez de la constance et souffrez toujours; imitez l'exemple de mes autres alliés, que j'ai abandonnés à la vérité, mais auxquels j'ai donné l'aumône lorsqu'on les avait dépouillés de toutes leurs possessions. Prenez conseil de votre esprit et de la présomption avec laquelle vous vous êtes ingéré quelquefois à me donner des avis; vous aurez sans doute assez d'habileté pour vous tirer d'embarras; d'ailleurs le froid de l'hiver engourdira vos ennemis, et ils ne pourront vous combattre. Si cependant il vous arrivait malheur, je vous promets que l'académie française fera l'oraison funèbre de votre empire, que vos ennemis auront détruit. Votre nom sera placé dans le martyrologe où

se trouve le nom des enthousiastes qui se sont per- 1745.
dus pour le service de la France et celui des alliés qu'elle a daigné abandonner. Vous voyez que j'ai fait des diversions; je vous ai offert jusqu'à un million de livres de subsides. Espérez beaucoup dans la belle campagne que je ferai l'été prochain, pour laquelle je prépare tout dès à présent, et comptez que je me concerterai avec vous sur tous les sujets où vous voudrez suivre aveuglément mes volontés, et vous conformer à tout ce qui s'accorde avec mes intérêts.

Dès que les négociations de la paix furent assez avancées pour être sûr de leur réussite, le roi répondit au roi de France par cette lettre, dont nous rapporterons le contenu, parce que la matière dont il s'agit était aussi importante que délicate. „Monsieur mon frère, après la lettre que j'avais écrite „à V. M. en date du 15 de Novembre, je devais „m'attendre de sa part à des secours réels. Je n'entre point dans les raisons qu'elle peut avoir d'abandonner ses alliés aux caprices de la fortune. Pour „cette fois la valeur seule de mes troupes m'a tiré „du pas scabreux où je me trouvais. Si le nombre „de mes ennemis m'eût accablé, votre majesté se serait contentée de me plaindre, et j'aurais été sans „ressources. Comment une alliance peut-elle subsister si les parties contractantes ne concourent pas „avec une même ardeur à leur conservation commune? Votre majesté me dit de me conseiller moi-

1745. „même; je le fais, puisqu'elle le juge à propos. La „raison me dit de mettre promptement fin à une „guerre qui n'a plus d'objet, depuis que les troupes „autrichiennes ne sont plus en Alsace, et depuis la „mort de l'empereur. Les batailles qu'on donnerait „désormais, ne produiraient qu'une effusion de sang „inutile. La raison m'avertit de penser à ma propre „sûreté, et de considérer le grand armement des „Russes, qui menace le royaume du côté de la Cour-„lande; l'armée que monsieur de Traun commande „sur le Rhin, qui pourrait aisément refluer vers la „Saxe; l'inconstance de la fortune; et enfin que dans „la circonstance où je me trouve, je ne puis m'at-„tendre à aucun secours de la part de mes alliés. „Les Autrichiens et les Saxons viennent d'envoyer „ici des ministres pour négocier la paix; je n'ai donc „d'autre parti à prendre que de la signer. Après „m'être acquité ainsi de mon devoir envers l'état que „je gouverne et envers ma famille, aucun objet ne „me tiendra plus à coeur que de pouvoir me rendre „utile aux intérêts de votre majesté. Puis-je être „assez heureux pour servir d'instrument à la pacifi-„cation générale! Votre majesté ne pourra confier „ses vues à personne qui lui soit plus attaché que „je ne le suis, et qui travaille avec plus de zèle à „rétablir la concorde et la bonne intelligence entre „les puissances que ces longs démêlés ont rendues „ennemies. Je la prie de me conserver son amitié, „qui me sera toujours précieuse, et d'être persuadée

„que je suis etc“. C'était se congédier honnêtement, et alléguer des raisons si valables, qu'il aurait été impossible au Français d'y répondre. 1745.

Cependant les Autrichiens et les Saxons étaient encore aux environs de Pirna; il fallait les éloigner davantage, pour travailler plus tranquillement à la paix. Dans cette vue monsieur de Retzow fut détaché avec cinq bataillons et quelque cavalerie du côté de Freiberg; la jalousie qu'il donnait de ce côté, accéléra la retraite des alliés en Bohême. Les troupes saxonnes faisaient à peine quinze mille hommes. Le roi de Pologne, privé de ses revenus, n'avait plus d'argent pour payer ses troupes; il ne pouvait pas attendre jusqu'au printemps que les Russes se missent en mouvement; il sentait la nullité de ce secours; enfin la nécessité du moment le forçait à consentir à la paix. Sur ces entrefaites le comte de Harrach arriva à Dresde. Il supposait que fier de ses succès, à l'instar des Autrichiens, le roi en rehaussant ses prétentions les rendrait excessives; mais bientôt détrompé de ce préjugé, il remercia même ce prince de la facilité avec laquelle il se prêtait à cette négociation. Le roi lui répondit que la cause de la guerre ayant cessé par la mort de Charles VII, il avait été depuis ce moment dans les mêmes dispositions où il le voyait aujourd'hui. Monsieur de Harrach lâcha quelques propositions sur une entrevue entre le roi et la reine de Hongrie; elles furent éludées par l'exemple de l'inutilité et des mauvaises

1745. suites de semblables entrevues; mais les louanges de cette princesse adroitement mêlées aux refus parurent satisfaire le comte. La paix fut signée le 25 Décembre 1745. L'accession de la reine de Hongrie à la convention de Hanovre n'était qu'un renouvellement pur et simple de la paix de Breslau. Les Saxons promirent de ne jamais accorder de passage par leur pays aux ennemis du roi, sous quelque prétexte que ce pût être. On convint d'échanger le péage de Fürstenberg contre quelques terres de la même valeur. Le roi de Pologne garantit le payement d'un million de contributions auquel l'électorat s'était engagé; il renonça par le même article à toute indemnisation des frais de la guerre. Le roi promit en revanche de faire cesser les contributions du jour de la signature et de retirer incessamment ses troupes de la Saxe, à l'exception de Meissen, où était l'hôpital prussien; ce qui lui fut accordé jusqu'à la guérison des blessés *).

Paix de Dresde.

Ainsi finit cette seconde guerre, qui dura en tout seize mois; qui se fit de part et d'autre avec un acharnement extrême; où les Saxons découvrirent toute la haine qu'ils avaient contre la Prusse et l'envie que leur inspirait l'agrandissement de cette puissance voisine; où les Autrichiens combattaient pour l'empire et pour l'influence dans les affaires de l'empire, dans lesquelles ils craignaient que les Russes

*) Voir: *Wenck*, Codex. II, p. 194 et 207.

n'en gagnassent une trop grande; où l'on vit la Prusse 1745.
exposée à des dangers imminens, dont elle triompha par la discipline et la valeur héroïque de ses troupes. Cette guerre ne donna pas lieu à ces grandes révolutions qui changent la destinée des empires; mais elle empêcha que de pareils bouleversemens n'arrivassent alors, en obligeant le prince de Lorraine d'abandonner l'Alsace. La mort de Charles VII fut un de ces événemens qu'on ne saurait prévoir. Elle dérangea le projet d'arracher pour jamais la dignité impériale à la nouvelle maison d'Autriche. Ainsi en appréciant les choses à leur juste valeur, on est obligé de convenir qu'à certains égards cette guerre causa une effusion de sang inutile, et qu'un enchaînement de victoires ne servit uniquement qu'à confirmer la Prusse dans la possession de la Silésie. Si nous n'envisageons cette guerre que relativement à l'accroissement ou à l'affaiblissement des puissances belligérantes, nous trouvons qu'elle coûta aux Prussiens huit millions d'écus, mais qu'à la signature de la paix il leur restait pour toute ressource cent cinquante mille écus pour la continuation de la guerre. Les Prussiens firent dans ces deux campagnes quarante-cinq mille six cent soixante-six prisonniers sur leurs ennemis: savoir douze mille hommes à Prague; mille sept cent trente-neuf par de petits partis; deux cent cinquante aux affaires de Plomnitz et de Reinerz du général Lehwald; sept mille cent trente-six à la bataille de Hohen-Fried-

1745. berg; trois mille à la prise de Kosel, et cinq mille en différentes occasions par le général Nassau; deux cent cinquante par les houssards de Ziethen; deux mille trente à la bataille de Sorr; quatre cents par les troupes du markgrave Charles dans la Haute-Silésie; quatre cent quarante par les partis de la garnison de Glatz; mille trois cent quarante-deux par le général de Winterfeld; deux cent soixante-onze par le major Warnery; mille trois cent quatre-vingt-douze à Catholisch-Hennersdorf; six mille six cent cinquante-huit à la bataille de Kesselsdorf et trois mille sept cent cinquante-huit à la prise de Dresde. Voici ce que prirent les Autrichiens: le régiment de Creutz à Budweis, mille quatre cents hommes; un bataillon de pionniers à Tabor, sept cents, et de plus quatre cents malades de l'armée; trois cents hommes à la sortie de Prague; trois cents à Kosel, et mille trois cent quarante dans diverses petites affaires. Somme totale quatre mille quatre cent quarante; nombre bien inférieur aux pertes que les Autrichiens avaient faites. La Haute-Silésie souffrit le plus de cette guerre, ainsi que quelques parties de la basse, voisines de la Bohême, comme les cercles de Hirschberg, de Striegau et de Landshut. Mais c'étaient de ces maux qu'une bonne administration répare facilement. La Bohême et la Saxe se ressentirent également du séjour de grandes armées; cependant rien n'y était totalement ruiné. La reine de Hongrie fut obligée d'employer tout son crédit

pour se procurer des ressources qui la missent en 1745.
état de continuer la guerre: elle tirait à la vérité des subsides de la nation anglaise; mais ils n'étaient pas suffisans pour l'indemniser des sommes que lui coûtaient les opérations de ses armées en Flandre, sur le Rhin, en Italie, en Bohême et en Saxe. La guerre coûta au roi de Pologne au-delà de cinq millions d'écus. Il paya ses dettes en papiers, en créa de nouveaux; car Brühl possédait l'art de ruiner méthodiquement son maître.

Le roi de Prusse donna ses premiers soins au rétablissement de son armée; il la recompléta en grande partie par les prisonniers autrichiens et saxons dont il avait le choix. Les troupes furent ainsi recrutées aux dépens des étrangers, et il n'en coûta que sept mille hommes à la patrie pour réparer les pertes que tant de batailles sanglantes avaient occasionnées. Depuis qu'en Europe l'art de la guerre s'est perfectionné, depuis que la politique a su établir une certaine balance de pouvoir entre les souverains, le sort commun des plus grandes entreprises ne produit que rarement les effets auxquels on devrait s'attendre: des forces égales des deux côtés et l'alternative des pertes et des succès font qu'à la fin de la guerre la plus acharnée les ennemis se trouvent chacun à peu près dans l'état où ils étaient avant de l'entreprendre. L'épuisement des finances produit enfin la paix, qui devrait être l'ouvrage de l'humanité et non de la nécessité. En un mot, si la considération et la

1745. réputation des armes méritent qu'on fasse des efforts pour les obtenir, la Prusse en les gagnant a été récompensée d'avoir entrepris cette seconde guerre; mais voilà tout ce qu'elle y acquit, et cette fumée encore lui suscitait des envieux.

